



Territories and political identities: media representations of French and Brazilian social movements (2013-2016)

Camila Lima de Braga

► To cite this version:

Camila Lima de Braga. Territories and political identities: media representations of French and Brazilian social movements (2013-2016). Library and information sciences. Université Lumière Lyon 2; Universidade Federal da Bahia (Brésil), 2022. English. <NNT : >. <tel-04828752>

HAL Id: tel-04828752

<https://hal.science/tel-04828752v1>

Submitted on 6 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Université Lumière Lyon 2

ED 485 EPIC - Éducation, Psychologie, Information Communication

Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information et de la communication - ELICO

et

Université Fédérale de Bahia

Faculté de Communication (Facom)

Centre de Communication, Démocratie et Citoyenneté - CCDC

**Territoires et identités politiques : les représentations médiatiques des
mouvements sociaux français et brésiliens (2013-2016)**

(TOME I)

Camila LIMA DE BRAGA

Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication

Sous la direction d'Isabelle GARCIN-MARROU et de Giovandro MARCUS FERREIRA

Présentée et soutenue publiquement le 23 septembre 2022

Composition du jury :

Isabelle GARCIN-MARROU, Professeure des Universités, Institut d'Études Politiques de Lyon

Giovandro MARCUS FERREIRA, Professeur des Universités, Université Fédéral de Bahia UFBA

Fabienne MARTIN-JUCHAT, Professeure des Universités, Université Grenoble-Alpes

Claire BLANDIN, Professeure des Universités, Université Sorbonne Paris Nord

Luiz Claudio MARTINO, Professeur des Universités, Université de Brasilia UnB

Remerciements

Ce travail est le fruit d'un parcours très important et long et que sans doute, plusieurs personnes ont aidé à achever. Je remercie en premier, Isabelle Garcin-Marrou qui me suit depuis mon Master 2 et qui a encadré ce travail de thèse de doctorat. Mme Garcin-Marrou a été une encadrante très présente et bienveillante lors de ces années de travail. Je remercie également mon co-encadrant, Giovandro Marcus Ferreira, qui m'a accueillie au Brésil lors de mon séjour de recherche dans ce pays et m'a beaucoup apporté en termes de connaissances sur les lignes de recherches au Brésil et en Amérique Latine. Je remercie les institutions qui m'ont permis de réaliser cette recherche : l'Université Lumière Lyon 2 et L'Université Fédérale de Bahia, aussi bien que les laboratoires Elico et CCDC. L'association Alec-Sic à Lyon et le groupe d'étude sur les discours médiatiques Cepad, à Salvador, m'ont certainement aidé à enrichir mes connaissances théoriques et à rythmer ma vie en tant que jeune chercheuse. Je tiens à donner un grand merci à la relectrice de cette thèse Gisèle Reynaud et au CPU qui propose une précieuse aide de relecture de thèse aux étudiant.es de Lyon 2. Je remercie l'Urfist de Lyon qui m'a fourni des formations incontournables dans la réalisation de ce travail.

J'ai beaucoup apprécié de travailler avec certaines collègues qui, en plus de passer de temps à travailler avec moi, sont devenues des vraies amies et des sources d'inspiration en tant que femmes. Merci Clémentine Leroy, Marie Hamid, Cecilia Avelino et Aline Horn pour tous ces moments passés à Lyon. Je tiens à remercier encore mon mari Alexander et à notre enfant, Margot, qui ont été mon soutien dans l'achèvement de cette thèse, aussi bien que mes parents, Luiz et Marli et ma grand-mère Elir. Je remercie encore d'autres ami.es qui ont toujours été avec moi lors de ces années en France : Jeanne-Marie, Ginette, Katazina, Josué, Anna, Victoria et Romain.

Pour finir, je remercie les membres du jury de cette thèse qui ont accepté le défi de lire et de m'aider à avancer dans ma carrière en tant que chercheuse en apportant leur expertise.

Résumé : Cette thèse questionne les représentations médiatiques des mouvements sociaux français et brésiliens, dans une perspective de regards-croisés, entre 2013 et 2016. Nous interrogeons le journalisme en démocratie à partir de ses pratiques, sa déontologie et son rôle capital dans ces représentations lors des mouvements sociaux de « l'autre ». Nos résultats de recherche ont révélé que corps et discours occupent une place centrale dans ces représentation médiatiques. Nous avons analysé ces corps en les classant en tant que corps *collectifs* et *individuels*. Les discours de ces corps et sur ces corps nous ont montré que certains mouvements sociaux ont causé une certaine rupture des mythes brésiliens et français. Notre corpus est constitué par trois médias français : *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération* (314 articles de presse) ; et trois médias brésiliens : *Folha de São Paulo*, *Estado de São Paulo* et *G1* (148 articles de presse). Dans un premier temps, nous avons mobilisé une méthode quantitative en recourant à un logiciel d'analyse d'enquête (*Modalisa*) sur l'ensemble du corpus médiatique. Différentes protestations apparaissent sur cette démonstration. Les résultats du quantitatif nous ont amené à employer une méthode qualitative en appliquant l'analyse du discours et la sémiotique sur un échantillon de 36 articles de presse et, cette fois-ci, en nous concentrant sur l'étude de quatre mouvements, dont nous avons organisé l'analyse en deux blocs : les mouvements de *redressement des corps* (*Fora Dilma* et *Manif pour tous*) et les mouvements *des besoins de base du corps* (*Junho de 2013* et *Nuit Debout*).

Mots-clés : journalisme, représentation, mouvements-sociaux, corps, discours.

Resumo: Esta tese questiona as representações midiáticas dos movimentos sociais franceses e brasileiros, dentro de uma perspectiva de *regards-croisés*, entre os anos de 2013 e 2016. Nós questionamos o jornalismo na democracia à partir de suas práticas, sua deontologia e seu papel capital na representação no decurso dos movimentos sociais do « outro (país) ». Nossos resultados de pesquisa revelaram que corpo e discurso ocupam um lugar central nessas representações midiáticas. Nós analisamos e classificamos estes corpos como corpo *coletivo* e corpo *individual*. Os discursos destes corpos e sobre estes corpos nos mostram que certos movimentos sociais causaram uma certa ruptura de mitos brasileiros e franceses. Nosso corpus é constituído por três mídias francesas : *Le Monde*, *Le Figaro* e *Libération* (314 notícias) ; e três mídias brasileiros : *Folha de São Paulo*, *Estado de São Paulo* e *G1* (148 notícias). Em um primeiro momento nós mobilizamos um método quantitativo, recorrendo ao software de análise de enquete *Modalisa* sobre todo o corpus midiático. Diferentes protestações aparecem nesta demonstração. Os resultados do quantitativo nos levaram a aplicar um método qualitativo, empregando a análise do discurso e a análise semiótica sobre uma amostra de 36 textos noticiosos e, desta vez, nós nos concentramos no estudo de quatro movimentos, organizando esta análise em dois blocos : os movimentos de *correção dos corpos* (*Fora Dilma* e *Manif pour tous*) e os movimentos de *necessidades de base dos corpos* (*Junho de 2013* e *Nuit Debout*).

Palavras-chaves: jornalismo, representação, movimentos sociais, corpo, discurso.

Abstract: The aim of this dissertation is to compare the media representation of French and Brazilian social movements between 2013 and 2016. We evaluate journalism within a democracy by evaluating its applications, its ethics and its major role in these representations during social movements of “the other (people)”. Our research shows that the human body and discourse occupy a central place in the media representations. We analyzed these bodies by classifying them as *collective* and *individual* bodies. The discourses of these bodies and about these bodies have shown us that certain social movements have exposed Brazilian and French myths. Our corpus is made up of three French media: *Le Monde*, *Le Figaro* and *Libération* (314 press articles); and three Brazilian media: *Folha de São Paulo*, *Estado de São Paulo* and *G1* (148 press articles). First off, we quantified our data by using survey analysis software (Modalisa) on the entire media corpus; different types of protests appear on this quantitative research phase. A qualitative method was then used on these quantified data by applying discourse analysis and semiotics to a sample of 36 press articles. We focused on four movements, grouped into two blocks: movements for *correction the body* (*Fora Dilma* and *Manif pour tous*) and movements for the *basic needs of the body* (*Junho de 2013* and *Nuit Debout*).

Keywords: journalism, representation, social movements, body, discourse.

INTRODUCTION	14
1 Délimitation du sujet	23
1.1 Les mouvements sociaux brésiliens : de la hausse du tarif des transports en commun à la destitution de Dilma Rousseff	24
1.1.1 Junho de 2013	24
1.1.2 Fora Dilma	27
1.2 Les mouvements sociaux français : de la Manif pour tous à Nuit Debout	29
1.2.1 La Manif pour tous	30
1.2.2 Nuit Debout	33
1.3 Le corpus médiatique	36
1.3.1 Le corpus brésilien : les journaux brésiliens	37
1.3.2 Le corpus français : les journaux français	46
1.4 Regards croisés France et Brésil : perspectives culturelles, médiatiques et théoriques	56
1.5 La traduction d'un corpus médiatique et théorique	63
1.5.1 La ponctuation	64
1.5.2 Des expressions	65
1.5.3 La forme	66
PARTIE 1	68
2 Chapitre : Cadre Théorique	69
2.1 Le corps	70
2.1.1 Repères du corps humain dans l'histoire : de l'Antiquité à nos jours	70
2.1.2 Corps individuels et collectifs lors des mouvements sociaux	82
2.1.3 Des nouvelles manières contestées d'exister comme corps	83
2.1.4 Corps, médias et SIC : l'émergence d'un nouveau sujet d'étude	86
2.2 L'événement et sa représentation médiatique	89
2.2.1 L'actualité et la cartographie de l'événement médiatique à l'international	92
2.2.2 La représentation : <i>il n'est pas ici</i> , de Louis Marin, et le <i>ça a été</i> de Roland Barthes ...	97
2.3 Le journalisme, la démocratie et l'espace public	103
2.3.1 Le métier du journalisme : entre son importance et sa difficile légitimation	103
2.3.2 La démocratie enthousiaste de Kant	105
2.3.3 L'espace public d'Habermas : l'émergence de la raison et de la Bourgeoisie	107
2.3.4 L'espace public selon Arlette Farge : une mosaïque d'acteurs	108
2.3.5 Le mépris de la foule lors des rassemblements dans l'espace public	111
2.3.6 Le <i>cultural Studies</i> et d'autres manières de concevoir le public : l'imitation	112

2.3.7	Journalisme « idéal » : de l' <i>enthousiasme</i> Kantien à la <i>flânerie</i> de Baudelaire	114
2.4	<i>Les mouvements sociaux Français et Brésiliens</i>	117
2.4.1	Les mouvements sociaux au Brésil : des luttes pour la liberté	118
2.4.2	Mouvements en France : des révoltes du peuple contre la faim et la misère	123
2.4.3	Le mouvement social comme une capacité d' <i>agir ensemble</i>	130
2.4.4	Le répertoire de l'action collective	134
2.5	<i>La nation imaginée et son peuple mythique</i>	138
2.5.1	« L'étranger »	138
2.5.2	La nation comme une communauté imaginée	144
2.5.3	Le mythe : un langage	153
2.5.4	Le mythe et la sémiotique	155
3	Chapitre : Méthodologie	160
3.1	<i>Méthodologie de travail : Europresse, journaux et archives</i>	161
3.1.1	Les mots-clés	163
3.1.2	L'étiquetage des journaux	164
3.2	<i>La méthode de théorisation ancrée et l'organisation parallèle de la recherche</i>	166
3.2.2	L'enquête : l'intégration des journaux	173
3.2.3	Modalisa : logiciel d'analyse de contenu	188
3.2.4	L'analyse de contenu	191
3.3	<i>Réflexion sur l'analyse qualitative et sa flexibilité</i>	197
3.3.1	La démarche sémiotique	199
3.3.2	Le corpus de presse retenu dans l'analyse qualitative	201
3.4	<i>Prémices sur le discours</i>	203
3.4.1	L'œuvre de Foucault	204
3.4.2	Les discours et les médias : l'analyse du moment discursif	210
3.4.3	Les mot-événements et la famille d'événements	211
3.4.4	La nécessité du journalisme à expliquer les faits	212
3.4.5	Les titres, lieu d'honneur de la parole	215
3.5	<i>L'image et l'image médiatique</i>	218
3.5.1	La photographie et la photo de presse	219
3.5.2	Le corps humain pris en photo lors des manifestations de rue	224
3.5.3	L'analyse des corps	226
PARTIE 2		229
4	Chapitre : Analyse quantitative	230
4.1	<i>Production journalistique : les mains qui écrivent les nouvelles du monde</i>	232

4.1.1	Le rôle capital des agences dans la construction des événements à l'international ..	232
4.1.2	Les correspondant.es et les envoyés spéciaux.....	236
4.1.3	Le <i>journaliste desk</i> en France : des journalistes connaisseurs.seuses du Brésil.....	238
4.2	<i>La typologie textuelle et les rubriques</i>	240
4.2.1	Le medium	240
4.2.2	L'article comme format standard.....	241
4.2.3	Le Bref : un texte très court.....	242
4.2.4	Les reportages photos et l'émergence des reportages vidéo	243
4.2.5	L'interview et la parole scientifique	246
4.2.6	L'éditorial et l'opinion du journal	246
4.2.7	Les rubriques	247
4.3	<i>Les mouvements sociaux dans les agendas médiatiques des journaux</i>.....	252
4.3.1	Les revendications brésiliennes médiatisées depuis les médias français	252
4.3.2	Les revendications françaises médiatisées depuis les médias brésiliens.....	255
4.3.3	Les mouvements des minorités.....	259
4.4	<i>Les acteurs des mouvements sociaux</i>.....	262
4.4.1	Des mots plus « génériques » pour nommer les acteurs	263
4.4.2	Les acteurs de la <i>Manif pour tous</i> : l'église et la droite.....	264
4.4.3	Les acteurs du Fora Dilma : la droite et la classe moyenne	265
4.4.4	Les jeunes, les étudiants, la gauche et les Black Blocks dans <i>Junho de 2013</i> et <i>Nuit Debout</i>	268
4.5	<i>Circulation des discours : entre paroles légitimes et silencieuses</i>	271
4.5.1	La suprématie de la parole des acteurs politiques.....	272
4.5.2	La parole du/de la manifestant.e : la quête journalistique pour le témoignage	276
4.5.3	La parole savante dans les médias	279
4.5.4	<i>Black Blocks</i> : au cœur des manifestations, mais privés de la parole médiatique	280
4.6	<i>L'image et le corps</i>.....	284
4.6.1	La photographie dans les journaux : un élément central.....	285
4.6.2	Corps collectifs souverains et corps individuels fragiles	287
4.6.3	Les corps dans <i>Junho 2013</i> , <i>Fora Dilma</i> , la <i>Manif pour tous</i> et <i>Nuit Debout</i>	290
4.7	<i>La manifestation : de la violence à la fête</i>	295
4.7.1	Des manifestations ou des mouvements sociaux ?	295
4.7.2	La manifestation : une succession hétérogène des expressions du corps.....	297
4.7.3	La violence lors des manifestations : les forces de l'ordre et les manifestant.es	298
4.7.4	Le mouvement pacifique et la fête	302
4.7.5	Synthèse des résultats quantitatifs	303

5	Analyse qualitative	307
5.1	Les titres des événements médiatiques.....	309
5.1.1	Les titres <i>anaphoriques et informationnels</i> : de la ponctualité du temps présent de la manifestation à l'inscription de l'événement dans le mouvement social	309
5.1.2	Les titres bisegmentaux.....	312
5.1.3	<i>Junho de 2013</i> : un Brésil enflammé dans la rue.....	313
5.1.4	<i>Fora Dilma</i> : dans l'embarras, elle est contestée (et détestée)	315
5.1.5	Nuit Debout : des jeunes, des étudiants et des travailleurs contre la réforme du travail 316	
5.1.6	La <i>Manif pour tous</i> et le mariage gay	317
5.2	Des mouvements sociaux en couleurs (historiques et politiques)	320
5.2.1	La Manif pour tous et son identité visuelle bleu-rose, premiers mots... ..	321
5.2.2	Le bleu : Une perception différente au gré des époques.....	322
5.2.3	<i>Fora Dilma</i> : Un mouvement en jaune (et vert)	331
5.2.4	<i>Junho de 2013</i> et <i>Nuit Debout</i> : la lumière tombe, les manifestant.es occupent la rue 337	
5.3	Les discours de redressement des corps	346
5.3.1	<i>Fora Dilma</i> : la femme dans l'exercice du pouvoir présidentiel.....	346
5.3.2	Le Figaro : Dilma Rousseff, d'origine bourgeoise, une ex-guérillera autoritaire incapable de gouverner.....	346
5.3.3	<i>Libération</i> : Dilma Rousseff, la protégée de Lula.....	351
5.3.4	<i>Le Monde</i> : Lula da Silva et Dilma Rousseff au cœur d'un réseau de corruption.....	356
5.3.5	Des corps souverains et « non-violents ».....	360
5.3.6	La <i>Manif pour tous</i> : la contestation des nouvelles façons d'exister comme corps....	364
5.3.7	Les corps individuels forts et le territoire symbolique	383
5.3.8	Synthèse des résultats.....	384
5.4	Les discours sur les mouvements des besoins de base du corps : Junho de 2013 et Nuit Debout.....	386
5.4.1	<i>Junho de 2013</i> : La souveraineté des corps collectifs et individuels : des performances symboliques.....	386
5.4.2	Corps collectif souverain du mouvement <i>Nuit Debout</i> : performance et dialogue dans l'agora 403	
5.4.3	Corps collectifs et individuels faibles : des violences entre police et manifestant.es.	407
5.4.4	Attaquer la police lors des manifestations.....	409
5.4.5	Le discours politique sur la modernisation de la France et des protestataires trompés, mais toujours optimistes	413
5.4.6	Synthèse des résultats.....	416

5.5	<i>Les prémices d'une rupture du mythe fondateur du Brésil et de la France</i>	418
5.5.1	Le Brésil, le pays « du football » et d'un « peuple joyeux et en harmonie »	418
5.5.2	La France : Liberté, Égalité, Fraternité	423
CONCLUSION		428
Bibliographie		434

Table de figures

Figure 1 : schéma du système sémiologique primaire et.....	157
Figure 2 : la terminologie de Barthes	157
Figure 3 : de l'étiquetage à l'introduction de l'enquête sur Modalisa	165
Figure 4 : les étiquettes, les propriétés et les catégories.....	170
Figure 5 : schéma d'analyse sémiologique des corps photographiés	227
Figure 6 : graphique des producteurs de l'information depuis les médias français	235
Figure 7 : graphique des producteurs de l'information depuis les médias brésiliens	236
Figure 8 : exemple d'un texte bref	242
Figure 9 : graphique de la typologie textuelle depuis les médias français.....	244
Figure 10 : graphique de la typologie textuelle depuis les médias brésiliens.....	244
Figure 11 : graphique des rubriques depuis les médias français	251
Figure 12 : graphique des rubriques depuis les médias brésiliens.....	251
Figure 13 : graphique des revendications brésiliennes depuis les médias français.....	255
Figure 14 : graphique des revendications brésiliennes depuis les médias brésiliens	258
Figure 15 : graphique des acteurs des mouvements sociaux depuis les médias français	267
Figure 16 : graphique des acteurs des mouvements sociaux depuis les médias brésiliens.....	268
Figure 17 : graphique de la circulation des paroles depuis les médias français	275
Figure 18 : graphique de la circulation des paroles depuis les médias brésiliens.....	275
Figure 19 : l'image d'une Black Block dans Le Monde.....	283
Figure 20 : graphiques du nombre des photos dans les médias français et brésiliens	286
Figure 21 : graphiques de la représentation des corps collectifs et individuels	289
Figure 22 : graphiques de la représentation des corps collectifs et individuels depuis les médias brésiliens	289
Figure 23 : graphiques des tris-croisés corps collectifs et individuels et les revendications depuis les médias français.....	291
Figure 24 : graphiques des tris-croisés corps collectifs et individuels et les revendications depuis les médias brésiliens	291
Figure 25 : deux photos des corps individuels et fragiles du mouvement.....	293
Figure 26 : graphique sur la nature de l'événement depuis les médias français.....	301
Figure 27 : graphique sur la nature de l'événement depuis les médias brésiliens	302
Figure 28 : photo la Manif pour tous.....	326
Figure 29 : photos distinctives, poli-symboliques et saturées / Manif pour tous.....	331
Figure 30 : photos distinctives, poli-symbolique et saturée / Fora Dilma.....	337
Figure 31 : Nuit Debout et l'imaginaire frénétique produit par les couleurs.....	343
Figure 32 : photos distinctive, poli-symbolique et saturée / Junho de 2013 et Fora Dilma	345
Figure 33 : le corps de Dilma Rousseff et son image de « zombi »	349
Figure 34 : reportage sur la chute de Dilma Rousseff depuis Libération	353
Figure 35 : la punition des corps de Dilma Rousseff et Lula da Silva depuis Le Monde.....	358
Figure 36 : les corps collectifs et individuels souverains du mouvement Fora Dilma.....	363
Figure 37 : des jeunes lors de la Manif pour tous	377
Figure 38 : les enfants dans la Manif pour tous	379
Figure 39 : des corps religieux et des anciens combattants dans la Manif pour tous	381
Figure 40 : les corps individuels dans la Manif pour tous	383
Figure 41 : une performance souveraine des corps.....	388
Figure 42 : la fragilité des corps collectifs et individuels de Junho de 2013	395

Figure 43 : les corps collectifs souverains de Nuit Debout.....	405
Figure 44 : les corps collectifs faibles de Nuit Debout	408
Figure 45 : les corps individuels faibles de Nuit Debout	409
Figure 46 : la riposta des manifestat.es contre la police lors du mouvement Nuit Debout	412

Table des tableaux

Tableau 1 : grille d'enquête Modalisa - Médias français.....	171
Tableau 2 : grille d'enquête Modalisa - Médias brésiliens.....	172
Tableau 3 : les revendications depuis les journaux français	175
Tableau 4 : les revendications depuis les journaux brésiliens	175
Tableau 5 : la nature de l'événement depuis les journaux français et brésiliens	178
Tableau 6 : les manifestants à partir des journaux français.....	179
Tableau 7 : les manifestants à partir des journaux brésiliens.....	179
Tableau 8 : la parole autorisée à partir des journaux français et brésiliens	180
Tableau 9 : l'évocation et classification des médias, depuis la France et le Brésil.....	181
Tableau 10 : les corps collectifs et individuels depuis les journaux français et brésiliens	185
Tableau 11 : la diversité des photos depuis les journaux français et brésiliens	186
Tableau 12 : la vidéo depuis les journaux français et brésiliens	187
Tableau 13 : exemple de fréquence/occurrence sur la totalité d'un corpus de presse	194
Tableau 14 : exemple de fréquence/occurrence sur chaque journal	194
Tableau 15 : articles au sujet de la Manif pour tous	202
Tableau 16 : articles au sujet de Nuit Debout	202
Tableau 17 : articles au sujet de Junho de 2013	203
Tableau 18 : articles au sujet de Fora Dilma	203
Tableau 19 : titres Junho de 2013	311
Tableau 20 : titres Fora Dilma	311
Tableau 21 : titres Nuit Debout	311
Tableau 22 : titres la Manif pour tous	312

INTRODUCTION

Cette thèse porte sur les représentations médiatiques des mouvements sociaux français et brésiliens, dans une perspective de regards croisés issus de la presse traditionnelle, dans ses versions numérique et papier, à partir d'un corpus incluant d'un côté *Libération*, *Le Figaro* et *Le Monde*, et de l'autre *Folha*, *Estadão* et *G1*. Les bornes temporelles de notre corpus sont définies entre janvier 2013¹ et décembre 2016. Nous nous sommes intéressée à tous les mouvements sociaux français et brésiliens de cette période. Ils ont tous été traités sous forme d'analyse quantitative. Pour l'analyse qualitative, nous n'avons retenu que quatre mouvements sociaux : *Junho de 2013* et *Fora Dilma*, au Brésil et la *Manif pour tous* et *Nuit Debout*, en France.

Le sujet de cette thèse s'ancre dans l'un des courants importants des SIC en France et en Sciences de la Communication au Brésil : l'analyse des discours et des images médiatiques. Nous nous intéressons aux mouvements sociaux dans les représentations médiatiques qui sont proposées dans les médias dit traditionnels. Les regards croisés entre les représentations médiatiques françaises et brésiliennes sont au cœur de cette étude. Après l'étude d'une partie de notre corpus, nous nous sommes rendue compte qu'aborder ces représentations médiatiques sous l'angle du corps humain serait très intéressant d'un point de vue interdisciplinaire et principalement, d'un point de vue communicationnel. La question du corps lors des crises sociales, ici, sous forme de manifestation dans l'espace public, est peu traitée par nos disciplines, en France et au Brésil.

Il existe, certes, de nombreuses études très riches sur les mouvements sociaux et leurs représentations ou encore sur les corps (notamment des femmes) dans les médias. Mais, il nous semble qu'une contribution qui mettrait en relation les mouvements sociaux, les corps et les médias, serait utile pour mieux comprendre les représentations qui façonnent nos mondes communs. Nous ne sommes pas la première à penser ensemble « corps et médias » et ou « corps et mouvements sociaux », néanmoins cette perspective a semblé originale : corps, représentations médiatiques et mouvements sociaux, dans une perspective de regards croisés France-Brésil. L'objectif de notre recherche est celui d'enrichir nos disciplines avec un sujet différent et de faire dialoguer, ici, des auteur.e.s Français/Européens et Brésiliens/Américains-

¹ Quelques articles sur la *Manif pour tous* sont apparus encore fin 2012. Ils ont été pris en considération par cette thèse.

Latino, tout en abordant des sujets déjà étudiés en profondeur comme le journalisme, l'événement et les mouvements sociaux.

De ceci résulte la problématique suivante qui trace la ligne directrice de toute notre recherche et **qui postule l'existence d'une tension, d'un écart symbolique discursif, iconographique, et donc médiatique, entre des identités sociales et politiques, des corps d'une part, et des imaginaires nationaux d'autre part.**

A partir de cette problématique générale, nous avons formulé nos hypothèses. Notre **première hypothèse** est la plus globale, et pose que la représentation des mouvements sociaux français et brésiliens s'ancre principalement sur la question du corps. En particulier, les photographies de ces corps et les discours offriraient une identité, un imaginaire et en définitive une incarnation d'un mouvement donné.

La **deuxième hypothèse** suppose que si d'un côté les médias français et brésiliens présentent des écarts et des tensions dans leurs manières de représenter ces mouvements internationaux, de l'autre, ils convergent dans la manière de représenter certains corps selon la cause qu'ils défendent. Cela, nous amènerait à postuler, aussi, que le corps, dans les médias traditionnels, continuerait à être soumis à une histoire conservatrice et à ses empreintes culturelles, même si ces corps font leur apparition dans l'espace public de sociétés démocratiques. Dans cette hypothèse, les journaux proposeraient des représentations du corps qui dépasseraient leurs lignes éditoriales et leur appartenance géographiques. Cette hypothèse sera abordée lors de notre cadre théorique sur le corps, en chapitre 2 et lors de nos analyses dans les chapitres 4 et 5, dans les parties qui ciblent le corps et ses discours.

Notre **troisième hypothèse** s'intéresse de façon plus spécifique à l'image, iconographique et discursive des corps qui occupent l'espace public. Nous postulons que le corps est représenté comme fort, comme souverain quand il apparaît en tant que foule. Quand il apparaît *via* les corps individuels, la foule dévoile des corps vulnérables et souffrants. Cette partie ne prétend pas uniquement analyser l'aspect esthétique ou le lexique des photos publiées ni des discours liés à ces corps, mais nous souhaitons comprendre des tendances médiatiques à mettre en regard des corps lors d'une manifestation et, principalement, s'il y a des causes considérées comme nobles et de ce fait, associées à la souveraineté d'un peuple et d'autres,

associées à la faiblesse ou à *la distribution inégale des inégalités*², dans les mots de J. Butler. Cette hypothèse apparaît lors de notre 4^{ème} chapitre (principalement sur la partie consacrée à l'image) et en 5^{ème} chapitre, tout au long de notre analyse sémiotique.

Notre **quatrième hypothèse** se fonde sur les trois précédentes mais vise à retrouver un caractère plus général en proposant une réflexion plus large sur ce qui aura été étudié. A partir des travaux de trois autres auteur.e.s, I. Garcin-Marrou, G. Muhlmann et G. Marcus Ferreira, nous formulons l'hypothèse que la place des médias est elle-même délicate et inconfortable lors des moments de crise et des violences physiques ou symboliques de toute nature. Ces violences, ces écarts, ces tensions sont au cœur de toute société démocratique et partant, de l'exercice du journalisme. Cette place des médias, des corps et des mouvements sociaux dans les espaces publics contemporains serait une clef de compréhension des dynamiques communicationnelles et démocratiques. Cette hypothèse commence à se dessiner dans notre cadre théorique consacré au journalisme, au chapitre 2 ; au chapitre 4, lorsque que nous abordons les routines de productions du journalisme et, principalement, dans le 5^{ème} chapitre quand nous étudions le mythe.

En ce qui concerne l'origine du sujet, cette thèse est née l'intérêt porté par la chercheuse aux représentations médiatiques des mouvements sociaux français et brésiliens, dans une perspective de regards croisés. Le projet de thèse s'est construit lors des manifestations telles que *Fora Dilma* et *Nuit Debout*. Habitant en France à ce moment-là, nous avons assisté à d'autres manifestations de toute nature, à Lyon, en proportions moindre et pas forcément reprises par les médias brésiliens (ni français d'ailleurs). L'envie d'étudier ces images et discours circulant dans les presses nationales française et brésilienne a commencé aussi lors de la rédaction d'un mémoire de Master 2 en Sciences de l'information et de la Communication.

Familiarisée avec l'analyse des médias brésiliens en ce qui concerne les représentations de la violence, nous avons investi quelques mois dans la construction de ce projet et dans l'exploration de ce qui pourrait devenir un jour notre corpus. Dans un premier temps, nous avons envisagé de nous concentrer uniquement sur les représentations médiatiques de la violence lors de ces mouvements sociaux. Mais, en continuant et en fouillant notre corpus, d'une part, et en découvrant la littérature scientifique sur les mouvements sociaux, d'autre part,

² Voir l'article *Vulnérabilité, précarité et coalition*, de Judith Butler. Publié dans *Questions de genre*, sous le titre *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler*, 2016.

nous avons remarqué que d'autres éléments étaient riches de signification et méritaient une analyse. Nous avons envie de contribuer autrement à la science, en alliant un corpus et une problématique « novateur(trice) ». Dans un second temps, l'idée a été celle de nous concentrer sur des discours et les corps humains lors des mouvements sociaux français et brésilien. Sans doute, aurait-on eu de quoi nourrir une thèse avec ce seul sujet.

Avec un sujet portant sur deux pays, lors de la construction du projet de thèse, et avec l'aide précieuse de la chercheuse qui est devenue l'encadrante de cette recherche, Isabelle Garcin-Marrou, nous avons cherché une université brésilienne partenaire et nous avons rencontré le chercheur Giovandro Marcus Ferreira, à l'Universidade Federal da Bahia (UFBA), qui a accepté avec enthousiasme le co-encadrement. Ce doctorat a commencé en octobre 2016, avec un financement CDU (Contrat Doctoral Unique), à l'Université Lumière Lyon 2, au sein de l'École Doctorale Epic (Éducation, Psychologie, Information et Communication) et au laboratoire Elico (Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'Information et de la communication). Un an plus tard, avec la co-tutelle signée, nous avons intégré le laboratoire CCDC (Centro de comunicação, democracia e cidadania) comme partenaire de cette étude.

Pendant la première année de doctorat, nous avons traité le corpus français en entier avec *Modalisa* (314 articles de la presse française) ce qui correspond, en partie, au chapitre 4 de cette thèse. L'autre moitié de ce troisième chapitre (148 articles de la presse brésilienne) a été traitée lors du séjour dans l'université partenaire. En février 2018, avec la cotutelle signée par les deux institutions, nous avons pu partir à Salvador, à l'UFBA, en mission recherche, pendant une période d'un an. Pendant cette année au sein de la Faculdade de Comunicação da UFBA (Facom), au sein du Laboratoire CCDC et en participant aux séminaires mensuels du Cepad (Centro de Estudo e Pesquisa em Analise do Discurso e Midia), nous avons pu affiner notre méthode, le cadre théorique, récolter et analyser sous forme quantitative les journaux brésiliens. Les troisième et quatrième année de thèse correspondent aux analyses qualitatives des journaux, mais cette phase a été ralentie par un poste d'ATER à Lyon 2 et la pandémie de la Covid19 qui a été un vrai basculement de nos modes de vie, y compris dans la recherche scientifique.

Ce travail se divise en une *délimitation du sujet* et ensuite, la thèse qui, elle-même se subdivise en *deux parties*. La *délimitation du sujet* est une sorte de « grande introduction » au sujet, dans le sens où elle a pour objectif de donner toutes les clés nécessaires pour comprendre

le contexte d'analyse. Cette partie se prête à expliciter les mouvements sociaux étudiés dans la thèse, sous forme qualitative. Il nous semble que cela a été nécessaire du fait que nous citons ces mouvements tout au long de la thèse, alors qu'ils ne sont réellement traités que dans la deuxième partie, d'où l'intérêt de situer notre lecteur.trice dès le début. La *délimitation du sujet* cherche aussi à poser les lignes éditoriales des journaux de référence, dans le but de rendre plus claires les représentations médiatiques ultérieures. Nous passerons alors par une analyse historique de ces journaux afin de pouvoir les « situer » sur les lignes politiques propres à chacun. L'histoire de chaque journal et le contexte politique nous aident à comprendre également la manière dont ils conçoivent le journalisme et comment ils traitent les mouvements sociaux de *l'autre pays*.

Toujours dans le cadre de la *délimitation du sujet*, notre lecteur pourra trouver une réflexion autour des regards-croisés entre la France et le Brésil, dans des perspectives culturelle, médiatique et théorique. Cette clarification est importante pour indiquer comment nous situons ce travail de regards-croisés des analyses médiatiques entre les deux pays et quelles en sont les limites et les richesses. Un peu secondaire, mais non moins important, nous finirons avec une explicitation sur la traduction, étant donné que cette thèse est rédigée en français, mais qu'elle a nécessité de traduire des journaux brésiliens initialement écrits en portugais et s'insère dans un cadre théorique, aussi, en partie, issu du portugais, parfois de l'anglais. L'analyse du discours passe par une bonne traduction et il est essentiel de préciser notre méthode de traduction tout comme de souligner les différences importantes entre les deux langues (le français et le portugais).

La première partie est composée de deux chapitres. Le premier comporte le *cadre théorique* et le deuxième, la *méthodologie*. Le *cadre théorique* (chapitre 2) présente les principaux concepts mobilisés dans cette étude. De ce fait, notre premier concept est celui de *corps*. Dans cette partie sur le corps, nous allons percevoir les emprises historique et culturelle auxquelles il est soumis, que ce soit pour ce que nous entendons par corps ou par corps collectif ou individuel. Ces corps existent lors des événements médiatiques. De ce fait, les concepts qui suivent la réflexion sont ceux d'*événement* et de *représentation médiatique*. Ces événements et ces représentations sont construits par des journalistes, qui sont des professionnels essentiels au cœur de nos sociétés. Notre réflexion se poursuit autour de l'idée de critique, mais aussi d'un idéal du *journalisme*, de la *démocratie* et de *l'espace public*. Par la suite, nous nous concentrons sur les *mouvements sociaux* : des repères historiques français et brésiliens tout comme une réflexion autour de cet « *agir ensemble* » et des différentes formes d'exister en tant que

mouvement. Les répertoires de l'action collective, d'un point de vue sociologique sont aussi explorés. Pour finir ce premier chapitre, nous nous intéressons à la notion de la *nation imaginée et de ses mythes*. Ces corps humains habitent dans des territoires, appelés aussi Nations et l'image de ces espaces géographiques se nourrit aussi de symboles, de mythes et de stéréotypes, à travers lesquels la presse participe activement au renouvellement (ou pas) des imaginaires nationaux.

Le troisième chapitre expose notre méthodologie. Nous le commençons par l'exposition de notre méthodologie de travail, c'est-à-dire la façon dont nous avons procédé dans la récolte des éléments de notre corpus. Nous nous intéressons ensuite à la notion d'*étiquetage* du corpus médiatique et à la formation des *catégories*. Nous fournissons également, une explication détaillée des critères d'intégration des journaux dans le corpus et de la spécificité de chaque étiquette. Nous avons mobilisé les méthodes quantitative et qualitative dans cette étude.

Premièrement, nous expliquons notre démarche quantitative en recourant à un logiciel de traitement de données, *Modalisa*, tout comme l'importance du quantitatif dans cette étude, pour traiter un total de 462 articles de presse issus de six journaux (trois brésiliens et trois français).

Deuxièmement, nous précisons l'usage de la méthode qualitative. Nous exposons les articles de presse retenus dans l'étude qualitative (36 articles), tout comme le déroulement de notre analyse. L'analyse des discours (des titres, de textes, des sources) et l'analyse sémiotique des images (photographies journalistiques des corps humains, principalement) sont au cœur de notre méthode qualitative. Ce chapitre cherche à nous situer par rapport à la collecte, la sélection et les analyses de nos journaux, tout en étant guidé par des auteur.es clés. Nous voulons montrer également dans ce chapitre que les méthodes quantitative et qualitative peuvent fonctionner ensemble ou plus précisément, être complémentaires en sciences de l'information et de la communication.

La deuxième partie de cette thèse porte sur les résultats des analyses quantitative et qualitative. Le chapitre 4 expose les résultats de notre analyse quantitative avec le logiciel *Modalisa*. Nous avons essayé de dépasser la « simple » description de nos résultats, en apportant une réflexion fondée sur des références d'auteur.es ainsi que des exemples plus approfondis de nos journaux. Nous commençons ce chapitre avec les résultats autour des routines françaises et brésiliennes de production journalistique, tout en soulignant le rôle capital des agences dans la construction des événements internationaux. Ensuite, nous nous intéressons

au format de ces textes médiatiques (reportages, interviews, articles classiques, entre autres typologies textuelles utilisées par les journalistes) et aux rubriques dans lesquelles ces différents textes sont placées. La rubrique « *international* » demeure l'espace privilégié de ces nouvelles du monde pour des raisons que nous expliquerons dans cette partie.

Les caractéristiques du contenu journalistique posées, nous parlons des revendications brésiliennes vues par les médias français et des mouvements français du point de vue de la presse brésilienne. Dans cette partie, nous nous intéressons à toutes les revendications qui ont été médiatisées. Parallèlement, afin d'insérer cette thèse dans des problématiques importantes et contemporaines, nous abordons aussi la question des minorités (y compris de droits des femmes et des peuples autochtones du Brésil), même si ces questions ont été marginalisées en termes de nombre de publications par les médias français et brésiliens. Nous essayons surtout de comprendre pourquoi ces mouvements restent peu médiatisés alors que d'autres ont reçu un écho fort pendant une période assez large.

Par la suite nous souhaitons montrer quels sont les acteurs (en termes de manifestant.es) de ces mouvements et pour ce faire, nous nous concentrons davantage sur les quatre mouvements sociaux retenus dans l'analyse qualitative : *Junho de 2013*, *Fora Dilma*, la *Manif pour tous* et *Nuit Debout*. Nous allons voir que les jeunes, les étudiant.es, la gauche et les *Black Blocks* sont au cœur de *Junho de 2013* et de *Nuit Debout*, alors que la droite, la classe moyenne et des strates plus conservatrices de la société sont à l'origine des mouvements *Fora Dilma* et la *Manif pour tous*.

La circulation des paroles, les sources, sont essentielles dans le « faire du journalisme ». Nous reprenons les paroles qui circulent le plus dans les textes journalistiques. Nous allons voir que la parole des acteurs politique tient une place plutôt privilégiée dans les textes mais que d'autres paroles sont tout à fait importantes, comme celle qui traduisent l'émotion, le vécu, l'expérience personnelle de chaque manifestant.e. Il en est de même de la parole du scientifique, qui apporte une explication approfondie de la situation et qui a une valeur de « prémonition » dans les journaux français et brésiliens. Ces paroles circulent différemment mais malgré certaines attentes des journalistes, elles sont parfois un peu vides. C'est notamment le cas des paroles politiques qui n'apportent pas forcément de « solution » ou de « réponse » à ces mouvements que les journalistes considèrent comme des crises sociales. Dans cette partie, nous nous interrogeons aussi sur la parole des groupes *Blacks Blocks*. Ils sont au cœur des médiatisations, mais leur parole est (très) peu sollicitée.

Notre travail de recherche se poursuit par une focalisation sur l'image médiatique. Tout d'abord sur l'importance de la photographie de presse et puis, dans la présentation des résultats, autour des corps collectifs souverains et faibles et des corps individuels forts et fragiles. Dans cette partie, nous nous concentrons plutôt sur les quatre mouvements retenus pour l'analyse qualitative car cela va nous servir de base pour notre analyse sémiotique dans le chapitre suivant. Nous terminons enfin ce chapitre par une réflexion sur les résultats qui font de ces mouvements sociaux un mix d'émotions : des rassemblements pacifiques qui débordent, qui deviennent violents. Des mouvements avec des manifestations d'hostilité, mais aussi des moments festifs. Enfin, les différentes expressions du corps dans ces rassemblements et les différents discours qui les accompagnent.

Le cinquième chapitre repose sur les résultats de notre analyse qualitative des quatre mouvements déjà cités. Nous le débutons par une analyse des titres parce que le titre tient une place d'honneur dans le récit médiatique. Il se donne à voir en premier et il « invite » à lire l'intégralité du texte. Dans la séquence, notre étude porte sur l'analyse des couleurs utilisées par les manifestant.es lors des rassemblements. *Fora Dilma* considéré comme un mouvement patriote, a utilisé des couleurs du drapeau brésilien, jaune et vert, afin de valoriser sa lutte contre la présidente Dilma Rousseff. La *Manif pour tous*, un contre-mouvement qui s'est opposé au *Mariage pour tous*, s'est servi du bleu et du rose afin de soutenir le mariage hétérosexuel, le bleu étant associé aux hommes et le rose aux femmes dans une référence stéréotypée de ces couleurs. *Junho de 2013* et *Nuit Debout* n'ont pas choisi de couleur, mais de nombreuses représentations médiatiques les présentent comme des mouvements associés à des couleurs foncées sur le fond ou avec peu de lumière. Nous avons commencé cette analyse qualitative des titres et des couleurs portées par ces mouvements car il s'agit de deux éléments puissants dans nos textes, ce sont les premiers à être repérés : des titres et les couleurs (quand l'article médiatique est accompagné par une ou plusieurs photos).

Dans le déroulement de ce chapitre, le lecteur trouvera deux blocs d'analyses, cette-fois-ci, plus isolés : d'un côté les mouvements que nous avons posés comme des mouvements de « redressement des corps », et de l'autre, « les besoins de base du corps ». Le premier item porte sur l'étude des représentations médiatiques du mouvement *Fora Dilma* et la *Manif pour tous*. Le deuxième, sur les mouvements *Junho de 2013* et *Nuit Debout*. Nous nous intéressons ici de façon plus détaillée à la circulation des paroles et aux photos. La réflexion et les résultats autour des corps collectifs et individuels se poursuit dans ce chapitre également. Pour finir, nous abordons les mythes « fondateurs » de chaque pays et leur possible rupture, grâce à laquelle ces

manifestations perdurent dans l'agenda médiatique international des journaux, au-delà d'autres facteurs comme leur politisation qui constitue aussi un élément important de cette visibilité médiatique.

Enfin, cette thèse est le fruit d'une construction, progressive, d'un cadre théorique, actualisé y compris pendant la rédaction du manuscrit, avec la lecture de nouveaux ouvrages. C'est aussi un regard particulier sur un corpus peu traité dans cette perspective de regards-croisés tout en conservant un intérêt particulier pour les corps et les discours, alors qu'à notre connaissance, un grand nombre de travaux se concentrent sur la politisation des mouvements sociaux. C'est aussi le résultat de *va-et-vient* constants entre analyse de contenu et analyse qualitative, de lecture et relectures de textes scientifiques brésiliens et français (et d'autres), de déplacements physiques, du rôle de traductrice lors de notre analyse, d'une succession de faire et refaire. Enfin, les analyses présentées ici sont le résultat d'un investissement de 5 ans d'études autour d'un sujet passionnant qui, sans doute, n'est pas traité de manière exhaustive. Face à un corpus volumineux qui prend en considération deux contextes culturels dans deux pays, deux modèles médiatiques et qui se prêtent à analyser les corps et leurs discours lors des mouvements sociaux, différents, sous l'angle communicationnel, mais aussi en mobilisant des concepts philosophiques, anthropologiques et sociologiques, la contribution peut s'avérer une petite goutte dans l'océan (Atlantique) qui relie et qui sépare la France et le Brésil.

1 Délimitation du sujet

1.1 Les mouvements sociaux brésiliens : de la hausse du tarif des transports en commun à la destitution de Dilma Rousseff

En 2013, la municipalité de São Paulo annonce une augmentation du prix du tarif des transports en commun. Les Brésiliens et Brésiliennes sortent dans les rues de São Paulo afin de protester contre cette augmentation de 20 centimes de *reais*³, jugée abusive. Face à des transports considérés comme précaires et à un salaire minimum trop bas⁴, l'augmentation du prix du tarif a débuté un cycle de mouvements, qui s'achève en 2016, avec le départ du pouvoir de la présidente de gauche, Dilma Rousseff (PT)⁵.

1.1.1 Junho de 2013

Ce mouvement qui a « commencé »⁶ en juin est connu par le chrononyme⁷ de *Junho de 2013* (*Juin 2013*) ou nommé par A. Singer de *Jornadas de Junho* (Journées de juin). Plus tard, Singer avoue qu'il s'est inspiré du *18 Brumaire de Louis Bonaparte* et que, avec du recul, le terme *Journées de juin* ne représentait pas l'idée qu'il attendait de ce mouvement car selon lui, les relations de classes n'ont pas été débattues et la politique a été vue et analysée de manière floue : « la preuve en est que les propositions du gouvernement, afin de demander un plébiscite pour la réforme politique, sont tombées dans le vide, ayant été oubliées peu après la fin du mois » (Singer, 2013, p. 24). Avant de s'élargir à tout le Brésil, les manifestations ont occupé

³ *Real* : monnaie brésilienne depuis 1994. En 2013, exemple de base : 1 euro = 2,9 *reais*. En 2021, 1 euro = 6,40 *reais*. Accès sur : [Índices Econômicos - Euro 2013 \(idealsoftwares.com.br\)](https://www.idealsoftwares.com.br/indices-economicos-euro-2013)

⁴ Salaire minimum au Brésil le 1^{er} janvier 2013 : 678 *reais* (233 euros/sur la base de 1 euro = 2,9 *reais*). En 2021, le salaire minimum est de 1100 *reais* (171 euros/sur la base de 1 euro = 6,40 *reais*). Accès sur [Valor do Salário Mínimo em 2013 | invertexto.com](https://www.invertexto.com/valor-do-salario-minimo-em-2013). Si l'on considère un salaire de 678 *reais* en 2013, une personne dépensant 5,6 *reais* par jour de transport (2,80 *reais* par trajet avec l'augmentation/pleine tarif), cela fait un total de 112 *reais* par mois. Cette somme représente 16,51% de la recette qu'un.e brésilien.ne doit dépenser, au minimum, par mois, afin d'avoir accès aux transports publics (uniquement le bus). Le métro est accessible dans les très grandes villes). Si l'on compare avec la France, le SMIC, net, en 2013, était de 1121 euros. Accès : [Salaire minimum interprofessionnel de croissance \(Smic\) | Insee](https://www.insee.fr/fr/statistiques/1121). Un abonnement mensuel type TCL/Sytral, 26-64 ans, coûtait en moyenne 60 euros en 2013, soit, 5,35% de la recette d'un.e français.e. Il est important de souligner aussi qu'au Brésil, seuls les étudiant.e.s bénéficient d'une demi-tarif et d'un abonnement mensuel.

⁵ PT : *Partido dos Trabalhadores* (Parti des travailleurs) – de gauche. Fondé en 1980, il a mis au pouvoir présidentiel l'emblématique homme politique Luis Inacio Lula da Silva (2 mandats, de 2003 à 2011) et la première femme présidente, Dilma Rousseff (1^{er} mandat : 2011-2015 / 2^{ème} mandat : 2015-2016. Date de l'*impeachment* de Rousseff : le 31 août 2016)

⁶ Plusieurs manifestations contre l'augmentation du tarif de transport en commun ont eu lieu avant, en 2012, à Porto Alegre, et en 2013, dans d'autres villes brésiliennes, avec des proportions beaucoup moins impressionnantes et non médiatisées par les grands groupes médiatiques.

⁷ « Nous appelons chrononyme une expression, simple ou complexe, servant à désigner en propre une portion de temps que la communauté sociale appréhende, singularise, associe à des actes censés lui donner une cohérence, ce qui s'accompagne du besoin de la nommer » (Bacot et al., 2019)

les rues de São Paulo et ont été définies comme « négatives » par le pouvoir et la presse brésilienne. Cette dernière a cependant joué sur deux tableaux : « les médias, initialement, ont qualifié les manifestants de vandales et voyous. Ensuite, la presse a changé d'opinion et a décidé de donner son soutien aux manifestants » (Moreira, Santiago, 2013, p.17). Selon Singer, trois phases ont marqué ces Journées.

La première phase, les 6, le 10, le 11 et le 13. Les manifestant.e.s n'étaient encore pas très nombreux et criaient leur colère contre l'augmentation du prix des transports en commun. Les journées du 11 et du 13 ont été marquées par des violences entre les forces de l'ordre et les manifestant.e.s : « l'utilisation démesurée de la force a attiré l'attention et l'empathie du grand public. Débute alors, la deuxième phase du mouvement, avec les manifestations du 17, 18, 19 et 20 juin » (Singer, 2013, p. 25). Dans cette deuxième phase, plusieurs revendications s'ajoutent à l'agenda des manifestant.e.s et « aucun récit unifié ne s'est finalement imposé comme modèle » (Nobre et Voirol, 2013, p.131). Selon Singer, toute sorte de revendication entrent dans le paquet : contre la précarité des transports publics et la précarité de la santé publique et de l'éducation, entre autres.

D'autres revendications, qui ont fait émerger, plus tard, d'autres mouvements, ont vu le jour, pour la première fois, pendant cette deuxième phase de mobilisations : Contre la Coupe du Monde (2014) et contre la présidente Dilma Rousseff (2014-2016). La rue a fait peur au pouvoir et le 19 juin : « la municipalité de l'État de São Paulo répond à la demande et abroge l'augmentation tarifaire » (Singer, 2013, p. 26). Le jeudi 20 juin, les manifestant.e.s fêtent leur victoire dans les rues, mais la lutte continue. Selon l'auteur, ce jour représente l'aube des manifestations du *Junho de 2013*, avec plus de 100 villes ayant des rassemblements et réunissant 1,5 million de manifestant.e.s sur quelques grandes capitales régionales. La troisième phase, commence le 21 juin et se termine à la fin du mois : « le mouvement se fragmente sur des mobilisations avec des objectifs spécifiques (réduction des péages et de leur prix, faire tomber la PEC 37, protestation contre le Programa Mais Médicos)⁸ » (Singer, 2013, p. 26).

⁸ PEC 37 : La proposition PEC 37/2011 avait comme but de limiter l'investigation des crimes (y compris ceux des personnalités politiques et des policiers eux-mêmes) par la police, tout en empêchant le Ministère Public d'intervenir. La proposition n'est pas passée après la vague des manifestations.

Programa *Mais médicos* (programme *Plus de médecins*) : Le programme *Mais médicos* était un programme du gouvernement brésilien qui cherchait à combler les zones où il avait un désert médical. Les médecins brésiliens ne souhaitent pas s'éloigner des grands centres urbains. Pour résoudre cette problématique, Lula da Silva et Dilma Rousseff ont ouvert les portes du pays aux médecins cubains souhaitant exercer la médecine dans ces zones très précaires et lointaines où l'accès parfois est très difficile (uniquement par bateau, par exemple). Ce programme a fortement contrarié la droite qui voit Cuba comme un pays dangereux et qui n'a pas apprécié de voir débarquer au Brésil des médecins à la peau noire. L'accès aux études en médecine reste restreint à une élite qui peut se permettre

Le mouvement qui s'est joué fortement dans la rue a trouvé sa base et son organisation avec le MPL (*Mouvement passe libre*), sur internet, principalement sur les réseaux sociaux : « La génération 2.0 brésilienne sort dans les rues » (Nogueira, 2013, p.29), mais pas seulement les étudiant.e.s. Singer explique que sur huit capitales, et pendant la journée de protestations du 20 juin, 43% des manifestant.e.s avaient entre 14 et 24 ans ; 38%, entre 25 et 39 ans ; et 19%, plus de 40 ans⁹. En ce qui concerne le niveau d'étude, toujours en prenant comme référence la journée du 20 juin, dans les huit capitales : « 43% des manifestants avaient un diplôme universitaire » (Singer, 2013, p. 28). Concernant les revenus des manifestant.e.s, Singer explique que 15% gagnaient jusqu'à 2 salaires minimum par mois ; 30%, entre 2 et 5 salaires ; 26%, de 5 à 10 ; et 23%, plus de 10 salaires¹⁰. Considérant le coût de vie au Brésil à l'époque, quelqu'un qui gagne jusqu'à 5 salaires appartient à la classe basse ou moyenne basse.

A partir de ces chiffres, nous pouvons dire que ce mouvement était, principalement, un mouvement de jeunes et d'adultes, entre 14 et 39 ans. Le niveau de scolarité était équilibré entre ceux et celles qui avaient fait des études supérieures et ceux et celles qui n'en avaient pas suivi. Nous pouvons aussi comprendre que la moitié de ces manifestant.e.s étaient pauvres ou issu.e.s d'une classe moyenne basse. L'autre moitié, était plus favorisée, faisait partie d'une vraie classe moyenne voire d'une classe haute. Ces données expliquent plusieurs de nos articles de presse publiés depuis *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*, où ces journaux classifient les manifestant.e.s comme une majorité jeune avec quelques quarantenaires et portant des revendications multiples, avec comme principe les besoins de base d'un corps (transports, éducation, santé, logement, etc) jusqu'à des revendications jugées comme futiles (pouvoir d'achat moins important, l'impossibilité de la classe moyenne/haute d'avoir une employée « domestique »¹¹ à la maison, etc).

La délimitation de notre corpus brésilien, pris entre juin 2013 et août 2016, se fonde justement sur ce « réveil du géant » - expression utilisée par les Brésilien.ne.s et également par les médias des deux pays. Ce « réveil » est dû à une longue période sans manifestations

de payer une somme très importante dans des écoles privées ou qui peuvent financer des cours particuliers et des lycées déjà orientés vers ceux et celles qui souhaitent se présenter à un concours de médecine dans une université publique.

⁹ Voir tableau p.28. Accès : [03_Singer_97_p22a41.indd \(scielo.br\)](#)

¹⁰ Voir tableau p.30.

¹¹ *Empregada doméstica* : Une employée domestique est une femme employée, qui passait 12h/16h à la maison de quelqu'un ou qui habitait chez l'employeur, afin de réaliser un travail dit « domestique » (faire du ménage, faire à manger et s'occuper des enfants de la famille). Ces femmes, généralement noires et venant des *favelas*, travaillaient pour des salaires misérables, sans valorisation de carrière, et souvent sans être déclarées. Les politiques de Lula da Silva ont attribué les mêmes droits à une salariée « normale » et aux « domestiques » et de ce fait, la classe moyenne a perdu ces auxiliaires du fait de l'élévation du coût de leur travail.

massives : « au Brésil, la dernière fois que des manifestations de rues ont eu lieu, c'était à l'occasion du mouvement « *Fora Collor* »¹² (Leitão, 2013, p.50), en 1992. Auparavant, les *Diretas Ja*¹³, entre 1983 et 1984, ont amené une grande foule dans l'espace public également.

Nous avons exploré les bases de presse en remontant à 2012 afin d'identifier l'agenda des mouvements sociaux dans les médias retenus pour la recherche. Le peu de résultats antérieurs à juin 2013 a conforté le choix de commencer notre étude par *Junho de 2013*. Cette recherche des articles de presse a été faite directement sur les sites internet des médias et sur la base de données *Europresse*. Nous avons procédé en mobilisant les deux approches quantitative et qualitative. Pour l'analyse quantitative, tous les articles sur les mouvements sociaux, entre janvier 2013 et décembre 2016, ont été pris en considération. Cela représente un total de 314 articles depuis *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*, toutes revendications confondues. Pour la recherche qualitative, quelques articles ont été retenus, en fonction du nombre total d'articles concernant chaque mouvement, pour chacune des trois phases citées par Singer, du mouvement *Jun 2013*¹⁴ et des moments-clés du mouvement *Fora Dilma* (*Dilma Dehors*, deuxième mouvement retenu dans cette recherche, côté Brésil).

1.1.2 Fora Dilma

En 2014, les manifestations se poursuivent, avec les slogans de *Não vai ter Copa* (*La Coupe n'aura pas lieu*), *Basta Corrupção* (*Basta corruption*) et *Fora Dilma* (*Dilma Dehors*). Le fondement de ces trois mouvements était le même : le refus de la politique de Dilma Rousseff et de son parti, le PT. Le deuxième mouvement étudié dans cette recherche est celui du *Fora Dilma*. Si en 2014, les manifestations contre la présidente restaient masquées par toutes sortes de revendications autres, c'est en 2015 qu'elles gagnent en force et deviennent un mouvement en elles-mêmes. Selon T. Terso, les premières manifestations du cycle de protestation contre et pro-*impeachment* de Dilma Rousseff se sont déroulées entre le 13 et le 15 mars 2015 et « par coïncidence, c'est les 13 et 18 mars 2016 - exactement un an plus tard - que les actes ont atteint

¹² *Fora Collor* : *Collor dehors* (mouvement pour la destitution du président Collor de Mello, en 1992)

¹³ *Diretas Ja* : *Elections directes maintenant* (mouvements qui revendiquait des élections directes par le biais du suffrage universel)

¹⁴ Les précisions de tous les nombres seront données sur la partie méthodologique et d'analyse.

un nombre record de mobilisations, avec la présence d'environ 3 millions de personnes dans les rues de plusieurs villes du pays » (Terso, 2019, p.54)¹⁵.

En 2015, le Brésil entre en crise économique et politique. Les scandales de corruption au sein de la compagnie *Petrobras*¹⁶ et son opération *Lava Jato*¹⁷ font trembler l'image de la présidente Dilma Rousseff et de son parti, alors que les différents partis politiques sont mêlés aux affaires de pots-de-vin et de blanchiment d'argent. En septembre 2015, : « l'*impeachment* est sollicité par un ex-juge du Parquet, Hélió Bicudo, et deux avocats et professeurs de l'université de São Paulo, Janaína Paschoal et Miguel Reale Junior » (Barreto Lisboa et Macdonald, 2016, p.140). Selon Terso, un groupe de parlementaires, au Congrès National, a formé la *Frente de Parlamentares em defesa da Democracia* (*Front de Parlementaires pour la défense de la Démocratie*) : « avec 37 demandes d'*impeachment* engagées par des entités telles que l'*Ordem dos advogados do Brasil/OAB*¹⁸ » (Terso, 2019, p.55).

Dilma Rousseff, Présidente de gauche (PT), avait comme vice-président, Michel Temer, affilié à la droite (PMDB)¹⁹. L'alliance très peu amicale et comprenant peu d'ambitions politiques en commun, a tout de même permis à Dilma Rousseff de se faire élire et réélire présidente du Brésil. Cette union entre gauche et droite a cependant bloqué plusieurs projets de lois importants, comme ceux des droits de femmes, encore précaires et archaïques si l'on compare à d'autres pays. L'alliance entre droite et gauche était problématique pour chacun des protagonistes, et il était prévisible que lorsqu'une occasion se présenterait de faire tomber son « allié », « l'autre » ne laisserait pas passer le « bon » moment. Cette occasion s'est présentée au PMDB par le biais des mouvements sociaux. Michel Temer devient « l'un de ses plus féroces adversaires » de la Présidente et lui succède en mai 2016 » (Gutmann, 2016, p.14). La droite et les médias demandant le départ immédiat de Dilma Rousseff de son fauteuil présidentiel. Par conséquence, le peuple brésilien consomme tous les jours des nouvelles l'informant qu'il souhaite, lui aussi, l'*impeachment* de la Présidente.

¹⁵ Accès sur [Tmara Terso Dissertao_verso_final.pdf \(tempsite.ws\)](https://www.tempsite.ws/Tmara_Terso_Dissertao_verso_final.pdf)

¹⁶ Entreprise brésilienne de recherche, d'extraction, et raffinage et de vente de pétrole. Elle est au cœur du symbolisme dit national au Brésil. Avec des recettes toujours très hautes avant la crise et son slogan vert-jaune, l'entreprise de l'Etat Brésilien faisait allusion à une sorte de fierté.

¹⁷ *Operação Lava Jato* : en français, *Opération Lavage Express*. Il s'agit d'une opération/enquête lancée par la Police Fédérale brésilienne, en 2014. Son but était celui de poursuivre en justice des cas de corruption, notamment, à Petrobras. En revanche, l'*Operação Lava Jato* a été très controversée. Pour certains, elle représentait un groupe d'extrême droite qui avait par objectif la sortie de la gauche du pouvoir.

¹⁸ L'Ordre des avocats du Brésil/OAB

¹⁹ PMDB : Parti Démocratique du Brésil

Cette crise politique se prolonge dans la rue et plusieurs manifestations sont organisées pour demander le départ immédiat de la Présidente Rousseff et l’emprisonnement de l’ex-président Lula da Silva. En réponse à l’apparition de cette nouvelle catégorie de manifestants, se forme un mouvement de résistance nommé *Fora Temer* (*Temer dehors*). Décrédibilisées par les médias au Brésil, ces contre-manifestations : « restent pratiquement ignorées des grands médias, qui ne les mentionnent que pour attirer l’attention sur des actes de vandalisme extrêmement minoritaires » (Dias, 2016, p.16). Tout cela a abouti à « une pression sociale qui a jeté encore plus d’eau dans le moulin de la crise politique jusqu’à que Dilma Rousseff soit destituée en 2016 » (Rocha, 2019, p.26).

Selon notre recherche, ces manifestations brésiliennes rentrent dans l’agenda médiatique français à travers la rupture des mythes et de la construction de nouveaux imaginaires. La notion de mythe est issue du travail du *mythe fondateur du Brésil*, de M. Chauvi et de *Mythologies*, de R. Barthes. En analysant la descente massive des Brésiliens dans la rue en 2013 et l’émergence de tant d’autres mouvements qui lui ont succédé, nous allons voir de façon détaillée comment se sont mis en place les mécanismes discursifs de la déconstruction du mythe brésilien par la presse française et notamment, par le journal *Le Monde*, le plus engagé, selon notre analyse, dans cette rupture du mythe. Le mythe d’un peuple solidaire, heureux, fraternel, festif, ayant comme figures symboles la belle *Garota de Ipanema* (*la belle fille d’Ipanema*) et les joueurs de foot, s’est heurté aux revendications qui résonnaient dans l’espace public brésilien entre 2013 et 2016 : mécontentements et cris pour des solutions urgentes concernant les besoins de première nécessité : se nourrir, se loger, se soigner, se déplacer, une sorte de haine nationale du football – des mouvements où par ailleurs sont apparus clairement la réalité de la ségrégation sociale entre blancs et noirs et le triste sort des femmes encore soumises à des comportements sexistes comme ceux des mouvements contre la présidente Dilma Rousseff.

1.2 Les mouvements sociaux français : de la *Manif pour tous* à *Nuit Debout*

Du côté des mouvements sociaux français nous avons conservé également deux mouvements assez importants en termes de visibilité internationale. *La Manif pour tous* et *Nuit Debout*. Nous les présenterons dans l’ordre chronologique :

1.2.1 La Manif pour tous

La *manif pour tous* a été un contre-mouvement français qui s'est opposé au projet de loi déposé au Parlement français le 7 novembre 2012, ouvrant le droit aux couples homosexuels de se marier. La loi a été votée le 23 avril 2013 et promulguée le 17 mai 2013. Le contre-mouvement contestait le projet de loi tout comme le mouvement dit du *Mariage pour tous*. Malgré le fait que la loi soit votée, la *Manif pour tous* a continué ses protestations : « Loin de s'éteindre, renforcée par un certain nombre d'autres mouvements et associations convergentes, la manif pour tous a perduré comme mouvement d'action collective. Elle a continué à faire circuler des discours en opposition avec certaines idées, notions –notamment celle de « genre », – qu'elle s'est réappropriées, tout en leur apportant sa propre marque idéologique » (Fracchiolla, 2015, pp.1-2).

Ce mouvement débute de manière presque parodique et carnavalesque avec : « a) la reprise de l'expression nominale désignant un projet de loi au bénéfice d'un mouvement de contestation, b) dans le surnom de « Frigide Barjot », pris par celle qui en était, à l'origine, la principale porte-parole » (Fracchiolla, 2015, p.4). De ce fait, la *Manif pour tous* retient l'attention des médias brésiliens, qui ont commencé à médiatiser ces manifestations dès décembre 2012. Nous avons fait une recherche dans les archives au Brésil et sur le site internet des quotidiens *Folha*, *Estadão* et *G1*, et nous avons constaté que, si ces médias commencent à médiatiser les mouvements français à partir des manifestations contre la réforme de retraites de 2010, c'est avec *La Manif pour tous* que les journaux semblent véritablement s'intéresser aux mouvements de protestations français. Nous avons conclu que trois raisons ont contribué à cet intérêt des médias brésiliens pour la *Manif pour tous*. Cette synthèse est le résultat de nos analyses.

La première raison, la plus forte, est celle d'une sorte d'effet de surprise. Il faut souligner que les discours médiatiques des journaux brésiliens peuvent être parfois complexes à caractériser de façon « uniforme ». Ils peuvent se montrer surpris par *La Manif pour tous*, tout en critiquant la devise française *Liberté, Égalité, Fraternité* ou encore en se montrant étonnés qu'un pays développé puisse encore être submergé par des questions homophobes. Ces discours nous amènent au cœur d'une comparaison avec d'autres pays en Europe qui auraient déjà dépassé ce débat sur l'égalité dans une société démocratique.

Une deuxième raison serait celle du caractère parodique, humoristique, festif et presque carnavalesque de ce mouvement, coloré, bien agencé, avec la présence des enfants. Ces caractéristiques sont souvent citées par les médias brésiliens et cela semble plaire. *La manif pour tous* présente une manière de protester différente de celles que les médias brésiliens étaient habitués à repérer, c'est-à-dire plutôt des luttes contre les réformes du travail, de la retraite, qu'elles soient à caractère syndical ou pas, mais toutes insérées dans une sorte de norme des revendications. *La Manif pour tous* échappe à cette norme. Même avec la violence de ses propos, comme le remarque B. Fracchiolla, *La Manif pour tous*, en tant que mouvement pacifique, a su monter en puissance en utilisant une bonne stratégie.

La troisième raison, tout aussi importante, est celle d'un pays observateur, le Brésil, majoritairement peuplé de chrétiens, qui peut de ce fait être captivé par des nouvelles concernant la chrétienté dans le monde, et principalement en Europe. Les discours médiatiques se positionnent parfois du côté de la *Manif pour tous*, principalement par les biais de leurs sources qui peuvent avoir ainsi un espace considérable de parole afin de défendre ce contre-mouvement.

Ces trois raisons ont justifié la curiosité des médias brésiliens et ont aidé la *Manif pour tous* à rester dans leur agenda pendant un long moment. Nous reviendrons sur ces aspects dans notre partie consacrée à l'analyse.

L'objet de ce mouvement était d'« apporter sa voix (contre), via une porte-parole auto désignée, au débat qui se déroulait à l'assemblée nationale autour du mariage pour tous » (Fracchiolla, 2015, p.4). Concernant la position de ces manifestant.e.s, Fracchiolla explique que « ces manifestations d'opposition au gouvernement (de gauche) étaient idéologiquement marquées à droite, se présentant comme les garantes conservatrices d'une certaine représentation de la famille et du mariage » (Fracchiolla, 2015, p.4). Ces rassemblements étaient formés principalement par des groupes religieux (pas seulement d'origine chrétienne). Si la *Manif pour tous* s'est opposée aussi fortement à la *Loi Taubira* de 2013 c'est essentiellement parce que le cœur du problème était l'enfant, la reconnaissance d'un mariage civil ouvrant le droit à l'adoption des enfants. Or, malgré le fait que ce mouvement ne se soit pas proclamé homophobe, s'opposer à une « nouvelle » forme de parentalité signifiait aussi s'opposer au changement des mentalités des nouvelles générations.

Utilisant toujours un ton humoristique, les discours de *La Manif pour tous* peuvent aussi manier une couche de significations épaisse. Nous avons fait le choix de reprendre leurs discours depuis leur site internet afin de voir comment ils s'auto-définissent en tant que mouvement. « La finalité de La Manif Pour Tous est le respect de l'intérêt supérieur et des besoins élémentaires de l'enfant, aujourd'hui menacés par les réformes sociétales inspirées par l'idéologie du genre »²⁰. De cette manière, comme l'a déjà remarqué Fracchiolla, ce mouvement « a contribué à une idéologisation de termes ou d'expressions comme le « genre », les « stéréotypes », la « famille » (Fracchiolla, 2015, p.2). Le mouvement a construit sa propre définition de ces termes, diabolisant le *genre* en adoptant une conception fermée de la famille. D'autres revendications ont émergé lors de ce mouvement, c'est le cas de la PMA²¹ sans père. Selon leur site internet encore, la PMA priverait les enfants d'une expérience paternelle tout en « impactant la descendance de ces enfants fabriqués par la Science. Financée par une Sécurité sociale en difficulté depuis plusieurs décennies, elle entraînerait également la France dans le business international du sperme »²². *La Manif pour tous* s'oppose également à d'autres pratiques de procréation dites non-naturelle comme la GPA²³, pratique illégale en France²⁴.

Si les rassemblements de manifestant.e.s habillé.es en bleu-rose ne sont plus dans l'agenda médiatique brésilien depuis 2013, le mouvement n'est pas fini. Au contraire, il est toujours actif dans les réseaux sociaux, sites internet, rassemblements divers et dans l'arène politique : « La Manif pour tous a décidé d'agir en politique non en tant que parti, présentant des candidats aux élections, mais en tant que force de proposition et groupe de pression » (Boissieu, 2016, p.90), même si plusieurs de ses acteurs ont vu l'opportunité de faire carrière politique à partir de la visibilité que *La Manif pour tous* leur a donnée. Elle a réussi à exercer des pressions sur certains acteurs politiques : Nicolas Sarkozy, qui selon L. Boissieu, n'était pas entièrement opposé à l'idéologie de ces protestataires, a refusé cependant de rajouter leurs convictions à ses propositions en tant que candidat aux présidentielles, en disant que cette lutte n'allait pas rassembler les Français.es.

François Fillon, en tant que grand candidat à la primaire, en 2016, a proposé : « une réécriture » de la loi Taubira [...], afin de fermer l'adoption plénière aux couples homosexuels)

²⁰ [Le mouvement – La Manif Pour Tous – La Manif Pour Tous](#)

²¹ PMA : Procréation médicale assistée.

²² [PMA sans Père – La Manif Pour Tous – La Manif Pour Tous](#)

²³ GPA : Gestation par autrui.

²⁴ La GPA est aussi illégale au Brésil. D'autres pays en développement comme l'Inde et le Mexique autorisent cette pratique.

(Boissieu, 2016, p.93). Enfin, *La Manif pour tous* a mobilisé des acteurs politiques, des associations, et aussi des leaders religieux importants : « avec elle, des responsables religieux et leurs fidèles se sont sentis autorisés à défiler dans les rues de Paris : dans cette nouvelle ère célébrant l'identité nationale » (Fassin, 2020, p.79). *La manif pour tous* s'est surtout appuyée sur le discours d'identité nationale, évoquant souvent le code civil français avec des slogans comme « *Ne touche pas à mon code* ». Sur les photos, lors de notre analyse, nous avons repéré des manifestantes, habillées en « Marianne », tenant le code français entre les mains.

La Manif pour tous a été le point de départ d'une médiatisation des mouvements sociaux français dans la presse brésilienne. Dès 2013, différentes revendications françaises ont été médiatisées au Brésil, mais c'est en mars/avril 2016 que les médias brésiliens débute un nouveau cycle régulier de la couverture d'un nouveau mouvement avec *Nuit Debout*. Ce mouvement qui est né en mars 2016, s'est positionné à l'origine contre la loi *El Khomri*, mais, ensuite, d'autres causes se sont ajoutées à ses rassemblements. Il est important aussi de souligner qu'en octobre 2018 le mouvement des *Gilets Jaunes* a eu un fort écho au Brésil, mais nous avons pris la décision de ne pas le rajouter à notre recherche pour deux raisons : nous étions encore dans le vif du mouvement, cela nous donnait alors moins de possibilités de prendre du recul par rapport à ces rassemblements. Une deuxième raison relevait de raisons d'ordre plus pratique : la période de la cotutelle au Brésil était entre février 2018 à février 2019, si le mouvement gagnait de l'ampleur (comme ce fut le cas), nous n'aurions pas été en mesure de disposer des ressources en temps et en accès pour constituer un corpus raisonné.

1.2.2 Nuit Debout

Nuit Debout s'est déroulée, principalement en fin d'après-midi et la nuit : « Quel moment plus propice que la nuit pour rêver collectivement et entrer en résistance ? » (Guichoux, 2016, p. 30) et les premiers travaux empiriques et analytiques l'ont classé comme un mouvement d'occupation, l'intégrant à une *grammaire des places* : « Nuit debout donne un nouveau souffle à l'occupation comme mode de contestation » (Guichoux, 2016, p. 30). Selon A. Guichoux, *Nuit debout* a pu disposer assez rapidement d'une autorisation administrative pour occuper la *Place de la République* de 16h à minuit. Pour l'auteur, ce mouvement s'inscrit dans une pratique *assembléiste* : « des lieux de passage [une place], où on ne fait que se croiser, sont investis et deviennent des espaces éphémères de rencontres et d'échanges.

Il en va de même des assemblées générales qui s'exportent depuis les luttes étudiantes et syndicales en ouvrant l'espace au grand nombre » (Guichoux, 2016, p. 35). Il y avait là un mouvement original, où les manifestant.es occupaient un lieu hautement symbolique à Paris, tous les jours dès que la lumière tombait, afin de protester d'une manière conventionnelle, mais surtout de protester d'une nouvelle façon : des manifestant.e.s assis par terre discutent sur différents sujets liés à la vulnérabilité, de lectures savantes ou tout simplement de lectures diverses, de cercles de soutien, de services que certains manifestant.e.s mettent à disposition des autres (préparation des repas, coupes de cheveux, etc). Enfin, malgré son caractère d'occupation et de manifestation classique, *Nuit debout* a inauguré une nouvelle démarche : celle du débat et de la solidarité entre manifestant.e.s.

En ce qui concerne le statut social et l'âge des manifestant.e.s : « les premières études sociologiques concernant *Nuit debout* dressent le constat d'une mobilisation plutôt intergénérationnelle, avec une forte concentration de personnes diplômées (61 % de diplômés du supérieur) » (Guichoux, 2016, p. 36). Si d'un côté ce mouvement a été critiqué pour ses limites quant à la ségrégation sociale : « *Nuit debout* s'est fait l'écho de paroles rendues largement inaudibles et invisibles par les pratiques médiatiques et les normes sociales dominantes (beaucoup de personnes sans domicile fixe ont pu prendre la parole publiquement » (Guichoux, 2016, p. 36).

La composante « virtuelle » de ces nouveaux mouvements sociaux a permis aussi que d'autres citoyen.es ne pouvant pas ou ne souhaitant pas se déplacer, mais voulant participer d'une certaine façon ou au moins le suivre, ont pu justement le faire grâce à cette dimension virtuelle. « Le rôle des réseaux sociaux et d'Internet est un autre point commun qui confirme la complémentarité indispensable des dimensions virtuelle et physique du répertoire d'action des places » (Guichoux, 2016, p. 37). L'espace virtuel de ce mouvement a permis, par exemple, que des personnes dans des conditions de précarité importantes puissent aussi libérer leur parole et compléter l'espace physique des places occupées par les rassemblements.

Si d'un côté les conditions (précaires) de travail en France étaient au cœur du débat, plusieurs revendications se sont rajoutées dans des espaces des petits groupe, des petites assemblées :

« On ne tient pas les mêmes discours et on ne réfléchit pas collectivement de la même manière au sein de l'assemblée générale (tous les soirs), dans les nombreuses commissions thématiques (près de quatre-vingts sont recensées : commissions Féminisme, Économie politique, Internationale, Europe, Éducation populaire, Grève

générale, etc.) qui se réunissent régulièrement, le plus souvent en fin d'après-midi, et dans les commissions dites « structurelles » (Logistique, Démocratie sur la place, Action, Communication, etc.) qui sont chargées de l'organisation concrète de *Nuit debout* à République. (Cukier, Gallo Lassere, 2016, p.130)

Nuit debout a intégré différents discours, surtout sur les besoins de base d'un corps et de son respect. Malgré le fait qu'il soit sorti « perdant » face à la Loi *El Khomri*, c'est un mouvement réussi du fait de : « la rapidité de cette diffusion [...], mais aussi du fait que le débat autour des communs et de la prolifération des pratiques d'autogouvernement, ainsi que la critique de la violence et du racisme d'État se sont solidement implantés dans divers territoires » (Cukier, Gallo Lassere, 2016, p.132). Pour nous, ce mouvement représente un moment de prise de la parole par le biais d'un acte corporel, parfois moins agencé mais spontané, et dans lequel, s'inscrivent de réelles façons d'un agir ensemble (Butler, 2016) tout en promouvant l'essence de la démocratie : le débat, les tensions et les consensus.

Ce mouvement a été le deuxième mouvement le plus médiatisé par les médias brésiliens (le premier étant *La Manif pour tous*). Il a impressionné les médias brésiliens par sa durée, son originalité (un mouvement du soir/de la nuit), par ses groupes de paroles convergentes et/ou divergentes et les confrontations avec la police. Ce dernier point semble toujours retenir l'attention médiatique. Ce mouvement aussi bouleversé une sorte d'image du mythe d'un pays développée avec de très bonnes conditions de travail. *Nuit Debout* a révélé un peuple en détresse avec des contrats de travail précaires face à un gouvernement souhaitant favoriser d'avantage les entreprises avec la Loi *El Khomri*.

Nous avons retenu ces quatre mouvements sociaux, deux en France et deux au Brésil, pour une analyse qualitative, car l'analyse quantitative de l'ensemble du corpus permet de les identifier comme les mouvements les plus médiatisés dans les journaux retenus. Les mouvements antérieurs à cette date se sont présentés sous forme sporadique pour des raisons que nous expliquerons plus loin (la rupture des mythes en France et au Brésil). Cette thèse comporte une analyse de contenu qui repose sur un échantillon total de 462 articles de presse²⁵ : 148 articles issus des médias brésiliens et 314 issus des médias français, toutes revendications confondues. Nous expliquons cette disparité en nombre entre corpus français et brésilien car nous avons choisi d'avoir recours à des méthodes quantitatives ce qui nous a amenée à intégrer

²⁵ Voir en annexe tous les titres de presse.

à notre étude quantitative tous les articles de presse que nous avons pu trouver dans les médias des deux pays. A partir de ces résultats, nous nous sommes concentrée sur *Junho de 2013*, *Fora Dilma*, *La manif pour tous* et *Nuit Debout* en procédant à une analyse qualitative des discours qui mobilise l'analyse du discours et la sémiotique sur un nombre réduit d'articles. Ces quatre mouvements se rassemblent deux à deux (*Junho de 2013* et *Nuit Debout*) dans leurs manières de présenter les corps et de porter les discours qui les concernent.

1.3 Le corpus médiatique

Six journaux composent cette étude : *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*, en France ; *Folha de São Paulo*, *Estado de São Paulo* et *G1*, au Brésil. Le choix de notre corpus s'est fondé, principalement, sur la portée nationale de ces journaux, la publication quotidienne, leur audience et leur popularité (il s'agit de médias très connus dans chaque pays). Au début de la recherche, nous voulions comparer des médias représentatifs de lignes éditoriales différentes en termes de positionnement politique : droite, gauche et centre. En France, il a été possible de trouver des journaux qui rentraient dans ces « cases ». Au Brésil, cela n'a pas été réalisable car la grande presse nationale demeure de droite et/ou centriste. Pour trouver un média ayant une ligne éditoriale de gauche, il faut sélectionner plutôt des magazines hebdomadaires/mensuels comme *Carta Capital*, *Caros Amigos* et *Forum*. Ces magazines ne correspondaient plus, du coup, à nos critères initiaux (périodicité, audience et popularité) et nous ne les avons pas retenus. De cette manière, notre corpus brésilien reste de droite et du centre, alors que pour la France, nous avons un quotidien clairement positionné à gauche : *Libération*. Nous dirons quelques mots sur chacun de nos médias.

1.3.1 Le corpus brésilien : les journaux brésiliens

1.3.1.1 *Folha*

Folha de São Paulo est un journal centenaire brésilien fondé le 19 février 1921.²⁶ *Folha de São Paulo* est appelé aussi *Folha de S. Paulo* ou *Folha*. Nous l'appellerons *Folha* dans cette thèse. Etant donné que cette thèse a débuté en 2016, nous avons pris comme base le recensement datant de 2015 et réalisé par l'IVC - *Instituto Verificador de Circulação* (IVC - *Institut Vérificateur de Circulation*), au Brésil. Selon l'IVC, le journal *Folha* était le plus lu par les Brésiliens avec 204.229 tirages quotidiens, 161.199 accès par jour sur le site, totalisant 365.428 lectures par jour en version numérique et papier²⁷. *Folha* a son siège social dans la mégapole de São Paulo. Il est très présent dans la vie des habitants de cette immense ville, mais se présente aussi comme un journal de référence pour tous les Brésiliens et toutes les Brésiliennes. On pourrait dire qu'en termes de portée nationale et de référence, il est comparable au *Monde*. Depuis sa naissance, il s'oppose à son concurrent, le journal *Estado de São Paulo*, retenu également dans cette recherche. *Folha* est un journal avec des lignes politiques centristes et de droite. Des plaintes sont régulièrement portées à son encontre qui l'accusent de prendre le parti des plus riches ou d'avoir une ligne trop conservatrice.

L'accusation la plus extrême qui lui ait été faite renvoie à une supposée participation et contribution à la Dictature Militaire Brésilienne (1964-1985). Certains disent que *Folha* a contribué à la dictature en prêtant des voitures aux militaires, en pratiquant un journalisme de non-vérité et en ayant une posture pro-militariste. Le journal *Folha da Tarde*, du même groupe que *Folha* et qui fusionnera plus tard avec *Folha de São Paulo*, était radicalement positionné du côté des militaires, principalement après le AI-5²⁸. Selon Dantas, ce journal est devenu presque le porte-parole de la répression : « dans sa rédaction, des policiers ont travaillé avec l'envie d'une vraie militance pro-dictature. Plusieurs accusations affirment que les voitures de

²⁶ *Folha de São Paulo* est le résultat d'une fusion des trois journaux : *Folha da Noite* (1921), *Folha da Manhã* (1925) et *Folha da tarde* (1949-1959). Cette fusion a eu lieu le 1^{er} janvier 1960. *Folha de São Paulo* a fêté ses 100 ans en février 2021. Ces informations sont disponibles depuis la rubrique *acervo* de *Folha de São Paulo*. Accès sur : [Conheça o Grupo Folha \(uol.com.br\)](https://conheca.ogrupofolha.uol.com.br)

²⁷ Ces données correspondent au mois de janvier 2015. Voir le tableau en annexe.

²⁸ AI-5 : Acte constitutionnel 5 (1968-1978). Il représente la période la plus répressive et violente de la Dictature au Brésil.

ce journal ont été mises à disposition pour des opérations de répression politique »²⁹ (Dantas, 2014, p.72)³⁰.

Entre 1979 et 1989, *Folha*, selon A. Muniz, adopte une autre ligne éditoriale. Au début nationaliste, plus tard néolibérale. En ce qui le concerne, ce changement est lié, sans doute, à la chute du Mur de Berlin, à la fin de la dictature militaire brésilienne et aux *Diretas Ja*³¹. *Folha de São Paulo*, dès 1979, devient nationaliste en défendant la nationalisation des entreprises privées : « l'une des luttes du journal a été la protection nationale du pétrole » (Muniz, 1999, p.70)³². Entre 1985-1989, *Folha* adopte une nouvelle position : cette fois-ci néolibérale. Avec la globalisation et le capitalisme, *Folha* s'adapte à la nouvelle dynamique mondiale et d'après Muniz, le journal voit le nationalisme comme une sorte de retard économique : « cela [le nationalisme], selon le périodique, montrait un retard du capitalisme brésilien dans la réalisation d'une révolution économique » (Muniz, 1999, p. 108). *Folha* devient alors orthodoxe dans son orientation de défense du capitalisme comme nouveau système économique au Brésil.

Un autre aspect à souligner concernant *Folha* est le fait qu'il se positionne, souvent, contre le Parti de gauche PT, qui a comme figure emblème de Lula da Silva. L'une des accusations fortes et récentes qui a été faite à *Folha* est celle d'avoir participé activement à l'*impeachment* de la présidente de gauche, Dilma Rousseff. Selon Campos et Cardoso, la couverture de cet événement « a été défavorable à l'image du gouvernement de Dilma Rousseff (PT) et, tout particulièrement, l'image associée à la présidente était négative » (Campos, Cardoso, 2017, p.9). Notre recherche sur les archives de la *Biblioteca Publica do Estado da Bahia – Barris Cultural*, à Salvador, nous a également amenée à la découverte de couvertures médiatiques pro-*impeachment* et à un éditorial où *Folha* invite la présidente Dilma Rousseff à renoncer à son mandat : « Dilma Rousseff doit renoncer tout de suite afin de sauver le pays du trauma de l'*impeachment* et surmonter l'impasse de son actuel gouvernement »³³. De manière globale, *Folha* garde une ligne plutôt conservatrice en s'opposant aux politiques de gauche. Par la suite, nous allons voir que le journal *Estadão* présente des positions éditoriales semblables à celle de *Folha*.

²⁹ Notre traduction

³⁰ Accès sur : [A mídia e o golpe militar \(scielo.br\)](http://a.midia.e.o.golpe.militar.scielo.br)

³¹ *Diretas ja* : Mouvement brésilien qui exigeait des élections présidentielles directes (1983-1984).

³² Accès sur : [Repositório Institucional UFC: As mudanças de linha editorial na Folha de São Paulo \(1979-1989\)](http://repositorio.institucional.ufc.br/as-mudancas-de-linha-editorial-na-folha-de-sao-paulo-1979-1989)

³³ Notre traduction. Version papier de *Folha de São Paulo* du dimanche 3 avril 2016/éditorial sur la Une. Consulté, sur place, à la Biblioteca Publica do Estado da Bahia, en janvier 2018.

Le journal *O Estado de São Paulo*, aussi appelé *Estadão* a été fondé en 1985 par la famille *Mesquita*. Ayant aussi son siège dans la ville de São Paulo, il fait tout autant partie de la vie quotidienne des *paulistas*³⁴ et de tous les Brésiliens et Brésiliennes. Concurrent de *Folha*, il est toujours en-deçà de ce dernier au niveau de l'audience. Selon l'IVC, *Estadão* occupait la quatrième position dans le *ranking* d'audience nationale en 2015. En janvier de cette année-là, il bénéficiait de 158.807 tirages et 83.106 accès quotidiens sur son site internet³⁵. Le journal *Estadão* est aussi un considéré comme de droite et lui aussi peut être considéré comme un soutien de la Dictature Militaire Brésilienne :

« Les grands journaux de l'axe Rio-São Paulo étaient, simultanément, dans un complot [...], élargissant chaque jour l'espace pour soutenir le mouvement [de la dictature]. Certains de ces véhicules, comme dans le cas d'O Estado de S. Paulo et o Globo, en plus de la célèbre Tribuna da Imprensa, ont activement participé à la conspiration. Certains dirigeants de grandes entreprises de presse se sont fait un point d'honneur à vanter leur statut de conspirateurs. Dans une interview qu'il m'a accordée en 2005, le journaliste Ruy Mesquita, directeur de Grupo Estado, interrogé sur le soutien de ses journaux au coup d'État a déclaré : « Non seulement nous le soutenons, mais nous conspirons » (Dantas, *A mídia e o golpe militar*, 2014)

Concernant particulièrement le cas de la destitution de la présidente Dilma Rousseff, *Estadão* est également accusé d'avoir pris une position *pro-impeachment*, malgré le fait que, selon diverses études, cette tendance soit restée plus neutre ou plus nuancée avec différents arguments soulevés par le quotidien. D'après Marques, Mont'Alverne et Mitozo : « *O Estado de São Paulo* souligne d'autres conséquences liées au problème au cas où *l'impeachment* n'aurait pas lieu – le pays continuerait sur une trajectoire descendante en ce qui concerne les aspects politiques et économiques » (Marques, Mont'Alverne et Mitozo, 2018, p.237)³⁶. Cette même prédisposition légèrement positionnée à droite d'*Estadão* a été vérifiée aussi par M. Ferreira et T. Terso qui expliquent que, malgré la position quasi-neutre des éditoriaux, le journal a eu « une légère tendance (*pro-impeachment*) à la fin du processus de *l'impeachment* et cela a

³⁴ Paulistas : citoyens et citoyennes originaires de la ville de São Paulo

³⁵ Voir le tableau en annexe : Annexe 1 : La circulation des journaux brésiliens en 2015

³⁶ Accès sur : [A empresa jornalística como ator político: Um estudo quanti-qualitativo sobre o impeachment de Dilma Rousseff nos editoriais de Folha e Estadão | Marques | Observatorio \(OBS*\) \(obercom.pt\)](#)

été documenté puisque le média a déjà été accusé par les militants pro-Dilma d'avoir été un allié stratégique des partis qui ont composé le champ politique pro-destitution » (Marcus Ferreira, Terso, 2018)³⁷

L'histoire d'*Estadão* est complexe et il s'est toujours positionné du côté des plus puissants. Un exemple de cette complexité de ligne éditoriale se vérifie à partir d'une étude de C. Guilherme, où l'auteur explique que « à partir de 1885, le journal défend la République et réclame l'abolition de l'esclavage (...) alors que la recherche de Juremir Machado da Silva, de 2017, montre que jusqu'à 1884 des annonces concernant la vente d'esclaves ont été publiées dans ce journal » (Guilherme, 2018, p.204)³⁸. Pendant la *Republica Velha* (1889-1930), le journal s'est opposé à la république d'oligarques, malgré le fait que certains journalistes du *Estadão* aient été sénateurs ou députés. Durant ces années, « les lecteurs du journal étaient associés à l'élite économique et aux professionnels libéraux qui sympathisaient avec l'oligarchie dissidente »³⁹ (Guilherme, 2018, p.205). En 1930, *Estadão* donne son soutien à l'*Aliança Liberal* : « le siège du journal se transforme en base révolutionnaire. Il devient poste de recrutement et de distribution des armes. Il a été utilisé également comme un véhicule de propagande »⁴⁰ (Guilherme, 2018, p.206).

Pendant l'*Estado Novo*, toujours selon Guilherme, *Estadão* a été envahi par les militaires en 1940. La famille *Mesquita* a été exilée et elle ne reprendra la direction d'*Estadão* qu'en 1945. Selon l'auteur, *Estadão* a été victime de ses propres contradictions politiques. Concernant la figure controversée du président Gétúlio Vargas, *Estadão* s'est positionné contre ses politiques populistes. Plus tard, au cours de la dictature militaire, comme nous l'avons déjà mentionné, *Estadão* adhèrera à la dictature et « la maison des *Mesquitas* éta[n]t le centre de la conspiration »⁴¹ (Guilherme, 2018, p.211). Dans le contexte des *Diretas Ja*, le journal se positionne contre plusieurs droits et contre la grève : « le journal se positionnait contre certains points de droit du travail : la diminution de la charge de travail, l'amplification du congé de maternité et paternité et au complément de salaire du fait des heures supplémentaires de travail »⁴² (Guilherme, 2018, p.216). Les grèves, pour l'*Estadão*, « sont inopportunes, idéologiques, illégales, causent des dommages, sont une atteinte à l'ordre public (...) »

³⁷ Accès électronique sur : [R13-1927-1.pdf \(intercom.org.br\)](#)

³⁸ Accès sur : [A imprensa como ator político-ideológico: o caso do jornal O Estado de S. Paulo. | Dimensões \(ufes.br\)](#)

(Guilherme, 2018, p.217). Dans ce cadre, *Estadão* s'est positionné « contre la candidature de Lula (PT) en 1989 et apporte un soutien explicite à Fernando Collor (PRN) » (Guilherme, 2018, p.217). Par la suite, nous allons voir le *G1*. Un média relativement nouveau, mais qui est considéré comme l'un des principaux portails d'informations au Brésil.

1.3.1.3 Portal G1

Le troisième média retenu dans cette recherche est le *Portal G1*. Il est important de souligner que le choix de rajouter ce média a été le plus difficile. Choisir *Folha* et *Estadão* était évident dans le sens où ce sont des journaux très importants, tous les deux ont leur siège à São Paulo (considérée comme la capitale économique du pays), et présentent des caractéristiques classiques d'une presse nationale quotidienne, dans les versions, numérique et papier. En plus, ils sont en phase avec les caractéristiques, aussi traditionnelles, de nos trois journaux français (PNQ). L'idée initiale était celle de travailler avec le journal *O Globo*, pour garder un corpus le plus homogène possible. Mais cela s'est avéré impossible pour une question d'accès aux articles. Le site internet de ce journal ne nous permet pas de lancer une recherche efficace. Les mots-clés utilisés n'ont pas abouti à des résultats pertinents. Le mot-clé *France* était le seul à fonctionner, mais nous avons alors fait face à un bruit incommensurable. Le site ne nous donnait pas la possibilité de mettre des dates précises afin de lancer une recherche. Dans un premier temps, nous avons essayé de repérer les articles de manière « artisanale » en parcourant toutes les pages dans lesquelles le mot *France* apparaissait. Nous avons fait face, alors, à un deuxième problème : les articles apparaissaient complètement désordonnés en termes de dates.

Pour finir, nous nous sommes heurtée à un troisième obstacle : sur la presque totalité de ces articles la date marquée sur la liste des titres ne correspondait pas à la date de l'article quand on cliquait dessus. Cela ne nous permettait pas de savoir la date exacte de la publication. Il faut souligner aussi que les bases de données, type *Europresse*, ne comportent pas *O Globo*. Une base américaine indexe *O Globo*, mais l'UFBA n'était pas abonnée à cette base. Avec l'aide du CEPAD, à l'UFBA, nous avons essayé l'outil *Atlas* afin de récupérer les articles d'*O Globo*. Mais, avec très peu de résultats obtenus, cela n'a pas été le meilleur recours. Dans la crainte de ne pas pouvoir être précises sur certaines informations et de ne pas avoir accès (presque) à tous les articles d'*O Globo* pour notre recherche quantitative nous avons pris la décision, avec mon directeur Marcus Ferreira, de supprimer ce journal de l'étude.

Nous avons alors pensé à d'autres journaux dont les tirages étaient importants et les accès suffisamment nombreux sur leurs pages internet, mais ces journaux ne présentaient pas vraiment la caractéristique de la couverture nationale (ex. : *Super Noticia*, à Minas Gerais et *Zero Hora*, à Rio Grande do Sul). Ils correspondaient plus à une sorte de *Presse régionale quotidienne* (PRQ), si l'on voulait faire une sorte d'équivalence avec la France. Finalement, nous nous sommes rabattue sur le *Portal G1*, malgré le fait qu'il puisse déséquilibrer un peu notre corpus (il se présente uniquement en version numérique). Mais *G1* a une portée nationale et, à l'époque, il était le *pure player* le plus lu au Brésil. Contrairement à *Folha* et *Estadão*, *G1* est gratuit et n'exige aucun abonnement. Du fait de son appartenance à un groupe médiatique très puissant, *Grupo Globo/Central Globo de jornalismo*, *G1* compte plusieurs journalistes et leur site est nourri presque à la minute. Enfin, en ce qui le concerne, nous n'avons pas rencontré de problème majeur pour trouver de l'information. Les dates sont précises, avec leurs actualisations, également, quand les journalistes rajoutent des informations complémentaires.

G1 est un *pure player* brésilien qui existe depuis le 18 septembre 2006 : « cette date représente l'anniversaire des 56 ans de l'implantation de la télévision au Brésil » (Fabri Jret Ormanze, 2015, p. 5). Il est un peu difficile de parler de marque historique d'un site de web journalisme assez récent. Nous n'avons pas forcément trouvé de littérature scientifique autour d'une « histoire » de *G1*. Certains articles scientifiques font un peu l'état de lieu de *G1* au Brésil, mais cela nous paraissait moins pertinent ici. Afin de situer ce média, nous allons préciser, brièvement, le groupe auquel *G1* appartient : *Grupo Globo*. Le *Grupo Globo* existe depuis 1925 et Roberto Marinho a piloté cette organisation pendant presque huit décennies.⁴³ *Grupo Globo* commence sa trajectoire avec la presse écrite (avec les journaux *A Noite*, et puis *O Globo*, fondés par Irineu Marinho, père de Roberto Marinho).

En 1944, le groupe lance *Radio Globo* et, en 1964, la chaîne de télévision *Rede Globo*. Selon les auteures Evelyne Cohen, Pascale Goetschel⁴⁴ et Itania Maria Mota Gomes⁴⁵ il inclut aujourd'hui la *TV Globo* national et international, la *Globo Films*, une maison d'édition, un réseau de radios, la *Som Livre*, la *Glosat* et des *sites de web-journalisme*, comparables à la presse en version papier. Les installations du groupe *Globo*, uniquement situées à Rio de

⁴³ Accès sur : [principios-editoriais-do-grupo-globo.pdf](#)

⁴⁴ Voir l'article : « Les Organisations Globo : lieux et ressources d'une industrie culturelle au Brésil », [Évelyne Cohen](#) et [Pascale Goetschel](#), *Sociétés et représentations*, 2018/1

⁴⁵ Voir l'article : *Les quarante ans du Jornal Nacional, de la Rede Globo de Télévision. La relation entre dépendance/indépendance politique et économique du principal journal télévisé brésilien*, d'[Itania Maria Mota Gomes](#), sur *Le temps de médias*, 2009/2

Janeiro, montrent la puissance de cet empire : « les studios de la *Globo* constituent le cœur du système médiatique. Excentrés, situés dans la partie occidentale de la ville, ils occupent plus de 1 500 000 mètres carrés, forêt comprise » (Cohen, Goetschel, 2018, p.124). Il faut souligner que la famille Marinho est à la tête d'un empire médiatique au Brésil et qu'elle contrôle une large partie des communications dans le pays. La *Rede Globo*, chaîne de télévision, a garanti le succès du groupe. Comme il est question ici de journalisme, nous devons citer le fameux *Journal National* (JT de 20h), de cette chaîne. Selon I. Mota Gomes, « le *Jornal Nacional* est le produit de l'articulation, d'une part, des intérêts de l'élite brésilienne et du gouvernement militaire, et d'autre part, des idéaux de modernisation et d'intégration nationale (...) » (Mota Gomes, 2009, p. 58). Selon l'auteure, il est le programme le plus ancien de la télévision brésilienne, diffusé par la première fois le 1^{er} septembre 1969, pendant la dictature militaire.

Il est important également de faire un point sur les telenovelas au Brésil : « surtout à partir de la décennie de 1960, la telenovela est devenue l'une des catégories d'*Entertainment* la plus consommée au Brésil » (Campos et Feres Junior, 2016, p.37). Selon M. Porto, historiquement « les telenovelas sont des séries dramatiques transmises par des entreprises de radiodiffusion de l'Amérique Latine et qui ont été centrales dans la construction culturelle de cette partie du continent » (Porto, 2000, p.206).

Chaque jour, plusieurs telenovelas sont proposées à des horaires différents. La telenovela « *das 8* » (diffusée à 21h), et le *Journal National* (à 20h), représentent les programmes les plus nobles de la télévision brésilienne. Les telenovelas de *Rede Globo* abordent les sujets les plus divers et ont comme « décors » les différentes villes et époques brésiennes. Elles ont une durée d'environ 45 minutes et leur qualité cinématographique est très grande du fait de l'investissement massif de *Globo* sur ces programmes. Selon L. Campos et J. Feres Junior : « la telenovela brésilienne est devenue un instrument de diffusion (et de formation) d'une compréhension de l'identité nationale et de ses supposées caractéristiques essentielles, ses dilemmes et défis » (Campos et Feres Junior, 2016, p.37).

Souvent, les questions des inégalités sociales, la problématique des *Favelas* et les trafics de drogues et des armes sont abordés. Plus récemment, les telenovelas de *Rede Globo* abordent d'autres thèmes comme le racisme et la question du genre de façon plus ouverte et avec moins de tabous. Même si cela est à relativiser car « des 156 telenovelas entre 1985 et 2014, ont, en moyenne, 91,2% des acteurs/actrices principaux/principales représenté.e.s par des personnes blanches. En sachant que le recensement de 2010 montre que 47,9% de la population se

reconnaît comme noire » (Campos et Feres Junior, 2016, p.41). M. Immacolata attribue le succès des telenovelas brésiliennes à « la combinaison de l'archaïque et du moderne, à la fusion des dispositifs narratifs anachroniques et imaginaires modernes et à l'histoire fortement marquée par la dialectique nationalité-médiatisation » (Immacolata, 2009, p.22). Il nous semble que cette pensée d'Immacolata résume parfaitement l'audience des telenovelas. Celles-ci montrent des idées dépassées, des idées parfois émancipées, des réalités et des caricatures. Enfin, toute sorte de regards sur le Brésil.

Si d'un côté les journaux tels que *Folha* et *Estadão* ont participé, par le passé, à la conspiration de la dictature militaire, l'histoire montre que le groupe *Globo*, lui aussi, a favorisé le pouvoir des militaires : « Marinho, classifié comme 'notre plus fidèle allié' par Armando Falcão, avait des relations intimes avec le plus haut échelon des golpistas⁴⁶ de 1964 » (Arbex Jr, 2015)⁴⁷. J. Arbex Jr montre que le *Jornal Nacional* et les telenovelas ont pesé sur l'imaginaire des Brésiliens avec l'idée d'une « bonne » dictature. Selon l'auteur, le groupe *Globo* était lié aux américains et le groupe *Time/Life* par deux contrats : en 1962, *contrato principal* ; et en 1965, *contrato de arrendamento* : « le premier garantissait à l'entreprise américaine 30% de la participation du capital *Globo* (...). Le deuxième, s'était substitué au contrat principal, en augmentant la part de *Times/Life* à 45% » (Arbex Jr, 2015). Cela a garanti l'assistance technique du groupe, la formation du personnel *Globo* tout comme une aide dans l'achat des outils techniques à l'étranger. Arbex Jr souligne que ces contrats étaient complètement illégaux car : « ils étaient contraires à l'article 160 de la constitution de 1946 qui ne donnait pas le droit à des étrangers à participer à l'orientation intellectuelle et administrative des entreprises journalistiques et de radiodiffusion » (Arbex Jr, 2015). Ces contrats, signés pendant la dictature, n'ont pas dérangé les militaires qui étaient eux-mêmes liés aux réseaux *Globo* et à l'ambassade Américaine. Des accusations sont portées contre les Etats-Unis pour avoir participé à la mise en place d'une dictature au Brésil.

Si d'un côté, le groupe *Globo* se positionne historiquement politiquement comme de droite, voire d'extrême droite si on se réfère à certains moments historiques comme celui de la dictature, de nos jours, il n'existe toujours pas de quotidien national de gauche. L'un des exemples les plus récents et qui nous intéresse dans cette thèse, est la position adoptée par *Globo*

⁴⁶ *Golpistas* : terme utilisé au Brésil pour indiquer des personnalités politiques ayant fait un coup d'Etat (militaire et/ou constitutionnel). Le terme *golpista* a été appliqué également à Michel Temer, vice-président de Dilma Rousseff (2011-2016), lors de son engagement pour l'*impeachment* de sa présidente.

⁴⁷ Accès sur [Rede Globo: Teledramaturgia e poder sob a ditadura | Arbex Jr. | Nhengatu - Revista iberoamericana para Comunicação e Cultura contrahegemônicas \(pucsp.br\)](http://www.rede-globo.com.br/pt-br/assuntos/teledramaturgia-e-poder-sob-a-ditadura)

face à *l'impeachment* de la présidente de gauche Dilma Rousseff. Selon la thèse soutenue par K. Castanheira : « le consensus pro-*impeachment* et l'idée d'écarter le PT du pouvoir étaient les solutions cadrées par Globo » (Castanheira, 2018, p.127). Globo s'est toujours positionné ouvertement contre le parti de gauche, PT, et sa figure mythique, Luiz Inacio Lula da Silva.

De ce point de vue, l'analyse de contenu de Porto, Neves et Lima dans l'étude *Televisão, crise hegemônica e ascensão da extrema direita : Globo e Record nas eleições presidenciais de 2018*, révèle que lors des dernières élections présidentielles, *Globo* a eu tendance à consacrer plus de temps à la couverture médiatique de l'ancien militaire et actuel président Jair Bolsonaro (PSL)⁴⁸ qu'à la candidature du professeur universitaire, de gauche, Fernando Haddad (PT)⁴⁹, fortement soutenu par Lula da Silva : « Dans le cas de Rede Globo, Bolsonaro a eu une couverture plus ample dans le Journal National que celle d'Haddad, pendant la campagne électorale » (Porto, Neves, Lima, 2019)⁵⁰. Cependant, le caractère peu diplomatique de l'actuel président Jair Bolsonaro a fortement bousculé la manière dont le groupe *Globo* le représente depuis le début de son mandat, le 1er janvier 2019⁵¹.

Après ces brèves considérations sur les médias brésiliens retenus pour cette thèse, nous pouvons conclure dans un premier temps que, comme l'explique M. Cabral⁵², « au Brésil, la vieille doctrine d'Auguste Comte du progrès, avec ses différents domaines, favorise les complexes connexions entre les élites civiles et les militaires » (Cabral, 2006, p. 52). L'idée du progrès, du militarisme et des élites d'extrême droite régent le pays et par conséquent, la communication. Selon M. Chirio, les militaires appellent la dictature la « révolution » de 1964 et « les principaux dirigeants militaires mettent fréquemment en avant le rôle récurrent de l'armée comme force modératrice et régulatrice au cours de l'histoire brésilienne, qu'ils prétendent perpétuer » (Chirio, 2006, p.93). De ce fait, une grande partie de la population brésilienne ne croit pas à la dictature, mais à une sorte d'idée de prise de pouvoir par les militaires qui voulaient « sauver » le Brésil. L'une de ses représentations est celle de

⁴⁸ Parti Sociale Libérale

⁴⁹ Parti des travailleurs

⁵⁰ Voir l'article et les tableaux avec le temps, le contenu et les statistiques sur : [2019_gt2_Porto.pdf \(compolitica.org\)](https://2019.gt2.Porto.pdf(compolitica.org)). Les auteurs, attirent l'attention sur le fait que la forte médiatisation de Bolsonaro pendant la campagne électorale est due, aussi, à l'attentat de la *facada* (au couteau) dont Bolsonaro a été victime. Le 6 septembre 2018, Bolsonaro a en effet été victime d'un coup de couteau au ventre lors d'une campagne électorale dans les rues de l'Etat de Minas Gerais.

⁵¹ Le président Bolsonaro a écrit sur ses réseaux sociaux, à plusieurs reprises, que le *Réseaux Globo* est manipulateur. D'autres postures peu diplomatiques ou le peu d'attention que Bolsonaro a porté, par exemple, à la crise de la Covid19 au Brésil, ont contrarié le puissant groupe médiatique.

⁵² Muniz Sodré Cabral.

modérateurs, comme explique Chirio, et même celle de pacificateurs d'une nation en flammes et qui vivait un désarroi politique et économique.

Cabral insiste encore sur le fait qu'il y a un modèle, un imaginaire qui se perpétue à l'école, dans les textes officiels et dans les *mass media* : « c'est l'imaginaire dont la nation se métaphorise dans une "grande famille", menée par des patriarcats avec des traces européennes, et solidaires de la grande masse des "proches" subalternes » (Cabral, 2006, p. 71). D'ici, nous tirons la première caractéristique des groupes médiatiques brésiliens pour cette thèse : celle du militarisme, du racisme et du sexisme.

La deuxième caractéristique (qui renvoie à la première aussi) est celle d'un monopole de la communication, où un nombre très limité de familles conservatrices, tout en ayant des liens avec des groupes militaires ou religieux, détiennent le pouvoir médiatique au Brésil. R. Christofolletti indique que, principalement : « sept groupes contrôlent 80% de tout qui est vu, écouté et lu dans les médias ». (Christofolletti, 2003)⁵³. Pour lui, les principales familles/groupes sont la famille *Marinho* (*Grupo Globo*), la famille *Civita* (*Grupo Abril*), la famille *Abravanel* (*SBT*), la famille *Frias* (*Folha de S. Paulo*), la famille *Mesquitas* (*Estado de S. Paulo*), la famille *Saad* (*Rede Bandeirantes*) et finalement, *l'Eglise Universelle* (*Record*). Ces groupes portent tous une ligne de droite. Pour finir, nous devons rajouter encore l'influence américaine dans la société, mais aussi dans le journalisme dont le « modèle des États-Unis représentait la modernité » (Silva, 1991, p.78)

1.3.2 Le corpus français : les journaux français

1.3.2.1 *Le Monde*

Si du côté des médias brésiliens nous avons commencé à donner quelques repères historiques et caractéristiques du journal *Folha de São Paulo* dû à sa notoriété, et non à son ancienneté, ici, nous parlerons un peu de chaque média français de notre corpus, à commencer par le journal *Le Monde*, pour des raisons, également, de renom (et non forcément d'audience). Le journal *Le Monde* n'était pas une puissance lors de sa création. Il a connu une longue trajectoire pour gagner de l'espace et monter en puissance tout en devenant un journal de

⁵³ Accès sur [\(PDF\) Dez impasses para uma efetiva crítica da mídia no Brasil \(researchgate.net\)](#)

référence internationale à côté de journaux tels que *The New York Times*, *The Guardian* et *El Pais*. Selon J. Thibau, « le premier numéro du journal a été mis en vente le lundi 18 décembre 1944, quatre mois après la libération de Paris » (Thibau, 1996, p.7). Pour l'auteur, la route a été longue et parfois désastreuse. Du *Paris libéré*, en passant par Charles de Gaulle, Bill Gates, *Windows 95* et aujourd'hui l'information instantanée sur internet, l'histoire du journal se confond parfois avec une envie de modernisation comme celle de la France de l'après-guerre : « c'est l'histoire de notre nation qui sort du pré-carré métropolitain et colonial et trace sa voie vers une Europe européenne dans le cadre d'une modernisation qui est son objectif prioritaire » (Thibau, 1996, p.8). La mondialisation a eu une influence sur ce journal qui se réclame d'une position plutôt *internationale* de la France et des nouvelles du monde entier.

Si aujourd'hui le journal se classifie comme un journal plutôt libre et toujours à la recherche de son indépendance⁵⁴, la genèse de ce quotidien s'est appuyée sur une hérédité chrétienne, mais aussi sur la base : « d'un journalisme d'élite, et l'esprit scientifique qui vient des Lumières » (Thibau, 1996, p.11). Il « occupera » la place du *Temps*, journal plutôt dédié à l'élite française, où certains registres comme les arts et l'opinion seront des marques aussi fortes sur *Le Monde*. A la suppression du *Temps*, un autre journal d'importance était attendu. *Le Monde* a été le *Temps*, habillé autrement : « oui, c'était le même journal qui repartait, mais après le lavage, le rinçage, la purge dont il avait besoin » (Thibau, 1996, p. 53). *Le Monde* est né d'une volonté nouvelle d'indépendance, où plusieurs associés ont la main sur le capital du journal, y compris Beuve-Mery (Beuve-Mery a été également correspondant du *Temps* à Prague). *Le Monde* a été aussi une réponse à la Résistance qui se formait : « sous la pression de certains cercles de la Résistance, les ordonnances de l'été 1944 organisèrent, à partir de critères politiques de moralité, une presse qui se voulait propre et indépendante » (Eveno, 2001, p.15)

Le Monde a été « voulu » par Charles de Gaulle, président du gouvernement provisoire de la République de l'époque. Son fondateur, Hubert Beuve-Mery, un *fils de l'église catholique*, nourrissait une relation complexe avec le président qui ne souhaitait jamais se positionner sur la droite ou gauche, en estimant que la grandeur de la France dépasserait cette impasse. Beuve-Mery, était très pratiquant et toujours au service de l'église. A l'âge de vingt ans, il commence sa carrière comme associé d'une revue dominicaine. Thibau explique que « à sa première expérience du journalisme, le fondateur du *Monde* doit sans doute le ton moraliste et prédicateur qui a été souvent le sien et celui de son journal » (Thibau, 1996, p.15).

⁵⁴ Voir [L'histoire du « Monde », 75 ans de combats pour l'indépendance \(lemonde.fr\)](http://lemonde.fr)

Les marques de l'église sont présentes dans le début du *Monde* et parfois un ton nostalgique de la chrétienté du Moyen-Age, loin d'une envie de l'État laïque, est repéré, selon cet auteur. A l'âge de 40 ans, Beuve-Mery, est choisi comme le directeur du nouveau journal *Le Monde*. Selon Thibau, cette place si importante se justifie du fait que Beuve-Mery était parfaitement intégré dans le milieu catholique de l'époque et que certains acteurs de cette sphère exerçaient une influence importante auprès des ministres et d'autres personnalités politiques : « le général de Gaulle éprouvait sans doute, à l'époque de la Libération, une sympathie pour ce noyau catholique : avant la guerre, il avait adhéré aux *Amis de temps présent*. Voilà Beuve-Mery désigné » (Thibau, 1996, p.52).

Le journal était destiné à un public plutôt cultivé et avait comme idéal l'éducation, une trace très forte de son fondateur, Beuve-Mery. L'industrialisation et la modernisation étaient ses centres d'intérêt, mais le journal nourrissait également un intérêt pour la classe ouvrière qui « est indispensable à la modernisation qui ne peut se faire que dans la concorde sociale » (Thibau, 1996, p.60). Même si à ses débuts, *Le Monde* n'avait pas d'attrance pour la gauche, il se trouve qu'il va saluer les socialistes à quelques reprises. Mais, les catholiques occupent une place importante encore dans les années 70 : « les catholiques occupent une place majeure dans l'édification de la France moderne » (Thibau, 1996, p.67) et le journal ne fait pas d'économie à ce sujet, ce qui va à l'encontre de la *Grandeur Nationale*, du nationalisme fortement imprégné dans ces pages.

Le Monde vit l'un des événements les plus effrayants de l'histoire de l'humanité dès son début en tant que journal : l'explosion des bombes atomiques sur les villes d'Hiroshima et Nagasaki, du 8 au 15 août 1945. Avec pour titre : *Révolution Scientifique* et comme sous-titre : *Les Américains lancent leur première bombe sur le Japon*, par Thibau, le ton du journal par rapport à cet événement est révélateur de sa position encore peu dénonciatrice : « Le Monde, lui, n'a pas choisi le ton de l'indignation. Il est plus neutre, plus objectif, dépassionné » (Thibau, 1996, p.74). Thibau défend que sa place hégémonique au cœur d'une élite française ne lui permettait pas de traiter de tels événements avec « trop de cœur » tout en se « mêlant » des affaires politiques d'autres pays. *Le Monde* avait aussi une volonté de s'éloigner des journaux considérés comme *sensationnalistes*.

Sur une page dédiée à l'histoire du journal, *Le Monde et vous – Notre identité*, le journal, dans un texte assez bref sur son histoire, ne donne pas de détails sur le passé de son fondateur, lui reconnaissant seulement un caractère fort, parfois difficile. Selon *Le Monde*, plusieurs

critiques ont poussé ce journaliste et docteur en droit à la démission et « de cette escarmouche éditoriale et actionnariale a émergé un autre acteur et gardien de l'indépendance : la rédaction. Cette dernière s'est rangée derrière son directeur, a obtenu son retour à la tête du journal et a créé la Société des rédacteurs du *Monde* (SRM) » (*Le Monde*)⁵⁵ dont le journaliste Jean Schwoebel sera le président. L'indépendance du journal a été refondée sur l'idée d'un contrôle des journalistes et d'autres employé.e.s du quotidien, y compris sur le plan capitalistique : « entre 1951 et 2010, les salariés du quotidien *Le Monde*, puis du groupe qui s'est formé autour de lui, demeurent les premiers actionnaires de leur entreprise » (Dupuy, 2013, p.70).

Sa première grande crise est liée à celle du papier en France. Les journaux doivent réduire de 50% leurs fournitures de papier, en janvier 1945. Le papier était cher et venait de loin : « du 16 au 24 janvier 1945, le *Monde* fait comme ses confrères ; il paraît sur une feuille unique » (Thibau, 1996, p.80). La crise liée au papier : « a été pour *Le Monde* l'occasion de choisir le petit format, avec quelques variantes, en 1961 et 1994, qui restera le sien et sera jugé très commode par ses lecteurs » (Thibau, 1996, p.81). Selon P. Eveno, malgré les crises liées au papier, la première phase du journal : « de la création au milieu des années 1970, est celle de la prospérité sans cesse croissante apportée par l'augmentation quasi-continue des recettes des ventes et de la publicité » (Eveno, 2020)⁵⁶. La deuxième ne connaît pas le même essor financier : « depuis une trentaine d'années, la réalité est celle des crises à répétition, entrecoupées d'embellies plus ou moins courtes » (Eveno, 2020). Ces crises sont dûes, notamment, à des discordances politiques/éditoriales. La rédaction alors sur la gouvernance de Jacques Fauvet, se positionne de plus en plus à gauche, c'est ce qui a conduit à une crise au cœur du journal, mais aussi à une certaine instabilité vis-à-vis des investisseurs :

« Au cours des années 1960, *Le Monde* conquiert un vaste lectorat (la diffusion triplée, de 117 000 à 355 000 exemplaires par jour entre 1955 et 1969), tandis que, bientôt, par antigaulisme, il penche à gauche. Les événements de mai 1968 sont même l'occasion, pour une partie de la rédaction, de s'opposer au fondateur, qui aurait souhaité un rétablissement de l'ordre plus rapide. En décembre 1969, la retraite d'Hubert Beuve-Méry inaugure une nouvelle ère pour le journal. C'est désormais Jacques Fauvet qui dirige le titre » (Eveno, 2020)

⁵⁵ Accès à [L'histoire du « Monde », 75 ans de combats pour l'indépendance \(lemonde.fr\)](https://www.lemonde.fr/histoire/article/2015/05/27/L-histoire-du-Monde-75-ans-de-combats-pour-l-ind%C3%A9pendance_1811163_0.html)

⁵⁶ *Le Monde, un journal en péril*, par Patrick Eveno, disponible sur [Le Monde, un journal en péril ? | la revue des médias \(ina.fr\)](https://www.lesmedias.fr/le-monde-un-journal-en-peril/)

Eveno explique qu'en 1981, le journal voit disparaître 15% de ses lecteurs.trices de droite lors de la campagne électorale entre Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand, pour prendre parti plutôt pour ce dernier. André Fontaine, en 1984, redresse les finances avec la vente des immeubles appartenant au journal. En 1994, Jean-Marie Colombani, prend la direction, relance les ventes et le Monde va devenir un groupe de presse afin d'assurer la vie du quotidien : « Il considère en effet que le quotidien isolé ne pourra résister longtemps aux aléas de la conjoncture [...] il doit profiter de sa bonne santé économique pour fédérer autour de lui d'autres titres de presse » (Eveno, 2020). En 2010, en chute libre, *Le Monde* doit procéder à un dépôt de bilan. Xavier Niel (Iliad-Free) et Mathieu Pigasse l'emportent : « en promettant d'investir 110 millions d'euros et plus et de maintenir quelques droits au « pôle d'indépendance » qui réunit les actionnaires « internes » (sociétés de personnels et Société des lecteurs) » (Eveno, 2020)

Le Monde, selon l'ACPM, a une diffusion payée en France de 284 738 exemplaires, basée sur une synthèse du procès-verbal de 2017, avec une incrémentation de 5,6% par rapport à 2016. Si nous considérons la diffusion à l'étranger, ce nombre monte à 301 528⁵⁷. Pour l'historien de la presse Eveno, il est difficile de mettre le qualificatif de « journal de référence » sur *Le Monde*. Il a été et il est sans doute un incontournable, mais, comme tous les journaux il a vécu des hauts et des bas et des controverses : « en effet, Le Monde a fondé sa réputation sur la garantie que sa rédaction était indépendante des pouvoirs politiques, économiques ou religieux. Or, l'indépendance rédactionnelle n'était pas une donnée acquise à l'origine du journal » (Eveno, 2001, p.22). Il a sans doute son degré d'importance en France et à l'international, mais, sur la course de l'audience, *Le Figaro*, occupe toujours le podium.

1.3.2.2 *Le Figaro*

Le Figaro apparaît en 1826 et représente le quotidien le plus ancien de France. Au début c'est un journal satirique qui racontera la vie parisienne avec ses « aventures » politiques : « s'il est satirique et littéraire, c'est parce que Figaro sous la Restauration doit

⁵⁷ Accès sur [Le Monde - ACPM. Ce nombre correspond à des abonnements numérique ou papier, à la vente individuelle et à la diffusion de Tiers et Différée Payée. Il s'agit de données mensuelles.](#)

contourner la censure pour faire preuve d'insolence en politique. L'idée de sa fondation revient à Maurice Alhoy : « Âgé de 24 ans, ce jeune homme sans le sou est un peu connu dans le Palais de Charles X où les tracasseries assurent parfois le succès. Son *Figaro* veut être un « Journal satirique, spirituel et batailleur » (Blandin, 2007)⁵⁸. Le propre nom du journal nous renvoie à une idée caricaturiste, voir acoustique si nous nous rappelons le fameux personnage, héros du Barbier de Séville, qui chantait Figaro-ci, Figaro-là. Nous pourrions dire dans ce sens-là, qu'il existe un lien entre ce Figaro, ici et là-bas, avec les journalistes « flâneurs », un peu clandestins, qui se « déguisent », qui se « cachent » derrière les textes plus satiriques et littéraires afin d'avoir un moyen d'expression dans la vie politique de tous les jours d'une France encore sous le régime du Premier Empire Français, ayant comme célèbre figure Napoléon I.

Ces journalistes (pas à titre du journalisme que nous reconnaissons aujourd'hui avec une formation dans ce domaine) du *Figaro* sont à droite et à gauche, au gré de divers *Figaro* qui ont eu une vie tout au long du XIX^e siècle. Sous différentes marques sur ses pages telles que : non-politique, la culture, le théâtre et la littérature, *Le Figaro* a assuré « discrètement » sa survie en tant que journal dans cette période de vagues politiques incertaines. Depuis Blandin, les premières années du journal restent essentiellement littéraires : « Ce n'est qu'après la chute du ministère Villèle que, la petite presse ayant les coudées plus franches, il se jette dans la mêlée politique » (Blandin, 2007)⁵⁹.

Pour Blandin : « de 1826 à 1854, il n'y a pas un mais des *Figaro*, entreprises toujours menacées et toujours relancées » (Blandin, 2007)⁶⁰. Si d'un côté il est apparu en un siècle marqué par la censure, c'est avec Hippolyte de Villemessant qu'il monte en puissance, pendant le Second Empire : « croissance économique et renouvellement des loisirs d'une bourgeoisie étendue, permettent aux journaux de devenir des entreprises prospères et de jouer un rôle nouveau dans la vie politique du pays » (Blandin, 2007)⁶¹. Villemessant a amené dans sa rédaction les plumes des talentueux écrivains de l'époque comme H. Balzac, A. Dumas et C. Baudelaire, ce qui a contribué à affermir son succès et sa formule littéraire dédiée à une élite parisienne.

De même, le développement des réseaux de transports et d'information, de même qu'une alphabétisation plus large en France ont permis une sorte « d'essor » de la presse de

⁵⁸ Version numérique du livre *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, de Claire Blandin / Partie 1

⁵⁹ *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, de Claire Blandin / Partie 1

⁶⁰ *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, de Claire Blandin / Introduction

⁶¹ *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, de Claire Blandin / Introduction

l'époque, y compris *Le Figaro* qui rentre dans cette ère industrielle. Mais il faut attendre 40 ans pour que *Le Figaro* ait véritablement un statut de quotidien. D'après C. Leteinturier : « *Le Figaro* est l'un des premiers journaux à publier de grands reportages réalisés sur place, en France ou à l'étranger, par ses propres journalistes » (Leteinturier)⁶². Néanmoins, à la fin du XIX^e siècle, il reste un journal qui participe à la construction d'une image positive des élites « valorisant, dans leurs colonnes, l'élégance, la haute tenue, l'esprit et la vitalité d'un Tout-Paris qui ne semble jamais affaibli » (Bernard, 2008, p.21).

Au XX^e siècle, si le progrès industriel a été favorable à la presse, les guerres mondiales (et l'avant-guerre) n'ont pas été bénéfiques pour *Le Figaro* qui est déjà : « à l'époque, un journal de la droite conservatrice, plutôt modérée. Cette orientation va se radicaliser avec le changement de propriété qui intervient en février 1922 » (Leteinturier)⁶³. C. Blandin explique que : « *Le Figaro* est racheté par l'industriel François Coty qui peine à faire du quotidien le relais de ses idéaux fascistes » (Blandin, 2007)⁶⁴. Pour Blandin, c'est une époque de crise morale et de corruption du journal. L'aspect littéraire vient à son secours en 1936 avec Pierre Bresson devenu directeur du *Figaro* désormais propriété de l'ex-épouse de Coty : « en trente ans, l'homme de lettres qui préside à ses destinées en fait le leader de la presse quotidienne de droite, et l'un des principaux acteurs du paysage médiatique » (Blandin, 2007)⁶⁵.

A. Bernard, explique que pendant la Première Guerre Mondiale, de 1914 à 1918, *Le Figaro*, comme *Le Gaulois* : « diffusent davantage de notices nécrologiques que de renseignements mondains : la chronique rend hommage aux nobles victimes du conflit et à tous les acteurs distingués pour la défense de la Patrie » (Bernard, 2008, p.26). A. Makarova, étudiant les rubriques nécrologiques des journaux de l'époque, montre que : « lorsqu'on examine la rubrique nécrologique du *Figaro* de plus près, on note l'attention particulière accordée aux origines familiales, à l'appartenance à la noblesse des anciennes familles » (Makarova, 2003, p.113).

En ce qui concerne les femmes, Bernard attire l'attention sur le fait que les chroniques de l'époque du journal donnent presque une place « d'honneur » aux femmes : « l'action des femmes fait ainsi l'objet d'une valorisation dans la chronique, où le dévouement des dames

⁶² Leteinturier, C, « FIGARO LE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/le-figaro/>

⁶³ Leteinturier, C, « FIGARO LE »

⁶⁴ *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, de Claire Blandin / Introduction

⁶⁵ *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, de Claire Blandin / Introduction

patronnesses et des présidentes d'associations est comparé à l'héroïsme des soldats » (Bernard, 2008, p.26). Mais, Makarova montre des résultats moins égalitaires en ce qui concerne la rubrique nécrologique de ces années : « Il faut vraiment attendre la révolution sexuelle pour pouvoir nommer la femme par son propre nom et voir sa profession dans la notice nécrologique » (Makarova, 2003, p.109), ce qui amène les femmes de l'époque à une place inférieure à celle des hommes, malgré leur statut de bourgeoise, et qui place le journal dans la tendance conservatrice et paternaliste qui imprégnait les esprits de l'entre-deux-guerres. Si les périodes de la Première et deuxième guerre mondiale ont été difficiles, la Guerre Froide, selon Bladin, a amené *Le Figaro* à goûter à une prospérité assez remarquable, avec l'émergence de la publicité, laissant finalement un peu de côté certaines crises financières dans lesquelles il a plongé, à l'instar de la presse en général.

Actuellement, si *Le Monde* est plutôt considéré comme un journal de centre, *Le Figaro* reste un journal de droite à tendance conservatrice : « *Le Figaro* se maintient dans la ligne de la droite modérée et libérale » (Leteinturier)⁶⁶. Selon l'ACPM⁶⁷, son audience, en 2017, est de 307 912 en France, si on considère également sa diffusion totale en France et dans le monde, ce nombre s'élève à 316 796, ce qui le place, dans les deux cas, devant le journal *Le Monde*.

1.3.2.3 Libération

Pour comprendre l'histoire de ce journal il faut aller au-delà de l'histoire d'un quotidien plutôt classique. Le journal *Libération* est le fruit de la résistance française sous l'occupation nazie pendant la deuxième guerre mondiale. A son origine, comme presque tout mouvement de résistance, il est clandestin. Afin d'appréhender son origine, selon l'historien L. Douzou, il faut faire une parenthèse pour parler du mouvement de gauche et de résistance de la *Zone sud* et de ses feuillets clandestins *La Dernière Colonne*. L'historien remarque que, comme toute « donnée clandestine », les traces ne sont pas évidentes à retrouver. Lors de la rencontre entre l'historien.ne et la donnée tant cherchée, l'historien.ne peut tomber dans la tentation de systématiser le mouvement de clandestinité ou de le diminuer, alors qu'un mouvement clandestin ne peut pas survivre dans le mode systématique. Il doit se réinventer tous les jours pour continuer à exister et sa capacité d'organisation peut être supérieure à des mouvements

⁶⁶ Leteinturier, C, « FIGARO LE », *Encyclopædia Universalis*

⁶⁷ [Le Figaro - ACPM](#)

classiques car il demande beaucoup de précautions et en même temps, d'audace deux éléments difficiles à concilier : « les mouvements de résistance inventaient leur mode d'être ou d'agir au fur et à mesure qu'ils croissaient et en fonction de l'accueil que leur réservait la population » (Douzou, 1995, p.27).

La création du mouvement *Libération de Zone-Sud* ou tout simplement *Libération-Sud* coïncide avec la signature de l'armistice, le 22 juin 1940. Malgré l'accord qui mettait « fin » aux hostilités, le goût amer de ce conflit est resté : « la violence du traumatisme et l'état de choc qui succède à la conscience du désastre révèlent des forces latentes qui se dessinaient dans l'opinion avant le conflit. Elles libèrent toute une chaîne de réactions imprévisibles » (Douzou, 1995, p.31). La France se retrouve « détruite » moralement, dans des ruines (en ce qui concerne certaines villes très touchées par des dégâts matériels) et sans trop savoir comment recommencer, malgré l'espoir d'un avenir dans la paix. Une figure est particulièrement complexe et importante, celle du Maréchal Pétain. Il a occupé la place du héros dans la bataille de Verdun et il existe une sorte de culte de son image pendant un moment, mais cela a changé avec la résistance : « l'opinion fit de la gauche l'incarnation de l'héroïsme résistant tandis que la droite assimilée à l'État français de Pétain se trouvait complètement discréditée » (Douzou, 2005, p.387).

Le régime de Vichy, instauré par Pétain, rêvait d'une société française autoritaire et antisémite, tout en collaborant avec l'Allemagne dans le génocide des juifs. Cette collaboration s'articulait dans les champs économique et militaire et sans doute, dans celui des idéologies. Malgré la signature de l'armistice, il restait un pays à reconstruire, et surtout, un régime autoritaire à faire tomber. Dans ce sens-là, *Libération-Sud*, se forme en tant que mouvement de résistance afin de s'opposer au régime de Vichy et à son antisémitisme, dans une volonté d'émergence d'une nouvelle politique : la démocratie. Comme tout mouvement de résistance, cela s'est passé par la lutte, aussi physique, dans la libération des juifs torturés, mais aussi, dans une volonté de prise de la parole qui passait par des moyens connus tels que : des affiches sur les murs ou des tracts, des petits journaux, des moyens d'expressions, d'information et de combat.

Dans ce contexte de résistance, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, sous le pseudonyme de *Bernard*, fonde *La Dernière Colonne*. Emmanuel d'Astier était considéré comme : « un homme capable de se donner corps et âme à une idée, à une cause, avec un enthousiasme jamais ralenti. C'est un homme absolument honnête, passionné, intransigeant » (Douzou, 1995, p.34).

La Dernière Colonne est imprimée par Jean Rochon, directeur de *La Montagne* : « c'est grâce à lui que le matériel de la propagande sera imprimé dans la période décisive de novembre 1940 à novembre 1941 » (Douzou, 1995, p.42). Même si *La Dernière Colonne* a existé pendant peu de temps - trois mois- elle portait des messages comme : « Collaborer c'est trahir » et : « Les Français qui servent les Allemands sont des traîtres. Nous en faisons la liste. Nous saurons les châtier » (Douzou, 1995, p.62). Malgré leur organisation désinvolte, la police était féroce dans la recherche des « désobéissant.e.s » au régime Vichy et, Douzou soutient l'hypothèse de que *La Dernière Colonne* a disparu dans un souci de protéger ses membres, étant donné que plusieurs parmi eux se sont fait arrêter.

La Dernière Colonne est victime de la répression et de la peur, mais un nouveau protagoniste de la libération émerge et porte le même nom que le mouvement : le journal *Libération*. Emmanuel D'Astier et un autre résistant de l'époque, Raymond Aubrac, fondent *Libération* : « après la libération, le journal n'est plus clandestin, et devient même quotidien » (*Libération*)⁶⁸. Selon Douzou, *Libération* se compose de deux pages à ce moment-là ; il était difficile de faire paraître ses numéros lors du régime Vichy. Ce dernier, avait déjà imprimé un faux numéro de *Libération* afin de lui souhaiter la « bienvenue » : « les services de la propagande Vichy saluent indirectement la prouesse que constitue la réapparition assez rapide de *Libération* en imprimant un faux numéro 19 reprenant la mise en page du journal authentique assorti d'un texte aux accents bien différents » (Douzou, 1995, p.161).

D'après Douzou, il était tiré à 20 000 exemplaires et imprimé chez Martinet, ou « Dupont » à Villeurbanne. Quelques années plus tard, en 1948 : « *Libération* est tiré à 150 000 exemplaires, mais n'est pas financièrement viable. Le quotidien accepte une participation du Parti communiste, qui deviendra, quelques mois plus tard, majoritaire au sein de la société » (*Libération*)⁶⁹. Le journal traverse des hauts et des bas et c'est en 1973 qu'il atteint une certaine reconnaissance avec son nouveau directeur, Jean Paul Sartre, et d'une certaine façon, son fondateur, si nous parlons du *Libération* sous le format que nous lui connaissons aujourd'hui.

Libération est considéré comme un journal de gauche provocateur dont les *Unes* forment des : « actes journalistiques majeurs, des préfaces, des gueules d'atmosphères, des visages où s'inscrit la tonalité du jour, qui hissent les pavots ou qui les mettent en berne toute

⁶⁸ Pourquoi « Libération » s'appelle « Libération » ?, publié le 7 mars 2018, sur *Libération*. Accès sur : [Pourquoi «Libération» s'appelle «Libération» ? – Libération \(liberation.fr\)](https://www.liberation.fr/france/104444-pourquoi-liberation-s-appelle-liberation)

⁶⁹ Pourquoi « Libération » s'appelle « Libération » ?

la journée [...] *Libération* est de son temps, fait époque et il fait trace » (Sullet-Nylander, 2005, p.113). Les *Unes* de *Libération* sont vues comme provocatrices, comme l'ensemble de ses textes. Les ironies, les parodies, les jeux des mots, l'humour et les moqueries font partie de son identité journalistique. Selon F. Sullet-Nylander, *Libération* assume une posture parfois de bavarderie et d'une certaine oralité à l'écrit⁷⁰. De cette manière, il raccourcit la distance entre les journalistes et son lectorat. Il peut avoir un langage « acide » et moins cadré dans les normes de politesse. Tout cela lui garantit une place différenciée pour ceux qui aiment un journalisme moins « cadré », tout en ayant un positionnement plutôt de gauche. En revanche, *Libération* ne jouit pas du même succès dans les milieux de droite.

Libération peut être considéré comme un journal qui fait émerger certains débats et polémiques dans la société, comme celui de la libération de la consommation de certains stupéfiants (le cannabis et la cocaïne) : « en 1976, le journal va frapper un grand coup et lancer dans ses colonnes une initiative très spectaculaire : le "Manifeste du 18 joints". Jeu de mots sur la date, mais, plus sérieusement une vraie démarche politique, destinée à frapper l'opinion » (Guisnel, 2003, p.266). *Libération* a défendu d'autres causes également et principalement les droits des femmes (contre le viol et pour le droit à l'avortement). Guisnel explique encore que *Libération* a dénoncé le massacre des Algériens. Enfin, c'est un journal « de l'audace, toujours de l'audace ! *Libération* n'en a jamais manqué » (Guisnel, 2003, p.265). Si sa diffusion payée en France est de 75 275 exemplaires (79 907 y compris dans le monde)⁷¹, « *Libération* est devenu un organe de presse de première importance, aux succès indiscutables, à la renommée bien assise, et peut se flatter avec quelques raisons d'être entré dans le club très fermé des "quotidiens de qualité", avec *Le Figaro* et *Le Monde* » (Guisnel, 2003, p.285).

1.4 Regards croisés France et Brésil : perspectives culturelles, médiatiques et théoriques

France et Brésil, deux sociétés démocratiques différentes, mais qui peuvent partager des points en commun. Comparer « l'incomparable » nous semblait être une mission de recherche difficile et *de facto*, elle l'a été. M. Detienne nous rappelle que : « Comparer ? Il n'est rien que l'esprit humain fasse si naturellement » (Detienne, 2002, p.68). Quotidiennement l'être humain

⁷⁰ Voir page 130.

⁷¹ Accès sur : [Libération - ACPM](#)

est amené à faire des comparaisons. Les sciences se sont approprié la comparaison et, bien évidemment, les sciences humaines et sociales l'ont intégrée dans leurs « menus ». Quand les chercheurs et chercheuses en Sciences de l'information et de la communication se plient à cet exercice, ils découvrent qu'au-delà des différences culturelles, politiques et économiques nettement marquées entre les sociétés à comparer, ou à des aspects très irréguliers d'un objet de recherche ou, encore, à des événements disparates, ils et elles seront face à des courants scientifiques, de chaque pays, également hétérogènes. De plus, les SIC empruntent à des cadres théoriques et méthodologiques issus d'autres sciences comme l'histoire, l'anthropologie, la philosophie, la sociologie, les arts du spectacle, les sciences politiques et encore d'autres. Dans le cadre d'une comparaison, les chercheurs et chercheuses doivent mettre en commun ces différents courants dans le but, aussi, de présenter les spécificités de la production scientifique de chaque pays.

Il nous semble que comparer, dans le cadre de cette étude, implique l'effort de comprendre les deux sociétés en question et les courants scientifiques de chaque pays afin d'atteindre le cœur de cette recherche : comprendre des événements médiatiques, sous un angle principalement, communicationnel, mais aussi philosophique et anthropologique, du corps lors des crises sociales, dans le cas des mouvements sociaux. Un corps signifiant doté de plusieurs signifiés ou de connotations dans les mots de Barthes. Ces corps sont entourés de mythes, de conventions et de différentes croyances. Des corps politiques, parfois poétiques, malgré leurs souffrances. Des corps beaux, du fait de leurs luttes symboliques et d'autres, « moins beaux » du fait de l'expression de leur hostilité envers d'autres corps, souvent minoritaires. L'effort initial de comparer, ou de croiser des regards entre le Brésil et la France, a demandé plusieurs engagements : la documentation et l'étude par de la recherche scientifique, l'immersion dans les deux pays pendant plusieurs années et l'envie quotidienne de suivre l'actualité nationale et internationale, principalement, celle des mouvements sociaux.

Le numéro 46 de la revue *Hermès* « Événements mondiaux – Regards nationaux », publié en 2006, porte sur la question de la comparaison des événements médiatiques internationaux. Pour G. Lochard (comme pour Détéienne) : « la comparaison internationale constitue un geste fondateur dans les sciences sociales et humaines » (Lochard, 2006, p.37). Ce numéro nous amène au cœur d'une problématique de cette date (2006) quand les recherches sur la comparaison des événements médiatiques : « n'occupe, dans les analyses sur les médias, qu'une position excentrée, suscitant parfois des réserves explicites, voire des rejets radicaux par les chercheurs du domaine » (Lochard, 2006, p.37). Lochard explique que la comparaison

internationale suscite des suspicions dues au fait de se prêter à comparer des objets hétérogènes dans des cultures aussi différentes. C'est pour cela que le rôle non-machinal du chercheur et de la chercheuse est essentiel dans cette démarche : « toute démarche de comparaison internationale installe le chercheur dans un rapport interculturel qui doit l'inviter, plus encore que dans les autres situations, à s'interroger autant sur les objets qu'il observe que sur les relations qu'il entretient avec eux » (Lochard, 2006, p.38).

Il nous semble que les SIC, en France, et les Sciences de la Communication, au Brésil, se sont ouvertes à cette démarche de regards croisés et enrichissent leurs disciplines avec des études dans cette perspective. Des mémoires de master, des thèses (notamment en cotutelle, dans le cadre de cette étude), des thèses « sandwiches »⁷², des projets communs entre les deux pays, des enseignements universitaires, des manifestations scientifiques ou encore avec des chercheurs et des chercheuses invités.

La cotutelle entre les universités Lumière Lyon 2 et l'Universidade Federal de Bahia a permis l'accomplissement de cette étude. Nous avons croisé plusieurs regards. En premier, un regard plus expérimental d'une jeune chercheuse habitant en France depuis son Master en Infocom, à l'Université Lumière Lyon 2. L'expérience culturelle de ce séjour de quelques années en France a servi de point de départ. Le mémoire de Master 2, qui portait sur la question des violences depuis les médias brésiliens, a constitué un premier repère de regards croisés en sachant que nous avons mobilisé des auteurs français et auteures françaises et brésiliens et brésiliennes. Ensuite, la thèse, en cotutelle, a permis en définitive un vrai travail de terrain dans les deux pays (consultation des archives, dans les bibliothèques et de divers ouvrages que l'on trouve parfois uniquement sur place et l'intégration dans deux laboratoires de recherches, ce qui a facilité l'échange avec d'autres chercheurs et chercheuses sur les courants les plus utilisés dans nos disciplines).

Une différence importante à remarquer, en termes scientifiques, entre les deux pays concerne la discipline. Il nous semble important de faire un point sur l'origine de la discipline dans chacun des pays. En France, notre étude intègre les Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) alors qu'au Brésil, cette thèse fait partie des Sciences de la Communication. Du côté français, J-F. Tétu explique que le 27 février 1972 marqua la création d'un Comité français pour les *Sciences de l'Information et de la Communication* (SIC) et que

⁷² La thèse sandwich, au Brésil, permet aux doctorant.e.s de développer ses recherches, pendant une année, dans un laboratoire à l'étranger si les jeunes chercheur ou les jeunes chercheuse ont besoin de faire de la recherche sur place (donc, souvent dans une démarche de comparaison si on parle uniquement de nos disciplines).

deux ans plus tard on assistera à la : « naissance à la 52e section du Comité Consultatif des Universités (CCU), et, parallèlement à la Société des SIC, puis la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (SFSIC) » (Tétu, 2002, p.1)⁷³. J.F. Tétu explique que les premières études se consacrent à des thèmes qui ont émergé dans le champ littéraire. R. Escarpit est l'auteur qui se démarque et qui a aidé la discipline à exister. Ses études questionnaient la relation entre texte et lecteur/lectrice. Escarpit formule plus précisément le fait qu'il existe un processus de communication entre lecteur/lectrice et le texte et que ce dernier peut contenir plusieurs signes. Cela le pousse à s'intéresser aux SIC et à s'éloigner de sa discipline littéraire de formation.

Une autre approche⁷⁴ de cette genèse en SIC, est justement la sémiotique avec des auteurs emblématiques comme Roland Barthes et Umberto Eco : « les sémioticiens, découvrent, dans leur travail patient de prospection des « messages », que les systèmes de sens (langue bien sûr, mais aussi gestes, images, sons, objets) constituent des systèmes de signes qui doivent être étudiés en rapportant les messages aux codes de communication qui en déterminent tant l'émission que la compréhension » (Tétu, 2002, p.4). Ici, nous avons la naissance du code en tant que structure. Les concepts de A.J Greimas et de J. Courtès s'écartent des sciences du langage. Leurs contributions marquent également la discipline des sciences de l'information et de la communication. Enfin, Tétu cite une troisième approche contemporaine en SIC : celle de « philologique » : « cette tradition a stimulé l'étude de la presse ancienne, souvent restée proche d'une perspective strictement historique, mais les travaux sur l'analyse des Cahiers de doléance, par exemple, a poussé aussi à l'analyse du discours contemporain à partir des méthodes philologiques renouvelées par le traitement informatique du lexique » (Tétu, 2002, p.5). Tétu remarque que les SIC accueilleraient des scientifiques littéraires et d'autres issus.e.s des arts du spectacle, justement du fait de l'intérêt qu'ils.elles portaient aux textes et à « l'esthétique » de l'image.

En termes d'offre de formations, Tétu souligne que Bordeaux lance la première MST en 1971. Ensuite, quatre premières filières en études cinématographiques et audiovisuels sont implantées à Paris 1, Paris 3, Paris 7 et à Lille. En 1970, Grenoble 3 porte : « un certificat de maîtrise d'informatique et documentation » (Tétu, 2002, p.10). Au début, les SIC ont eu du mal à se légitimer car le lien entre information et communication a été jugé opportuniste par J.

⁷³ Accès sur les Archives Ouverts (HAL), version PDF.

⁷⁴ Tétu se base surtout sur les thèmes de thèse de cette époque.

Meyriat et flou par Greimas.⁷⁵ En termes de manifestation scientifique, Tétu nous parle de deux congrès, le premier en 1978 et le second 1984 (le dernier avant la reconfiguration du CNU). Les thèmes du premier congrès se sont révélés variés et les congressistes ont discuté de plusieurs méthodologies, réparties en quatre groupes : 1. « *L'écrit et le document* (R. Estivals et J. Meyriat), avec neuf communications » (Tétu, 2002, p.14) ; 2. « *Formes, images, graphismes* » (J. Breton et M.-C. Vettraino-Soulard). Ce thème, on l'imagine, est propice à une dominante sémiologique dans les neuf communications présentées » (Tétu, 2002, p.14) ; 3. « *Contenus politiques* » (E. Veron et A. Mattelart). Cet atelier comporte lui aussi neuf communications extrêmement ouvertes méthodologiquement » (Tétu, 2002, p.15) ; 4. « *Formes et contenus littéraires esthétiques* » (A. Moles et F. Molnar). Il n'y avait ici que sept communications dont la plupart ont une visée didactique prononcée ». (Tétu, 2002, p.15).

En ce qui concerne le congrès de 1984, Tétu montre que les problématiques ont radicalement évolué (au début, liées surtout à la langue et à la sémiologie) : « sous le titre général "Les relations des publics avec les outils de communication", elles ne présentent plus aucune trace des inquiétudes et soucis épistémologiques et méthodologiques de 1978 » (Tétu, 2002, p.15). Ce congrès comportait trente communications réparties en cinq thèmes : "*Généalogie*" (des nouveaux médias), "*Concurrence et complémentarité*" (des médias anciens et nouveaux), "*Appropriation*" (télétravail, télématique, pérétiéléphonie), "*Résistances et luttes*" (des professionnels, des usagers, du tiers-monde), "*Commande étatique et stratégies marchandes*". (Tétu, 2002, p.15). Tétu entend qu'en 1984 la discipline compose une vraie unité avec des méthodologies propres à elle-même. Elle s'éloigne un peu de son pilier, la sémiologie, beaucoup travaillée au congrès de 1978, pour justement intégrer d'autres sujets d'études aux SIC. Il conclut son texte en faisant mention de Maurice Mouillaud comme la véritable figure de proue des recherches en communication et comme : « l'initiateur du premier groupe de recherche totalement interdisciplinaire » (Tétu, 2002, p.17). Les mots de Tétu à la fin de son article précisent ainsi que « l'histoire de la discipline, par rapport à ses origines littéraires, apparaît donc ainsi comme l'histoire d'une rapide émancipation » (Tétu, 2002, p.17).

Du côté brésilien, Information et Communication constituent deux disciplines autonomes, même si, elles ont été très proches par le passé. Cette proximité existe toujours à partir des études pluridisciplinaires, mais surtout du fait des théories communes que les deux

⁷⁵ Voir Tétu, 2002, p.11

disciplines ont dans leurs émergences épistémologiques. Les origines littéraires des sciences de l'information au Brésil, en 1948 indiquent que : « l'ouvrage de Nobert Wiener, *Cybernetics or control and communication in the animal and machine*, et, un an plus tard, le livre *The mathematical theory of communication*, de Claude Shannon et Warren Weaver, marquent la préfiguration de ce qui allait devenir la science de l'information » (Araujo, 2003, p.21). Les premiers concepts et définitions et une discussion sur les fondements de cette nouvelle discipline commencent dans les années 60. Au début les sciences de l'Information étaient liées surtout à la mathématique, aux technologies (dans un sens computationnel) et à des recherches quantitatives. Selon Araujo, il faut attendre les années 70 pour que la discipline se réaffirme en tant que science sociale tout en s'appropriant plusieurs principes philosophiques⁷⁶. Cette discipline à l'heure actuelle s'intéresse aux technologies de l'information et de la communication, à des pratiques muséologiques, au patrimoine, à la question de la mémoire, à l'organisation/circulation de l'information et des savoirs, à la gestion des documents (y compris les bibliothèques et archives), à des études infométriques et à des pratiques de lecture (l'appropriation des textes par les lecteurs et lectrices).

Si l'on aborde la Communication : « en Amérique Latine, le débat sur la communication coïncide avec l'entrée de capitaux étrangers dans le secteur de la communication, en particulier avec l'arrivée de la télévision et des grands groupes de communication, dans les années 1960 » (Martino, 2010, p.59). Selon L. Martino, qui mène des recherches sur l'histoire de la communication au Brésil (tout en étant préoccupé également par les problématiques communicationnelles de l'Amérique Latine), le contexte de l'arrivée de ce débat est lié à l'influence américaine sur le continent Sud-Américain. La peur d'une deuxième « colonisation communicationnelle » pousse les chercheurs et chercheuses à se tourner vers la question : « les années 60 se constituent comme un moment décisif dans la production de la pensée communicationnelle latino-américaine, qui s'est imposée comme une forte réaction à l'introduction et la libre action des groupes privés dans le secteur de la communication de masse » (Martino, 2010, p.60).

Martino explique encore que : « dans ce cadre, le problème théorique était celui d'explicitier les techniques et les méthodes employées dans ce processus de domination politique » (Martino, 2010, p.60). La création de la première école de journalisme en Amérique

⁷⁶ Ce propos se retrouve dans la page 24 de son article *A ciência da informação como ciência social. Ciência da Informação (La science de l'information comme science sociale. Science et Information)*. Version uniquement en portugais. Accès sur la base Scielo.

Latine, en 1934, en Argentine, la réglementation de la profession de journaliste au Brésil, en 1969 et principalement la création du CIEPAL⁷⁷ (*Centro Latino-Americano de Enseñaza Superior de Periodisme*), en 1959, ont été des marqueurs importants. Cependant, Martino souligne que les années 60 et 70 restent incertaines. L'école latino-américaine de Communication avait encore du mal à affirmer une identité propre. Elle se basait sur d'autres théoricien.nes (américain.nes et européen.nes) ou elle empruntait des concepts clés à d'autres auteur.es issu.es d'autres disciplines comme l'éducation, l'économie, la politique, la sociologie et la philosophie. La recherche en communication de cette époque s'est réduite : « à retrouver des solutions des pays surdéveloppés, gérer des modèles alternatifs afin de promouvoir le développement du tiers-monde » (Martino, 2010, p.69). Il a fallu attendre les années 90 pour que l'Amérique Latine concrétise sa discipline toute en légitimant ses spécificités, même si elle restait et reste encore interdisciplinaire. Selon A. Hohlfeldt, cette concrétisation se donne, aussi, grâce « à une incrémentation des programmes de Post-Licence, au niveau du Master et, ensuite, du Doctorat » (Hohlfeldt, 2010, p.37).

Nous pouvons vérifier, avec les brefs aperçus historiques de ces disciplines, qu'elles ont des origines plutôt différentes. En France, les SIC émergent, selon Tétu, des scientifiques littéraires, tout en mobilisant la sémiologie comme pilier. Au Brésil, d'après Martino, les problématiques initiales de la Communication étaient plutôt d'ordre politique, avec de fortes influences des États-Unis, même si la discipline a connu un renouveau avec l'école française (pragmatisme et sémiologie) et avec l'école de Francfort, afin de fonder un courant propre. Aujourd'hui, nous réalisons des recherches en commun, mais chaque pays garde ses auteur.e.s dit·es « fondateurs/fondatrices ».

Nous n'avons pas l'ambition de cerner toutes les différences et les similitudes entre les deux pays en termes d'auteur.e.s. Pour autant, nous soulignons, par exemple, qu'en France, et dans cette thèse, comme point de « divergence », on pourrait citer Barthes (en sémiologie et sur le thème du mythe), alors qu'au Brésil on évoquerait plutôt le chercheur argentin E. Veron (circulation et sémiologie) et les chercheuses brésiliennes Marilena Chaui (mythe) et Lucia Santaella (sémiologie) comme des auteur.e.s de référence. Concernant les similitudes, Peirce reste un repère fondateur pour les deux pays en termes de sémiologie. Tout au long de ce chemin de thèse, nous faisons l'effort de mettre en valeur la contribution scientifique de ces deux pays,

⁷⁷ Durement critiqué par les chercheurs et chercheuses lors du premier colloque de communication réalisé à Costa Rica, en 1973. Martino explique que selon eux, le CIEPAL était associé plutôt à la pensée américaine.

et encore celles d'autres scientifiques renommés ou moins connus, mais qui sont d'une importance très significative pour cette étude.

1.5 La traduction d'un corpus médiatique et théorique

Appartenant à la discipline des Sciences de l'information et de la Communication, nous maîtrisons moins les techniques utilisées par les spécialistes de la traduction, cependant nos traductions doivent s'inscrire dans un cadre très fin et juste de sens. Cela nous pose une question théorique d'abord. Dans quel courant théorique nous inscrivons-nous en faisant nos traductions ? Comment se rapprocher au maximum du texte original lorsque nous traduisons ? Sous quel format la traduction doit-elle apparaître dans notre thèse ? Et finalement, sommes-nous assez légitime pour jouer le rôle de traductrice dans un travail scientifique ? Travaillant avec l'analyse des textes médiatiques français et portugais, en tant qu'analyste du discours, nous devons être en mesure de trouver « l'âme » de chaque mot pour que notre étude soit la plus précise possible. C'est pourquoi la traduction représente un enjeu de taille pour nous.

A titre de repère historique, nous évoquons la Bible dans l'histoire de la traduction. Elle a été la première traduction imprimée en Occident et selon M. Oustinoff elle est « l'objet de la plus vaste entreprise de traduction dans l'histoire de l'humanité : traduite dans 2 233 langues » (Oustinoff, 2015, p.8). Toujours selon Oustinoff, sa traduction a connu des périodes sanglantes avec des certaines traductions, jugées trop libres où le fait « d'oser » la traduire dans une langue dans laquelle sa traduction était interdite pouvait coûter la vie du/de la traducteur.trice. Religion à part, la traduction a toujours été un enjeu et son histoire le prouve. M. Pastoreau, démontre la difficile traduction des couleurs dans la Bible. Ce que nous connaissons par *blanc* et *rouge* aujourd'hui était traduit par *brillant* en hébreu. *Noir* et *vert* par *sale* ou *sombre*. *Blanc* et *vert* par *Pâle*. *Pourpre* était traduit par *riche*. Et spécifiquement en anglais, allemand et français *rouge* était traduit par l'idée de *richesse, force, prestige, beauté, amour, sang, feu* en hébreu et en grec⁷⁸. Enfin, la tâche de la traduction n'est pas évidente, d'autant plus que les langues peuvent avoir des variations en ce que concerne le sens d'un mot ou tout simplement n'avoir pas d'équivalent dans une autre langue.

⁷⁸ Nous citons la Bible parce qu'elle représente un repère historique de traduction, mais aussi parce que dans notre deuxième partie, chapitre 4, sur l'analyse des couleurs (La manif pour tous), Pastoreau est un auteur clé dans la compréhension de la montée en puissance de la couleur bleue lors de l'élargissement du rite Mariel en France. Ces notions de traduction des couleurs se retrouvent tout au long du livre Bleu. Histoire d'une couleur.

Par rapport aux courants de la traduction, différentes techniques de traductions sont disponibles aujourd'hui, dont les plus connues sont : la traduction *littérale*, considérée comme « fidèle, neutre et objective » (Souza, 1998, p.52) ; et la traduction *libre*, estimée « infidèle, partielle et subjective » (Souza, 1998, p.52). Le premier provient du structuralisme de F. Saussure et N. Chomsky et la deuxième émane du déconstructiviste de J. Derrida, M. Foucault et J. Lyotard. Dans cette thèse nous avons fait le choix de mobiliser une traduction *libre* car elle nous accorde une certaine liberté de traduction, sans dépasser les limites d'une signification ; et dans le cas de notre *corpus*, constitué par des textes de la presse écrite française ou brésilienne, nous avons la tâche de traduire quelque chose qui est de l'ordre de l'invisible et du capital culturel de chaque pays.

Nous devons être attentive lors de la traduction car notre corpus peut vite nous amener à l'erreur en cas de mauvaise traduction. Nous donnons quelques exemples de la façon dont l'analyste du discours peut vite se tromper si la traduction n'est pas maîtrisée et s'il.elle ne connaît pas assez certains usages de la langues comme les équivalences des mots, la ponctuation (qui peut être un peu différente et alors changer complètement le sens du texte) et des expressions. Commençons par un cas d'équivalence des mots. Par exemple, *la classe moyenne* apparaît fréquemment dans les textes de presse, mais, il est important de clarifier que *les classes moyennes* brésiliennes et françaises ne se ressemblent pas forcément. Alors faut-il traduire ce que chaque pays met derrière le mot *classe moyenne*⁷⁹. Dans ce cas de figure, nous procédons à une explication, en montrant, quelles sont les classes, moyennes y compris, dans chaque pays.

1.5.1 La ponctuation

La ponctuation peut poser des problèmes également lors de nos traductions. Les guillemets en portugais ont, grammaticalement, les mêmes fonctions que dans la langue française. La presse française utilise les guillemets, principalement, pour encadrer les citations, pour ironiser ou afin de prendre de la distance d'un mot. Alors que la presse brésilienne l'utilise le plus fréquemment pour entourer les citations et pour attirer l'attention. L'aspect *ironie* ou *distance* apparaît moins. Et c'est sur ce point que la traduction peut se révéler difficile. Car, finalement, le/la traducteur.trice doit faire un grand effort afin comprendre si la presse brésilienne est en train d'ironiser, si elle prend ses distances par rapport à un mot ou si elle souhaite juste mettre

⁷⁹ Nous allons clarifier les classes moyenne sur la partie 1, chapitre 1, autour de la notion sur le *peuple*.

en évidence un mot/une phrase. Nous nous permettons de citer quelques exemples de l'utilisation des guillemets.

Sur la phrase, tirée de notre corpus : *Sept femmes, se proclamant militantes du monde arabe et musulman, ont protesté nues à Paris contre « l'oppression »*⁸⁰, publiée sur *G1*, nous pouvons avoir l'impression de que le journal est en train d'ironiser l'*oppression* contre les femmes. Le *G1*, ici, souhaite juste souligner ce mot, en attirant notre attention sur le fait qu'il y a une oppression contre les femmes et qu'elles manifestent contre cela. Un autre exemple dans la même lignée, dans la phrase : *les organisateurs de la marche ont réaffirmé, à différents moments de l'événement, qu'ils ne voulaient pas être classés comme « homophobes »*⁸¹. Publiée sur *Estadão*, cette phrase nous fait penser que le mot *homophobe* entre guillemets pourrait être une citation, dont le mouvement dit que « ... ». Sous un autre angle, nous pouvons nous dire qu'*Estadão* ne croit pas que ce mouvement soit véritablement homophobe. Mais, l'analyste peut se questionner aussi si le journal souhaite prendre une certaine distance par rapport au terme ou s'il veut juste souligner ce mot en particulier. Cela dépendra toujours de la lecture globale de l'article pour que nous arrivions à saisir le sens des guillemets.

Un dernier exemple de la difficile tâche de la traduction de notre corpus : *La manifestation était appuyée par des mouvements tels que le groupe « Pour une humanité durable », les associations de familles catholiques (AFC), les Fils de la France, les musulmans « patriotes » et l'Alliance pro-vie Alianza Vita*⁸². Cet exemple est assez problématique car « *Pour une humanité durable* » est mis entre guillemets pour indiquer qu'il s'agit d'un nom d'un groupe, d'une organisation, malgré le fait que dans la séquence, les autres associations ne soient pas mises entre guillemets. Puis, nous avons les *musulmans patriotes*, où le mot *patriotes* apparaît entre guillemets. Cela nous amène à conclure que *G1* juge que les musulmans, habitant en France, peuvent ne pas être patriotes.

1.5.2 Des expressions

Au-delà de la ponctuation, les expressions de chaque pays peuvent parfois nous amener à un travail important de réflexion, car si elles sont traduites littéralement, elles ne font pas sens

⁸⁰ Des milliers des personnes descendent dans les rues de Paris pour défendre les droits des femmes, *G1*, 08.03.14.

⁸¹ Manifestation contre le mariage gay devient un défi pour le président français, *Estadão*, 14.01.13.

⁸² Plus de 100 000 personnes manifestent en France contre le mariage homosexuel, *G1*, 17.11.12.

dans une autre langue/culture. Dans ces cas de figure, nous traduisons l'expression d'une façon compréhensible et en note de bas de page, nous expliquons l'expression originale. Une autre tâche de traduction importante, est celle de nos références bibliographiques qui peuvent nous amener à une adaptation des termes.

L'intensité des mots peut varier d'un pays à l'autre. Au Brésil, *grâce à* et *à cause de* ont un peu près le même sens dans la vie de tous les jours, alors qu'en France, *à cause de* est plutôt négatif et *grâce à* plutôt positif. D'autres mots qui peuvent être péjoratifs en France comme *étranger*, au Brésil, ce terme est très courant et n'est pas chargé de la même connotation. Dans ces cas, nous traduisons le terme littéralement et nous expliquons les décalages de sens. Dans ce sens-là, « la langue est donc complexe, même à l'échelle des mots les plus simples et les plus quotidiens : elle est, de plus, en constante évolution » (Outinoff , 2019, p.53).

1.5.3 La forme

En ce qui concerne les références, dans cette thèse toutes les citations en portugais ont été traduites directement en français : les récits des journaux et les citations bibliographiques, dans le corps du texte. La traduction a été faite par la chercheuse. Les noms des mouvements sociaux ont été conservés en portugais car ils renvoient aux noms propres de chaque mouvement. Une traduction a été fournie de ces noms pour qu'il fasse sens à un.e lecteur.trice francophone. Lors de l'analyse, nous traduisons également les légendes des photos analysées. Mais nous ne procédons pas à la traduction de tous les articles du corpus (de l'analyse qualitative et de l'analyse quantitative) car cela représente un travail trop important. Les 36 articles analysés qualitativement seront en annexe. Le restant du corpus, apparaît sur une liste de titres d'actualité de chaque quotidien, ainsi qu'en annexe. Les citations dans le corps du texte, issues des pays anglophones, seront conservées en anglais. De même, certaines photos de G1 ont été publiées avec la légende en anglais. Nous allons conserver aussi cela sans passer par la traduction.

Cette thèse se présente dans la langue française et un résumé de 30 pages en portugais le suit et est destinée au jury brésilien et à l'UFBA. Nous avons fait l'effort de rester le plus proche possible du sens de chaque mot que nous avons pour tâche de traduire (une traduction qui apparaît sur ce compte-rendu scientifique. En adoptant une traduction libre, certains mots

ont été changés pour une adaptation du sens. D'autres, y compris la ponctuation, ont été conservés et expliqués lors de l'analyse.

Synthèse

Nous avons vu dans ce premier chapitre de *délimitation du sujet* les points principaux dont le.la lecteur.trice a besoin afin de comprendre le contexte de cette thèse. Ici, nous avons découvert les mouvements sociaux analysés de forme qualitative comme *Junho de 2013* et *Fora Dilma* au Brésil ; et la *Manif pour tous* et *Nuit Debout*, en France. Nous avons compris que ces mouvements ont certains points communs. Nous avons encore évoqué nos corpus médiatiques brésilien et français, dans l'objectif de montrer leur ligne éditoriale à partir de l'histoire propre à chaque quotidien. Cela a été important pour la compréhension des politiques éditoriales de chaque journal et pour avoir une posture plus expérimentée du corpus traité. Ensuite, la question des regards croisés entre France et Brésil a été évoquée dans le but de faire un point sur les sciences de l'Information et de la Communication dans les deux pays et préciser notre position en tant qu'analyste des images et des discours médiatiques de deux pays si différents en termes culturelles et aussi des médias. Pour finir, la traduction est un élément important à relever en sachant que nous travaillons avec des analyses des discours médiatiques et que ceux-ci nécessitent une bonne traduction afin de garder la fidélité au sens de ces récits médiatiques ou des auteur.es brésilien.ne.s mobilisé.e.s dans cette étude. Par la suite, nous allons découvrir le cadre théorique de cette thèse qui la fonde et qui nous a apporté la réflexion de base de cette étude.

PARTIE 1

2 Chapitre : Cadre Théorique

2.1 Le corps

Images de foules et discours constituent le cœur des représentations médiatiques des mouvements sociaux et, plus largement, de toute représentation sociale. Les corps, en images, qui circulent dans l'espace public représentent l'ensemble d'une nation. Corps et discours sont conjoints, sont liés ; c'est la synchronie entre chair et « prise de parole » (De Certeau, 1994) qui donne matière aux cortèges et qui permet la construction de l'événement médiatique. La prise de la parole du peuple, dans les mouvements sociaux, fait appel à une démarche corporelle. Ainsi, selon Judith Butler, prendre la parole est, en soi, un acte de la corporéité puisque les mots dépendent d'un système organique complexe pour exister : « il n'y a pas de parole sans organe de la parole, pas d'acte de parole sans quelque chose d'organique » (Butler, 2013, p.65). Or, cette prise de parole est complète lorsque les corps se rendent dans l'espace public pour revendiquer quant à leurs besoins. Le corps étant l'un des sujets centraux du matériau de cette recherche, nous l'aborderons à partir de trois aspects :

- l'approche historique, afin de comprendre les injonctions qui l'ont soumis tout au long des siècles ;
- l'approche philosophique et anthropologique du corps adoptée dans ce travail, et ;
- l'approche médiatique des corps telle que nous l'analyserons dans le corpus de cette recherche.

2.1.1 Repères du corps humain dans l'histoire : de l'Antiquité à nos jours

Le corps suscite curiosité et réflexion depuis bien longtemps. Les travaux des historien·nes nous montrent qu'il est objet de domination et d'admiration dès ses premiers modes d'apparition publique. Parfois jugé dangereux, ou considéré comme sublime et sacré, il a traversé des siècles de domination, et a toujours été apprivoisé par les normes sociales ; des normes considérées aujourd'hui comme archaïques, mais qui, pour autant, se retrouvent encore inscrites dans la chair de chaque corps vivant en société. Dans l'Antiquité, la philosophie grecque le traitait déjà comme mineur face à la grandeur de l'esprit. « À bien des égards, il est l'autre de la philosophie tout entière tournée vers l'esprit, au point de lui accorder souvent le privilège de la réalité la plus haute et de reléguer la chair au rang des apparences sensibles trompeuses » (Jaquet, 2001, p.3), même si cette supériorité de l'esprit ou de l'âme a été contestée par des nombreux penseurs, *a posteriori*, comme Friedrich Nietzsche. Dans

l'Antiquité Grecque, le corps est aussi complexe. Si d'un côté les sculptures proposent un idéal de beauté bien défini – un corps mince, musclé et harmonieux, cet idéal reste soumis à l'esprit. Concernant les sculptures, et selon l'historien Paul Chrystal, les parties génitales masculines, des hommes importants et des dieux par exemple, ont une « petite taille » afin d'évoquer le contrôle de l'homme sur ces passions charnelles. A l'inverse, les hommes considérés comme aillant un esprit petit sont représentés avec un phallus de grande taille.

La primauté de l'esprit se retrouve cependant contestée par la physiognomonie pratiquée dans l'antiquité grecque-romaine. La physiognomonie « désigne en l'art de porter un jugement sur les personnes à partir de leur apparence physique » (Wilgaux, 2015, p. 177). De ce fait, les traits du visage, la couleur des yeux et la taille du corps, comme les gestes peuvent désigner le caractère moral des individus. Cette « théorie » désigne alors le corps comme facteur déterminant d'une qualité d'esprit bonne ou mauvaise. Malgré la montée en puissance du savoir dans nos sociétés, cette approche peut demeurer actuelle si nous tenons compte des considérations racistes, dans lesquelles les caractéristiques physiques de l'autre comme la forme du nez, la couleur de la peau, la texture des cheveux renvoient aux conditions intellectuelles et morales d'une personne.

Si nous nous intéressons au corps de la femme dans l'Antiquité Grecque, les recherches nous montrent que les médecins et la société de l'époque réduisent « le social au biologique et le corps féminin à sa seule spécificité organique » (Bodiou, 2016)⁸³, celle d'enfanter. Selon L. Bodiou, la maternité est un devoir féminin, une obligation dictée par le social et par la médecine. La solution à tous les maux du corps de la femme, ou de son caractère dit « difficile », est de la marier afin qu'elle soit enceinte ensuite. De cette manière, les jeunes filles, entre 15 et 18 ans, « règlent » ce que nous désignons aujourd'hui comme « crise d'adolescence » en se mariant et en devenant mères. De même, les femmes sont réduites au silence et exclues de toute participation politique. Par ailleurs, elles ne sont pas considérées comme des citoyennes : « un père athénien, c'est un citoyen. Une mère athénienne, ce n'est ni une citoyenne ni à proprement parler une Athénienne [...] une mère athénienne, c'est tout simplement une fille de citoyen » (Loraux, 2017, p.117). Si la condition du corps féminin n'a pas évolué pendant le Moyen-Âge, le corps dans sa conception plus globale – le corps de l'homme et de la femme – n'a pas connu de condition plus favorable et rationnelle non plus. Pendant cette période le corps humain a été

⁸³ Accès sur : *Le corps en lambeaux - Être une femme en Grèce classique : une histoire de corps contraint et contraignant* - Presses universitaires de Rennes (openedition.org)

l'objet d'une constante manipulation. Le pouvoir social maîtrisait les corps à partir de plusieurs croyances religieuses et scientifiques ; le corps était identifié à la chrétienté et tout aspect dérangeant le sacré du corps était jugé honteux pour l'esprit et mauvais pour la santé.

Il est important de souligner que le corps est au cœur de l'église chrétienne car : « la chrétienté est l'unique religion dans laquelle Dieu s'inscrit dans l'histoire en prenant forme humaine : c'est la religion du Dieu incarné » (Gelis, 2008, p.23). C'est par la mortification du corps du Christ dans son chemin de croix que l'humanité a été sauvée de ses péchés. Si le Christ a donné son corps pour délivrer les humains de leurs fautes, il a laissé également un héritage à ses fidèles. Cet héritage correspond « à la présence réelle du corps du Christ dans l'hostie pendant le sacrifice de la messe » (Gelis, 2008, p.43). La consécration de l'hostie en corps du Christ représente le moment le plus fort des rites chrétiens dans l'époque médiévale. De même, « créé à l'image de Dieu, l'être humain est la plus belle des créatures » (Arasse, 2008, p.543).

Dans une approche chrétienne, le corps humain est beau et sublime car il est à l'image de Dieu. En revanche, le corps est plein d'ambiguïté pour l'Église : il est, aussi, un péché et de ce fait, une source de danger et de mépris. Il doit être à l'abri des yeux et « la tendance dominante dans l'habillement fut d'effacer le corps, de le faire oublier, d'en masquer les attraits et les attributs » (Martin, 2001, p.58). De même, existe-t-il toute une gestuelle du corps importante à respecter afin de démarquer les différentes classes sociales et d'éloigner son corps des gestes extravagants. Même le rire fait l'objet d'une censure : « l'idéologie monastique du haut Moyen Âge a diabolisé le rire, y a vu un héritage des bouffonneries antiques, l'a attribué à un dérèglement de l'esprit et du corps » (Martin, 2001, p.63). En revanche, il faut entendre ces interdictions avec réserve car, selon Martin, la vestimentaire et le rapport au rire ont évolué, tout en permettant aux femmes de dévoiler le corps un peu plus et le rire de devenir l'objet de quelque chose capable d'enlever la tristesse de l'âme.

Les rapports sexuels restent dans l'ombre et sous la surveillance de l'Église : « pour l'ancienne morale chrétienne, la sexualité ne nous a été donnée que pour procréer, et c'est pervertir l'œuvre de Dieu que de s'en servir pour d'autres motifs » (Flandrin, 2014)⁸⁴. L'idée de la procréation et d'un rapport chaste, au sein du mariage, perdure également pendant l'Ancien Régime. Les couples, formés par une femme et un homme, ont comme impératif le

⁸⁴ Version numérique du *Le sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*. Partie 1 : Pour une histoire de la sexualité.

respect d'une « liste » de positions sexuelles jugées comme plus pudiques et acceptables par l'Église et les médecins. D'autres croyances religieuses et médicales de l'époque expliquent que le non-respect de ces normes, ou le fait d'avoir une intimité pendant les règles de la femme, pourrait : « être nuisible aux enfants conçus pendant cette période. Des monstres pourraient naître à la suite des relations répréhensibles » (Matthews-Grieco, 2008, p.243). De cette manière, : « les enfants monstrueux, avec des malformations ou malades étaient des preuves tangibles de l'irresponsabilité de leurs parents » (Matthews-Grieco, 2008, p.243).

Matthews-Grieco explique que si, d'un côté, l'intimité du couple est une pratique dite « retenue », les registres des grossesses avant le mariage et le droit pour les couples de se fréquenter pendant les fiançailles prouvent que cette pratique retenue n'est pas vraiment suivie. Et si l'Église et les médecins ont imposé un code de conduite sexuel, cela montre bien que telles pratiques sont quotidiennes dans la vie des femmes et des hommes. Un autre élément à relever sur les pratiques sexuelles est de que « une certaine prostitution était tolérée » (Morali-Daninos, 1980) pour les hommes non-mariés, indépendamment de leur classe sociale, ou même pour les hommes d'église.

Une autre pratique condamnée pendant le Moyen-Âge et l'Ancien Régime est la sodomie. Considérée comme une transgression, « elle comprenait toutes les relations sexuelles n'ayant pas pour fonction la reproduction, englobant les relations extra-vaginales, les relations avec les animaux et les relations homosexuelles entre les hommes et entre les femmes » (Matthews-Grieco, 2008, p.284). L'auteure explique que les relations sexuelles entre les hommes sont considérées comme plus graves pour plusieurs raisons : l'acte sexuel est défini par la pénétration, conséquemment les relations entre les femmes relèvent de l'ordre du « ridicule » ; les femmes auraient recours à des relations lesbiennes afin de pouvoir « s'entraîner » pour leurs futures relations avec leurs conjoints mais, les hommes étant plus sacrés et importants que les femmes, ils pratiqueraient un vrai crime contre l'esprit en cherchant d'autres hommes. Cela se vérifie aussi dans la manière genrée de s'habiller où « la femme pourrait se vanter d'un désir d'élévation » (Pellegrin, 2008, p.208) en s'habillant « comme un homme », alors qu'un homme « habillé comme une femme » pourrait uniquement « se rebaisser, se déshonorer » (Pellegrin, 2008, p.208). Enfin, la sodomie « était dangereuse parce qu'elle s'opposait aux principes fondamentaux de la société – la famille, hétérosexualité et la reproduction – menaçant ainsi l'organisation sociale et l'identité des sexes » (Matthews-Grieco, 2008, p.284).

La sodomie a été condamnée aussi par les Portugais qui, en arrivant en 1500 au Brésil, remarquent que la pratique homosexuelle entre les Indigènes était normale : « en arrivant au Brésil avec des normes culturelles et morales, les Portugais ont vu dans les habitudes sexuelles des indigènes tous les péchés de la luxure. Dès lors, la justice ecclésiastique met en œuvre dans la colonie les mécanismes de confession » (Aparecida Pretes, Vianna, 2007, p.333). Un long processus de catéchisme et de conversion au christianisme démarre et la non-acceptation de la nouvelle vérité apportée par les Portugais peut coûter la vie aux *Natifs*⁸⁵. De cette manière, le sexe fait l'objet de discours et rentre dans l'ordre établi par les Portugais, et ce à partir des plusieurs dispositifs de pouvoir comme la confession, le savoir (catéchisme) et la punition physique.

En Europe, Au XVII^e siècle la figure du libertin apparaît. Il est : « un 'libre penseur' qui n'accepte pas de se soumettre à la doctrine de l'Église, les plus radicaux allant jusqu'à prêcher l'athéisme » (Jaspard, 2017, p.30). Selon cette auteure, il s'agit d'un mouvement de jeunes aristocrates qui exaltent l'amour, la liberté et le plaisir de la chair. Du côté de femmes, les choses n'évoluent pas aussi vite. Elles conservent leur statut d'objet soumis à leur tuteur et leur mission dans la société demeure toujours d'enfanter. M. Jaspard explique que les femmes tentent déjà, au XIX^e siècle, toutes sortes de techniques pour éviter la grossesse. Avec la découverte en 1930 « des périodes probables de fécondation, beaucoup de couples ont combiné abstinence périodique et retrait » (Jaspard, 2017, p.26).

En revanche, les prostituées ne pouvant pas éviter les rapports pendant leurs périodes fertiles restent dans une position encore plus vulnérable et elles « devaient recourir à des pratiques peu fiables, souvent dangereuses, et surtout à l'avortement » (Jaspard, 2017, p.26). Jaspard souligne que si, aujourd'hui, nous distinguons facilement une méthode contraceptive d'une méthode abortive, au XIX^e et XX^e siècles, cela n'est pas évident. Les femmes ont recours principalement aux méthodes abortives clandestines, mettant sérieusement leur vie en péril. La position de la femme reste encore très inférieure à celle de l'homme pendant cette période. D'après Jaspard, les abus sexuels sont courants et non-punis, l'adultère féminin est toujours un délit et : « la soumission de l'épouse au devoir conjugal fera force de loi jusqu'au milieu du XX^e siècle » (Jaspard, 2017, pp.18-19).

Dans les années 1950 le rapport au corps commence à changer. Selon la thèse d'Anne-Claire Rebreyend, la moitié de femmes n'est plus vierge quand elles se marient. Ces jeunes

⁸⁵ *Natifs* : qui est né dans un pays. Le mot *Natif* fait référence aux peuples autochtones vivant au Brésil lors de l'arrivée des Portugais.

femmes se sentent motivées à avoir des rapports sexuels pré-nuptiaux ou sans projet de mariage, car l'hypothèse soutenue par l'auteure est que l'amour commence à s'imposer et légitime ces relations. Les jeunes hommes ont beaucoup moins de contraintes et l'amour n'est pas forcément au rendez-vous lors des rapports. Les filles « non-amoureuses » sont considérées comme des filles « faciles » par les jeunes hommes des années 50 ; ce « n'est plus l'absence de la virginité qui distingue la « fille facile » de la « fille sérieuse », mais sa rapidité à répondre au désir sexuel masculin ou son habileté à le déclencher » (Rebreyend, 2010, p.305). La « fille facile » est celle qui couche avec un homme uniquement pour le plaisir du corps, alors qu'une « fille sérieuse » se donne par amour. Dans toute circonstance, la vie sexuelle des jeunes femmes, hors du mariage, demeure « un danger pour la stabilité de la famille et du genre » (Rebreyend, 2010, p.308).

En France, *Mai 68* a contribué fortement à l'émergence de l'idée de liberté du corps. D'après C. Blandin : « sur le terrain de la sexualité, leurs pratiques sont aussi en rupture avec celles des autres générations. L'essor de la sexualité préconjugale en est un signe ; il modifie les rites de l'initiation amoureuse » (Blandin, 2014, p.82). Selon L. Ruault, d'après une enquête auprès de femmes ayant vécu *Mai 68*, les années 60 ont bouleversé la sexualité féminine, malgré le fait que « les pratiques de « l'amour libre » soient essentiellement une émanation de désirs masculins » (Ruault, 2019, p.381), mais c'est bien aux alentours de cette période que les femmes commencent à avoir la liberté de réguler les naissances, tout en étant dans la légalité. Avec l'objectif d'informer la population sur la planification familiale, en 1961, « les premiers centres de planning familial ouvrent d'abord à Grenoble, puis à Paris, sur le modèle de ceux qui existent déjà aux États-Unis et ailleurs en Europe » (Pavard, Rocherford, Zancarini-Fournel, 2012, p.38).

En décembre 1967 la pilule anticonceptionnelle est mise en vente publique, mais son accès ne correspond pas à une vraie légalisation, car pour les mineurs de moins de 21 ans, à la prescription médicale, il faut une autorisation parentale afin qu'elles puissent acheter la contraception orale. De même, « ni la consultation médicale ni les contraceptifs ne sont remboursés par la Sécurité sociale pour éviter d'encourager la limitation des naissances » (Pavard, Rocherford, Zancarini-Fournel, 2012, p.57). L'avortement, encore plus controversé pour sa part, a fait débat en 1970 avec l'émergence des mouvements féministes et d'autres mouvements sociaux. Afin de pouvoir parler d'une émancipation des femmes quant à la question, il faut attendre deux lois *Veil*, l'une, « promulguée le 4 décembre 1974, qui libéralise

totalement l'accès aux contraceptifs modernes, y compris pour les mineures ; l'autre, promulguée le 17 janvier 1975, qui libéralise l'interruption volontaire de grossesse pour une durée de cinq ans » (Pavard, Rocherford, Zancarini-Fournel, 2012, p.87).

Au Brésil, considéré comme « tiers-monde » à l'époque, « la diffusion des méthodes contraceptives modernes, y compris les pilules contraceptives, faisaient partie des politiques internationales visant à réduire la population » (Pedro, 2003, p.241). Cela nous conduit à dire que la motivation première pour l'accès aux méthodes contraceptives au Brésil est différente que celle présente en France. En France, l'accès à la contraception consiste à donner aux femmes le droit d'avoir le choix sur leurs corps, sur la maternité, alors qu'au Brésil, comme en Chine, il est question de réduire une population jugée comme « pauvre », principalement par les États-Unis (et des chercheurs de Rockefeller). Selon l'auteure, la presse a aussi contribué à la construction de l'idée de réduction de la natalité avec des slogans comme *Trop de gens. Quoi faire ?*⁸⁶. Les historiens et historiennes défendent l'idée de que cet investissement américain pour réduire la population des pays en sous-développement était motivé plutôt par une crainte des mouvements communistes qui émergeaient dans plusieurs pays de haute densité démographique et non par un souci de venir au secours des populations démunies.

Cependant, il faut relativiser, car, dans les années 60, le Brésil rentre dans une dictature militaire (1964-1985), c'est un pays catholique très pratiquant et en même temps plusieurs mouvements de résistance luttent contre ce système. Le commerce « de la pilule anticonceptionnelle a commencé en 1962 » (Pedro, 2003, p.242), et il est critiqué par de nombreuses féministes de l'époque qui alertent sur le fait que la pilule est une méthode artificielle et dangereuse pour la santé de la femme et que sa consommation n'aide pas à lutter contre la misère et le sexisme au Brésil. Malgré toute la complexité de cette mise en circulation de la pilule, depuis 1962, les femmes vivant au Brésil ont accès à cette méthode. En revanche, l'avortement reste toujours interdit et il est qualifié de crime pour ceux et celles qui le pratiquent. Pour les femmes, la peine va d'un à trois ans d'emprisonnement, et pour le médecin, jusqu'à 10 ans. L'avortement est permis, jusqu'à 12 semaines de gestation à plusieurs conditions : la grossesse représente un risque de vie pour la femme ; le fœtus présente de très graves malformations / des complications majeurs ; la grossesse est le résultat d'un viol. Cependant nombreux sont les avortements clandestins dans le pays, qui entraînent la mort de ces femmes.

⁸⁶ Titre dans un magazine brésilien connu, *Seleções*, dans les années 60.

Si le droit à disposer de son corps a connu une progression très lente vers « l'émancipation », l'entrée des femmes en politique a été tardive également. En France, les femmes commencent à avoir le droit au suffrage universel en 1944 et cette avancée : « peut être lue comme une récompense de leur participation à l'effort de guerre » (Achin, Leveque, 2006, p.8). Au Brésil, le droit du vote féminin avait été incorporé à la constitution en 1934. Cependant, dès 1927, au Rio Grande do Norte : « une modification du code électoral avait permis aux femmes de voter à l'assemblée de cet État (le vote sera annulé par le Sénat) » (Droulers, 2010, p.204). C'est dans ce même État, en 1928, que : « la première maire femme est élue dans la ville de Lages » (Droulers, 2010, p.204). En ce qui concerne la France, les recensements montrent que les premiers mandats de femmes maires datent de 1947⁸⁷. D'après C. Achin et S. Lévêque, jusqu'aux années 70, le pourcentage de femmes françaises à tous les échelons politiques est très faible, inférieur à 5 %. Il faut « attendre la fin des années 1990 pour voir le pourcentage des députées, des conseillères générales et des sénatrices augmenter très légèrement » (Achin, Leveque, 2006, p.63). Au Brésil et en France, les femmes ont encore du mal à occuper la place qui pourrait être la leur dans la sphère politique. Une bonne illustration de cette difficulté est de que dans toute l'histoire de ces deux démocraties, la France n'a jamais élu une femme présidente. Et, au Brésil, une femme, Dilma Rousseff, a pu occuper la chaise présidentielle uniquement de janvier 2011 à sa destitution, en août 2016.

Nous n'avons pas l'ambition de tracer l'histoire de tous les corps minoritaires en détail, nous souhaitons cependant mettre en lumière quelques éléments historiques afin de comprendre l'origine de la marginalisation de certains corps. Avec ces précisions, nous finissons cette partie historique par une brève observation de corps fortement dépréciés, encore aujourd'hui, en France et au Brésil, la communauté LGBT.

Les représentations des homosexuels, corps méprisés tout au long de l'Histoire, montrent que ces deux sociétés ont du mal à accepter toute autre orientation sexuelle que l'hétérosexualité. Pendant longtemps, l'homosexualité a été considérée comme un péché, comme un crime et même comme une pathologie : « l'âge moderne, à partir du classicisme, fixe un choix différent : l'amour de raison et celui de déraison. L'homosexualité appartient au second. Et ainsi, peu à peu, elle prend place parmi les stratifications de la folie. Elle s'installe dans la déraison de l'âge moderne » (Foucault, 1972 p.103). En France, il faut attendre les

⁸⁷ Voir *Femmes en politique*, de Catherine Achin et Sandrine Lévêque, chapitre III. *Femmes et métier politique*, tableau *Pourcentage de femmes élues dans les conseils municipaux en France métropolitaine (1947-2006)*, p.64.

années 1980 pour que l'homosexualité soit perçue avec un regard moins méprisant et que sa décriminalisation s'établisse : à la suite du premier vote de l'Assemblée, en janvier 1982, Homophonies titre « l'homosexualité n'est plus un délit » (Bérard, Sallée, 2015, p.113). Au Brésil, c'est en 1989 que certains États interdisent la discrimination de couples homosexuels.

Malgré les droits obtenus, ces corps affrontent toujours un ensemble de forts stigmates : l'idée d'une maladie mentale persiste encore pour certains⁸⁸ ; l'image d'une promiscuité, renforcée sans doute, avec la crise mondiale du sida dans les années 80 : « perçue comme le "cancer gay" ou encore la "peste gay" » (Carricaburu, Menoret, , 2004, p.121) ou encore l'image d'un comportement hors-norme et extravagant, avec la caricature de la « folle » pour les hommes : « une folle est un homosexuel masculin efféminé, c'est-à-dire extériorisant des caractères habituellement attribués au genre féminin : attitudes, postures, vêtements... y compris une attirance sexuelle pour des hommes virils » (Le Talec, 2008, p.32). La reconnaissance juridique est lente et difficile ; ainsi, en France, la loi instituant le *Mariage pour tous* a fait l'objet d'une forte contestation par le mouvement *La Manif pour tous* : « aucune loi ne fut l'objet d'une réaction aussi virulente que celle relative à la reconnaissance des couples de même sexe » (Borrillo, 2017, p.87). Malgré cette réaction virulente à la loi, le 17 mai 2013, les couples de même sexe obtiennent le droit de s'unir par le lien du mariage, puis d'adopter des enfants. Au Brésil, quelques jours avant, le 14 mai 2013, le mariage civil a été permis pour les couples homosexuels⁸⁹. Malgré une certaine réussite au niveau du droit, le Brésil présente des statistiques terribles, selon le *Grupo Gay da Bahia* (Groupe Gay de Bahia) qui recense le nombre de personnes LGBT mortes par an au Brésil. Le nombre ne cesse d'augmenter : en 2000, 130 morts ; en 2010, 260 morts ; et en 2018, 420 personnes LGBT ont perdu la vie à cause de l'homophobie⁹⁰.

Ces éléments historiques sont importants ici précisément pour nous aider à comprendre la construction du sens des corps tout au long de l'histoire ainsi que les principales institutions

⁸⁸ Au Brésil, en 2016, le député Ezequiel Teixeira propose un projet de loi intitulé *Cura gay* (*Guérison gay*). Ce projet visait « à soigner » l'homosexualité par le biais d'une thérapie. Il faut souligner que, c'est qu'en 1999, que l'homosexualité ne sera plus considérée comme une maladie mentale par la psychologie.

⁸⁹ L'union stable entre deux personnes du même sexe est permise depuis 2011 au Brésil. En revanche, aucune précision quant à l'adoption n'a été faite. En mars 2015, la ministre Carmen Lucia, a donné le droit à un couple homosexuel d'adopter un enfant.

⁹⁰ Ces données sont disponibles depuis le site internet du groupe : <https://grupogaydabahia.com.br/relatorios-anuais-de-morte-de-homossexuais/>. Il est important de souligner que le *Grupo Gay da Bahia* est l'unique organisme qui détient ces informations. Ces données sont utilisées par l'IBGE (Institut Brésilien de Géographie et de Statistique) et notamment par l'ONU. Ce groupe fait l'objet de plusieurs critiques, principalement pour compter dans cette liste les suicides de personnes LGBT (le suicide étant interprété par les chercheurs et militants comme le résultat de l'homophobie).

qui ont eu une forte emprise sur eux : la famille, l'église, l'État (ou la cité) et d'autres pouvoirs comme celui de la médecine.

2.1.1.1 *L'emprise des sociétés sur le corps humain : une construction culturelle du corps*

A la suite de ces repères historiques sur le corps, nous précisons maintenant l'usage du mot *corps* dans cette étude. Le mot *corps* dans cette thèse est employé dans une perspective anthropologique et philosophique, qui éclaire ensuite l'analyse communicationnelle. En nous référant à la pensée foucauldienne sur le corps, principalement les ouvrages *Surveiller et Punir* et *Histoire de la sexualité*, nous pouvons interpréter le corps comme une construction historique et sociale. Le social exerce par ailleurs un pouvoir disciplinaire sur le corps à partir de différents dispositifs. Selon Foucault, le corps est constamment soumis à des mécanismes de redressement afin de respecter les normes sociales. Or, les manifestations sont également soumises à cet ordre : il y a une manière d'occuper l'espace public de la rue, de placer ses bras, de parler, de s'habiller et, de même, il y a des besoins liés au corps considérés comme plus légitimes que d'autres. Les glissements de conduite de certains corps, considérés comme hors-norme, peuvent être réprimés par différents pouvoirs : les autorités, les forces de l'ordre et les médias. Dans une perspective anthropologique, selon D. Le Breton, l'existence de l'humain est corporelle et il est le support du sujet. Le corps produit continuellement du sens. Le point convergeant entre l'anthropologie de Le Breton et la philosophie de Foucault permet ainsi de comprendre que les conditions sociales et culturelles donnent naissance au corps. C'est le social qui pénètre dans le corps pour y déposer des images précises de comment exister comme corps. Nous reviendrons sur ces points plus en détail dans les pages suivantes.

Le Breton étudie le monde contemporain par le fil conducteur du corps. Pour lui, c'est le corps qui donne naissance à l'humain. Ce sont la religion, le savoir médical et les traditions culturelles qui forgent le corps ; et « ce sont des conditions sociales et culturelles particulières qui lui ont donné naissance » (Le Breton, 2011, p.12). Chaque société établit des normes et des manières d'être un corps. Ces normes « nourrissent la peur de ne pas être dans le coup » (Le Breton, 2011, p. 9), c'est-à-dire d'être un corps physiquement et/ou moralement disjoint de la « bonne » représentation du corps, instaurée par une société. La non-conformité à la norme peut générer différentes situations comme le rejet, le racisme et par conséquent la souffrance des corps exclus.

Le corps est constamment soumis à cette violence de devoir exister d'une façon encadrée et précise (cela peut faire référence à l'orientation sexuelle, à la manière de s'habiller, de parler ou au handicap, qui peut entraîner des regards dépréciateurs et d'exclusion). Le corps, selon Le Breton, est l'identité de l'humain. Son corps « est l'axe de sa relation au monde. À travers lui, l'homme s'approprie la substance de sa vie et la traduit à l'adresse des autres par l'intermédiaire des systèmes symboliques qu'il partage avec les membres de sa communauté » (Le Breton, 2010, pp.17-18). Enfin, les représentations sociales « pénètrent l'intérieur invisible du corps pour y déposer des images précises » du corps (Le Breton, 2011, p.17).

L'intensité de cette saisie du corps par le social est tellement puissante qu'elle dicte ce qui est bien pour le corps, mais aussi « rattache ses maux ou ses souffrances à des causes précises et conformes à la vision du monde de sa société » (Le Breton, 2011, p.17). Nous allons voir dans nos analyses que cela se manifeste également dans les représentations médiatiques des mouvements sociaux. Certaines souffrances du corps comme l'accès au logement, le droit de se nourrir, de soigner son corps, d'étudier et de se déplacer dans un transport public de qualité, sont légitimes.

Depuis que la société a quitté le nomadisme et qu'elle est devenue sédentaire et notamment avec la naissance de l'État providence et l'émergence de la démocratie, ces besoins doivent être assurés par l'État et par la force de travail des corps. Si les corps ne disposent pas de ces droits, reconnus comme droits primordiaux, ils sont en souffrance, en détresse. Face à ces détresses, les médias peuvent prendre parti pour les personnes, le peuple, en les soutenant et en incriminant certaines décisions ou négligences gouvernementales. Selon Judith Butler, : « les exigences de base du corps sont au centre de la mobilisation politique, et ces exigences sont publiquement affirmées » (Butler, 2013, p.69). L'auteure explique que « les corps demandent nourriture et abri, protection contre l'agression et la violence, liberté de mouvement et du travail, accès aux soins. Les corps ont besoin du soutien d'autres corps pour survivre » (Butler, 2013, p.69). Ces revendications sont légitimes car elles fondent les sociétés qui revendiquent la justice et l'égalité par la satisfaction de tous les besoins fondamentaux des peuples.

Le corps est au cœur du symbolisme social et le visage fait partie de cette symbolique. Si chaque être humain est unique par dans son corps, le visage renforce cette singularité car il « traduit sous une forme vivante et énigmatique, l'absolu d'une différence individuelle » (Le Breton, 1992, pp.10-11). Le Breton explique que le visage est la partie la plus noble du corps humain. Le visage est l'identité d'un être humain. Le prénom, le nom et la photo d'un individu :

ces trois éléments réunis sur une carte assurent l'identité de la personne et prouvent qu'elle existe. D'après l'auteur, par exemple, le racisme est douloureux pour ceux qui le vivent car, souvent, leurs visages sont la cible des commentaires irrespectueux. Ces commentaires peuvent blesser l'être-humain profondément. Ils atteignent l'identité la plus singulière de quelqu'un. Le visage a une capacité énorme de communication : « le visage est un terrain de métamorphoses spectaculaires qui n'engagent pourtant qu'un changement infime de son ordonnance. D'un instant à l'autre, il peut connaître des expressions différentes (Le Breton, 1992, p.105).

Les textes médiatiques analysés dans cette recherche permettent de comprendre que les médias ont constamment recours à la mise en valeur du visage des manifestants à partir des photos prises au naturel, lors des moments d'agitation, de conviction, de tristesse, de joie ou en procédant à un portrait plus complet d'un manifestant ou d'une personnalité politique. Nous verrons que, par moment, les médias décrivent les expressions du visage pour renforcer encore plus le caractère émouvant d'une situation, les expressions faciales communiquant par elles-mêmes les émotions.

L'image de la bouche est au cœur de la manifestation également. Elle est directement associée au discours, même si « il n'y a pas de parole sans organe » (Butler, p. 2013, p.65). La parole a besoin d'un complexe système pour exister, système respiratoire et cognitif notamment. La bouche représente cette parole qui se libère, qui revendique, qui crie, qui chante, qui réclame. La bouche ouverte ou entre-ouverte apparaît fréquemment dans les photos de presse comme l'élément du visage capable de traduire, en mots, les souffrances qui traversent les corps. Elle est un fragment de l'être politique des femmes et des hommes. En représentant le discours, ses expressions sont une sorte de résultat d'un processus de réflexion sur les besoins du corps.

En revanche, la voix n'est pas accessible sur le journal papier ou même en numérique (sauf quand la version numérique vient, accompagnée d'une vidéo). Les journalistes demeurent les seuls capables de restituer ces discours dans le détail et de mesurer l'intensité des cris des manifestants. Du fait de son histoire sociale et culturelle, le lecteur comprend la logique corporelle d'une manifestation et les expressions du visage, mais le journaliste est l'artisan central de ce processus de médiation des discours oraux, d'autant plus quand le discours vient d'un autre pays où il peut être géré par d'autres normes de monstration des corps.

2.1.2 Corps individuels et collectifs lors des mouvements sociaux

Dans cette étude, le corps individuel est compris dans cette perspective anthropologique, philosophique mais aussi communicationnelle. Le corps individuel permet aux médias de focaliser l'attention sur l'un des membres d'une manifestation, ce qui rend plus visible cette chair qui souffre et qui se donne à voir. Il y a là une volonté médiatique de comprendre pourquoi ce corps est sorti de chez lui pour occuper l'espace public, de dévoiler ses yeux, sa bouche, de voir s'il porte un message sur une banderole, de vérifier son état général : comment est-il habillé ? Son corps comporte-t-il des signes de violence ? Qu'est-ce que son genre ou son origine ethnique révèle ? Comment ce corps se voit-il en tant que corps ? Quel est son témoignage en tant que corps individuel et en tant que corps collectif immergé dans la foule ? Les corps communiquent des informations précieuses sur ce qui est le plus urgent dans une société : les besoins de base, des changements dans les politiques publiques ou d'une nouvelle posture face à des nouvelles manières d'être corps.

Les médias individualisent alors la monstration des corps pour raconter les changements que ces corps attendent dans nos espaces démocratiques ; les récits et les photos des corps individuels nous permettent de comprendre au mieux la foule. Cette individualisation des corps institue une posture de journalisme souhaitée souvent par les journalistes : la posture du journaliste flâneur, dont parle Baudelaire, « celui du feuilleton, qui reste dans la rue un peu à droite et à gauche » (Muhlmann, 2006, p.170) au milieu du peuple.

Si le corps individuel est fondamental, dans les représentations médiatiques, le corps collectif est également un élément clef pour donner une compréhension de la grandeur du mouvement et de la puissance de la foule quand elle descend dans la rue au nom du peuple. Cette liberté « de réunion est une condition de la politique elle-même » (Butler, 2013, p.54) et les États démocratiques doivent assurer ce droit au rassemblement public. Selon Butler, le peuple est souverain, il a le droit d'élire et de défaire un gouvernement. Mais, le peuple qui descend dans la rue n'est pas le peuple en lui-même. Il s'agit d'une autoconstitution en tant que peuple – d'où l'intérêt de comprendre avec réserve certaines revendications portées par la rue « au nom du peuple », car elles peuvent être représentatives seulement d'une petite partie de la population.

Les journalistes ont pour métier d'interpréter chaque rassemblement afin de ne pas se laisser impressionner par ces corps collectifs. Le corps collectif suscite différentes émotions, il peut évoquer des sentiments d'aversion comme ceux décrits par Gustave Le Bon et Gabriel Tarde, ou, à l'inverse, un sentiment d'appartenance au social, à la démocratie participative, de

force et d'appartenance à une lutte commune. Le corps collectif reste cependant « sans identité » (par exemple, si le mouvement ne porte pas de revendication, de couleur). Or, la foule, souvent, demeure sans visage. C'est le décor de l'espace public qui peut fournir les indices de l'espace géographique d'une manifestation. Le niveau syntaxique, des titres, complètent l'information dans un tout premier aperçu : de qui est formée cette foule ? où se localise-t-elle ? que revendique-t-elle ? Les corps collectifs médiatisés sont, sans doute, l'expression d'une souveraineté. De ce fait, les nombres, les adjectifs, les métaphores et les hyperboles sont employés fréquemment par les médias afin de rendre compte et de décrire ces foules un peu insaisissables.

2.1.3 Des nouvelles manières contestées d'exister comme corps

Malgré les normes d'existence des corps, « l'homme fait le monde en même temps que le monde fait l'homme dans une relation changeante d'un lieu à l'autre de la condition humaine à l'intérieur de certaines contraintes (Le Breton, 2013, p.18). Au cours des siècles, les hommes et les femmes ont engagé des luttes afin de changer le monde. Les présences publiques de ces luttes : « dénoncent les processus signifiants du régime de signes hégémoniques (...) en indiquant la possibilité de constitution d'autres régimes de signes » (Silva, 2009)⁹¹. Cela nous renvoie à des corps qui revendiquent de nouvelles manières d'être corps, de signifier. Cette dernière phrase indique les corps qui, armés de courage, sortent dans les rues afin d'exiger un changement des signes et des symboles dans nos sociétés. Dans cette étude, ces corps correspondent principalement aux minorités : les droits LGBT et les droits des femmes, même si nous évoquerons, sans dégager une étude approfondie, d'autres mouvements liés à d'autres corps minoritaires.

Comme nous l'avons fait remarquer, chaque société a établi des manières d'exister comme corps tout au long de l'histoire. Par le passé, quiconque souhaitant exister selon d'autres normes a dû faire face à des dispositifs de punition et de redressement, comme les supplices et d'autres peines infligées par les églises. Le peuple lui-même, faisait office, également, de gardien de l'ordre en tant que dénonciateur et en tant que témoin de ces peines. « Dans les cérémonies du supplice, le personnage principal, c'est le peuple (...). Un supplice qui aurait été connu, mais dont le déroulement aurait été secret n'aurait guère eu de sens » (Foucault, 1975,

⁹¹ Article d'Alexandre Rocha da Silva, publié dans la revue brésilienne *Verso e Reverso – Revista de Comunicação*. Accès sur : <http://revistas.unisinus.br/index.php/versoereverso/article/view/5793/2968>

p.69). Cette condition d'existence du peuple témoin, même appartenant à l'horizon d'une autre époque, atteste le pouvoir exercé par le peuple qui se rend dans la rue. Si le peuple a coopéré avec cette pratique, aujourd'hui, au cours divers mouvements sociaux, la même volonté de punition « en place publique » de certains corps non-conformes à la norme sociale s'exprime et se manifeste.

Le supplice a cessé d'être pratiqué - « il faut punir autrement » (Foucault, 1975, p.87). D'autres dispositifs plus économiques ou « une nouvelle technologie du pouvoir de punir », selon les mots de Foucault, ont émergé (Foucault, 1975, p.106). La naissance de la prison et son adoption dans les sociétés a bouleversé le sens de la punition. Si, auparavant, la souffrance de la chair devant le peuple était une tactique de démonstration du savoir et du pouvoir monarchique, les techniques spectaculaires ont laissé place à la prison, où la privation de la liberté. Le travail forcé, le confinement à long terme, la surveillance des gestes révèlent une punition beaucoup plus sévère car le sujet devient obéissant : « l'individu, (est) assujetti à des habitudes, des règles, des ordres, une autorité qui s'exerce continûment autour de lui et sur lui, et qu'il doit laisser fonctionner automatiquement sur lui » (Foucault, 1975, p.152). Il s'agit d'un changement de paradigme. La punition spectacle qui durait quelques heures et qui ne visait pas à discipliner l'individu-criminel se transforme en une nouvelle technologie dans laquelle le corps sera puni et redressé pour une période définie selon l'acte commis par l'individu. L'avènement de la prison a donné naissance à l'institutionnalisation de la discipline. Selon Foucault la discipline fait partie de « ces méthodes qui permettent le contrôle minutieux des opérations du corps, qui assurent l'assujettissement constant des forces et leur imposent un rapport de docilité » (Foucault, 1975, p.161).

L'approche foucauldienne est importante dans cette étude car « dans toute société, le corps est pris à l'intérieur de pouvoirs très serrés, qui lui imposent des contraintes, des interdits ou des obligations » (Foucault, 1975, p.161). Les corps sont disciplinés et assujettis dans le détail d'une mécanique de plusieurs dispositifs comme la prison, l'armée, l'école ou même la clinique (par le biais d'un savoir médical qui s'impose depuis plusieurs siècles). Cela est important dans cette thèse car ces mécanismes apprennent aux corps comment se comporter comme corps – et cela structure les discours des médias.

Des normes concernant différentes facettes de l'être humain comme les « fonctions d'un homme et d'une femme » sont extrêmement visibles dans la société ; normes encadrant l'orientation sexuelle hétérosexuelle, les droits et les devoirs des citoyens et des citoyennes, la

place accordée à la religion, la hiérarchie des professions (et toute autre sorte de hiérarchie) et la conduite du corps dans toute sa complexité (les gestes, les vêtements ; comment parler, comment et quoi manger, comment porter le regard vers l'autrui, comment s'asseoir, comment se comporter dans les différentes situations : en famille, entre amis, dans une manifestation, etc). Par ailleurs, si les corps occupent la rue en tant que peuple souverain, cette souveraineté a été accordée par ces dispositifs disciplinaires.

Il est sans doute indispensable, ici, de revenir sur la sexualité, considérant les mouvements sociaux que nous traiterons ultérieurement. La sexualité, selon Foucault, a été (et est encore) objet de répression, même si le propos de Foucault dans son ouvrage *Histoire de la sexualité* n'est pas celui de revisiter tous ces dispositifs de répression ou de réaffirmer ces pouvoirs qui gravitent autour de la sexualité dans tous ses détails. Foucault s'intéresse d'avantage au savoir construit sur la sexualité et à la raison pour laquelle nous ne cessons pas de répéter que la sexualité fait l'objet de répression dans nos sociétés. Selon lui, si pendant longtemps la sexualité a été cachée, les trois derniers siècles ont représenté plutôt une « explosion discursive » autour du sexe (Foucault, 1976, p.25), c'est-à-dire une : « multiplication des discours sur le sexe, dans le champ d'exercice du pouvoir lui-même : incitation institutionnelle à en parler, et à en parler de plus en plus » (Foucault, 1976, pp.26-27). La sexualité rentre effectivement dans un ordre du discours, dans une fabrique du savoir à son propos.

L'église connaît le régime de la confession mais, au-delà, l'État se préoccupe d'avantage de réguler le système social à partir, aussi, de la maîtrise de la natalité et en guidant les individus dans la pratique d'une sexualité jugée adéquate (la monogamie, l'hétérosexualité et la procréation des enfants dans le cadre du mariage)⁹² : ainsi, « il est nécessaire d'analyser les taux de natalité, l'âge du mariage, les naissances légitimes et illégitimes, la précocité et la fréquence des relations sexuelles » (Foucault, 1976, p.36). La sexualité rentre définitivement dans les enjeux du pouvoir du politique, de l'économie, de l'école et de l'église et on pourrait rajouter de la famille en tant qu'institution qui nourrit des relations hiérarchiques au sein du foyer tout en imposant ou en suggérant les rôles pour chaque individu en tant que femme/homme, et sans oublier l'encadrement strict des enfants, principalement de la fille en jeune âge.

⁹² Il est important de signaler que nous prenons en considération uniquement le contexte social français et brésilien. D'autres sociétés, pratiquant la polygamie, par exemple, ou toute formes de relations amoureuses ne sont pas prises en compte par cette étude.

En remontant l'histoire et jusqu'à nos jours, « le couple, légitime et procréateur, fait loi. Il s'impose comme modèle, fait valoir la norme, détient la vérité » (Foucault, 1976, p.10). Le pouvoir accordé à ce couple hétérosexuel, marié et procréateur est sans doute très puissant. Cependant, « là où il y a du pouvoir, il y a de la résistance » (Foucault, 1976, p.125). Selon Foucault, si ce pouvoir existe, il est le résultat d'un investissement des techniques du savoir et des constructions discursives. Mais, toujours selon l'auteur, il ne faut pas tomber dans la tentation de croire que ce discours est unique. Les discours peuvent se compléter, se renforcer, mais aussi entrer en collision avec d'autres discours. C'est là que réside l'importance de la résistance : « les foyers de résistance sont disséminés avec plus ou moins de densité dans le temps et l'espace, dressant parfois des groupes ou des individus de manière définitive, allumant certains points du corps, certains moments de la vie, certains types de comportement » (Foucault, 1976, p.127).

Parfois ces groupes sont moins « révolutionnaires », mais l'important c'est, aussi, qu'ils réussissent à provoquer « des clivages qui se déplacent, brisant des unités et suscitant des regroupements, sillonnant les individus eux-mêmes, les découpant et les remodelant, traçant en eux, dans leur corps et dans leur âme, des régions irréductibles » (Foucault, 1976, p.127). De cette manière, certes il existe un discours qui prédomine encore en ce qui concerne la sexualité dans les deux sociétés démocratiques que nous analysons, mais d'autres discours, savants, politiques et militants s'imposent et accompagnent un changement de comportements ou, au moins, mettent en question les discours dominants. A cet égard, la sexualité a été construite par un ensemble de discours et, depuis plusieurs mouvements de résistance, elle commence à trouver sa légitimité à être vécue autrement.

2.1.4 Corps, médias et SIC : l'émergence d'un nouveau sujet d'étude

Le corps a trouvé un champ fécond dans les sciences de l'information et de la communication. Cependant, Fabienne F. Martin-Juchat, qui étudie le corps affectif et la communication sociale, critique le fait que les études sur le corps en SIC ont tendance à se concentrer sur « la notion de communication non verbale » (Martin-Juchat, 2008, p.16). Selon cette auteure il existe deux courants principaux qui étudient le corps et communication, toutes les deux « issues du structuralisme linguistique post-saussurien et de l'école de Palo Alto » (Martin-Juchat, 2008, p.16).

Pour Martin-Juchat, « l'erreur » des sémiologues est de faire porter leurs recherches « souvent sur les mimiques, les gestes et les regards au détriment des postures : position par rapport à l'axe horizontal et vertical de la tête, des épaules, du torse, du bassin. (Martin-Juchat, 2008, p.44), en d'autres mots, des sémiotiques gestuelles et mimo-gestuelles comme celles pratiquées par Fontanille dans son ouvrage *Soma et Séma. Figures du corps* (paru en 2004). Lorsque les affects du corps sont pris en considération, « il s'agit souvent d'études qui visent à mesurer l'impact de la publicité » (Martin-Juchat, 2008, p.38). L'auteure explique que « les modèles de la communication se sont nourris de cette épistémologie structuraliste post-saussurienne qui ne conçoit le corps que dans sa relation au verbal, en insistant sur la thèse que le corps ne communique pas, car il ne signifie pas (au sens linguistique du terme) » (Martin-Juchat, 2008, pp. 21-22).

Martin-Juchat ajoute que, en SIC et dans d'autres disciplines en Sciences Humaines et Sociales, deux postulats perdurent par l'intermédiaire du concept de « non-verbal » : « soit les signes non verbaux sont des comportements qui sont perçus non consciemment et déclenchent des réactions instinctives » (Martin-Juchat, 2008, pp.35), comme dans une éthologie animale, ce qui nous renvoie à l'univers du signal et non du signe : « soit les signes non verbaux sont codifiés par la culture et participent (comme adjuvant) à la compréhension et à la construction du sens des messages verbaux » (Martin-Juchat, 2008, pp. 35). Enfin, d'autres chercheurs « se réfèrent encore à la psychanalyse, soit enfin à la sociologie des foules de la fin XIXe » (Martin-Juchat, 2008, p.36).

Comme l'explique Martin-Juchat, « le corps est le medium qui permet à la fois, pour l'être humain, de manifester et de communiquer des affects ainsi que de percevoir, d'intégrer et d'interpréter les siens et ceux d'autrui » (Martin-Juchat, 2008, p.44). Pour elle, les corps sont au cœur de l'intercompréhension et de la construction du sens, et pourtant « ils sont rarement considérés comme des acteurs centraux des processus de communication, en particulier médiatiques » (Martin-Juchat, 2008, p.44). Le corps n'est pas qu'un accessoire de la communication, il a la capacité de communiquer par lui-même et l'auteure va encore plus loin en défendant qu'« il ne peut y avoir d'émotion et de communication affective sans corps » (Martin-Juchat, 2008, p.62).

Pour B. Dufrêne, les SIC ont montré peu d'intérêt pour le corps, à la naissance de la discipline. La notion du corps, largement étudiée par la philosophie et par l'anthropologie, a été « découverte » ou « adoptée » tardivement par les SIC. La chercheuse cite le colloque *Médiations du corps. Corps médiant, corps médié*, en 2000, à l'Université de Grenoble, comme

un événement clé « d'admission » du corps comme un objet d'étude en SIC : « La perspective générale est alors tracée : il s'agit à la fois d'envisager le corps médié, inscrit dans un contexte culturel, social et politique mais aussi le corps "médiat" parce qu'engagé dans des processus de communication » (Dufrêne, 2002, p.4).

Le corps médiant, selon Dufrêne, dépasserait la notion de langage du corps entièrement codée et décodable (visant à éviter une analyse dite un peu « mécanique » des gestes du corps). Cette notion, serait spécialement attentive au contexte historique des corps (très utilisée en philosophie et en anthropologie) afin d'échapper à une sorte d'inventaire ou de description des conduites des corps selon chaque société. Les SIC introduisent de ce fait la notion de dispositif : « qui permet d'inclure les événements de communication dans des ensembles "structurés-structurants" pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu » (Dufrêne, 2002, p.4). Ce colloque a montré que les possibilités d'analyse du corps sont multiples et que le champ à explorer est vaste. Les SIC portent une attention spéciale aux interactions entre corps, technologies numériques et corps « spectacle » (dans le cinéma, le théâtre ou sur des performances).

Un autre champ d'étude en SIC saisit les interactions entre les corps et des dispositifs comme les musées et les expositions de l'art. Mais les travaux envisageant le corps comme sujet principal d'étude – par exemple dans la couverture médiatique d'événements – sont moins nombreux. Les études féministes ou sur le genre comptent pourtant dans cet ensemble moins étoffé traitant la question du corps et de ses représentations. Les études sur les représentations de la mort ou de la guerre abordent elles aussi la question du corps ou de son absence (à l'exemple, les numéros 19 et 20 de *Questions de communication : Annoncer la mort et Évoquer la mort*).

À la suite de ce cadrage théorique nous allons aborder l'événement et sa représentation médiatique. Ces nouvelles du monde existent à l'international, principalement, grâce à la mise en forme de ces faits en événements médiatiques, où à partir des représentations tout un imaginaire s'est construit de « l'autre » pays.

2.2 L'événement et sa représentation médiatique

« *Du discours de l'information, l'opinion attend qu'elle lui fasse connaître au jour le jour ce qui se passe dans le monde* » Eliseo Veron »⁹³

La notion d'événement est au cœur de cette thèse. Si nous nous intéressons à des représentations médiatiques des corps lors des mouvements sociaux, ceux-ci gagnent du sens à partir de la construction d'un événement. Selon cette perspective, il n'existe pas de représentation médiatique dans la presse traditionnelle en dehors de ces événements ou de ce que Eliseo Veron nomme la pré-construction de l'événement. L'événement circonscrit, donne les bords, les frontières d'un fait et à partir de cette *frame* (issue du *Making News*, de Gaye Tuchman) ou cadrage (travaillé par des auteur.e.s plus contemporains comme Anne Beguin-Verbrugge), un sens apparaît et se donne à l'interprétation.

La définition adoptée pour « événement », dans cette thèse est celle de Maurice Mouillaud et de Jean-François Tétu : « Nous appellerons « événement » la modalité transparente de l'information ; ce qui apparaît, alors, comme figure, c'est son objet : les événements auxquels se réfère l'information forment le monde qu'on suppose réel. C'est pourquoi nous parlerons d'un statut « mondain » de l'événement » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.14)⁹⁴. L'information selon les auteurs est derrière l'événement et lorsque l'aspect mondain est mis entre parenthèse, l'information apparaît avec son statut propre. Mouillaud et Tétu expliquent que l'information et l'événement ne sont pas des éléments autonomes car l'événement incarne toujours la forme d'information. En d'autres mots, les deux sont des instances inséparables dans le journalisme.

Avant de continuer notre réflexion sur l'événement il est indispensable de faire une parenthèse sur l'*information* (et le *récit*). Toujours selon Mouillaud et Tétu, il faut séparer le discours et l'information. Le discours, quand il est parlé, fait corps avec l'institution qu'il illustre et il « vise à la persuasion » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.14). L'information appartient à un régime classifié comme ouvert ; « elle apparaît avec des sociétés qui vivent de leurs commerces mutuels, sociétés qui émettent et qui reçoivent des flux, flux matériels, flux énergétiques, flux informationnels » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.15). La société passe d'une ère industrielle à une ère informationnelle et l'expression *société en réseau* apparaît. Malgré le fait

⁹³ Veron, E., 1981, p.169.

⁹⁴ Mouillaud et Tétu s'inspirent des concepts d'opacité et de transparence de François Recanatì et les appliquent à la notion d'événement et d'information.

qu'elle ait été formulée par Stein Braten, c'est avec Manuel Castells qu'elle se « popularise » dans le milieu scientifique et celui-ci l'étudie comme une nouvelle architecture de la société, où un système de nœuds, pas forcément centralisé, conduit l'information.

Certes, ce système informationnel est inspiré d'autres canaux d'information comme les réseaux des transports maritimes et ferroviaires ou encore les canaux sanguins, issus de la médecine, ou des modèles mathématiques, tels aussi que celui de Shannon. Mouillaud et Tétu pointent la dépêche comme symbole de la circulation et de l'échange en ce qui concerne l'aspect le plus proche d'une circulation médiatique de l'information : « la dépêche – comme symbole de la circulation et de l'échange – a délivré le discours de ses liens organiques, elle a brisé la rhétorique en fragmentant le discours en unités brèves et mobiles » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.15). Différentes notions d'information ont été formulées tout au long de l'histoire dans de multiples disciplines. Ici, nous adopterons plutôt une définition de récit, car la notion de récit, récit d'information ou médiatique nous semble rendre compte au mieux de ce que nous avons pour objet d'étude.

Les récits, de manière plus globale, « peuvent raconter des événements réels ou imaginaires, et la frontière entre ces deux mondes est plus floue qu'il ne semble [...] Ainsi, la presse nous relate l'actualité, mais elle est aussi le réceptacle de nos imaginaires, de nos rêves, de nos angoisses contemporaines » (Lits, Desterbecq, 2017)⁹⁵. Plusieurs récits existent et co-existent. Des récits historiques, mythiques, fictionnels, médiatiques construisent le collectif et fondent l'humanité dans une perspective de M. de Certeau : « du matin à la nuit, sans arrêt, des récits hantent les rues, les bâtiments. Ils articulent nos existences en nous apprenant ce qu'elles doivent être » (de Certeau, 1990, 271). J. Arquembourg explique que « les récits sont une représentation des faits et ce qui est en cause est leur plus ou moins grand degré de transparence ou d'opacité » (Arquembourg, 2005, p.29). Selon l'auteure, les récits peuvent rentrer en tension entre eux, donnant naissance à des appropriations différentes des faits et dans la construction plutôt disparate de l'événement, selon chaque média. On pourrait qualifier cela aussi de position éditoriale d'un média.

Les mots « opaque », « transparence » et « réel » nous semblent fondamentaux dans ces notions d'événement, d'information, et de récit. Ici, nous cherchons à comprendre ces représentations du réel mis en récit médiatique, parfois de forme dite « transparente », d'autres,

⁹⁵ Mouillaud et Tétu s'inspirent des concepts d'opacité et de transparence de François Recanati et les appliquent à la notion d'événement et d'information.

de façon plus « opaque », sans pour autant aller chercher « la vérité » de chaque fait. Le récit médiatique est étudié comme il se présente, en tant que récit d'information ou/et en coexistant avec d'autres récits comme des récits fictionnels et mythiques. Ces récits médiatiques « fondent », donnent à voir et « organisent » d'une certaine façon, les crises sociales d'un pays considéré comme lointain. Certains récits apparaissent sous une forme plus factuelle, sous une écriture agencière et presque neutre. D'autres sont issus d'un journalisme plus littéraire. Certains récits aussi fortifient certains mythes et imaginaires autour d'un récit fondateur, et d'autres les dénoncent ou les font tomber. Les récits, basés sur des faits, fondent l'événement médiatique, cette représentation du réel.

L'événement, selon la notion que nous avons adoptée, est une représentation du réel, elle est mondaine. L'expérience et le vécu d'un fait ne peuvent pas être reproduits selon Mouillaud et Tétu. Nous pouvons essayer de les saisir, mais ceci se fera sous un angle, en ne considérant qu'une partie de la réalité : « l'appréhension d'un événement exige qu'il soit fragmenté en scènes partielles et chacune de ces scènes, pour être lisible, doit être monosémique » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.17). Pour cela, le cadre joue un rôle fondamental dans ce découpage du réel : « Sur un même support, cadres, marges et contours divers servent à organiser les relations entre éléments hétérogènes, à les intégrer dans le même empan perceptif et à les impliquer dans le même processus de construction inférentielle » (Beguin-Verbrugge, 2006, p.28). Les mouvements sociaux français et brésiliens sont circonscrits dans ces fragments, dans ces cadres. Nous avons une construction de l'événement par les journalistes qui capturent les « moments-clés » de chaque manifestation. De nombreuses fois, ces événements forment une sorte de compilation de cadres hétérogènes. Un même article peut contenir des photos de la manifestation, d'un acteur politique, et des vidéos montrant différents moments d'une manifestation et même plusieurs rassemblements de ce mouvement social.

De même, les textes compilent les dires des différentes sources, des informations diverses comme le nombre de participants et si la manifestation se déroule sous forme pacifique ou pas. Ces différents éléments construisent l'événement et donnent du sens à une réalité sociale. Sans ce travail de cadrage inépuisable et produit sans cesse par les journalistes, l'appréhension ou la simple connaissance d'un mouvement social dans un autre pays serait racontée par le biais de l'histoire, plus tard, ou des informations peut-être moins précises, seraient fournies par des internautes, avec l'émergence des réseaux sociaux ou d'autres sites internet que n'ont pas forcément vocation à être un véhicule de récits d'information.

Beguin-Verbrugge indique trois fonctions du cadre qui sont intéressantes ici à titre fondateur d'une théorisation du cadrage : la fonction *indexicale*, la fonction *partitive* et la fonction *relative* :

L'index est ce qui indique, ce qui montre quelque chose « L'introduction d'un cadre ou d'une bordure constitue [...] une instruction forte, voire parfois une véritable injonction de lecture » (Beguin-Verbrugge, 2006, p.70). La fonction *indexicale* guide le regard vers une zone de sens.

La fonction *partitive*, assure la séparation entre le dedans et le dehors (l'hors-champ dans le cinéma) et partant, entre différents espaces sémiotiques.

La dernière fonction, *relative*, nous amène à voir une unité de sens dans l'ensemble des signifiants et des signifiés « [...] la limite contient en elle-même un présupposé sur l'unité et le statut de l'information qu'elle circonscrit » (Beguin-Verbrugge, 2006, p.70).

Ces fonctions sont importantes afin de comprendre la dynamique d'un cadrage médiatique. Après ce premier regard sur l'information le récit et l'événement, nous allons le voir sous l'angle d'une carte.

2.2.1 L'actualité et la cartographie de l'événement médiatique à l'international

L'actualité gouverne l'agenda médiatique. Majoritairement, les faits d'actualités sont médiatisés par la presse. Ce qui se passe de très important aujourd'hui dans le monde a la possibilité de s'étaler dans les pages des journaux. Les informations « ne tiennent les unes sur les autres que par ce mince laps de temps sur lequel elles sont posées ; l'Actualité. Les événements apparaissent en "actualités" et l'Actualité n'est rien que la surface qui leur est commune » (Mouillaud, Tétu, 1989, pp.24-25). Selon les auteurs, l'actualité est le règne de l'éphémère et elle est condamnée à se détruire, sauf si elle se nourrit d'elle-même afin de continuer à exister avec de nouvelles informations qui peuvent lui garantir le statut d'actuel : « la loi du journal quotidien est de s'effacer et de se reproduire d'un numéro à l'autre sans produire autre chose qu'une collection [...]. Cette loi est la loi du présent. Le présent ne

s'enchaîne pas avec les autres temps, il se succède à lui-même sous la forme d'un autre présent » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.25). C'est le présent perpétuel qui alimente les médias.

Mouillaud et Tétu font l'analogie entre la fragmentation de ces récits d'information et une carte (géographique) : « la disposition des événements dans le journal présente une analogie avec une carte « dans un quotidien comme *le Monde* un *Atlas* est d'ailleurs expressément figuré par les pages de la rubrique « Étranger » dont les sous-rubriques déploient un planisphère dès l'entrée du journal » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.22). Selon eux, une carte n'a pas de centre ni de périphérie, tout est mis à plat et de la même manière : « dans le journal, les événements, en devenant des informations, perdent eux aussi la distance du proche et du lointain qui les sépare dans le territoire » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.22). Le.la lecteur.trice manifeste sa liberté de choisir le territoire duquel il souhaite être informé. Tout est mis, plus au moins, de façon égalitaire (malgré le fait que certaines nouvelles puissent être plus longues et alors, bénéficier d'un certain « privilège »). Le.la lecteur.trice peut voyager d'un territoire à l'autre, comme s'il visualisait une carte. Ceci fonctionne parfaitement avec une version papier des journaux.

Pour une version numérique, la figure de la carte est aussi opérante, il suffit de cliquer sur la rubrique *International*, par exemple, pour connaître au moins les titres de l'actualité. En outre, ce support présente une analogie avec une sorte de classeur de documents. Quand le.la lecteur.trice choisit la rubrique *International*, tout en haut de la page, plusieurs sections lui sont proposées également comme : *Amériques*, *Europe*, *Le Monde Afrique*, *Proche-Orient*, *Asie-Pacifique*, entre autres. Nous pouvons cliquer sur l'une de ces sections et découvrir quels sont les événements d'actualité de chaque continent. En lien avec la figure de la carte de Mouillaud et Tétu, la version numérique correspondrait à une visualisation numérique d'une carte, avec un outil comme *Google Maps*, où nous avons de multiples possibilités de visualisation de la carte (comme par satellite, des photos, etc). Cependant, *Google Maps*, peut nous replacer là où nous nous trouvons si nous avons donné l'accès à notre géolocalisation lors de sa configuration. Cela peut annuler alors le principe de la neutralité ou la centralité de la cartographie des auteurs. De même, la carte en ligne nous donne la possibilité de zoomer, ce qui peut renforcer la notion de distance entre les territoires, moins ressentie sur une carte papier avec une petite échelle en bas de page.

Les auteurs reconnaissent que cette analogie à la carte, a ses limites, mais ce que nous retenons de cette figure est précisément la possibilité de choisir des événements à découvrir sur toute cette carte, sur tout ce grand territoire et avec le numérique, d'avoir d'autres possibilités de lecture et d'appréhension. Toujours en ce qui concerne cette image de la carte, Mouillaud et

Tétu expliquent que le titre devient central, car c'est lui qui fera que le.la lecteur.trice s'attardera sur un territoire. Le titre peut être, sans doute, un élément décisif dans l'engagement d'une lecture, mais selon nous, un autre composant peut mobiliser une lecture : l'image iconographique qui accompagne le titre/texte. Le.la lecteur.trice peut balayer les images de son regard et s'arrêter sur celle que retient son attention, un peu comme nous pouvons retenir certains pays plus que d'autres sur une carte, pour leur couleur, leur taille ou leur forme. Mais l'image va toujours renvoyer à son titre et nous retrouvons sa primauté.

2.2.1.1 *Des événements près-construits pour le peuple, mais aussi pour les médias*

L'événement a toujours une charge de nouveauté et d'actualité, mais il est soumis aussi à une sorte de pré-construction. Pour Mouillaud et Tétu, les événements médiatiques s'emboîtent dans des constructions du temps et de l'espace : « l'espace et le temps social portent des marques qui définissent des aires et des moments qui prescrivent leur nature et leur forme aux événements » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.19). Les deux auteurs signalent que, plus le caractère est institutionnel ou dans la lignée d'un paradigme social, plus il est préconstruit : « Patrick Champagne a montré comment la manifestation de rue était une écriture sociale qui donnait à lire comme un ensemble de signes (parcours tracés, bords délimités, scansions inférieures de l'espace et de la durée etc. » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.19). D'un côté, si nous prenons le cas des manifestations de rue, la stratégie du leader du mouvement (quand il en a une), préconstruit la manifestation et de l'autre côté, les journalistes eux-mêmes se préparent à couvrir un événement qu'ils.elles anticipent un peu. Ils savent où se placer, quelles sources mettre en avant, comment photographier si besoin (en absence d'un photographe d'agence ou du journal). Vis-à-vis des manifestant.e.s ils peuvent tenter de prévoir comment ils se comporteront et comment la manifestation se déroulera.

Dans *La Manifestation. La production de l'événement politique*, P. Champagne montre que certains mouvements sociaux existent pour et par les médias car selon lui « une manifestation est une action qui se donne à voir et la plus grande partie du public, placé en position de spectateur, ne verra que ce qu'on lui a donné à voir, médiatisé par le champ journalistique » (Champagne, 1984, p.22). Si pour le plus grand public, un mouvement social (en 1984) doit être connu uniquement par le biais de la presse traditionnelle, les leaders auront tout intérêt à mettre en scène une sorte de « spectacle », avec un panel de règles à respecter. Aujourd'hui les mouvements sociaux ont gagné d'autres espaces sur internet comme les sites,

les blogs, les réseaux sociaux numériques, et les pages internet nourries par des journalistes indépendant.es traditionnels ou pas. La manifestation reste un événement qui n'échappe pas à la médiatisation et pourtant elle peut faire l'objet de stratégies plus poussées afin de mobiliser l'opinion public (y compris celle des acteurs politiques) en sa faveur.

Selon Champagne, tous les groupes sociaux qui manifestent produisent une image publique d'eux-mêmes : « si manifester en défilant c'est "montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir", c'est aussi "se montrer" tout court et agir presque exclusivement par la représentation (au sens théâtral) que le groupe veut donner à voir aux autres » (Champagne, 1984, p.19). Les organisateurs de toute manifestation ont bien conscience de ce fait et ils s'organisent de manière à contrôler et à mettre : « en œuvre des stratégies de présentation de soi, plus ou moins complexes et explicites, qui visent à agir principalement sur la représentation que le public, à travers la presse, peut se faire du groupe qui manifeste » (Champagne, 1984, p.19). L'objectif étant de donner une bonne image de soi et de sa cause, les manifestant.e.s peuvent adhérer à ce jeu de représentation. Patrick Champagne appelle ce phénomène de *manifestation de papier*. Néanmoins, ces stratégies font face à une certaine résistance médiatique. Parfois elles sont liées à un spectacle trop calculé et alors considéré par la presse comme du théâtral ou encore, elles s'opposent à la ligne éditoriale de journaux qui peuvent s'y montrer hostiles dès l'origine et indifféremment du déroulé du rassemblement dans l'espace public : « ces stratégies varient selon la position de chaque journal dans le champ journalistique et selon la position qu'il occupe par rapport au pouvoir politique » (Champagne, 1984, p.25).

Champagne indique alors deux formes de manifestations : les manifestations du premier degré et les manifestations du deuxième degré. Les manifestations du premier degré « sont des manifestations « pour soi » de groupes réels, chaque participant, qui ne représente guère que lui-même, se souciant relativement peu du spectacle qu'il peut donner aux autres et des effets éventuels qu'à terme, son action peut entraîner » (Champagne, 1984, p.23). Nous pouvons évoquer ici les mouvements plus spontanés, comme ceux qui n'ont pas forcément un leader établi, à l'exemple de : *Nuit Debout* et *Juin 2013*. Sans doute, même dans ces mouvements du premier degré, certains manifestant.e.s ont-ils le souci de la représentation et du spectacle, mais ils ne s'agit pas ici d'un spectacle programmé à l'avance. Les *Nuits Debout* et *Juin 2013* ont été des mouvements plutôt libres quant à l'organisation, dans lesquelles les manifestant.e.s arrivaient avec les revendications les plus diverses, venant de milieux sociaux différents et sans avoir de contrôle sur le déroulé de ces rassemblements, parfois massifs, parfois en nombre réduit de protestataires.

Les manifestations du deuxième degré sont celles qui correspondent à une certaine mise en avant du spectacle, elles sont massives et cherchent « l'effet de démonstration » exercé sur les autres, à soigner leurs effets, bref, à produire délibérément du spectacle, ou plus exactement du spectaculaire puisqu'il s'agit ici précisément d'agir en impressionnant » (Champagne, 1984, p.23). Elles sont organisées, encadrées, calculées avec soin. Sur ce deuxième degré nous avons les manifestations telles que *Fora Dilma* et *La manif pour tous*, où les couleurs, les slogans et la manière dont l'événement est conduit, ont été pensés à l'avance par les *leaders* et cela se repère dans les représentations médiatiques du mouvement qui souvent se déroule de manière pacifique.

Mouillaud et Tétu élaborent un constat qui peut nous sembler un peu radical dans une première lecture, mais qui fait sens lors d'une analyse sémiotique de certains mouvements : « on pourrait presque dire, sans forcer l'expression, que le lieu réel où se déroulent les manifestations, qu'elles soient violentes et spontanées ou pacifiques et organisées, n'est pas la rue, simple espace apparent, mais la presse (au sens large) » (Champagne, 1984, p.28). De ce fait, les manifestant.e.s manifestent pour la presse et les journalistes ne s'aperçoivent pas qu'ils participent à ces événements, non seulement comme observateur, mais comme pilier d'une représentation préconstruite à l'avance par le mouvement en lui-même. Si d'un côté *La Manif pour tous* est un mouvement préconstruit, d'autres protestataires, de gauche, pensent également le mouvement à l'avance comme c'est le cas du groupe *Femen*, considéré comme d'extrême gauche ou des manifestant.e.s du *Black Blocks* qui, eux aussi, s'organisent à l'avance en termes de performances. On peut citer aussi, *Greenpeace* qui manifeste avec des performances assez théâtrales⁹⁶. Tous ces manifestations ont une caractéristique en commun malgré leurs différences : la mise en avant de leurs performances.

Occuper la Une des journaux, donner de la vie à l'événement dans le temps et surtout se sentir à la hauteur du pouvoir politique pour se faire entendre peut être l'objectif des manifestant.e.s : « plus la presse "en parle" et produit un travail de mobilisation en faveur du mouvement, plus celui-ci, se sentant, face au pouvoir politique, d'une force inespérée et qu'il craint de ne pas retrouver de sitôt, tend à accroître ses exigences et veut négocier sur tout [...] » (Champagne, 1984, p.28). Les revendications venant des manifestant qui ont une appartenance institutionnelle, peuvent être reçues avec moins de résistance par certains médias car « l'Eglise et les syndicats disposent de tout un capital accumulé au cours de leur histoire et ont à leur

⁹⁶ Le mot *théâtral* ici est lu par le prisme de la mise en scène d'une performance et non comme un acte exagéré ou faux.

service un grand nombre de professionnels travaillant pour l'institution » (Champagne, 1984, p.33).

Les événements jugés violents sont plutôt mal vus par les médias traditionnels : « les actions brutales par lesquelles s'exprime l'exaspération de groupes sociaux dominés ne disposant que de leur force physique pour s'exprimer sont spontanément "mal vues" » par la presse qui devient pour ceux-ci un obstacle supplémentaire » (Champagne, 1984, p.33). Selon Garcin-Marrou, la gestion de la violence se fait avec difficulté par les médias car elle s'oppose à la démocratie : « l'irruption de la violence dans une démocratie produit une situation spécifique car la violence et démocratie renvoient à des acceptions de la force et du droit qui s'excluent mutuellement » (Garcin-Marrou, 2001, p.14). Pacifiques ou violents, un nombre important des mouvements sociaux intègrent le deuxième degré du concept de « manifestation » proposé par Mouillaud et Tétu.

Enfin, l'événement peut contenir une définition vide ou floue « est événement ce qui est défini comme événement » (Tétu, Mouillaud, 1989, p.20). L'événement peut prêter à confusion. Pour éviter cela, nous nous retenons au cadrage proposé par les journalistes, pour cette représentation du monde réel et au statut mondain de l'événement, dans notre cas, lié à l'actualité.

2.2.2 La représentation : *il n'est pas ici*, de Louis Marin, et le *ça a été* de Roland Barthes

La représentation est profonde. Représenter l'événement consiste pas simplement à faire la mise en forme d'un texte, d'une vidéo ou de photographies. Le texte, lui-même, est rempli de mots : « signes verbaux, les mots, sont des choses qui représentent les idées, les signes représentent les représentations des choses. Donner à une idée un signe, est donner à l'esprit une idée dont l'objet représente ce qui constitue l'idée » (Marin, 2005, p.53). L'écriture et la lecture font appel à une représentation. Des lettres qui représentent des sons et un type d'alphabet, des mots qui représentent des idées, des formes « d'écrire » qui représentent, d'une certaine façon, celle dans laquelle une langue raisonne. Selon Marin, le principe de représentation est corrélatif à la structure d'un signe ou d'un système signifiant et « un signe divise la relation de représentation qui caractérise une idée en deux sous-relations : une relation entre les idées et les signes et entre les signes et les choses » (Marin, 2005, p.53). Mais, pour L. Marin, « le signe permet un processus de substitution entre son objet et l'idée de l'objet signifié, une substitution qui opère, dans le cas du langage, de la chose vers le signe [...] (Marin, 2005, p.53).

Le langage s'opère avec l'image, avec les corps, avec un contexte. L. Marin donne un exemple intéressant et puissant de l'idée de la représentation et de cette substitution dans le système sémiologique. Lors d'une *célébration eucharistique*, le prêtre prononce la phrase *ceci est mon corps*⁹⁷. Marin juge ce moment de représentation très parlant : il faut d'abord que les fidèles reconstruisent, représentent le *dernier repas* de Jésus avec ses disciples pour comprendre que lorsque le prêtre dit *mon corps*, il ne fait pas référence à son corps en lui-même (le corps du prêtre), mais au corps du Christ. Une autre représentation est liée au fait que l'eucharistie (ou le pain) représente un corps (comme le *vin consacré* représente le sang). Et enfin, dans ce pain, réside une dernière représentation, celle de l'unité, de la fraternité et de l'église chrétienne qui se fonde à partir de l'idée du corps du Christ. Dans ce sens-là « à travers eux, les choses deviennent des idées prêtes à être échangées ou consommées par la communauté de ceux qui parlent » (Marin, 2005, p.54).

Pour accepter cette représentation religieuse, il faut certes que la représentation nous parle, ici, plutôt dans le sens dogmatique d'une religion. Au-delà de ça, cette réflexion nous amène à comprendre que, pour que la représentation ait lieu, il faut au préalable, une « intimité », même réduite, avec l'objet. Si nous ne connaissons pas ce rite chrétien, la représentation n'aura pas lieu (la représentation souhaitée par l'église). Il y aura sans doute, d'autres représentations possibles (certains pourraient en déduire qu'il s'agit d'un récit fabuleux, ou historique).

Pour que la représentation du Brésil ou de la France ait lieu, il faut connaître l'existence de ces pays en premier, et leur histoire. Dans la logique de la consommation de la représentation, dire qu'un événement ressemble à *Mai 68* ne nous dira rien si le *Mai 68* nous dit rien. Ce qui pourrait aussi nous amener à la notion de *code et de décodage* de S. Hall, M. Albaret, M-C. Gamberini.

Il est intéressant de voir ici que pour consommer une représentation, il faut en avoir reçu d'autres auparavant. Pour voir la représentation du mouvement *Juin 2013*, par exemple, en tant qu'un retour de *Mai 68* ou du *Printemps Arabe*, il faut que les représentations de ces deux événements soient claires pour nous. Il faut que nous ayons des représentations antérieures de ces deux événements afin de comprendre en quoi *Juin 2013* a le potentiel de tels mouvements importants dans l'histoire des protestataires. La représentation peut être en lien avec l'utopie (expliquée par L. Marin) ou par une sorte d'idéologie, mais dans un premier temps, nous

⁹⁷ Lors du moment de la consécration eucharistique.

abordons cette consommation par le prisme d'une certaine « neutralité », sans porter de jugement : *le corps du Christ* pour l'église chrétienne (la *consécration eucharistique*), un mouvement étudiant et qui est rentré dans l'histoire de la France (*Mai 68*), un mouvement qui a débuté l'émancipation politique des pays arabes des pouvoirs totalitaires (le *Printemps Arabe*). Dans ce sens-là, la représentation passerait par un décodage : « avant que ce message puisse avoir un "effet" (quelle qu'en soit la définition), satisfaire un "besoin" ou être affecté à un "usage", il doit d'abord être approprié en tant que discours signifiant, et être décodé de façon significative » (Hall, Albaret, Gamberini, 1997, p.63). La représentation, dans un système sémiologique, a besoin de codes et d'un décodage afin d'exister.

Marin explique que si nous ouvrons un dictionnaire, ceci définira représentation par : « présenter à nouveau » ou « à la place de quelque chose ». « À nouveau » dans le temps ou à la place de quelque chose dans l'espace. Quelque chose était présent et ne l'est plus, quelque chose est donné présent ici à la place de quelque chose qui est ailleurs » (Marin, 2005, pp.71-72). Dans ce sens-là, c'est combler une absence, c'est mettre quelque chose à la place de l'autre, c'est substituer. Pour Marin, c'est le premier effet de la représentation, *faire comme si* l'absent était présent ici et maintenant : « il ne s'agit pas de sa présence mais il s'agit d'un effet de présence. Ce n'est pas le même mais tout se passe comme si c'était le même et parfois, c'est souvent mieux que le même » (Marin, 2005, p.72). Une photo de presse d'un.e manifestant.e, n'est pas ce/cette manifestant.e. Et dans l'optique de L. Marin, la représentation peut être meilleure que lui/elle. Elle peut montrer des détails, elle peut focaliser sur une émotion, elle peut traduire des angoisses, enfin, elle est puissante : « le premier effet de la représentation est un extraordinaire pouvoir, « la dimension transitive de la représentation » (Marin, 2005, p.72). Elle a le pouvoir d'éterniser un moment.

Marin remarque que si nous continuons la lecture de définitions proposées par les dictionnaires, nous allons voir que représenter vaut aussi pour représenter un objet dans le sens d'exhiber quelque chose mise en dépôt. Nous sommes représentés, par exemple, par notre carte d'identité. Dans ce sens-là, nous sommes face à une logique du dédoublement et de l'insistance. C'est quelque chose qui légitime, qui atteste. Nous pouvons envoyer une photocopie de notre identité. Cela nous représente, cela garantit que c'est bien nous. Un passeport, c'est *ma* représentation, et pourtant c'est uniquement cette représentation du *moi* qui m'autorise à passer la frontière d'un pays. Selon Marin, il y a une sorte « d'intensification de présence, la représentation constitue par là-même un sujet de représentation. C'est là le deuxième

effet de la représentation en général, la constitution d'un sujet par réflexion du dispositif représentatif » (Marin, 2005, p.73). Ce qui nous amène à conclure, que pour Marin, pouvoir et représentation sont de même nature.

Il est important de préciser ce qu'il entend par *pouvoir*. Dans son sens le plus général c'est d'« être capable de force, avoir une réserve de forces qui ne se dépense pas mais qui est en état de se dépenser. Pouvoir ainsi signifie d'abord avoir la puissance mais c'est aussi et de surcroît dévaloriser cette puissance comme contrainte obligatoire, génératrice de devoir comme loi » (Marin, 2005, p.74). Marin explique que la représentation opère d'une part en mettant de la force sur ces signes et d'autre part elle signifie la force dans les discours de la loi. En d'autres mots, « la représentation substitue à l'acte extérieur où une force se manifeste, les signes de la force qui n'ont besoin que d'être vus pour que la force soit crue [...] La représentation, dans et par les signes, représente la force » (Marin, 2005, p.74). De ce fait, les représentations sont des forces dans les signes. Elles sont réfléchies, elle ont des signes-effets, eux aussi, compris comme des forces. Le.la Président.e d'une République est un système de signes qui représente des forces « la représentation est ici une force mise en signes » (Marin, 2005, p.75).

Comme nous avons évoqué le pouvoir présidentiel, nous pouvons évoquer les acteurs politiques élus par scrutin dans les sociétés démocratiques dont l'une des missions est de représenter le peuple, non seulement le peuple qui a voté pour eux, mais tout le peuple, représentant de toutes sortes de convictions politiques (centre, droite ou gauche ou « apolitique »). Pour Marin, « le pouvoir c'est le discours de la force, c'est la force qui se met à parler et qui dit qui est juste » (Marin, 2005, p.75). Les mouvements sociaux viennent pour faire tension à cette force, à ces discours. Car la représentation qui est au pouvoir semble ne plus représenter le peuple. Nous avons une sorte de choc entre deux entités qui représentent le peuple : les acteurs politiques (à partir d'un projet de loi non-souhaité, d'une affaire polémique ou scandaleuse, etc) et le peuple en lui-même, représenté par un petit nombre de manifestant.e.s qui sortent dans les rues.

Nous vérifions que malgré la force d'une représentation, avec les mouvements sociaux, il existe une force qui fait émerger d'autres représentations et qui est capable de faire trembler la partie la plus « superficielle » d'un acteur politique. Nous tenons à dire la partie superficielle car, la base qui fonde l'acteur politique continue à être gardée par cette force dont Marin parle. Les mouvements sociaux traités dans cette thèse ne contestent pas l'idée de la démocratie et ne revendiquent pas non plus la suppression du pouvoir, comme les mouvements anarchiques.

Bien au contraire, ils revendiquent un État formé par des acteurs politiques qui les représenteraient avec un certain sens de l'*honneur*, loin des pratiques douteuses et corrompues.

Si d'un côté Marin parle de la force de la langue, il n'oublie pas pour autant l'image⁹⁸. Il explique que : « les dictionnaires du VIII^e siècle, comme le Furetière, donnent pour première acception du terme « image » non le produit de la faculté imaginative, mais le reflet d'un objet sur un miroir ou sur une surface réfléchissante » (Marin, 1993, p.31). Alors, dans cette vision, l'image ne serait pas *moi*, mais plutôt une représentation de moi, mon reflet sur une superficie réfléchissante, comme un miroir, une glace ou un lac. L'image a du pouvoir « l'image a ce pouvoir, l'inexorable reflet de la figure de ce moi » (Marin, 1993, p.31).

Représenter pour Marin c'est presque assurer la résurrection d'un corps ou sa transfiguration ontologique. Représenter c'est donner en quelque sorte une puissance à l'absence. Être image, est une force retrouvée dans sa représentation : « et c'est en ce point, et pour répondre à la question aporétique de la *connaissance* d'une *force*, que nous retrouvons l'image comme re-présentation. Qu'est-ce que re-présenter, sinon présenter à nouveau (dans la modalité du temps) ou à la place de... (dans celle de l'espace) ? (Marin, 1993, pp.10-11). Marin parle de quelque chose qui était présent et qui maintenant n'est peut-être que représenté. La représentation et son image est le *il n'est pas ici* de Marin et le *ça a été* de Barthes. Ce manifestant *n'est pas ici*, c'est uniquement une image qui renvoie à lui, c'est une représentation de lui. Mais, *il a été ici* ; l'image photographique le prouve, le journaliste le confirme.

La représentation de l'événement médiatique, est alors une force. Une force d'écriture, en tant qu'écriture au sens de Barthes (dont l'image aussi deviendrait une écriture)⁹⁹. Si l'événement médiatique a un caractère mondain, la représentation montre ces mondes et les corps qui les habitent. La représentation donne des écritures à lire et des territoires à voir, tels que la France et le Brésil. A partir de ces écritures tout un imaginaire se construit au sujet du territoire du Brésil, même s'il est parfois stéréotypé : la chaleur, les plages, des favelas qui s'agrippent sur les collines de Rio de Janeiro, l'Amazonie ou sinon, São Paulo avec ses tours et sa population très dense. Les journaux français représentent le territoire Brésilien sur la base de cette image d'une surpopulation dans un pays continent et exotique. De même, le territoire français apparaît, dans les journaux brésiliens, à l'abri de la *Tour Eiffel*, de l'*Arc du Triomphe*, des *Champs Elysées* et de ses places. Des lieux très symboliques et touristiques. C'est le *Vieux Monde*, avec une architecture harmonieuse et une haute culture héritée des *Lumières*.

⁹⁸ Notre réflexion autour l'image se développera dans la partie méthodologie.

⁹⁹ Nous reviendrons sur ce point dans la partie référente au mythe.

Les corps ont une manière personnelle d'être représentés, tout comme les mouvements sociaux. Ces représentations rentrent, a priori en tension avec les mythes. De nouvelles représentations des corps se créent, mais elles ne se détachent pas forcément des endroits mythiques et symboliques car les manifestant.e.s, eux-mêmes, ont besoin de ces repères hautement symboliques pour se représenter en tant que citoyen.ne d'un pays, une sorte de « *je fais partie de ce territoire, je domine/j'occupe ces lieux* ». Le choix, selon nous, est stratégique aussi dans le sens d'une reconnaissance immédiate et médiatique à l'international. Occuper les *Champs Elysées* est décodé plus facilement par les médias brésiliens et leurs lecteur.trice.s que manifester dans un quartier éloigné de ces marques du territoire français.

L'événement et ses représentations existent grâce, aussi, aux journalistes, tout comme la circulation qui est intrinsèquement liée à la circulation médiatique. Après avoir pensé le corps lors des événements médiatiques, dans la partie suivante, nous développons une réflexion sur le journalisme, la démocratie et l'espace public. Le journalisme demeure un métier essentiel dans les sociétés démocratiques et son rôle est analysé ici à l'éclairage philosophique, de l'histoire et des auteur.e.s en communication et en sciences de l'information et de la communication.

2.3 Le journalisme, la démocratie et l'espace public

2.3.1 Le métier du journalisme : entre son importance et sa difficile légitimation

Le journalisme partage une histoire commune avec la démocratie. S'informer est le droit de tout citoyen.ne et, de ce fait, les journalistes jouent un rôle très important dans les sociétés démocratiques. Selon M. Porto, l'idée de que « pour bien servir la démocratie, les journalistes et d'autres professionnels des médias devraient, en thèse, présenter les faits de forme neutre ou 'réfléchir', comme un miroir, la réalité politique et social » (Porto, 2007, p.21) est dépassée et elle ne suffit pas à consolider la démocratie et la spécificité du journalisme. En plus, la profession vit mal la confusion qui règne, désormais concernant le statut de journaliste : qui peut avoir accès à la profession ? En France, il n'y a pas de diplôme spécifique (même s'il y a des écoles reconnues par la profession) qui donne accès à ce métier.

Au Brésil, le diplôme de journalisme n'est plus requis depuis 2009, ce qui a généré une grande série de critiques et des manifestations contre le Tribunal Fédéral Suprême (STF Brésil) qui a utilisé comme argument selon lequel « l'exigence du diplôme de journaliste mettrait en péril la liberté d'expression et de la pensée, du fait que l'information est un droit social garanti par incise XIV de la Constitution Brésilienne » (Silva, Lopes, Batista, 2020)¹⁰⁰. Cela a été contesté par les journalistes pour qui la non-exigence du diplôme servait à deux choses : à précariser encore plus la profession de journaliste et favoriser les acteurs politiques qui pourraient nommer comme CC (Cargo de Confiança/Poste de Confiance)¹⁰¹ toute personne (principalement des amis ou des proches), n'ayant pas de compétence pour exercer le métier, à

¹⁰⁰ Accès sur : [As implicações da queda da obrigatoriedade do diploma de Jornalismo na sociedade: sob a perspectiva do voto emitido pelo relator do processo / The implications of the fall in the obligation of the Journalism diploma in society: from the perspective of the vote cast by the rapporteur of the process | Silva | Brazilian Journal of Development \(brazilianjournals.com\)](#)

¹⁰¹ Les CC sont considérées comme des *personnes de confiance* aptes à exercer une fonction, principalement de gestion ou de communication (entre autres), dans le secteur public. Chaque acteur politique, selon sa position dans la hiérarchie politique, a le droit de nommer un certain nombre de CC travaillant pour lui et pour la communauté des citoyen.nes. La polémique sur ces postes souligne qu'ils ne font pas l'objet d'un contrôle. Un CC peut travailler au-delà du seuil fixé par la Constitution du Travail ou bien au contraire, travailler beaucoup moins ou tout simplement ne pas travailler du tout (des postes appelés « postes fantôme »). Une autre critique négative de ces positions est liée aux salaires plutôt avantageux auxquels ces personnes de confiance ont accès sans être passées par le concours public (les frais d'inscription à ces derniers coûtent cher ; ils exigent une préparation importante du candidat et donnent accès un nombre très réduit de postes). Pour finir, la polémique majeure s'est nourrie du fait que certains CC ne sont pas qualifiés pour occuper leur poste. Ils seraient là juste pour une question d'amitié, de proximité avec l'acteur politique ou encore, en récompense (pour avoir participé à la campagne électorale en faveur de quelqu'un, par exemple).

une position de journaliste dans les organismes gouvernementaux ou en tant qu'assistant personnel de communication.

Selon G. Muhlmann, « on a du mal à prendre la profession au sérieux » (Muhlmann, 2004, p.17). La non-exigence du diplôme, selon nous, contribue à cette difficulté, malgré le fait que le journalisme soit situé en France, dans un champ plus littéraire qu'au Brésil, donnant accès à d'autres personnes issus d'autres disciplines comme les langues, la linguistique, la littérature, l'histoire, la philosophie, la sociologie, entre autres. Notre position est de que d'autres disciplines peuvent rendre-compte de l'actualité dans les médias quand elles s'engagent dans un apprentissage de la déontologie journalistique, des notions théoriques des sciences de l'information et de la communication et de ses pratiques (d'écriture et des techniques). Mais, aux yeux de la société, cette diversité de métiers donnant la possibilité d'exercer le journalisme rend la profession « moins légitime », d'autant plus qu'avec Internet et les réseaux sociaux numériques « tout le monde pourrait communiquer en tant que journaliste », faisant ainsi du journalisme une pratique de la *trivialité*, selon le mot d'Yves Jeanneret.

Un autre point noir pour la profession est que souvent les journalistes sont associés à une volonté de « complot » (avec le gouvernement ou avec des entreprises) notamment à cause des formes de financements : « initialement il [le journalisme] se retrouve comme une sorte de monopole du gouvernement, ensuite, il vit sous le contrôle des partis politiques, et enfin, il est régi par le soutien commercial des lecteurs » (Ferreira, 2002, p.2)¹⁰². Sans oublier l'éternelle critique du journalisme sensationnaliste qui serait guidée par l'émotion, le grotesque et l'exagération des faits et, encore plus en vigueur dans la période de rédaction de cette thèse, le journalisme des *Fake News*.

Tous les deux (sensationnalisme et *fake news*) rompent avec l'essence-même du journalisme en démocratie et finissent par donner une image déformée du journalisme, rendant la population indifférente à l'importance de cette présence des journalistes dans une société démocratique. Muhlmann explique qu'abandonner la question du journalisme serait tout simplement abandonner la question de la démocratie : « le journalisme est une médiation fondamentale entre l'individu et la communauté. Et si l'on considère qu'il gâche ce lien, qu'il le

¹⁰² Basée sur W. Lippmann.

simplifie, l'uniformise, qu'il crée un « commun » artificiel et violent [...] Ce serait abandonner purement et simplement la question de la démocratie » (Muhlmann, 2004, p.24).

La liberté de la presse est un principe dont tous les citoyens doivent disposer : « la liberté de la presse est un droit universel qui résume en le fondant l'article 11 de 1789 : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme : tout Citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre à l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la Loi » (Maler, 2014, p. 114). La Loi garantit ce principe de liberté, même si cette liberté passe par les couloirs plus étroits des positions éditoriales de chaque média, avec ses intérêts politiques et économiques. Nous précisons aussi que notre thèse ne part pas du principe que toute pratique serait sensationnelle et sous le régime d'une pression idéologique trop forte. Le journalisme ici est compris dans ses conditions d'exercice réelles, sans idéalisation, sans diabolisation ou sans embellissement, tout comme la démocratie en elle-même qui est imparfaite et demeure un lieu de conflits et de désaccords.

2.3.2 La démocratie enthousiaste de Kant

Dans les paragraphes suivants, nous allons rappeler des notions ou des idées importantes construites historiquement autour du journalisme. Des idées philosophiques principalement, d'un côté, fondant un journalisme plutôt authentique et positif et d'autre côté, qui font référence à un journalisme plus « obscur », avec une face négative, allant jusqu'aux extrêmes, avec des écrits scientifiques haineux contre le journalisme et l'idée de la foule. Notre référence principale est celle du livre *Du journalisme en Démocratie*, où Muhlmann fait une sorte d'histoire des idées sur le journalisme, sans pour autant faire de l'histoire du journalisme en lui-même. Cet ouvrage passe en revue plusieurs « idéologies » saisissant ce que serait le journalisme. Nous allons revenir sur quelques-unes pour accéder à la notion de journalisme construite par l'auteure. Sa notion de journalisme, et la nôtre aussi ici, est une sorte de mosaïque.

Muhlmann fonde sa réflexion sur le journalisme à partir d'une discussion entre la démocratie et le journalisme depuis E. Kant. Selon l'auteure, Kant représente le pôle enthousiaste de la démocratie : « perçu comme le règne d'une pluralité de points de vue, riche et vertueuse, que le journalisme devrait précisément se donner pour tâche de préserver et de stimuler. Nous verrons qu'il se fonde dans l'attachement au « principe de publicité », tel qu'il (Kant) l'a défini. » (Muhlmann, 2004, p.81). Cet enthousiasme est né du texte *Qu'est-ce-que les*

lumières, où Kant exprime sa conception des *Lumières* comme une sortie d'un état de tutelle et la prise en main d'une pensée autonome, difficile à acquérir. Qui parle de démocratie, parle forcément de politique aussi ; et « "le vrai" lieu de la politique pour Kant n'est pas l'agir immédiat, mais l'agir mis en scène. Les acteurs entrent en politique en devenant des acteurs regardés - c'est-à-dire des acteurs au sens théâtral du terme – et des spectateurs regardent les autres acteurs » (Muhlmann, 2004, pp.86-87).

De ce fait, le public devient une notion-clé, car c'est dans cette sphère que se décident, par exemple, les réformes politiques. Muhlmann explique que, pour Kant le principe de publicité renvoie également à un principe enthousiaste du « jugement juste ou rationnel [qui] n'est jamais le fait d'un spectateur isolé, mais d'une pluralité de spectateurs » (Muhlmann, 2004, pp.88-89). Le « bon » spectateur chez Kant est celui qui fait vivre la pluralité, le débat public, qui est toujours prêt à s'engager en une discussion constructive et qui fait confiance à la justice. Muhlmann se demande si cette mentalité élargie, curieuse et soucieuse de son environnement ne peut pas être considérée comme une attitude journalistique : « il s'agit bien sûr d'un journalisme « idéal », c'est-à-dire infiniment curieux, soucieux de faire varier le point de vue et permettant de critiquer les éventuelles insuffisances du journalisme « réel » (Muhlmann, 2004, pp.92-93).

Un autre point à remarquer sur la pensée de Kant relu par Foucault, est celui du présent, de l'actualité : « la question qui me semble apparaître pour la première fois dans ce texte de Kant, écrit-il, c'est la question du présent, la question de l'actualité : qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Qu'est-ce que se passe maintenant ? » (Muhlmann, 2004, pp.93-94). Selon Muhlmann, la valorisation de l'actuel, appelé par Foucault *volonté d'héroïser le présent*, découle de l'impulsion du texte de Kant à chercher l'émancipation de la pensée, de la rationalité ainsi que le public idéal : « l'appartenance devient un "nous" ; pas le nous d'une doctrine ou d'un groupe, mais un nous : qui se rapporte à un ensemble culturel caractéristique de sa propre actualité » (Muhlmann, 2004, p.95).

Par cette voie, la figure du journaliste serait parfaitement conçue comme, d'un côté, un acteur qui fait et qui met des événements en scène et de l'autre côté, un public, qui assiste également à ce que d'autres acteurs performant, la plus-value étant la motivation de diversifier les points de vue dans l'actualité. Dans notre étude, il est important de repérer également, lors de nos analyses, ces moments où le journalisme devient un journalisme kantien, avec des

marques enthousiastes sur lui-même, la démocratie et la prise de la parole par le public (qu'il s'agisse du public qui prend la parole, qui manifeste ou du public qui ne fait pas la manifestation, mais qui la fait vivre également par le biais d'un débat public).

2.3.3 L'espace public d'Habermas : l'émergence de la raison et de la Bourgeoisie

Si J. Habermas, lors de l'écriture de *L'espace public*, garde certaines marques de cet idéal kantien, il développera une réflexion plus pessimiste sur la démocratie, le public et les médias en général, qui sont perçus plutôt comme des manipulateurs et comme des « amuseurs » du public. Le public serait alors consommateur et non critique, s'écartant du public idéal de Kant. Il est important de dire que Kant a été critiqué par Habermas : « les promesses kantiennees sont déjouées, la belle "Publicité" critique s'est dévoyée en une "Publicité" consommée [...]. Pour J. Habermas, le "public" est une merveille du passé. » (Muhlmann, 2004, p.97). Le concept d'espace public d'Habermas, fondé sur la raison, a été théorisé dans sa thèse *L'Espace Public*, publiée en 1962. Habermas s'efforce de comprendre comment l'opinion publique a pu mettre en cause le pouvoir de la monarchie, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle en Europe. Habermas prend comme appui la sphère bourgeoise. Cette sphère, principalement marchande, fréquente les cafés et d'autres lieux susceptibles de faire émerger une opinion sur le pouvoir monarchique de l'époque.

L'émergence de ces rencontres et des pratiques de lectures de cette sphère fait naître une sphère publique littéraire qui se convertit en sphère publique politique. Cette sphère publique se constitue par l'usage dans le public de sa propre raison. C'est dans cette sphère, que Habermas décrit l'émergence d'une opinion publique qui se manifeste dans les salons et qui est médiatisée par les journaux : « la sphère publique apparaît parfois comme étant simplement celle de l'opinion publique qui s'oppose directement au pouvoir » (Habermas, 1988, p.14).

Cependant, cette sphère publique bourgeoise n'est basée que sur une petite partie de la société, ne prenant pas en compte la grande partie, pauvre, de la *cit*é. De ce fait, nous pouvons parler d'une opinion privée, des intérêts privés de la bourgeoisie qui peuvent se représenter en tant qu'opinion publique, étant donné que la majorité du peuple est pauvre et n'a pas d'accès à cette sphère. La situation empire avec une bourgeoisie qui contraint, symboliquement, les plus pauvres à adhérer à ses idéaux. Les *mass média*, dans ce sens-là, ont collaboré à cette diffusion et adhésion en masse à l'idéal de cette classe favorisée et peu à peu, la publicité prend le sens

qu'elle a aujourd'hui ; celui de la propagande, c'est alors une publicité perversie. Le public, au sens large, devient non-critique, dans la mesure où il finit par consommer uniquement et consentir.

2.3.4 L'espace public selon Arlette Farge : une mosaïque d'acteurs

Si pour Habermas c'est cette opinion éclairée et lettrée qui s'impose, qui peut contester la Cour et son roi et qui est la seule à participer de l'opinion publique, A. Farge trace une autre histoire et une autre manière d'appréhender l'espace public des XVII^e et XVIII^e siècle. Elle aurait été aussi, accessible à la *plèbe*, même si c'est de façon un peu « clandestine » et anonyme. Alors que pour Habermas le peuple était soumis à l'opinion des élites, Arlette Farge montre que la rue parisienne de cette époque n'était pas si silencieuse que cela : « la rue est un acteur social. Niée, ou rejetée, elle déborde de sa présence et de ses bruits ; d'elle, les rumeurs s'enfuient aussi vite qu'elles l'envahissent [...] la parole populaire détient une formidable influence » (Farge, 1988)¹⁰³.

L'une des sources qui donne de la voix à cette partie du peuple (pauvre) ce sont les mémorialistes qui écrivent des mémoires, des chroniques contre le Roi, ou contre le pouvoir religieux, ou tout simplement décrivent comment le peuple se porte, une attention spéciale étant portée sur leurs corps : « le peuple décrit l'est en général dans sa manifestation corporelle : on parle de lui lorsqu'il acclame le roi : "Vive le roi", ou dès qu'il se bat au coin des rues c'est-à-dire entre violence, rixe, transgression et émotion » (Farge, 1988)¹⁰⁴. C'est l'aspect de révolte, de grotesque, de folie, de joie qui est mis en relief, comme si le peuple était une chair explosive, vivant dans ses excès, sans avoir les capacités intellectuelles de régler son corps dans le sens grec que nous avons rappelé précédemment. Si, au départ, les couches populaires sont représentées comme telles, avec l'ampleur que prend la querelle janséniste : « les choses changent : la parole populaire est d'une telle abondance que les chroniqueurs modifient leurs

¹⁰³ Version numérique du livre *Dire et mal dire : l'opinion publique au 18^e siècle* / Première partie *Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène*.

¹⁰⁴ *Première partie Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène* / *Paroles méprisées, paroles pourchassées – Chroniqueurs et mémorialistes*.

attitudes » (Farge, 1988)¹⁰⁵. Ces écrits qui décrivaient la Cour commencent à la dénoncer à partir de 1720, selon Farge.

Alors que les *Gazetins de Police* (1725-1740) ont pourchassé les mots du peuple, les *Nouvelles à la main* font émerger une forme de résistance, de contre-pouvoir. Ces nouvelles informaient le peuple (et principalement l'élite), sous forme vulgarisée sur la Cour et le pouvoir religieux, tout en dénonçant ces hiérarchies. Farge explique qu'il s'agissait de « feuilles volantes manuscrites rédigées sous le manteau qui concurrencent les journaux officiels dont chacun sait à l'époque qu'ils déploient des "vérités" si bien censurées à l'avance par la monarchie qu'elles ont peu de rapport avec une éventuelle réalité » (Farge, 1988)¹⁰⁶. Cette gazette s'installe où elle peut, souvent des lieux précaires, comme les cabarets, mais en 1778, son lectorat est encore l'élite française : « la clientèle à laquelle se destinent ces feuilles rapides, la plupart du temps brouillonnes, est composée essentiellement de l'élite de la société, à Paris ou en Province » (Farge, 1988)¹⁰⁷. Mais ce qui est intéressant est la circulation de ces nouvelles : « la Cour vient au peuple, le peuple remonte vers le Seigneur qui vient vers la Cour, et cette dernière accrédite la nouvelle par le seul fait que toutes les rues en retentissent... » (Farge, 1988)¹⁰⁸. Si les *Nouvelles à la main* ont donné peu d'espace à la parole populaire, les *Nouvelles Ecclésiastiques*, gazette assez particulière fondée en 1728, par les jansénistes donne une autre ouverture à la notion d'opinion et d'espace public.

Les *Nouvelles Ecclésiastiques* : « sont (à notre connaissance) les seules gazettes qui donnent une grande place à la parole populaire, en appelant à l'opinion publique et pratiquant une stratégie de vulgarisation où le peuple est un des acteurs justifiant le mieux l'ensemble des activités jansénistes » (Farge, 1988)¹⁰⁹. La parole « des petits gens » gagne du sens, de la valeur et plusieurs récits prennent place dans ces nouvelles qui paraissent de une à trois fois par mois, sous forme un peu « magique » car les auteur.e.s ne se sont jamais fait arrêter. Néanmoins, les nouvelles de ce journal proposent des récits uniquement autour de la bulle *Unigenitus*. Malgré cela : « l'homme ou la femme du peuple n'est plus, comme dans les chroniques, l'élément

¹⁰⁵ Première partie Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène / Paroles méprisées, paroles pourchassées – Chroniqueurs et mémorialistes.

¹⁰⁶ partie Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène / Paroles captées : gouverner, informer, résister / Les Nouvelles à la main.

¹⁰⁷ Première partie Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène / Paroles méprisées, paroles pourchassées – Chroniqueurs et mémorialistes. Les Nouvelles à la main.

¹⁰⁸ Première partie Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène / Paroles méprisées, paroles pourchassées – Chroniqueurs et mémorialistes. Les Nouvelles à la main.

¹⁰⁹ Première partie Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène / Paroles méprisées, paroles pourchassées – Chroniqueurs et mémorialistes. Les Nouvelles ecclésiastiques.

anonyme d'une foule ou le support d'une histoire extraordinaire, criminelle ou aventureuse : il est individu à part entière » (Farge, 1988)¹¹⁰.

L'individu se détache de la foule « amorphe » et devient capable de former une opinion publique. C'est un autre regard, un regard nouveau des intellectuels sur cet homme et cette femme issus des milieux précaires, considérés.es auparavant comme des gens sans importance et/ou aberrants. Dans un premier temps ce journal individualise pour ensuite former un *nous* « Après qu'ont été décrites la vie des gens ainsi que la vigueur de leurs sentiments [...], le « nous » employé permet de réunir chacun dans un ensemble qui pense et résiste » (Farge, 1988)¹¹¹.

Cette perspective historique de Farge montre justement que l'espace public s'est constitué à partir des différents discours, venant « d'en haut » et « d'en bas » et s'est déplacé de façon presque circulaire entre ces deux pôles. L'émergence d'une parole dite « populaire » est capable de changer, même lentement, les discours prédominants d'une société totalitaire. Pour nous, Farge complète le travail d'Habermas (même si son travail pourrait être vu aussi comme une contre-thèse), en démontrant que l'espace public a été fondé aussi par la voix forte, par des mots un peu cachés ou dits à abris d'un anonymat, par des cris, par des gestes, par une posture corporelle imposée ; enfin, par un peuple ou tout simplement des gens qui occupent la rue et contestent les discours officiels avec d'autres discours de résistance et de dénonciation.

Cette parenthèse est importante, aussi, pour préciser notre notion d'espace public qui s'appuie, comme de nombreux travaux en Sciences de l'Information et de la Communication, sur l'espace public d'Habermas : « entendu ici au sens habermassien du terme, *i.e.*, au sens de communauté symbolique structurée par les discours » (Garcin-Marrou, 2018, p.134) et fondé sur la raison. Néanmoins, l'approche de Farge accompagne cette notion, ici, en comblant les limites de la théorie habermassienne.

¹¹⁰Première partie *Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène / Paroles méprisées, paroles pourchassées – Chroniqueurs et mémorialistes. Les Nouvelles ecclésiastiques.*

¹¹¹ Première partie *Chroniques, presse et police : les échos de la rue mis en scène / Paroles méprisées, paroles pourchassées – Chroniqueurs et mémorialistes. Les Nouvelles ecclésiastiques*

2.3.5 Le mépris de la foule lors des rassemblements dans l'espace public

A l'opposé du modèle enthousiaste kantien de la démocratie, G. Le Bon adopte une position très hostile : « La position qui représente le mépris le plus net et le plus définitif de l'espace public démocratique est celui de Le Bon, dont la *Psychologie des foules*, publiée en 1895, comporte quelques pages haineuses sur le journalisme de son temps » (Muhlmann, 2004, p.115). Le Bon avoue la force de la foule et son pouvoir de faire tomber un royaume, cependant, cette force est démesurée, non-réfléchie et barbare : « l'histoire nous dit qu'au moment où les forces morales sur lesquelles reposait une civilisation ont perdu leur empire, la dissolution finale est effectuée par ces foules inconscientes et brutales assez justement qualifiées de barbare » (Le Bon, 1895, p.6)¹¹².

Si la foule est capable de faire tomber un empire par sa force considérée comme barbare, Le Bon croit que la reconstruction d'une « civilisation », que nous pouvons interpréter aujourd'hui comme société ou démocratie, ne pourrait être accomplie que par les mains des savants, loin d'écouter la voix de la foule : « les civilisations n'ont été créées et guidées jusqu'ici que par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules » (Le Bon, 1895, p.6). Enfin, le journalisme pour lui est loin aussi d'un idéal éclairé : « tout comme l'espace public démocratique est écrasé par le concept de foule, soustrait à toute réflexion fine, nuancée, le journalisme est définitivement condamné comme médiocre : il n'y a rien à penser de lui » (Muhlmann, 2004, p.121).

L'approche de Le Bon nous est utile au sens où les discours médiatiques peuvent nous amener parfois à des zones obscures comme celles qu'il décrit. Les médias peuvent avoir un discours méprisant ou simplement donner une image de confusion, de désorientation, de désordre à certaines manifestations de rue, rapprochant ainsi ces foules de la foule barbare théorisée par Le Bon. Construire un cadre sémiotique autour du désordre d'une manifestation et laisser l'espace de parole uniquement aux acteurs politiques, peut entrer dans cette logique de qualification de la foule comme le point le plus haut du désordre social.

K. Marx a aussi critiqué Kant. Pour Marx, il ne prend pas en compte l'idéologie qui serait cruciale dans la formation de la démocratie : « l'idéologie, c'est aussi ce qui constitue, rend possible l'espace public des échanges. Il n'y a sans doute pas d'espace public possible sans

¹¹² Accès sur la BNF / Gallica Bibliothèque numérique : [Le Bon, Gustave \(1841-1931\). Psychologie des foules / par Gustave Le Bon. 1895 \(wordpress.com\)](#)

elle » (Muhlmann, 2004, p.122). Marx s'éloigne complètement de Le Bon car pour lui « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes de classes » (Marx, Engels, 1895)¹¹³. Qui dit lutte, évoque souvent la foule, la rue, les protestations et les basculements du pouvoir absolu. Marx a été une référence d'autres courants importants comme celui des *Cultural Studies*.

2.3.6 Le *cultural Studies* et d'autres manières de concevoir le public : l'imitation

L'émergence des *Cultural Studies*, dans les années 60, est d'inspiration marxiste, mais elle s'est attachée à étudier les classes populaires avec une conception moins figée que la relation idéologique postulée par Marx, entre dominants et dominés : « ces travaux n'ont cessé de montrer comment elles [les cultures dominées] se construisent, au contraire, à partir des représentations dominantes, en particulier médiatiques » (Muhlmann, 2004, pp.124-125). Muhlmann explique encore que dans les années 80, de nombreuses études du *Cultural Studies* sur la réception de messages médiatiques ont donné lieu à des résultats « étonnants ». Ces résultats suggèreraient « que la résistance se tisse, en quelque sorte, sur le terrain même de l'idéologie » (Muhlmann, 2004, pp.124-125), ce que P. Bourdieu étudiera plus tard en disant que la domination est le résultat d'un dominé qui est complice de la domination exercée sur lui-même : « chaque fois qu'un dominé emploie pour se juger une des catégories constitutives de la taxinomie dominante [...], il prend sur lui-même, sans le savoir, le point de vue dominant » (Bourdieu, 1990, p.11).

Marx a été critiqué par G. Tarde. Celui-ci pense le public également à partir de la foule mais il nuance fortement les conceptions de Le Bon, même si la foule reste pour lui une unité artificielle alors que le public dans le sens plus large est conçu comme une véritable instance sociale. Ce que nous intéresse le plus chez cet auteur (loin de nous intéresser à sa notion assez conservatrice de la foule) est le principe de l'imitation : « le fils imite le père et la mère, l'élève imite le professeur, la génération actuelle en imite une autre. Ou il existe la contre-imitation [...]. Par contre, pour lui l'originalité n'existe pas... Être original c'est imiter quelqu'un » (Muhlmann, 2004, p.127). Nous agissons par imitation ou contre-imitation. Si une génération

¹¹³ Manifeste du Parti Communiste (Texte du domaine public / Edition libre)

s'habillait d'une manière donnée, la suivante s'habillera d'une autre manière, mais en imitant les registres vestimentaires d'une autre époque.

Selon F. Colombo, « parler de générations signifie en fait parler de la cohabitation humaine, dans ses aspects les plus profonds et immédiats » (Colombo, 2011, p.4). Pour cet auteur, il existe des intermédiaires qui contribuent à former, identifier et différencier une génération d'une autre : « là où se transmet (il faudrait dire : où se lègue) une idée de continuité (la famille), de tradition (l'école), de partage (les médias), et où toutefois se manifestent aussi les fractures et les refus qui rendent évidentes les différences – précisément – générationnelles » (Colombo, 2011, p.6). Si nous parlons ici d'imitation, cela ramène à l'idée qui découle des médias : *Juin 2013* représente en quelque sorte une imitation du *Printemps Arabe* et *Nuit Debout* imite ou ressuscite le *Mai 68*. Il nous semble que, peut-être de façon inconsciente, les mouvements imitent ou, au moins, s'inspirent d'autres mouvements d'autres générations. Ou tout simplement, il existe une imitation dans les postures corporelles et dans les déplacements dans l'espace : une manière de parler, de porter les bras, de marcher, entre autres.

L'imitation n'est pas si loin de la reproduction. W. Benjamin, avec sa fameuse critique de la reproductivité technique de l'art et par conséquent, de la perte de l'aura dans ce processus de reproduction de l'art, a critiqué aussi le journalisme : « dans un sens d'une condamnation du journalisme comme culte de la superficialité comme "inauthentique" » (Muhlmann, 2004, p.161). Selon Muhlmann, lisant Benjamin, les journalistes seraient des êtres intéressés par l'esthétique du choc (quelque chose qui se joue sur le choc, sans *aura*, une expérience uniquement dans l'ordre du vécu). Muhlmann rapproche cette *esthétique du choc* de Benjamin à la figure du *flâneur* de C. Baudelaire. La figure du/de la journaliste est moins authentique que celle de l'artiste de Benjamin. Les journalistes sont dépourvus de cette *aura* que seuls les artistes possèdent.

Le/la journaliste reste à droite et à gauche, il/elle est dans la rue, fabriquant des histoires, des feuilletons qui seront reproduits avec l'aide de la technique. Ils s'intéressent à ce qui choque (pas forcément dans le sens du sensationnalisme, mais ce qui n'est pas de l'ordre du conventionnel et/ou de l'attendu). En définitive, ce détour par Benjamin et Baudelaire permet à Muhlmann d'arriver, *in fine*, à une notion « idéale » du journalisme en démocratie. « Ce que le détour par W. Benjamin nous a permis de constater, c'est à quel point la figure baudelairienne du flâneur aide à penser le journalisme, de manière critique, mais concrète et constructive, loin de l'abandonner à un mépris plus conventionnel » (Muhlmann, 2004, p.191). Selon l'auteure,

cette réflexion se refuse à emprisonner le journaliste, l'artiste et le philosophe dans une même case, bien au contraire, chaque acteur aura son rôle à jouer en démocratie. Pour compléter, selon elle, la flânerie serait un aboutissement naturel du propos kantien : « le flâneur donne chair à l'idéal kantien d'un spectateur infiniment curieux » (Muhlmann, 2004, p.191). Benjamin était impressionné par K. Kraus. Ce dernier dénonçait le journalisme pour ce que cette activité fait à la langue. Pour lui, le journalisme était une pratique qui n'avait rien d'authentique et qui salissait la langue : « aux yeux de K. Kraus, les relâchements et barbarismes du jargon journalistique sont les symptômes d'une décadence de la pensée occidentale » (Muhlmann, 2004, p.192).

2.3.7 Journalisme « idéal » : de l'*enthousiasme* Kantien à la *flânerie* de Baudelaire

Une autre entrée du journalisme citée par Muhlmann, cette fois-ci, plus proche de l'idéal journalistique et démocratique, capable d'accueillir le conflit en société et de le gérer en forme de débat est celui de R. E. Park. L'auteur voit le conflit comme une forme de socialisation : « il intègre, rassemble, crée une unité soudée, par-delà la division qu'il semble révéler à première vue. Cette théorie permet donc de penser, sans difficulté, le public à la fois comme pluralité conflictuelle et comme unité intégrée, puisque c'est précisément la conflictualité qui produit l'unité. » (Muhlmann, 2004, p.287). Park a eu comme maître G. Simmel, ce qui explique l'intérêt pour le conflit en société.

En ce qui concerne spécifiquement le journalisme, « Park explique que dans un premier temps le journalisme était une manière d'"organiser le bavardage" » (Muhlmann, 2004, p.290). La seconde étape est : « celle des journaux d'opinion, dans les grandes villes. » (Muhlmann, 2004, p.291). La troisième et dernière étape, c'est la "presse indépendante", ou "grand public", qui, elle, a vraiment pris acte du changement d'époque » (Muhlmann, 2004, p.291). Alors, le journalisme passe d'une phase de divertissement du public à un chemin qui l'amènerait, plus tard, à l'opinion publique, formée par des conflits, mais des conflits qui rassemblent.

Muhlmann explique que nous devons garder le souci de Park et tenir le « vrai » journalisme comme un rassembleur des conflits. La question essentielle, selon elle, est de réfléchir à comment le journalisme injecte le conflit dans le mouvement de rassembler. Nous gardons une piste donnée par l'auteure, fondée sur le geste de rassemblement dans l'épreuve de N. Loraux (dans son ouvrage *La Cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*) :

« Loraux s'inscrit dans une réflexion sur la spécificité de la démocratie. La démocratie, qui réalise, précisément, l'idéal d'une communauté politique, c'est-à-dire d'une communauté à la fois une et conflictuelle, le fait en comprenant que le pôle du rassemblement, le centre, le *menson*, ne se révèle lui-même que dans le conflit. On notera qu'une telle conception de la démocratie ne suppose pas une pluralité pure et parfaite » (Muhlmann, 2004, p.335).

Enfin, la démocratie aux yeux de Muhlmann devient un « échanger ensemble avant de faire, [...] représenter une situation, débattre, amender avant de passer aux actes. C'est donc forcément transfigurer les conflits, même les plus radicaux, en confits représentables sur une scène commune » (Muhlmann, 2004, pp.346-347). Le journalisme, pour elle, révèle souvent des critiques haineuses car derrière ces critiques, se cache la haine de la société elle-même. Pour Muhlmann, nous ne pouvons pas séparer la démocratie, l'espace public et le journalisme. Ils cohabitent et sont au service l'un de l'autre, ils se complètent mutuellement. Son œuvre nous amène également à l'hypothèse que « le journalisme est bien l'instance qui peut permettre à la démocratie moderne de réaliser son mariage impossible, son alliance de l'unité et du conflit. » (Muhlmann, 2004, pp.353-354).

Après cette plongée dans les conceptions anciennes et les diverses notions sur la démocratie, l'espace public et le journalisme, que nous avons restituées ici pour quelques-uns d'entre elles, Muhlmann formule sa conception de la démocratie qui est aussi la nôtre : « un mélange de conflit et de lien, mélange curieux, précaire, fragile, qu'il y a cependant diverses façons de réaliser et, sans doute, de trahir » (Muhlmann, 2004, p.424). Néanmoins, une autre notion de démocratie est pertinente dans ce travail, car le conflit, dans notre étude n'est pas seulement verbal et du domaine du champ des idées, il constitue le corps de chaque citoyen.ne qui prend place dans les rues et qui peut adhérer ou subir des violences physiques.

De ce fait, une définition plus articulée à ce type d'analyse des conflits (surtout physiques) dirait que « la démocratie est en effet fondée sur le respect d'un droit établi et accepté par les membres de la communauté fondée sur ce droit » (Garcin-Marrou, 1995, p.9). I. Garcin-Marrou explique que seul le « Pouvoir » a le droit d'utiliser de la force en démocratie : « en tant que communauté fondée sur le droit, la démocratie exclut l'usage de la force en son sein et réserve cet usage à la répression de ceux qui se mettent, de fait, hors de la communauté de droit » (Garcin-Marrou, 1995, p.9).

Dans le cas de nos manifestations de rue, la force policière, déployée au nom de l'État¹¹⁴, est « admise » au sens où elle « protège » la démocratie. Mais cette force et parfois ces violences prêtent à confusion : jugées comme abusives par les manifestant.e.s et parfois par les médias également, elle renvoie à une autre sorte de conception de la violence étatique, travaillée, par exemple, dans les écrits de Judith Butler, qui place l'État dans une posture d'agresseur. Nous allons voir que la violence est un élément très sensible des représentations de ces mouvements sociaux. Violence comme riposte, violence gratuite, violence pour la violence, enfin, violences « justificatrices » qui « fondent » aussi, d'une certaine manière, la notion du rassemblement protestataire.

Pour finir, nous ferons un point final sur l'apport des réflexions de Muhlmann, riches pour penser ensemble ces trois instances essentielles d'une société, la démocratie, l'espace public et le journalisme. Ce qui est intéressant également est le fait qu'elle construit un « idéal » du journalisme tout au long de son livre. Ici, nous formulons une définition du journalisme, est issue de son approche, mais pas exactement formulée avec les mêmes mots que l'auteure :

Le journaliste ici est compris comme cet acteur enthousiaste et capable de faire le lien entre les citoyen.nes, à partir de situations du quotidien commun, mais aussi de situations hétérogènes et conflictuelles. Il est une sorte d'entité curieuse, qui flâne, qui se préoccupe de questions imparfaites vécues dans des sociétés vivant à l'abri de la démocratie.

Cette conception rendra compte du journaliste flâneur que nous retrouvons au milieu des rassemblements. Il.elle collecte des témoignages et prend des photos « amateurs ». Nous parlons ici, principalement, du journaliste correspondant ou de l'envoyé.e spécial qui se « mêle » à la foule pour rendre compte de l'état des corps et des discours des manifestant.e.s. Ce journaliste va essayer de rendre un service social dans le sens de rendre compte d'une information, d'une nouvelle du monde, d'un acte issu d'une démocratie qui revendique une cause.

¹¹⁴ Notre notion d'État est basée sur I. Garcin-Marrou, issu de sa thèse, soutenue en 1995, dans laquelle l'auteure consacre un chapitre à réfléchir à des questions comme la démocratie, le Pouvoir, l'État et l'espace public dans une perspective plutôt philosophique : « L'État est l'agent unificateur de la société dont l'action se situe à la confluence des champs politiques, historique et sociétal. Il est une entité de Pouvoir, dont la capacité d'action se matérialise par le pouvoir exécutif et que les pouvoirs judiciaires et législatif accompagnent dans la régulation du fonctionnement social » (Garcin-Marrou, 1995, p.85)

Par la suite de ce chapitre nous allons aborder les mouvements sociaux brésiliens et français avec une étude plus historique de l'origine des protestations en France et au Brésil. Faire l'appel à l'histoire est une manière de bien nous situer par rapport au passé de luttes de chaque pays et de comprendre les mouvements sociaux d'aujourd'hui et même des problèmes sociaux qui datent. Sur cette partie dédiée aux mouvements sociaux, nous évoquerons également les notions de mouvement comme une capacité *d'agir ensemble* et le répertoire de l'action collective.

2.4 Les mouvements sociaux Français et Brésiliens

L'histoire des mouvements sociaux est vaste et complexe, d'autant plus que nous avons deux sociétés à prendre en considération. D'une part une histoire des mouvements sociaux dans le monde serait très intéressante à prendre en considération, car de nombreux mouvements se font écho dans le monde et nourrissent d'autres cadres protestataires. Mais d'autre part, nous n'aurons pas le moyen de retracer l'histoire des mouvements sociaux en France, au Brésil et dans le monde. Ceci représenterait une autre thèse à part entière. Sur cette partie dédiée aux mouvements sociaux, nous nous intéresserons uniquement à situer la France et le Brésil dans une *histoire* de ces mouvements. Cette histoire présentera sans doute plusieurs lacunes sous l'angle d'un.e historien.ne, mais ici, elle sert de point de départ et comme repère. C'est une sorte de présentation de la vie protestataire de ces deux sociétés : *Voici quelques manifestations importantes du Brésil et de la France.*

De même, de nombreuses disciplines ont eu pour objet d'étude les mouvements sociaux : les sciences politiques, l'histoire, la sociologie, la philosophie, la psychologie, l'anthropologie et les sciences de l'information et de la communication. Chaque discipline a pu contribuer de manière riche et avec une approche qui correspond à la spécificité de sa cohorte. Nous aborderons les mouvements sociaux en deux sections : une partie des *repères historiques*, en sollicitant l'histoire, pour faire connaître ou rappeler certains passages protestataires importants pour cette étude (repères brésiliens et repères français). Et une deuxième section sera dédiée à la définition de termes tels que *mouvements sociaux* et *manifestation*. Cette partie aborde également le répertoire des mouvements sociaux en sociologie. Les mouvements sociaux et les médias, seront traités lors de l'analyse.

2.4.1 Les mouvements sociaux au Brésil : des luttes pour la liberté

Cette partie des repères historiques sur les mouvements sociaux brésiliens sera articulée principalement autour des écrits de la sociologue M. Gohn, spécialiste des mouvements sociaux brésiliens. Pour cette auteure, l'histoire des mouvements brésiliens remonte au le temps du Brésil en tant que colonie du Portugal « la mémoire historique a enregistré les luttes des indigènes, des noirs, des blancs et des métisses pauvres qui vivaient dans des petits villages » (Gohn, 2000, p.15). Les luttes des indigènes étaient alors liées à la colonisation ; celles de personnes noires, à l'esclavage ; et certaines personnes blanches et métisses, appartenant à la classe moyenne, se mobilisaient contre l'oppression coloniale. Gohn explique que le haut de la pyramide était occupé par les *senhores de engenho* (*Le maîtres des grandes maisons*)¹¹⁵, les militaires, les fonctionnaires de hautes fonctions publiques et l'église. Au milieu de la pyramide, se trouvaient les agriculteurs, les artisans et ceux qui possédaient des grands marchés. En bas de la pyramide : les pauvres, les captives et les esclaves.

Plusieurs luttes, non-connues encore sur le nom de mouvement social, émanent de cette classe très pauvre (voire misérable si nous parlons des autochtones et des esclaves) et d'une certaine classe moyenne. Nous parlons ici des agitations, des insurrections, des révoltes et des révolutions. Le Brésil, a été « découvert » par les Portugais en 1500, et a connu une série des révolutions contre ce pouvoir colonial¹¹⁶. Ici, nous allons faire une sorte de liste des plus connues, pendant la colonisation portugaise : *Zumbi dos Palmares*¹¹⁷ (au Nord-est du Brésil, 1630-1695/ résistance anticolonialiste et anti-esclavagiste) ; *Inconfidência Mineira*¹¹⁸ (à Minas Gerais, 1789/ contre l'excès de la fiscalité portugaise) ; *Conspiração dos Alfaiates*¹¹⁹ (à Bahia, 1798/ révolution pour l'indépendance) ; *Revolução Pernambucana*¹²⁰ (à Pernambuco, 1817/ inspiré par des maçons brésiliens et les *Lumières* en France, cette révolution était orientée contre

¹¹⁵ Ces hommes étaient très riches et possédaient des grandes maisons, des esclaves et d'autres hommes/femmes à leur service. Ils avaient une position très importante dans la société.

¹¹⁶ Par le passé, le Brésil était présenté par les livres d'histoire comme *découvert* en 1500, par les Portugais. Le portugais Pedro Alvares Cabral a emporté ce titre. Une nouvelle vague d'historien.nes raconte une histoire qui ne commence pas avec la Cour Portugaise, mais avec les natifs de ce pays.

¹¹⁷ *Zumbi dos Palmares* est un icône de la lutte contre l'esclavage et le colonialisme portugais. *Palmares* fait mention à une communauté d'esclaves libres, des autochtones ou des blancs sans terre. Ils ont formé la résistance la plus importante de l'époque contre le colonialisme, en ayant la figure de *Francisco, le zumbi dos Palmares*, comme représentant. Francisco, par un « coup de chance », a été confié à un prêtre jusqu'à l'âge de 20 ans (et non comme esclave). Son travail, considéré comme moins ardu que l'esclavage, consistait à aider le prêtre dans la paroisse. Il a appris le portugais et le latin à l'église.

¹¹⁸ *Mineiro(a)* : né à Minas Gerais.

¹¹⁹ *Révolte des tailleurs*.

¹²⁰ *Révolution Pernambucana* (pernambucana.o : ce qui est né à Pernambuco)

la monarchie portugaise) ; *Balaíada*¹²¹ (au Maranhão, 1830-1841/ contre les injustices sociales dans l'État du Maranhão), *Revolta dos Malés*¹²² (à Salvador de Bahia, 1835/ des esclaves d'origine africaine et musulmane revendiquaient la libération d'esclaves de cette même origine) ; *Cabanagem*¹²³ (au Pará, 1835/ révolte contre la pauvreté extrême et l'esclavage) ; *Revolução Praieira*¹²⁴ (à Pernambuco, 1847-1849 / révolte contre le pouvoir conservateur) ; *Revolta de Ibicaba*¹²⁵ (à São Paulo, 1851 / révolte contre l'exploitation au travail) ; *Revolta de Vassouras*¹²⁶ (à Rio de Janeiro, 1858 / révolte des esclaves à la suite de l'assassinat d'un esclave sorti de la maison de son « maître » sans l'autorisation de celui-ci) ; *Quebra-Quilos*¹²⁷ (à Pernambuco, 1873 / révolte paysanne contre la taxation de la mesure en kilos/taxe) ; *Revolta do Vintém* (à Rio de Janeiro, 1880/ révolte contre l'augmentation du prix du transport en commun) ; et *Canudos*¹²⁸ (à Canudos - Bahia, 1874-1897/ révolte contre la misère extrême. La presque totalité des habitants de Canudos a été tuée, environ 25 mille personnes)¹²⁹.

À partir de ces révoltes nous percevons que les mouvements émergeaient du bas vers le haut et que leur cause principale était liée aux conditions d'extrême pauvreté et de violence auxquelles les corps de cette classe sociale étaient soumis. Le Brésil, colonie de Portugal de 1500 à 1815¹³⁰, comptait essentiellement sur la main-d'œuvre des esclaves africains et des peuples autochtones soumis également à une sorte de travail forcé. Pendant des siècles, ces corps n'ont pas été des corps libres, mais des corps-objets, la propriété d'hommes (des « maîtres ») qui avaient tout pouvoir sur les corps des esclaves. Nous comprenons que l'émergence des révolutions se soient focalisée autour de la liberté des corps ; Des corps qui ne souhaitent plus servir d'autres corps sous un régime d'esclavage et de violences physiques et morales ; des corps qui souhaiteraient juste avoir une existence comparable à celle d'autres corps, comme ceux des Portugais. C'est une longue période où les corps se battent dans tous les sens, ils sont massacrés, mortifiés, domestiqués (langue, religion, comportement « adéquat », vestimentaire). C'est un assujettissement des corps porté à son extrême.

¹²¹ Balaíada : vient d'un surnom Balaio (panier), donné à l'un des leaders de cette révolution : Manuel Francisco dos Anjos Ferreira.

¹²² Révolte de Mâles.

¹²³ Révolte des Cabanes : révolte des plus pauvres vivant dans des cabanes dans ces conditions d'extrême pauvreté.

¹²⁴ Révolution de la plage.

¹²⁵ Révolte d'Ibicaba (nom de ville).

¹²⁶ Révolte de Vassouras (nom de ville).

¹²⁷ Révolte de Brise-Kilos.

¹²⁸ Révolte de Canudos (ou Guerre de Canudos). Canudos est un nom de ville.

¹²⁹ Voir *Movimentos e classes sociais no Brasil*, de M. Gohn, p. 15. Accès : 500-anos-de-lutas-sociais-no-Brasil-movimentos-sociais-ONGs-e-terceiro-setor.pdf (researchgate.net)

¹³⁰ Par la suite, le Brésil passe par une période d'Empire avant de devenir une République.

Selon M. Dorigny, l'abolition de l'esclavage a été réalisée sous une forte pression nationale et internationale. Du côté national, les esclaves n'ont jamais accepté leur « destin » : « pour maintenir l'esclavage c'était indispensable de disposer d'une force de répression chaque fois plus importante et plus onéreuse, car, à mesure que la population d'esclave augmentait, les formes de résistances se multipliaient également » (Dorigny, 2019)¹³¹. À l'international, l'auteur explique que le Brésil n'était pas pourvu d'une bonne image ; l'esclavage sauvage dans un temps où tout le continent Américain n'avait plus de telles pratiques et des pays européens comme la France et l'Angleterre plaidaient pour les droits de l'Homme, n'était plus acceptable. Une autre raison, était que la population des esclaves augmentait et qu'ils n'avaient pas de salaire. Ils ne pouvaient donc pas participer à l'économie, à la consommation et les maîtres de maison ne pouvaient plus assurer financièrement qu'en vendant leurs marchandises à d'autres maîtres ou à l'international. L'esclavage prend fin avec loi *Aurea*, au Brésil, le 13 mai 1888.

Selon Q. Filho, « il est possible de considérer que la naissance des habitations urbaines précaires, au Brésil, datent de la colonisation portugaise » (Queiroz Filho, 2011, p.34)¹³². Les esclaves-libres se retrouvent sans rien au lendemain de la nouvelle loi. Sans logement et sans nourriture, certains restent avec leurs « anciens maîtres » en tant que salariés, mais, le maigre salaire ne changeait pas vraiment leur situation (car le salaire suffisait à peine à payer leur logement et leurs repas). D'autres, partaient dans les centres urbains, mais sans ressources pour payer un logement classique, ils se regroupaient dans des endroits insalubres, en improvisant des habitations et en vivant dans une précarité absolue : pas d'eau potable, pas d'électricité et le non-traitement des eaux usées rendait souvent cette population malade.

Selon l'auteur, d'autres éléments sont aussi associés à l'émergence des favelas : la crise du logement des militaires a « obligé » le pouvoir à construire des habitations précaires en bois afin de les loger. La densité démographique est devenue très importante en peu de temps et l'urbanisme n'a pas réussi à planifier l'organisation des villes à la même vitesse. Ces habitations précaires sont au cœur d'une problématique importante au Brésil et elles apparaissent lors du mouvement *Junho de 2013* en réaction à la hausse du prix des transports en commun, de la crise de logement, de la santé et de l'éducation, tout en s'élargissant lors du mouvement *Fora Dilma*. Ces deux mouvements qui ont explosé entre 2013 et 2016, trouvent leurs problématiques

¹³¹ Version numérique du livre *As abolições da escravidão : no Brasil e no mundo*, de M. Dorigny. Chapitre : *As resistências à escravidão*.

¹³² Résumé de l'article aussi disponible en français sur : [SOBRE AS ORIGENS DA FAVELA \(the origins of the 'favela'\) | Mercator \(ufc.br\)](#)

d'origine à l'époque d'un Brésil colonial qui n'a pas réussi à se rétablir politiquement, à guérir ses blessures et à exorciser le racisme envers les personnes noires.

2.4.1.1 L'émergence des nouvelles luttes : le syndicalisme et des intérêts de la classe moyenne

Selon Gohn, l'abolition de l'esclavage a fait émerger un nouvel acteur : le salarié. Celui-ci sera au cœur des nouveaux mouvements d'une nouvelle époque et d'autres revendications se font jour. Au début du XX^e siècle, « les révoltes revendiquent de meilleurs services urbains, elles sont contre certaines politiques locales [...]. Elles sont contre le prix du pain, contre l'analphabétisme, elles demandent des marchés plus libres ou dénoncent déjà une sorte de chômage » (Gohn, 2000, p.16).

Dans les années 30, la classe moyenne et les élites commence aussi à revendiquer pour leurs intérêts face à la législation du travail qui émerge et qui empêche les riches de travailler selon leurs désirs, sans promouvoir un plan de valorisation de carrière ou des limites de charges horaires. Gohn explique qu'entre 1945 et 1964 le champ a été très fertile pour les mouvements sociaux avec la présidence de Gétúlio Vargas, considéré comme *le père des pauvres*. La période 61 et 64, est une époque d'émergence de mouvements d'une autre nature, mais tout aussi importants tels que les mouvements des *Agricultores sem terra* (Agriculteurs sans terre), l'*União Nacional de estudantes* (l'Union Nationale Etudiante) et les *Círculos Populares de Cultura* (Cercles populaire de la Culture), qui portaient de nouvelles revendications. Le syndicalisme trouve aussi son âge d'or pendant cette période.

En revanche, en 64, avec la dictature, les mouvements sociaux n'existent presque plus. Certes, il y en a des grèves dans quelques usines et une grande résistance, aussi armée, organisée par la gauche, à laquelle la future présidente Dilma Rousseff a participé. La dictature a favorisé l'élite et les classe moyennes brésiliennes, mais la classe pauvre s'est trouvée délaissée. A partir de 74, le pays entre dans une crise financière due au pétrole et à ce moment-là, la résistance, y compris des plus riches, s'est développée afin de faire tomber une dictature qui ne présentait plus d'avantage politique ou économique pour eux. Selon Gohn, « ces mouvements émergent des cèdres » (Gohn, 2000, p.18), dans plusieurs villes et portent les plus diverses revendications y compris, un très grand mouvement social de *Diretas já* (élections tout de suite) entre 83 et 84.

En 85, Tancredo Neves, est arrivé au pouvoir et cela a marqué le retour de la démocratie et une ouverture politique, à la faveur de laquelle plusieurs partis politiques arrivent à se consolider comme le PMDB (de droite) et le PT (de gauche, entre autres (qui feront alliance lors de la montée au pouvoir de Dilma Rousseff). Cette époque joue un rôle important dans l'apparition de plusieurs organisations qui mèneront des luttes sociales syndicales comme la *Central Geral dos Trabalhadores – CGT (Central Général des travailleurs)* et la *Central Unica dos Trabalhadores – CUT (Central Unique des travailleurs)*. C'est le moment, selon Gohn, de l'affleurement d'autres sortes de mouvements : les droits des femmes et des peuples autochtones émergent en tant que motif de rassemblement des luttes. Le *Movimento Sem Terra – MST (Mouvement sans terre)* apparaît et revendique une répartition plus égalitaire des terres, une production et une consommation conscientes (il revendique une agriculture biologique). Ce mouvement a une image très négative au Brésil, y compris dans les grands groupes médiatiques.

Entre les années 80 et 90 plusieurs ONGs et associations se sont implantées et ont beaucoup lutté, par leurs propres moyens ou aux côtés de plusieurs mouvements sociaux en faveur de causes très diverses : pour le droit des enfants, les droits des femmes, pour le respect de la culture autochtone, contre le racisme envers les personnes noires, pour une conscience environnementale, pour les droits des animaux, pour le respect et le soin aux porteurs du Sida. Pour Gohn, au Brésil, ces ONGs et les mouvements sociaux « ont occupé le rôle auparavant joué par les syndicats et les partis politiques » (Gohn, 200, p.30), en ce sens qu'ils sont devenus les principaux acteurs de l'époque à proposer des changements et à lutter pour les droits de tous/toutes.

En 1992 un mouvement de grande ampleur explose dans tout le Brésil. C'est le mouvement des *Caras pintadas (visages peints)*, qui revendiquait la destitution du Président Fernando Collor de Mello, président de droite, impliqué dans des affaires de corruption. Il s'agit ici d'un mouvement de jeunes étudiant.e.s dans sa grande majorité. Selon A. Dias, « le 13 août 1992, le président Collor, effrayé par les dénonciations, fait un appel au peuple pour qu'il sorte dans les rues, le dimanche, habillée en vert et jaune » (Dias, 2008, p.9). L'auteur pointe que 300 personnes sortent à Brasilia habillées en vert et jaune. En revanche, les rues se sont remplies des manifestant.e.s habillé.e.s en noir : « on estime que, rien qu'à Brasilia, ils étaient plus de 100 mille devant le *Palacio do Planalto*¹³³ pour demander la démission de Collor » (Dias, 2008, p.9). Les jours passent et le mouvement s'élargit dans plusieurs villes brésiliennes. Habillé.es

¹³³ Le *Palacio do Planalto (Palais du Planalto)*, à Brasilia, capitale du pays, est le siège des président.e.s de la République.

en noir et avec leurs visage colorés en jaune-vert, ces manifestant.e.s ont cessé de manifester lors de la renonciation du président Collor de Mello (mais il faut dire que sa démission coïncidait avec la fin de son mandat). Ce mouvement est considéré comme l'un des plus grands mouvements de l'histoire et des marques historiques, avec les mouvements *Diretas ja*, et ultérieurement, le *Junho de 2013*. Depuis *Caras pintadas*, de nouveaux mouvements n'arrêtent pas de naître, comme c'est le cas du *Movimento Passe Livre – MPL (Mouvement passe libre)*, en 2003, qui « aura un rôle décisif en 2013¹³⁴ » (Gohn, 2020, p.104).

2.4.2 Mouvements en France : des révoltes du peuple contre la faim et la misère

Pour l'historienne des mouvements sociaux, D. Tartakowsky, la manifestation se déroule dans l'espace public de la rue. Elle émerge lentement jusqu'à se légitimer au moment où apparaissent tous les partis politiques de type moderne. Les XVIII^e et XIX^e siècles pour l'historienne sont considérés comme des siècles d'émotions populaires¹³⁵. Notre point de départ sera une marche de femmes en 1789 où « plus de 6 000 femmes marchent de Paris à Versailles les 5 et 6 octobre 1789 pour ramener le roi dans la capitale » (Morin-Routeau, 2003, p.8). Ces femmes réclamant du pain, elles ramènent le roi et sa famille à Paris au lendemain de leur marche. Pour Tartakowsky cela ne représente pas encore des manifestations, mais des investissements de l'espace urbain. Ces femmes dépensent toute leur énergie pour satisfaire un besoin immédiat : la fourniture de pain. Nous sommes dans le contexte de la Révolution Française et de la chute de la Bastille : « Le cas de la Révolution française est évidemment exceptionnel en France. Il est, qu'on le veuille ou non, le moment clé de l'histoire nationale » (Martin, 2021, p.12). Martin explique qu'en 1709, « des dizaines de milliers de Français moururent de faim et de froid, tandis que les arbres éclataient sous le gel et que le vin gelait dans les carafes » (Martin, 2021, p.23) et cela n'a pas amené le peuple dans les rues pour contester sa situation misérable. Pour l'auteur, ce qui a fait émerger la révolution est un changement de conscience politique du peuple français qui se dote d'une conscience collective sensible à l'inégalité dans laquelle il est pris en otage « la réussite de la Révolution par la suite

¹³⁴ Lors du mouvement *Junho de 2013*.

¹³⁵ *La Manif' : Histoire des mobilisations de rue*, par Danielle Tartakowsky, 2006, Paris, Regards (DVD). Disponible à la Bibliothèque Municipale de Lyon Part-Dieu.

consacrera cette perception comme la raison même de la contestation du régime. L'historiographie et les polémiques idéologiques feront le reste » (Martin, 2021, p.26).

Si nous avons fait le choix de commencer l'histoire des mouvements en France par cette marche des femmes de Paris à Versailles c'est parce que les 5 et 6 octobre 1789 « (elles) jouent le premier rôle dans l'opposition au roi. Le 20 juin 1792, des Parisiennes défilent, armées, obligeant sous la menace, le roi à boire à la Constitution » (Martin, 2021, pp.40-41). Une révolution, modèle à l'international, lancée aussi par les femmes françaises qui ont participées activement à cette marche historique : « elles vont occuper tout l'espace public. Elles sont présentes lors de la prise de la Bastille, rédigent des cahiers de doléance et des pétitions, créent des clubs à Paris et en province [...] elles sont très nombreuses à suivre les débats des assemblées [...] elles sont de toutes les manifestations » (Morin-Routeau, 2003, p.8). Même si hommes et femmes ont fait tomber le régime monarchique de l'époque, avec les caricatures de Louis XVI et de Marie-Antoinette et de leur Cour considérée comme onéreuse et médiocre par le peuple, les femmes protestataires resteront dans le « l'ombre » pendant de nombreuses années. Leurs initiatives se heurteront au refus des hommes « et à partir de 1795, après l'écrasement des dernières émeutes des sans-culottes, dans lesquelles les femmes ont tenu une place importante, la société politique française est définitivement fermée aux revendications féminines jusqu'en 1944 » (Martin, 2021, p.41).

Selon E. Fureix, à partir de 1820, « un nouveau répertoire protestataire se met en place dans la France de la Restauration, à l'initiative des élites libérales et adapté à la forme hybride du « gouvernement représentatif » (Fureix, 2014, p.47). Une chose intéressante à remarquer à cette époque est l'originalité de la forme que prennent les manifestations. Les Français.es manifestaient lors des enterrements, puisque les regroupements dans les rues, considérés comme une menace pour l'ordre public, restaient interdits : « dans une phase de restriction des libertés publiques, l'enterrement d'opposants notoires devient progressivement un rite de protestation routinier, entre hommage funèbre et affichage d'une opinion ou d'une croyance » (Fureix, 2014, p.48). Ces enterrements d'opposition sont inventés par les jeunes des Écoles et ils vont rapidement convaincre les élites libérales d'y adhérer : « Ils rassemblent des foules, parfois considérables – 100 000 personnes suivent le convoi de Manuel en août 1827 – qui traversent la capitale d'ouest en est jusqu'au cimetière » (Fureix, 2014, p.48). Enfin, le cimetière devient un espace d'expression, d'échange et surtout d'abri face à l'interdiction de manifester.

La période entre 1830-1880, sans que l'émeute disparaisse, voit apparaître d'autres formes de contestation sociale plus spécifiques des sociétés industrielles : « la grève et la manifestation. Les mobilisations recourent davantage à la médiation des appareils syndicaux et politiques. Violence physique, dérision et provocation y sont moins essentielles » (Bourguinat, 2014, p.58). Dans le monde rural, les formes de contestations restent « en suspens » car les paysans sont désorganisés face à la répression de l'armée et de la gendarmerie. Leurs contestations sont plutôt d'ordre opératoire, comme par exemple, devant un marché local où les prix sont considérés comme élevés. Il faut attendre : « la mobilisation du Midi avec la crise viticole, en 1907, pour identifier dans les campagnes la progression du répertoire moderne de la contestation : manifestations et marches pacifiques, syndicalisation des métayers, grèves d'ouvriers agricoles, etc. » (Bourguinat, 2014, p.59).

En ville, les couches populaires se mobilisent dès les années 1830 afin de revendiquer une réforme de la *Charte du peuple*, élargissant ses droits au « suffrage universel masculin ; au secret du scrutin (contre les pressions des propriétaires et des employeurs) ; à l'abolition du cens d'éligibilité » (Bensimon, 2014, p.80), entre autres revendications. D'autres causes mobilisent aussi : « les milieux radicaux, à l'instar du travail en usine, peu réglementé malgré une timide loi de 1833 sur le travail des enfants dans les fabriques textiles » (Bensimon, 2014, p.80). C'est un peu le réveil de la classe ouvrière qui se rend compte de conditions vulnérables et précaires dans lesquelles ils vivent dans les usines et d'autres milieux ouvriers. A cette époque, ces réunions se déroulent encore dans des *clubs*, du fait du caractère peu toléré de la manifestation.

La manifestation n'est pas encore la bienvenue. Cependant dès 1830 ces luttes se transformeront, à pas lents en manifestations comparables à celles que nous connaissons aujourd'hui. Nous sommes encore dans une époque d'émotions urbaines où les émeutes, les insurrections et les barricades sont au centre du mécontentement. Les barricades du 5 et du 6 juin 1832 sont un exemple de ce Paris qui fait éclater sa colère. A la fin des funérailles du général Lamarque (député contre la monarchie de Juillet), le mardi 5 juin 1832, où 100 mille personnes étaient réunies, les premières échauffourées éclatent entre les manifestants et les forces de l'ordre : « Tirs et jets de pierres donnent le signal de l'insurrection. "On assassine nos frères !", "Aux armes !", "Aux barricades !" s'écrient les plus déterminés, qui gagnent pour la

plupart la place de la Bastille, puis le faubourg Saint-Antoine, la porte Saint-Denis, les rues tortueuses des quartiers centraux » (Bouchet, 2014, p.113).

Les barricades à cette occasion, étaient au nombre de 200 sur lesquelles les insurgés utilisaient des « pavés, moellons, poutres, barres de fer, véhicules, meubles, ustensiles composant des barricades parfois mal ajustées, parfois conçues avec rigueur et savoir-faire. Les insurgés récupèrent ce qu'ils trouvent à leur portée » (Bouchet, 2014, p.115). Mais, malgré leur apparence spontanée, ces barricades avaient été organisées à l'avance. Un groupe armé était arrivé à occuper la mairie et d'autres lieux de pouvoirs afin de se réapprovisionner en armes avant d'annoncer la barricade. Selon T. Bouchet, nous pouvons citer quelques-unes des raisons pour lesquelles les barricades ne manquent pas : la radicalisation politique de l'opposition (à la *monarchie de Juillet*), le fait que le roi soit considéré comme un usurpateur : « sur fond de crise économique, d'augmentation du prix du pain et de paupérisme urbain, légitimistes et patriotes (républicains, bonapartistes) se sont structurés en sociétés d'action, telle la Société des amis du peuple » (Bouchet, 2014, p.116). Les barricades comptaient également avec la population en général qui pouvait rejoindre la rue ou projeter toute sorte d'objets depuis les fenêtres. De caractère très violent, les barricades laissaient des blessés et occasionnait des morts.

D'autres insurrections ont eu lieu. Le monde ouvrier était révolutionnaire à cette époque. Les insurrections à Lyon, connue comme *la révolte des Canuts*, le prouvent. Pour certains elles sont « considérées comme inaugurant les conflits violents entre le capital et le travail [...] elles dessinaient un premier schéma imparfait d'une classe de travailleurs, destinée à conquérir, par la force puisqu'il le fallait, sa place et ses droits » (Frobert, 2014, p. 121). Pour d'autres, « les Canuts demeuraient des barbares incapables de comprendre la modernité économique qui se mettait en place autour d'eux, et représentaient un danger à surveiller et à corriger » (Frobert, 2014, p. 121). Les salaires des travailleurs manuels, « habituellement faibles, couvrent à peine les dépenses strictement indispensables, la nourriture d'abord, de loin le premier poste des budgets, puis le logement, le vêtement, le chauffage et l'éclairage » (Robert, 2014, p.161). D'après V. Robert, la situation était tellement critique que le chômage obligeait les familles vivre du nomadisme, toujours à la recherche d'une opportunité de travail et toute la famille devrait coopérer financièrement, y compris les enfants. La lutte de la classe ouvrière s'est traduite aussi par le célèbre *Tour de rance* : « pour une mère, voir un fils prendre la route du toFranceFrance vers 1820, c'était presque comme un départ pour la guerre. Mais cette violence souvent meurtrière était également très ritualisée » (Robert, 2014, p.165).

En 1881, l'espace public est encore soigneusement défendu par le pouvoir et son « usage à titre symbolique et en vertu du maintien de l'ordre ne tolère que de brèves concessions sous strict contrôle. La loi de 1881 stipule notamment que les réunions doivent se dérouler dans un local clos et couvert » (Pigenet, Tartakowsky, 2014, p.182). Selon les deux auteurs, les réunions collectives sur la voie publique ne font pas partie des libertés démocratiques. Une autre année importante est celle de 1890, où le peuple français vit son premier 1^{er} mai. Ce mouvement inspiré par L'Angleterre et les États-Unis revendiquait, principalement, une journée de travail de 8h de travail. Tartakowsky explique que : « le 1^{er} mai leur semble l'occasion d'une affirmation et d'une matérialisation de la classe ouvrière dans son universalité, propre à constituer un pôle intégrateur d'une autre sorte » (Tartakowsky, 2014, p.275). Cette première édition de l'événement a compté avec plusieurs Français dans toute la France.

La CGT se forme en 1895, mais elle n'a pas beaucoup de pouvoir à ses débuts. Entre 1907 et 1935, la France se dirige vers une reconnaissance légale de la manifestation. Les mouvements sociaux deviennent alors acceptables dès lors qu'ils sont « bornés à la sphère du travail. Concrètement, les autorités peuvent tolérer les cortèges de grévistes pour autant qu'ils n'affectent pas l'ordre public, appréciation sujette à interprétations rien moins qu'objectives » (Pigenet, Tartakowsky, 2014, p.184). Depuis les années 20, « le mouvement ouvrier français se singularise par l'influence de longue durée que l'Union soviétique parvient à exercer sur son histoire » (Pudal, 2014, p.217). En contrepartie, entre 1924 et 1925 la droite catholique s'organise en tant que mouvement : la *Fédération nationale catholique* (FNC) « est aussitôt créée sur le modèle des mouvements de masse. Vouée à la défense des « intérêts de la religion, de la famille, de la société et du patrimoine national », elle vise large, évite de se situer sur un terrain partisan » (Pigenet, Tartakowsky, 2014, p.186). Les manifestations des catholiques peuvent être très violentes, mais, en règle générale, elles se déroulent dans le format des *meetings*, parfois précédés par des cérémonies religieuses : « on voit donc d'immenses cortèges – on ne parle jamais de « processions » –, ayant à leur tête l'évêque ou le président de l'Union diocésaine locale, s'écouler dans les rues, dans le silence le plus complet » (Lalouette, 2014, p.310). C'est aussi l'époque des mouvements des Grands Écoles et de quelques élites. Mais, droite et gauche, doivent attendre l'année de 1935 pour que la manifestation existe juridiquement et qu'elle devienne un droit du peuple.

Si le XX^e siècle a représenté l'âge d'or du syndicalisme ouvrier, celui-ci a pu être xénophobe à certains moments en France. L. Dornel explique que la France comptait un nombre important d'ouvriers étrangers : de 650 mille en 1860 à 1 million en 1881. Cela dérangeait la classe ouvrière française qui se mobilisait contre les ouvriers, toutes origines confondues : « elle s'exprime d'abord par des formes plutôt pacifiques de mécontentement (grèves, pétitions, manifestations). Mais elle est souvent très violente » (Dornel, 2014, p.295). L'entre-guerres et l'après-guerres mondiales n'a pas fait baisser la flamme de la contestation sociale. Plusieurs mouvements de résistance ont émergé pendant l'occupation nazie et le régime de Vichy¹³⁶.

Le 18 août 1944, la CGT et la *Confédération française des travailleurs chrétiens* (CFTC) appellent les travailleurs à une grève : « la vigueur du mot d'ordre, jamais lancé auparavant, et son rôle dans le soulèvement de la capitale montrent que la Libération fut aussi un véritable mouvement social » (Pigenet, 2014, p.427). Le mouvement ouvrier continue et les grèves sont fréquentes, à titre d'exemple : *les grèves d'août 1953* et *la grève des mineurs de 1963*. À partir de 1960, le monde rural « sort du silence » et rentre dans la lutte des classes : « en 1961, des syndicalistes du Finistère impulsent plusieurs actions pour protester contre le malaise agricole » (Martin, 2014, p.464). M. Wieviorka rappelle que les acteurs syndicaux sont devenus de plus en plus institutionnalisés. Ils sont au cœur de la négociation et cela exige de nouvelles compétences intellectuelles : « Celui-ci est ici un expert en droit, plus encore, un économiste qui apporte ses compétences professionnelles pour les mettre au service de l'action syndicale » (Wieviorka, 1982, p.134). Pour A. Touraine, M. Wieviorka et F. Dubet, le syndicalisme n'est pas seulement une coalition formée pour obtenir des biens, il se définit par les rapports de classe tout en mettant en cause les forces de production dans la société industrielle : « ce qui oblige à considérer le mouvement ouvrier comme un acteur social défini à la fois par des relations conflictuelles et par une référence positive, qu'il partage avec son adversaire, aux orientations culturelles de la société industrielle » (Touraine, Wieviorka, Dubet 1984, p.22)

2.4.2.3 Le Mai 68

Nous finissons notre réflexion sur les repères historiques des mouvements sociaux français avec *Mai 68*. Ceci a été un mouvement pluriel, avec différents acteurs (étudiant.e.s,

¹³⁶ Dont nous n'avons pas à parler maintenant car cela a déjà été abordé, en *Introduction*, avec le mouvement *Libération-Sud*, à l'origine du journal *Libération*.

ouvrier.e.s, intellectuel.le.s) et avec différentes stratégies de mobilisations : de la barricade, aux journées de grèves en passant par la manifestation conventionnelle : « À Paris, la fermeture de l'université de Nanterre, le 3 mai, puis, par ricochet, de la Sorbonne, vaut à l'agitation, depuis des semaines endémique, de gagner la rue » (Margairaz, Tartakowsky, 2014, p.477). Elle gagne presque toutes les villes universitaires de la France et : « culmine avec la nuit des barricades, le 10 mai, qui se solde par 460 interpellations et 367 blessés » (Margairaz, Tartakowsky, 2014, p.477). Les syndicats, répondent favorablement au mouvement « et s'accordent sur le principe d'une journée de grève avec manifestations, fixée au 13 mai, en définissant une série d'objectifs communs dont la « transformation du système économique par et pour le peuple » (Margairaz, Tartakowsky, 2014, p.477).

Après l'occupation des universités, la CGT lance un appel à occuper des usines et suggère une grève : « Dès le 15, les occupations s'étendent à certaines usines (Sud-Aviation, Renault-Cléon). Le 16, la CGT et la CFDT appellent, chacune à sa manière, à amplifier l'action, sans appel explicite à la grève générale » (Margairaz, Tartakowsky, 2014, p.478). Sur ce champs, il existe une sorte de solidarité entre les manifestants : travailleurs, étudiant.e.s et paysans manifestent. *Mai 68* représente souvent un mouvement politique et socio-culturel, principalement de la jeunesse française. Il marque également l'histoire des mouvements sociaux dans le monde et sert d'exemple à d'autres cadres protestataires dans des différents pays, ou même en France, avec une « reprise » de ce cadre révolutionnaire intense de luttes sociales.

Nous avons essayé de prendre quelques repères sur l'histoire des mouvements sociaux en France, tout en étant loin d'être exhaustive. Notre objectif étant de tracer une sorte de chronologie de ces rassemblements afin de saisir, plus ou moins bien, le fil conducteur des luttes de chaque pays (même s'il est complexe d'établir une sorte de modèle de luttes) afin de penser les mouvements sociaux que nous étudions ici. Par le passé, au Brésil, les luttes sociales ont été souvent contre le colonialisme, l'esclavage, le racisme, les inégalités et plus tard, la corruption et l'insuffisance des services de base d'une société. En France, les révoltes étaient contre la monarchie, la faim, le chômage et les mauvaises conditions de travail. Les acteurs de ces luttes sont différents, mais parfois, ils peuvent se rassembler. L'important n'est pas de comparer ces passés historiques de luttes, mais bien au contraire, de s'appropriier chacun afin de mieux saisir d'où émergent les nouvelles luttes sociales.

2.4.3 Le mouvement social comme une capacité d'*agir ensemble*

Le terme de mouvement social apparaît dans le vocabulaire français à la fin du XIX^e siècle à un moment où le concept même du « social, se stabilise dans les représentations permettant de classer, de hiérarchiser les entités que l'on fait inter-agir pour cadrer le monde : l'économie, le social, la politique » (Offerlé, 2010, p. 267). Le mouvement social est celui de *la bonne société* selon M. Offerlé. Il se différencie des révolutions, des émeutes, des insurrections et des barricades. Les manifestant.es sont censé.es faire usage de leur corps en tant que revendication politique, protester sous des formes plutôt pacifiques, loin de prendre les armes ou d'avoir dans l'esprit de tuer ou de blesser autrui. Pourtant, les mouvements sociaux débordent de colère et les épisodes de violences sont presque toujours présents, mais cette violence est acceptée au préalable comme une sorte d'incarnation du ressentiment (nous ne parlons pas ici de la violence policière ou des actes tels que l'incendie des voitures, entre autres). Offerlé explique que le terme de *mouvements sociaux* apparaît dans une revue des anarcho-syndicalistes, *Le Mouvement socialiste*, entre 1899 à 1914 et « il servira ensuite de label à une revue d'histoire sociale fondée en 1961 et prolongeant *l'Actualité de l'Histoire*, *Le Mouvement social* » (Offerlé, 2010, p. 267)

E. Neveu explique que la notion de mouvement social est problématique car elle renvoie souvent à un mécontentement, alors qu'un mouvement social est beaucoup plus ample que le mécontentement des citoyen.ne.s. Pour lui, le mouvement social fait référence à la notion certes, la plus connue du terme, celle de lutter pour une cause, de revendiquer un changement ; mais aussi, à des mouvements sociaux dans lesquels le mécontentement n'est pas forcément très présent. Dans ce sens, le mouvement est le fruit d'une évolution culturelle et d'une envie de se distinguer. Il donne comme exemple certains mouvements qui se sont fortement appuyés sur la mode afin de réclamer un nouveau style de vie, sans pour autant « dénoncer » d'autres styles vestimentaires et musicaux déjà existants. Pour éviter toute sorte de problème lié à la définition du terme en sociologie, Neveu propose de voir les mouvements sociaux comme une capacité « d'agir ensemble » (Neveu, 2019, p.6).

L'auteur se penche sur la notion d'*action collective* pour mieux travailler les mouvements sociaux sous un angle plutôt « classique », celui des protestations, des grèves et des pétitions : « Il s'agit d'un agir-ensemble intentionnel, marqué par le projet explicite des protagonistes de se mobiliser de concert. Cet agir-ensemble se développe dans une logique de

revendication, de défense d'un intérêt matériel ou d'une « cause » (Neveu, 2019, p.9). Il s'agit de revendiquer un nouvel *ordre de vie* visant « à des changements profonds ou, au contraire, être inspiré par le désir de résister à des changements ; il peut impliquer des modifications de portée révolutionnaire ou ne viser que des enjeux très localisés » (Neveu, 2019, p.9).

Enfin, Neveu propose de nommer les formes d'actions collectives en faveur d'une cause par *mouvements sociaux*. Pour l'auteur, normalement, il y a toujours un adversaire lors de ces mouvements. Dans le cas du mouvement *Fora Dilma*, l'adversaire était Dilma Rousseff et son parti de gauche. Pour *Nuit Debout*, le mouvement explose en raison du projet de *Loi El-Khomri*, et l'adversaire de ce mouvement est l'État qui précarise les conditions de travail. Mais Neveu souligne que d'autres mouvements naissent sans avoir d'adversaire très précis, c'est le cas des marches contre la pédophilie par exemple, ou des mouvements qui se sont déclenchés dans toute la France à la suite de l'attaque terroriste à *Charlie Hebdo*. Il s'agit plutôt de mouvement de soutien, de solidarité, d'un partage de deuil ou de tristesse, d'une envie de réunion pour juste *être et agir ensemble*.

Neveu remarque aussi la politisation des mouvements sociaux : « le pouvoir politique apparaît de plus en plus nettement comme le foyer de la puissance » (Neveu, 2019, p.12). Et ce « pouvoir politique est de plus en plus perçu comme le destinataire privilégié des protestations » (Neveu, 2019, p.12). Neveu souligne que les acteurs des mouvements sociaux ont de la force et il ne faut pas tomber dans le piège de les considérer comme la partie faible d'une société : « les mouvements sociaux constituent tendanciellement une arme des groupes qui, dans un espace-temps donné, sont du mauvais côté des rapports de force » (Neveu, 2019, p.17). Mais ces rapports peuvent s'inverser et la rue peut sortir gagnante du « combat ». Enfin, pour C. Tilly, « *The social movement, as an invented institution, could disappear or mutate into some quite different form of politics* » (Tilly, 2019, p.40).

2.4.3.1 La manifestation : une façon très courante d'agir ensemble

Les mouvements sociaux impliquent différentes manières de faire connaître leurs revendications : la manifestation de rue, la grève, la pétition, les performances artistiques, les marches, et plus récemment des nouvelles formes de mobilisation sur internet. Dans notre corpus, la manifestation de rue est la forme qui apparaît le plus fréquemment. Selon O. Fillieule et D. Tartakowsky la manifestation de rue est « une forme d'action politique reconnue, tant par

ceux qui y ont recours que par ceux qu'elle cible : les acteurs politiques, le patronat et l'opinion publique. Forme d'expression politique, elle renvoie à un univers de pratiques, multiples mais pas infinies » (Fillieule, Tartakowsky, 2013, p.11).

Tartakowsky explique que la manifestation va naître de la révolution, des émeutes, des insatisfactions et des barricades. Mais, plus tard, elle va différer de ces *actions* car elle s'inscrit dans la durée et elle est dotée de stratégies. Capable de mobiliser des foules et des forces afin d'atteindre un objectif pas forcément immédiat, la manifestation s'inscrit dans la durée du temps politique et elle est capable de capitaliser des acquis. C'est un bien commun, un espace du collectif et du privé. Elle n'est réservée ni à la gauche, ni à la droite. Elle appartient à tous/toutes. La manifestation est un plaisir aussi, donnant le sentiment au peuple de faire quelque chose, de faire l'Histoire, c'est du politique. La manifestation représente un mixte d'émotions également, elle peut mélanger facilement les violences à la fête¹³⁷.

Fillieule et Tartakowsky expliquent que la manifestation de rue est entendue comme : « toute occupation momentanée par plusieurs personnes d'un lieu ouvert public ou privé et qui comporte directement ou indirectement l'expression d'opinions politiques » (Fillieule, 1997, p.44 ; Apud Fillieule, Tartakowsky, 2013, p.12). La manifestation suppose « l'existence d'organisations dotées, sinon d'une stratégie, du moins d'une capacité relative à maîtriser ce qui cesse d'être une foule (Fillieule, Tartakowsky, 2013, p.12). Enfin, « la manifestation est essentiellement un phénomène urbain lié à l'invention de la rue comme lieu géométrique de la contestation politique » (Fillieule, Tartakowsky, 2013, p.12). Selon les auteurs, la manifestation a besoin de quatre éléments pour exister : l'occupation des lieux publics/physiques ouverts, une forme d'expression bien dessinée, le nombre de manifestant.e.s et la nature politique de la démonstration. Au-delà de ces éléments de définition, « ce qui fait au fond la manifestation, c'est l'interaction tout à la fois concrète et symbolique entre plusieurs types d'acteurs, soit directement présents soit impliqués à distance » (Fillieule, Tartakowsky, 2013, p.18).

2.4.3.2 D'autres formes contestataires : la marche et la grève

La manifestation est le mode d'*agir ensemble* le plus courant dans notre corpus, mais il est important de donner une définition de *marche* et de *grève*, car elles font aussi partie

¹³⁷ *La Manif* : Histoire des mobilisations de rue, par Danielle Tartakowsky, 2006, Paris, Regards (DVD). Disponible à la Bibliothèque Municipale de Lyon Part-Dieu.

quelquefois de notre corpus. La marche, est inspiré de la religion, du militarisme et du civisme des marches : « la tradition des pèlerinages et des processions [...] L'imprégnation militaire ne fait pas davantage de doute concernant des mouvements où l'efficacité tactique le dispute à la démonstration de force et de discipline » (Pigenet, Tartakowsky, 2003, p.73). Historiquement, les auteurs expliquent que les marches étaient plutôt liées à des mouvements paysans. Étymologiquement, marcher veut dire aussi *marquer*, marquer son territoire, laisser ses traces. Aujourd'hui, « les marches participent d'abord de considérations tactiques élémentaires : contrôler les usages réels ou symboliques d'un espace public délimité » (Pigenet, Tartakowsky, 2003, p.75). Les marches dans notre corpus apparaissent comme cette forme de déplacement d'aller d'un point à l'autre. Souvent, à l'abri des lieux symboliques : marcher le long des Champs Élysées ou le long de l'Avenida São Paulo. La marche, le déplacement, le mouvement corporel est le propre des manifestations. Manifester signifie impliquer son corps, réaliser des mouvements physiques dans l'espace public.

Pour finir, la grève fait partie des mouvements sociaux, et par conséquence elle apparaît aussi dans notre corpus. Tartakowsky montre que la grève s'inscrit dans un temps stratégique. C'est le temps de la négociation. Elle peut être liée aux objectifs de solidarité. La manifestation est une conséquence un peu obligée de la grève¹³⁸. B. Giraud précise que « la grève s'est historiquement imposée comme une pièce centrale du répertoire contemporain de l'action collective et syndicale » (Giraud, 2009, p.256). La grève est née à l'ombre du monde ouvrier. Autrefois très populaire, elle passe aujourd'hui par une sorte de déclin. Cela ne veut pas dire que le monde du travail est devenu idéal, mais surtout, que d'autres formes d'*agir ensemble* sont opérées par cette classe. G. Groux et J-M. Pernot définissent la grève comme « un arrêt collectif et concerté du travail, initié par des salariés en vue d'appuyer une revendication professionnelle » (Groux, Pernot, 2008, p.256).

De ce fait, elle exerce une pression économique très forte et elle fonctionne dans un ordre d'échanges - « *vous augmentez mon salaire et je vous redonne ma force de production* »¹³⁹, alors que la logique d'une manifestation n'est pas la même (la non-destitution de Dilma Rousseff, dans l'exemple du mouvement *Fora Dilma*, n'engendrait pas le départ des brésiliens du pays ou d'autres menaces/échanges). Une grande majorité de revendications

¹³⁸ *La Manif* : Histoire des mobilisations de rue, par Danielle Tartakowsky, 2006, Paris, Regards (DVD). Disponible à la Bibliothèque Municipale de Lyon Part-Dieu.

¹³⁹ Notre exemple.

liées à la grève sont plutôt d'avoir un résultat dans l'immédiat, visant à un objectif très précis, contrairement à une manifestation où les plus diverses revendications s'ajoutent dans l'agenda des manifestant.e.s.

Manifestation et grève peuvent cohabiter et c'est le cas dans quelques articles de presse de notre corpus. Par ailleurs, même si la manifestation prédomine dans notre étude, il est intéressant de voir comment d'autres formes d'*agir ensemble* se combinent à la manifestation : les marches, les grèves, des performances, des forums sur internet, entre autres actions collectives.

2.4.4 Le répertoire de l'action collective

La sociologie des mouvements sociaux s'est préoccupée aussi d'établir un répertoire de l'action collective car « *History also helps identify significant changes in the operation of social movements (for example, the emergence of professional staffs and organizations specializing in the pursuit of social movement programs* » (Tilly, Wood, 2019, p.6). Les mouvements sociaux sont devenus des « organismes » qui nécessitent une organisation, des ressources, un cadre, des performances et des stratégies d'action. Dans cette partie nous abordons les notions les plus importantes en sociologie des mouvements sociaux, qui font écho dans d'autres disciplines telles que les sciences de l'information et de la communication.

Depuis les années 80, aux Etats-Unis, se développe un ensemble d'études « qui soulignent qu'une mobilisation ne dépend pas tant de la disponibilité de ressources, de l'ouverture d'opportunités politiques ou d'un calcul coûts-bénéfices que de la façon dont ces différents éléments sont perçus et du sens qu'on leur donne » (Contamin, 2010, p.55). Ces études se concentrent sur l'explication de la construction de sens engagée par les manifestant.e.s dans une action collective. Le concept de *cadre* apparaît : « on le doit initialement à Bateson (1954) qui affirme que chaque interaction suppose de la part de ceux qui y participent des "cadres interprétatifs" par lesquels ils définissent comment les actions et les paroles des autres doivent être comprise » (Contamin, 2010, p.55).

Il est inclus « dans un cadre macrosociologique, d'abord pour étudier les processus de cadrage médiatique (Tuchman, 1973), ensuite pour travailler plus spécifiquement sur la façon dont les médias « cadrent » les mouvements sociaux [Gitlin,1980] » (Contamin, 2010, p.57). Et

finalement, pour rendre compte de comment « les acteurs des mouvements sociaux eux-mêmes « cadrent » leurs propres activités [Gamson, Fireman, Rytina, 1982 ; Snow et al., 1986 ; Benford, Snow, 2000] » (Contamin, 2010, p.57). Ces *cadres* reposent dans un premier temps sur l'idée de l'injustice sociale : « les entrepreneurs [des mobilisations] cherchent à influencer sur les représentations que leurs différents publics ont de la réalité. Ils insistent sur l'idée de l'injustice d'une situation sociale. (Contamin, 2010, p.58)

Pour J-G. Contamin, plusieurs facteurs sont en jeu dans la « réussite » de ces *entreprises de cadrages* : le cadre d'interprétation construit par les entrepreneurs des mouvements doit entrer en résonance avec le champ culturel dans lequel ils s'investissent ; le mouvement doit passer une image de crédibilité ; il doit y avoir une adéquation avec les mythes de la population-cible ; et une proximité des revendications de la vie quotidienne. La sociologie des mouvements sociaux des États-Unis, suivie par la France et le Brésil s'est beaucoup intéressée aux analyses de cadres. Ils sont devenus des éléments constituant une nouvelle problématique en sociologie. Selon Contamin, dans cette optique, les luttes de sens auraient pour certains un rôle premier dans les mobilisations, en contribuant sur le long terme à l'adhésion des nouveaux/nouvelles sympathisants.e.s. Le *cadre* fait partie d'une *stratégie* et dans cette thèse il rejoint le texte « *la manifestation de papier* » de Champagne, dont nous avons déjà parlé dans notre partie *Événement et représentation*. C'est-à-dire, un cadre opéré par les manifestants.e.s afin de construire un sens, en ayant pour cible les médias.

D'autres concepts mobilisés dans la sociologie des mouvements sociaux sont ceux d'*organisation* et des *ressources*. Pour E. Pierru, il faut regarder les mouvements sociaux comme des technologies sociales. L'organisation donne, à une mobilisation, sa reconnaissance juridique, mais aussi culturelle dans la société : « si un mouvement social organisé, a une probabilité plus élevée d'être reconnu par ses adversaires et par les autorités ; c'est que les organisations permettent à des griefs sociaux d'accéder à l'existence politique » (Pierru, 2010, p.25). Selon lui, la sociologie classe deux types d'organisations : les *organisations formelles* et les *organisations informelles* : « les organisations formelles ont plus de chances de durer car leur financement est assuré par les militants.

Les organisations informelles ont une durée de vie plus limitée » (Pierru, 2010, p.30). L'auteur attire l'attention sur le fait que la formalisation et l'institution d'une organisation peuvent être contestées par ses activistes tout en faisant émerger des nouvelles formes

d'organisations plus « radicales » au sein d'une même cause. Selon Pierru : « les organisations sont envisagées comme des réalités qui ont une épaisseur sociale/culturelle et qui sont 'éprouvées' par des militants mus autant par des émotions que des considérations purement stratégiques » (Pierru, 2010, p.32). Finalement, presque tous les mouvements passent par un type d'organisation, même si parfois l'organisation est autour de sa « spontanéité ».

Comme toute organisation, un mouvement social a besoin de *ressources* pour exister. Les *ressources* font partie des paradigmes les moins étudiés en sociologie, selon Pierru. Cette branche de la sociologie des mouvements sociaux a été initiée par J.D. McCarthy et baptisée « *école de la mobilisation des ressources* ». La première chose à noter est que la plus « simple » organisation d'un mouvement fait déjà partie d'une *ressource* : « l'organisation est, en soi, une ressource susceptible de capter et d'injecter d'autres ressources pour permettre l'émergence et le maintien d'un mouvement social » (Pierru, 2010, p.34). Toujours dans la lignée américaine de l'étude sociologique des mouvements, la provenance des *ressources* a été classée comme *Indigène*, quand elle « est propre au groupe directement intéressé à la satisfaction des buts du mouvement » (Pierru, 2010, p.35), et *Exogène*, quand elle est injectée « par des militants par conscience et autres professionnels de la contestation » (Pierru, 2010, p.35).

Au-delà de cette classification, et dans une conception de M.M. Ferrée (1979), Pierru explique que les *ressources* d'un mouvement peuvent être *matérielles*, ce qui correspondrait au capital employé (l'argent) dans le mouvement, et aux techniques de communication ; et *immatérielles*, comprenant le savoir et le savoir-faire des militants. Pierru rappelle que J.D. McCarthy et B. Edwards (2005), proposent également d'autres catégories de *ressources* comme *culturelles*, *humaines* *informationnelles*, *morales* et *socio-organisationnelles*. Parmi ces *ressources*, les *ressources morales* (McCarthy et Edward), sont très importantes car elles apporteront la reconnaissance des autorités, des médias et du public.

Le *temps*, pour Pierru, est considéré aussi comme une *ressource* précieuse et fondamentale : « le temps nécessaire à rédiger des tracts ou écrire des courriers requiert des compétences spécifiques qui supposent un rapport de familiarité avec l'écrit » (Pierru, 2010, p.36). Du point de vue des organisateurs, il faut investir leur temps dans la préparation du mouvement. Du point de vue des manifestant.es, il faut aussi investir leur temps personnel dans la marche, dans la grève ou dans la manifestation. Dans une réflexion de ce qui peut faire office de *ressource*, tout peut devenir *ressource*, et nous pouvons gagner ou perdre ces *ressources* facilement : « la cote de ces ressources n'est jamais fixée une fois pour toute, elle varie au fil de

leurs interactions et de l'évolution des rapports de force dans les mobilisations contestataires. » (Pierru, 2010, p.37).

D'autres termes sont indispensables pour cette discipline : les *performances* et les *stratégies d'action*. Pour parler de cela, notre choix repose sur la lecture de Fillieule sur les études de Tilly. Fillieule débute ses propos en figurant que « l'on est frappé par l'extraordinaire inventivité des contestataires dans les tactiques qu'ils déploient pour se faire entendre ; mais aussi par le recours récurrent à certaines formes d'action, au premier rang desquelles la grève et la manifestation » (Fillieule, 2010, p.77). Il explique que la sociologie s'est beaucoup intéressée à cette problématique et que la théorie qui reste la plus contemporaine est celle de Tilly, apparue en 2008.

Dans son premier ouvrage, Tilly « commence par préciser que le succès de son concept a eu pour premier effet d'en diluer le sens, la plupart des usages se contentant de mobiliser l'une ou l'autre des fameuses métaphores » (Fillieule, 2010, p.81). Tilly parle d'une sorte d'uniformité des actions au niveau des actions telles que crier, chanter, s'asseoir, marcher, conspuer, applaudir, entre autres. Fillieule parle également des interactions réglées comme : « rassemblements statiques, défilés, occupations de la voie publique, occupations de locaux, meetings en plein air, opérations escargot, opérations commando, séquestrations, et actions symboliques » (Fillieule, 2010, p.81).

Dans la séquence, nous parlons de performances (prise de la parole, défilé, manière de s'habiller, etc). Les performances ne peuvent pas être très originales, dans le sens où elles suivent un *répertoire de contestation*, ce dernier, a été décrit par Tilly : « à partir du milieu des années 1990, Tilly a progressivement eu recours au terme de répertoire pour désigner aussi des agencements spécifiques d'interactions et de performances en fonction des groupes concernés » (Fillieule, 2010, p.82), et sa définition du répertoire répond à sept critères :

1. Un nombre limité de standard de performances ;
2. Stabilité des performances. Les performances changent relativement peu d'un rassemblement à l'autre ;
3. Une conscience partagée de ces performances au niveau des organisateurs, manifestant.e.s et des pouvoir public (et nous ajoutons, de la part des médias également) ;

4. Des répertoires tactiques qui peuvent coexister au sein d'une même contestation selon les convictions de chaque manifestant.e ;
5. Au sein de ces répertoires tactiques, différents acteurs font leurs choix stratégiques ;
6. La modalité des répertoires est liée à la dé-différenciation des acteurs ;
7. La performance innovatrice se forme par dérivation et par détournement. Mais, elles finissent par se cristalliser et acquérir des frontières bien visibles.

Les performances selon des formules bien répertoriées, ciblent souvent les centres urbains et les lieux du pouvoir. Elles passent par un processus d'automatisation avec des formes rituelles et déjà acceptées « par la participation électorale, les grèves, les manifestations, les réunions électorales, les rassemblements publics, les marches pétitionnaires, les insurrections planifiées, l'invasion des assemblées officielles, les mouvements sociaux organisés et les campagnes électorales. » (Fillieule, 2010, p.84). Autrement dit, « si les changements dans les opportunités politiques rendent obsolètes certaines performances et instaurent des conditions favorables à l'introduction de nouvelles, encore faut-il, à un moment donné du temps, que des individus et des groupes innovent [...] » (Fillieule, 2010, p.84).

Pour finir ce chapitre, nous allons aborder la question de la Nation et de la construction des peuples mythiques. Nous allons réfléchir sur la nation et le peuple, principalement, celui qui est représenté par la classe-moyenne et par l'autodésignation d'être le peuple lors des mouvements sociaux. A la fin de cette partie, nous allons approfondir la réflexion autour du mythe et de la sémiotique.

2.5 La nation imaginée et son peuple mythique

2.5.1 « L'étranger »

Nation, nationalité, identité, citoyen.ne, peuple, culture. « Nous vivons dans un monde formé par des nations, des états-nations et tous les jours nous utilisons un vocabulaire complètement investi par cette question nationale » (Noiriel, 2011)¹⁴⁰. Or, qu'est-ce qu'est une nation et quand les groupes d'individus commencent-ils à se reconnaître comme tels ? « L'Europe du XIX^e siècle, fut agitée par l'éveil des nationalités » (Dortier, 2004, p.584).

¹⁴⁰ *Qu'est-ce-qu'un peuple ?* Conférence de G. Noiriel, à l'UTLS, en 2011, à Bordeaux.

Diverses provinces demandent leurs indépendances et revendiquent leur unification pour former des nations : « le "principe de nationalité" s'est donc massivement appuyé sur la culture pour alimenter les mouvements de libération nationale qui se développent contre les régimes impériaux » (Noiriel, 2007, p.17).

Le débat autour de la question « *qu'est-ce qu'une nation ?* » est long et semble n'avoir jamais de fin. Nous n'avons pas la prétention ici de donner un compte-rendu exhaustif de toutes les approches. Nous allons commencer par le repère historique de cette notion qui est celui de E. Renan¹⁴¹. Dans une conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 1882, Renan commence son propos en soutenant l'idée de que le mot nation est imprégné de dangers et de malentendus. Selon lui, le problème consiste à associer une « race » et une langue à une nation : « on confond la race avec la nation, et l'on attribue à des groupes ethnographiques ou plutôt linguistiques une souveraineté analogue à celle des peuples réellement existants »¹⁴². L'auteur insiste sur le fait qu'une nation ne devrait pas se configurer à partir d'un modèle de « race ». Il faut partir du présupposé qu'il n'existe pas de « race » à l'état « pur » : « la vérité est qu'il n'y a pas de race pure et que faire reposer la politique sur l'analyse ethnographique, c'est la faire porter sur une chimère. Les plus nobles pays, l'Angleterre, la France, l'Italie, sont ceux où le sang est le plus mêlé »¹⁴³.

Malgré le fait que le mot *International* soit « à la mode » aujourd'hui, cela fait mention à quelque chose loin du « mon national » ou de ce que « je connais bien ». Mais, le mot *Étranger* apparaît aussi, et son interprétation entraîne un peu plus de confusion. Son étymologie démarre avec l'adverbe latin *extra* qui signifie en dehors. *Extraneus* a été une dérivation. Dû à une évolution phonétique, le mot a abouti à *estrange* et, finalement à *étrange*. *Étrange* était utilisé pour désigner quelqu'un qui est d'une autre origine géographique, mais, ce mot a pris une autre tournure en signifiant aussi *bizarre*. Jusqu'au XVI^e siècle, les deux sens cohabitent dans ce même mot *étrange*, ce qui a pu rendre diverses situations très gênantes (dire que quelqu'un était

¹⁴¹ Il est important de clarifier que nous ne faisons pas part des penchants totalitaires de cet auteur.

¹⁴² Version électronique de la Conférence *Qu'est-ce qu'une nation ?* de E. Renan. Accès sur ; [Ernest Renan, Qu'est-ce qu'une nation? \(uqac.ca\)](http://Ernest.Renan.Qu'est-ce-que-une-nation?)

¹⁴³ *id.*, p.38. Nous interprétons ce passage non pour son caractère de supériorité d'un pays par rapport à d'autres, mais plutôt sous un angle d'un contre-racisme (non retrouvé dans la pensée de E. Renan). Les pays cités par l'auteur, dans une sorte de stéréotype et d'imaginaire, sont pris comme des pays les plus nobles. Ici, nous entendons ce passage comme : même autour d'un imaginaire raciste d'une « race pure », les pays les plus « nobles » sont des arènes de la diversité ethnoculturelle.

étrange voulait dire qu'il était d'une autre origine géographique et/ou qu'il était *étrange* dans le sens d'être une personne *bizarre*).

L'encyclopédie *Universalis* qualifie d'étranger quelqu'un qui est d'une autre nation, qui n'appartient pas à un groupe, à une famille ou tout simplement qui n'est pas connu. Le *Cnrtl* donne une définition de plus, en définissant le mot comme représentant quelqu'un qui ignore ou qui se sent indifférent par rapport à quelque chose. *Le petit Robert* nous fournit des synonymes : *intrus, apatride, inconnu, tiers, exotique, différent, extérieur, éloigné, en dehors, et détaché*. Les dictionnaires brésiliens, en portugais, comme *Aurelio* qui est une référence en termes de dictionnaire, gardent le même sens qu'*Universalis* (quelqu'un venant d'une autre nation). Ce rapide tour de quelques dictionnaires nous montre que ce mot est à prendre avec précaution. En France, le simple usage du mot *étranger* peut être péjoratif, alors qu'au Brésil celui-ci n'a pas forcément la même connotation. Le mot étranger peut aussi être dans l'imaginaire des lecteurs.trices qui se font une image personnelle de l'autre, de cet *étranger*. Ce mot est important ici car les médias brésiliens réfléchissent parfois sur la question de l'immigration en France ou des *étrangers* (*Nuit Debout*, des manifestations en soutien à la Palestine ou à l'Israël et d'autres rassemblements en faveur d'une prise de conscience plus humaine par rapport à la *Jungle de Calais*).

Pour Z. Bauman l'étranger cause toujours une sorte de malaise pour différentes raisons : il peut représenter le danger : « les étrangers sont dangereux, ainsi, chaque étranger est un danger » (Bauman, 2013, p.88) ; nous renvoyer à une sorte de mystère, d'incertitude, à une zone d'obscurité : « l'étranger est, par définition, quelqu'un dont l'action est guidée par des intentions que, au maximum, nous pourrions essayer de deviner, mais personne ne le saura avec certitude » (Bauman, 2009a, p. 22) ; et finalement, il peut être jugé comme un intrus, comme quelqu'un qui est dans « notre territoire » pour « voler » nos opportunités professionnelles, pour disséminer des maladies ou encore il peut représenter une menace terroriste¹⁴⁴. Selon Bauman, le bon regard sur « l'étranger » serait du *non-je* : « de cette manière, en tant que proposition, nous comprenons que Bauman établit la nécessité de développer un possible regard sur les changements de contingences populationnelles en incluant la reconnaissance de l'autre comme étant un non-je » (Silva, de Souza, 2018, p.41). Ce *non-je* nous apparaît une idée éclairée dans le sens que *je* prends conscience de *mon* corps et de *mes* convictions en tant qu'être humain et *je* respecte l'autre qui est porteur d'un corps et d'autres convictions. Il.elle est un *non-je*, mais

¹⁴⁴ Voir Baumann, 2009b, p. 178.

il a son *je* à lui, et dans l'ensemble, cette différence entre les *je* ou l'unité des *non-je* formera la démocratie d'après Loraux.

2.5.1.1 La « race »

Évoquer une « race »¹⁴⁵, un caractère national ou une âme signifie « considérer la "nation" comme s'il s'agissait d'un être humain » (Noiriel, 2007, p.13) et cela renvoie à un problème car, la nation est formée d'êtres singuliers. Ces êtres ont des statures diverses, des formats de visages uniques, des couleurs de peaux différentes, des natures de cheveux variées, de multiples accents (et langues), ils pratiquent des religions différentes (ou tout simplement, ils.elles sont agnostiques). Enfermer l'individu dans une case trop étroite où la nationalité serait circonscrite à un modèle d'être humain dans un lieu géographique donné, demeure la grande problématique de la *nation* et/ou de la *nationalité*. Nous nous intéressons ici aux notions de *nation*, *nationalité*, *origine*, *identité* et *peuple* car invoquer une rubrique *Internationale* d'un journal pose des questions dès le départ.

Dans les mots étranger ou nationalité, demeure un autre mot ségrégatif, celui de « race ». Nous trouvons plusieurs définitions du mot « race » sur le *Cnrtle*. Dans un sens littéraire il signifie un *ensemble de personnes appartenant à une même lignée, à une même famille, espèce humaine, l'humanité, ensemble des descendants d'une même personne, ensemble de personnes ayant entre elles des caractères communs importants*. L'approche biologique dit qu'il s'agit d'une *subdivision de l'espèce fondée sur des caractères physiques héréditaires, représentée par une population*. Anthropologiquement : c'est un *groupement naturel d'êtres humains, actuels ou fossiles, qui présentent un ensemble de caractères physiques communs héréditaires, indépendamment de leurs langues et nationalités*. Enfin, toutes ces définitions (à l'exception d'une définition de race du type : mammifères, reptiles, entre autres espèces animaliers/insectes) renvoient à la problématique exposée par G. Noiriel, où la *nation* s'incarne dans l'image, dans le modèle d'un être humain (une supposée race blanche ou noire, par exemple, ou encore une race des personnes ayant une petite stature, etc).

¹⁴⁵ Nous avons utilisé ce terme de « race » ici pour rappeler E. Renan et faire appel à une réflexion autour du texte de S. Khiari, plus tard dans ce même texte. Le mot de l'auteure, dans cette thèse, pour désigner les différentes nationalités sera celui d'origine.

Il est pertinent de parler d'*origine* dans cette étude car les deux sociétés que nous étudions dans cette thèse, la France et le Brésil, nous semblent cristalliser des problèmes majeurs liées à la légitimation des individus qui forment leurs peuples. D'un côté, la France avec un flux migratoire jugé important (principalement la part non-européenne). Et, de l'autre côté, le Brésil, pays marqué par les inégalités et le racisme, où les personnes à peaux noires ou métis, restent encore à la marge de la société malgré le fait curieux que « plus de la moitié des Brésiliens se soient auto-déclarés « noirs » ou « métis » lors du dernier recensement décennal » (Naudascher, 2014, p.12).

Au-delà des clivages internes concernant les *origines* des citoyen.nes, l'*origine* d'un peuple se joue également dans ses représentations médiatiques. Nous abordons le thème des origines sous un angle de S. Khiari. L'auteur entend par « race » une sorte de synonyme de « race sociale » « puisque la race n'est autre que la relation de domination et de résistance à l'oppression qui existe entre groupes humains racialisés » (Khiari, 2013, p.120). Khiari associe le mot « race » à la discrimination et aux privilèges : « Parfois pour mieux comprendre les choses, il suffit de changer les mots. Je propose ainsi de substituer systématiquement au mot « discriminations », son contraire « privilèges » (Khiari, 2013, p.120). Nous adoptons ce point de vue dans le sens où selon l'origine sociale ou selon des traits biologiques de chaque être, des stigmates, des racismes, des favoritismes ou des discriminations peuvent avoir lieu. Nous ne voulons pas non plus adopter une posture déterministe, mais il serait naïf de considérer que celle-ci est une question du passé.

La définition de Khiari, concernant cette tension entre les deux pôles indique que des *discriminations* et *privilèges* sont repérés dans notre corpus brésilien. Nous nous permettons d'évoquer quelques illustrations de ce phénomène afin de mieux visualiser l'écart entre ces *origines*. Le journal *Le Monde* adopte, principalement, les termes de *discriminés*, *défavorisés* et des *oubliés* pour aborder la précarité des Brésiliens noirs et métis vivant dans les bidonvilles. Le titre *JO 2016 : à Complexo do Alemão, les oubliés de Rio*¹⁴⁶ déconstruit justement cet imaginaire qui peut être liée à la discrimination et à la précarité. Le *Complexe do Alemão* est l'une des *Favelas* considérée comme l'une des plus dangereuses du fait de l'omniprésence du trafic de drogues et de l'occupation militaire/policière, en plusieurs points stratégiques, ce qui

¹⁴⁶ JO 2016 : à Complexo do Alemão, les oubliés de Rio, *Le Monde*, 11.08.2016.

engendre des scènes de guerre civile entre trafiquants et forces de l'ordre. Qui dit *Favelas Brésiliennes*, dit pauvreté, « origine noire » et par conséquent discrimination. Le terme d'*oubliés* vient justement montrer la situation précaire dans laquelle vivent les Brésiliens.ne.s d'origine africaine. Un clivage sans fin entre les *blancs* (d'origine Européenne) et *noirs/métis* (d'origine Africaine ou des peuples autochtones).

Parfois ces discours médiatiques sont servis par un ton de dénonciation des situations précaires dues aux origines (des tensions visibles lors des mouvements sociaux également), comme c'est le cas pour le titre cité antérieurement. Néanmoins, d'autres textes dénoncent et nourrissent encore certains stéréotypes, parfois, avec un certain mépris. L'article *Rio ne veut pas du funk des favelas*¹⁴⁷, publié également dans *Le Monde*, est une illustration de ce travail complexe pour rendre compte d'une situation, la dénoncer, sans pour autant tomber dans le piège d'un imaginaire construit.

L'article du *Monde*, parle plus globalement des *Jeux Olympiques*, des mouvements sociaux et du fait qu'un spectacle de *funk* s'est déroulé lors de l'ouverture de cet événement. La critique du journaliste repose sur le fait que les *bals funk* étaient interdits dans les *Favelas* (alors que c'est un style musical issu de ce milieu), et que, curieusement, le pays a fait appel à ce style de danse et musique, dite populaire, pour le représenter lors de l'ouverture des Jeux Olympiques, alors que derrière les grands rideaux de cette cérémonie, le *funk* est méprisé parce que considéré comme une « musique de noirs », une « musique de *favela* » ou un style musical de « basse culture ». En même temps que le texte dénonce, il renforce certains imaginaires liés à ces communautés marginalisées. Nous retrouvons plusieurs stéréotypes : les noirs, la drogue, le sexe et le crime.

« Ici on danse, la sueur au front et le funk au corps. Dans ce fourmillement humain, dans cette frénésie de chairs se perpétue une sorte de liberté originelle qui colle si bien au Brésil, pays jeune, inégalitaire et explosif » ou « A 7 heures du matin, les corps s'épuisent, la furia s'apaise. Quelques tirs en l'air. Des vertiges, des couples qui s'embrassent. Un travesti tournoie sous les gradins les seins nus ». Ce reportage nous amène au cœur d'un impasse des origines de la société Brésilienne : nous ne retrouvons que des jeunes noirs sur les six photos illustrant cet article. L'article suggère également une suprématie du peuple blanc sur les peuples noirs. Enfin, cette situation apparaît sur un grand nombre d'articles, où les journalistes

¹⁴⁷ « Rio ne veut pas du funk des favelas », *Le Monde*, 19.08.2016.

sont entre dénonciation, déconstruction des mythes ou bien à l'inverse, ils les renforcent parfois.

Du côté des *privilèges*, en tenant compte du corpus brésilien, les *blancs* sont associés aux *favorisées* et/ou les *aisés* ou même à la *classe moyenne*. Dans le corpus français, il y a moins de détails en ce qui concerne l'immigration en France. Malgré cette absence de détails, les journaux brésiliens ont saisi le clivage que cela représente en France et sur certains textes nous nous apercevons que les Français d'origine Européenne sont considérés comme des personnes plutôt *privilegiées*, alors que ceux qui ont d'autres origines, principalement arabes et africaines, font partie plutôt d'une communauté *discriminée*, souvent habitant les banlieues et vivant dans la vulnérabilité. Pour Khiari, « *le peuple Français est le peuple français blanc ! Et j'ajouterai, pour être plus précis : européen et chrétien d'origine. Les autres, ceux qui n'ont pas eu la chance de naître blancs, européens et chrétiens, font et ne font pas partie du peuple : ils sont le tiers-peuple* » (Khiari, 2013, p.123).

Enfin, l'origine est une problématique lors des représentations médiatiques. Du côté du journaux français, les Brésilien.ne.s apparaissent comme ce peuple blanc et noir vivant dans une certaine rivalité, faisant tomber le mythe du peuple solidaire et heureux. Du côté des journaux brésiliens, on ne fait aucune référence à la couleur de peau des personnes, mais nous avons l'image d'un peuple blanc et d'origine chrétienne à partir des nombreuses photos. En d'autres mots, le peuple français est celui non-musulman, chrétien ou le peuple de la laïcité. En tous cas, la communauté arabe apparaît comme étant non-française. Cette réflexion est importante pour penser à l'image que les journalistes renvoient d'une société, appelée aussi nation, malgré le fait que ce dernier terme ne soit presque pas employé par les journalistes français et brésiliens qui préfèrent les termes : pays et société.

2.5.2 La nation comme une communauté imaginée

Nous commençons par notre notion de nation, issue de B. Anderson qui propose une conception opératoire de nation : « dans un esprit anthropologique, je proposerai donc de la nation la définition suivante : une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limité et souveraine. (Anderson, 1996, p.19). Selon lui, elle est imaginée car les membres d'une nation, même si elle est « petite », ne se connaîtront jamais, mais dans leurs

esprits l'image d'une unité, d'une communion est présente. De ce fait, selon l'auteur, une nation n'est pas différente de l'autre du fait de son authenticité, « sa » religion ou ses « traits » du visage, mais du fait de l'imaginaire construit autour de cet espace géographique avec des personnes imaginées comme présentant des caractéristiques liées à un territoire donné.

Si elle est imaginée, nous pourrions imaginer l'autre brésilien.ne ou l'autre français.e comme étant comme « moi » et alors avoir un sentiment de partage : « la nation est toujours conçue comme une camaraderie profonde, horizontale. En définitive, c'est cette fraternité qui, depuis deux siècles, a fait que tant de millions de gens ont été disposés, non pas tant à tuer, mais à mourir pour des produits aussi limités de l'imagination » (Anderson, 1996, p.21). Anderson suggère que cette idée de nation peut être née d'une supposée langue sacrée (exemple, le latin lié à la chrétienté et l'arabe aux musulmans) et des royaumes autour de ces religions. Le déclin de ces cohortes religieuses et dynastiques a induit la naissance de la *nation* : « sous le déclin des communautés, des langues et des lignées sacrées s'est opéré un changement en profondeur des modes d'appréhension du monde qui, plus que toute autre chose, a permis de penser la Nation » (Anderson, 1996, p.35).

La presse a aussi aidé et continue à nourrir les imaginaires : elle renforce l'image de ces citoyens.nes imaginé.es, elle paraît tous les jours, elle est dans une langue dans laquelle nous pouvons la lire ou l'entendre, nous connaissons aussi d'autres codes à par cette langue, elle parle de notre quotidien, de choses qui nous intéressent et elle est omniprésente : « dans le même temps, le lecteur du journal, chez le coiffeur, dans son immeuble – est continuellement rassuré : le monde imaginé s'enracine visiblement dans la vie quotidienne » (Anderson, 1996, pp. 46-47). Le nationalisme émerge avec la notion de langue et de l'imprimerie capitaliste. Les langues vernaculaires sont devenues des langues imprimées et « ces langues d'imprimerie jetèrent les bases de la conscience nationale » (Anderson, 1996, p.55).

2.5.2.1 *La nation et le nationalisme*

La nation (et le nationalisme) pose problème dès le départ. Avec l'idée d'une nation, d'une langue, d'une culture, le racisme a aussi sa place. Dans le nationalisme réside aussi l'idée du naturel et, « dans tout ce qui est naturel, il y a toujours quelque chose qu'on n'a pas choisi. Ainsi, l'existence nationale est assimilée à la couleur de la peau, au sexe, à la parenté et au lieu de naissance – à toutes ces choses auxquelles on ne peut rien » (Anderson, 1996, p. 147). Le nationalisme s'est distribué, dans chaque pays, de manière « similaire » : l'imprimerie, les

cartes postales, les cartes (géographiques), la presse, les musées, la musique, ses récits fondateurs (et la littérature), son hymne national, l'armée et la religion. La nation nourrit le nationalisme et celui-ci nourrit la nation. La nation est cet endroit fermé et ouvert, imaginé et que la presse se charge de nourrir tous les jours de façon à renforcer le nationalisme ou à l'inverse, de façon à le dénoncer.

2.5.2.2 *Le peuple et l'identité nationale*

Toute nation est habitée par un peuple. Ici, plusieurs auteur.es vont nourrir la réflexion autour de cette notion difficile à définir, tellement difficile que certain.e.s préfèrent donner plutôt la définition de ce qui pourrait être un peuple. A. Badiou parle de la notion de peuple comme d'une affaire de contexte, à regarder de plus près. Il faut se méfier du mot peuple quand il est suivi d'un adjectif (identitaire national). Dans cette idée, le mot « peuple » ne convenait qu'aux puissants conquérants, exaltés par la conquête même : « peuple français », « peuple anglais ». Pour cet auteur le « peuple » accompagné de l'adjectif national ne veut pas dire grand-chose : « Il faut abandonner à leur destin réactionnaire les expressions du genre « peuple français », autres formules où "peuple" est plombé par une identité » (Badiou, 2013, p.12), car pour lui, le peuple français veut dire : « ensemble inerte de ceux à qui l'État a conféré le droit de se dire français » (Badiou, 2013, p.12). Pour Badiou le peuple est inséparable de l'État qui fonde la *nation*.

Dans une autre conception, Badiou explique que peuple peut désigner aussi une singularité. Le peuple ouvrier, le peuple dans la rue (les manifestant.es dans la rue qui représentent le peuple). Dans ce sens-là, il est intéressant de noter que les médias français et brésiliens n'utilisent pas l'appellation peuple pour désigner l'autre, mais tout simplement *les Brésiliens* et les *Français* (pas d'orthographe inclusive en termes de genre), malgré le fait qu'une idée de peuple y soit comprise. La désignation *peuple* apparaît uniquement dans les journaux français quand ceux-ci mentionnent la situation difficile des peuples autochtones au Brésil et leurs rassemblements qui revendiquant le respect de leur culture et de la nature. Cela renvoie à une séparation entre les Brésiliens et les autochtones, alors qu'il s'agit d'un seul peuple, le peuple brésilien dans toute sa diversité, et non le peuple brésilien d'un côté et les peuples autochtones de l'autre. De ce point de vue, le peuple apparaît lui-aussi incarné dans la figure d'une personne comme disait N. Noiriel : les Brésilien.ne.s plutôt associé.e.s à une sorte

de métissage, parlant portugais et d'origine chrétienne et, de l'autre côté, les Autochtones, incarnés par la figura de *Raoni*¹⁴⁸ (peau très mate, manière dite original de s'habiller, portant des ornements comme un plateau labial ou des labrets sur les oreilles et pratiquant des rituels issus des différentes traditions spirituelles et enfin, parlant des langues peu répertoriées). Une autre explication du fait, d'utiliser le mot *peuple* uniquement lors des représentations de ces communautés serait de les singulariser en tant que peuple ancestral.

Avec ou sans référence au *peuple*, les médias parlent des *peuples*, d'autant plus quand le sujet est celui d'un peuple qui descend dans les rues pour exprimer son mécontentement. Le peuple dans ce cas-là s'entend comme souverain, malgré le fait qu'il peut être victime de violences : « Il reste quelque chose dans la souveraineté populaire qui ne peut pas se transférer : le peuple peut aussi bien abattre les régimes que les élire. Si la souveraineté populaire légitime les formes parlementaires du pouvoir, elle garde aussi le pouvoir de les délégitimer » (Butler, 2013, p.55). Le peuple, deviendrait impérial, dans le sens de sa forteresse, de sa puissance, de son image impressionnante quand il devient une masse, mais au même temps, il n'est pas possible de le saisir dans sa grandeur : « le peuple est un maître qui est à la fois impérieux et insaisissable » (Rosavallon, 2002, p.15). Insaisissable dans le sens où un peuple se fonde dans une diversité de caractéristiques, de revendications, d'expériences, de traits, enfin, le peuple ne serait pas fait pour être inscrit dans une case trop étroite. Encore selon P. Rosavallon un peuple évolue, il est mouvant : « le peuple ne préexiste pas au fait de l'invoquer et de le rechercher : il est à construire. Cette contradiction est en son fond au cœur de la politique moderne » (Rosavallon, 2002, p.24).

Les rassemblements, le peuple qui descend dans la rue, portent de nombreuses fois, la revendication de que l'État ou le gouvernement « ne me représente pas ». Les élus représentent le peuple. Mais quand ils sont liés à des pouvoirs totalitaires, à des affaires de corruption ou à des politiques contraires à celle d'un groupe (qu'elles soient dans le sens démocratique ou pas), le fait qu'un peuple ne se sente pas représenté par ses élus (ou tout simplement par ses dominants dans le cas des sociétés non-démocratiques), ouvre droit à cette souveraineté du peuple de descendre dans la rue et de contester ces politiques ou encore d'aller plus loin, en

¹⁴⁸ *Raoni* (Ropni Metyktire) est le chef (*cacique* en portugais) des *Kayapos*. Il est né entre 1930/34, dans l'État du Mato Grosso. En 54, il rencontre d'autres brésiliens dits d'origine non-autochtones. *Raoni* apprend le portugais et il devient assez vite le représentant de *Kayapos* aux Brésil et dans le monde. Il mène la lutte contre la dégradation des forêts brésiliennes et revendique le respect des réserves où ces communautés habitent.

demandant la destitution de certaines figures politiques. Badiou nous donne l'exemple du printemps arabe où le peuple « n'existe que sous la forme dynamique d'un immense mouvement politique. Parce que, face à ce mouvement, l'État qui affirme représenter l'Égypte est illégitime, et doit disparaître » (Badiou, 2013, pp.15-16). Dans notre corpus nous avons remarqué ces affirmations, à plusieurs reprises : « *ce gouvernement ne me représente pas* » (Nuit Debout et la manif pour tous), « *ce gouvernement ne me représente plus* » (Dilma Dehors), et « *le PT ne me représente pas* » (Dilma Dehors). Ou encore, dans les manifestations contre le président par intérim, Michel Temer : « *Ce gouvernement est illégitime* » et « *Michel Temer est illégitime* ».

2.5.2.3 L'auto-désignation d'être le peuple lors des manifestations

Si le peuple est souverain, principalement en tant que masse, cette masse représente cependant juste une petite parcelle de la population « à la base des formes démocratiques de gouvernement, il y a donc un élément non représentatif et presque tautologique, la souveraineté populaire étant une façon de constituer un peuple par l'auto-désignation » (Butler, 2013, p.56). Badiou qualifie ce peuple de minorité revendicatrice. Selon lui, il existe une minorité qui « ne représente pas le peuple, mais qui est le peuple » (Badiou, 2013, p.16). Les journaux annoncent 1 million de personnes sont dans les rues de Paris ou à São Paulo. Ce nombre de personnes qui peut nous impressionner, reste une minorité dans un pays habité par 190 millions de personnes, comme le Brésil ou 65 millions d'habitants, en France.

Or cette *minorité revendicatrice* a de la force car elle se revendique/s'autoproclame comme le peuple souverain brésilien et français, et disposant d'une sorte d'autorité à faire changer les choses ou à destituer des gouvernements jugés par elle comme non-légitime. D'un côté, les médias parlent d'un peuple qui revendique des conditions meilleures et plus égalitaires pour tou.te.s les citoyen.ne.s, liées aux besoins de base d'un corps ; cette *minorité revendicatrice* devient représentative. De l'autre côté, certains mouvements comme la *Manif pour tous* révèlent parfois une certaine méfiance de la part des médias brésiliens et ceux-ci cherchent à comprendre le pourcentage des français.es qui se positionnent contre et pour le mariage pour tous et l'adoption des enfants par un couple du même sexe. Normalement ces données apparaissent dans les sondages commandés par des instituts de sondage/marketing. Donc, les médias relativisent aussi certaines revendications qui se tiennent comme étant la volonté majoritaire du peuple, alors qu'à l'inverse, elles ne sont pas si représentatives et loin de

là ; elles peuvent être, au contraire des mouvements qui cherchent à aller dans le sens contraire à un élargissement des droits.

2.5.2.4 *Le peuple représenté par la classe moyenne*

Selon Badiou il existe une autre sorte de peuple latent dans nos sociétés, c'est la classe moyenne. Cet idéal prend son départ chez Aristote qui défend la classe moyenne comme un moyen de constituer la démocratie. Mais « la classe moyenne est le « peuple » des oligarchies capitalistes » (Badiou, 2013, p.19). Historiquement, selon Badiou, on retrouve cette classe moyenne incarnée par la petite-bourgeoisie de Marx, dans son livre *La lutte des classes en France* : « la petite bourgeoisie qui voit sa fortune partir face à l'État Provisoire de 1848. La petite bourgeoisie qui se revendique peuple avec les ouvriers » (Badiou, 2013, p.19). Les médias français dénoncent cette classe moyenne qui ne peut plus payer des services à la personne car les années de présidence de Lula da Silva, ont élargi les droits et revalorisé les salaires. Démunis de leurs pouvoir d'achat et avec moins de possibilités d'avoir des employé.es à la maison, la classe moyenne vit une sorte de révolte et sort dans les rues pour demander le départ de la gauche de Lula da Silva, représentée d'une certaine façon par la figure de Dilma Rousseff.

2.5.2.5 *La classe moyenne Brésilienne*

Nous ferons un point sur les classes moyennes en France et au Brésil pour donner une idée des ressemblances et des différences. Le Brésil possède trois classes moyennes : basse, intermédiaire et haute classe moyenne. A considérer avant, le coût de la vie au Brésil (les nécessités de base : logement, alimentation, transport, santé et éducation), selon une recherche du IBGE¹⁴⁹ (2008-2009), la dépense moyenne par mois d'une famille au nord-est (région défavorisée et qui traverse des longs périodes de sécheresse) était de 1.700,00 *reais* (425,00 euros). La région sud-est (dont nous avons les villes de São Paulo et Rio de Janeiro) la moyenne

¹⁴⁹ Institut Brésilien de Géographie et Statistique (IBGE) / <http://biblioteca.ibge.gov.br/visualizacao/livros/liv45130.pdf>

était de 3.135,00 *reais* (783 euros). Le salaire minimum était celui de 880,00 *reais* (220 euros) en 2016¹⁵⁰.

Les classes sociales, selon une classification des revenus mensuels en 2013 du SAE¹⁵¹ (Secrétariat des sujets stratégiques), place l'extrême pauvreté : 854 *reais* (213 euros) par famille. La classe pauvre aurait un salaire de 1.113 *reais* (278 euros) et la vulnérable serait aux alentours de 1.484 *reais* (371 euros). En termes de classe moyenne, la basse classe moyenne gagnerait 2.674 *reais* (668 euros). La classe moyenne intermédiaire : 4.681 *reais* (1.170 euros) et la haute classe moyenne : 9.897 *reais* (2.474 euros). Nous avons encore deux classes : la basse classe haute : avec un salaire de 17.434 *reais* (4.358 euros) et la classe haute qui bénéficierait d'un revenu au-delà de 17.434 *reais*.

2.5.2.6 *La classe moyenne Française*

En France, le seuil de pauvreté correspond à un revenu de 761 euros mensuels¹⁵² pour une personne seule, 1.485 euros pour un couple sans enfant et 1 949 euros pour un couple avec deux enfants. Les catégories populaires (à ne pas confondre avec les personnes pauvres comme c'est parfois le cas) rassemblent tous ceux qui touchent moins de 1.238 euros pour une personne, 2.414 euros pour un couple et 3.219 euros pour un couple avec deux enfants. Le niveau de vie des classes moyennes s'étend de 1 238 à 2.225 euros pour une personne seule, de 2.414 à 4.389 euros pour un couple et de 3.219 à 5.544 euros pour un couple avec deux enfants. Les catégories considérées comme aisées se situent au-dessus de ces niveaux. Si l'on fixe le seuil de richesse au niveau du double du revenu médian, on devient riche à partir de 3.045 euros pour une personne seule, 5.940 euros pour un couple et 7.797 euros pour une famille avec deux enfants.

2.5.2.7 *Les classes moyennes : France versus Brésil*

¹⁵⁰ Nous avons gardé ces données datant de 2016 car elles sont en lien avec les derniers recensements avant que les grands mouvements en question dans cette thèse aient lieu. Présenter des données de 2021 alors que nous parlons des mouvements entre 2013-2016 n'aurait pas de sens.

¹⁵¹ <http://g1.globo.com/economia/seu-dinheiro/noticia/2013/08/veja-diferencas-entre-conceitos-que-definem-classes-sociais-no-brasil.html>

¹⁵² <http://www.observationsociete.fr/categories-sociales/donneesgenerales/riches-pauvres-et-classes-moyennes-comment-se-situer-2.html>

Malgré le fait qu'en France les salaires soient plus hauts, le coût de la vie est aussi plus cher selon les différentes villes. Au Brésil, les salaires sont moins élevés, mais la vie peut être moins chère dans les villes non-capitales¹⁵³. Le grand désavantage du Brésil est que le pays ne compte pas avec une sécurité sociale développée au même niveau que celle de la France et de nombreux politiques sont corrompus et pratiquent la *lavagem de dinheiro* (le blanchiment d'argent) de façon démesurée. Malgré le fait qu'entre les années 2000 et 2016 la gauche soit montée au pouvoir pour la première fois, « la composition du Congrès demeure très stable depuis les années 1990, avec un faible taux de renouvellement réel. Les positions électorales sont occupées par des hommes – et quelques femmes – ayant déjà une solide expérience politique » (Louault, 2012, p.40).

F. Louault constate que peu de nouveaux acteurs arrivent parvenir à la politique et à apporter une touche de modernités, comme la députée Manuela D'Ávila. Sinon, nous sommes face à de vieilles élites qui « parviennent à se moderniser et à s'adapter aux changements sociétaux pour conserver leurs positions de pouvoir. Enfin, un dernier facteur tend à limiter les possibilités d'oxygénation de la vie politique : la résistance des perdants » (Louault, 2012, p.41). Pour lui, cette situation c'est mettre *du vieux dans le neuf* et nourrir la boucle de corruption qui n'a jamais de fin. Les élites arrivent à rester compétitives après chaque défaite, alors que la gauche ne suit pas le même sort. Pour monter au pouvoir, elle est contrainte à faire des alliances dangereuses avec la droite, comme le pacte entre Dilma Rousseff et Michel Temer.

Malgré les crises économiques et politiques du Brésil, les salaires respectent un seuil minimum à atteindre, alors qu'en France ce qu'il est convenu d'appeler les « formes particulières d'emploi » (temps partiel, contrats à durée déterminée, statut spéciaux) a progressivement, mais très régulièrement, gagné du terrain »¹⁵⁴.

En France, une personne peut avoir un travail avec un nombre très réduit d'heures par semaine et payé à 9,67 euros bruts¹⁵⁵, ce qui revient à dire qu'elle ne s'en sortirait pas avec les dépenses les plus essentielles. On parle ici de classe sociale et de revenus, parce que ceux-ci sont discutés par les médias. Les médias brésiliens évoquent une France avec des conditions de travail fragiles, avec des lois qui apportent des facilités aux entreprises qui précarisent encore plus les français. Et de l'autre côté, les médias français exposent un Brésil de classes

¹⁵³ Le Brésil est formé de 26 États et un district fédéral. La France, de 18 régions (13 métropolitaines et 5 ultramarines).

¹⁵⁴ Institut de recherches économiques et sociales, (2005). *Les mutations de l'emploi en France*, p.109 (Disponible sur Cain).

¹⁵⁵ Smic en France en 2016.

moyennes complexes où certains sont passés de la classe pauvre à une classe moyenne, grâce à Lula da Silva, en termes de pouvoir d'achat, mais pas en termes de capital culturel. Cette nouvelle classe moyenne rejoint la « vraie » classe moyenne (la classe *moyenne d'origine*). Selon les journaux, ces derniers ne se réduisent à cette nouvelle structure. Enfin, la classe moyenne représente une bonne partie de ce peuple brésilien du mouvement *Dilma Dehors*, alors qu'en France cette image de classe moyenne s'est manifestée plutôt dans la *Manif pour tous* avec des classifications telles que des *personnes aisées*.

2.5.2.8 D'autres mots pour dire peuple

Enfin, le peuple est aussi un terme à débat, principalement au niveau philosophique. Dans la définition plus « banale », il regroupera des individus avec des caractéristiques communes comme la langue, la religion, un « type » physique et une façon de s'habiller et de porter son corps. Par le passé, le peuple était la *plèbe*, le non-bourgeois, celui qui ne parlait pas latin, la langue sacrée. Il était cette partie, « la plus nombreuse et la moins riche ou la moins privilégiée de la population d'un État », celle qui constitue une foule, une multitude sans distinction »¹⁵⁶ (Boëtsch, 2005, p.86). L'interprétation de ce terme a évolué au long de l'histoire et selon les différents courants philosophiques. Avec le temps et avec l'émergence des statistiques le « terme de "peuple" s'est rapproché d'un autre concept, celui de "population" (Boëtsch, 2005, p.88) et puis d'*habitant*. D'autres termes orbitent autour du terme *peuple* comme celui d'*immigration* ou *communauté*, mais la cohabitation reste difficile avec le *peuple* « les catégories conceptuelles nouvelles comme immigration, intégration, identité, communauté, banlieues sont difficiles à penser en termes de peuple car elles renvoient toujours à des niveaux hiérarchiques (sexe, ethnie, voire catégorisation biologique comme « race ») » (Boëtsch, 2005, p.89).

Comprendre le peuple comme un ensemble d'êtres humains dans sa diversité est encore un défi face au peuple traditionnel dont certaines croyances identitaires perdurent. Selon G. Boëtsch, l'intégration des membres issus de l'immigration ou de la décolonisation « provoque un double mouvement, d'une part une réaction identitaire nationaliste des extrêmes, et d'autre part de repli communautaire mettant en péril la communication et l'unité du peuple en

¹⁵⁶ L'auteur mène une réflexion à partir de certaines définitions les plus courantes du terme peuple. Celles que nous pouvons retrouver sur un dictionnaire comme le *Larousse*.

provoquant des processus de rejet et d'exclusion » (Boëtsch, 2005, p.90). Les médias français et brésiliens se servent principalement de termes tels que population pour faire référence aux peuples français et brésilien. Les termes comme « immigration » sont employés par les journaux brésiliens alors que les quotidiens français utilisent celui de décolonisation, pour faire référence à la colonisation portugaise. Mais, la question de l'immigration en France et du Brésil colonial reste marginale dans ces récits sur les mouvements sociaux.

2.5.3 Le mythe : un langage

Si la nation est une communauté imaginée, cela fait référence à l'imaginaire d'un espace physique en tant que territoire, avec des éléments forts représentatifs et symboliques dans le monde (la *Tour Eiffel*, la *Champs Elysées*, *L'arc du Triomphe*, la Seine, Paris, Versailles / les plages, Rio de Janeiro, la mégapole de São Paulo, La statue du *Christ Rédempteur*, l'Amazonie), avec un peuple ayant certaines caractéristiques physiques et de caractère. Un imaginaire autour de la politique de ces pays se dessine également (Pour la France : c'est le pays des Lumières, un pays égalitaire, c'est le pays du *Mai 68*, mais aussi, plus récemment des attentats terroristes, c'est un pays où l'immigration (issue du Maghreb) apparaît comme posant problème. Le Brésil, c'est le pays des politiques corrompus, des retards considérables au niveau de droits de femmes, mais aussi un pays qui est monté en puissance sur le plan économique sur la scène internationale en occupant désormais la 8^{ème} place des pays les plus riches. En contrepartie, la richesse reste entre les mains d'une minorité (une grande élite), ce qui engendre des inégalités très importantes. Enfin, nous pourrions parler de toutes sortes d'imaginaires autour des différents aspects d'un peuple ou d'un pays. Nous parlons ici de ceux qui sont les plus importants pour cette thèse : le peuple, le territoire avec ses endroits hautement symboliques et la politique qui ruisselle plutôt d'en haut.

Nous ne pouvons pas parler du mythe sans parler de sémiologie et de langage, puisque pour Barthes : « le mythe est un langage » (Barthes, 1957, p.9). Dans son livre *L'Aventure sémiologique*, Barthes se pose la question de savoir s'il existerait un lieu de non-pouvoir et sa réponse, comme nous l'attendions est *non*. Le pouvoir est partout, il bénéficie une sorte d'*ubiquité*. Selon lui, « l'objet dans lequel le pouvoir s'inscrit est le langage » (Barthes, 2001, pp.12-13)¹⁵⁷ ou encore, en étant plus précis : « la langue est une classification, et toute

¹⁵⁷ Version portugaise du livre *L'aventure Sémiologique* / Notre traduction portugais vers le français.

classification est oppressive » (Barthes, 2001, pp.12-13). Dans une critique forte (et polémique) sur la langue, la langue selon Barthes, serait *fasciste*, car elle assujettit, elle oblige, elle plie le sujet à ses codes, à ses règles, à ses formes (nous ne pourrions pas dire *aujourd'hui* « vais à l'université », car la langue nous oblige à employer le pronom *je* avant le verbe *aller* : *aujourd'hui je vais à l'université*).

La langue impose des codes sociaux, en m'obligeant, par exemple, à utiliser le *vous* pour indiquer le respect et le *tu* pour indiquer une certaine familiarité/intimité avec le destinataire). Dans une perspective de Bourdieu, elle serait un capital doté d'un pouvoir symbolique. Parler ou écrire dans ce sens, c'est imposer, c'est formuler et c'est aussi se différencier de l'autre qui peut avoir un capital inférieur ou supérieur au *mien*. La langue s'impose et son non-respect place l'individu dans une situation d'oppression : la mauvaise grammaire, la mauvaise prononciation des mots ou l'accent trop marqué donne le droit à une sorte d'exclusion d'une communauté qui adopte ce système (car elle est obligée de l'adopter, exemple : la langue d'un pays).

Si on parle de société de punition (pour une approche foucaldienne aussi, la punition pour ceux qui ne parlent pas le français en France serait presque l'exclusion totale). Pour Barthes, ce pouvoir de la langue s'attache au *grégarisme de la répétition*, tous les jours, nous entendons et nous répétons ces *codes* (l'alphabet en forme de mots/la langue française, par exemple) en les rendant encore plus légitimes et puissants. Enfin, la langue est autoritaire et il n'existe pas de liberté en elle. La liberté serait possible en dehors d'elle, mais « la langue humaine est sans extérieur » (Barthes, 2001, p.15) et comme il le disait en introduisant son texte, si tous les éléments du monde sont pris par des relations de pouvoir, la liberté de communiquer autrement serait prise dans le même piège du pouvoir, en ayant juste un autre nom¹⁵⁸. La langue, alors, serait une sorte d'aliénation.

¹⁵⁸ Selon Barthes, la littérature pourrait être une sorte d'*escape* (de fuite) face à l'empire de la langue. Nous pourrions dire que même les arts en général, sont des langues qui peuvent échapper, d'une certaine façon, « au fascisme » de la langue (la danse contemporaine, les peintures plus abstraites), même si elles finissent par obéir à d'autres codes.

2.5.3.1 Mythe, un « langage volé », un système de communication, un message

Nous avons introduit le mythe par la langue, car, selon Barthes, « tout est écriture, même l'image devient une écriture, dès l'instant qu'elle est significative : comme l'écriture, elle appelle une lexis » (Barthes, 1957, p.183). De ce fait, l'analyse des matériaux médiatiques nous amènent à l'étude de ces écritures en tant que texte (les mots) ou en tant qu'icone (les photos, mais qui sont des discours également, et partant, une écriture). Le mythe alors, fait partie du pouvoir de la langue, malgré le fait qu'il serait une sorte de *langage volé*, selon les mots de Barthes. Pour l'auteur, le propre du mythe « c'est de transformer un sens en forme. Autrement dit, le mythe est toujours un vol de langage » (Barthes, 1957, p.204) et dans ce sens tout peut être une sorte de proie du mythe : « en fait, rien ne peut être à l'abri du mythe, le mythe peut développer son schème second à partir de n'importe quel sens, et, nous l'avons vu, à partir de la privation de sens elle-même » (Barthes, 1957, p.205).

Le mythe c'est « est un système de communication, c'est un message [...] c'est un mode de signification, c'est une forme » (Barthes, 1957, p.181). La langue dans ce sens-là, aurait une résistance qualifiée comme faible par Barthes, en sachant, qu'elle contient en elle-même des dispositifs mythiques. Le signifié dépend aussi de mon bagage culturel, de mon interprétation, de *ma volonté* : « dans le mythe pleinement constitué, le sens n'est jamais au degré zéro, et c'est pour cela que le concept peut le déformer, le naturaliser » (Barthes, 1957, p.205). Le mythe serait une sorte d'injonction dans un système triadique sémiotique déjà connu. La parole mythique, pour Barthes se forme à partir d'une matière déjà maniée : « c'est parce que tous les matériaux du mythe, qu'ils soient représentatifs ou graphiques, présupposent une conscience signifiante, que l'on peut raisonner sur eux indépendamment de leur matière » (Barthes, 1957, p.182-183). Cette matière, peut-être l'image, plus impérative que l'écriture, selon Barthes. Nous allons voir de plus près comment le mythe fonctionne dans ce système sémiotique.

2.5.4 Le mythe et la sémiotique

La sémiologie porte sur deux termes importants : le signifiant et le signifié. Il existe une corrélation entre ces deux termes : « il y a donc le signifiant, le signifié et le signe, qui est le total associatif des deux premiers termes » (Barthes, 1957, p.185). Une manifestante qui porte une pancarte avec le dessin d'un utérus sur elle renvoie à un signe assez clair : la lutte féministe

et la dénonciation d'une société sexiste. Si nous déconstruisons le système sémiologique, l'utérus comme signifiant, renvoie à certains signifiés et parmi eux, la femme. L'un peut vivre sans l'autre. Un utérus reste un organe et la femme, un être humain du genre féminin (organique). La corrélation entre les deux, donne l'accès au signe. L'utérus inscrit dans ce cadre protestataire se double d'un signe puissant : celui du droit des femmes de choisir la maternité ou pas. Il est intéressant de voir ici que cette dénonciation fait appel à l'utérus en tant que mythe (ou plutôt, à la dénonciation du mythe). L'utérus est chargée d'un contenu mythique très marqué dans nos sociétés : il renvoie à la maternité et à la vie.

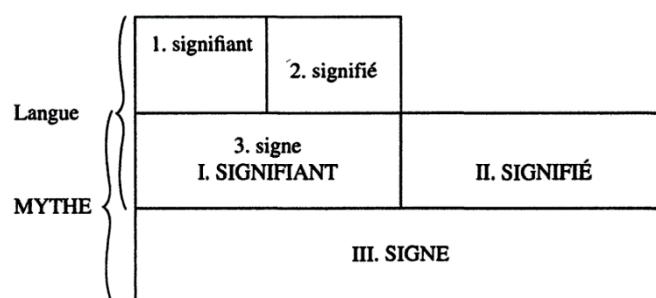
Le mythe ne suggère pas la disparition du sens déjà établi, il vient le déformer. Il devient une valeur et il n'y a pas forcément de vérité en lui : « ce qui est signe (c'est-à-dire total associatif d'un concept et d'une image) dans le premier système, devient simple signifiant dans le second » (Barthes, 1957, p.187). Sur l'exemple de la figure de l'utérus, le mythe nous amène à croire que les femmes sont : « [...] soumises au statut éternel de la féminité. Les femmes sont sur la terre pour donner des enfants aux hommes » (Barthes, 1957, p. 53), en évoquant des valeurs telles que cette féminité, la tendresse et la maternité.

Le mythe ne détruit pas le système premier sémiologique autour de la corrélation entre l'utérus et la femme, mais il vient rajouter une valeur supplémentaire. Le mythe se renforce, se modifie et peut se détruire aussi. Il est « mobile », malgré le fait qu'il a une certaine « résistance » au changement, car il est commode ; il « explique » de façon « simple » et rentre dans l'ordre du discours dominant d'une société. Donner un bouquet de roses à une femme c'est une façon simple de dire qu'elle compte pour nous (professionnellement, amoureuxment ou en tant qu'amie), car le mythe nous a appris que les roses renvoient à ces valeurs et que les femmes seraient dotées de cet attribut ; la tendresse.

Barthes rappelle la base de la sémiologie depuis Saussure : « la langue, le signifié, c'est le concept ; le signifiant, c'est l'image acoustique (d'ordre psychique) et le rapport du concept et de l'image, c'est le signe (le mot, par exemple), ou entité concrète » (Barthes, 1957, p.187), et le mythe, alors, selon Barthes, « est un système particulier en ceci qu'il s'édifie à partir d'une chaîne sémiologique préexistante : c'est un système sémiologique second » (Barthes, 1957, p.187). Le mythe, ne voit pas qu'un total de signes : « le terme final d'une première chaîne sémiologique. Et c'est précisément ce terme final qui va devenir premier terme ou terme partiel du système agrandi qu'il édifie » (Barthes, 1957, p.187). Barthes nommera ces deux systèmes, le premier, englobant le système linguistique (et ses modes de représentation), porte le nom de

langage-objet. Le mythe saisit ce premier système, pour se fonder. Le système du mythe en lui-même, est désigné comme *métalangage*, car il s'agit ici d'une deuxième langue qui rappelle la première.

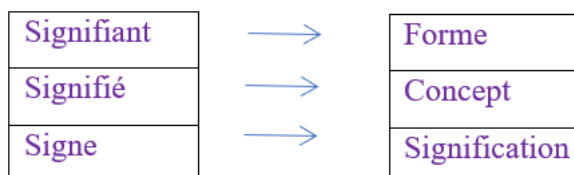
Figure 1 : schéma du système sémiologique primaire et du système secondaire, opéré par le mythe



Source : reproduction du système sémiologique proposé par R. Barthes, page 187, de *Mythologies*.

Barthes explique que le signifiant peut être envisagé par le mythe de deux manières : « comme terme final du système linguistique ou comme terme initial du système mythique » (Barthes, 1957, p.189). De ce fait, il suggère deux noms : dans le premier cas, il l'appelle le *signifiant* ; le deuxième, *forme*. Pour le signifié, Barthes l'appelle le « concept ». En ce qui concerne le signe, il préfère lui donner le nom de signification¹⁵⁹.

Figure 2 : la terminologie de Barthes



Source : notre schéma

¹⁵⁹ Voir page 190 de *Mythologies*

Selon Barthes, le sens du mythe se présente sous une forme ambiguë, il est *sens* et *forme*, vide et rempli. Comme *sens*, il suggère une lecture et le : « sens du mythe a une valeur propre » (Barthes, 1957, p.190) et encore : « dans le sens, une signification est déjà construite, qui pourrait fort bien se suffire à elle-même, si le mythe ne la saisissait et n'en faisait tout d'un coup une forme vide, parasite » (Barthes, 1957, p.190). En devenant *forme* il se vide. Elle ne supprime pas le sens, bien au contraire, elle se nourrit de lui. Selon Barthes, le *concept* est, « lui, est déterminé : il est à la fois historique et intentionnel ; il est le mobile qui fait proférer le mythe [...] Contrairement à la forme, le concept n'est nullement abstrait : il est plein d'une situation » (Barthes, 1957, p.191).

Dans le concept, selon Barthes, nous passons à une « simple » connaissance du réel. Le savoir du concept est limité, appauvri, mais illimité, il serait plutôt de l'ordre d'une fonction, d'une tendance. En plus, le concept mythique a à sa disposition plusieurs signifiants. Si d'un côté la forme serait pauvre qualitativement, elle est riche du côté quantitatif. Le concept, lui, en revanche, en étant ouvert à toutes sortes d'histoires, serait riche qualitativement et moins riche sur le plan de la quantité. Cela, selon lui, est très important, car c'est justement ce jeu qui permet au chercheur utilisant cette méthode de déchiffrer le mythe. La « répétition du concept à travers des formes différentes est précieuse pour le mythologue, elle permet de déchiffrer le mythe : c'est l'insistance d'une conduite qui livre son intention » (Barthes, 1957, p.193). Le mythe permet une certaine disproportion, par exemple, dans le mythe, « c'est un livre entier qui sera le signifiant d'un seul concept ; et inversement, une forme minuscule (un mot, un geste, même latéral, pourvu qu'il soit remarqué) pourra servir de signifiant à un concept gonflé d'une très riche histoire » (Barthes, 1957, p.193).

Pour finir, Barthes explique la *signification* dans le mythe. Selon lui, elle est constituée « par une sorte de tourniquet incessant qui alterne le sens du signifiant et sa forme, un langage-objet et un méta-langage, une conscience purement signifiante et une conscience purement imageante » (Barthes, 1957, p. 196). Ces échanges sont ramassés par le concept qui s'appuie sur un signifiant à double face : intellectif et imaginaire ; arbitraire et naturel.

Le mythe est une parole remplie d'intentions, explique Barthes. Si nous reprenons notre exemple des protestations féministes, l'utérus est beaucoup plus défini par son intention *je suis la maternité* que par sa classification primaire *je suis un organe*. Nous sommes tous convaincus qu'il est un organe, mais, le mythe le déforme de telle façon que nous voyons directement la

conception, la grossesse et l'enfantement, de façon comparable au cœur comme icône ; il a été tellement mythifié que nous ne voyons presque plus l'organe, mais juste la signification du système sémiologique secondaire et mythique : l'amour. Dans une langue mythique, le cœur est l'amour et l'utérus est l'enfantement. Le mythe s'impose. Lors de nos analyses, nous allons montrer comment ce second système sémiologique du mythe s'opère et surtout comment les médias le nourrissent ou bien au contraire, comment ils rendent compte de certaines mythologies liées à un territoire et à un peuple, tout en les dénonçant. D'autres auteur.es nourriront la réflexion en ce qui concerne la question des mythes en France et au Brésil.

Ce chapitre 2 a eu comme objective de fournir les bases de notre réflexion autour des questions et des concepts dans cette thèse : les représentations des mouvements sociaux depuis les médias. A partir de nos observations au préalable de nos analyses, nous avons remarqué que le corps était au cœur de ces représentations. Les analyses ont confirmé cette hypothèse et de ce fait nous avons voulu commencer ce chapitre 2 avec un ordre, peut-être différent, en évoquant le *corps* avant même de parler de l'événement médiatique, du journalisme dans l'espace public et des mouvements sociaux, qui viendraient sans doute avant le *corps* dans une séquence plus « cartésienne ». Le chapitre aborde notre méthodologie sous forme détaillée. Nous débuterons avec notre méthodologie de travail et après nous exposons nos méthodes quantitative et qualitative.

3 Chapitre : Méthodologie

3.1 Méthodologie de travail : *Europresse*, journaux et archives

Nous avons deux corpus de journaux dans cette étude. En France : *Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro* ; Au Brésil : *Folha*, *Estadão* et *G1*. Notre méthode de collecte de données se décline sous trois formes :

- Pour la France, en utilisant la base de données *Europresse* et en nous inscrivant à des abonnements classiques, uniquement en version numérique, aux journaux *Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro*. La version papier a été récupérée depuis *Europresse*, en version pdf.
- Du côté brésilien, nous avons recueilli notre corpus, en version numérique, directement sur les sites internet mais aussi avec en adhérant à des abonnements semestriels à *Estadão* et *Folha*. Le portail *G1* est libre d'accès. En ce qui concerne la version papier du premier et du deuxième, nous avons passé le mois de janvier 2019 dans les archives de la Biblioteca Publica do Estado da Bahia afin de réunir notre *corpus* en version papier.

La première démarche de recherche, au-delà de la construction d'un référentiel théorique, a été la récolte de données. En 2016, en France, nous avons entamé cette récolte sur *Europresse*. La recherche sur cette base de données a permis la sélection et la délimitation du corpus. *Europresse* a permis une recherche assez fine. En utilisant l'option de *recherche avancée* et des *opérateurs booléens (et/ou/sans)*, nous avons pu aller au cœur du sujet en définissant les mots que nous cherchions dans le titre et dans le corps du texte, tout en évitant trop de bruits blancs. En outre, les mots-clés sur *Europresse* ont fourni les premières pistes de recherche qui se sont confirmées plus tard, avec l'enquête *Modalisa* sur laquelle nous reviendrons au cours de cette rédaction.

Dans un premier temps, notre idée était de comprendre les publications françaises concernant les mouvements sociaux brésiliens, entre 2006 et 2016. En contrepartie, les résultats retrouvés sur la base de données *Europresse*, entre 2006 et 2012, étaient peu nombreux. L'histoire des mouvements sociaux brésiliens ainsi que la presse expliquent ce vide de protestations : à partir de l'ample mouvement social qui s'est développé au Brésil en 1992, revendiquant le départ du président Fernando Collor, le Brésil a vécu une « pénurie » de manifestations massives de rue jusqu'à 2013. Il est important de préciser que des rassemblements et des luttes avec de moindre dimension, portant sur des revendications les plus

diverses, ont eu lieu au Brésil entre 1992 et 2013, mais elles n'ont pas connu de « succès » auprès des médias français et nous allons expliquer ce fait dans notre partie consacrée à la reconfiguration du *mythe brésilien*, plus tard dans cette thèse. Pour compléter cette démarche, nous nous sommes abonnée à ces quotidiens afin d'avoir accès aux photos et de tenir compte de la mise en page de ces nouvelles. Nous avons terminé la sélection de données du corpus français et de sa mise en enquête sur le logiciel *Modalisa* lors de cette première année de thèse.

En 2018-2019, à Salvador, l'objectif était de nous intégrer à une nouvelle vie de laboratoire de recherche avec d'autres façons de faire de la recherche, selon d'autres orientations, d'autres référentiels théoriques, particulièrement riches dans la construction de ce cadre théorique, qui, sans doute, ne sera pas *clos* à la fin de cette étude vu la dimension et la largeur que le sujet peut acquérir. Un deuxième objectif était d'aller à la recherche de nos données dites brutes et de constituer notre corpus brésilien. Comme je l'ai déjà expliqué antérieurement (dans la partie *le corpus brésilien*, dans l'introduction), l'accès à une base de données type *Europresse* n'était pas envisageable et d'autres outils comme *Atlas* ont été moins fructueux.

Nous avons eu recours à des abonnements classiques et des allers-retours aux archives historiques nous ont permis d'achever la constitution du *corpus*. Nous avons retenu la même période, soit de 2013-2016, afin de garder une harmonie entre les deux *corpus*. Il est, cependant important de préciser que nous avons intégré quelques nouvelles, en version numérique, concernant le mouvement social contre la réforme de retraites, en 2010, en France. Nous faisons l'hypothèse ici que ce mouvement a été considéré par les médias brésiliens comme un mouvement plutôt « normal », qui rentre dans un ordre des discours attendus alors que la *Manif pour tous* a fait trembler l'image d'une France jugée comme libre et égalitaire.

Notre corpus brésilien et français a été lu, sélectionné, archivé et traité quantitativement entre 2016 et 2019. Dans la pratique, nous lisions chaque article de presse et ensuite les données étaient saisies sur *Modalisa*. Lorsque nous finissions les articles d'un journal, nous explorions les résultats en faisant du *tri à plat* et du *tri-croisé*. Ce mode exploratoire donnait lieu à un texte, loin de ce manuscrit, mais qui mettait en forme une pensée à partir d'un premier regard sur ces données (qui ont été traités qualitativement entre 2019-2020).

3.1.1 Les mots-clés

Les mots-clés sont indispensables car ils sont « une unité de représentation et de récupération de l'information » (Borba, Van der Lann, Chini, 2012, p.27). Plusieurs mots-clés ont été utilisés dans la recherche du corpus. Les premières tentatives pour trouver des matériaux combinaient les mots *Brésil/France* dans le titre et *mouvements sociaux* dans le corps du texte. Cependant l'expression *mouvements sociaux* apparaît peu fréquemment dans les articles de presse. Cette option a été remplacée très vite par *manifest** (manifestations, manifestation, manifestant.e., manifestant.s.es, etc). Avec le mot *Brésil* en titre et *manifest** dans le corps du texte, nous avons obtenu un nombre important d'articles. En revanche, le « bruit » était important dans ces résultats (la manifestation culturelle, la manifestation du virus, le *Zika* se manifeste, il/elle s'est manifesté.e favorable à telle projet, etc). Pour éviter ce bruit, nous avons adopté l'outil « sans » sur *Europresse* (sans : *Zika*, virus, cult*).

L'utilisation des mots-clés *Brésil* et *manifest**, avec l'option *sans*, nous a permis de récolter le plus grand nombre des articles dont nous avons besoin. D'autres mots-clés tels que *contestation.s*, *proteste.s*, *protestation.s*, *marche*, *grève.s*, *rassemblement.s* et *lutte.s* ont présenté très peu de résultats. Enfin, d'autres mots-clés, secondaires, ont été testés tout de même, malgré le fait que, dans la majorité des cas, le mot *manifestation* (ou *manifestação*) ait été le plus visible dans les deux constituants de notre corpus. Par exemple, des mots plus précis, en France, comme : *Juin 2013*, *transports*, *Mondial*, *Football*, *Jeux Olympiques*, *professeurs*, *indiens*, *cause indienne*, *féminisme*, *féministes*, *viol*, *harcèlement*, *racisme*, *syndicat*, *1^{er} mai*, *climat*, *environnement*, *Greenpeace*, *Dilma Rousseff*, *Lula da Silva* et *animaux* ont été testés.

Au Brésil, des mots secondaires ont été aussi testés comme : *mariage*, *mariage pour tous*, *gay*, *homophobie*, *homosexuelle*, *homosexualisme*, *hétérosexuel*, *racisme*, *adoption*, *enfant.s*, *La manif pour tous*, *Nuit debout*, *nuit*, *loi de travail*, *El Khomri*, *François Hollande*, *syndicat*, *1^{er} mai*, *climat*, *environnement*, *Greenpeace* et *retraites*. L'association de ces mots-clés secondaires nous ramenait toujours aux textes déjà récoltés avec *Brésil/France* et *Manif**. Malgré cela, dans un souci de ne pas laisser passer des articles, nous avons jugé nécessaire de procéder à cette recherche supplémentaire.

La recherche par mot-clé nous a révélé que les médias français et brésiliens classent ces événements *a priori* par des *manifestations* et non par des *mouvements sociaux*. Cette donnée se confirme, dans un deuxième temps, à partir de l'enquête *Modalisa*. Au début de ces rassemblements, les journalistes se retrouvent au cœur de l'événement, sans savoir s'il aura une suite. Le mot *manifestation*, est, nous semble-t-il, plus maîtrisable, plus ponctuel, plus

événementiel, alors que *mouvement social* renvoie à une situation politique plus généralisée, à un événement qui s'inscrit dans la ligne du temps, avec des hauts et des bas, avec des va-et-vient. Les journalistes de notre corpus laissent transparaître que *Juin 2013*, *Fora Dilma*, *La manif pour tous* et *Nuit Debout* se présentent comme des vrais mouvements sociaux, par le biais des discours quand ils parlent principalement de la continuité, du basculement du quotidien et de l'adhésion à ces mouvements, mais le mot *manifestation* conserve toute sa place. Nous expliquons cela par le fait que *manifestation* est plus lié à l'idée d'agenda médiatique et à l'événement qui explose.

3.1.2 L'étiquetage des journaux

Notre corpus de presse est composé de 462 articles de presse. Du côté des médias brésiliens, nous avons 148 articles de presse. Le corpus français se compose de 314 articles. La première étape de traitement du *corpus* (mais qui a été fait en parallèle avec d'autres) a été le *codage ouvert*. C. Lejeune classe le *codage ouvert* comme : « une première approche du matériau que le chercheur entend analyser » (Lejeune, 2014, pp.41-42). Ce codage combine deux activités : la micro-analyse en début de recherche et l'étiquetage. « L'étiquetage est une activité qui vise à découvrir les briques élémentaires d'une théorie en cours d'élaboration. C'est sur ces briques que s'appuie toute la suite de l'analyse » (Lejeune, 2014, p. 57).

Le mot étiquette est issu du vocabulaire employé par ce chercheur dans son manuel d'analyse qualitative¹⁶⁰. Lejeune propose l'analyse qualitative *Grounded Theory Method*, de Barney Glaser et Anselm Strauss (traduit par lui comme *Méthode par théorisation ancrée*). Cette méthode consiste à entreprendre une organisation parallèle de la recherche et non séquentielle (problématisation, collecte, analyse et rédaction). Ce principe nous semble intéressant car l'étiquette, selon Lejeune, est le résultat d'une *micro-analyse* du *corpus* et non d'une « simple » indexation des données. Ces étiquettes peuvent se compléter ou s'opposer. L'observation de ce phénomène permet l'élaboration des catégories et des cadres théoriques. Lejeune suggère ce principe aux chercheurs.euses procédant par entretiens. Or, le concept d'étiquette fonctionne et peut enrichir la présente thèse dans le cadre d'une analyse du discours médiatique.

¹⁶⁰ Lejeune, C. (2014), *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer*. Paris, De Boeck.

La micro-analyse et les étiquettes ont permis de construire notre enquête d'analyse de contenu sur *Modalisa*. C'est grâce à cette observation précise du *corpus* que nous avons pu formuler un questionnaire contenant des questions et des réponses, à choix unique ou multiple. Cette lecture nous a permis de formuler des axes d'analyse comme les rubriques, les acteurs de mouvements, les paroles autorisées, les revendications, la nature des manifestations (pacifiques, violentes, festives...), de la spécificité des images, entre autres. Dans la pratique, chaque article de presse était lu une première fois. Ensuite, dans une deuxième lecture, nous apposions nos étiquettes. Ces étiquettes rendaient compte des informations de base du texte, comme la rubrique, l'auteur.e, la date, le journal et par la suite nous cherchions les éléments liés directement à nos hypothèses et problématique comme : les paroles autorisées à parler, la nature des événements et le régime d'image.

Figure 3 : de l'étiquetage à l'introduction de l'enquête sur *Modalisa*



Source : notre schéma

Par la suite, nous allons fournir une réflexion sur la méthode par théorisation ancrée, les détails de la construction de notre enquête, du logiciel de traitement d'enquête *Modalisa* et les requis pour que chaque article de presse entre dans le corpus. Dans cette partie, nous allons approfondir la pertinence du recours à l'analyse quantitative en Sciences de l'information et de la Communication.

3.2 La méthode de théorisation ancrée et l'organisation parallèle de la recherche

Inspirés par la *Méthode de théorisation ancrée* qui suggère : « plutôt que de réaliser ses activités l'une après l'autre, la méthode par théorisation ancrée se propose de les conduire simultanément, en parallèle » (Lejeune, 2014, p.22), nous n'avons pas lu le corpus en entier pour ensuite construire l'enquête, la déposer sur *Modalisa* et alors rentrer les données. Cela correspondrait à une organisation séquentielle de la recherche. Cette méthode propose une organisation partielle : « problématisation, collecte et analyse ne se succèdent donc pas comme des phases séparées, elles s'enrichissent mutuellement » (Lejeune, 2014, p.22).

La lecture des journaux, la construction de l'enquête et sa conception sur le logiciel, tout comme l'insertion des données ont été réalisées « en même temps ». L'enquête sur *Modalisa* a été constamment modifiée tout au long de sa construction. Cette construction s'est « achevée » après le traitement d'une cinquantaine d'articles du *Monde*. A posteriori, nous avons continué notre corpus français *du Monde* jusqu'au bout. Une fois ce travail terminé, nous avons réalisé l'analyse de contenu de ce journal. Nous avons procédé de cette manière avec chaque quotidien de notre corpus. Il est important aussi de mentionner que nous avons vécu ce processus deux fois, en tenant compte du corpus brésilien pour lequel il a fallu construire une autre enquête. Pour cela, nous avons conservé les mêmes questions, mais, certaines réponses ont changé en raison des étiquettes mises sur ces textes. Cette méthode s'est avérée très riche, dans le sens que :

« Chaque nouvel élément empirique est analysé dès qu'il est disponible. Réalisée au fil de la collecte, cette analyse draine, avec ses résultats temporaires, de nouvelles questions. Ces questions orientent les collectes suivantes. Au fur et à mesure, le chercheur se pose des questions en plus en plus précises. Puisqu'une interrogation différente motive chaque retour vers le terrain, le chercheur se détourne délibérément de ce qui est déjà attesté au profit de ce qui n'a pas encore été étudié » (Lejeune, 2014, p.29)

Notre expérience atteste cette démarche justement du fait que plusieurs tâches étaient réalisées en parallèle. Lire, mettre des étiquettes, construire l'enquête, voir les résultats produits par *Modalisa* et essayer d'interpréter ces résultats temporaires, toutes ces tâches nous donnaient la sensation d'une recherche mobile et dynamique dans le sens où nous ne nous sentions pas en

train de « compiler »¹⁶¹ des données pour les traiter dans un avenir qui peut s'avérer un peu long quand on parle de thèse en SHS. Cette méthode nous a permis de saisir le cœur du sujet de cette étude : les corps humains et leurs représentations lors des crises sociales (ici, dans le cas des mouvements sociaux) avec des regards croisés entre deux pays.

L'identification de ce sujet s'est concrétisée lors de la première année de thèse, après avoir fini de traiter le contenu du corpus issu du *Monde*. Auparavant, notre projet d'étude tendait, plutôt, à analyser des discours purement politiques sur ces pays. Ce processus parallèle nous a donné la possibilité de découvrir assez tôt ces corps qui « criaient » et a conduit à une analyse de leurs images en tant qu'icône et discours. La construction du sens de ces corps humains est passée, aussi, par leur déconstruction, petit à petit, tous les jours, tout au long de ces années d'étude.

Cette méthode s'est révélée très riche par le biais de la comparaison¹⁶² : « la comparaison est au cœur de la démarche par théorisation ancrée. Le chercheur compare entre eux différents éléments du matériau empirique [...] Ces comparaisons procèdent du recoupement de différents extraits de compte-rendu de terrain » (Lejeune, 2014, p.89). La comparaison a été présente fréquemment. La comparaison des données entre les journaux français, ensuite, entre les journaux brésiliens et finalement, entre ces deux. La comparaison entre les résultats issus de l'analyse quantitative et de l'analyse qualitative et parfois une forme de comparaison entre les normes de recherche française et brésilienne.

Il est important aussi de préciser cette méthode et de justifier le fait que nous mobilisons analyses qualitative et quantitative, alors que la méthode par théorisation ancrée est uniquement qualitative. *La Grounded Theory* (GT) a été conçue il y a 50 ans. Il s'agit d'une approche inductive et cela représentait une innovation ambitieuse. A. Novo et L. Woestelandt exposent brièvement la trajectoire des deux chercheurs à son origine : « Strauss, issu de l'école de sociologie de Chicago, souhaitait développer un outillage positiviste. Quant à Glaser, venant de San Francisco et ancien élève de l'exploitation statistique, il tentait de s'échapper des carcans inhibant la sociologie aux États-Unis dans les années 60. Il voulait sortir du paradigme hypothético-déductif » (Novo, Woestelandt, 2017, p.67).

¹⁶¹ Nous gardons notre profond respect aux chercheu.euses qui optent par une organisation séquentielle de la recherche.

¹⁶² Voir la partie en introduction sur les regards-croisés. La comparaison ici n'est pas prise sous l'angle du jugement d'une supériorité ou d'une infériorité d'une pratique à l'autre.

Ces auteurs expliquent encore qu'à l'époque, les sociologues vivaient une crise d'identité et cherchaient leur place dans l'académisme. Le pragmatisme de Glaser et Strauss correspondait aux besoins de l'époque, étant donné qu'ils « réfléchissaient à l'élaboration d'une méthode qui devait donner aux études qui l'utilisaient, un aspect conclusif et pas uniquement un aspect exploratoire des méthodes qualitatives de l'époque » (Novo, Woestelandt, 2017, p.68).

La GT est une méthode qualitative qui a la particularité de permettre la généralisation des théories. Elle encourage principalement la conception de nouvelles théories et c'est là, essentiellement, que réside son originalité : pousser les scientifiques à élaborer des théories lors de leurs recherches : « our approach, allowing substantive concepts and hypotheses to emerge first, on their own, enables the analyst to ascertain which, if any, formal theory may help him generate his substantive theories » (Glaser, Strauss, 1968, p.32).

Nous sommes d'accord avec la capacité de cette méthode, mais nous ne l'avons pas prise en compte dans son intégralité. Ce que nous intéressait était principalement la phase de *codage ouvert*, l'idée d'une appropriation de plusieurs théories tout en laissant émerger notre subjectivité sur des certains moments et l'idée d'une organisation parallèle de la recherche. Nous nous proposons d'avancer des pistes sur l'analyse des corps et des discours médiatiques qui les accompagnent. La contribution que nous espérons pouvoir fournir est une analyse quantitative et qualitative, en mobilisant un sujet, à notre connaissance, plutôt nouveau, dans les deux domaines déjà cités : l'analyse des corps humains lors des mouvements sociaux. Un autre aspect qui nous semble peu exploré est la représentation médiatique de la France à l'étranger et non le contraire, comme nous avons l'habitude (et aussi la chance) de la voir.

3.2.1.1 De l'étiquetage aux catégories

Nous nous sommes servie des deux manières mises à disposition par Lejeune pour étiqueter notre corpus : l'étiquette *in vivo* : « les mots des acteurs fournissent souvent d'excellentes étiquettes » (Lejeune, 2014, p.61) et l'étiquetage avec *les mots du chercheur* : « les étiquettes ne portent en effet pas sur ce que disent les acteurs mais sur ce qu'ils vivent, éprouvent ou ressentent » (Lejeune, 2014, p.62). La première façon a été la plus utilisée dans notre cas car nous avons voulu rester le plus possible fidèle et proche des mots trouvés dans nos textes de presse. *Les mots du chercheur* sont des formulations élaborées par nous-même.

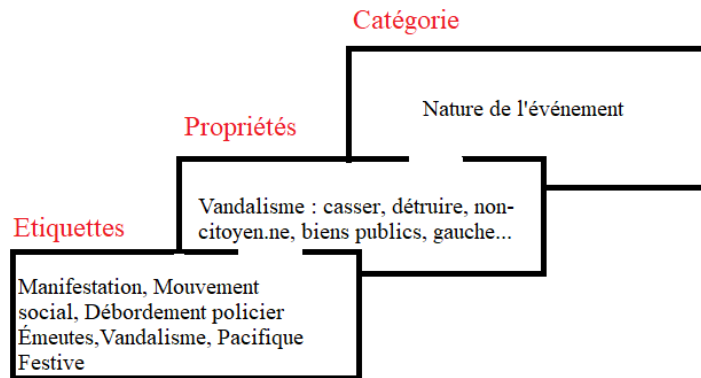
Si nous prenons en considération la catégorie *Photo spécificité*, les étiquettes *corps collectif (souverain et/ou faible)* et *corps individuel (fort ou fragile)*, il s'agit ici de mots non évoqués par la presse, mais d'une classification que nous avons élaborée à partir d'une observation des journaux et de leurs manières de faire la mise en scène des corps humains.

La catégorie *Nature de l'événement*, par exemple, est composée des étiquettes issues de la circulation des paroles dans ces quotidiens (*in vivo*), c'est-à-dire, la manière dont les journalistes et les sources ont classifié ces mouvements. Une chose intéressante à observer est de que le mot *casseurs* n'est pas repéré dans le corpus français pour classer les mouvements brésiliens, alors que la presse française a fait fréquemment appel à ce mot pour désigner certains manifestant.e.s lors du mouvement *Nuit debout* et les *Gilets Jaunes* (ce dernier n'est pas compris dans cette étude). Le mot *vandalisme* est le mot employé par la presse afin de classer ces actes. Si on fait un tri-croisé avec la catégorie *manifestant.e.s*, nous observons que *vandalisme* sera associé, principalement, au groupe *Black Blocks*. La presse brésilienne utilise le même mot pour classer ces actes lors des mouvements français. Il est intéressant d'observer la ressemblance de l'usage des mots entre les journalistes de deux pays.

Si d'un côté cette méthode nous fournit de vraies questions lors de *l'étiquetage*, elle nous prépare également à la construction des *catégories*. Lejeune suggère l'appréhension de ces *étiquettes* tout en nous questionnant sur leurs *propriétés* afin de construire des *catégories*. Nous nous questionnons, alors, sur les *propriétés* de chaque mot, dans le schéma 1. Gardant le même exemple de *l'étiquette vandalisme*, nous étudions ses *propriétés*. Les *propriétés* associées à ce mot par les journalistes et les sources, mais aussi aux *propriétés* du mot en lui-même : son origine et ses concepts scientifiques pour le comprendre au mieux.

Le schéma 1 que nous présentons est une représentation de *comment nous voyons cette méthode*. *L'étiquetage* du corpus qui nous permet de monter vers le questionnement des *propriétés* et de les intégrer/former des *catégories*. Cela fait partie d'un *codage axial*. Lejeune propose trois *codages* : le *codage ouvert* (il s'agit d'un premier contact du.de la chercheur.euse avec son matériau) ; le *codage axial* (constitue l'articulation des propriétés découvertes lors du *codage ouvert*. Le.la chercheur.euse repère les propriétés) ; et le *codage sélectif* (l'instauration d'un système global. C'est quand nous centralisons certaines questions et nous en marginalisons d'autres. Une finalisation, même provisoire, de la recherche). Ces trois étapes, parallèles, aident le.la chercheur.euse à saisir le cœur de son étude, ses premiers résultats, son cadre théorique à mobiliser et à former une possible théorie.

Figure 4 : les étiquettes, les propriétés et les catégories



Source : notre schéma

Il est important de souligner que tout ce processus se dessine à l'intérieur et que nous n'aurons pas assez de temps dans cette thèse pour parler dans le plus grand détail de chaque étiquette, même si un effort est fait pour rendre ceci le plus clair possible (exemple, nous ne pourrions pas démontrer ce processus pour chacune de nos étiquettes, ayant comme intitulé *possibilités* dans notre grille d'enquête, dans les lignes à venir). Ces phases ont rendu possible la construction d'une enquête et une bonne partie de son analyse. Le *codage sélectif* a donné lieu à une analyse qualitative en mobilisant l'étude des discours et des images.

Tableau 1 : grille d'enquête Modalisa - Médias français

Question	Catégorie	Matériau : numérique ou papier		Possibilités
		Réponse Unique	Réponse Multiple	
1	Journal	X		1. Le Monde / 2. Libération / 3. Le Figaro
2	Rubrique	X		1. International / 2. Société / 3. Économie / 4. Culture / 5. Sport / 6. Idées / 7. Photo / 8. Actualité / 9. Événement / 10. Autre / 11. Éditorial
3	Date	X		
4	Auteur		X	1. Journaliste desk / 2. Correspondant / 3. Envoyé spécial / 4. Spécialiste / 5. Éditorial / 6. Modérateur / 7. AFP / 8. Reuters / 9. Lecteur / 10. Journal / 11. Agence / 12. Journaliste indépendant
7	Type d'article		X	1. Article / 2. Chronique / 3. Brève / 4. Interview / 5. Éditorial / 6. Reportage photo / 7. Reportage vidéo / 8. Lettre / 9. Texte d'expert / 10. Modération / 11. L'une
8	Revendication		X	1. Contre le système / 2. Anti-Copa / 3. Anti-JO / 4. Dilma Dehors / 5. Lula en prison / 6. PT plus jamais / 7. Basta corruption / 8. Coup d'État / 9. Fora Temer / 10. Soutien au PT / 11. Appel à la grève / 12. Minorités / 13. Contre les médias / 14. Juin 2013 / 15. Contre la violence policière / 16. Militaires
9	Nature de l'événement		X	1. Manifestation / 2. Mouvement social / 3. Débordement policier / 4. Émeutes / 5. Vandalisme / 6. Pacifique / 7. Festive
10	Manifestants		X	1. Syndicats / 2. Enseignants / 3. Étudiants / 4. Quadragénaires / 5. Droite / 6. Gauche / 7. Centristes / 8. Non partisans / 9. Black bloc / 10. Population des bidonvilles / 11. Minorités / 12. Jeunes / 13. Classe moyenne / 14. Brésiliens / 15. Ouvriers
11	Parole autorisée		X	1. Scientifique / 2. Leader de mouvement / 3. Leader d'une ONG / 4. Syndicat / 5. Black bloc / 6. Manifestant / 7. Habitant de bidonville / 8. Acteur politique / 9. Forces de l'ordre / 10. Secteur privé / 11. Journaliste / 12. Autre
12	Évocation des médias brésiliens	X		1. Oui / 2. Non
13	Classification des médias brésiliens	X		1. Neutre / 2. Conservateur / 3. Néolibéral / 4. Droite / 5. Gauche / 6. Ninja / 7. Libéral / 8. Pas de classification
14	Photo	X		1. Oui / 2. Non
15	Photo spécificité		X	Corps collectif : 1. Souverain / 2. Faible Corps individuels : 3. Fort / 4. Fragile
16	Vidéo	X		1. Oui / 2. Non
17	Vidéo de violences	X		1. Oui / 2. Non
18	Photo divers		X	1. Politique / 2. Scientifique / 3. Portrait / 4. Ville / 5. Drapeau / 6. Monument / 7. Établissement / 8. Plage / 9. Violences / 10. Police / 11. Autre / 12. Minorités
19	Titre	X		Donnée textuelle

Tableau 2 : grille d'enquête Modalisa - Médias brésiliens

Question	Classe	Matériau : numérique ou papier		Possibilités
		Réponse Unique	Réponse Multiple	
1	Journal	X		1. Folha / 2. Estadão / 3. G1
2	Rubrique	X		1. International / 2. Société / 3. Économie / 4. Culture / 5. Sport / 6. Idées / 7. Photo / 8. Actualité / 9. Événement / 10. Autre / 11. Éditorial / 12. Générale / 13. Science
3	Date	X		
4	Auteur		X	1. Journaliste desk / 2. correspondant / 3. envoyé spécial / 4. spécialiste / 5. éditorial / 6. modérateur / 7. AFP / 8. Reuteurs / 9. lecteur / 10. journal / 11. agence / 12. journaliste indépendant
7	Type d'article		X	1. Article / 2. chronique / 3. brève / 4. interview / 5. éditorial / 6. reportage photo / 7. reportage vidéo / 8. lettre / 9. texte d'expert / 10. modération / 11. L'une
8	Revendication		X	1. Manif pour tous / 2. Mariage pour tous / 3. Nuit Debout / 4. Défense des immigrants / 5. Contre l'extrémisme religieux / 6. Soutient à la Palestine / 7. Soutient à Israël / 8. Droits des femmes / 9. Contre la violence policière / 10. Appel à la grève / 11. Environnement
9	Nature de l'événement		X	1. Manifestation / 2. Mouvement social / 3. Débordement policier / 4. Émeutes / 5. Vandalisme / 6. Pacifique / 7. Festive
10	Manifestants		X	1. Syndicats / 2. Enseignants / 3. Étudiants / 4. Quadragénaires / 5. Droite / 6. Gauche / 7. Centristes / 8. Non partisans / 9. Black bloc / 10. Population des bidonvilles / 11. Minorités / 12. Jeunes / 13. Classe moyenne / 14. Français / 15. Ouvriers
11	Parole autorisée		X	1. Scientifique / 2. Leader de mouvement / 3. Leader d'une ONG / 4. Syndicat / 5. Black bloc / 6. Manifestant / 7. Habitant de bidonville / 8. Acteur politique / 9. Forces de l'ordre / 10. Secteur privé / 11. Journaliste / 12. Autre
12	Évocation des médias français	X		1. Oui / 2. Non
13	Classification des médias français	X		1. Neutre / 2. Conservateur / 3. Néolibéral / 4. Droite / 5. Gauche / 6. Ninja / 7. Libéral / 8. Pas de classification
14	Photo	X		1. Oui / 2. Non
15	Photo spécificité		X	Corps collectif : 1. Souverain / 2. Faible Corps individuels : 3. Fort / 4. Fragile
16	Vidéo	X		1. Oui / 2. Non
17	Vidéo de violences	X		1. Oui / 2. Non
18	Photo divers		X	1. Politique / 2. Scientifique / 3. Portrait / 4. Ville / 5. Drapeau / 6. Monument / 7. Établissement / 8. Plage / 9. Violences / 10. Police / 11. Autre / 12. Minorités
19	Titre	X		Donnée textuelle

Source : nos tableaux

3.2.2 L'enquête : l'intégration des journaux

Notre corpus des journaux est formé par 314 articles de presse (*Le Monde*, 154 articles ; *Le Figaro*, 97 ; et *Libération*, 63), et 148 articles issus des médias brésiliens (*Folha*, 35 ; *Estadão*, 77 ; et *G1*, 36). Ces articles retenus avaient comme sujet principal les manifestations de rue. Tous les articles de manifestations de rue, publiés entre 2013 et 2016, ont été pris en considération indifféremment de la revendication qu'ils portent (en revanche, pour la partie qualitative de cette étude nous n'avons retenu que quatre mouvements sociaux). Dans les lignes suivantes, nous allons essayer d'expliquer, brièvement, le nombre important d'éléments de notre enquête afin qu'elle soit la plus explicite possible.

3.2.2.1 Les revendications entre 2013 et 2016

La case revendications comprend toutes les manifestations relatées dans ces six quotidiens entre 2013 et 2016. Certaines apparaissent rarement et d'autres restent dans l'agenda pendant quelques jours et/ou mois. L'objectif dans cette partie est de donner un aperçu de ces mouvements, sans pour autant entrer dans les détails. Du côté du corpus français, l'étiquette *Contre le système* englobe toutes les manifestations qui demandaient de meilleurs services dans le domaine des transports, de la santé et de l'éducation. L'étiquette *Juin 2013* fait mention à l'augmentation du titre de transport en commun.

Lors de l'analyse, parfois, nous avons regroupé ces étiquettes car toutes les deux font partie de *Juin 2013*. Nous l'avons gardé séparément dans l'enquête car nous avons voulu conserver *les dires* de la presse (des manifestations portant d'autres revendications dans les mouvements de *Juin 2013* et des nouvelles concernant uniquement l'augmentation du tarif du transport en commun). Cependant, pendant l'analyse qualitative, il ne faisait pas sens de les étudier séparément, car *Juin 2013* ne représentait pas uniquement le prix du titre de transport, mais un mécontentement général.

L'étiquette *L'Anti-Copa* comporte les manifestations contre les dépenses liées à l'organisation du Mondial de football, en 2014, au Brésil. De même, *l'Anti-Jo* intègre les manifestations contre l'investissement financier engagé dans l'organisation des Jeux Olympiques à Rio de Janeiro, en 2016.

L'étiquette *Dilma Dehors* englobe les manifestations revendiquant le départ de Dilma Rousseff¹⁶³. *Lula en Prison* représente la haine de la rue contre l'ancien président Luiz Inacio Lula da Silva¹⁶⁴. Le considérant comme le « voleur » du pays, les manifestant.e.s demandaient son emprisonnement. *PT plus jamais*, est une revendication qui montre des cortèges qui souhaitent voir le PT (Parti des travailleurs/gauche) écarté du pouvoir. *Basta Corruption* est un mouvement qui s'en prend à l'ensemble de la classe politique indifféremment des partis. Ce mouvement demande des lois plus sévères pour punir les hommes et les femmes politiques impliqués dans les scandales de corruption. Dans l'analyse qualitative, il, a parfois été rajouté au mouvement Fora Dilma.

Les mouvements étiquetés par *Coup d'État* ne défendent pas forcément la présidente Dilma Rousseff, mais ils dénoncent plutôt un coup d'État institutionnel orchestré par la droite et les médias brésiliens. Ce mouvement demande qu'un nouveau scrutin soit organisé afin d'élire un nouveau président. Après la destitution de Dilma Rousseff, son vice-président Michel Temer assume la présidence du pays le 31 août 2016. Le jugeant comme un président illégitime et néolibéral, les manifestants demandent cette fois-ci le départ de Michel Temer aux cris de *Fora Temer* (Temer Dehors). Les manifestations nommées par *Soutien au PT* défendent le parti de gauche, en particulier Dilma Rousseff, qui était au cœur d'une crise politique. Ce mouvement soutient également Lula da Silva, figure mythique du PT et baptisé comme le *père des pauvres*. Les mouvements classés comme *Appel à la grève* font partie des rassemblements syndicalistes ou faisant appel à l'interruption d'un service : grève du personnel du métro, de l'aéroport, des enseignants, des policiers, etc.

Les étiquettes *Minorités* réunissent différents groupes : les droits des indigènes qui luttent pour la préservation et le respect des réserves indigènes dans tout le territoire brésilien ; les droits des femmes qui dénoncent la *culture du viol* dans le pays ; le MST (Mouvement Sans Terre) qui revendique la réforme agraire à partir d'une répartition égalitaire de terres et qui suggère de remplacer la production agroalimentaire par la culture biologique ; le MTST (Mouvement des travailleurs sans toits) qui milite pour le droit au logement pour tous ; et les habitants des bidonvilles qui se rassemblent pour dénoncer la violence policière ou l'oubli des besoins de ces populations par les pouvoirs publics.

L'étiquette *Contre les médias* regroupe les manifestations qui s'en prennent aux médias brésiliens, particulièrement *Rede Globo* (Réseau Globo), jugé sensationnaliste et positionné du

¹⁶³ Mandat entre 2011-2016.

¹⁶⁴ Mandat entre 2003-2011.

côté de l'oligarchie brésilienne. Le mouvement *contre la violence policière* dénonce l'abus de pouvoir de la police et l'excès de violence envers les manifestant.e.s. Dans le cas des populations des bidonvilles, les mouvements dénoncent l'abus de pouvoir tout court. Finalement, l'étiquette *Militaires* fait référence à un groupe de manifestant.e.s nostalgiques de la dictature et qui réclame le retour des militaires au pouvoir.

Tableau 3 : les revendications depuis les journaux français

8	Revendication		X	1. Contre le système / 2. Anti-Copa / 3. Anti-JO / 4. Dilma Dehors / 5. Lula en prison / 6. PT plus jamais / 7. Basta corruption / 8. Coup d'État / 9. Fora Temer / 10. Soutien au PT / 11. Appel à la grève / 12. Minorités / 13. Contre les médias / 14. Ticket de bus / 15. contre la violence policière / 16. Militaires

Source : notre tableau

Tableau 4 : les revendications depuis les journaux brésiliens

8	Revendication		X	1. Manif pour tous / 2. Mariage pour tous / 3. Nuit Debout / 4. Défense des immigrants / 5. Contre l'extrémisme religieux / 6. Soutient à la Palestine / 7. Soutient à Israël / 8. Droits des femmes / 9. Contre la violence policière / 10. Appel à la grève / 11. Environnement

Source : notre tableau

L'étiquette la *Manif pour tous* fait référence au contre-mouvement du *Mariage pour tous*. Ces manifestations s'opposaient au mariage entre des personnes du même sexe et à l'adoption des enfants par ces couples non hétérosexuels. *Nuit Debout* est un mouvement social qui dénonçait le projet de loi *El Khomri*, jugé comme régressif en termes de droit du travail. Il a occupé, principalement, la Place de la République à Paris, pendant la nuit. Plusieurs revendications se sont rajoutées au fur et à mesure du déroulé du mouvement.

L'étiquette *Défense des immigrants* montre les manifestations où les français.aises dénoncent une France non-engagée dans la crise mondial des réfugiés. Ces manifestations ont un caractère humanitaire et défendent leurs causes souvent avec des performances moins habituelles. Ces manifestations faisaient mention, principalement, à la « jungle de Calais ». Les manifestations *Contre l'extrémismes religieux* englobent toute sorte de manifestations contre

les idéologies religieuses qui débordent sur l'État laïc et les droits de l'Homme (et de la Femme). Il est important de préciser que les rassemblements rendant hommage aux victimes de l'attentat à *Charlie Hebdo*, en 2015, n'ont pas été pris en considération, tout comme les rassemblements lors des attentats du *Bataclan*, en 2015, et à Nice, en 2016.

Les journalistes brésilien.ne.s ont cadré ces discours comme un moment d'hommage, de tristesse nationale, de soutien mutuel entre les citoyen.ne.s. Le cadrage de l'extrémisme religieux apparaît surtout avec des questions liées au conflit entre Israël et Palestine. Cela pourrait être expliqué par le fait que cette question interroge le Brésil étant donné qu'il reste un pays largement chrétien (avec des chrétiens catholiques). La question de l'islamophobie ou des manifestations dénonçant un islamisme trop prononcé ou extrémiste est un peu étrangère aux journalistes brésilien.ne.s qui ne cohabitent pas avec une communauté musulmane au Brésil. De cette manière, certaines manifestations françaises comme soutien à Israël ou à la Palestine ont été repérées. En d'autres termes, c'est la question de la chrétienté qui semble intéresser aux médias.

Nous avons repéré encore d'autres revendications :

- L'étiquette *droits de femmes* fait référence aux mobilisations du groupe féministe *Femen*, lors de leurs performances dénonçant un événement ponctuel ayant une femme comme victime.
- *Contre la violence policière* englobe des manifestations contre les violences pratiquées envers les manifestant.e.s, mais aussi, de la violence non-justifié envers les populations moins favorisées.
- *L'appel à la grève* réunit les rassemblements traditionnels tels que ceux du *Premier Mai* ou d'autres avec une organisation syndicale organisatrice de la mobilisation.
- L'étiquette *environnement* montre principalement des manifestations contre des grands événements internationaux comme le *Protocole de Kyoto*, la *COP21* ou l'*Accord de Paris*, jugés tous inefficaces en matière de changement de conscience et pratiques environnementales.

3.2.2.2 La nature de l'événement

Cette question cherche à comprendre comment les médias classifient les mouvements sociaux brésiliens et français. Font partie de la case *Manifestation* les mouvements dans lesquels la presse utilise le mot *manifestation* pour se référer aux protestations. Le mot *manifestation* est interprété ici comme un événement ponctuel. L'étiquette *Mouvement social* regroupe les articles dans lesquels la presse attribue un caractère plus ample à ces manifestations : elles font partie d'un mouvement social.

Nous entendons par *débordement policier* toute agression physique (avec ou non l'utilisation du gaz lacrymogène et autres outils utilisés par la police, y compris les armes à feu au Brésil) ; mais aussi, des agressions verbales et/ou symboliques (à titre d'exemple, voir la photo qui illustre l'article *Brésil : la police disperse une manifestation anti-Mondial*¹⁶⁵, sur *Le Monde*. Cette image nous amène au cœur d'une violence symbolique très puissante en montrant une jeune femme à genoux entre trois policières debout). L'étiquette *Émeutes* fait référence à des violences entre manifestant.e.s et policier.ère.s. Nous avons observé de nombreux articles où les médias expliquent qu'après un débordement policier, police et manifestant.e.s entrent en conflit physique. L'étiquette *Vandalisme* apparaît en lien avec la dégradation intentionnelle de biens publics ou privés. De cette manière, forcer les portes, saccager des banques, incendier les transports en commun ou d'autres objets sont classés dans *vandalisme* par les médias français et brésiliens.

La case *Pacifique* réunit les manifestations classées comme pacifiques. Sont pacifiques toutes les manifestations qui se déroulent dans le calme, c'est-à-dire sans *vandalisme*, sans émeute et sans débordements policiers. En revanche, une manifestation peut commencer pacifiquement et évoluer en déclenchant des actes de violence. L'étiquette *Festive* fait référence aux manifestations qui font appel à des éléments artistiques tels que la musique, les danses, les déguisements, les couleurs, des accessoires humoristiques et sarcastiques et les *selfies*. Ces manifestations se déroulent dans une atmosphère divertissante et dite moins lourdes.

¹⁶⁵ Accès sur http://abonnes.lemonde.fr/sport/article/2014/02/23/bresil-la-police-disperse-une-manifestation-anti-mondial_4371830_3242.html

Tableau 5 : la nature de l'événement depuis les journaux français et brésiliens

9	Nature de l'événement		X	1. Manifestation / 2. Mouvement social / 3. Débordement policier / 4. Émeutes / 5. Vandalisme / 6. Pacifique / 7. Festive

Source : notre tableau

3.2.2.3 Les manifestant.es

Cette partie évoque qui sont les acteurs des mouvements sociaux selon la presse. L'étiquette *Syndicats* indique que la manifestation a été organisée par un syndicat et que celui-ci est présent dans les cortèges. L'étiquette *Enseignants* indique que la manifestation est formée par des enseignants titulaires au lycée ou à l'université, ceux-ci et celles-ci, sortent dans les rues dans une sorte de frustration contre le réseau de transport public et de l'éducation. La catégorie *Étudiant* semble regrouper principalement les étudiants universitaires entre 18 et 30 ans. L'étiquette *Quadragénaires* réunit les manifestants qui sont cités littéralement par les journaux comme quadragénaires.

Les cases *Droite* et *Gauche* ont été remplies uniquement quand l'article classait les manifestants comme adhérents de la droite ou de la gauche. Cette même règle est valide pour les étiquettes *Centristes* et *Non partisans*. Les *Black blocks* sont évoqués de différentes manières : les *Black Blocks*, les anarchistes, les radicaux et les agitateurs. La case *Population des bidonvilles* est formée par les manifestants résidant dans des *favelas* ou dans les périphéries en France.

L'étiquette *Minorités* se compose des manifestants revendiquant :

- Les droits des femmes
- Des membres du groupe LGBT
- Les peuples autochtones
- Les partisan.ne.s du MST et/ou du MTST
- Les Femen

L'étiquette *Jeunes* repère les articles qui classifient ces rassemblements comme un mouvement de jeunes. Par ailleurs, cette étiquette se confond avec l'étiquette *Étudiants*. Les médias français et brésiliens semblent classer en tant que jeunes les personnes ayant toujours

entre 18-30 ans. En d'autres termes, la jeunesse correspond à la période d'étude d'un jeune adulte jusqu'à ses premiers pas en tant que professionnel. L'étiquette *Classe moyenne* est employée uniquement quand le journal classe littéralement le rassemblement comme un mouvement soutenu par la classe moyenne.

Les étiquettes *Brésiliens* et *Français* font référence aux manifestants d'une manière plus générale. Cette dénomination est utilisée principalement par les médias français. L'étiquette *Ouvriers* comporte les manifestant.e.s qui travaillent dans le monde ouvrier.

Tableau 6 : les manifestants à partir des journaux français

10	Manifestants		X	1. Syndicats / 2. Enseignants / 3. Étudiants / 4. Quadragénaires / 5. Droite / 6. Gauche / 7. Centristes / 8. Non partisans / 9. Black bloc / 10. Population des bidonvilles / 11. Minorités / 12. Jeunes / 13. Classe moyenne / 14. Brésiliens / 15. Ouvriers

Source : notre tableau

Tableau 7 : les manifestants à partir des journaux brésiliens

10	Manifestants		X	1. Syndicats / 2. Enseignants / 3. Étudiants / 4. Quadragénaires / 5. Droite / 6. Gauche / 7. Centristes / 8. Non partisans / 9. Black bloc / 10. Population des bidonvilles / 11. Minorités / 12. Jeunes / 13. Classe moyenne / 14. Français / 15. Ouvriers

Source : notre tableau

3.2.2.4 La parole autorisée dans les journaux

La parole autorisée est particulièrement importante dans cette analyse de contenu car elle nous permet de connaître les discours que les journalistes s'autorisent à faire circuler. L'étiquette *Scientifique* donne la parole aux scientifiques comme les sociologues, les anthropologues, les politologues, les historiens, les économistes et les chercheurs, reconnus aptes à parler du Brésil et de la France. Les étiquettes *Leader de mouvement*, *Leader d'une ONG* ou *Syndicat* font mention de la parole accordée aux leaders de ces organisations. L'étiquette *Black Block* indique quand l'un de ces individus dispose d'un espace d'opinion dans l'article. L'étiquette *Manifestant* ouvre l'espace de parole aux manifestant.e.s indépendamment de leur âge et statut.

L'étiquette acteur politique englobe tous les discours des femmes et des hommes appartenant clairement au pouvoir public, indépendamment des hiérarchies et de leurs partis. L'étiquette Forces de l'ordre révèle le nombre de fois où les policiers ou l'armée ont disposé du droit de s'exprimer. Le Secteur privé rassemble différents acteurs comme : des dirigeant.e.s d'entreprises privées, la Fédération Internationale de Football Association (FIFA) ou encore d'autres organismes privés. L'étiquette Journaliste accorde un droit de parole à d'autres journalistes Français ou Brésiliens. Cette parole est généralement une « simple » source d'information ou bien au contraire, c'est une parole critique sur la situation en question. Pour finir, l'étiquette Autre comporte plusieurs paroles très peu sollicitées et avec moins d'importance dans nos contextes d'analyse.

Tableau 8 : la parole autorisée à partir des journaux français et brésiliens

11	Parole autorisée		X	1. Scientifique / 2. Leader de mouvement / 3. Leader d'une ONG / 4. Syndicat / 5. Black bloc / 6. Manifestant / 7. Habitant de bidonville / 8. Acteur politique / 9. Forces de l'ordre / 10. Secteur privé / 11. Journaliste / 12. Autre

Source : notre tableau

3.2.2.5 L'évocation d'un autre média comme source d'information

Lors de la découverte du corpus nous avons constaté que le journal *Le Monde* donnait la parole parfois à d'autres médias/journalistes. Ceux-ci ont été source d'information. Même si ces discours sont plutôt marginaux en nombre d'occurrences, nous avons voulu garder cette question afin de savoir s'il existait une sorte de circulation de dires entre les journalistes des deux pays. Nous nous sommes demandée également si les médias avaient une forme de jugement quant à la déontologie journalistique. Le nombre réduit des occurrences repérées, ne fera pas l'objet d'une analyse plus tard. Nous pouvons dire que ces paroles ont été peu sollicitées et que les médias français ont cité parfois les médias brésiliens, principalement, le *Réseau Globo* comme étant allié à la droite dans une volonté à destituer Dilma Rousseff.

Tableau 9 : l'évocation et classification des médias, depuis la France et le Brésil

12	Évocation des médias brésiliens/français	X		1. Oui / 2. Non
13	Classification des médias brésiliens/français	X		1. Neutre / 2. Conservateur / 3. Néolibéral / 4. Droite / 5. Gauche / 6. Ninja / 7. Libéral / 8. Pas de classification

Source : nos tableaux

3.2.2.6 Les photos dans les journaux

La photographie est une restitution des vies, des mondes et de points de vue particuliers sur ceux-ci comme l'explique F. Soulages : « la photographie n'est pas la restitution de l'objet-monde, mais la production d'images qui interprètent quelques phénomènes visibles et photographiables d'un monde particulier existant dans un espace et dans une histoire donnée » (Soulages, 2017, p.26). A partir de ces moments photographiables d'un monde particulier, nous cherchons à saisir la spécificité de chaque photo depuis nos questions de recherche.

La classification est l'aboutissement d'une observation du corpus pendant la construction de l'enquête. Ainsi, nous avons retrouvé certains registres qui « tournaient en boucle » dans la presse française ou brésilienne et qui nous semblaient être la représentation de manifestations brésiliennes, un peu comme un modèle d'image, un ordre du discours en images. Nous avons distingué deux groupes de photos. Le premier a été nommé *Photo spécificité*. Cette case se divise en deux ; *Corps collectif* qui peut être référencé comme *Souverain* ou *Faible* ; et *Corps individuel* qui peut être catégorisé comme *Fort* ou *Fragile*.

La deuxième case est intitulée *Photo divers*. Cette case comporte des photos qui présentent d'autres caractéristiques comme la figure d'un acteur politique, d'un.e expert.e, les forces de l'ordre, entre autres. Il est important de préciser qu'une même photo peut avoir plus d'une classification.

Nous développerons maintenant l'interprétation que nous apprêtons aux corps collectifs et individuels qui peuvent être classifiés comme *fort*, *fragile*, *faible* et *souverain* dans l'enquête. Nous remarquons que l'interprétation des images est une lecture de la chercheuse et que nous n'avons pas le projet de rendre compte de la totalité ni de la variété des lectures individuelles et de ce qui pourrait faire l'objet d'une représentation de la force ou de la faiblesse.

Le corps collectif réunit les photos qui montrent les corps rassemblés, c'est-à-dire la foule. Dans un premier moment nous ne rentrons pas de données dans *Modalisa* concernant spécifiquement les plans (le plan général ou d'ensemble, le plan de demi-ensemble, le plan moyen, le plan américain, le plan rapproché, le gros plan ou le très gros plan), ni les prises de vue (vue frontale, vue de $\frac{3}{4}$, vue de profil et vue de dos), ni les cadrages (l'angle plat, la plongée et la contre-plongée). Malgré le fait que visiblement la foule soit photographiée dans un plan général en plongée, nous nous attarderons plus tard, sur l'analyse qualitative de cet aspect.

Les corps collectifs analysés dans cette étude se comportent de deux façons : en tant que corps souverain, ou à l'inverse, comme un corps faible. La nature souveraine d'un corps collectif est constatée par différentes composantes. Le plan d'ensemble et en plongée peuvent faire preuve de souveraineté d'un rassemblement. La vue aérienne des manifestants rend compte de la masse, du caractère un peu indénombrable des manifestant.es et aide à légitimer les revendications. C'est le peuple souverain qui descend dans la rue, ce peuple qui est « un maître qui est à la fois impérieux et insaisissable » (Rosanvallon, 1998, p.15). Sont considérées souveraines toutes sortes de photos dans cette optique, même si nous ne pouvons pas saisir les gestes et l'expression faciale des manifestants. La souveraineté, en tant qu'image, est comprise ici comme le caractère de la totalité : une masse de manifestant.e.s qui occupe l'espace public et qui n'a pas peur de lutter pour ses convictions.

Si les manifestant.es sont pris en photo de plus près, nous avons la possibilité de saisir dans l'expression, les gestes ou dans la posture du corps le caractère souverain ou faible de ces corps collectifs. Selon nous, le caractère souverain peut être perçu par les expressions du visage. La joie, les festivités et les sourires peuvent indiquer des attributs de puissance. De même, les cris de colère peuvent exprimer de la souveraineté, cela dépendra d'autres éléments comme la posture du corps. Si le corps se tient droit, vers le haut, nous pouvons interpréter cela comme un signe de courage et alors de puissance. Si le corps crie dans une posture tournée vers son intérieur, en d'autres mots, avec une posture vers le bas, épaules basses, le torse qui se penche vers le sol (et non vers le haut), nous l'interprétons ces indices plutôt comme de la souffrance.

Si corps collectif et police entrent en conflit, nous interprétons cela comme de la faiblesse, car la violence va contre l'idéal des sociétés démocratiques : « la violence et la démocratie renvoient à des acceptions de la force et du droit qui s'excluent mutuellement » (Garcin-Marrou, 2001, p.14). En d'autres mots, la violence physique entre manifestant.es et forces de l'ordre renvoie à un point très délicat : l'incapacité de dialoguer dans des situations

tendues ; cela, représente une faiblesse. De ce fait, si la foule se fait attaquer par les forces de l'ordre sans répondre par des agressions physiques, cette foule est classée comme faible du fait qu'elle est soumise à des violences physiques (symboliques et verbales aussi). Elle est faible dans le sens où elle doit « accepter » ces violences car les forces de l'ordre représentent un pouvoir que les dépassent.

A l'inverse, si les manifestant.es s'attaquent aux forces de l'ordre, nous interprétons aussi comme une forme de faiblesse : faiblesse des moyens de se faire écouter, faiblesse de ressources et une faiblesse de caractère parfois. En somme, toute les sorte de violences sont prises comme des expressions de faiblesse dans ce travail. Les déprédations de l'espace public ou des biens privés ont été prises également comme des faiblesses afin de suivre la même logique de : la faiblesse des moyens et des ressources pour se faire entendre face à un État qui distribue inégalement les vulnérabilités et qui établit « certaines populations comme pouvant être blessées » (Butler, 2016, p.252).

De cette manière, le fait de cacher son identité (le visage) dans l'espace public lors d'une manifestation est pris ici comme une faiblesse et non comme une performance comme celles que nous pourrions observer chez les activistes du *Femen* ou du *Greenpeace*. Les violences engagées par les *Black Blocks*, par exemple, sont classifiées comme faibles étant donné qu'il nous semble que ce groupe ne se sent pas assez « légitime » pour réclamer ses droits autrement. L'engagement d'une violence physique est interprété ici comme une sorte de symbole de la frustration sociale et du mal-être d'un corps délaissé par l'État. Nous dirions qu'il s'agit même d'une faiblesse mutuelle car l'État lui-aussi devient faible lors des moments où nous comprenons qu'il ne développe pas assez de politiques d'intégration et d'égalité et que les citoyens et citoyennes sont tellement épuisé.es par leurs situations quotidiennes difficiles que la force physique dégagée par leur corps semble être une forme d'expression parlante, ou, au moins, médiatisée.

Les couleurs sont révélatrices aussi des corps affaiblis et de la violence. Les variations de tons chauds ou le couple rouge/orange (feu) et le noir (nuit) peuvent donner une impression d'oppression des corps. Les photos sombres avec un éclairage particulier à l'intérieur, figurent non seulement une tension visuelle esthétique de la photo, mais également d'une agitation, d'un caractère tendu de la situation, comme si une souffrance particulière devait être mise en lumière et montrer que ce corps souffre davantage. Certains jeux de lumières peuvent nous transmettre une sensation de mouvement, de rapidité, de chaleur ou de lourdeur. Cela peut représenter les corps et la situation en elle-même comme troublante et chaotique.

Comme nous l'avons déjà indiqué la faiblesse apparaît en lien avec la violence, que ça soit physique ou symbolique (ou les deux). Le mot faible ici n'est pas entendu comme un manque de volonté, de fermeté ou de pauvreté. Le mot faible est compris dans cette enquête par un « manque d'autorité, de pouvoir ou de puissance ou qui donne une impression de fragilité »¹⁶⁶. Les corps considérés comme faibles ont souvent un lien avec la douleur. Nous constatons des corps qui saignent, des corps qui pleurent, des corps désespérés, des corps par terre. Des corps qui montrent leurs faiblesses, leurs douleurs face à des pouvoirs auxquels ils sont soumis.

Quant aux corps individuels, sont comprises dans cette catégorie les photos qui comportent un manifestant seul ou si celui-ci est mis en avant par des effets plastiques. En général, les plans des corps individuels sont des plans rapprochés ou des gros plans. Les prises de vues sont frontales, de profil ou parfois de dos. Le cadrage se présente souvent à l'angle plat. Nous avons l'impression d'être à la même hauteur que les manifestants et d'être parmi eux. Les corps individuels présentent deux natures comme les corps collectifs : soit ils sont forts, soit fragiles. La classification de ce qui est *Fragile* ou *Fort* correspond à la classification des corps collectifs (*Souverain* et *Faible*) expliqué antérieurement. Donc, nous n'allons pas nous attarder de nouveau sur cette partie.

En revanche, d'autres possibilités peuvent émerger dans ces photos de corps individuels. L'absence d'un cadre instaurant « une image centrifuge, stimulant une construction imaginaire complémentaire » (Martini, 2015, p.97) est remarquable sur certaines photos. Un hors-champ ou le très gros plan peuvent nous fournir des éléments imaginaires autour de la douleur et de la violence. Une autre particularité du corps pris en photo individuellement est l'aspect allégorique ou même poétique et imagé qui ressort de certaines photos. A titre d'exemple, des performances artistiques ou esthétiques peuvent s'inscrire aussi dans la problématique de la faiblesse des corps justement « pour montrer et dénoncer les atteintes portées aux corps, la souffrance et la mort » (De Mondenard, Anne, Pultz, John, 2009, p.97) par le biais de la théâtralisation.

Les corps qui occupent la rue, en tant que corps collectif ou individuel, ne sont jamais neutres. Ces corps ont toujours quelque chose à raconter, à questionner, à demander, à dénoncer. Il s'agit de corps qui nous rappellent constamment qu'ils sont des corps. Des corps en chair, des corps politiques, des corps institutionnalisés, assujettis, mais qui cherchent sans cesse à être compris comme corps.

¹⁶⁶ Définition de *faible* par CNRTL. Accès sur <http://www.cnrtl.fr/definition/faible>.

Tableau 10 : les corps collectifs et individuels depuis les journaux français et brésiliens

15	Photo spécificité		X	Corps collectif : 1. Souverain / 2. Faible Corps individuel : 3. Fort / 4. Fragile

Source : notre tableau

3.2.2.8 Diversité des photos dans les journaux

Cette case sert à compléter la case précédente, mais aussi à étudier d'autres types de photos illustrant le corpus. L'étiquette Politique fait référence aux articles accompagnés d'une photo d'un acteur politique. La case Scientifique intègre les articles accompagnés par une photo d'un.e scientifique. Le Portrait place le manifestant au cœur de la photo de manière non-spontanée. Il s'agit d'un portrait ; le manifestant est posé face à la caméra et il a conscience de cette prise. Le portrait prend uniquement le manifestant en considération. Ici, il se dégage de son contexte de lutte et le corps acquiert une autre signification. Normalement, sur ces photos, les bras sont posés, la posture est droite, l'expression est moins parlante (il est moins sous l'emprise de l'émotion) et les yeux peuvent être fixés sur l'objectif ou sur un point du hors champs.

La case *Ville* répertorie les photos où le territoire occupe une place dominante. Cette case ne comporte pas de personne, uniquement l'espace de la ville. La case *Drapeau* apparaît uniquement lorsqu'un article est illustré par le drapeau brésilien/français et qu'il occupe tout le cadre de la photo. Si une personne apparaît avec le drapeau, la photo fait alors l'objet d'une autre classification. La case *Monument* regroupe les photos qui ont au centre un monument, par exemple la sculpture *A Justiça* (La Justice) placée devant le Tribunal Suprême Fédéral à Brasilia ou la célèbre statue du *Cristo Redentor* (Le Christ Rédempteur), à Rio de Janeiro, ou la *Tour Eiffel*, en France. La case *Établissement* rassemble les photos des établissements politiques, culturels ou académiques. La case *Plage* réunit les photos qui ont comme décor la plage et/ou la mer. Cette option a été observée uniquement sur le corpus français lors de la couverture médiatique des certains mouvements brésiliens.

Il est important de remarquer que la case *Violences* est interprétée dans les contextes sociaux de deux sociétés démocratiques. Malgré le fait que le débat sociologique et philosophique sur la violence soit long, nous donnerons ici, premièrement, une définition opérationnelle de la violence, à partir des travaux de Y. Michaud. Cette définition nous a aidé,

en début de thèse, à définir cette étiquette et à classer nos photos en les ajoutant ou pas dans cette case.

La première définition est la plus « évidente », la plus « visible » : « elle consiste dans l'emploi de la force contre quelqu'un avec les dommages physiques que cela entraîne » (Michaud, 2012, p.4). Une autre forme de violence qui circule avec force et qui est moins simple à désigner est constituée de toutes sortes de violences symboliques. Y. Michaud explique encore qu'« il y a de la violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, massée ou distribuée, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables, soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles » (Michaud, 1978, p.20). Rentrent sur cette case des photos qui comportent des violences physiques, mais aussi des violences que nous interprétons comme verbales et morales, des violences sur le plan symbolique. Il est essentiel de préciser que les photos classées sur la case *Violence* sont souvent associées à la case *Faible* ou *Fragile*. Ce qui confirme que « la vulnérabilité et l'invulnérabilité apparaissent comme des effets politiques ; comme les effets inégalement distribués d'un champ du pouvoir qui agit sur et à travers le corps » (Butler, 2016, p.252). Plus un corps vit dans des situations précaires, plus il sera vulnérable à la violence physique et symbolique.

La case *Police* comporte les photographies qui montrent des policiers en exercice. Si la présence policière se fait de manière pacifique, celle-ci est classée uniquement dans cette case. Si elle se montre agressive, la case *Police* est combinée avec la case *Violences*.

L'étiquette *Autres* fait mention à toute autre photo, normalement sans lien ou représentation directe avec l'article.

Pour finir, L'étiquette *Minorités*, se compose des manifestants revendiquant les droits des femmes, la culture LGBT, la question du peuple autochtone, le MST et/ou le MTST et les réfugiés/immigrants.

Tableau 11 : la diversité des photos depuis les journaux français et brésiliens

Photo divers		X	1. Politique / 2. Scientifique / 3. Portrait / 4. Ville / 5. Drapeau / 6. Monument / 7. Établissement / 8. Plage / 9. Violences / 10. Police / 11. Autre / 12. Minorités

Source : notre tableau

3.2.2.9 Les vidéos

Nous précisons que nous adoptons les mêmes critères que la case *Violences* pour répondre à la question *Vidéo de violences*. Au départ de ces questions relative à la vidéo, nous nous attendions de retrouver plus de matériel que ce que nous avons pu trouver. La vidéo reste une ressource encore marginale, dans le cas de cette étude, entre 2013 et 2016. Elle ne servait que pour illustrer vaguement les propos des journalistes sur la foule. Les vidéos faisaient, principalement, une compilation d'images issues de plusieurs sources (d'autres médias, des amateurs, des journalistes, entre autres). Le son était imprécis, les images de basse qualité et dans la grande majorité des vidéos, nous n'avions pas de traduction. L'unique média parmi les six, qui a construit un vrai récit autour de ces mouvements a été *Le Figaro* (sur un nombre limité de vidéos).

Notre surprise fait référence principalement à *G1*, qui en tant que portail soutenu par un groupe très riche, aurait pu fournir une exploration plus importante de cette ressource vidéo. Ces images compilées, souvent avec des passages où les manifestant.e.s vivent les moments les plus violents, manifestent l'envie des journalistes d'illustrer rapidement leurs articles et de retenir les moments les plus « tendus », les plus « chargés émotionnellement ». Un autre élément à soulever est la difficulté des journalistes à produire des images en format reportage vidéo alors que leur spécificité est liée à l'écriture de nouvelles dans un quotidien trouvant ses origines dans le journal papier. Il nous semble que cet outil est sous-utilisé car, l'objectif de ces vidéos, vu les contraintes des routines de production des journalistes, n'est pas de construire un vrai récit, mais simplement de donner un peu de « mouvement » au texte ou de promouvoir une idée de la situation pour ceux qui ne souhaiteraient lire que le titre et regarder la vidéo.

Tableau 12 : la vidéo depuis les journaux français et brésiliens

16	Vidéo	X		1. Oui / 2. Non
17	Vidéo de violences	X		1. Oui / 2. Non

Source : nos tableaux

3.2.3 Modalisa : logiciel d'analyse de contenu

Avec un corpus aussi volumineux et de nombreuses questions que nous voulions poser sur chaque article il a été indispensable de trouver un outil pour alléger la tâche d'analyse de contenu. Si nous prenons nos 462 articles de presse et nous multiplions par nos 19 questions qui composent l'enquête, nous avons un montant de 8.778 résultats, et donc, données à manipuler constamment lors des analyses de contenu et qualitative. Face à cette masse de données qui peut que s'accroître si nous croisons des données, nous avons choisi d'utiliser un logiciel de traitement d'enquête. Existant depuis 30 ans, *Modalisa* permet le traitement des questionnaires et des enquêtes. Différentes disciplines, parmi elles les sciences de l'information et de la communication en France, font l'usage de ce logiciel. Nous justifions ce choix par différentes raisons,

- la première est la dimension du corpus. *Modalisa* facilite le travail de recherche car il archive toutes les données et il est capable de sortir les résultats requis par l'analyste. En quelques secondes, le logiciel génère les résultats en nombre ou en pourcentage, dans des tableaux ou dans des graphiques. Le logiciel propose quelques modèles de graphiques les plus courants (camembert, à barres, vectoriel, entre autres). Nous avons utilisé ces graphiques uniquement à titre personnel pour l'étude. Pour la publication de ces résultats, nous avons opté par d'autres outils permettant l'élaboration des graphiques plus esthétiques.
- Notre choix de ce logiciel repose aussi sur son caractère « manuel », dans le sens où le chercheur.euse garde le contrôle sur son corpus. C'est à nous de rentrer les données, de le coder et de l'interroger. *Modalisa* ne nous proposera pas de nouveaux codages ni de thématiques dont nous n'aurions pas la maîtrise (sur le « comment le logiciel organise ces éléments »). *Modalisa* est dépourvu du caractère « boîte noire ». L'enquête n'est pas définitive. À tout moment, elle peut être changée. Dans notre cas, à chaque nouvelle occurrence repérée sur le corpus, elle s'est modifiée.
- Nous pouvons travailler avec l'intégralité du corpus (*Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*) ou avec des sous-corpus (uniquement avec *Le Monde*, par exemple, ou *Le Monde* et *Libération*, ou autre combinaison). Mais, nous ne pouvons pas croiser des données de deux enquêtes, c'est-à-dire, nous ne pouvons pas faire un *tri-croisé* entre le

corpus français et le brésilien. Chaque corpus doit être analysé séparément de forme « automatique » avec *Modalisa* et ensuite, le.la chercheur.euse doit mener une étude en croisant les données par elle(lui)-même s'.il.elle le souhaite, sous forme manuelle. Dans le cas de cette étude, les résultats produits par *Modalisa* étaient suffisant étant donné que nous n'avions pas besoin de travailler avec des statistiques plus poussées.

Sur ce logiciel, lors de l'étiquetage, le.la chercheur.euse peut choisir différentes options des réponses : numérique (quand le.la chercheur.euse rentre une donnée numérique comme la date) ; unique : « le chercheur ne peut coder qu'une seule réponse parmi les différentes possibilités de réponse » ; multiple « plusieurs réponses sont possibles » ; et textuel « le texte de la réponse est tapé, comme le titre de l'article ou le nom de l'auteur » (Arnoult, 2015, p. 292). La phase du *codage ouvert* et *axial* peut être longue. Dans notre cas, nous avons fini les deux enquêtes (étiquetage, construction de l'enquête et analyse de contenu en deux ans).

Concernant l'analyse de données, *Modalisa* permet de croiser des résultats avec les options de *tris à plat* et *tris-croisés*. Le *tri à plat* nous permet d'obtenir les réponses à question spécifique. Dans le cadre de notre thèse, il permet, par exemple, de montrer les acteurs qui sont invités à parler d'un événement précis. D'après A. Arnoult, le *tri-croisé* « permet de mettre en relation les résultats obtenus à deux questions de l'enquête » (Arnoult, 2015, p.294). Nous pouvons alors, à titre d'exemple, mettre en relation la case *corps collectif souverain/faible* avec la case *revendication* afin de savoir quels mouvements sont représentés par les médias comme *fort* ou *faible*. Le *tri-croisé* permet même d'appréhender des mouvements ou l'évolution d'un événement. Nous pouvons questionner le logiciel pour savoir si les mouvements sociaux sont toujours rangés par les journalistes dans une rubrique type *International* ou, si avec la montée en puissance de certains événements, ils deviennent quelque chose de plus ample, poussant à intégrer une autre rubrique, plus globale comme *Société*.

Il est important de clarifier que nous n'avons pas un parcours académique en informatique, mais nous avons voulu intégrer un outil d'analyse automatisée afin de faciliter notre travail et aussi, afin de tester, de découvrir ces méthodes d'analyse textuelle utilisées par les chercheurs.euses en Sciences de la Communication : « les outils informatiques sont aujourd'hui au cœur du travail scientifique aussi bien dans les sciences de la vie que dans les sciences sociales » (Flichy, 2021, p.11). Selon Lejeune, le passage par un logiciel est épistémologique : « il s'agit, pour le chercheur, de se donner une contrainte de travail participant à garantir la rigueur de sa production. En passant par l'outil informatique, il s'oblige

ainsi à expliciter chaque étape de la construction de son analyse » (Lejeune, 2010, p.16). L'auteur rajoute que le.la chercheur.euse doit rendre compte de l'explicitation de son chemin entre terrain, interprétation et logiciel afin d'expliquer ses conclusions.

Une autre bonne raison de faire appel à un logiciel, pour Lejeune, est que les données sont transportables facilement et « le dépôt dans l'outil informatique peut donc participer à la dynamique du champ scientifique. De Merton (1953) à Latour (1995), les travaux en sociologie des sciences ont insisté sur la dimension structurante et fédératrice de la discussion entre pairs ». En plus d'un possible partage des données entre chercheurs.euses, l'auteur rajoute que les logiciels participent à une certaine *mémoire de recherche* « au cours d'une même carrière, le chercheur est amené à conduire des recherches qui se font écho l'une à l'autre », alors, disposer d'un outil où le.la chercheur.euse peut réutiliser/rajouter/changer les données est précieux. Dans le cadre de ce doctorat, nous avons expérimenté ce que Lejeune appelle *mémoire de recherche* lors d'une autre étude que nous avons réalisée en rajoutant un autre corpus à *Modalisa*¹⁶⁷.

Le logiciel *Modalisa* fait partie dans ce que Lejeune caractérise comme un outil *réflexif* : « les outils réflexifs proposent d'assister le chercheur dans sa lecture et son analyse des textes » (Lejeune, 2010, p.25). *Modalisa* est capable de répondre à nos questions sous forme de nombre, mais c'est à nous de réaliser le travail de relation avec notre problématique. *Modalisa* nous assiste, mais c'est l'analyste qui produit la réflexion. De plus « épistémologiquement, ces outils se réclament explicitement de la méthode par théorisation ancrée (ou enracinée), la « Grounded Theory Methodology » (Lejeune, 2010, p.26), c'est qui renforce encore plus notre choix d'intégrer cet outil dans notre recherche.

Le recours à ces outils sont fréquemment mobilisés en sciences sociales afin de « repérer des régularités, analyser un style discursif, révéler des tendances, examiner le lexique d'un auteur, étudier le discours politique, telles sont les applications les plus répandues de ces méthodes » (Leblanc, 2015, p.25). Dans cette recherche, notre démarche avec *Modalisa* s'inscrit dans ce que nous venons d'évoquer : repérer des régularités, révéler des tendances, expérimenter un outil informatique d'analyse et promouvoir une mémoire de la recherche.

¹⁶⁷ Voir : Lima De Braga, C. (2019). Les mouvements sociaux brésiliens : Les prémices d'une rupture du mythe fondateur du Brésil et de (nouvelles) représentations médiatiques. *Les Cahiers du numérique*, 15, 53-79.

3.2.4 L'analyse de contenu

De Bonville explique que « pour bien comprendre l'analyse de contenu, il faut la percevoir comme une variante de la méthode scientifique et non seulement comme une batterie de procédés, isolés et autonomes, servant à traiter des faits de communication » (De Bonville, 2006, p.10). L'analyse de contenu dans cette étude ne cherche pas à enfermer le corpus dans un système unique et séparé d'une analyse postérieure, bien au contraire, elle est la base de notre analyse qualitative. Le quantitatif révèle les occurrences qui se répètent en chaîne dans les médias, parfois inattendues, et minimise certaines images ou conceptions erronées et généralisatrices fondées sur une observation moins approfondie et peut-être prématurée. Le quantitatif nous permet, ici avec *Modalisa*, d'avoir des données fines à explorer dans notre recherche qualitative, comme le montre bien S. Laframme « l'analyse qualitative, dans le champ des sciences humaines, complète l'analyse quantitative, et vice-versa. Toutes deux permettent d'accéder à des informations spécifiques qui enrichissent les connaissances » (Laframme, 2007, p. 142).

Dans cette étude, les deux méthodes ont été utilisées de façon complémentaire et se sont révélées très riche. Le quantitatif selon nous, peut fournir des résultats que le qualitatif, éventuellement, pourrait ne pas prendre en compte. Et le qualitatif fournit une approche minutieuse, un regard approfondi sur le corpus. Le quantitatif peut nous montrer, par exemple, que les paroles les plus sollicitées par les médias français et brésiliens sont les paroles des acteurs politiques et non celles des manifestant.es, alors que nous nous attendions au contraire. Une fois que nous avons eu ces résultats, il nous semblait indispensable de procéder à une étude plus approfondie de ces discours, de les interroger avec des méthodes classiques en Sciences de l'Information et de la Communication, comme l'analyse du discours et la sémiotique. Nous procéderons dans cette partie à une réflexion sur cette méthode, l'analyse du contenu, avant d'aborder l'analyse qualitative qui représente un moment postérieur.

Selon L. Bardin l'analyse de contenu est ancienne. L'auteure nous fournit des exemples d'analyse de contenu, à l'origine religieux, mais qui marquent un « début » de cette technique qui s'est approfondie tout au long des années. En Suède, vers 1640, une recherche à propos de 90 hymnes religieux a été faite afin de savoir s'ils : « risquaient d'avoir des effets néfastes sur les Luthériens, une analyse des différents thèmes religieux, des valeurs et de leurs modalités d'apparitions (favorable ou défavorable) » (Bardin, 2013, p.17). Du côté français, B. Bourbon en souhaitant travailler sur : « l'expression des émotions et des tendances dans le langage »,

travailla sur un passage de la Bible, l'Exode, de manière relativement rigoureuse, avec préparation élémentaire du texte et classification thématique des mots pleins (Bardin, 2013, p.17).

Si les premières traces de cette technique ont été remarquées en Europe, c'est aux États-Unis qu'elle a pris son essor : « c'est l'École de Journalisme de Columbia qui donne le coup d'envoi et les études quantitatives des journaux se multiplient. On fait l'inventaire des différentes rubriques, on suit l'évolution d'un organe de presse, on mesure le degré de « sensationnalisme » de ses articles [...] (Bardin, 2013, p.17). A cette époque les chercheurs.euses. américains.nes étaient fascinés.es par les mesures et par le comptage. Ainsi, ils.elles s'intéressaient à la surface des articles, les tailles des titres, entre autres unités mesurables, dans une page de journal et de même, « à compter » les dires du politique et de l'opinion public dans un contexte des guerres mondiale.

Dans ce contexte, « on vérifie que Lasswell a été le pionnier, avec ses études issues de la sociologie et de la politique, dans l'introduction de l'analyse de contenu de messages médiatiques » (Ferreira, 2010, p.41). Avec son modèle proposé en 1948, il supère la *théorie hypodermique* fortement appuyée sur le behaviorisme, et donne une nouvelle perspective aux études en communication : « le schéma de Lasswell a organisé la "*Communication Research*", qui a commencé à apparaître autour de deux thèmes centraux et d'une durée plus importante : l'analyse des effets et l'analyse des contenus » (Wolf, 1999)¹⁶⁸.

Dans la lignée de H. Lasswell se sont inscrits B.R. Berelson et P. Lazarsfeld. Ces trois auteurs deviennent le point de départ d'une méthodologie qualifiée *d'analyse du contenu*. Selon Bardin, d'un point de vue méthodologie, entre les années 40 et 50, les recherches suivaient les règles fixées par ces chercheurs, qui selon elle, sont limitatives et illustrent les préoccupations de l'époque. Bardin en citant la définition d'analyse de contenu de Berelson : « l'analyse de contenu est une technique de recherche pour la description objective, systématique et quantitative du contenu manifeste de la communication » (Bardin, 2013, p.21).

Dans cette étude, Berelson nous semble intéressant afin de saisir les : « *frequencies to different qualities (or categories)* » (Berelson, 1952, p.116) de notre corpus. Nous gardons la rigueur induite par la saisie de ces fréquences, ou catégories, mais sans avoir l'obsession de tout comptabiliser. Dans notre corpus, nous ne comptons pas le nombre des photos publiées, mais le nombre d'articles qu'une ou des photos illustrent. Nous ne comptons pas les mots (lexicométrie), mais nous essayons de les repérer dans nos articles de presse afin d'interroger

¹⁶⁸ Accès sur (1) (PDF) Mauro wolf teorias da comunicacao | Dom Moisés - Academia.edu

leurs sens et leur présence. En d'autres termes, compter, pour nous, signifie sélectionner et évaluer le nombre d'articles avec les occurrences liées à notre problématique (pour après les regarder de plus près avec une analyse qualitative), mais sans pour autant tout calculer méticuleusement.

Si la technique quantitative a été mobilisée dans de nombreuses études, les chercheurs.euses se sont désintéressé.es de cette méthode lors du l'après-guerre. Selon Bardin, Berelson, lui-même, l'a jugée comme une méthode qui « n'a pas de qualité magique » (Bardin, 2013, p.23). Bardin explique que dans les années 50 « le *Social Science Research Council's Committee on Linguistics and Psychology* réunit plusieurs congrès sur la "psycholinguistique" » (Bardin, 2013, p.23). Des chercheurs.euses venant d'horizons différents (re)découvrent leur intérêt dans l'analyse de contenu comme méthode. Cette dernière y gagne un deuxième souffle. Peu à peu l'analyse de contenu perd de son aspect purement descriptif pour assumer une visée d'inférence : « on prend conscience qu'à partir des résultats d'analyse on peut remonter aux causes, voire descendre aux effets, des caractéristiques des communications » (Bardin, 2013, p.24). L'arrivée de l'ordinateur donne de nouvelles possibilités à cette méthode par sa capacité en tant que machine et calculatrice. Avec la montée en puissance de l'informatique, l'arrivée des études en sémiotique et l'idée de que quantitatif et qualitatif peuvent faire communion, l'analyse de contenu se réinvente et persiste comme méthode efficiente.

3.2.4.1 Des échantillons différents en nombre d'articles

Selon J. De Bonville, il est important de clarifier chaque moment de recherche. Commençons par la population : « en analyse de contenu, la population est constituée de l'ensemble des messages dont l'analyste désire connaître les caractères. Cette population doit faire l'objet d'un choix judicieux et satisfaire à des critères de pertinence, d'homogénéité, et d'exhaustivité » (De Bonville, 2006, p.102). Notre population est la représentation des corps lors des mouvements sociaux en France et au Brésil. L'échantillon qui : « correspond à la fraction ou au sous-ensemble de messages tirés de la population étudiée et que le chercheur entend soumettre à l'analyse proprement dite (De Bonville, 2006, p.104), est composé par les 6 médias cités antérieurement.

En ce qui concerne la taille de notre échantillon, nous n'avons pas pu procéder aux calculs de représentativité ($Z^2 / 4(E)^2$) car nous avons fait le choix d'intégrer tous les articles

rencontrés sur les quotidiens en question. Nous n'avons pas une homogénéité de nombre d'article en France et au Brésil. Mais, chaque corpus est traité individuellement, et dans un deuxième temps, notre analyse qualitative clarifie les résultats.

Tableau 13 : exemple de fréquence/occurrence sur la totalité d'un corpus de presse

Corpus	Nombre d'articles	Nombre d'articles avec photos	Fréquence
Français	314	200	63,69 %
Brésilien	148	76	51,35 %

Source : notre tableau

Si nous prenons comme exemple la catégorie *photos*, *Modalisa* nous apprend que parmi un corpus de 314 articles de presse issus de *Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro*, 200 articles sont illustrés par une photo ou plus. Cela représente 63,69% des articles. Du côté du corpus formé par *Folha*, *Estadão* et *G1*, 76 articles contiennent une ou plusieurs photos. Cela représente 51,35% de ce corpus. Cependant, nous ne pouvons pas comparer les deux corpus en termes de nombre, car le corpus français est 2,12 plus volumineux que le corpus brésilien. Nous traiterons par conséquent le pourcentage selon le nombre de publications de chaque corpus sans essayer de faire une équivalence en nombre entre les journaux français et brésilien. Nous parlons ici donc, d'un pourcentage relatif au nombre de publications de médias de chaque pays. Nous ne ferons pas non plus de moyenne de publications de chaque journal de chaque corpus, car ceci n'est pas comparable non plus en termes de publications. En d'autres termes, si nous prenons comme exemple le corpus brésilien, toujours pour la catégorie des *photos*, nous avons :

Tableau 14 : exemple de fréquence/occurrence sur chaque journal

Média	Publications	Avec photos	Sans photos	Fréquence
<i>Folha</i>	35	7	28	20%
<i>Estadão</i>	77	42	35	54,4%
<i>G1</i>	36	27	9	75%

Source : notre tableau

Donner une moyenne de publications par journal serait encore une pratique trompeuse dans notre cas. Si nous essayons de donner une moyenne sans faire l'harmonisation du volume du corpus, cela représenterait un total de 25 publications, avec photos, par quotidien, c'est qui est inconcevable. Si nous faisons une équivalence en termes de nombre, nous nous exposerons à la même erreur que dans l'exemple antérieur. Le portail *G1* peut paraître très investi sur cette catégorie *photos*, mais il a 36 publications au total contre les 77 dans l'*Estadão*. Ce dernier a 2,1 plus de publications que *G1*. Nous ne ferons donc pas de moyenne et par conséquent ni de variance ni d'écart-type. Selon nous, la façon la plus adéquate de présenter nos données quantitatives, est de parler de l'intégralité du corpus : 148 publications d'articles avec photos (sur notre corpus brésilien) et de présenter, séparément, les nombres correspondant à chaque quotidien quand cela nous semble indispensable.

3.2.4.2 La catégorisation et la présentation des données

La catégorisation a été faite dans le cadre des étiquettes, de leurs propriétés qui ont évolués en formant des catégories. Selon De Bonville, la catégorisation « est une démarche analogique au cours de laquelle l'analyste compare chaque élément du corpus au système catégoriel. Celui-ci constitue le plan à l'intérieur duquel les messages seront distribués un à un en fonction du critère de leur appartenance à l'une ou l'autre des catégories du système » (De Bonville, 2006, p.168). La catégorisation a pour objectif le regroupement des messages présentant les « mêmes propriétés ». Par exemple, si nous invoquons les étiquettes *etudiant.e.s*, *jeunes*, *Black Bloc* ils nous ramènent à la catégorie des manifestant.e.s, parce qu'elles ont une propriété en commun : celle d'occuper l'espace public pour protester, malgré les différentes représentations que chacun de ces individus peut en avoir. La catégorisation nous permet de former une certaine unité de sens.

De Bonville rajoute « qu'il arrive souvent que plusieurs catégories semblent convenir à un même message. L'analyste doit alors se demander laquelle est la plus adéquate et répondre à cette question conformément aux règles de catégorisation préalablement adoptées » (De Bonville, 2006, p.168). Ceci fut le cas lors de l'étiquetage car certains mots parfois étaient utilisés par les médias sous une forme un peu confuse comme jeune et étudiant, qui nous donnaient l'impression d'être pris comme un même groupe alors qu'il y avait une légère différence entre eux, perceptible dans certains articles de presse. Nous n'avons pas de catégories portant le même message, mais nos catégories se complètent mutuellement.

La catégorie vidéo aurait pu disparaître parce qu'elle représente un instrument encore marginal dans ce corpus, mais nous avons fait le choix de la préserver justement pour conserver le caractère émergent et d'illustration de cette pratique. Nous avons envisagé des catégories qui finalement n'ont pas pu exister comme ce fut le cas, d'*Invocation des réseaux sociaux*. Nous aurions souhaité savoir le nombre d'articles faisant référence à des mouvements sociaux nées ou se prolongeant sur internet, principalement sur les réseaux sociaux et voir comment ils étaient relatés à partir d'une analyse qualitative. Mais nous nous sommes vite aperçue que les médias s'intéressaient très peu à cet aspect virtuel des manifestations. Nous avons rarement trouvé des passages tels que « l'appel à la manifestation s'est fait aussi sur des réseaux sociaux ». En d'autres mots, il s'agissait d'une information complémentaire, presque accessoire.

Les catégories donnent lieu à des nombres en format des tableaux ou en format des graphiques. De Bonville nous explique que ces données sont mises en tableaux normalement de deux manières : en tant qu'*effectif* ou en tant que *fréquence* :

L'effectif « d'une classe ou d'une catégorie est le nombre total d'observations (ou d'enregistrements) appartenant à cette classe ou catégorie » (De Bonville, 2006, p.205).

La fréquence « désigne l'importance d'une classe par rapport à l'ensemble des données » (De Bonville, 2006, p.205).

Dans cette thèse nous n'utiliserons pas forcément ce terme. Comme nous avons plusieurs catégories, il pourrait entraîner notre lectorat dans la confusion. En ce qui concerne la fréquence, nous utilisons plutôt le terme d'*occurrences*.

Nous soulignons que nos objectifs de recherche ne correspondent pas à une analyse plus poussée en recourant à des éléments en statistique : « la plupart des analyses réalisées avec un objectif descriptif ou exploratoire ne requièrent pas d'examen plus poussé » (De Bonville, 2006, p.217).

Dans la partie suivante, nous aborderons cette fois-ci la méthode qualitative employée dans cette thèse, tout en soulignant l'importance de la démarche sémiotique dans l'analyse des textes et d'images d'un corpus formé par des journaux. Nous exposerons également les 36 articles de presse retenus sur la partie d'analyse qualitative.

3.3 Réflexion sur l'analyse qualitative et sa flexibilité

En tant qu'analyse qualitative, notre départ a été la *Grounded Theory* et l'analyse des discours et des images y a été rajoutée. Si le contenu des journaux a fait l'objet d'une certaine quantification, le qualitatif a étudié de très près un numéro très réduit d'articles de presse à la loupe d'une analyse sémiotique. L'analyse sémiotique, pour nous, « ne saurait être une entreprise mécanique et elle est au contraire une œuvre faite de travail humain proximal, situé, sensible, attentif, réflexif, informé et empiriquement fondé » (Paillé, Mucchielli, 2021, p.14). Selon les auteurs, elle peut être qualitative si elle suit deux raisons : d'une part si ses instruments sont conçus pour recueillir des données qualitatives (images, notes de terrain, témoignages, entre autres) et d'autre part, pour étudier, analyser ces données de forme qualitative, c'est-à-dire en capturant le sens de son « petit échantillon » plus qu'en donnant des statistiques. Pour eux, ce processus serait plus « naturel », dans une perspective de ne pas forcément recourir à des outils très complexe qui nous aideront à procéder à « l'analyse des données qui met à profit les capacités naturelles de l'esprit du chercheur et vise la compréhension et l'interprétation des pratiques et des expériences plutôt que la mesure de variables à l'aide de procédés mathématiques » (Paillé, Mucchielli, 2021, p.15). La pensée qualitative est « souple », plurielle et en perpétuel mouvement selon Paillé et Mucchielli.

L'approche qualitative est souple dans le sens où elle permettra une certaine liberté à l'analyste, alors que d'autres approches seront plus fermées par rapport à la posture du/de la chercheur.euse : « dans la rencontre corps à corps avec les données [...] il y a maintes manières de faire, de sentir, de travailler concrètement avec le matériau analysé, de marquer les textes et de les annoter, de discipliner tout le fatras qui tient parfois lieu d'analyse » (Paillé, Mucchielli, 2021, p.74). Cette souplesse ne veut pas dire moins de rigueur, car l'analyste doit toujours être vigilant par rapport à ces pratiques et à la transparence de la science qu'il produit. De ce fait, l'analyse qualitative a besoin de moments systématiques, d'autres moins « ordonnés », de moments où l'analyste fera « tout à la main », d'autres, où il va automatiser certaines tâches et/ou faire recours à des logiciels.

Cette étude est un exemple de cette souplesse, car la chercheuse a mobilisé méthodes qualitatives (en recourant à une analyse manuelle de l'écriture journalistique par le biais de la sémiotique) et une analyse de contenu (à travers un logiciel de traitement d'enquête). L'analyse qualitative ici, se focalise davantage sur l'étude du sens : « l'analyse qualitative, en ce sens notamment qu'elle prend appui sur l'écriture, donc sur le langage, est traversée de toutes parts

par le sens : importation de sens, recherche de sens, production de sens » (Paillé, Mucchielli, 2021, p.75).

Les données du qualitatif portent sur des « traces matérielles, tels, principalement, les mots, les locutions, les textes, mais aussi les images, les icônes et les autres formes signifiantes d'organisation picturale » (Paillé, Mucchielli, 2021, p.75). Ces données sont complexes, car, quand elles ne sont pas comptabilisées, comme dans le cas de l'analyse de contenu, elles deviennent un peu subjectives : les contours peuvent être flous et l'interprétation peu se faire de façon erronée si l'analyste ne connaît pas assez le contexte de ces mots et icônes. Les auteurs expliquent que le qualitatif est intimement liée à l'être humain. Ils métaphorisent en disant que l'expérience humaine est qualitative. La donnée qualitative, « en tant que parole, est une monnaie d'échange, un objet de partage, un lieu de définition » (Paillé, Mucchielli, 2021, p.81). Un point à retenir de la pensée de ces deux auteurs est lié aux données *statistiques qualitativisées* qui peuvent se rapprocher de ce que la chercheuse fait dans cette étude : partir d'occurrences dénombrables et les *qualitativiser*. Ils ne rentrent pas dans la discussion du « quantitatif qui exclut le qualitatif » ou vice-versa, mais ils expliquent, qu'aucune « recherche en sciences humaines et sociales n'a comme matériau de départ un ensemble mathématique et qu'aucune ne se termine sur une colonne de chiffres »¹⁶⁹ (Paillé, Mucchielli, 2021, p.82).

Enfin, notre étude nous amène à des nombres, certes, mais la « mathématique » ici, n'est ni au départ ni à la conclusion. Notre point de départ et notre conclusion sont autour des sens produit par les journalistes autour des corps, lors de mouvements sociaux. Malgré le fait que nous pouvons faire une certaine comptabilité du corps (nombre d'os, des muscles, des veines, d'organes ou toute autre recherche qui mesure le corps afin d'avoir des données et produire des résultats), le corps ici est compris par son anthropologie, par sa sémiotique-communicationnelle. Les discours, en tant que mots (lexicométrie) auront pu être comptés, mais cela ne va pas dans le même sens des objectifs de cette thèse.

¹⁶⁹ A relativiser cela avec des recherches en Sciences de L'information et de la Communication, dont les chercheur.euses sont des mathématiciens à la base.

3.3.1 La démarche sémiotique

Qu'est-ce que la science de la sémiotique ? demanda un étudiant à L. Santaella. Elle répondait que quand quelque chose se retrouve dans un « état de naissance », elle peut être fragile et délicate, mais cela permet l'ouverture à des possibilités encore non-consumés et consommés : « la sémiotique est dans un processus de croissance. C'est une science, un territoire du savoir, encore non-sédimenté et avec des questions et des investigations en développement » (Santaella, 2007)¹⁷⁰. Santaella justifie sa réponse, en disant qu'une réponse comme « c'est l'étude des signes » ne suffit plus. La science est mouvante et mérite d'évoluer, mérite d'être toujours dans un processus vers des nouvelles découvertes. La sémiologie est restée longtemps « collée » à la linguistique. Alors que, sans révoquer l'apport de F. de Saussure, elle dépasse le cadre d'une langue. Elle s'étend sur les langages et c'est là que réside, principalement, l'intérêt d'une approche sémiotique en information et en communication. L'existence passe par la langue, la communication ne se limite pas à la langue, et par conséquence, la sémiotique non plus : « nous nous communiquons à partir des images, des graphiques, des signes, des nombres, des lumières. A travers des objets, des sons, des gestes, des expressions, des odeurs, d'un regard, des sensations, d'un toucher [...]. Nous sommes des êtres de langage » (Santaella, 2007)¹⁷¹. Et la sémiotique, une science relativement nouvelle est à l'aube d'étudier la langue, mais aussi ces différentes manières de communiquer d'un corps, d'une image, d'un territoire.

Selon Y. Jeanneret, « la sémio est souvent conçue comme une collection de procédés, voire de recettes. Il vaut mieux y voir une manière d'interroger le monde qui suppose un engagement personnel et une confrontation au réel » (Jeanneret, 2019, p.106). Pour lui, il n'existe pas une boîte à outil commune en sémiologie et il considère cela comme une bonne nouvelle : « chacun a ainsi la latitude de forger les outils qui lui permettent d'analyser les objets avec précision » (Jeanneret, 2019, p.107). Si d'un côté, Santaella¹⁷² parle des langages, Jeanneret considère qu'il ne faut pas trop s'engager dans la sémiologie : « en se disant que cela consiste à étudier des langages, mais plutôt à regarder attentivement les objets qui nous entourent en se demandant comment ils peuvent faire sens et créer des rapports de communication » (Jeanneret, 2019, p.108).

¹⁷⁰ Accès sur academia (9) (PDF) [O Que E Semiotica - Lucia Santaella.pdf](#) | Itamar Faria - Academia.edu
Partie : *Les premiers pas vers la sémiotique*.

¹⁷¹ Partie : *Les premiers pas vers la sémiotique*.

¹⁷² L. Santaella est la référence majeure en sémiotique au Brésil. Mais sa spécialité réside dans les études de C. Peirce.

Une autre prescription de Jeanneret est celle de ne pas croire à un aspect dit « miraculeux » de la sémiologie, comme si elle allait résoudre toute sorte de problème dans nos analyses. Pour lui, il n'y a pas de « trésor caché » à retrouver avec une analyse sémiologique. En reprenant les mots de M. De Certeau, Jeanneret insiste sur le fait que la sémiologie est un art : il « s'agit de faire avec la création par les hommes d'objets signifiants, avec la culture de ceux qui les interprètent, avec les dispositifs qui conditionnent leur circulation et leur partage, avec les normes qui régissent la communication » (Jeanneret, 2019, p.109). Dans ce sens-là, dans les mots de Jeanneret, le sémiologue serait loin de la figure d'un *gourou*. Le sémiologue est un.e chercheur.euse sérieux.euse qui comprend les limites de la sémiologie. Pour Jeanneret, « un bon sémiologue ne peut tout lire, mais il se tient en éveil sur ce qui peut éclairer les objets qu'il analyse » (Jeanneret, 2019, p.111). La sémiotique dialogue avec d'autres sciences comme la sociologie, l'anthropologie, l'histoire ou la philosophie. Il s'agit ici, d'un regard sur le monde, mais pas dans sa totalité, ce que nous amène à la mission des sciences sociales : celle d'étudier la société à partir d'échantillons.

Les sciences sociales « considèrent que tous les phénomènes de culture fonctionnent en tant que phénomène de communication » (Santaella, 2007)¹⁷³. Aussi, en Sciences de l'Information et de la Communication, est-il essentiel de viser une approche communicationnelle de la sémiotique tout en considérant la place des médias. Pour Jeanneret, il faut penser les médias en termes sémio-communicationnels, car nous parlons des expériences médiatisées, ce qui « revient à définir les médias comme des dispositifs de communication et de représentation » (Jeanneret, 2019, p.114).

Pour Jeanneret, les médias ne déterminent pas la communication, mais ils la conditionnent. Pour l'auteur, il faut prendre en compte les situations de communication, la complexité des messages, les interactions entre les personnes et surtout, il faut comprendre que les médias vont créer une certaine expérience, des rapports sociaux et des représentations. Parler de sémiotique appliquée à une analyse médiatique ne peut faire l'économie de la notion de dispositif médiatique : « le dispositif est entendu ici comme un artefact industriellement produit qui configure les conditions matérielles de la communication et préfigure – mais préfigure seulement – la manière dont elle peut être pratiquée » (Jeanneret, 2019, p.119).

La mobilisation d'autres disciplines complète le regard sur ces analyses sémiotiques, mais, malgré cela, certaines choses n'auront pas forcément une réponse ici, car elles

¹⁷³ Partie : *Les premiers pas vers la sémiotique*.

engageraient la mobilisation d'autres méthodes que nous n'avons pas pu utiliser pour diverses raisons. Nous prévenons notre lectorat de ces espaces vides, comme par exemple, sur les routines de production journalistiques pour lesquelles, nous pouvons nous baser sur d'autres études et montrer ce que notre analyse révèle, mais, nous ne pouvons pas donner un résultat de « l'intérieur » de ces routines car nous n'avons pas utilisé une méthodologie permettant un dialogue direct avec les journalistes en question.

3.3.2 Le corpus de presse retenu dans l'analyse qualitative

La recherche qualitative s'est organisée à la fin de notre analyse de contenu. Elle s'est déployée sur les résultats du quantitatif. Le quantitatif a montré les mouvements les plus médiatisés par les médias français et brésiliens et sur ces résultats, notre analyse sémiologique a été employée. Si le choix effectif des articles à retenir pour le qualitatif a été fait à la fin, tout au long de l'analyse quantitative, dans le logiciel *Modalisa*, la chercheuse sélectionnait des articles à « mettre de côté », toutes manifestations confondues : pour une économie de temps et aussi dans un souci de mémoire. Face à un corpus si grand, il serait difficile de se rappeler de tous les articles, malgré le temps passé sur chaque article de presse. Une fois obtenus les résultats du quantitatif, nous avons repris notre sélection d'articles de presse « mis de côté », et la sélection s'est faite à partir de ce nombre déjà plus réduit. Notre corpus traité par l'analyse qualitative repose sur un ensemble de 36 articles de presse. Chaque revendication comporte 9 articles (trois articles par journal). Le nombre a été choisi en fonction de deux raisons : la qualitative se concentre sur la qualité, sur le détail. De ce fait, 36 articles à analyser représenteraient un travail important à réaliser. La deuxième raison est liée à la spécificité de ces articles. Nous avons remarqué la ligne éditoriale de chaque journal, le *comment ça parle*. À partir de cette constatation, analyser trois articles ou dix de chaque journal « reviendrait au même ».

La sélection de nos articles n'a pas établi des normes strictes. Nous avons voulu former le corpus le plus varié possible. Cela veut dire, des articles en version papier et en version numérique (ou tous les deux), des articles considérés comme « courts » (1 min de lecture) ou bien au contraire, considérés comme « longs » (au-delà de 5 min). Nous avons donné une certaine préférence aux articles accompagnés par une ou plus d'une photo, car il nous semblait que le corps était appréhendé de manière plus « intense ». La date de publication n'a pas été prise en considération en tant que prérequis pour composer ce corpus qualitatif. C'est-à-dire que nous ne cherchions pas à reconstruire l'événement médiatique de façon chronologique

comme des nombreuses études le font. Notre objectif ici, était celui d’appréhender ces corps et discours, lors de ces mouvements, sans pour autant passer par sa reconstruction détaillée du mouvement.

D’autres éléments comme la rubrique n’ont pas fait l’objet d’une sélection. Le choix des articles a été fait pour sa richesse en tant qu’objet d’étude. Nous avons sélectionné ces articles car, pour nous, ils représentaient aux mieux l’ensemble des articles publiés dans chaque journal. Néanmoins, nous avons eu la liberté de mobiliser parfois, d’autres articles, pour illustrer certains de nos propos, et ceux-ci sont évidemment identifiés au long de la thèse quand c’est le cas. Ces illustrations viennent compléter notre réflexion, malgré le fait qu’elles n’ont pas été retenues pour le corpus dit « standard » d’analyse qualitative.

Tableau 15 : articles au sujet de la Manif pour tous

Journal	Titre de l'article	Type
<i>Estadão</i>	L’Arc-en-ciel au centre de la politique	A
<i>Estadão</i>	Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris	I
<i>Estadão</i>	La richesse des deux sexes	A
<i>Folha</i>	Débat sur le mariage gay continue au Sénat français	A
<i>Folha</i>	Projet de mariage gay divise la France	A
<i>Folha</i>	Marche contre mariage gay prend Paris	I
<i>G1</i>	Les protestations contre mariage gay en France attirent des milliers de manifestants	I
<i>G1</i>	Un baiser gay interrompt la manifestation contre le mariage homosexuel en France	I
<i>G1</i>	La France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les protestations	I

Source : notre tableau

Tableau 16 : articles au sujet de Nuit Debout

Journal	Titre de l'article	Type
<i>Estadão</i>	Les organisations syndicales amènent des milliers de manifestants dans la rue dans un nouvel épisode contre la réforme du travail du gouvernement de Hollande ; les black-blocks blessent des policiers	I
<i>Estadão</i>	Les manifestants protestent en France contre la réforme du travail de François Hollande	A
<i>Estadão</i>	Les manifestations contre les mesures d’austérité finissent dans la confusion	I
<i>Folha</i>	Syndicats et jeunes protestent contre la réforme des lois travail en France	A
<i>Folha</i>	Les manifestations contre la réforme du travail aboutissent à des confrontations en France	I
<i>Folha</i>	Les Français protestent contre la réforme du travail	A
<i>G1</i>	Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail	A
<i>G1</i>	Des activistes occupent la place au centre de Paris pour la quatrième nuit	I
<i>G1</i>	La France connaît des protestations violentes de travailleurs et d’étudiants	A

Source : notre tableau

Tableau 17 : articles au sujet de Junho de 2013

Journal	Titre de l'article	Type
Le Monde	<i>Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant</i>	I
Le Monde	<i>Malgré la main tendue de Dilma Rousseff, les Brésiliens continuent à protester</i>	A
Le Monde	<i>La contestation sociale enflamme le Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Une fronde sociale embrase le Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Les manifestations monstres dégénèrent au Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Le Brésil fait son « printemps » tropical</i>	A
Libération	<i>« On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique »</i>	A
Libération	<i>Transports de colère au Brésil</i>	A
Libération	<i>Au Brésil, la jeunesse fait plier les autorités de Rio et de São Paulo</i>	I

Source : notre tableau.

Tableau 18 : articles au sujet de Fora Dilma

Journal	Titre de l'article	Type
Le Monde	<i>Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant</i>	I
Le Monde	<i>Malgré la main tendue de Dilma Rousseff, les Brésiliens continuent à protester</i>	A
Le Monde	<i>La contestation sociale enflamme le Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Une fronde sociale embrase le Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Les manifestations monstres dégénèrent au Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Le Brésil fait son « printemps » tropical</i>	A
Libération	<i>« On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique »</i>	A
Libération	<i>Transports de colère au Brésil</i>	A
Libération	<i>Au Brésil, la jeunesse fait plier les autorités de Rio et de São Paulo</i>	I

Source : notre tableau

Dans la séquence, nous allons réfléchir de façon plus ciblée sur les discours et les méthodes à appliquer pour leur analyse. De ce fait, nous accorderons une attention spéciale à la pensée de M. Foucault, avant d'entrer dans la thématique des discours médiatiques.

3.4 Prémices sur le discours

Cette étude se prête à la compréhension des discours médiatiques sur des mouvements sociaux. Mais avant cette compréhension, il a fallu réfléchir sur les différents discours, il a été nécessaire de chercher cette diversité de discours médiatiques, de les trouver, de les explorer et d'écarter d'autres. Lire, relire, trier, compiler, traiter, pour finalement, les saisir dans leurs apports. Les discours retenus dans ce travail sont le résultat de deux ans de travail, de recueil de données en France et au Brésil. Ce travail de compilation du corpus a été particulièrement long. Selon S. Moirand, cette étape est l'une des premières difficultés de l'analyse du discours car « on peut facilement "se noyer" dans la profusion, la diversité, l'éclectisme des productions discursives médiatiques » (Moirand, 2007, p.3).

Premièrement, nous avons fait face à un immense bruit dans la sélection de notre corpus que nous n'avons réussi à limiter qu'en lisant les titres des articles. Deuxièmement, chaque article contenait sa part d'incertitude. Qui dit mouvement social, souvent, dit crise politique et économique. Devons-nous garder ou rejeter un article de presse dont le cœur traite d'une crise politique donnée que les mouvements sociaux illustrent vaguement ? Devons-nous garder ou laisser un article informant sur un sujet de politique autre et dont les photos montrent des rassemblements ? L'inquiétude s'est installée car nous avons compris que ces discours étaient complexes, ils étaient liés, parfois mêlés et confus. Nous avons choisi de travailler de façon « artisanale » dans la sélection de ces discours. Nous avons établi des critères et chaque article a été lu et relu afin de l'engager ou pas dans notre récolte. Si le traitement quantitatif avec *Modalisa* a été strict, sur cette partie, une certaine flexibilité a été permise. Cela veut dire que nous avons rajouté à notre corpus certains articles dans lesquels les mouvements sociaux sont plutôt accessoires. Nous justifions cela par le fait que les discours entre crise politique/économique étaient en lien étroit avec les mouvements et que l'un dépendait de l'autre pour faire sens et surtout, que certains articles donnaient un excellent contexte de la situation des pays en question.

Au-delà de la problématique de recueil de données, nous nous sommes retrouvée avec la nécessité de nous poser la question du discours en lui-même. Qu'est-ce qu'un discours médiatique ? Quelle notion de discours utiliser ici ? Que peut-on faire avec les discours multiples auxquels on fait face ? Comment les interpréter, comment les traduire dans une langue et une culture ? Plus on se questionnait sur ces éléments, plus d'autres notions venaient comme inséparables de la notion de *discours médiatique*, comme, par exemple, celle d'*événement* et celle de *représentation*. Plusieurs auteur.e.s viennent soutenir notre analyse du discours. Certain.e.s nous ont donné un point de départ, une base de compréhension plus générale sur la notion. D'autres, ont été au centre de cette étude et ont fourni les clés que nous avons jugées nécessaires pour ouvrir cette « boîte à discours médiatiques », parfois boîte noire.

3.4.1 L'œuvre de Foucault

La notion majeure du discours que nous utilisons dans cette étude est celle de M. Foucault. Issue de la pragmatique, intéressé par les sciences du langage et passionné par les différents discours, plutôt sensibles à notre société, comme celui de la folie, de la sexualité et de la punition, Foucault nous semble être l'auteur qui peut nous apporter une réflexion poussée sur la notion du discours en lui-même tout en nous aidant à comprendre ces textes médiatiques

autour de questions très fortes comme les crises, les violences et le genre. Le pouvoir (et les micro-pouvoirs), la discipline et les institutions sont des notions travaillées en profondeur par ce philosophe et qui, ici, apparaissent imprégnées, parfois cachés, dans les discours médiatiques (à deux niveaux : les discours des journalistes en eux-mêmes ou les discours autorisés à circuler par ces mêmes journalistes, en d'autres mots, les sources).

Il est possible d'assimiler et de comprendre la pensée de l'auteur à partir de plusieurs de ses ouvrages. Ici, nous citerons quelques-uns, indispensables à notre réflexion ; *L'histoire de la folie*, où Foucault s'intéresse aux discours du « fou » et des discours sociétaux qui l'entourent. Cet ouvrage n'encadre pas notre étude, mais il est fondamental, dans le sens que nous percevons, que Foucault figure le discours comme un processus de domination et d'exclusion. De même, dans son ouvrage suivant, *La naissance de la clinique*, les discours deviennent encadrés, étudiés et finalement institutionnalisés.

La notion d'archéologie apparaît comme une notion alors de circulation des dires, des discours. Dans *l'Archéologie du savoir*, Foucault ne se présente pas comme un historien, mais comme un archéologue qui fait une généalogie des idées, des mots, des documents et des discours. Ce qui nous intéresse spécifiquement dans cet ouvrage est la notion de *discontinuité* : « Ce sont ces postulats que l'histoire nouvelle met en question quand elle problématise les séries, les découpes, les limites, les dénivellations, les décalages, les spécificités chronologiques, les formes singulières de rémanence, les types possibles de relation » (Foucault, 1969, p.18). Cette discontinuité que nous cherchons à saisir dans les discours des historiens sur les mouvements sociaux et sur l'histoire de nos périodiques, par exemple. C'est qui nous intéresse n'est pas le fait de raconter une histoire, mais justement de problématiser ces séries, les limites, des spécificités de chaque « bout » d'histoire qui nous semble essentiel pour comprendre notre sujet. De la même manière, l'analyse du discours en SIC, nous semble élargir cet usage de la discontinuité en le rendant opérationnel dans l'analyse des discours médiatiques. Si les sémioticiens s'intéressent à décortiquer les mots, les points, les images, les mises en page, les silences, enfin, tous les signifiés d'un signifiant, il s'avère qu'ils.elles s'intéressent à ces séries, qui font la généalogie d'une culture, d'un savoir-faire, d'une déontologie journalistique et d'un événement donné.

Il est parfois difficile de fragmenter la pensée de Foucault car chaque ouvrage converge vers le suivant. Malgré cela, certains ouvrages résonnent plus que d'autres dans notre étude. *L'ordre du discours*, *Surveiller et punir* et *Histoire de la sexualité* sont des œuvres au cœur de notre réflexion. Ces deux derniers, ont déjà été abordés dans notre partie précédente sur *le corps*.

3.4.1.1 La notion de discours : une approche d'analyse des discours

Dans *L'ordre du discours*, Foucault pense le discours de manière ciblée et précise. Ce cours prononcé au *Collège de France*, en 1970, est utilisé par plusieurs chercheur.euses en analyse du discours. Si J-P. Faye insistait sur l'idée de que « le langage est le plus dangereux de tous les biens » (Faye, 1973, p.10), Foucault, lui aussi, parle de cette dangerosité du discours. Nous faisons appel à une notion foucauldienne très utilisée en SIC, mais qui reste actuelle et qu'encadre de manière fine notre aperçu de la notion de discours : « je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité ». (Foucault, 1971, pp.10-11).

Foucault explique que le discours constitue toutes les pratiques sociales. Selon lui, nous avons l'impression d'avoir accès aux discours, à la parole facilement, mais, cela est une illusion. Le discours a un ordre, comme la société, les sociétés. Il est soumis à des règles. Il est soumis à des conditions, comme a démontré Bourdieu. Il est encadré par des institutions et dans la lignée de ce sociologue, la langue est elle aussi un lieu de reconnaissance, dans ces mots, un capital culturel doté d'un pouvoir symbolique.

Plusieurs notions issues de cette leçon de Foucault au Collège de France sont importantes pour nous, comme « les procédures de contrôle et de délimitation du discours » (Foucault, 1971, p.23) internes et externes. Commençons par cette dernière. Selon Foucault, la plus manifestation de ces procédures externes c'est *l'interdit* : « on sait bien qu'on n'a pas le droit de tout dire, qu'on ne peut pas parler de tout dans n'importe quelle circonstance » (Foucault, 1971, p.11). Il est intéressant d'analyser cela dans le cas des mouvements sociaux français et brésiliens et de leurs couvertures médiatiques.

Premièrement, une sorte de vocabulaire bien orthogonal est attendu des médias. Malgré la frustration des manifestant.e.s, l'usage de gros mots ou des discours jugés provoquants peuvent abimer l'image d'une lutte. Un exemple, un peu à l'extrême, sont les performances du Groupe *Femen* étudiées par G. Salatko (Salatko, 2016) qui peuvent être jugées caricaturale, agressives ou tout simplement « originales ». Depuis l'étude de M. Dalibert et N. Quemener, ces activistes sont victimes d'une hypersexualisation par le fait de découvrir les seins et d'avoir un vocabulaire dit vulgaire. Les médias considérés comme de gauche, n'échappent pas à ce regard péjoratif sur les corps et les discours de ces femmes : « ces descriptions physiques s'accompagnent parfois d'une érotisation explicite, à l'instar de cet article de Libération

(2 octobre 2009) où les activistes sont décrites comme : « s’amusant de leurs charmes » (Dalibert, Quemener, 2016, p. 88-89). Sur notre corpus de presse, les manifestant.e.s sont classifié.e.s et rangé.e.s dans des cases en récurrence de leurs discours et leurs postures corporelles, indifféremment de la cause.

Deuxièmement, « n’importe qui, enfin, ne peut pas parler de n’importe quoi » (Foucault, 1971, p.11). Il existe un contrôle, une sélection des discours. Tous les discours d’une manifestation ne sont pas médiatisés, bien évidemment par une question de place et de temps aussi, mais surtout, pour des raisons de tris des discours, de choix « du bon discours » qui représentera un mouvement social au mieux et en harmonie avec la ligne éditorial de chaque média. Ce raisonnement de Foucault fait écho dans la sélection des sources par les journalistes dans notre corpus.

Les sources les plus sollicitées par les journalistes, au Brésil et en France, sont les acteurs politiques, liés directement au pouvoir de l’État, alors que nous sommes face à des « explosions » de mécontentement d’un peuple et que des manifestant.e.s sortent dans les rues pour être écoutés et peut-être pour être médiatisés également. Nous ne pouvons pas dire que les journalistes n’écourent pas autant les manifestant.e.s. car cette étude ne se propose pas de saisir le réel : « dans ce qui donne lieu aux représentations médiatiques » (Garcin-Marrou, 2007, p10.), mais cherche à identifier le sens émergent dans ses constructions médiatiques. Nous ne nous proposons pas non plus de mener une enquête auprès des journalistes afin de les interroger par rapport aux nombres de sources et aux statuts de ces dernières. Nous nous basons sur des résultats issus d’une analyse médiatique qualitative, avec *Modalisa*, où toutes les sources ont été comptées. Cette analyse pointe la parole politique de l’État comme la plus puissante en nombre d’occurrences, en d’autres mots, les discours sollicités par les médias sont en lien étroit avec le poids du pouvoir, cela veut dire que *n’importe qui ne peut pas parler de n’importe quoi*.

Il faut une institution souveraine derrière pour soutenir un discours et le rendre légitime. L’État est souverain car il « est l’agent unificateur de la société dont l’action se situe à la confluence des champs politiques, historique et sociétal » (Garcin-Marrou, 1995, p.85). De ce point de vue-là, l’État serait capable de répondre à ces crises sociales justement par le fait de représenter cet agent unificateur capable de gérer le social, la politique et d’assembler constamment son peuple par le biais de l’histoire et culture.

M. Foucault constate encore deux principes d’exclusion externes du discours : celui de l’opposition entre *raison et folie* et l’opposition entre le *vrai et le faux*. Le premier fait référence à la parole de l’être humain diagnostiqué en tant que dément : « depuis le Moyen Age, le fou

est celui dont le discours ne peut pas circuler comme celui des autres : il arrive que sa parole soit tenue pour nulle et non advenue, n'ayant ni vérité ni importance » (Foucault, 1971, p.12).

Pour le deuxième, il s'agit d'une *volonté de vérité* qui : « s'appuie sur un support institutionnel : elle est à la fois renforcée et reconduite par tout une épaisseur de pratiques [...] » (Foucault, 1971, p.19). L'auteur avoue que les deux principes forment unité. Ici, ces deux principes cohabitent, principalement en ce qui concerne les questions liées au genre. Les récits médiatiques caractérisent l'ancienne présidente brésilienne Dilma Rousseff comme quelqu'un dont les discours sont déconnectés et pas très intelligents. Les manifestant.e.s qui demandent sa destitution amènent des caricatures de la présidente comme un âne ou avec des expressions confuses et perturbées. On est à la limite d'un discours présidentiel jugé irrationnel et fou.

De même, les journaux l'accusent d'avoir tenir des discours faux et de mentir au peuple. Le discours de la présidente, devient alors, loin d'un idéal de la vérité. Sur les cortèges de la *Manif pour tous*, le discours « d'aliénation » peut être interprété de deux façons : sous l'angle de certains articles qui prennent parti du mouvement et à ce moment-là, l'idée d'un mariage pour tous et de l'adoption des enfants par deux personnes du même sexe devient absurde, alors, folle. Ou sous un prisme par lequel certains journalistes dénoncent précisément un contre-mouvement tenant le discours pour obsolète, alors, fou aussi. Ces discours sont complexes. Les journalistes font face à différentes vérités (ou à des faux discours) qui circulent dans ces cortèges, soutenus, fréquemment, par des institutions.

Foucault nous parle aussi de procédures internes du discours « puisque ce sont les discours eux-mêmes qui exercent leur propre contrôle ; procédures qui jouent plutôt à titre de principes de classification, d'ordonnancement, de distribution » (Foucault, 1971, p.23). L'auteur suppose deux principes, celui du *commentaire* et celui de *l'auteur*. Dans cette thèse, il nous semble que le principe du *commentaire* est le plus pratiqué par les médias justement pour avoir cette fonction de produire une information, mais une information plutôt basée sur des sources (documents et personnes). Il existe des « récits majeurs qu'on raconte, qu'on répète et qu'on fait varier ; des formules, des textes, des ensembles ritualisés des discours qu'on récite, selon des circonstances bien déterminés ; des choses dites une fois et que l'on conserve » (Foucault, 1971, p.24).

Dans notre corpus, nous démontrons que cette tendance est courante dans les médias. D'un côté, les sources autorisées à parler se servent de cette fonction afin de continuer à donner vie à un récit unanime et légitime, au moins, pour une communauté. La *Manif pour tous*, par exemple, fait appel à des textes *d'auteurs*, en d'autres termes, à des textes juridiques, à une

volonté religieuse (dogmes, textes religieux et à une pensée unanime) et parfois à des dires scientifiques pour faire valoir leurs revendications. Les sources répètent en boucle ces textes et ces dires considérés comme fondateurs. De l'autre côté, les médias eux-mêmes exercent constamment cette fonction du *commentaire*. Les journalistes commentent des grands récits, des grands documents et des analyses scientifiques clés.

Certainement, chaque texte médiatique est unique et a sur le fond un être humain, cependant, les discours journalistiques ne sont pas innovants et originaux dans cette perspective, quand il fait une relecture, un commentaire, une critique de quelque chose qui serait de l'ordre de *l'auteur*. L'auteur pour Foucault n'est pas seulement celui à l'origine d'un récit ou d'une œuvre par exemple, mais c'est « le principe de groupement du discours, comme unité et origine de leurs significations, comme foyer de leur cohérence » (Foucault, 1971, p.28). Les médias et leurs sources, ont ce rôle alors, de relayer des idées, de les nourrir et de les « faire accepter » ou, au contraire, de les rejeter.

Foucault identifie encore d'autres principes comme *le rituel de la parole*, *les sociétés de discours*, *les groupes doctrinaux* et *les appropriations sociales* : « la plupart du temps, ils se lient les uns aux autres et constituent des sortes de grands édifices qui assurent la distribution des sujets parlants dans les différents types de discours et l'appropriation des discours à certaines catégories de sujets » (Foucault, 1971, p.46). Pour l'auteur, il s'agit des grandes procédures de l'assujettissement du discours. Ces principes apparaissent ici aussi, principalement ceux de *rituel* et de *sociétés de discours*. Comme nous l'avons dit dans la partie précédente, *le corps*, il existe une manière de porter son corps lors d'une manifestation, il y a également un rituel lié à la parole des manifestant.e.s. Selon la *société du discours* à laquelle appartiennent les manifestant.e.s d'un rassemblement, une manière de s'exprimer (plutôt « pacifique », avec des cris, avec des gros mots, « provocatrice », etc) est attendue par ses confrères/consœurs et nous dirons, que ce rite de parole, ces formulations, sont attendues également par les médias qui se chargent d'éterniser ces rituels de la parole dans l'histoire.

Nous avons essayé dans cette partie sur discours et Foucault, de fournir des explications capitales sur le « comment nous concevons le discours dans cette étude » et un aperçu de « comment ces principes apparaissent dans notre corpus ». La pensée de Foucault est vaste et étant limité à la fois par l'espace et du temps, nous n'avons pas la possibilité de rendre compte de la richesse de son travail en entier. Ici, nous essayons de rendre compte de l'ensemble de procédures de l'accès à la parole, des mises en jeu du discours, de la ritualisation du dire, de

ces discours qui configurent les pratiques dans nos sociétés de contrôle. A ce discours, qui selon Foucault doit être lié à l'idée d'événement pour qu'il puisse être analysé « correctement ».

3.4.2 Les discours et les médias : l'analyse du moment discursif

Si d'un côté nous nous intéressons au discours dans un sens plus philosophique et ample, dans les lignes à venir nous le traiterons de façon plus ciblée : le discours et les médias. La première référence que nous voudrions citer est celle de Moirand, car dans cette étude, nous nous intéressons à la « circulation des mots et des dires dans les médias, en particulier dans la presse ordinaire, quotidienne et nationale » (Moirand, 2007, p.1). Quelques notions issues de Moirand ont été utilisées. Commençons par la notion de *moment discursif* dont l'auteure nous explique qu'il s'agit de saisir le moment clé où un fait du monde réel devient événement et qu'« un fait ou un événement ne constitue un moment discursif que s'il donne lieu à une abondante production médiatique et qu'il en reste également quelques traces à plus ou moins long terme dans les discours produits ultérieurement à propos d'autres événements » (Moirand, 2007, p.4).

De cela, découlent d'autres notions de l'auteure, comme par exemple, celles de *traçabilité des mots* et de *famille d'événements*. Les mouvements sociaux apparaissent fréquemment de façon « surprenante » dans l'espace public et par conséquent, dans les médias s'ils comportent un nombre important d'adhérent.e.s, et par la suite, toute une série de nouvelles qui voient le jour afin d'actualiser et de continuer à nourrir et faire évoluer l'événement.

Moirand démontre également l'importance de construire des sous-corpus, divisés en deux ensembles afin de repérer et de catégoriser ces mots, afin de voir « comment on nomme, comment on désigne, comment on caractérise, comment on qualifie, comment on reformule » (Moirand, 2007, p.4). Le premier ensemble comporte a) *les objets du monde* (le transport, le Mondial, le mariage pour tous, etc) , b) *les notions* qui sont devenus représentatives de cette famille d'événement (crise, économie, racisme, chaos, etc) , c) *les faits ou les actions* (occuper les *Champs Elysées*, la *Place de la République*, l'*Avenida Paulista*, brûler des voitures, des affrontements entre manifestant.e.s et police, etc) , d) *les événements en eux-mêmes* tels qu'on les désigne (*La Manif pour tous*, *Fora Dilma*, *Junho de 2013* et *Nuit debout*) et e) *les différents acteurs et les différents énonciateurs convoqués* (acteurs politiques, associations, partis politiques, leader de mouvement, etc.) (Moirand, 2007, p.17).

Le deuxième ensemble est constitué « des dires, des acteurs convoqués, dires cités ou rapportés, dires mentionnés, évoqués ou parfois imaginés, accompagnés de leur encadrement,

là où se trouve parfois la désignation de l'acteur cité ou interviewé ainsi que le verbe introducteur décrivant son intention ou son attitude » (Moirand, 2007, p.17). Cet ensemble est composé par : a) *des segments cités entre guillemets*, b) *des verbes ou des locutions introduisant des paroles rapportées*, et c) *d'allusions à des dires ou à des faits antérieurs*. Ces ensembles nous permettront de saisir la circulation des mots, les formulations de dires et la classification des événements et des sources (Moirand, 2007, p.17). Selon l'auteure, ces sous-catégories plutôt descriptives nous permettent de saisir la circulation des mots dans le temps et espace d'un même moment discursif.

3.4.3 Les mot-événements et la famille d'événements

Nous voudrions encore souligner quelques notions, qui vont à l'encontre de ce qui a été déjà cité dans le premier ensemble, mais qui méritent d'être abordées avec quelques explications complémentaires car elles sont latentes dans notre corpus. La notion de *mots-événements* est récurrente dans notre corpus : « en prenant comme objets d'étude des moments discursifs médiatiques, on voit surgir en effet des mots et des expressions qui finissent par devenir le "nom" de ces événements » (Moirand, 2007, p.56).

Un mouvement qui gagne de l'épaisseur médiatique comporte presque toujours une dénomination. Il devient un *mot-événement* : *Nuit Debout*, *La manif pour tous*, *Fora Dilma*, *Junho de 2013* et pour citer encore d'autres : *Gilets Jaunes*, *La Révolution Orange*, *Occupy Wall Street*, *Les indignés*, *Black Lives Matter*, *Le printemps Arabe*, entre tant d'autres mouvements. Il est intéressant de constater que ces mots-événements « ne désignent pas forcément le référent de ces différents signes, mais plutôt les problèmes qu'ils posent et les crises qu'ils ont déclenchées » (Moirand, 2007, p.57). *Junho de 2013* (juin 2013), renvoie à un mouvement jugé comme gigantesque et à un mécontentement généralisé d'une population que se dit délaissée par les autorités publiques. *Junho de 2013* fait une référence directe à ce cycle de manifestations, en juin 2013, mais aussi qui a poursuivi sa course tout au long de l'année en intégrant de nouvelles causes.

Ce mouvement ne se tient pas uniquement en juin 2013. A la limite, nous ne prêtons pas attention à la date *juin 2013*, mais ce mot fait directement référence au mouvement. Ces traits sémantiques restent dans l'histoire du mouvement : « ces façons singulières de nommer les événements servent en fait de déclencheurs mémoriels et de rappel des événements antérieurs à l'événement présent » (Moirand, 2007, p.56). Aussi, dans ce que Moirand appelle *famille*

d'événements, la dénomination d'un mouvement peut faire *allusion* à un autre. Dans cette perspective, les médias se servent souvent d'autres mouvements sociaux nationaux ou « étrangers » dans le but de comparer ou juste pour illustrer. Dans notre corpus, *Mai 68* et le *Printemps Arabe* apparaissent quelquefois comme pour dire « voici les événements fondateurs de ce mouvements ».

3.4.4 La nécessité du journalisme à expliquer les faits

Deux aspects encore à voir de plus près sur cette partie sont les champs d'*explication* et les *sources*. Commençons par le facteur *explication* qui aura besoin sans doute des *sources* par la suite. Si les journalistes font appel à des spécialistes, à des acteurs politiques ou à la voix des manifestant.e.s c'est qu'il existe des choses à expliquer. Pourquoi occupez-vous l'espace public ? A un.e manifestant.e ; Pourquoi le peuple manifeste-t-il ? A un spécialiste ; Quelles solutions apporter à cette crise ? A un acteur politique. Selon Moirand, « il n'y a en effet "explication" que si on cherche à construire l'"intelligibilité de l'objet", et cela suppose de faire appel à des savoirs, et donc à des mots et à des textes antérieurs, que ceux-ci soient ou non explicitement empruntés à des textes antérieurs autres » (Moirand, 2007, p.122). Les journalistes, sont dans une constante trame de traduction des faits, d'autant plus intense, quand il faut rendre compte des problèmes sociétaux d'un autre pays lointain. Que ce soit un envoyé spécial, un.e correspondant.e ou tout simplement un.e journaliste d'agence qui écrit depuis sa rédaction sans se déplacer sur le vif de l'événement, tout.e.s doivent avoir la maestria d'expliquer et de rendre compréhensible l'autre et ses crises.

Selon la *dialogique de l'explication* de Moirand tout cela passe par 3 groupes de questions-clés posées par les médias. Le premier groupe renvoie à « Qu'est-ce que c'est ? ». Le deuxième au « comment on fait » et le troisième correspond à « pourquoi cela se passe-t-il ainsi ? ou « comment est-ce possible ? » (Moirand, 2007, p.123).

3.4.4.1 La circulation de dires : paroles politiques, scientifiques et du/de la manifestant.e

Si le travail du journaliste consiste, aussi, à expliquer des faits, il.elle est amené.e à mobiliser d'autres discours. Selon M. Mouillaud et J-F. Tétu : « l'activité du journaliste ne consiste pas à mettre en mots une réalité factuelle, mais plutôt à construire un discours à partir d'autres discours » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.39). Plus un article de presse contient de sources légitimes et de paroles dites *profanes*, mais qui nourrissent la construction de l'événement, plus

il est pris au sérieux : « les journaux participent activement à la circulation des discours dans l'espace public. L'enjeu du discours journalistique est de s'afficher comme un discours sérieux sans apparaître comme un discours savant. » (Ringoot, 2014, p.40).

Plusieurs sources sont sollicitées par les journalistes dans cette étude : les savants, les manifestant.e.s et les acteurs politiques (d'autres sources sont sollicitées aussi, mais cela reste marginal). La parole des acteurs politiques compte comme la source la plus importante pour les journalistes de ce corpus, en France et au Brésil. Nous pouvons justifier cette importance donnée à ces récits à partir de ce que B. Lamizet théorise. Selon lui, les pratiques et les institutions sont le miroir politique des sociétés. Elles révèlent le contrat social qui les fondent, du symbolique : « la vie politique théâtralise la vie sociale, en lui donnant les formes, les structures et les logiques d'un ensemble de représentations, dans lesquelles nous pouvons nous reconnaître dans les stratégies, les discours et les mises en scène des acteurs de la politique » (Lamizet, 2011, p.4).

L'État est un acteur majeur dans la cause et dans la résolution des mouvements en question. *Nuit Debout* et *Junho de 2013* accusent l'État de violences envers le peuple (un État qui précarise avec la loi travail, en France et un État qui augmente le prix du transport en commun alors que ceux-ci sont déjà chers et défaillants). L'État devient un objet complexe, car il agresse et ensuite, il dispose du droit de se justifier et d'essayer de réparer (ou non) ses décisions. En tant qu'institution puissante, légitime et surtout élue par les citoyen.ne.s, il nous semble normal qu'il soit pourvu de cette place privilégiée de discussion qui passe par les canaux des médias. Il a l'obligation de répondre à son peuple. Ce que nous soulignons ici c'est le fait qu'un agent dit agresseur, dans le cas des mouvements sociaux, bénéficie d'un espace si vaste dans la presse traditionnelle. Les récits médiatiques, parfois, finissent par renforcer les discours de l'oppresseur, en tant qu'État qui réprime, quand les acteurs politiques peuvent répéter en boucle dans les journaux que la France nécessite de s'actualiser et adopter une loi plus flexible vis-à-vis des entreprises, par exemple. La démarche de l'analyse du discours et du contenu essaie de repérer ces sources, de les compter, de les problématiser et de les comprendre.

La parole des manifestant.e.s sera entendue ici comme une parole profane. Profaner, dans l'histoire de l'humanité, avec ses racines au Moyen-Age, était liée directement à la religion *cela renvoie à un caractère dépourvu de caractère religieux, sacré. Ça parle du domaine humain, temporel et terrestre. Plus « récemment » cela signifie aussi une personne qui n'est*

*pas initiée à une science, à une technique*¹⁷⁴. Nous retiendrons cette dernière idée d'une personne non initiée à une science ou encore à d'autres définitions comme celle d'*ordinaire* (Olivesi, 2009) et de *parole citoyenne* (Dupuy, Marchand, 2009). Pour A. Olivesi, ces sources dites ordinaires peuvent « être utilisée par un organe de presse pour « équilibrer » son discours et permettre ainsi aux journalistes de mettre en œuvre, au sein du discours journalistique, des arguments qu'ils reprennent tout en les mettant à distance » (Olivesi, 2009, p.65). En plus d'équilibrer les récits médiatiques cette source *profane* est conçue « comme acteur légitime de l'espace public » (Dupuy, Marchand, 2009, p.83).

L'ambition de notre travail se situe à l'échelle de la compréhension de ces dire *ordinaires* et *citoyens* et comment ils se croisent, s'opposent et se complètent avec les paroles des acteurs politiques et la parole savante. La parole profane est omniprésente lors des mouvements sociaux. Elle fonde la manifestation. Elle exprime l'essence de la cause du rassemblement, elle est présente sous forme iconique sur les photos (une bouche ouverte qui émet un discours ou encore sur les pancartes, sur les t-shirts, banderoles et même sur des inscriptions/écritures sur les corps. Si certains récits médiatiques ne sollicitent pas ces sources, en matière d'image iconique, les discours profanes fondent l'image car les mouvements sociaux sont fondés sur cette conquête du discours ou, avec les mots de De Certeau, sur la *prise de la parole*.

La parole savante ou scientifique est le discours dit érudit font référence à l'individu qui maîtrise les langues, les lettres et la philosophie : « la première occurrence du terme « érudition » remonte au XIV^e siècle, mais son usage ne devient fréquent qu'au XVIII^e siècle : l'érudit, « ex-rudis » de son étymologie latine, est celui qui n'est plus inculte ou grossier » (Renucci, 2020, p.91). Si par le passé l'érudit était celui que le peuple considérait avec respect, depuis le temps modernes, il a été « remplacé », petit à petit, par l'image d'un nouvel acteur, celui du savant, du/de la spécialiste et finalement, celui du/de la chercheur.euse ou en d'autres mots, le scientifique. Nous avons vérifié que les journalistes en France ou travaillant pour des médias français, recourent souvent à cette parole scientifique afin d'éclairer une situation de crise.

Parmi les scientifiques, les plus sollicités sont les sociologues, les philosophes, les politologues et les économistes. Le journaliste « choisit d'inscrire les dires de la science dans son texte » (Moirand, 2007, p.75) afin de donner du poids de vérité, de scientificité, de qualité

¹⁷⁴ Définition de profane sur CNRL. Accès sur : [PROFANE : Définition de PROFANE \(cnrtl.fr\)](https://cnrtl.fr/term/000000001/000000001_000000001)

et de crédibilité à ces récits. Ces discours de la science sont incontestables. Les analyses de la science contribuent à cerner les crises et non à faire polémique ou dissensus. Ces paroles savantes viennent comme pour créer un raisonnement entre les manifestants, souvent pris par l'émotion et la frustration, les paroles politiques, parfois inefficaces dans la gestion de problèmes et de l'événement en lui-même.

Une chose intéressante à noter est de que les médias attribuent un caractère de « prémonition » à ces savants car ils sont invités, souvent, à projeter la fin d'un événement et d'une situation. Des questions comme, dans les cas du mouvement *Fora Dilma*, « *La présidente sera-t-elle destituée ? Quand est-ce que ces mouvements finiront ? Quelle avenir politique pour le Brésil ?* » sont posées à ces figures savantes. Nous avons constaté que la parole du/de la chercheur.euse n'est pas contestée, bien au contraire, elle élucide les moments politiques tendus.

En ce qui concerne la presse au Brésil, nous avons observé que le recours à cette parole savante, est moins récurrente. Nous attribuons cela à deux facteurs : une tendance plutôt américaine de faire journalisme (moins littéraire que la façon française) et à une crise financière dans le journalisme ce qui engendre à un manque de temps et d'effectifs dans les rédactions où les journalistes travaillent dans des conditions précaires. Un troisième facteur viendrait s'ajouter : nous ferons l'hypothèse que la rubrique *International* ou *Monde* des journaux brésiliens est moins favorisée (parmi nos trois journaux, un seul média avait un correspondant à Paris, alors que, *Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro* comptaient, chacun, un correspondant au Brésil. Cependant, nous ne pouvons pas en dire plus et ni prouver cela car il faudra élargir le corpus, intégrer d'autres rubriques, et surtout, mobiliser d'autres méthodes de recherche.

3.4.5 Les titres, lieu d'honneur de la parole

Pour finaliser cette partie, nous parlerons d'un élément fondamental dans les discours de presse : les titres. Selon Garcin-Marrou : « l'analyse des titres permet de préciser le contexte discursif dans lequel les articles s'insèrent. Les titres font partie du dispositif qui organise le discours en une suite de cohérence » (Garcin-Marrou, 2001, pp.20-21). Dans le même sens, F. Sullet-Nylander classe le titre de presse comme *le nectar* de l'information. Selon elle, au-delà des fonctions pragmatique-communicatives, le titre est rempli d'intérêt d'un point de vue socio-culturel « ces courts énoncés sont souvent le lieu où s'inscrivent un grand nombre d'expressions captant l'« l'air du temps » : les titres nous informent sur la société dont ils émanent » (Sullet-Nylander, 2005, p.112). Lieu d'honneur de la parole, il attire l'attention et conduit à sa

découverte ou au contraire, à l'abandon d'une possible lecture. Court ou long. Informatif ou incitatif, « le premier promeut la neutralité et l'objectivité en répondant en partie aux impératifs de la règle des 5W (quoi, où, quand, pourquoi, comment). Le second privilégie l'effet de surprise visant à susciter la curiosité du lecteur » (Ringoot, 2004, p.89), le titre est la porte d'entrée des textes journalistiques. Dans notre cas, nous verrons dans l'analyse qu'ils invoquent souvent l'aspect émotion, les violences et les nombres.

Un élément très récurrent dans ces titres de presse est l'utilisation de deux points. Appelés titres *bisegmentaux* (N : GN ou P)¹⁷⁵ par B. Bosredon et I. Tamba, ces titres ne peuvent pas, selon les auteurs, évoquer une relation de *thème* (le « sujet ») et *rhème* (le propos) comme dans un titre classique. Les deux points, dans notre corpus, suivent principalement le nom propre *Brésil* (exemple : *Brésil : Dilma Rousseff promet d'agir pour les services publics et contre la corruption*)¹⁷⁶, mais d'autres noms des villes brésiliennes sont identifiables également, en proportions mineures, comme *Rio de Janeiro*, *São Paulo*, *Brasilia*, entre autres. Les événements mondiaux comme ceux des *Jeux Olympiques* ou du *Mondial de football* sont aussi repérables facilement avec l'utilisation des deux points.

Les acteurs politiques, comme *Dilma Rousseff*, peuvent suivre ce même registre de mise en discours. Tous ces noms « ne sauraient être autre chose que des renvois aux notions ainsi dénommées, que des notions objets mentaux sans attache à une quelconque situation de discours » (Bosredon, Tamba, 1992, p.37). Selon les auteurs, ces titres *bisegmentaux* servent à découper le quotidien. Ils « servent plutôt à identifier ce qui constitue un dossier d'actualité, susceptible de regrouper à travers une durée indéterminée toute une succession de faits consignés jour après jour dans la presse » (Bosredon, Tamba, 1992, p.37).

Si d'un côté, Bosredon et Tamba qualifie ces formules de *titres bisegmentaux*, M. Salles, basée sur la théorie de l'accessibilité d'Ariel, qualifie cette structure de *référence initiale* ou *topique initial*. Salles explique que « selon la théorie de l'accessibilité d'Ariel (1990) le choix d'une expression référentielle dépend du degré d'activation présumé de la représentation mentale du référent » (Salles, 2016, p.136). De cette manière, des marqueurs plutôt simples comme des pronoms personnels, les prénoms ou les noms de famille et des descriptions définies courtes (jusqu'à deux unités lexicales) auraient une accessibilité plus immédiate que d'autres formules longues comme : descriptions définies longues (trois unités lexicales et plus) ; noms

¹⁷⁵ Explication de cette formule : « celui que nous appelons N est une dénomination catégorisée comme substantif et décroché de toute fonction référentielle en discours ; nous appelons GN une construction nominale désignant dans une situation discursive un référent de type spécifique ou générique » (Bosredon, Tamba, 1992, p.36).

¹⁷⁶ *Brésil : Dilma Rousseff promet d'agir pour les services publics et contre la corruption*, Le Monde, 22/06/2013.

propres complets (prénom + nom de famille, pseudonyme, toponyme, nom d'entreprise...) ; noms propres complets + modifieur. Nous constatons cette envie d'accessibilité des journalistes.

La *référence initiale* du titre (ce qui précède les deux points) est toujours dans le but de situer le lecteur, de le situer par rapport à l'espace géographique (malgré le fait que ceux-ci soient déjà situés, souvent, dans les rubriques *Monde*, *International* ou *Amériques*), d'identifier un acteur politique assez connu.e ou encore de faire référence à un événement et là, nous nous rappelons des *mots-événements*, que nous explique Moirand. Les deux points servent à rendre accessible ces titres, ces sujets, le monde de l'autre de façon immédiate. Ils servent des repères, ils sont des références.

Enfin l'analyse du discours est une « démarche fondée sur la linguistique mais qui insiste sur le lien entre le discours et le social, entre le verbal et l'institutionnel, entre les mots, les figures, les arguments et ceux qui les énoncent et les interprètent » (Bonnaïfous, Krieg-Planque, 2014, p.223). Les auteures insistent sur le fait que la vocation de l'analyse du discours n'est pas de montrer comment les médias « déforment » ou s'ils sont fidèles ou pas à une réalité extra-discursive, car « c'est le réel du discours qui constitue l'objet même de l'analyse du discours » (Bonnaïfous, Krieg-Planque, 2014, p.223). De ce fait, nous nous proposons d'analyser des discours sans juger s'ils sont justes ou manipulateurs, nous les examinons « à partir de (leur) propre mouvement » (Ferreira, 1997, p.60). Nous les étudions avec des outils théoriques et en prenant en considération le contexte social de chaque pays afin de ne pas procéder à une analyse naïve.

L'analyse du discours pour nous, est cet outil qui observe, étudie et interagit avec l'oscillante mécanique des mots et ses sens. Il fait histoire, annonce la guerre ou fait tomber des murs. Les discours médiatiques racontent notre actualité tous les jours avec des « mélodies », des « accents », des modulations différentes. Son analyse consiste à s'engager dans chaque circuit, dans chaque récit, en saisissant dans ce « voyage » des mots errants, des mots bénins, des mots anodins, des mots qui fond exode et qui tombent dans l'oubli. Toujours pas de transition. Sur le prochain point nous réfléchissons cette fois-ci l'image et l'image médiatique, bien comme la photographie de presse.

3.5 L'image et l'image médiatique

L'image est partout et son origine date de « l'existence » du monde en tant que monde que nous connaissons. L'image est associée à la création même de l'être humain, sous un angle religieux ou à l'ombre, à une sorte de reflet, dans une visée philosophique. Du « Dieu créa l'homme à son image » (Joly, 2009)¹⁷⁷ à l'art ; considérée comme sacrée (des statues et des icônes), l'image a déjà posé des problèmes. Sur le premier, l'image est ressemblance. Sur le deuxième, elle devient représentation ou même une sorte « d'incarnation ». Ce dernier, a causé des divergences entre l'église chrétienne en ce qui concerne « les *hérésies de la vénération des images* autour de la question de l'image (l'idolâtrie), nous assistons au long des siècles à une lutte dans l'Ancien Testament » (Ferreira, 2007, p.75).

Si du côté religieux l'image apparaît comme ressemblance et représentation, du côté philosophique elle est reflet, et si elle est reflet. « Une des plus anciennes définitions de l'image, donnée par Platon, nous détrompe : « j'appelle image d'abord les ombres, ensuite les reflets qu'on voit dans les eaux, ou à la surface des corps opaques, polis et brillants » (Joly, 2009)¹⁷⁸.

Un autre sens d'image, est celui *d'imgo* en latin qui désignait : « le masque mortuaire portée aux funérailles dans l'Antiquité romaine » (Joly, 2009)¹⁷⁹. L'image alors devient une sorte de représentation de la mort et de ce rite de passage. A partir du XVIII^e siècle : « l'image devient le mot-clé de la psychologie. Pour Descartes, « elle désigne une reproduction mentale d'une perception ou impression » (Ferreira, 2007, p.76). Dans ce cas-là, elle est liée à l'imagination, à la rêverie à une sorte d'illusion.

D'un autre côté, il ne faut pas négliger les arts, qui avec les peintures, les dessins, le cinéma, la photographie, entre autres, ont aussi nourri la construction de la notion d'image. L'image est un « outil de communication, divinité, l'image ressemble ou se confond avec ce qu'elle représente [...] La Survie, le Sacré, la Mort, le Savoir, la Vérité, l'Art, tels sont les termes auxquels le simple terme d'image nous rattache » (Joly, 2009)¹⁸⁰.

Pour M. Joly, l'image peut être encore liée à une sorte de représentation mentale de quelque chose ou de quelqu'un : « l'image mentale correspond à l'impression que nous avons

¹⁷⁷ Version numérique du livre *Introduction à l'analyse de l'image*, de Martine Joly. Partie : Qu'est-une image ? 1.2 Souvenirs d'images.

¹⁷⁸ Partie : Qu'est-une image ? 1. La notion d'image : usages et significations.

¹⁷⁹ Partie : Qu'est-une image ? 1.3 Images et origines.

¹⁸⁰ Partie : Qu'est-une image ? 1.3 Images et origines.

lorsque, par exemple, nous avons lu ou entendu la description d'un lieu, de le *voir* presque comme si nous y étions » (Joly, 2009)¹⁸¹.

L'image pourrait évoquer encore tant de choses dans de nombreuses disciplines, mais ici, elle nous intéresse en tant qu'usage contemporain du mot image, l'image médiatique : « l'image envahissante, l'image omniprésente, celle que l'on critique et qui fait en même temps partie de la vie quotidienne de chacun, c'est l'image médiatique » (Joly, 2009)¹⁸². L'invention de la presse a généralisé « l'écriture comme la forme courante de communication et d'expression ; son développement a incorporé successivement le dessin, la gravure et la photographie » (Lima, 1985, p.29).

De ce point de vue et placé dans les sciences de l'information et de la communication : « nous pouvons explorer l'étude de l'image dans la recherche de la comprendre comme signe, et alors, de théorie du signe, c'est-à-dire, de théorie sémiotique » (Ferreira, 2009, p.77). De ce point de vue, Joly explique que traiter ces images sous un angle sémiotique « c'est considérer leurs modes de production de sens, en d'autres termes la façon dont ils provoquent des significations, c'est-à-dire des interprétations » (Joly, 2009)¹⁸³.

3.5.1 La photographie et la photo de presse

Si d'un côté l'image, malgré son pouvoir de communication, est complexe, la photographie l'est aussi. Depuis I. Lima, historiquement, il existe deux manières de nommer la photographie, la première viendrait de la Grèce, elle est utilisée dans les pays occidentaux, comme la France. Son sens de photo en tant que lumière et graphie comme écriture, nous amènerait à concevoir « la photographie comme l'art d'écrire avec la lumière, ce que la définit en tant qu'écriture » (Lima, 1985, p.17). L'autre, serait orientale : « au Japon, on dit *sha-shin*. Cela veut dire *reflet de la réalité* » (Lima, 1985, P.17).

Pour R. Barthes, la photographie serait une sorte d'objet qui reproduit une scène pour l'éternité : « ce que la Photographie reproduit à l'infini n'a eu lieu qu'une fois : elle répète mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement » (Barthes, 1980)¹⁸⁴. Elle serait une sorte de fatalité selon l'auteur, une fatalité inclassable car « la Photographie est

¹⁸¹ Partie : Qu'est-une image ? 1.3 Images et psychisme.

¹⁸² Partie : Qu'est-une image ? 1.1 L'image comme image médiatique

¹⁸³ Partie : Qu'est-une image ? 2. L'image et la théorie sémiotique.

¹⁸⁴ La chambre claire. Partie 1.

inclassable parce qu'il n'y a aucune raison de marquer telle ou telle de ses occurrences » (Barthes, 1980)¹⁸⁵. Barthes se demande le pourquoi un photographe ou un.e amateur.trice a choisi de capturer un instant, un objet, une personne et pas un.e autre ?

De notre côté, il existe une certaine classe de photos que nous analysons, la photo de presse, différente de la spécificité d'une photo de publicité, de mode, de tourisme ou encore d'un album de famille. Mais il nous semble intéressant de rappeler ce questionnement de pourquoi le.la photographe choisit d'éterniser un moment et pas un autre, une personne et non une autre. Nous ne pourrions pas répondre à cette question de façon objective, car notre méthode ne comporte pas d'entretiens sociologiques, mais notre analyse sémiotique peut révéler des sens repérables entre la photo, sa légende et le texte de l'article.

Pour Barthes, la photographie fait l'objet de trois pratiques « ou de trois émotions, ou de trois intentions : faire, subir, regarder » (Barthes, 1980)¹⁸⁶. Ici, nous nous plaçons en tant que *Spectator* de ces photos de presse. Nous les regardons et nous subissons des émotions, des intentions de ces images. En tant qu'analystes, nous essayons de réfléchir au regard, à ces émotions qui sûrement circulent, avec une certaine distance de notre côté, en essayant de les « laisser de côté » afin d'avoir un regard critique sur les discours et l'esthétique.

3.5.1.1 L'Operator et le Spectrum

Une notion importante depuis Barthes est celle de *l'Operator*, qui renvoie au/à la photographe, le *Spectator*, le nous qui regardons ces photos et « celui ou cela qui est photographié, c'est la cible, le référent, sorte de petit simulacre, d'*eidôlon* émis par l'objet, que j'appellerais volontiers le *Spectrum* de la Photographie, parce que ce mot garde à travers sa racine un rapport au "spectacle" » (Barthes, 1980)¹⁸⁷. Le *Spectrum*, par exemple, c'est moi photographié.e. Le *Spectrum* peut être lourd et difficile car il revoit à la mort du *je* pour que ce même *je* puisse naître en tant que photographie : « la Photographie (celle dont j'ai l'intention) représente ce moment très subtil où, à vrai dire, je ne suis ni un sujet ni un objet, mais plutôt un

¹⁸⁵ La chambre claire. Partie 1.

¹⁸⁶ La chambre claire. Partie 4.

¹⁸⁷ La chambre claire. Partie 4.

sujet qui se sent devenir objet : je vis alors une micro-expérience de la mort (de la parenthèse) : je deviens vraiment spectre » (Barthes, 1980)¹⁸⁸.

Sur la photo dit « posée » ou portrait, l'auteur continue à expliquer qu'il s'agit d'un champ de forces fermées où « quatre imaginaires s'y croisent, s'y affrontent, s'y déforment. Devant l'objectif, je suis à la fois : celui que je me crois, celui que je voudrais qu'on me croie, celui que le photographe me croit, et celui dont il se sert pour exhiber son art » (Barthes, 1980)¹⁸⁹. Nous avons relativement peu de photos-portrait dans notre corpus. Ces photos apparaissent plus lors de la représentation des acteurs politiques (Dilma Rousseff, par exemple) ou sinon, de quelques manifestant.e.s. Leurs photo-portraits les déplacent un peu du « vif » de la manifestation car ils assument trois postures : une de militance, avec une expression faciale et corporelle qui va avec, de joie (ils.elles se posent face à l'objectif et sourient avec une expression qui pourrait être dans n'importe quelle autre occasion), ou encore une posture neutre (debout ou assis, mais sans avoir une intention de protester).

La grande majorité de nos photos de presse sont des photos prises au « naturel » des manifestations ou de la « mise en scène » de ces mouvements, quand ils sont pensés à l'avance. Il existe une façon de photographier la manifestation. Il existe une façon « attendue » des photographes d'enregistrer ces moments forts de la société. Selon Mouillaud et Tétu il existe deux façons de photographier les manifestations de rue, la première « montre l'ensemble de la manifestation (plan d'ensemble pris de très loin ou de très haut) : elle signale l'importance, mais ne peut comporter aucun détail précis (le contenu des banderoles par exemple) » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.83). Et l'autre, montre seulement une partie des manifestant.e.s : « le cadrage est tel que, sur les bords de la photographie, il y a des coupures: le continuum de la réalité a été tranché. Tout comme la photographie d'un visage seul représente l'individu entier [...] » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.83).

3.5.1.2 Le *Studium* et le *Punctum*

Cette prise de vue un peu « commune » des manifestations de rue pourrait correspondre au *studium* que Barthes théorise. Pour lui, reconnaître le *studium* c'est rencontrer « les intentions du photographe, entrer en harmonie avec elles, les approuver, les désapprouver, mais toujours les comprendre, les discuter en moi-même, car la culture (dont relève le *studium*) est

¹⁸⁸ La chambre claire. Partie 5.

¹⁸⁹ La chambre claire. Partie 5.

un contrat passé entre les créateurs et les consommateurs » (Barthes, 1980)¹⁹⁰. *Studium* et *Operator* se retrouvent dans une sorte de symétrie. Le photographe de presse est « celui qui "suit" l'actualité tout autant que le reste du journal ; dans cette mesure, le photographe est celui qui continue d'*accompagner* le journaliste là où il se passe quelque chose » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.84). Il y a un message à faire lire, passer, reconnaître et croire. Il utilise des codes déjà utilisés par d'autres photographes. Aussi : « quand on dit "photographe" sans autre précision, on songe au preneur de vues » (Van Lier, 1883, p.87).

Peu nombreuses sont les photographies des mouvements sociaux, qui échappent à cette norme du *studium* d'une manifestation, car la photo de presse, doit rester fidèle en quelque sorte, « aux fonctions sociales du groupe lui-même, et en premier lieu, de ses représentations » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.92). La lecture d'une photographie doit aller à la rencontre d'une acceptation au préalable de la représentation d'un certains événement (manifestations, catastrophes naturelles, *meetings* politiques, entre autres). Cela revoie également à la difficulté des photographes à essayer d'enregistrer l'événement autrement. Dans ce cas les professionnels sont considérés comme des originaux ou des amateurs qui ne s'inscrivent pas dans les bonnes normes des représentations liées à chaque typologie événementielle.

Malgré le fait que ce *studium* corresponde à une sorte de standard de la photographie, de nombreuses photos, pour Barthes, auront une sorte de *punctum*, c'est justement l'élément perturbateur du *studium* : « car *punctum*, c'est aussi : piqure, petit trou, petite tache, petite coupure – et aussi coup de dés. Le *punctum* d'une photo, c'est ce hasard qui, en elle, me point (mais aussi me meurtrit, me poigne) » (Barthes, 1980)¹⁹¹. Le *punctum* est d'une extrême richesse selon nous, car il renvoie justement à ce point sur la photo par lequel nous nous sentons attirée (même si, selon Barthes, chaque Spectator peut avoir son *punctum*). C'est là que réside une grande abondance de possibilités d'interprétations, un œil blessé (signe de violences au-delà du physique, aveugler la réalité) et/ou le zoom sur des traces d'une origine éthique d'un manifestant.e (il abandonne son caractère esthétique et ses traces deviennent politiques).

Le *punctum* « abandonne » le « normal » de la représentation d'une photographie, malgré le fait que cela peut tout de même intégrer certaines normes d'une manifestation : la violence est toujours présente en termes de violences physiques, verbales ou en dénonçant la violence de l'État ou d'autres groupes. Ici, nous parlons, principalement du *punctum* des corps pris en photos, du détail du corps : « très souvent, le *punctum* est un "détail", c'est-à-dire un

¹⁹⁰ La chambre claire. Partie 5.

¹⁹¹ La chambre claire. Partie 10.

objet partiel » (Barthes, 1980)¹⁹². Pour Barthes « le *studium* est en définitive toujours codé, le *punctum* ne l'est pas » (Barthes, 1980)¹⁹³. Et dans une volonté d'évasion, d'aller au-delà de la photo, dans cette envie de voir le sens derrière l'œil blessé : « le *punctum* est alors une sorte de hors champ subtil, comme si l'image lançait le désir au-delà de ce qu'elle donne à voir » (Barthes, 1980)¹⁹⁴.

3.5.1.3 Le temps et le ça a été de la photographie

Barthes, explique aussi qu'il existe une deuxième sorte de *punctum*, il n'a pas de forme, mais il est devenu une intensité, qui est le *temps*. C'est là que nous situons la naissance du *ça a été* de Barthes : « le nom du noème de la Photographie sera donc : '*Ça-a-été*' » (Barthes, 1980)¹⁹⁵, où la photographie « a quelque chose à voir avec la résurrection »¹⁹⁶. La photographie pour Barthes « ne dit pas (forcément) ce qui n'est plus, mais seulement et à coup sûr, ce qui a été. Cette subtilité est décisive »¹⁹⁷ (Barthes, 1980). Elle est un *certificat de présence* selon lui. Et ce « nouveau *punctum*, qui n'est plus de forme, mais d'intensité, c'est le Temps, c'est l'emphase déchirante du noème (« ça-a-été »), sa représentation pure » (Barthes, 1980)¹⁹⁸, du pourquoi le *Temps* et la *Photographie* sont écrits avec la lettre capitale en majuscules. Le temps et la photographie sont intrinsèquement liés dans sa pensée. La photographie sera la capture d'un temps passé, mais avec la photo, il revient, il peut revivre, ressusciter et perdurer dans un autre temps.

« Jusqu'à ce jour, aucune représentation ne pouvait m'assurer du passé de la chose, sinon par des relais ; mais avec la Photographie, ma certitude est immédiate : personne au monde ne peut me détromper. La Photographie devient alors pour moi un medium bizarre, une nouvelle forme d'hallucination : fausse au niveau de la perception, vraie au niveau du temps : une hallucination tempérée, en quelque sorte, modeste, partagée (d'un côté « ce n'est pas là », de l'autre « mais cela a bien été ») : image folle, frottée de réel » (Barthes, 1980)¹⁹⁹.

¹⁹² *La chambre claire*. Partie 19.

¹⁹³ *La chambre claire*. Partie 22.

¹⁹⁴ *La chambre claire*. Partie 23.

¹⁹⁵ *La chambre claire*. Partie 33.

¹⁹⁶ *La chambre claire*. Partie 35.

¹⁹⁷ *La chambre claire*. Partie 36.

¹⁹⁸ *La chambre claire*. Partie 39.

¹⁹⁹ *La chambre claire*. Partie 47.

Sur ce passage, Barthes montre clairement l'importance de la photographie, mais aussi son caractère complexe, nommé par l'auteur comme bizarre et par hallucination. Son importance est cette attestation de présence, que quelque chose a eu lieu. C'est une preuve matérielle. Nous sommes sûr que tel événement a eu lieu car la photographie me le prouve. Mais cette lecture est fausse, car il s'agit d'une icône de quelqu'un, d'une représentation, et non la chose en elle-même. Illusion car c'est une manière de capturer le temps, le réel, et non le réel en lui-même. Il hallucine car nous avons l'impression de vivre, de témoigner quelque chose qui, en réalité, nous échappe totalement. Mais il est vrai dans le sens où il s'agit d'une tranche d'un temps du monde où quelque chose s'est passée.

Les photographies de presse des manifestations de nos journaux font référence à cela : elles ont eu bien lieu, *ça a été* en France, au Brésil, en 2013 ou en 2016. La presse atteste par l'image photographique que ses discours sont vrais, que des photographes sont allés sur le terrain et que le lectorat peut les croire *Voyez, ils sont violents, ils sont pacifiques, ils s'habillent en rose et bleu*, entre autres représentations. Il s'agit de raconter le temps qui est passé (même si les secondes viennent juste de s'écouler). Le temps devient une empreinte importante, un registre fort. Ces photos serviront aussi comme des archives historiques, car elles font preuve d'un temps fort importants dans ces sociétés.

3.5.2 Le corps humain pris en photo lors des manifestations de rue

Selon Mouillaud et Tétu, la presse fait subir un traitement au corps, normalement de deux manières : le premier « comme simple objet de perception : l'individu photographié doit être simplement identifié, et la légende peut se limiter à indication du nom propre » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.92). C'est le cas le plus fréquent selon les auteurs. Mais, il existe aussi une autre manière de photographier le corps « qui considère le corps comme l'auteur de son propre mouvement : c'est ce mouvement corporel qui est alors mis en valeur » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.92). Ce type de photographie est souvent repérable lors de reportages sportifs ou autour du monde de la danse, où le texte décrit presque méticuleusement chaque mouvement du corps. Le corps cesserait alors d'être une forme globale pour apparaître : « comme une organisation d'acteurs métonymiques (tête, bras, tronc, jambes) qui, comme écrit Greimas, agissent en quelque sorte par procuration, chacun dans son espace partiel » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.93).

En ce qui concerne les gestes, pour les auteurs, ils constituent un système clos : « il y aurait un modèle général de gestes et postures virtuelles, et la presse ne ferait que manifester un code particulier » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.93). Ils donnent comme exemple les acteurs

politiques qui souvent sont représentés avec la bouche ouverte pour parler et pour lesquels les mains constituent aussi une représentation importante. Nous pourrions encore distinguer le corps normal de l'anormal, où les photos avec les gestes les plus difficiles ou « impossible », seront considérées comme « surprenantes ». Les gestes sont intégrés à un syntagme présupposé, de ce fait, le travail du photographe de presse doit transformer les gestes en une figure déjà connue et approuvée : « à la limite, on pourrait dire que le journal édifie en une sorte de système, une représentation symbolique de la vie sociale où le geste est suffisamment ritualisé pour que le sens « pratique » disparaisse derrière le sens « symbolique » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.93).

Le corps et ses gestes pris en photos, dans la presse, font, la plupart du temps, référence à un acte de communication. L'acteur politique qui parle, le spécialiste qui explique, le manifestant.e qui conteste : « ces gestes de communication définissent en quelque sorte le statut même de la communication » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.95). Mais, la photographie dépend du texte pour exister et faire sens en plénitude : « de là vient sa force persuasive considérable. Nous pouvons même nous demander si l'effet de réel qu'on leur reconnaît ne trouverait pas là sa source » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.95).

En ce qui concerne nos photos des corps, les gestes de manifestants, pris au naturel, ont toujours une posture de communication. Mais, comme attestent Mouillaud et Tétu, ces photos ont besoin du texte pour les appuyer et pour renforcer l'aspect du réel. Une photo d'une manifestation, sans titre et sans sa légende (et bien, sûr, sans le texte), renvoie à une quelconque manifestation dans le monde, une fois que la gestualité du corps et l'espace dans lequel les manifestants sont circonscrits correspondent à la norme acceptable de la manifestation dans les pays démocratiques.

C'est le texte qui va expliquer, qui va détailler et qui va dire que *ça a été* à tel endroit et ceci s'est passé de telle manière. Avec la photographie, : « l'acteur de l'événement devient son propre énonciateur et le lecteur a l'illusion merveilleuse de le voir. La mutation ne porte donc pas sur le contenu, mais sur l'énonciation même de ces contenus » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.96). Enfin, la photographie de presse montre son rôle dans le journal qui est celui de « permettre la création d'un monde possible, ou précisément, donner l'illusion que ce monde fictif (selon l'étymologie) est le monde réel » (Mouillaud, Tétu, 1979, p.96).

3.5.3 L'analyse des corps

Les photos du corps font preuve de ce « ça a été » des manifestant.e.s. Le.la manifestant.e a été dans cette rue, devant ce monument historique. Il.elle a crié, il.elle a revendiqué quelque chose, il.elle est rentré dans l'histoire des luttes sociales d'une certaine façon. Dans la pratique, nous allons analyser ces photographies en mobilisant la méthode sémiologique tout en prêtant une attention spéciale :

a) à la face, avec ses mouvements (de bouche, des yeux), ses expressions (colère, tristesse, enthousiasme, joie), ses marques (des rougeurs, des transpirations, des blessures ou des rides), son orientation (inclinée vers le bas/vers le haut, tête droite ou en regardant sur les côtés) ;

b) au corps, avec ses membres : les jambes, les bras et les mains (avec ses gestes), les mouvements (l'intensité du mouvement : l'idée de frénésie ou de tranquillité), l'orientation (l'inclinaison du corps : plutôt droit ou vers le bas/vers le haut), les marques (des rougeurs, des transpirations, des blessures).

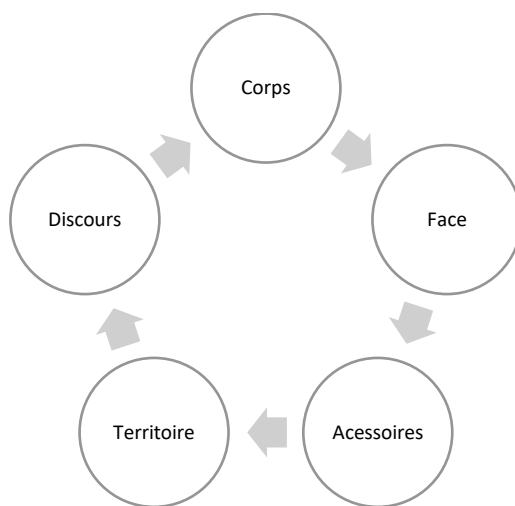
c) aux accessoires que les manifestant.e.s peuvent porter : des pancartes (avec des messages linguistiques et iconiques), des déguisements, des objets qui rajoutent des signifiés à certains signifiants, des objets plutôt destinés à segmenter les manifestations (des bombes de lacrymogènes, des sprays de poivre, entre autres). Les vêtements sont pris en considération également quand les manifestant.e.s s'inscrivent dans une unité du mouvement (porter une couleur spécifique), ou quand ils.elles portent des t-shirts avec un message linguistiques/iconique), ou encore des vêtements abîmés par des affrontements ou à l'inverse, quand les manifestant.e.s ont le torse nu/sein nu ou quand les vêtements sont portées autrement (sur le front ou un cachant la bouche). De même, les couleurs de ces accessoires sont importantes dans ce processus d'appréhension du sens.

d) Le territoire est pris comme objet d'étude également. Quel territoire, quel lieu ces corps occupent-ils ? Une place, une rue ou juste face à un monument historique ? Nous nous intéressons à l'aspect symbolique, imagé, imaginé et mythique que ces lieux peuvent nous fournir. Un corps avec une expression joyeuse devant la Tour Eiffel nous amène à l'imaginaire d'un.e touriste ou tout simplement d'un.e habitant.e de cette ville qui se promène au long de la Seine. Alors qu'un.e manifestant.e devant (ou en ayant la Tour Eiffel comme fond), renvoie à

une autre image, celle d'une France moins mythique. Le corps du/de la manifestant.e a une emprise importante sur ces lieux symboliques. Ils.elles sont capables d'affaiblir des mythes et de constituer des nouveaux sens.

e) Le discours est autour de ces corps, même si parfois les corps sont là juste comme une « simple » représentation de l'être, comme l'ont démontré Mouillaud et Tétu. Les discours traversent les corps, leur donne une identité, une masse (quand ils citent des numéros), les tuent (quand les discours sont racistes par exemple), les nourrissent (lors des critiques plutôt favorables aux mouvements). Les discours pourront nous dire qu'ils existent par les corps et pour les corps (que ça soit le plus petit des corps en tant qu'organisme microcosmique, ou en tant que machine, car derrière toute machine, un corps humain a introduit sur la machine/le robot des codes interprétables par des humains). Si les médias parlent des objets, des lieux, des politiques, cela a pour objectif, à la fin, l'être humain, doté d'un corps et d'un esprit²⁰⁰.

Figure 5 : schéma d'analyse sémiologique des corps photographiés



Source : notre schéma

Face, parties du corps, accessoires, territoire et discours donnent l'identité de chaque mouvement social. Tous ces éléments ne sont presque jamais isolés. Même si parfois le zoom

²⁰⁰ Le mot esprit ici est interprété par la capacité de réfléchir de chaque être humain. Son intelligence et sa capacité à la dialectique.

sur le visage d'un.e manifestant.e ne nous laisse pas voir son corps en entier, ses accessoires et le territoire, les discours qui l'entourent, en tant que texte ou légende, nous font part au moins du placement territorial de ce/cet manifestant.e. Tous ces éléments sont autour du corps, comme dans un mouvement circulaire : nous regardons le visage, le corps, les accessoires, l'endroit et les discours. Les discours sont indispensables à cette connexion, car sans eux, la photographie aurait valeur d'image ou de d'art, mais sans le caractère informatif de l'image. Alors, le corps, dans ce sens-là, tient par ce fil conducteur qu'est le discours qui le concerne et son environnement. Nous nous intéressons également à la relation entre les corps, d'autres manifestant.e.s et les forces de l'ordre.

Nous avons exposé sur ce chapitre 3 notre méthodologie : un travail tout d'abord avec l'étiquetage en se guidant par la méthode de théorisation ancrée, l'analyse quantitative en recourant à un logiciel d'analyse d'enquête *Modalisa* et finalement notre analyse qualitative, qui mobilise analyse des discours et des images. Dans la partie 2 de cette thèse, aux chapitres 4 et 5 nous aurons les analyses et les résultats de cette recherche. Le chapitre 4 est composé des analyses quantitatives alors que le 5 contient les résultats issus du qualitatif.

PARTIE 2

4 Chapitre : Analyse quantitative

Dans ce chapitre nous allons voir les résultats issus d'une analyse quantitative, avec le logiciel *Modalisa*. Ces résultats seront exposés, surtout, de façon plus descriptive, avec des nombres et des graphiques²⁰¹ comme supports de ces données. Ce chapitre n'a pas vocation à faire une analyse sémiotique des discours et des images, mais à certains moments, le recours à des exemples, plus dans l'ordre d'une analyse qualitative, sont nécessaires afin d'illustrer au mieux nos propos et les résultats. Ce chapitre est le seul à faire une sorte d'état de lieu des toutes les revendications parues entre 2013-2016, en France et au Brésil, médiatisées par les médias inclus dans cette étude, dans une perspective de regards-croisés.

Les mouvements dont nous allons traiter avec une analyse qualitative, au 5^{ème} chapitre, apparaissent ici également, dans une logique d'analyse de contenu. Ce chapitre se prête à introduire notre analyse sémiotique. Il justifie le choix du qualitatif, et il nous donne les premières réponses en ce qui concerne les quatre mouvements que nous traitons au 5^{ème} chapitre.

Ce chapitre est encore une manière de voir les bords, les alentours de ces quatre mouvements. D'avoir une focale, mais d'avoir la conscience de que d'autres mouvements ont aussi existé dans l'agenda médiatique des deux pays. Nous nous intéressons à la forme également et aux nombres qui peuvent confirmer nos hypothèses, au moins en partie, comme ce sera le cas dans notre partie concernant l'image et le corps.

Dans ce chapitre 4 nous allons étudier les routines de production journalistique et découvrir « par quelles mains » les nouvelles du monde sont écrites : correspondant.es, envoyés spéciaux, agences, journalistes desk, entre autres. Nous verrons aussi, plutôt au niveau de la forme, quelle est la typologie textuelle la plus courante : articles, reportages photos et/ou vidéos, interviews, et encore d'autres façons de mettre en forme l'information journalistique. Sur le plan des mouvements, nous apprendrons quelles revendications ont été médiatisées pendant la période comprise dans notre étude, tout comme quels sont les acteurs qui ont été au cœur de ces médiations et représentations. Dans une perspective d'introduction à l'analyse des discours, nous verrons la circulation des paroles (sources). Quels acteurs ont eu ce pouvoir de faire circuler leurs discours : paroles politiques, du/de la manifestant.e, le discours scientifique ou celui des *Black Blocks*. Une partie sur l'image et le corps, tout en évoquant les corps collectifs et individuels, est aussi évoquée dans ce chapitre. Pour finir, nous démontreront que la manifestation est une succession d'expressions des corps et des émotions.

²⁰¹ Tous les graphiques de ce chapitre ont été réalisés par la chercheuse en utilisant l'outil *graphique* de Word.

4.1 Production journalistique : les mains qui écrivent les nouvelles du monde

Le Brésil et la France sont des pays éloignés l'un de l'autre. La presse joue un rôle important dans la construction des événements de chacun de ces pays. Dans cette partie nous allons comprendre par quelles mains les nouvelles du monde (France et Brésil) sont mises en récits. Il est essentiel de s'intéresser à l'auteur.e de ces textes et de ces photos car, ces journalistes et photographes participent de manière active aux représentations et aux imaginaires de *l'autre*. Ces résultats font partie de notre analyse quantitative, avec le logiciel *Modalisa* et comprennent la totalité de nos corpus français et brésilien. De nos 314 articles français, 405 signatures sont présentes au total dans ces articles de presse (agences, correspondants, envoyés spéciaux, journaliste desk, entre autres).

Du côté des publications brésiliennes, dans nos 148 textes, on repère 172 signatures. Le nombre de signatures est plus important que le nombre de textes, ce qui s'explique par le fait qu'un texte journalistique peut combiner différent.es auteur.es : journaliste et agences, correspondants.es et envoyés.es spéciaux.ales et toute autres sortes d'associations. En termes de format, ces signatures apparaissent toujours après le titre de l'article et son *chapeau*, mais avant de commencer le texte, dans les versions papiers et numériques de nos quotidiens.

4.1.1 Le rôle capital des agences dans la construction des événements à l'international

La signature d'un texte est essentielle : « assez spontanément, on envisage la signature comme une marque d'appropriation. Apposée sur un bien culturel et/ou marchand, elle signale la présence de son fabricant qui exerce une forme de contrôle sur la circulation et les usages de "son" produit » (Fraenkel, Pontille, 2006, p.104). Au contraire, les auteurs signalent le souci de la propriété d'un objet, d'un texte, d'une pensée. Par ailleurs, « la signature n'est pas un signe quelconque, elle participe de ces signes qui indiquent les caractéristiques d'un individu permettant de le différencier de tout autre » (Lenoir, 2008, p.206). De ce fait, quand un texte est signé par une agence, nous nous attendons à un texte plus « neutre » et dans le modèle d'agences : un *lead* bien défini, un texte peut-être moins long, avec moins de critiques (positives ou négatives), enfin, un texte plutôt informationnel, alors que, si un.e correspondant.e signe l'article, au-delà de son attribut informationnel, nous nous attendons à un texte ancré dans l'explication des faits, à des critiques, enfin, à un regard approfondi et qui cherchera d'autres paroles/sources afin d'interpréter les événements qu'ils.elles construisent. Signer, c'est un geste

« de validation et de preuve, les deux étant inséparables » (Lenoir, 2008, p.206). Un document n'est valide que s'il est signé. Un texte peut laisser des traces importantes que si son auteur.e le signe. De même, en journalisme, la signature passe par cette preuve ou approbation et validation : c'est bien un.e journaliste approuvé.e par notre journal qui atteste que ce texte a un.e propriétaire et qu'il appartient à une vérité. Signer en journalisme signifie aussi attester sa communion à un groupe donné : celui des producteurs.trices de l'information au service des citoyen.nes.

Notre analyse quantitative a démontré que la majorité des contenus des journaux sur les mouvements sociaux français est produite par les journalistes d'agence et porte la signature du *journal*. Il faut souligner que dans la plupart des cas, quand un texte porte la mention *agence*, elle est accompagnée de la mention *journal*. A force de voir ce phénomène à répétition dans notre corpus, nous en avons conclu que la signature *journal* avec *agence* (ou le non de l'agence) a deux objectifs : en premier, valider l'information de l'agence ; et en deuxième, indiquer que le texte original de la dépêche a pu être modifié par les journalistes du journal. En France, deux agences ont été repérées : l'AFP et Reuters, alors qu'au Brésil deux autres agences signent aussi les textes : l'AP et l'EFE. Nous avons voulu garder cette empreinte du journal en lui-même dans les textes. Pour cette raison, la signature *journal* apparaît également sur nos graphiques, séparément des agences. Si du côté français les agences sont les principales productrices de nouvelles, les médias brésiliens suivent la même tendance.

L. Agnez et D. Moura expliquent que malgré les possibilités diverses actuelles d'obtenir des informations, certains journaux ne se dispensent pas de la présence d'un.e correspondant.e sur place, car cela leur donne du prestige et rend leurs discours plus légitimes : « tels discours mettent l'accent sur le concept fondateur du journalisme moderne, de la figure du rapporteur médiateur, avec une qualité technique et une éthique constituée par l'engagement envers la société » (Agnez, Moura, 2016, p.89). Malgré cela, l'étude d'Agnès et Moura sur le journalisme international montre que la crise économique des médias permet de moins en moins le soutien à des correspondant.es. De ce fait, les médias recourent à des agences afin d'obtenir des informations dites *dans l'immédiat* : « écrire dans l'urgence et sur l'actualité "toute fraîche" est le lot de l'agencier » (Palmer, 1996, p.109).

Les correspondant.es et les envoyés spéciaux viennent compléter ces discours informationnels proposés par les agences, tout en portant un regard plus fouillé sur ces mouvements sociaux. Du côté plus qualitatif de notre recherche, nous avons vérifié que la plupart de ces textes d'agence demeurent plutôt informationnel. E. Lagneau souligne que cette

« neutralité » s'explique par le fait que les agences ont « une audience considérable, potentiellement mondiale, et extrêmement variée dans sa composition sociale, politique ou religieuse » (Lagneau, 2003, p.110). De ce fait, il y a moins de risque financier pour ces agences. Mais, dans notre corpus, d'autres textes issus d'agence peuvent être très critiques et nous ne pouvons pas savoir si le journal a rajouté son interprétation au texte original ou si le texte provient entièrement de l'agence. Cela prouve que nous devons relativiser aussi la « neutralité » des agences. Celles-ci peuvent proposer des contenus plus analytiques à la demande du journal afin de répondre au mieux à sa clientèle et aussi dans un geste innovateur « un moyen de produire un discours original et distinctif, offrant une plus-value par rapport à l'information brute » (Laville, 2010, p.197)

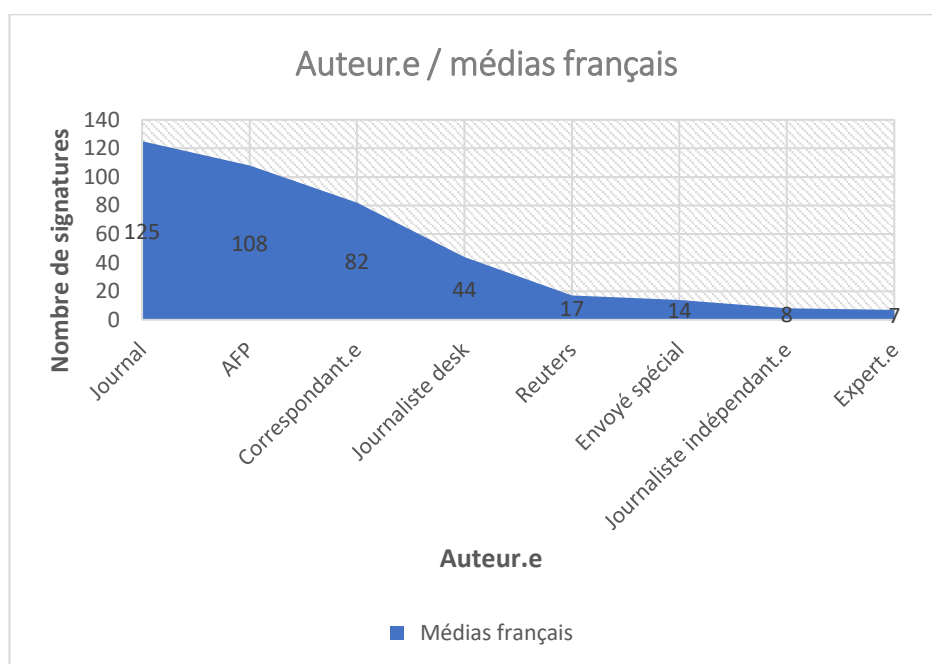
Dans notre corpus, et comme nous pouvons le vérifier sur le graphique (nous avons fait le choix de faire des graphiques séparément car le nombre total de publications entre les deux journaux n'est pas égal). En ce qui concerne les médias français, de ses 314 publications, 39,80% des signatures sont issues de l'AFP et de Reuters (APF : 108 ; Reuters : 17 signatures). Concernant les médias brésiliens, 67,56% de la production journalistique est agencière (AFP : 37 ; Reuters : 28 ; AP : 10 ; EFE : 6 ; Agence : 19). Ainsi, nous pouvons constater que le recours aux textes d'agence est important dans les deux pays, principalement, au Brésil). L'AFP demeure l'agence la plus sollicitée des deux côtés de nos corpus.

Si d'un côté les journaux font appel à des agences pour solliciter des textes déjà prêts, les photographies d'agence jouent un rôle majeur. Les photos d'agence composent presque la totalité du corpus (avec quelques exceptions des journalistes eux-mêmes, principalement, les correspondant.es, qui prennent quelques « photos amateur ». Ces photos sont dans leur grande majorité celles de stéréotypage discursif qui « permet de mettre en avant un processus de stabilisation sémiotique qui tend, par la reprise et la réplique, au schématisme et au figement » (Ducard, 2010, p.3). Les éléments réunis sur ces photos nous amènent à une image déjà établie de la manifestation issue des médias *mainstream* et comme nous l'avons déjà abordé avec Mouillaud et Tétu : la foule, des pancartes et des violences, assez fréquemment, entre manifestants et forces de l'ordre.

Une autre chose à remarquer en ce qui concerne les agences est liée au fait que ces entreprises sont d'origine française, anglaise, espagnole et américaine. Aucune agence brésilienne n'est dans la liste. Cela pourrait s'expliquer par le fait que « le marché des agences de presse [au Brésil] est faible. Ces agences parlent du Brésil aux Brésiliens, et non du Brésil à

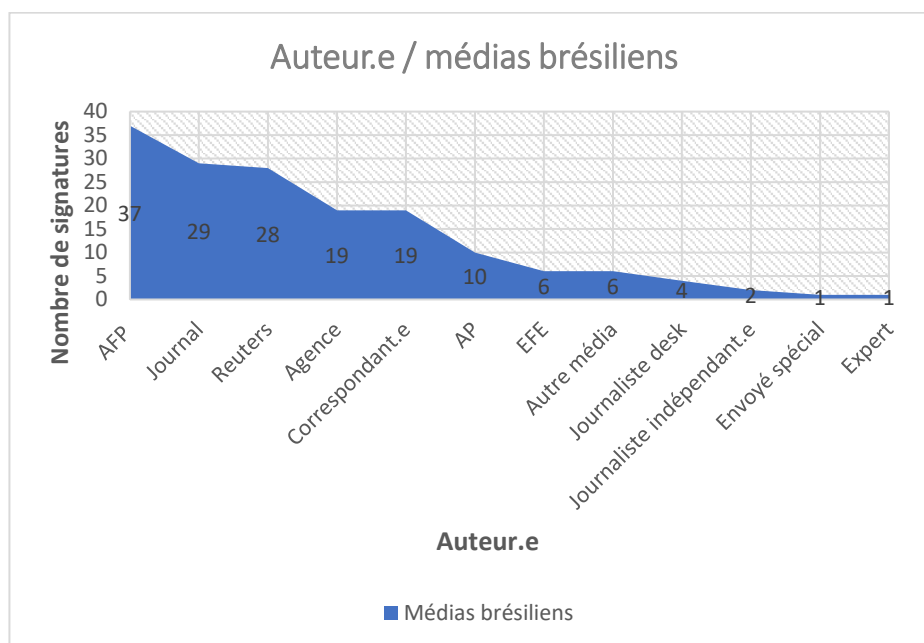
l'international ou de l'international aux Brésiliens » (Aguar, 2009, p.2). Les agences européennes et de l'Amérique du Nord, telle que l'AFP (Agence France Presse), Reuters, l'EFE (Agencia EFE/Espagne) et l'AP (Associated Press), ont un caractère international prédominant, attirant des potentiels clients médiatiques dans le monde entier.

Figure 6 : graphique des producteurs de l'information depuis les médias français



Source : notre graphique

Figure 7 : graphique des producteurs de l'information depuis les médias brésiliens



Source : notre graphique

Du côté des médias brésiliens l'agence représente la source la plus importante d'information. Nous expliquons ce fait par des questions financières comme déjà vu précédemment, mais aussi par une volonté de faire du journalisme plus informationnel, dans un modèle plus américain, de l'information de presse. De ce fait, l'information issue des agences suffit à nourrir le modèle journalistique brésilien. Le « récit dit "factuel" est le texte de base de la production agencière » (Palmer, 2009, p.347).

4.1.2 Les correspondant.es et les envoyés spéciaux

Une autre signature importante est celle des journalistes correspondant.es. Ces journalistes, du côté des médias français, représentent 26% des textes. Du côté des médias brésiliens, 12,83% des textes sont signés par un.e correspondant.e. « Le poste originel de correspondant à l'étranger est devenu un niveau géographique et politique de couverture journalistique à part entière » (Baisnée, 2002, p.105), mais ce poste à temps plein est devenu très onéreux pour certains médias qui n'arrivent plus à faire rentrer dans leurs recettes les coûts liés à ces professionnels. En ce qui concerne les médias brésiliens dans ce corpus, ce nombre

réduit de correspondant.es dans d'autres pays, est lié à la crise financière des médias, certes, mais aussi à l'ascension des technologies de communication : « dans les années 1990, la crise financière des groupes médiatiques brésiliens a abouti dans une réduction des dépenses. Maintenir des professionnels expatriés n'était plus la priorité. En plus, cette période correspond à l'ascension des technologies de communication » (Agnès, 2014, p.130).

De nos trois médias brésiliens, seul *Estadão* a eu un correspondant sur place, alors que 19 occurrences signées sur notre graphique avec la mention *correspondant.e* sont dûes uniquement à ce journal (partie *médias brésiliens*). *Folha* et *G1* ont compté, dans la presque totalité, sur des textes d'agence. La non-présence d'un.e correspondant.e en France ne signifie par un manque d'intérêt de la presse brésilienne pour la France (bien au contraire notre matériel a prouvé que les médias au Brésil s'intéressent beaucoup à la société française en recourant à ces dépêches). Mais, le correspondant.e dans ce cas-là reste une figure moins présente pour compléter les informations déjà apportés par les agences en « première main ». Nous expliquons aussi le fait d'*Estadão* a un correspondant à Paris afin d'être un journal reconnu, aujourd'hui, comme étant plus critique, qui fait montre d'une certaine liberté politique, ce qui lui donne, parfois, l'image d'un journal de gauche.

Dans notre analyse qualitative nous avons essayé de réunir des textes signés par les plus différent.es auteur.es.

Nous avons vérifié que les trois médias français ont disposé de journalistes correspondant.es tout au long de la période comprise par cette étude. Sur l'intégralité du corpus, et sous un angle du genre, le correspondant brésilien d'*Estadão*, à Paris, a été un homme. Dans nos médias français, *Le Monde* a eu un journaliste homme entre 2013/2014 puis une journaliste femme entre 2014 et 2016. *Libération* a compté avec une correspondante et *Le Figaro*, lui aussi, avec une journaliste.

Une autre signature en lien avec celle du correspondant.e (par le fait que le/la journaliste doit se déplacer sur un autre espace géographique) est celle de l'envoyé spécial. Notre corpus a démontré que l'envoyé spécial a été sollicité par les journaux français uniquement lors d'événements d'intérêt mondiaux organisés au Brésil comme la *Coupe du Monde 2014* et les *Jeux Olympiques*, et « cela nous amène à penser que le critère d'un éventuel renforcement de la médiatisation des mouvements sociaux brésiliens par des envoyés spéciaux est directement

lié au caractère international des événements sportifs et de l'intérêt qu'ils suscitent à l'échelle mondiale » (Lima de Braga, 2019, p.59).

Les journaux brésiliens n'ont pas eu recours à cette pratique (à l'exception d'une seule signature d'un envoyé spécial). Nous avons constaté que les discours produits par les correspondant.es et par les envoyés spéciaux sont différents. S. Moirand explique que le : « correspondant n'a pas le même point de vue que l'envoyé spécial » (Moirand, 2004, p.72). Dans notre corpus, nous avons observé des manières différentes de saisir ces mouvements sociaux : les envoyés spéciaux dirigent l'attention vers les événements sportifs et les manifestations sont sur le fond du texte et peuvent représenter un « danger » pour le bon déroulement des événements sportifs, alors que les discours des journalistes correspondant.es sont focalisés sur la problématique sociale qui s'aggrave avec les dépenses étatiques engagées dans la réalisation de ces compétitions sportives.

4.1.3 Le *journaliste desk* en France : des journalistes connaisseurs.seuses du Brésil

Le *journaliste desk*, celui qui reste au siège du journal, a signé 44 textes de médias français. Nous avons remarqué que ces journalistes qui restent en France ont souvent une connaissance très fine du Brésil et sont capables de produire un texte solide sur la situation sociale brésilienne et ses mouvements sociaux. Nous parlons ici de vrais spécialistes du Brésil, des Français.es et des Brésilien.nes, installé.es en France. Du côté des journaux brésiliens, la tendance n'est pas la même avec ses 4 occurrences. Les *journalistes desk* repérés ne sont pas des spécialistes de la France. Ces journalistes apparaissent avec la signature *agence*, ce que nous amène à conclure qu'un.e journaliste au Brésil, a modifié.e le texte et qu'il l'a signé également, car ces articles ne vont pas forcément au-delà d'un article plutôt informationnel d'agence, avec : « les 5 w canoniques : who, what, where, when, why (et how) : le papier "urgent", ou newsbreak, doit comporter les faits principaux, la source et les circonstances ainsi que le facteur temps, mais aussi répondre à la question : "et alors ?" » (Palmer, 2009, p.359).

Ces données quantitatives nous amènent à poser que le travail agencier transnational demeure essentiel pour nos six médias. Les agences, de plus en plus, « s'efforcent de s'adapter ou de prendre les devants dans une société dite de l'information en continu » (Palmer, 2009, p.346). Du côté des médias français, nous avons observé un réel effort pour mobiliser des professionnels connaisseurs de la société et de la situation brésilienne *in vivo* entre 2013 et

2016, que ce soit au siège des journaux et donc avec des *journalistes desk*, ou en déplaçant des *envoyés spéciaux* et des *journalistes correspondant.es*. Les textes des correspondant.es français installés.es au Brésil sont riches en sources et font une critique forte de la société (nous analyserons plus tard ces critiques). Il s'agit de textes plus longs également, qui sont illustrés de graphiques et de données qui complètent l'information. Les *journalistes desk* apparaissent sur certaines vidéos, discutant la situation du Brésil. Celles-ci sont courtes et en général en format « entretien », dans lequel un.e journaliste de la rédaction pose des questions à ses *journalistes desk* spécialistes du Brésil.

D'autres signatures sont repérables dans des proportions mineures comme les journalistes indépendant.es (les textes sont plus intéressants du côté analytique) ; des textes issus d'autres médias (il s'agit d'un copié-collé d'un article issu d'un autre média et ceci est signalé par le journal que le publie) ; et des textes écrits, en entier, par des expert.es, mais ceux-ci apparaissent moins fréquemment. En France ces derniers représentent des textes un peu plus denses avec une analyse profonde d'un regard connaisseur d'un.e chercheur.euse. Au Brésil, un seul texte a été signé en entier par une scientifique travaillant au Vatican où elle aborde la question de la *Manif pour tous*, sous un angle religieux (ce texte est intégré à notre analyse qualitative).

Enfin, l'analyse quantitative des auteur.es/producteurs de textes a démontré que dans les grandes lignes, les agences jouent un rôle central malgré les deux différentes façons de concevoir le savoir-faire du journalisme en France et au Brésil. Un autre élément à remarquer est que ces textes sont produits par des journalistes dans leur grande majorité : journaliste desk, journaliste d'agence, journaliste correspondant, envoyé spécial et journaliste indépendant. Mais, selon M. Palmer, les plus hauts postes d'agences tels que l'AFP ou Reuters sont occupés par des professionnels issus d'autres métiers : « ces vingt dernières années, tant chez Reuters qu'à l'AFP, les postes clés de la direction de l'entreprise sont de moins en moins occupés par des journalistes professionnels » (Palmer, 2009, p.351). Au Brésil, les journalistes sont des professionnels diplômés en journalisme. Pour la France, certains spécialistes du Brésil (journalistes desk à *Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro*) ne sont pas des journalistes (de formation), mais ils en portent le titre du fait de leur expérience dans ce métier.

4.2 La typologie textuelle et les rubriques

4.2.1 Le medium

Après avoir vérifié qui écrit les nouvelles du monde, il est important également de comprendre quels sont les types de textes adoptés par les journalistes pour parler des nouvelles de *l'autre monde* et de même, dans une *cartographie* du journal, où ces nouvelles sont placées.

Pour commencer, dans une conception plus large, nous allons aborder le genre. Selon D. Maingueneau « tous les textes appartiennent à une catégorie de discours, à un genre de discours » (Maingueneau, 2004, 59)²⁰². Il existe des types très variés de genres ou types de discours : « le *talk-show* constitue un genre de discours à l'intérieur du type de discours "télévisé", et ceci fait partie d'un ensemble plus vaste, celui du discours "médiatique" » (Maingueneau, 2004, 61). Le genre dans nous parlons dans cette thèse est le genre journalistique, qui fait partie également du médiatique, et tout en se focalisant sur la presse classique et écrite. Un genre est aussi une sorte de contrat : « dire que le genre du discours est un contrat, signifie affirmer qu'il est fondamentalement coopératif et régi par des normes » (Maingueneau, 2004, 69). Et le « journaliste adopte le contrat impliqué par le genre de discours duquel il participe » (Maingueneau, 2004, 69).

Parler de genre nous amène également à parler de *medium*, car c'est par le biais d'un support que le genre se manifeste. L'auteur explique que : « le *medium* n'est pas un simple "moyen", un instrument pour transporter un message instable : un changement important du *medium* modifie *l'ensemble d'un genre du discours* » (Maingueneau, 2004, p.72). En termes de communication, Maingueneau explique que la communication n'est pas un processus linéaire : « il est nécessaire de partir d'un dispositif communicationnel qui intègre, dès le début, le *medium*. Le moyen de transport et de réception de l'énoncé conditionne la constitution du texte et il modèle le genre du discours » (Maingueneau, 2004, p.72). Cela veut dire qu'aujourd'hui, un.e Français.e peut s'informer sur le Brésil depuis son téléphone portable dans les transports en commun (quand il.elle veut et sur les plus différents sujets), alors que par le passé, il.elle

²⁰² Version brésilienne de cet ouvrage. Notre traduction.

était contraint.e d'attendre que les médias tels que la radio, la télévision ou le journal imprimé en parlent. Cela change la réception, certes, mais aussi le processus de communication en lui-même de l'émetteur, qui prête son attention au *medium* avant d'engager sa communication (à l'oral ou à l'écrit). Les journalistes doivent prendre en considération le *medium* afin de savoir comment ils communiqueront sur un événement et en plus, les mots-clés qui pourront être vecteurs d'audience dans la masse de contenu sur internet (la logique de l'algorithme).

Notre corpus est composé par des textes du genre journalistiques sur des formats papier et numérique. C'est à la spécificité de l'écriture que nous nous intéressons : « l'écrit n'est pas une simple représentation de l'oral, ni l'imprimé une simple multiplication de l'écrit. L'oral, l'écrit et l'imprimé sont des régimes d'énonciation distincts, qui supposent des civilisations différentes » (Maingueneau, 2004, p.79). Selon Maingueneau, « l'oral se transmet par des ondes sonores et les graphiques, par des signes inscrits dans un support solide » (Maingueneau, 2004, p.74). Si d'un côté l'imprimé : « accentue profondément les effets de l'écriture » (Maingueneau, 2004, p.80), nous avons retrouvé relativement peu d'articles dans les versions papiers de nos journaux (ils sont moins nombreux qu'en version numérique). Les textes de notre corpus apparaissent, surtout, en version numérique. Pour Maingueneau cela permet au/à la lecteur.trice : « un énorme réseau de relations virtuelles qui permettent un nombre illimité de parcours distincts, où le lecteur navigue presque sans frontière [...] » (Maingueneau, 2004, p.82-83).

4.2.2 L'article comme format standard

Sur notre corpus, la plupart des textes apparaissent en format article ou en format reportage écrit, tout en étant illustrés par des photos ou non. Ces textes sont écrits par différents journalistes comme nous l'avons déjà vu (agences, correspondant.es, envoyés spéciaux, entre autres). Les journalistes utilisent cette typologie de texte le plus souvent dans notre corpus : Nous avons repéré 238 reportages du côté des médias français et 119 du côté des médias brésiliens, ce qui représente respectivement 75,7% et 80,4% de leurs textes. Il est important de préciser que ces articles comportent différents éléments : du texte, de l'infographie, des photographies, des dessins, des hyperliens voire d'autres textes sur le même sujet et, pour certains, des vidéos (deux éléments, uniquement sur les versions numériques d'articles). Ces

reportages peuvent être plus ou moins longs. Souvent, la taille du texte est en lien avec l'auteur.e comme nous l'avons déjà remarqué.

En termes de format, ces reportages sont plutôt riches au sens d'une diversité de formes d'information et de représentation des données. Ils sont proches des fonctions que R. Ringoot tient pour importantes dans ce type de texte : « la mise en scène des fonctions sensorielles (voir, entendre, sentir) » (Ringoot, 2014, p.121).

4.2.3 Le Bref : un texte très court

Si d'un côté le reportage est un texte plus complet, dans un format plus informationnel d'agence ou plus analytique écrit par un.e journaliste desk, indépendant.e ou correspondant.e, notre analyse quantitative a démontré que le *bref* occupe une place à ne pas négliger dans les médias français. Nous avons repéré 17 *bref* sur le corpus français. Ceci représente un texte très court où le lead apparaît de manière très synthétique. Ces textes s'articulent entre 4 et 5 lignes et ne sont pas accompagnés de photos. Ils apparaissent surtout en version papier, dans la rubrique « *international* ». Il s'agit d'une envie d'informer sur les mouvements brésiliens, mais de manière très résumée. Il s'agit d'une note, d'une envie de ne pas laisser l'information de côté, même si l'aspect qualitatif n'est pas forcément présent. Du côté des médias brésiliens, des textes courts ont été repérés, mais ils comprennent souvent au moins une dizaine de lignes, échappant légèrement à une note plus simple sur un événement.

Figure 8 : exemple d'un texte bref

« **Brésil : Manifestations anti-Rousseff.** Plus d'un million de personnes ont manifesté dimanche à São Paulo et des dizaines de milliers d'autres dans le reste du Brésil pour réclamer le départ de la Présidente Dilma Rousseff, embourbée dans une crise qui risque d'entraîner sa destitution » (*Le Figaro*, 14 mars 2016)

EN BREF

Brésil : Manifestations anti-Rousseff

Plus d'un million de personnes ont manifesté dimanche à São Paulo et des dizaines de milliers d'autres dans le reste du Brésil pour réclamer le départ de la présidente Dilma Rousseff, embourbée dans une crise qui risque d'entraîner sa destitution.

Source : Le Figaro

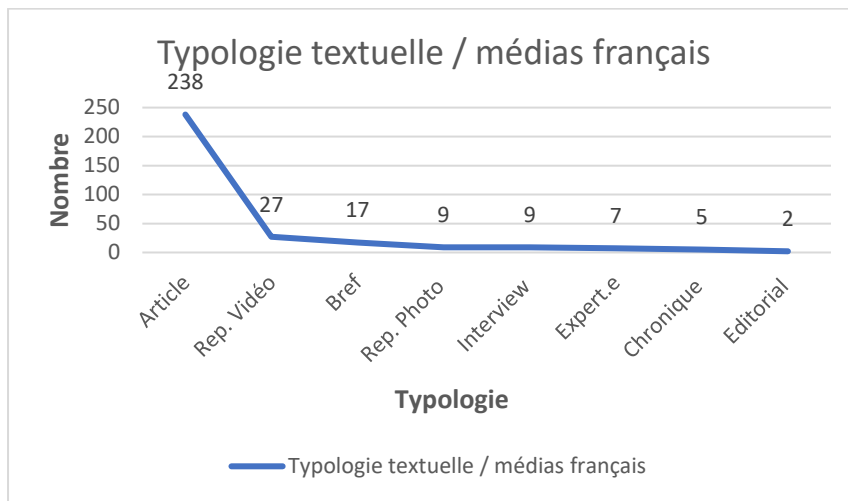
4.2.4 Les reportages photos et l'émergence des reportages vidéo

D'autres types d'articles sont présents dans notre corpus : les reportages vidéo et les reportages photos. Les reportages photos, selon A. Avantini, « font des connections pour élucider les faits, tout en construisant une narrative à partir des prémisses du journalisme (quoi, qui, comment, où quand, pourquoi) » (Avantini, 2011, p.54). Pour lui, le photojournalisme est une pratique qui s'appuie sur les images afin de raconter une histoire, un événement. Il compète l'information écrite et donne plus de légitimité au texte, car la photo est le *ça a été*, de Barthes, comme nous l'avons vu dans notre cadre théorique. Les reportages photos ici ne sont pas forcément placés dans la rubrique *photo*. Leur spécificité est de raconter l'événement par le biais d'une séquence de photos, sans texte journalistique, mais en gardant les légendes des photos.

Ces reportages photos peuvent regrouper « peu » de photos, entre 4 ou 5, ou bien au contraire, rassembler plus de 10 photos. Elles ne suivent pas forcément l'ordre chronologique des manifestations. Il s'agit ici de capturer des moments considérés comme « clés » de la manifestations : des violences, des déguisements, un.e manifestant.e dont une performance corporelle attire l'attention, le corps collectif dans sa souveraineté et des moments symboliques. Les reportages photos peuvent également réunir des photos de manifestations tenues pendant des journées différentes.

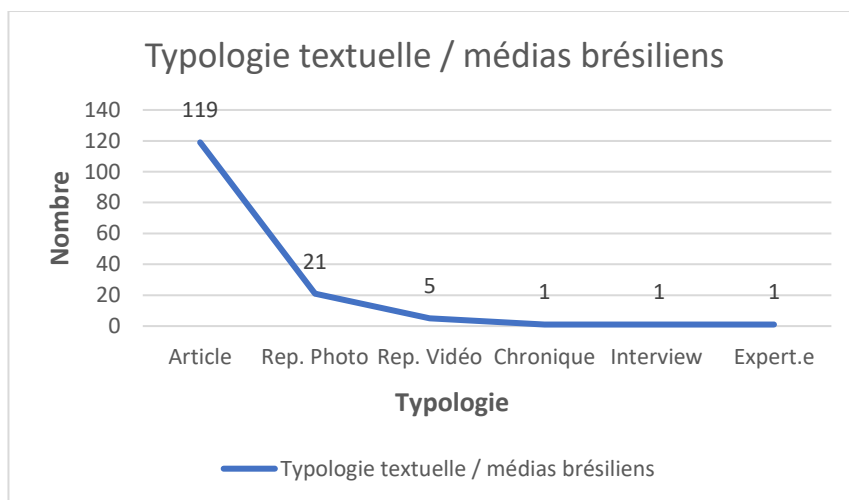
Le sens se déroule comme dans un album photo de mariage : plusieurs éléments font sens, mais ils ne nécessitent pas de rentrer dans un ordre pour raconter le récit (le mariage civil, l'entrée à l'église - éventuellement, l'échange de consentement, les invités, les fiancés, le gâteau, la fête, les différents moments qui peuvent avoir pris place au cours des journées et les moments d'une journée dans différents endroits). Le photoreportage d'une manifestation fonctionne dans le même sens, car il s'appuie sur l'imaginaire de la manifestation. Les médias brésiliens ont eu 21 fois (14% de publications) recours à cette pratique du reportage photo ; les médias français, 9 fois (2,8% de publications).

Figure 9 : graphique de la typologie textuelle depuis les médias français



Source : notre graphique

Figure 10 : graphique de la typologie textuelle depuis les médias brésiliens



Source : notre graphique

Une autre ressource mobilisée par les journalistes afin de raconter ces mouvements sociaux a été celle du reportage vidéo : « si le rédactionnel et la photographie restent des éléments prépondérants, tous les journaux d'information générale en ligne ont adopté la vidéo comme format d'actualité » (Ringoot, 2014, p.183). A l'exemple du reportage photo, ces vidéos présentent des récits qui n'obéissent pas un ordre chronologique des faits et ne se sont pas « fidèles » à un seul rassemblement. Dans leur grande majorité, elles sont encore émergentes :

parfois la traduction n'est pas disponible (en *voix-off* ou en sous-titres) ; la compilation de plusieurs vidéos issues de différents médias rend parfois la vidéo comme une séquence d'image hétérogènes ; les vidéos « amateur » sont nombreuses ; le temps peut varier d'un reportage à l'autre, cela veut dire, qu'il n'y a pas d'unité de temps entre les vidéos (malgré le fait qu'elle durent souvent entre 1 et 5 minutes) ; et la qualité de l'image et du son peut être mauvaise. La vidéo ici, sert seulement à illustrer l'événement avec de l'image en mouvement, mais sans passer par une production du journal en lui-même (à l'exception du montage de ces plusieurs vidéos).

En revanche, des initiatives en termes de vidéo du *Monde* et du *Figaro* ont été remarquables : certaines vidéos ont été produites par les journalistes de ces rédactions, non dans un format reportage, mais sur la forme d'entretien : un.e journaliste expert.e en matière de la société brésilienne va commenter l'actualité avec un.e autre journaliste. Ce format est bien fait, avec une qualité d'image supérieure et des mouvements de caméras professionnels. Le temps de ces vidéos est plutôt court (entre 4 et 5 minutes). En termes d'identité, elles ne comportent pas un nom spécifique qui ferait mention à l'actualité brésilienne et elles ne sont pas nombreuses non plus. Elles s'insèrent dans une nouvelle façon de commenter les textes journalistiques déjà existants et viennent compléter, d'une certaine façon ces textes dits traditionnels.

Du côté de médias brésiliens, la même tendance à la compilation des vidéos (avec la même problématique du manque de traductions, de mauvaise qualité d'image et de son, entre autres) a été vérifiée. L'investissement dans de nouveaux formats vidéo, comme ceux du *Monde* et du *Figaro*, n'y est pas constaté. Le reportage vidéo, à l'exemple du reportage photo, est compris dans le sens où le journaliste a écrit le titre et le corps du texte est entièrement occupé par la vidéo (donc, absence de texte journalistique). Dans le corpus français, nous retrouvons 27 occurrences de cette pratique (8,5% de publications) et, pour le corpus brésilien : 5 occurrences (3,3% de publications).

La vidéo peut accompagner aussi les reportages (dans ce cas, nous ne l'avons pas classée dans la case des reportages vidéo). Ces vidéos qui illustrent des textes journalistiques suivent la même logique que celles analysées en reportages photos. En nombre, cela représente 8 vidéos publiées dans nos journaux brésiliens (à noter que le *Folha* n'a pas utilisé cette pratique) et dont 5 vidéos comportent des images de violences. En France, 73 articles ont été illustrés par ces vidéos sur lesquelles 40 moments de violences ont été constatés. Les journaux brésiliens

n'attachent pas trop importance à cette modalité alors que du côté du journalisme français, la vidéo est plus présente dans l'accompagnement de ces textes. Enfin, la vidéo est encore émergente et sa spécificité est encore basée sur une sorte de discontinuité des discours et des images.

4.2.5 L'interview et la parole scientifique

Concernant encore la typologie textuelle, d'autres types de textes ont été observés. *L'interview*, comme un énoncé « à double voix, s'articule sur un déséquilibre dans l'utilisation de l'espace rédactionnel, avec des questions courtes et des réponses longues » (Ringoot, 2014, p.123). Ces interviews peuvent être en face-à-face. Selon Ringoot, le tête-à-tête fonde « le principe de genres journalistiques : l'interview, et dans une moindre mesure, le portrait. Dans ce cas, le genre prédétermine la rencontre et la focalisant sur une source en particulier » (Ringoot, 2014, p.123). Mais aussi par téléphone : « l'interview téléphonique notamment, ou encore les versions courtes qui cherchent à prouver la capacité du journaliste à mobiliser des sources expertes, et à les faire réagir sur un événement ou une déclaration » (Ringoot, 2014, p.124). Nous pouvons rajouter aussi d'autres outils sur internet comme *Skype*, *Teams*, par mail, entre autres outils.

Cependant ce qui est le plus important à retenir de cette pratique concerne la source : « à qui le journal donne la parole d'une manière aussi valorisée ? » (Ringoot, 2014, p.124). Dans notre cas, l'interview concerne toujours des scientifiques qui parlent de la situation de la France ou du Brésil. Nous retrouvons 9 interviews côté français et 1 côté brésilien. Les textes produits, en entier, par des scientifiques ont été repérés 7 fois dans les médias français et 1 fois dans les médias brésiliens. Dans les deux côtés du corpus, cette pratique d'un texte libre et non-guidé par le/la journaliste n'est pas la plus soutenue.

4.2.6 L'éditorial et l'opinion du journal

L'éditorial est un espace à l'écart dans un journal. Quand un sujet est suffisamment important, le journal « sort de sa neutralité » et donne son opinion sur les faits. Pour Ringoot, cette catégorie est fortement ritualisée et sa place est bien particulière : « d'abord parce qu'il est

incontournable, alors que d'autres genres (billet d'humeur, chronique...) ne sont pas systématisés, ensuite, parce qu'il représente la voix du journal, qu'il soit signé au nom de la rédaction ou par un de ses responsables » (Ringoot, 2014, p.140). Dans notre corpus il a été remarqué deux fois, du côté des médias français. Les médias brésiliens n'ont pas abordé les mouvements sociaux français dans cet espace fort d'opinion des quotidiens. Pour finir, la *chronique*, tient également sa place, même si elle est petite. Les chroniques sont écrites par différentes personnes à l'extérieur du journal (ex. : un.e poète, un.e musicien.ne – souvent des acteurs dans le monde des arts). Du côté des médias brésiliens, nous n'avons qu'1 chronique. Côté français, nous en avons 5.

Nous pouvons conclure de ce qui précède, que les médias français et brésiliens construisent l'événement, principalement, par le chemin le plus classique des journaux traditionnels : le reportage texte tout en l'illustrant avec des photos, des graphiques, des dessins et des vidéos. Cela fait montre d'une certaine fidélité à cette pratique et d'une certaine difficulté à aller vers d'autres champs comme la production de contenu sous un format vidéo. Cette dernière n'est pas encore reconnue comme information à part entière, cependant nous constatons l'envie de faire du nouveau et d'apporter des textes riches en information (cas du Brésil) et en critiques (cas de la France).

4.2.7 Les rubriques

Les rubriques constituent une bonne manière de vérifier comment les discours sur un sujet circulent dans les journaux. L'étude des rubriques, nous permet de comprendre « comment on désigne [...] comment on qualifie » (Moirand, 2007, p.4) les événements. Notre objectif a été celui de comprendre comment les médias qualifient ces mouvements sociaux, comment ils les rangent dans leurs pages, papiers ou numériques. Est-ce que ces événements brésiliens et français font partie des rubriques canoniques du journal comme *Actualité* ou *Événement*, ou font-ils partie des rubriques comme *Economie* ou *Politique*. Ou enfin est-ce que ces événements intègrent, de manière plus classique, la rubrique *International* ou *Monde* ?

Ringoot entend la rubrique comme suit : « prises dans leur ensemble, les rubriques établissent une nomenclature des objets du discours journalistique. Au sein du journal, elles définissent le projet éditorial en délimitant des catégories informatives incontournables car

régulières » (Ringoot, 2014, p.65). Pour Mouillaud et Tétu, « la "mise en rubrique" constitue les "références" selon lesquelles les contenus peuvent se distribuer ; ces références n'existent que dans la mesure où le journal lui-même les institue, les constitue comme références » (Mouillaud, Tétu, 1980, p.64). Pour les deux auteurs, les rubriques représentent aussi pour les journaux une forme de pouvoir, car elles hiérarchisent des lieux pour informer. Il s'agit de séparer et de distinguer : « La distinction que le journal opère, la possibilité de limiter en délimitant, indiquent l'existence d'un sujet de ce "distinguo". Actuellement, le distinguo paraît n'avoir pas de sujet, les distinctions semblent "naturelles" » (Mouillaud, Tétu, 1980, p.70).

4.2.7.1 La préférence des médias pour la rubrique « *International* »

Les médias français et brésiliens rangent ces nouvelles sur les mouvements sociaux principalement dedans la rubrique *International*. Les médias français avec 210 occurrences (66,8% des publications) et, les médias brésiliens, avec 122 occurrences (82,4% des publications). Mouillaud et Tétu expliquent qu'« au début de la rubrique Étranger apparaîtra ainsi une information induite par sa seule valeur informationnelle, et ce n'est qu'une fois ce type d'information admis en priorité que le critère thématique (Amériques, Asie...) reprend ses droits » (Mouillaud, Tétu, 1980, p.117). Ces rubriques exercent aussi une sorte d'arborescence dans le vocabulaire employé par les auteurs : « les titres des nœuds subordonnés déploient des savoirs qui sont contenus implicitement dans les nœuds supérieurs. L'arbre des rubriques déploie une encyclopédie qui fait partie de la culture » (Mouillaud, Tétu, 1980, p.118). Cette arborescence est visible dans notre *corpus*. Nos journaux ont des rubriques qualifiées d'*International* ou *Monde* et dans ces rubriques, un autre chemin peut être parcouru, une *arborescence* se présente.

En France, dans la version numérique, la rubrique *International* donne accès à un autre niveau : *Amériques*. Et encore un autre sous-niveau, *Brésil*, repéré directement sur les titres. Au Brésil, aussi dans la version numérique, nous avons la même *arborescence* : *International*, *Europe* et *France* (ce dernier, repéré également, directement dans les titres). Mais cette arborescence n'apparaît pas forcément dans les versions papiers des deux pays. Les nouvelles sont rangées dans la rubrique *International* et il faut que le/la lecteur.trice parcourt la page, les titres, les photos, sans pour autant avoir de séparations très nettes (continent et pays). Nous expliquons cette tendance par le fait que sur une page de journal, nous pouvons avoir l'effet d'une carte comme : « la disposition des événements dans le journal par analogie avec une carte

» (Mouillaud, Tétu, 1989, p.22), alors que sur internet, nous avons besoin de repères plus francs qui nous amènent là où nous souhaitons accéder.

Sur les exemples ci-dessous, la version papier de l'article *Marcha contra casamento gay toma Paris* (*Marche contre le mariage gay occupe Paris*), publié sur *Folha*, le 14 janvier 2014, le journal a positionné cet article sur la rubrique *Mundo* (*Monde*), mais une distinction (une sorte de sous-rubrique) entre l'Europe, le Moyen Orient et l'Amérique du Sud ne se fait pas. Nous avons deux nouvelles sur la France, une sur l'Arabie Saoudite en haut de page, et en bas, une information sur la Bolivie. En contrepartie, l'exemple numérique de l'article *Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite*, publié le 14 mars 2014, dans *Le Monde*, nous amène d'abord à la rubrique *International* et, une fois que nous sommes sur le texte, la mention *Amériques* apparaît juste avant le titre.

Mouillaud et Tétu considèrent que les rubriques, dans un point de vue linguistique, pourraient être comparables « à celui des objets d'un catalogue ou des unités d'un répertoire » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.118), et que la rubrique en elle-même, ne comporte pas de valeur informationnelle : « Il n'y a pas d'apport d'information, mais un renvoi à un savoir présupposé » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.118). En d'autres termes, *Amériques* n'est pas une information en elle-même. C'est le savoir culturel du/de la lecteur.trice qui l'amène à localiser l'Amérique et à identifier ce mot comme une rubrique portant des informations sur les pays de l'Amérique (du nord, centrale et du sud). *L'Amérique* ou *l'Europe* servent comme points de repères, comme une sorte de carte électronique, où les liens sont des opérateurs de localisation, alors que sur les versions papiers, le/la lecteur.trice est guidé.e par les titres d'articles et, il.elle peut se repérer par ces énoncés informatifs.

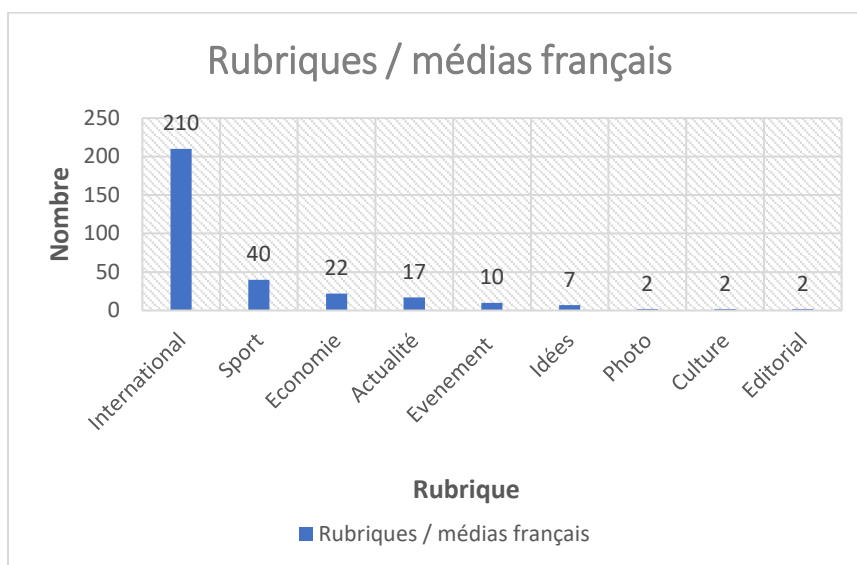
La majorité des articles de nos journaux sont rangés dans la rubrique *International*. Nous avons compris que cela s'explique par une volonté des journaux de délimiter le territoire national, sa nation et son peuple par rapport à d'autres territoires et d'autres peuples. Il s'agit de prévenir le/la lecteur.trice de que sur cette partie nous ne parlons pas de *nous*, mais de *l'autre*, sans être dans une démarche d'hostilité à l'égard d'autres origines. Les journaux brésiliens ont classé les manifestations en France principalement comme des événements à l'international. Rarement, ces événements sont apparus dans d'autres rubriques comme *photo* (16 fois), *général* (6 fois) et *économie* (3 fois). Le mouvement de la *Manif pour tous* est apparu une fois dans la rubrique *science* du journal *Estadão*. Cet article écrit en entier par une chercheuse du Vatican, a expliqué pourquoi la parentalité de personnes du même sexe allait contre la « nature » humaine. Le fait de ranger un tel article sur cette rubrique pourrait s'expliquer par deux raisons :

la première, est qu'il a été rédigé en entier par une chercheuse, alors, dans cette logique-là, il peut être encadré par les mots de la *science*. Mais, surtout, en classant ces propos comme de la *science*, son discours d'hostilité contre la parentalité homosexuelle gagne de la légitimité et le lecteur.trice peut interpréter cette opinion comme étant celle d'*Estadão* aussi. Au Brésil, les nouvelles concernant les mouvements sociaux français sont des événements d'un autre territoire et ne font pas partie des rubriques telles que politique, société et économie (même si 3 articles ont été placés sur cette rubrique).

En ce qui concerne les journaux français, nous avons observé la même tendance. La grande majorité des articles sont classés comme étant de l'ordre de l'international. Un nombre considérable d'articles (40 articles) intègrent la rubrique *Sport*, mais cela s'explique par deux événements sportifs mondiaux dans lesquels le Brésil a été partie prenante : *La Coupe du Monde*, en 2014, et les *Jeux Olympiques*, en 2016. La rubrique sport a une image internationale assez remarquable, car il s'agit souvent de parler des compétitions à l'échelle du monde entier.

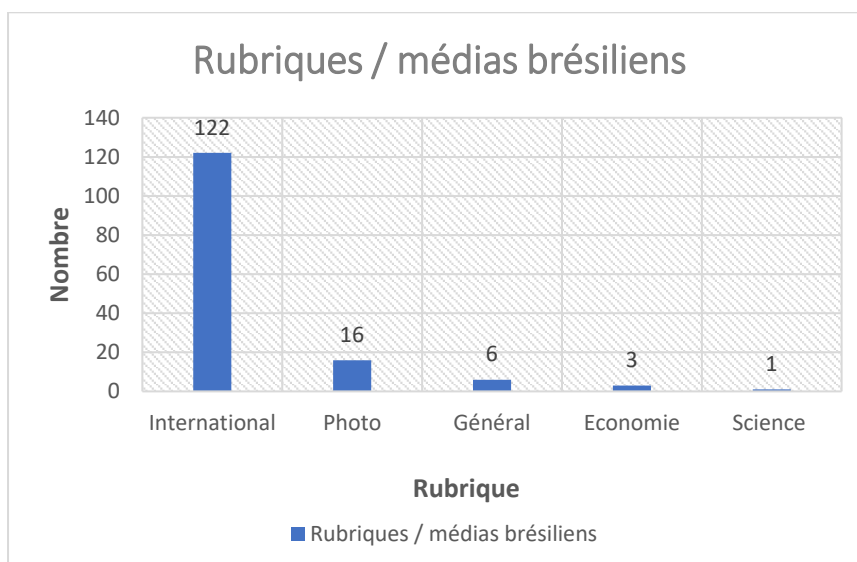
Comme nous l'avons déjà expliqué dans la partie sur les routines de production journalistique, les articles placés sur cette rubrique sont souvent écrits par des envoyés spéciaux, pour lesquels les mouvements sociaux apparaissent plutôt comme une certaine « menace » à l'organisation de l'événement. Les journaux français ont placé ces nouvelles également dans d'autres rubriques comme *Economie* (22 occurrences), *Actualité* (17 occurrences), *Événement* (10 occurrences) et *Idées* (7 occurrences). Pour les médias français, les mouvements sociaux brésiliens dépassent le cadre de la rubrique *International*, en intégrant parfois d'autres rubriques, « plus » nobles d'un journal, comme *Actualité* et *Événement*. Les médias français ont aussi rangé ces articles, en quantité moins significative, dans les rubriques *Photo* (2 occurrences), *Culture* (2 occurrences) et *Editorial* (2 occurrences).

Figure 11 : graphique des rubriques depuis les médias français



Source : notre graphique

Figure 12 : graphique des rubriques depuis les médias brésiliens



Source : notre graphique

Globalement, dans les médias français et brésiliens, les articles ont été majoritairement placés dans la rubrique *International*. Quelques déplacements ont été repérés dans d'autres rubriques comme principalement *Sport* et *Economie*, alors même que ces articles ne

représentent pas forcément des moments « chauds » de ces mouvements. Ce déplacement à l'intérieur du journal ne représente pas un changement de paradigme sur ces manifestations. Ces articles circulent dans d'autres rubriques du fait qu'ils s'intègrent mieux parfois en étant repérés à partir d'autres dénominations, comme par exemple : les manifestations contre la *Coupe du Monde* ou les *Jeux Olympiques* (rubrique *Sport*) ou l'analyse approfondie de l'économie de la France/du Brésil et ses manifestations (rubrique *Economie*).

4.3 Les mouvements sociaux dans les agendas médiatiques des journaux

Entre 2013 et 2016, plusieurs thématiques, présentées par les graphiques *Revendications / médias français* et *Revendications / médias brésiliens*, apparaissent dans l'agenda des quotidiens de cette étude. Nous allons voir dans les lignes suivantes les représentations des médias étrangers.

4.3.1 Les revendications brésiliennes médiatisées depuis les médias français

Du côté des médias français, les quotidiens commencent la couverture des mouvements sociaux brésiliens à partir de l'augmentation du tarif des transports en commun, en juin 2013, avec le mouvement baptisé par *Junho de 2013*. D'après les journaux, cette occurrence est un événement monstre²⁰³, qui nous amène au réveil du peuple brésilien²⁰⁴. Selon les journaux français, les Brésiliens sont restés dans le silence politique pendant 20 ans : « *ce mouvement populaire est le plus important depuis les manifestations dirigées en 1992 contre la corruption du gouvernement de l'ex-président Collor de Mello* »²⁰⁵. Les premières explications de ces manifestations sont confuses. Il faut attendre l'annulation de la hausse des tarifs des transports en commun²⁰⁶, l'appel à différent.es expert.es et un recueil élargi des témoignages des manifestant.es pour que les journaux comprennent que « *ce n'est pas que pour*

²⁰³ A titre d'exemple : Les manifestations monstres dégénèrent au Brésil, Le Figaro, 21.06.2013.

²⁰⁴ A titre d'exemple : Les Brésiliens étaient endormis depuis vingt ans. Il se réveillent, Libération, 19.06.2013.

²⁰⁵ Le Brésil s'embrase à un an du Mondial, Le Figaro, 18.06.13.

²⁰⁶ Au Brésil, la jeunesse fait plier les autorités de Rio et São Paulo, Libération, 20.06.13.

les 20 centimes »²⁰⁷ que les Brésiliens descendent massivement dans l'espace public. Une vague de nouvelles thématiques apparaît alors dans les médias.

Malgré le fait que la médiatisation de ces mouvements débute avec l'augmentation du tarif des transports en commun (cité dans 68 articles), une autre sorte de revendication accompagne ce mouvement *Junho de 2013*. C'est le cas de la revendication qualifiée de revendication « *Services publics* ». Cette lutte pour de meilleurs services publics apparaît 166 fois dans les textes et renvoie au mécontentement des Brésiliens envers les services publics dans les domaines de l'éducation, de la santé et des transports. Elle n'est pas un mouvement en elle-même, mais elle apparaît toujours accompagnée par d'autres mouvements comme celui de *Junho de 2013*, *Fora Dilma*, *Jeux Olympiques*, *Coupe du Monde*, entre autres. Notre choix de le faire apparaître sur le graphique repose sur le fait que les journalistes ont voulu souligner cette revendication qui est une sorte de fil conducteur dans plusieurs mouvements.

Les manifestations qui montraient l'indignation face aux sommes colossales investies dans l'organisation de la *Coupe du Monde* occupent également une place importante (133 occurrences). Le Mouvement *Dilma Dehors*, connu par ce titre uniquement en 2015, est né de ces manifestations contre la *Coupe du Monde*. Pour des nombreux.euses manifestant.es, les sommes dépensées dans l'organisation de la *Coupe* n'étaient pas des sommes réelles. Elles cachaient des pots-de-vin et d'autres affaires de corruption du pouvoir politique. Ayant alors Dilma Rousseff comme présidente, les manifestant.es lui demandaient d'engager plutôt ces sommes dans des services publics destinés aux Brésiliens et non dans une compétition de football. Malgré le fait que le mouvement contre la *Coupe du Monde* ait eu 133 occurrences contre les 55 pour le mouvement *Fora Dilma*, ceci rassemble de manière plus précise une « seule » revendication, alors que les manifestations contre la *Coupe du Monde* étaient un mixte de plusieurs revendications. A l'exemple de « *Services publics* », la revendication « *contre la corruption* », n'est pas en elle-même un mouvement. Elle vient accompagner les mouvements *Fora Dilma* et celui contre la *Coupe du Monde*. Mais, à force d'être fréquemment cité par les journalistes, elle nous est apparue comme une « sorte de revendication » majeure (en filigrane).

En réponse à ce mouvement contre la Présidente, « d'autres mouvements émergent dans l'espace public brésilien afin de défendre D. Rousseff, son prédécesseur Lula da Silva et

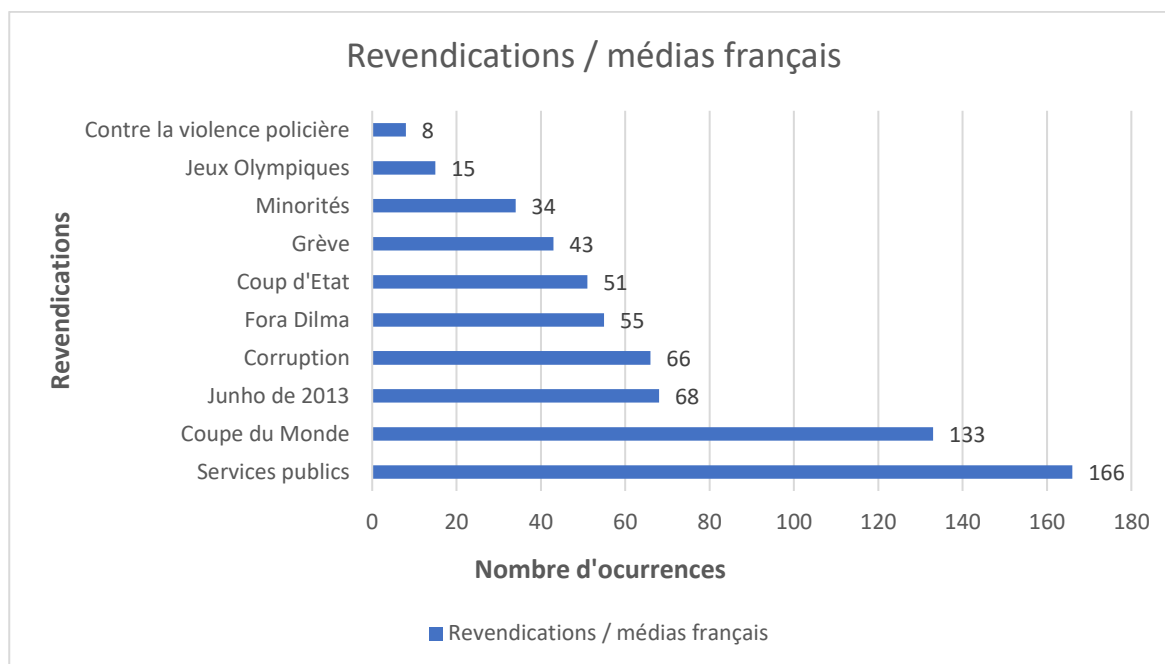
²⁰⁷ Voir dans : Au Brésil, « Le géant s'est réveillé », Libération, 20.06.2013.

dénoncer un coup d'État institutionnel de la droite soutenue par les médias brésiliens » (Lima de Braga, 2019, p.66). Nous avons 51 textes qui citent ces mouvements dénonçant, principalement, le vice-président de Dilma Rousseff, Michel Temer. En nombre, nous pouvons dire qu'il existe un équilibre entre les publications *contre* et *pour* Dilma Rousseff dans les journaux français. Le même équilibre n'a pas été vérifié du côté des médias brésiliens lors de la médiatisation des mouvements de la *Manif pour tous* et du *Mariage pour tous*.

Les médias français donnent encore de la visibilité à d'autres mouvements comme les mouvements syndicaux. La *Grève* apparaît 43 fois dans les textes. Les revendications syndicales sont les classiques telles que la valorisation des carrières et des salaires et la lutte pour des meilleures conditions de travail. La thématique *Minorités* (34 occurrences), rassemble : le MST (*Mouvement Sans Terre*), le MTST (*Mouvement des travailleurs sans toit*), les habitants des bidonvilles, le droit des femmes, le groupe LGBT et la lutte des peuples autochtones pour la préservation de leurs espaces de vie. Les questions liées aux droits des femmes et des groupe LGBT restent marginales. En ce qui concerne les minorités, les journaux français s'intéressent à la question des *favelas* (bidonvilles) et surtout aux peuples autochtones et au MST et leur lutte contre l'agrobusiness et les inégalités sociales liées à l'habitation. En d'autres termes, la question des minorités, soulevée par les médias français, fait référence à la terre et à l'habitation, tout en évoquant l'aspect environnemental de la problématique.

Pour finir, les *Jeux Olympiques* apparaissent 15 fois. Ce nombre peu élevé s'explique par deux raisons : les *Jeux Olympiques*, ne font pas partie du mythe du peuple brésilien, en d'autres termes, dans le pays du football.

Figure 13 : graphique des revendications brésiliennes depuis les médias français



Source : notre graphique

4.3.2 Les revendications françaises médiatisées depuis les médias brésiliens

Du côté des médias brésiliens, les revendications les plus médiatisées sont *Nuit Debout*, avec 53 occurrences et ensuite, la *Manif pour tous*, avec 49 apparitions. Dans un ordre chronologique, la *Manif pour tous* apparaît en premier, à la fin de l'année 2012 dans les médias brésiliens. C'est un contre-mouvement particulier, que comme nous allons voir lors de notre analyse qualitative, il cause un certain malaise dans les médias brésiliens, malgré leurs traditions plutôt conservatrices. La *Manif pour tous* a réussi à rester dans l'agenda médiatique des journaux brésiliens tout au long du « vif » du mouvement (le mouvement existe encore aujourd'hui sur les réseaux sociaux et des rassemblements sont proposés, mais ceux-ci en nombre des participant.es beaucoup moins important). Selon les journaux il a été fortement représenté par *Frigide Barjot* et a réunit beaucoup d'adhérent.es :

« *Frigide Barjot et le mouvement Manif pour tous contaminant des centaines de milliers en France en s'opposant au mariage entre les personnes du même sexe* »²⁰⁸.

Les manifestations pour le *Mariage pour tous* ont été relativement peu traitées, avec 10 citations. Cela ne représente pas 10 textes entièrement dédiés à ce mouvement d'égalité, mais

²⁰⁸ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, Estadão, 27.04.2013.

souvent, il s'agit de quelques lignes dedans un article traitant de la *Manif pour tous*. Dans ce sens-là, la *Manif pour tous* a bénéficié d'un espace de visibilité plus important que celui du *Mariage pour tous*.

Nuit Debout, le mouvement le plus médiatisé, cause une sorte de surprise dans les médias brésiliens. Un mouvement qui se déroule pendant la nuit, et il est « pris en main » à la fois par un public universitaire (étudiant.es et enseignant.es), mais aussi par toutes sortes de manifestant.es. Il rappelle *Mai 68*, d'où son succès au sein des médias brésiliens. Selon *Folha*, ce mouvement est fort et « la place de la République appartient au peuple »²⁰⁹. Dans cette place, des revendications, des gestes de solidarités, des luttes pacifiques et des violences. Une combinaison d'éléments hétérogènes a garanti une sorte de succès (en termes de visibilité) pour ce mouvement dans les médias brésiliens.

D'autres revendications ont été médiatisées comme celles d'ordre syndical : les grèves, avec 12 apparitions dans les textes. De même, il est important de rappeler que ces journées de grèves ont été repérées, lors du mouvement *Nuit Debout*, du 1^{er} *Mai* et d'autres grèves dans les différentes entreprises comme *Air France*. D'autres luttes sont entrées dans l'agenda, comme celle du droit des immigrants. En nombre, cela représente 7 textes en entier qui traitent uniquement des manifestations d'immigrants, principalement, d'origine syrienne, iranienne et africaine, installés à Calais, et qui ont manifesté dans la « jungle » afin de revendiquer des meilleures conditions d'accueil en France et en Angleterre²¹⁰. Ces manifestations sont plutôt violentes dans leurs confrontations avec les forces de l'ordre et leurs performances peuvent être frappantes : coudre sa propre bouche afin de montrer son impuissance. Les manifestant.es souhaitent avoir, aussi, un statut de réfugié.es, afin de recommencer leur vie en Europe, loin des guerres que leurs pays subissent.

D'autres conflits ont suscité l'attention des médias brésiliens. La question du conflit entre Israël et la Palestine est entrée dans l'agenda des médias brésiliens. Même si les textes sont plutôt peu nombreux, 7 textes font référence à des manifestations en France en soutien à la Palestine, un seul rassemblement en France en soutien à Israël a été médiatisé, ces textes

²⁰⁹ La Place de la République appartient au peuple, *Folha*, 17.04.2016.

²¹⁰ Étant donné que l'objectif de ces immigrants étaient celui d'accéder à ce dernier par le Canal de la Manche.

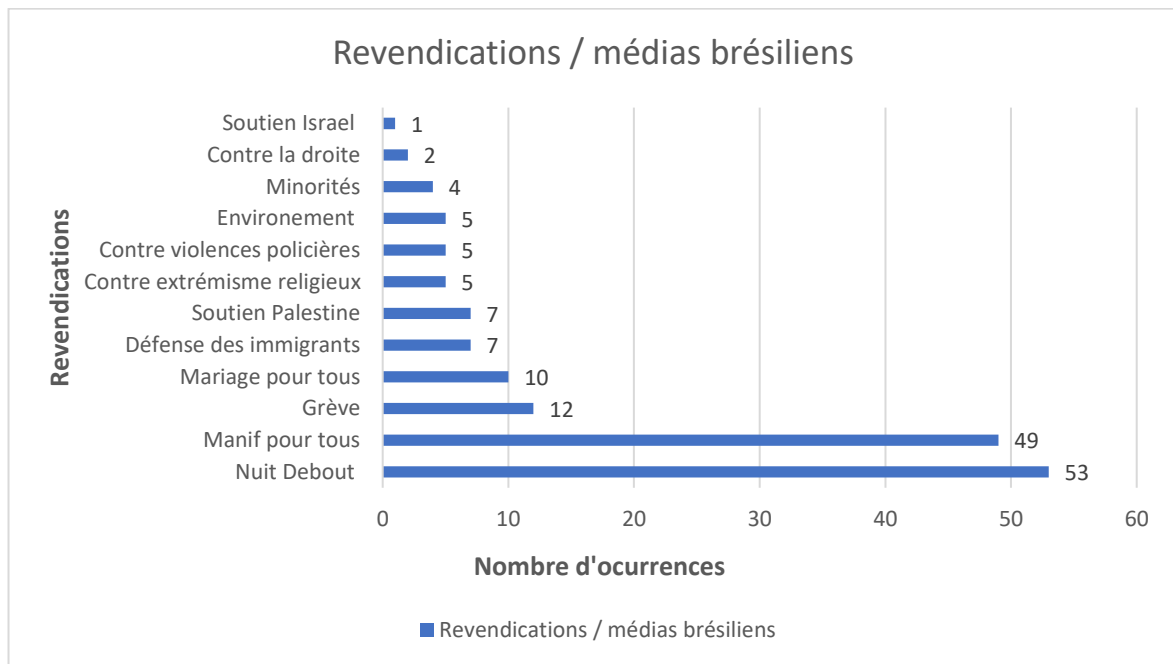
mettaient en question des conflits politiques entre Israël et la Palestine, mais aussi les conflits religieux qui sont au cœur de la problématique. Dans l'ordre de la question religieuse, d'autres manifestations ont été médiatisées en France, cette fois-ci, en référence à l'Islam. Ces manifestations sont contre l'extrémisme religieux et elles sont perçues surtout lors des attaques terroristes dont la France a été victime.

Les rassemblements contre la violence policière en France sont entrés 5 fois dans l'agenda médiatique des journaux brésiliens. Ces violences font surtout référence à des jeunes tués par la police, souvent, des jeunes de banlieue et d'origine Arabe. En plus de soulever la question de la violence policière, ces manifestant.es dénoncent la xénophobie en France. Les rassemblements liés à des questions environnementales ont été médiatisés 5 fois. Ces manifestations sont liées à la construction d'aéroports jugés comme non-nécessaires, comme ça a été le cas de l'aéroport de Nantes : « *Plus de 10 mille personnes sortent dans les rues pour protester contre les travaux. Le projet veut transférer l'aéroport du sud vers la région nord de Nantes* »²¹¹.

Les minorités, représentés par les droits des femmes, ont été peu médiatisées également, avec 4 textes. Et, 2 textes médiatisent des rassemblements contre les politiques conservatrices et capitalistes de la droite.

²¹¹ Des milliers de manifestants protestent en France contre le projet de transfert de son aéroport, G1, 27.02.2016.
p. 257

Figure 14 : graphique des revendications brésiliennes depuis les médias brésiliens



Source : notre graphique

Malgré la différence en termes de nombre de publications, les médias français et brésiliens nourrissent de l'intérêt pour les mouvements sociaux de *l'autre*. Cet intérêt se focalise sur certains mouvements : *Nuit Debout*, *La Manif pour tous*, *Junho de 2013*, *Coupe du Monde*, *Dilma Dehors*, mais d'autres mouvements sociaux attirent leur attention également. Donc, il n'existe pas de concentration absolue sur une sorte de lignée donnée de protestations. Une autre caractéristique de ces revendications est qu'elles peuvent se combiner. La grève peut exister dans *Nuit Debout* et un mouvement minoritaire peut faire parler de lui aussi, dans *Nuit Debout*. Un article peut faire l'objet de plusieurs revendications (cela explique que la somme totale de ces revendications sur les graphiques dépasse le nombre total de publications). Nous avons compté le nombre de fois que ces revendications ont été citées dans les articles.

4.3.3 Les mouvements des minorités

L'intérêt pour des questions minoritaires, représenté par des mouvements revendiquant les droits de femmes²¹², par exemple, est presque inexistant des deux côtés du corpus. Du côté du corpus français, cette lutte apparaît plus ou moins masquée dans les mouvements de soutien à Dilma Rousseff, mais qui soutient aussi son prédécesseur, Lula da Silva, et tout le parti de gauche, le PT. Du côté des médias brésiliens, les minorités dans ce sens-là, apparaissent plutôt lors de la médiatisation du *Mariage pour tous*. Le journal *Estadão* a publié un article en référence à ce mouvement et à la célébration du premier mariage entre deux hommes en France, réalisé à Montpellier, le 29 mai 2013. L'article sous le titre *de France diffuse en direct le premier mariage gay*, publié le 30 mai 2013. Le 2 juin, *Estadão* publie encore une autre photo du *baiser* de ce même couple, en version papier aussi, sous le titre d'*Image de la semaine*. G1 n'a pas publié de photo de ce *baiser* considéré comme historique par *Estadão*, mais il a été le seul à publier plusieurs photos référentes au *Mariage pour tous* et des photos de *baisers*, toujours, entre des femmes²¹³. Nous n'avons pas rencontré de photo du mouvement *Mariage pour tous* dans le quotidien *Folha*.

4.3.3.1 Les mouvements pour les droits des femmes

La question des droits des femmes a été abordée une seule fois dans le journal *Le Monde* à la suite d'un viol collectif d'une jeune fille, le 27 mai 2016, intitulé *La « culture du viol » dénoncée au Brésil après une agression barbare*. *Libération* a aussi, pour sa part, publié un article d'une manifestation pour les droits des femmes lors des JMJ (Journées Mondiale de la Jeunesse) au Brésil, en juillet 2013. L'article s'intitule *Une « marche des salopes » s'invite à la fête catholique à Rio*, publié le 27 juillet 2013. En ce qui concerne uniquement les droits de femmes, le sujet est presque inabordable par les médias sous un point de vue des mouvements. Enfin, les mouvements minoritaires, en général, sont peu abordés comparativement à d'autres mouvements.

²¹² Cette question nous intéresse car nous abordons deux mouvements qui touchent à cette question : la destitution de la Présidente Dilma Rousseff et le mariage entre les personnes du même sexe (et l'adoption des enfants par ceux-ci).

²¹³ Photo publiée sur G1, le 12.12.2012, version numérique. Photo : Jeff Pachoud/AFP. Légende : Des femmes s'embrassent lors de la manifestation pour le mariage gay en France.

M. Dalibert, qui a mené une étude sur les mouvements minoritaires *Ni putes ni soumises* (NPNS) et le *Mouvement des Indigènes de la République* (MIR), questionnait la raison pour laquelle certains groupes minoritaires protestataires accèdent à la sphère médiatique et d'autres non. En référence à l'idée de W.L.F. Felstiner, R.L. Abel et A. Sarat (1991), que : « tout mouvement social doit trouver une sorte de *coupable* », l'auteure arrive à des résultats qui nous font écho. Selon elle le MIR, a pointé l'État (la France) comme le coupable de discriminations subies, alors que le NPNS cherchaient une assimilation avec les normes de la francité en : « s'habillant selon les normes blanches de féminité, en se maquillant ou en ayant une vie sexuelle hors mariage » (Dalibert, 2015, p.24). Le premier a été peu médiatisé et ses représentations ont été négatives. Le deuxième a bénéficié d'une médiatisation importante et positive²¹⁴. Dalibert explique que « en mettant en cause la République, le MIR a été très peu médiatisé et a été construit comme un adversaire du Nous ». (Dalibert, 2015, p.26). De l'autre côté : « en demandant à l'État des solutions pour les jeunes filles à l'attribut ethno-racial marqué puissent vivre selon les normes des citoyennes françaises blanches, NPNS a pu porter une parole publique et apparaître face à toute la communauté nationale » (Dalibert, 2015, p.26). Enfin, ce dernier a valorisé les valeurs de la France, alors que le premier les a condamnées.

Dans notre corpus, nous ne pouvons pas forcément appliquer exactement la même logique que l'étude de Dalibert, mais selon nous, parler des droits des femmes de *l'autre pays* ou des personnes homosexuelles renvoient aussi au *Nous*. Les médias français, principalement, ont souvent comparé le Brésil et la France. Cela est compris comme le fait de rendre l'information plus compréhensible pour le public français :

« Né d'une mère partie tenter sa chance à Londres voilà plus d'un an et d'un père conseiller en gestion lui venant en aide financièrement, Pablo affirme disposer de 300 à 500 euros par mois, selon ses vacations de barman qu'une boîte d'intérim lui propose [...]. Il ajoute, sans aucune plainte : "Vous imaginez vivre à Rio, une des villes devenues en quelques années une des plus chères au monde, avec pareille somme par mois ?" ». »²¹⁵

En second lieu, ces comparaisons ont été toujours pour objectif de montrer aux Français que la situation du Brésil est moins facile en ce qui concerne plusieurs secteurs de la vie. Nous retrouvons dans ce sens-là les résultats de la recherche de Dalibert. Comparer la situation des femmes brésiliennes et françaises, amènerait à une sorte de comparaison presque égalitaire,

²¹⁴ Voir graphique p.21 (Dalibert, M., 2015).

²¹⁵ Brésil : J'ai mal à mon pays, *Le Monde*, 27.07.2013.

dans le sens où tous les deux pays ont encore beaucoup de chemin à parcourir afin d'avoir une égalité entre homme et femme (statut social, salaires, vie en famille, etc) et le respect des droits de femmes. De même pour les médias brésiliens, toucher à la question du droit des femmes, renvoie toujours à la sensible question de la légalisation de l'avortement au Brésil.

4.3.3.2 *Les peuples autochtones depuis les journaux français et les conflits religieux en France depuis les journaux brésiliens*

La question minoritaire des peuples autochtones est médiatisée davantage par les médias français. Cela s'explique par le fait qu'elle ne renvoie pas au *Nous* des Français.es étant donné qu'en France ces communautés n'existent pas. Nous avons conclu aussi que ces nombreuses publications et discours sur la question qualifiée d'*indigène* ou d'*indiens* dans ces journaux renvoie au mythe d'un pays exotique : des peuples s'habillant avec des plumes, armés de flèches, utilisant des accessoires tels que des labres sur les lèvres ou sur les oreilles et certains considérés comme « sauvages » ou « cannibales » :

*« Plumes sur la tête et torse nu, plusieurs dizaines d'Amérindiens ont tenté d'entrer au parlement de Brasilia pour empêcher un début d'examen en commission parlementaire de la loi dite PEC 2015, estimant que les députés favoriseraient les lobbies agricoles et compagnies minières lorgnant sur leurs terres. Ils ont été repoussés par un cordon policier ».*²¹⁶

C'est aussi l'univers de la nature, de la *culture Bio*, aussi défendu par le Mouvement Sans Terre (MST), ce dernier plutôt médiatisé par les journaux français comme étant un bon mouvement, alors qu'au Brésil il ne bénéficie pas d'une bonne représentation médiatique : « il existe un processus de diabolisation du MST par la presse brésilienne » (Ayoub, 2007, p.80).

Du côté des médias brésiliens, il nous semble alors que la question minoritaire figure aussi dans des conflits religieux et le soutien aux immigrants car cela ne représente pas une problématique au Brésil. Le Brésil est un pays majoritairement chrétien avec moins de divergences religieuses :

« La France a la plus grande population judaïque et musulmane de l'Europe. Par le passé, des conflits entre le Moyen-Orient se sont rajoutés à la tension entre les deux

²¹⁶ Les indigènes du Brésil menacent d'une « guerre », *Le Figaro*, 12.11.2015.

communautés »²¹⁷. Et avec un flux migratoire moins élevé : « *une dizaine d'immigrants iraniens ont cousu leur propre bouche ce jeudi, 3, en signe de protestation contre démantèlement de la « jungle » de Calais, l'abri utilisé depuis des mois par les immigrants dans le nord-ouest de la France [...] Un autre groupe d'immigrants a fait de même le mercredi en montrant des pancartes avec les slogans "We are humans" et "Where is your democracy ?" »*²¹⁸.

Pour conclure, l'analyse quantitative avec *Modalisa* nous a permis de comprendre que la politisation d'un mouvement social favorise sa montée en puissance médiatique. « Politiser une cause c'est d'abord impliquer des acteurs issus du champ politique institutionnel et partisan en faisant admettre que le règlement du problème revient, en particulier à l'État » (Garcia, 2015). Cette dénonciation de l'État - ou cette « mise en tension du champs politique, entendue au sens institutionnel du terme, avec d'autres champs sociaux » (Garcia, 2015) - est vérifiée tout au long des articles par les discours journalistiques et leurs sources. Nous vérifions que : « la forte politisation des mouvements tels que *Juin 2013*, *Dilma Dehors*, *contre la Coupe du Monde* ou contre la corruption est directement liée au nombre plus élevé de publications » (Lima de Braga, 2019, p.67). De cette manière, l'analyse de données du graphique *Revendication* nous permet de prouver que, dans notre cas, les journaux concentrent leur attention sur des questions qui ont été davantage politisées. Toute autre question, comme celle des violences policières, extrémismes religieux, droits des femmes et droits LGBT restent encore dans un plan périphérique et font l'objet de représentations marginales, et les journaux nous semblent ne pas vouloir parler de ces questions qui feront sans doute écho au *Nous*.

4.4 Les acteurs des mouvements sociaux

Dans cette étude, les acteurs sociaux apparaissent lors de nos cadres protestataires. Ils sont pris ici sous le prisme de leurs investissements dans l'espace publique de la rue. Ces acteurs viennent de différents milieux et sont soumis à des cadrages médiatiques. Cela est important dans le but de vérifier quels acteurs, selon les médias, constituent ces événements et quelles pratiques de rassemblements émergent de chaque groupe social.

²¹⁷ Des milliers de manifestants marchent à Marseille, en France, en soutien à Israël, *G1*, 27.07.2014.

²¹⁸ Immigrants protestent contre le démantèlement du camp utilisé par plus de mille personnes, *Estadão*, 03.03.2016.

4.4.1 Des mots plus « génériques » pour nommer les acteurs

Dans le cadre de la couverture médiatique française, les manifestants apparaissent, aussi, sous le nom de *Brésiliens*, avec 226 occurrences (71,9%) sur les textes²¹⁹. Du côté des médias brésiliens, les journalistes ont choisi d'utiliser le terme *Manifestants*, avec 84 occurrences (56,7%). Les *Français* apparaissent dans 12 textes et les *Musulmans*, 13 fois. Nous avons remarqué que les médias français, également du fait qu'ils ont un nombre considérable de textes écrits par des journalistes correspondant.es et envoyés spéciaux, ont une volonté remarquable de singulariser ces manifestant.es, de les définir en tant que *Brésiliens* (l'écriture inclusive n'a jamais été employée par les journaux français) et non uniquement par le terme plus général de *manifestant*, même si ce dernier apparaît de nombreuses fois dans les articles (dans 200 textes).

Le titre : « *Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant* », publié dans *Le Monde*, le 20 juin 2013, est symptomatique de cette intention de parler du peuple en tant que Brésilien.nnes. Le mot renvoie directement à la nation et à la culture de ce pays. Le fait d'employer le mot *Brésiliens*, pourrait indiquer aussi une double proximité : il s'agit des Brésilien.nnes, alors, un peuple qui n'est pas celui de la France, donc, un aspect d'éloignement ; De l'autre côté, il s'agit d'une certaine proximité des correspondant.es avec ce peuple avec lequel ils.elles cohabitent tous les jours, et ceci leur permettrait d'avoir une conscience plus solide du fait d'être brésilien.ne et par conséquence d'être plus légitime à employer ce terme.

Du côté des médias brésiliens, nous avons remarqué que le terme plus générique de *Manifestant* a d'avantage été employé (l'écriture inclusive n'a jamais été employée par les journaux brésiliens). Nous en avons conclu que cet écart entre médias Français et Brésiliens vient du fait que les médias brésiliens utilisent le plus souvent des textes d'agences, qui écrivent souvent comme nous l'avons déjà vu avec E. Lagneau, dans une optique de neutralité : « une audience considérable, potentiellement mondiale, et extrêmement variée dans sa composition sociale, politique ou religieuse » (Lagneau, 2003, p.110). Qualifier les habitants d'un pays de Brésiliens ou de Français, peut également exclure, d'une certaine manière, tout autre personne habitant ces pays, qui manifestent, mais qui n'ont pas pour autant la nationalité du pays. De ce fait, nous concluons aussi que les médias brésiliens ont conscience du nombre important d'immigrants en France, qui n'ont pas la nationalité française, qu'il serait plus judicieux de parler des manifestant.es ou des *Personnes* (24 occurrences) et pas forcément des Français.es

²¹⁹ Nous n'avons pas compté le nombre de fois que le mot apparaît dans chaque texte. Si le mot *Brésiliens* apparaît une ou plus d'une fois, il a fait l'objet d'une seule mention sur *Modalisa*.

qui manifestent, dans une volonté d'inclusion de toute personne vivant en France. Mais les médias brésiliens ont voulu parfois distinguer ces manifestant.es.

4.4.2 Les acteurs de la *Manif pour tous* : l'église et la droite

Nous vérifions lors de la *Manif pour Tous* (et en utilisant la fonction du *tri-croisé* avec *Modalisa*), que parfois, les médias brésiliens ont fait une sorte de distinction entre les manifestant.es :

« *La protestation a été organisée principalement par des catholiques, mais il a compté avec le soutien de quelques musulmans, des évangéliques et même des homosexuels hostiles au mariage pour tous, selon les organisateurs [du mouvement]* »²²⁰.

Dans ce sens-là, il existe une envie de dire qu'il existe différentes confessions en France : des catholiques (d'origine Française), les musulmans et les évangéliques (d'autres origines comme Africaine ou Anglaise), en d'autres mots, nous revenons à ce que S. Khiari a expliqué : « *le peuple Français est le peuple français blanc !* Et j'ajouterai, pour être plus précis : européen et chrétien d'origine » (Khiari, 2013, p.123).

Les médias brésiliens ont montré que le mouvement a été soutenu par les catholiques français, mais aussi, par d'autres peuples vivant en France et pratiquant d'autres religions. Le mot *Français* a été utilisé quelquefois lors de la couverture de la *Manif pour Tous*, principalement, dans les journaux qui souhaitent emphatiser le nombre de Français.es pour et contre le nouveau projet de loi. Nous soutenons l'hypothèse que cela a été fait dans une envie de donner une certaine force aux numéros (les français.es qui ont le pouvoir d'accéder au suffrage universel et aux *référendums*). L'exemple :

« *Selon une recherche de l'institut CSA publiée ce mercredi, la majorité des français est favorable (53%) au mariage homosexuel, mais ils s'opposent à l'adoption [des enfants] par des parents de même sexe (56%)* »²²¹.

Le mot français ici est utilisé dans le sens d'un peuple légitime à décider et à voter. C'est le peuple souverain qui peut choisir quelque chose par le biais du suffrage. Dans ce sens-là, c'est également le peuple autorisé à dire qu'il ne s'oppose pas au *Mariage pour tous*, mais

²²⁰ La France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les contestations, *G1*, 14.01.13

²²¹ Débat sur le mariage gay continue dans le Sénat Français, *Folha*, 04.04.2013.

en ce qui concerne les enfants, les Français préfèrent garder la culture traditionnelle de la parentalité hétérosexuelle²²².

La *Manif pour tous* est formée, selon nos données *Modalisa*, par les *Manifestants*, par l'*Eglise* (catholique) et par la *Droite*, mais aussi, avec des proportions moins importantes, par des musulmans et par des jeunes. C'est que nous amène à un mouvement orchestré par une branche conservatrice de la société Française (l'église et la droite). En termes de nombre, c'est un mouvement quand même important pour les médias brésiliens. Ces données nous amènent à M. Pigenet et à D. Tartakowsky qui nous ont montré que les droites et les mouvements sociaux catholiques émergent tôt, principalement entre 1924 et 1925, et que leurs revendications en défense des « intérêts de la religion, de la famille, de la société et du patrimoine national » (Pigenet, Tartakowsky, 2014, p.186) sont nombreuses et montent en puissance dans l'histoire des mouvements sociaux.

Pour Tartakowsky, considérer la manifestation comme une « propriété » de la gauche nous amène dans un piège. La droite et les mouvements chrétiens sont très actifs dans les cadres protestataires et sont eux-aussi capables de mobiliser les plus différentes ressources afin de protester et construire leur « bonne » image : « Alliance Vita [...], organise des manifestations dans soixante-quinze villes. Certaines d'entre elles revêtent l'allure de happenings spectaculaires, comme à Lyon, [...] comme sur le parvis de Défense, dont la dramaturgie soignée et les tenues de rigueur sont conçues pour faire image » (Tartakowsky, 2014, p.177). Ces mouvements, participent encore à d'autres rassemblements à l'échelle Européenne afin de se faire entendre : « par ailleurs, des militants pro-vie participent aux pèlerinages organisés à Auschwitz par l'Union des nations de l'Europe chrétienne [...] afin de « célébrer le plus grand génocide de tous les temps. Celui du fœtus » (Tartakowsky, 2014, p.176). Enfin, le nombre des textes concernant la *Manif pour tous* confirme cette puissance des droites et des catholiques à manifester dans l'espace de la rue soutenu par ces acteurs puissants : les droites et l'Eglise.

4.4.3 Les acteurs du Fora Dilma : la droite et la classe moyenne

Si du côté des médias brésiliens, les acteurs sociaux liées à la droite politique et à l'Eglise catholique sont associés au mouvement de la *Manif pour tous*, les médias français associent la droite (30 occurrences) et la classe moyenne (35 occurrences) au mouvement social

²²² L'analyse de ce discours se trouve dans notre chapitre 4.

Fora Dilma. Autrement dit, la droite est associée aussi à la classe moyenne brésilienne qui s'oppose alors aux politiques d'inclusion sociale :

*« C'est aussi la réaction d'une certaine classe moyenne et aisée, des membres de l'opposition, (qui n'acceptent pas) les politiques de redistribution mises en place par Lula, et poursuivies par Dilma Rousseff – qui ont sorti plus de 40 millions de personnes de la misère [...] Beaucoup n'acceptent pas non plus, entre autres, de voir arriver, grâce à une politique de quotas et à des bourses, des étudiants noirs et/ou issus de milieux populaires à l'université »*²²³.

Encore sur *Fora Dilma*, les acteurs classés comme *Quadragénaires*, 18 occurrences, participent comme manifestant.es aisé.es et contre les politiques d'inclusion :

*« Dans le camp des pro-impeachment, Maoranhe Pantoja et Cristiane Gomes, tous deux fonctionnaires. Lui, la cinquantaine. Elle, presque 40 ans. S'ils veulent démettre « Dilma », c'est avant tout pour « nettoyer le pays », dit M^{me} Gomes [...] Mais la véritable rancœur des deux fonctionnaires va au-delà de la corruption des caciques politiques à laquelle les Brésiliens se sont presque habitués. M. Pantoja et M^{me} Gomes en ont marre de payer les politiques sociales du PT pour les plus miséreux [...] »*²²⁴

Dans la même optique, la population des bidonvilles (7 occurrences) peut apparaître ici susceptible de contrebalancer ces acteurs considérés comme aisés. Il s'agit de citoyen.nes pauvres/très pauvres qui disent avoir voté pour la présidente Dilma Rousseff et que se sentent trompés par elle et son parti de gauche. Moins nombreux, mais aussi présent.es, les enseignant.es et leurs syndicats s'invitent à ces protestations afin de demander de meilleures conditions dans le secteur de l'éducation, aussi bien que la revalorisation de leurs carrières et salaires. Il faut souligner que ces enseignant.es sont uniquement ceux du secteur public et qu'ils travaillent au sein d'écoles primaires et de lycées. L'enseignement public universitaire n'a pas généré de mouvements à cette époque car il bénéficiait de conditions de travail plus favorables et d'une meilleure valorisation des carrières pour les enseignant.es chercheurs.euses.

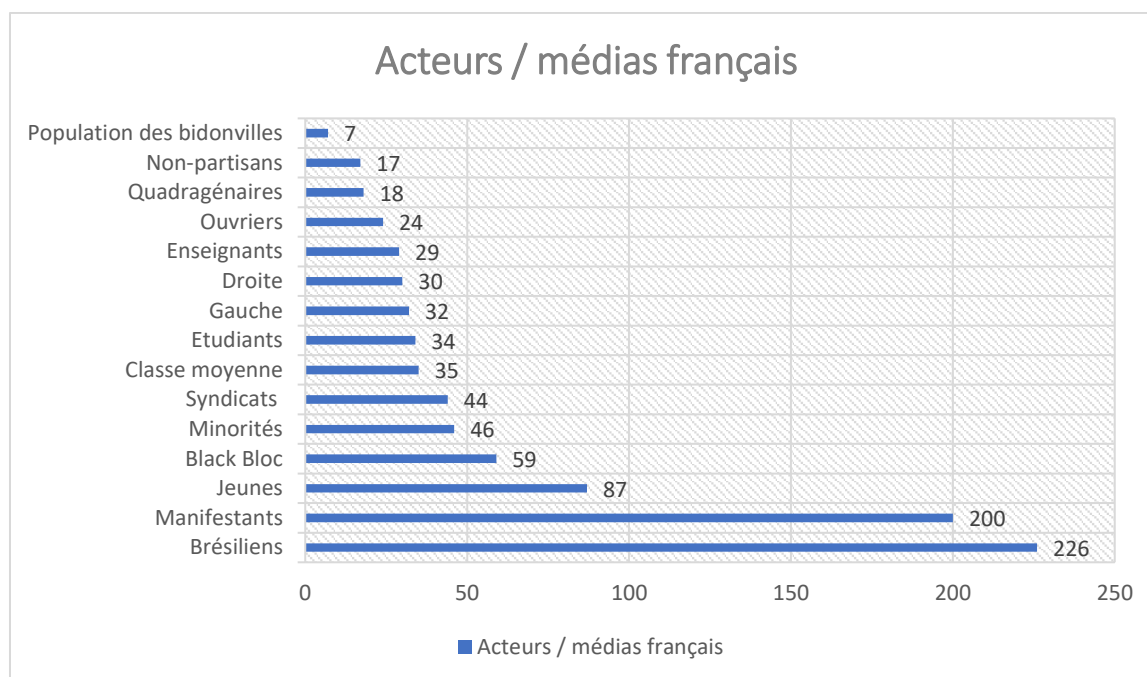
Enfin, nous observons deux mouvements différents, mais incarnés par des acteurs qui présentent certaines caractéristiques communes : une position politique orientée à droite et des idées conservatrices et violentes en ce qui concerne la liberté des corps et l'aide à d'autres corps

²²³ « Les défilés contre Dilma Rousseff sont aussi la réaction d'une classe aisée, opposée à sa politique de redistribution », *Le Monde*, 15.04.2016.

²²⁴ Le long du « mur de Brasilia », deux Brésil se tourne le dos, *Le Monde*, 18.04.2016.

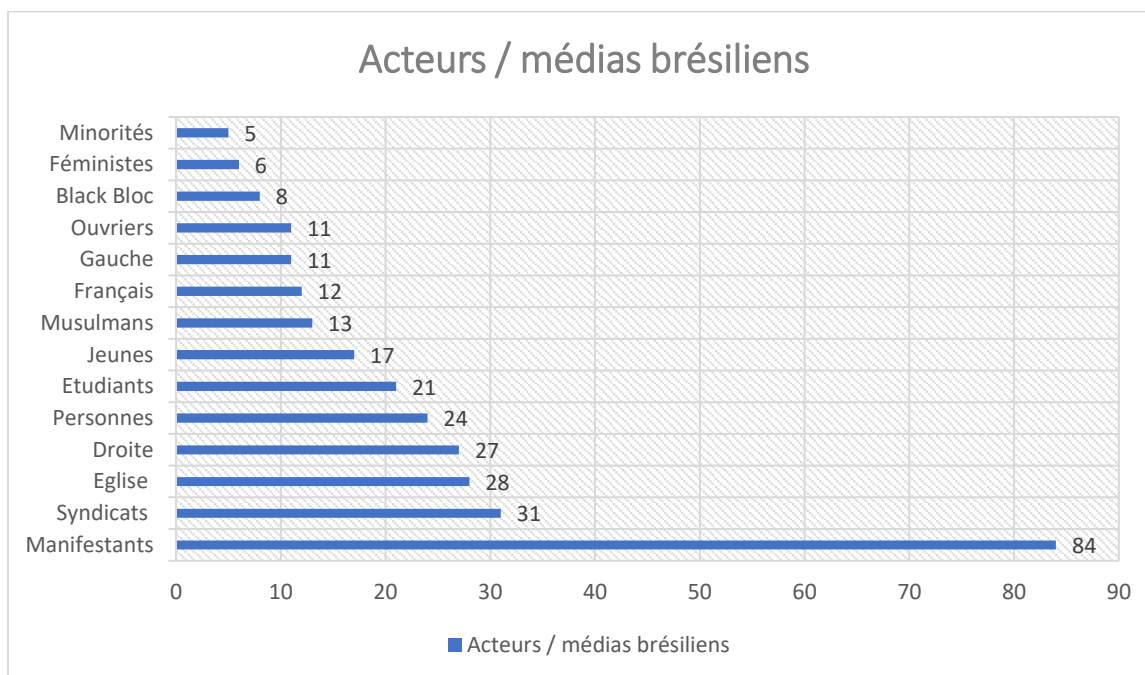
plus vulnérables. Nous pouvons constater que ces deux mouvements sont forts, qu'ils réussissent à rester dans l'agenda des médias, malgré l'image parfois négative qu'ils peuvent donner. Comme l'explique Tartakowsky : « les manifestations des droites ne constituent pas un isolat. Elles interagissent avec toutes celles qui leur sont contemporaines » (Tartakowsky, 2014, p.199). Selon l'auteure, « les catholiques agissent sous le couvert d'organisations chaque fois renouvelées » (Tartakowsky, 2014, p.200), capables de mobiliser des masses. Ou de l'autre côté, comme ce fût le cas du mouvement *Dilma Dehors*, une lutte de « classe contre classe » (Tartakowsky, 2014, p.202), peut aussi être au cœur des médiatisations.

Figure 15 : graphique des acteurs des mouvements sociaux depuis les médias français



Source : notre graphique

Figure 16 : graphique des acteurs des mouvements sociaux depuis les médias brésiliens



Source : notre graphique

4.4.4 Les jeunes, les étudiants, la gauche et les Black Blocks dans *Junho de 2013* et *Nuit Debout*

D'autres acteurs participent à ces rassemblements : les jeunes, les étudiant.es et les *Black Blocs*. Notre analyse *Modalisa* nous a montré que ces quatre catégories d'acteurs font leur apparition en même temps dans les manifestations. Les médias français citent les *Jeunes* 87 fois dans leurs textes. Les journaux ne donnent pas une définition de ce qu'il considèrent comme étant jeune, mais, à partir des métadiscours (sources) et de l'apparence physique de ces jeunes photographiés, nous comprenons qu'ils.elles ont entre 18 et 30 ans. Après l'apparition du mouvement *Junho de 2013*, la Présidente Dilma Rousseff, elle-même engagé dans les luttes sociales et dans la résistance contre la Dictature, s'est prononcée :

« De son côté, Dilma Rousseff s'est voulue plus apaisante. Dans un communiqué, la présidente a affirmé que "les manifestations pacifiques sont légitimes et propres à la

démocratie". "C'est le propre de la jeunesse de manifester", a-t-elle ajouté. Ces mots ont été les premiers prononcés par la présidente brésilienne sur ces manifestations »²²⁵.

Les journaux français classent ce mouvement comme une sorte de forteresse de la jeunesse et des étudiant.es de gauche, mais sur le fond, ils ont conscience que d'autres acteurs en font partie également :

« Deborah sourit. Cette éducatrice de 27 ans salue le sursaut citoyen déclenché dans tout le pays par le mouvement d'étudiants en faveur de la baisse du tarif dans les transports urbains. "Au Brésil, on ne parlait que football et soudain, voilà qu'on parle politique, dit-elle. Le peuple découvre son pouvoir. Beaucoup ne savent pas trop pourquoi ils sont dans la rue, mais ils y sont et c'est déjà une victoire". Plutôt marquée à gauche, la jeune femme s'inquiète pourtant d'un « début de récupération par la droite »²²⁶.

Les journaux ne se trompent pas quand ils parlent d'une récupération de ce mouvement par la droite. On voit déjà quelques signes de la haine que certain.es manifestant.es commencent à nourrir lors de ces manifestations. Les *Etudiants* sont cités 34 fois et la *Gauche* 32 fois. Une autre caractéristique de ce mouvement est que parfois, il est considéré comme étant *non-partisan* (17 occurrences liés à cette revendication si fait un tri-croisé entre *revendication* et *acteur*). Il est considéré parfois comme un mouvement spontané, d'une jeunesse qui n'a pas de position politique très marquée. L'appel à manifester se fait principalement par les réseaux sociaux. Malgré le fait que les appels soient faits par les associations de gauche, nous ne pouvons pas affirmer que, dans le bruit non-mesurable des réseaux sociaux, d'autres groupes de droite ne se mobilisent pas aussi de leur côté.

Ce mouvement, revendiquant les besoins de base du corps, a été représenté comme un mouvement avec des acteurs plutôt violents. Les jeunes et les étudiant.es sont bien souvent associés au stéréotype de la violence : « le stéréotype est ici considéré comme une sorte de représentation que la notoriété, la fréquence, la simplicité ont imposé comme une évidence à l'ensemble d'une communauté (ou d'un groupe à l'intérieur de la communauté) » (Boyer, 2008, p.102). H. Boyer rajoute encore que « il s'agit donc d'une structure sociocognitive figée, dont la pertinence pratique en discours est tributaire de son fonctionnement réducteur et univoque et d'une stabilité de contenu rassurante pour les usagers » (Boyer, 2008, p.102). Comme explique

²²⁵ La contestation sociale enflamme le Brésil, *Le Monde*, 18.06.2013

²²⁶ « On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique, *Libération*, 23.06.2013

l'auteur, ces jeunes ont sur eux une sorte d'emblème, qui veut qu'ils soient prêts à « exploser » et à devenir des corps violents.

La « mauvaise » image d'une jeunesse dans le cadre protestataire n'est pas nouvelle. Selon S. Bordiec, la volonté de dresser contre les jeunes, s'inscrit dans un contexte de peur de la jeunesse urbaine ouvrière, en 1881 et 1882, lors des grèves des écoliers : « à l'heure de la paupérisation des ouvriers et de la légitimation des préoccupations hygiénistes, cette population est jugée particulièrement exposée au "risque" de vagabondage et encline à se montrer défiante envers les autorités (Bordiec, 2018, pp.25-26). En revanche, les mouvements de la jeunesse catholique et d'autres groupes se considérant comme des laïcs, dans l'histoire, ont réussi à se faire considérer comme des groupes plus pondérés, qui bénéficient d'une image moins négative : « à partir des réseaux catholiques et laïcs, des initiatives inédites prises en direction des jeunes apparaissent. Celles-ci se présentent comme plus soucieuses que les précédentes de la spécificité des jeunes dans l'espace social » (Bordiec, 2018, p.26). Les mouvements de la jeunesse, de droite et de gauche, ont réussi, peu à peu à se légitimer dans l'histoire des mouvements. Aujourd'hui ils comptent sur cette image de dynamisme de la jeunesse, mais, le stéréotype de la violence perdure lors de l'analyse de notre corpus.

Nuit Debout n'est pas forcément représenté tout le temps comme un mouvement de jeunes et des étudiants, malgré le fait qu'il soit associé à *Mai 68* :

« Les manifestations ont réuni des travailleurs, des chômeurs et des étudiants, qui ont répondu à l'appel des syndicats et du mouvement étudiant. Ils ont protesté dans plus de 200 villes françaises »²²⁷.

Nous retrouvons aussi l'aspect plus violent liée aux jeunes protestataires de ce mouvement à l'exemple de *Junho de 2013*. La présence des syndicats est importante dans ces *Nuits*. En nombre, les médias brésiliens citent les *Syndicats*, 31 fois et ces apparitions se font principalement lors de *Nuit Debout*, des grèves et des mouvements ouvriers. Les *Jeunes* apparaissent 17 fois et les *Etudiants* 21 fois dans les textes médiatiques et ces acteurs restent liés, principalement, à *Nuit Debout*. La *Gauche* est citée 11 fois et elle fait ses occurrences aussi, en majorité, avec *Nuit Debout*.

Un acteur très présent dans ces rassemblements (*Nuit Debout* et *Junho de 2013*) est le groupe des *Black Blocks*. Ils sont considérés comme des radicaux appartenant à l'extrême

²²⁷ Syndicats et des jeunes protestent contre la réforme de loi de travail en France, *Folha*, 09.03.2016.

gauche. Les journaux français restent sur des descriptions moins détaillées des affrontements entre *Black Blocks* et forces de l'ordre, alors que les médias brésiliens se focalisent davantage sur certains détails de ces actes considérés comme du vandalisme :

« Selon la police, les manifestants d'un groupe d'environ 300 black blocks, membres d'un mouvement d'ultragauche [...] disposaient de techniques pour arracher le béton, le stocker dans leurs sacs-à-dos pour après attaquer les forces de l'ordre, a déclaré le chef de la police de Paris, Michel Cadot »²²⁸. Ces acteurs, selon les journaux brésiliens sont-là pour radicaliser le mouvement et surtout pour agresser les forces de l'ordre. Les *Black Blocks* sont cités 8 fois par les médias brésiliens et 59 par les médias français.

Historiquement, les *Black Bloks* sont apparus à Berlin, en 1980, « alors que les policiers vidaient brutalement des squats de militants du mouvement autonome. Décidés à défendre leur logement, ces militants formeront les premiers Black Blocks – expression lancée par la police allemande – qui affronteront les policiers dans de violents combats de rue » (Dupuis-Déri, 2003, p.74). Pour F. Dupuis-Déri, le *Black Block* est un type de tactique. Ils s'habillent en noir, masquent leur visage et leur fonction est « d'exprimer une présence anarchiste et une critique radicale au cœur d'une manifestation. Ils offrent aussi la possibilité à des militants de mener des actions directes car cette masse dans laquelle ils se fondent leur assure une solidarité politique et protège leur anonymat » (Dupuis-Déri, 2003, pp.74-75).

Enfin, les mouvements *Junho de 2013* et *Nuit Debout*, ont compté avec des acteurs jugés violents et plutôt de mouvements de gauche. Pour finir, d'autres acteurs comme certaines minorités apparaissent aussi dans ces mouvements, surtout comme appartenant à une classe très vulnérable et demandent de meilleures conditions de travail, de logement, de transport, d'éducation et de santé.

4.5 Circulation des discours : entre paroles légitimes et silencieuses

Nous nous intéressons aux sources car « une façon de cerner les enjeux des discours de presse peut être de repérer "au nom de qui" parlent les journaux » (Garcin-Marrou, 2007, p.246). Nous avons remarqué que *les dires et les acteurs convoqués*, dans les mots de Moirand,

²²⁸ Manifestations contre les mesures d'austérité finissent dans la confusion, *Estadão*, 30.04.2016.

n'occupent pas exactement la même place dans les médias analysés des deux pays, malgré le fait qu'ils présentent des similitudes. Dans cette partie nous allons voir que certains discours sont légitimes et d'autres, restent dans le silence.

4.5.1 La suprématie de la parole des acteurs politiques

La parole des acteurs politiques, hommes et femmes, apparaît prépondérante dans nos six journaux : les médias français, avec 100 occurrences (31,8% de textes) et les médias brésiliens avec 49 occurrences (33,1% de textes). Il est important de revenir à Foucault sur cet aspect des discours politiques qui sont les plus légitimes, d'une certaine façon, vis-à-vis des journaux français et brésiliens. Selon Foucault le discours obéit à un ordre. Il obéit à des règles et il est soumis à des conditions et encadré par des institutions.

Le discours des acteurs politiques est hautement institutionnalisé. L'institution du pouvoir de l'État le protège et le légitime. Il s'agit ici de *procédures de contrôle externes du discours*. On est face à une sorte d'*interdit* : « on sait bien qu'on n'a pas le droit de tout dire, qu'on ne peut pas parler de tout dans n'importe quelle circonstance » (Foucault, 1971, p.11). La parole politique, par son institutionnalisation qui lui donne du pouvoir, lui donne aussi une sorte de libre accès à l'expression, alors que ses discours ne sont jamais spontanés, dans le sens où ils sont travaillés à l'avance. Les discours sont courtois et s'insèrent dans une volonté de rassemblement et de d'écoute des manifestant.es, même si l'État n'est pas prêt à céder (comme c'est le cas, principalement, de la *Manif pour tous*). Ces discours politiques ne sont pas pris sous le coup de l'émotion, dans le vif des événement, comme c'est le cas pour les manifestant.es, qui témoignent avec des discours spontanés, moins travaillés alors et qui, pour de nombreux cas, sont nourris par la colère et la révolte.

Ces discours sont les *dire*s de l'État et l'État est souverain car il est « l'agent unificateur de la société dont l'action se situe à la confluence des champs politique, historique et sociétal » (Garcin-Marrou, 1995, p.85) et il a été élu par son peuple. Dans cette optique, seul l'État serait capable de répondre à ces crises sociales. Ses discours aussi sont associés à la *vérité*, à l'exception des discours de la présidente Dilma Rousseff qui ont été pris pour des discours *faux* et *fous*, raison pour laquelle les manifestant.es ont demandé sa destitution : la présidente est une menteuse et elle n'est pas capable de parler raisonnablement (elle a été représentée souvent par les manifestant.es comme dotée de capacités intellectuelles limitées, avec des discours confus).

La vérité du discours politique est aussi associée à la loi, au code, au symbolisme d'*appropriations sociales* de la politique et du faire société. La parole politique est ritualisée. Il y a une façon de s'adresser aux acteurs afin d'obtenir ces *dire*s. Certains, sont inaccessibles et leurs discours viennent de portes paroles ou de *meetings* ouverts à la presse, sans forcément qu'il y ait des interviews « *ping-pong* ».

Quand l'acteur politique se prononce, il a une façon de poser les mots, de respirer, de poser le regard, de positionner ses mains, son buste, son corps. Les lieux d'apparitions complètent ces rituels également : des palais, des bibliothèques, des bureaux administratifs, l'Hôtel de Ville ou si c'est dans la manifestation, ils se positionnent en avant du cortège, comme nous allons voir dans le chapitre 4, avec l'éclairage de Tartakowsky. Ils se trouvent non-loin des éléments symboliques comme des drapeaux, des livres (pour représenter le savoir), de belles architectures (qui renvoient au pouvoir, à la grandeur et à la distinction) et leurs habits sont plutôt neutres et élégants, à l'heure actuelle.

Sur ce dernier point qui peut paraître accessoire, la façon dont les acteurs politiques s'habillent se révèle signifiante. Selon B. Lemire, « le vêtement est politique » (Lemire, 2013, p.72). Leurs « couleurs, leurs formes et leurs matériaux ne sont pas envisagés comme les témoins d'une histoire classique de la culture matérielle : ils sont placés au cœur même des analyses qui tentent de décrypter la construction du politique » (Lanoë, 2021, p.13). C. Lanoë explique que les messages incorporés dans les parures du politique ne sont pas fluctuants, bien au contraire, elles sont frappantes dans le sens de forger une classe politique (par le passé : le recours aux velours, aux broderies, aux perruques, était directement lié à la noblesse et, aujourd'hui : le *smoking* et la robe noir ou bleu-marine renvoient à l'élégance en politique).

En ce qui concerne la politique moderne, Lanoë explique que les femmes éprouvent une certaine difficulté : « parmi les acteurs qui s'emparent de l'habit et de ces parures pour construire un message politique, au sens large du terme, les femmes semblent occuper une place singulière (d'une part) car elles ont été, dans la longue durée, moins présentes dans l'espace public » (Lanoë, 2021, p.21). Ceci pourrait expliquer, aussi, les remarques des manifestants concernant la façon de s'habiller de la présidente Dilma Rousseff, considérée comme peu élégante et non-féminine²²⁹. Il nous semble que la place de la femme en politique, dans ce sens-là aussi, est complexe : si la femme est « trop apprêtée », elle n'est pas prise au sérieux du fait de son image « sensuelle » ou « coquine ». Si « peu apprêtée », elle ne rentre pas dans les normes de la féminité et cela peut générer de sévères critiques.

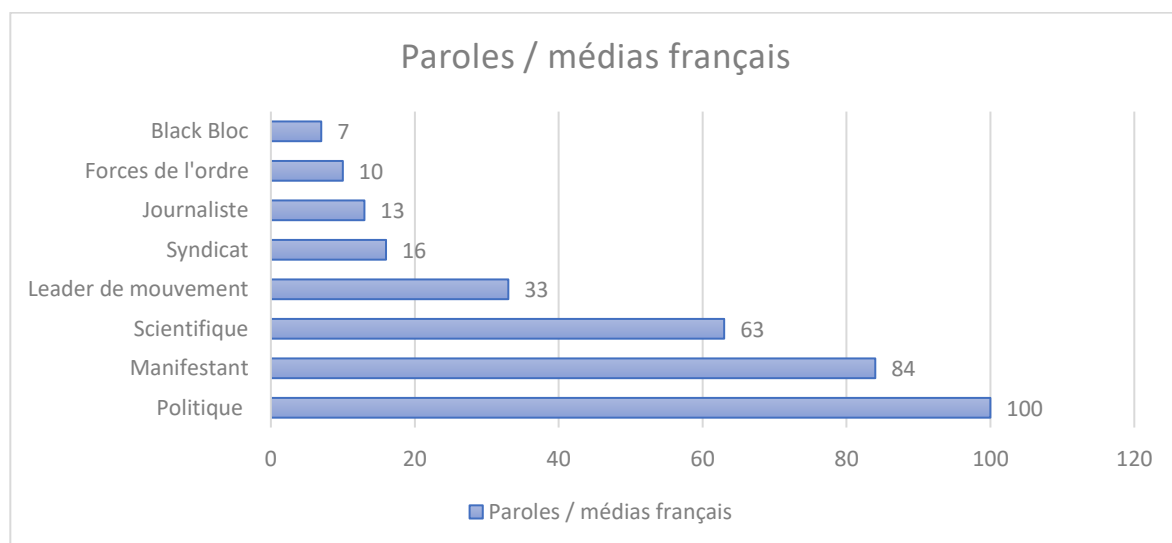
²²⁹ Nous verrons ce point dans les détails en chapitre 4.

Nous justifions l'importance donnée à ces récits politiques à partir de la pensée de B. Lamizet. Selon lui, les pratiques et les institutions sont le miroir politique des sociétés. Elles relèvent du contrat social, du symbolique : « la vie politique théâtralise la vie sociale, en lui donnant les formes, les structures et les logiques d'un ensemble de représentations, dans lesquelles nous pouvons nous reconnaître dans les stratégies, les discours et les mises en scène des acteurs de la politique » (Lamizet, 2011, p.4). Tous les éléments *rituels* dont M. Foucault parle sont réunis : le « beau » discours, les lieux, les éléments symboliques et les parures. Tous ces éléments donnent de la force au discours. La parole politique devient une sorte de solution et « les journaux s'adressent aux personnalités politiques à la recherche d'une réponse immédiate à des problèmes ponctuels ; ils s'intéressent au « comment », dans une logique pratique de question et réponse » (Lima de Braga, 2019, p.63).

La politisation des événements et leur médiatisation place ainsi l'État dans l'obligation de répondre à son peuple et il orbite autour des manifestants tout en ayant un espace de parole plus important. Il est à la fois l'agent agresseur (celui qui est « cause » des précarités) et l'agent « stabilisateur » du chaos. Il se défend, tout en voulant « défendre » le peuple, car l'État c'est aussi le peuple, du fait que les citoyen.nes ont élu leurs représentants politiques.

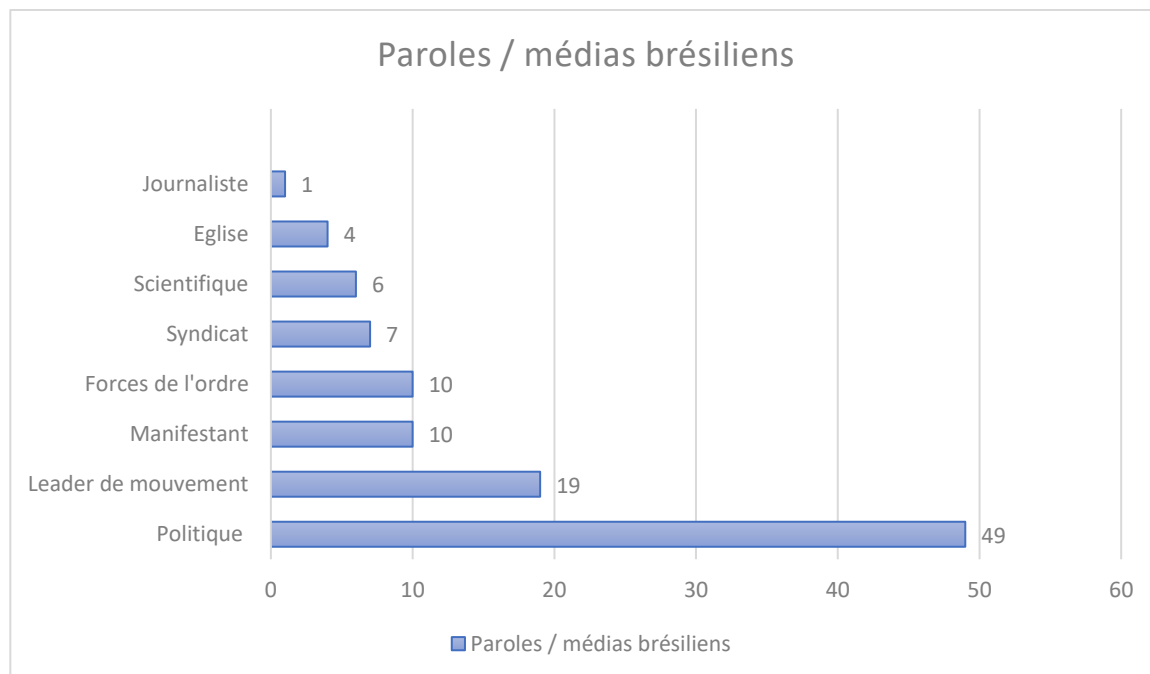
La parole politique est la principale source des journalistes dans ces cas des mobilisations justement pour toutes les raisons précédentes, mais aussi, pour des raisons pratiques et d'accès. Malgré le fait que certains journaux disposent des correspondant.es sur place, lors des mobilisations sociales, les rassemblements ont lieu dans plusieurs villes et les journalistes ne peuvent pas toujours y être présents. Ils peuvent écrire les textes depuis une autre ville mais cela les place dans l'impossibilité de recueillir les mots des manifestant.es. Alors la solution la plus adéquate est de se tourner vers les acteurs politiques, directement ciblés par les événements protestataires. Un autre élément aussi d'ordre de la pratique journalistique sur le terrain est de que les textes, sont dans leur grande majorité, produits par des agences et qui ne sont pas liées au journaliste *flâneur*. Enfin, des conditions d'accès et de pouvoir selon lesquelles « n'importe qui, enfin, ne peut pas parler de n'importe quoi » (Foucault, 1971, p.11) placent ces dires du politique au cœur des récits médiatiques des journaux français et brésiliens.

Figure 17 : graphique de la circulation des paroles depuis les médias français



Source : notre graphique

Figure 18 : graphique de la circulation des paroles depuis les médias brésiliens



Source : notre graphique

4.5.2 La parole du/de la manifestant.e : la quête journalistique pour le témoignage

La parole du manifestant.e ou du/de la leader des mouvements occupe aussi une place importante dans les récits médiatiques des deux pays. 84 articles des médias français comptaient avec les paroles de ces acteurs (Manifestant). Si on parle des propos de Leader de mouvement, nous sommes en face de 33 textes qui apportent ces dires. Du côté des médias brésiliens, le *Leader du mouvement* a plus d'espace de parole que le *Manifestant* : 19 occurrences pour le premier et 10 occurrences pour le deuxième. Le leader renvoie à « l'existence de porte-paroles (qui) est le plus souvent analysée comme une condition indispensable au développement de l'action collective de masse. D'abord, parce que le rôle des leaders est central dans le développement de la protestation » (Agrikolianski, 2020, p.344).

Si on laisse le leader d'un mouvement en dehors de la case manifestant.e comme ce fût notre cas, du fait qu'un leader peut n'être pas présent dans un rassemblement et qu'il représente une forme de pouvoir différent de celui qui manifeste plutôt dans l'anonymat), nous avons en pourcentage, 26,75% des textes français qui ont recherché la parole (du *Manifestant*) qui émerge directement des acteurs qui sont dans la rue. Côté médias brésiliens, 6,7% des textes sollicitent ces dires. Si nous comparons ces données avec les paroles politiques : les médias français sont presque à l'équilibre entre les paroles politiques et celles des manifestant.es. Pour les médias brésiliens, l'espace de parole entre ces deux acteurs présente un écart important.

M. De Certeau expliquait que manifester c'est prendre la parole sous la forme d'un refus : « certes, la prise de parole a la forme d'un refus. Elle est protestation. Nous le verrons, c'est sa fragilité que de ne s'exprime qu'en contestant, de ne témoigner que du négatif. Peut-être est-ce également sa grandeur » (De Certeau, 1994, p.41). Ce qui nous semble très intéressant dans la pensée de De Certeau est que la parole du manifestant est *autre* : « encore aliénée dans la pauvreté de son vocabulaire propre et dans la richesse cohérente du système où elle tente de se faire jour, elle peut devenir l'indice de deux exigences complémentaires, en réalité indissociables : celle de la représentation, celle du pouvoir » (De Certeau, 1994, p.67).

En d'autres termes, la parole du/de la manifestant.e est pauvre dans son vocabulaire : des phrases plutôt courtes, simples et sans forcément utiliser les bonnes normes de politesse et même de grammaire. Les expressions et les parodies sont nombreuses, ainsi que les ironies. Parfois les discours sont confus et multiples. Certains dires ne sont pas basés sur des données statistiques et scientifiques, ils sont émotifs, liés à une nécessité de leurs corps ou une volonté d'imposer leurs doctrines à d'autres corps. Il s'agit de témoignages personnels sur leurs vies

mises en récit avec d'autres témoignages collectifs. Dans ce sens-là ces dires sont aliénés et pauvres, mais dans l'environnement du cadre protestataire dont ils font partie, ils font sens et sont riches au point de nourrir l'événement. Ces discours montent en pouvoir et deviennent la représentation de leur cause.

Nous avons repéré dans notre corpus que les manifestant.es sont des corps qui émergent dans l'espace public, motivés par la militance (convictions), par l'empathie ou simplement par une sorte de curiosité. Ils.elles peuvent venir de différents milieux sociaux et peuvent avoir des origines ethniques différentes. Malgré le fait de poser avec la masse une revendication majeure, chaque manifestant.e amène sa propre cause basée sur son expérience personnelle. Dans ce sens-là, c'est un défi pour les journalistes d'appréhender ces discours et de les traiter alors qu'ils relèvent fortement d'une expérience privée. Les journalistes doivent être capables de comprendre le contexte de façon approfondie pour faire le lien entre ces récits personnels, le contexte politique du pays et la cause défendue par la mobilisation. Au-delà de cette préparation de la part du/de la journaliste, se rendre dans les cortèges nécessite des moyens importants comme le temps du journaliste, qui est de plus en plus réduit du fait de sa charge de travail, ce qui ne rend pas forcément possible d'engager des heures dans l'accompagnement d'une manifestation. Les coûts financiers engendrés par les déplacements de ces professionnels doivent aussi être pris en compte.

Les discours des manifestants sont souvent recueillis par les correspondants, par des envoyés spéciaux ou par des journalistes indépendants présent.es sur les lieux des manifestations. Nous avons remarqué que les manifestant.es pris en considération, principalement, sont les manifestant.es diplômé.es. Mais nous ne pouvons pas affirmer, avec notre méthodologie, qu'un tri des discours recueillis a été opéré par les journalistes et que ceux-ci ont choisi de garder uniquement les récits des personnes diplômées. Il nous semble que les manifestant.es sont pris plutôt au hasard et qu'il s'agit d'une caractéristique de ces mouvements sociaux que d'être composés par des personnes portant cet statut/niveau d'étude. En contrepartie, *Le Monde* s'intéresse beaucoup aux récits « de vie de manifestants issus de différents milieux sociaux (du cadre qui a réussi financièrement à l'habitant de bidonville confronté au chômage, ou à des salaires miséreux et non déclarés) » (Lima de Braga, 2019, p.64).

Si d'un côté la parole politique a du pouvoir et est légitime, la parole du/de la manifestant.e l'est également, principalement pour les journaux français. Elle représente le pouvoir qu'a le peuple de descendre dans les rues et de s'affirmer : « parfois par la parole et par

l'action mais plus souvent encore en formant un groupe de corps visibles, audibles, tangibles, exposés [...] » (Butler, 2013, p.53). Cette parole représente, d'une certaine façon, le peuple en « entier ». Le recueil de ces dires de la rue nous amène à « l'idéal » démocratique enthousiaste inspiré par Kant et à notre notion de journalisme dans cette thèse : où le/la journaliste est un acteur enthousiaste et capable de faire le lien entre les citoyen.nes, à partir de situations d'un quotidien commun, mais aussi de situations hétérogènes et conflictuelles. Il est une sorte d'entité curieuse, qui flâne, qui se préoccupe avec des questions imparfaites du vécu dans des sociétés vivant à l'abri de la démocratie. De ce fait, les journalistes correspondant.es, les envoyés spéciaux et les journalistes indépendants (*freelances/pigistes*) sont les professionnels plus en résonnance avec cette notion d'un supposé journalisme idéal dans notre étude. Nous expliquons cela par le fait qu'ils.elles sont souvent au milieu du peuple, dans les cortèges, en train de recueillir ces témoignages, ces vécus et ces plaintes.

Si nous revenons à la figure du *leader* de mouvement, celui-ci, pour être le porte-parole, s'intéressera davantage à faire grandir le mouvement, cherchera des ressources, sera au point sur les stratégies du mouvement et leur cadrage. Dans le cadre médiatique brésilien, sa parole est plus importante que celle du manifestant dans la mesure où même si le *leader* n'est pas forcément physiquement présent sur les cortèges, il a le pouvoir de porter la parole commune, il.elle est en capacité de parler avec pertinence du mouvement. Les *leaders*, sont accessibles souvent, sur les réseaux sociaux, ce qui simplifie la tâche des journalistes qui ne sont pas présents à la manifestation pour les contacter et avoir un avis sur les mouvements. De même, ces porte-paroles font partie de systèmes complexes d'organisation : « ces organisations de mouvements sociaux sont des structures complexes qui offrent une pluralité de positions de pouvoir et d'influence : responsabilités locales, fédérales, nationales, spécialisation dans un secteur d'action, ou dans une fonction » (Agrikolianski, 2020, p.348). Donc, leur récit représente une parole qui rend compte de la globalité de ces mouvements., Il faut souligner cependant qu'avec l'émergence des Nouveau Mouvements Sociaux (NMS), nous observons « une modification significative et généralisée des logiques de mobilisation » (Chazel, 2020, p.403), y compris dans la fragmentation du pouvoir centré sur *leader*.

4.5.3 La parole savante dans les médias

« *La science* est devenue *les sciences*,
avec le développement des sciences
de la matière, de la vie, de la nature,
de la société »²³⁰

D. Wolton

Le rapport entre science et le public a évolué. Selon D. Wolton, par le passé les choses étaient plus simples en matière de vulgarisation. Pour lui, il avait trois éléments : la science, le public et au milieu la vulgarisation. Cette logique triadique a assuré la transmission des savoirs scientifiques par les biais des journaux, des publications et des livres. Aujourd'hui, ce système prend des allures plus complexes. Nous sommes face à quatre acteurs : la science, la politique, la communication et les publics : « aujourd'hui avec la communication, il s'agit de rendre compte du passage de deux à quatre logiques : le milieu scientifique, la société avec ses intérêts économiques et politiques, le monde de la médiation et les publics aux niveaux culturels et d'exigence croissants » (Wolton, 1997, p.11). Pour Wolton, les discours sur les activités scientifiques ou le recours à la parole savante sont de plus en plus nombreux, mais aussi complexes et parfois contradictoires : « en un mot, si les liens entre science, culture et société sont davantage discontinus, rien ne dit qu'il ne puisse pas y avoir néanmoins une capacité de communication entre eux » (Wolton, 1997, p.14).

Si S. Moirand et E. Veron²³¹ parlent d'une *traduction* de la parole scientifique dans les médias à partir des accidents (du nucléaire) et des polémiques telles que la *Vache Folle* en Europe ou des OGM, ici, nous ne sommes pas dans une logique d'explication de la technique. Les journaux recourent à ces savoirs afin d'avoir une analyse plus approfondie des sociétés en question et de leurs événements inscrits dans l'actualité. Du côté du journalisme français, 63 textes (20% des publications) contiennent au moins un récit *Scientifique* ; Du côté du Brésil, les dires scientifiques sont présents dans 6 textes (4% des publications). Les sociologues, les philosophes, les économistes et les politologues sont les savant.es les plus sollicités. Le journaliste « choisit d'inscrire les dires de la science dans son texte » (Moirand, 2007, p.75) pour dire que ses récits sont vrais, qu'ils relèvent d'un regard scientifique. Les dires de la

²³⁰ (Wolton, D. 1997, p.9)

²³¹ S. Moirand dans *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, et E. Veron dans *Construire l'événement. Les médias et l'accident de three mile island*.

science donnent de la crédibilité. Ils sont incontestables. Les analyses de la science contribuent à expliquer les crises. Ces paroles savantes viennent comme que pour faire une sorte de clé d'analyse entre les manifestants, pris par l'émotion, et les paroles politiques, parfois inefficaces dans la gestion des situations conflictuelles. La parole du/de la chercheuse n'est pas contestée. Elle est là pour éclairer.

Du côté des médias français, le recours à la parole scientifique est plus important que pour les journaux brésiliens. Notre méthodologie et notre cadre théorique nous permettent de conclure que les journaux français, inscrits dans une lignée historique plus littéraire et de résistance, auraient plutôt tendance à avoir un caractère analytique et réflexif, alors qu'au Brésil, les journalistes, inspirés par le modèle américain, et ayant vécu par le passé une intervention militaire importante dans les rédactions, auraient une manière d'écrire plus factuelle qui ne cherche pas forcément à expliquer l'origine des situations conflictuelles. Comme nous l'avons déjà montré, le faible nombre de correspondant.es en France peut aussi justifier ce recours réduit aux paroles savantes, puisque les journalistes brésilien.nes, n'ont pas forcément accès à ces scientifiques basés en France. De la même façon, la parole scientifique n'est pas au cœur des textes produits par les agences, principale source brésilienne de nos trois médias, en ce qui concerne notre thématique des mouvements entre 2013 et 2016.

4.5.4 *Black Blocks* : au cœur des manifestations, mais privés de la parole médiatique

Historiquement, les *Barricades* « transformaient la peur du gendarme en une action collective ; elles rompaient le charme d'une autorité [...] ; elles désenchantèrent une organisation sociale en révélant une fragilité là où l'on supposait la force (De Certeau, 1994, p.35). A ce titre, la barricade constitue, aussi, un « puissant moyen de faire corps et de souder (comparable à celui des occupations d'usines, ultérieures, en ce qu'elles impliquent pareillement la rupture dans les usages convenus de l'espace et du temps et des redéfinitions du groupe). Nous avons perçu que, les *Black Blocks* constituent la version « contemporaine » de ces *Barricades*, en termes d'actions, depuis les médias français et brésiliens, par leur caractère décrit comme violent, et « schizophrène ».

Un groupe *Black Block* « est d'abord un regroupement de plusieurs « groupes d'affinité », une expression très répandue au sein du mouvement « antimondialisation » et qui provient de la tradition anarchiste (Dupuis-Déri, 2003, p.75). Selon cet auteur, il ne faut pas se tromper, car tous les *Black Blocks* ne sont ni anarchistes et/ou des anarchistes violents : « il

s'agit là d'un amalgame fallacieux qui laisse dans l'ombre trois faits importants : toutes les idéologies politiques et mêmes religieuses ont su justifier la violence de leurs partisans lorsque cela leur convenait ; l'anarchisme compte beaucoup de partisans non-violents » (Dupuis-Déri, 2003, p.75). Sur le profil de ces groupes, « il semble qu'ils soient plutôt jeunes (autour de la vingtaine, avec des écarts jusqu'à quinze et cinquante-cinq ans) et souvent étudiants, mais tout en ayant une expérience militante » (Dupuis-Déri, 2003, p.76) et « de nombreuses femmes participent à l'organisation des Black Blocs » (Dupuis-Déri, 2003, p.76). En ce qui concerne la gouvernance, « tout comme les groupes d'affinité qui le composent, (il) n'a pas de "chef" qui distribuerait les rôles à chacun et imposerait les objectifs collectifs » (Dupuis-Déri, 2003, p.76). Les justifications du recours à la violence sont multiples, mais celui du point de vue économique et politique, « l'action directe violente est perçue comme un moyen efficace et simple de critiquer le capitalisme et l'État libéral illégitimes car fonctionnant sur des modes autoritaires et hiérarchiques eux-mêmes violents » (Dupuis-Déri, 2003, p.77).

Le *Black Block* est un acteur qui apparaît à plusieurs reprises dans certains mouvements, principalement celui de *Junho de 2013* et *Nuit Debout* (en France, la dénomination *casseurs* a été employé également par les médias français), en contrepartie, le droit de parole de ces groupes est restreint, voire inexistant. Du côté des médias français, ils apparaissent dans 7 textes. Du côté des médias brésiliens, aucun droit de parole n'a été donné à ces groupes ce qui nous amène à : la presque complète absence d'une parole des auteurs des violences.

À quelques rares exceptions près, « les journaux ne citent jamais les propos de ces auteurs, comme s'ils voulaient éviter d'adopter leur point de vue » (Garcin-Marrou, 2007, p.247)²³². Aussi bien au Brésil qu'en France, ils sont associés plutôt à des jeunes pratiquant des actes violents et de vandalisme et qui ne font pas partie des manifestations légitimes. Mais si les discours de la presse accusent ces jeunes tout en leur donnant une mauvaise image, elle doit être comprise dans son contexte : « les discours de presse sur les violences doivent donc être interrogés au regard des conceptions de l'État et de la société qui les sous-tendent » (Garcin-Marrou, 2007, p.24). Si la presse a du mal à parler et à réfléchir sur cette violence, c'est un signe de qu'elle-même est régie par des normes culturelles et sociétales pour lesquelles cette violence est inacceptable, sans forcément chercher les raisons pour lesquelles ces jeunes (et moins jeunes) se servent de la violence pour manifester. Dans cette perspective, « entre

²³² L'étude de Garcin-Marrou est dans une perspective des représentations médiatiques des jeunes de la banlieue française, mais ses propos peuvent nourrir cette thèse en ce qui concerne ces jeunes intégrant les *Black Blocs*.

tolérance et intolérance, prévention et répression, les journaux penchent, de façon dominante, vers le second terme des alternatives » (Garcin-Marrou, 2007, p.24).

Les jeunes sont associés par la presse française et brésilienne à la violence. Concernant le territoire, dans quelques passages, ces jeunes ont été associés aux banlieues et aux favelas :

« *Après 8h de travail de nuit, Elizabeth se prépare à aller manifester contre les dépenses de la Coupe du Monde au Brésil et revendiquer de meilleurs services publics. Cette technicienne en laboratoire gagne 350 euros par mois et elle vit toujours chez son père, dans une favela au nord de Rio de Janeiro. Elle est adepte des Black Blocks, un mouvement d'inspirations anarchiste selon lequel la société ne peut pas s'améliorer de façon pacifique [...]* »
« *Pourquoi l'État a le droit de déloger des citoyens de leurs maisons pour y installer des parkings à côté des stades ? Les gringos [les étrangers] ont le droit de garer leurs voitures en sécurité, mais les brésiliens n'ont pas le droit de se loger* », explique Elizabeth. Les méthodes des Black Blocks, sont massivement condamnées par la société brésilienne. En 2013, ils ont cassé des banques et brûlé des bus »²³³.

Sur cet extrait d'un reportage vidéo de deux minutes et demie, *Le Monde* nous amène à l'intimité de la chambre et de la maison, placée dans une *favela* à Rio de Janeiro, de la jeune Elizabeth (sans mentionner son âge). Nous accompagnons sa préparation pour aller à la manifestation et ses raisons d'avoir intégré les *Black Blocks*. Les récits de la jeune femme humanisent le groupe, dans le sens où ils sont là eux aussi pour manifester et principalement pour défendre les manifestant.es quand les forces de l'ordre rentrent en confrontation avec eux.

Nous sommes face à une jeune fille très pauvre, mais qui, malgré cela, a l'air de croire à des jours plus égalitaires par la force de la rue (pas seulement au le sens de la violence). Malgré le fait que *Le Monde* associe ce groupe à des violences, cette vidéo est l'un des rares exemples où un.e membre de ces groupes a le droit d'exposer ses convictions et de montrer que n'importe quel mouvement (y compris la *Manif pour tous* qui a eu des épisodes très violents avec la police) peut avoir recours à des violences à différents moments²³⁴. Sur cette capture d'écran, Elizabeth a une position corporelle plutôt à l'aise, mais qui renvoie aussi à une sorte d'abattement. La jeune fille, portant des vêtements simples et masquée, explique comment elle se prépare pour manifester. Sa chambre est humble. Le lit n'est pas double et la couverture est lilas avec des petits dessins, caractère qui renforce encore plus le jeune âge de cette femme. Sur

²³³ Rencontre avec une Black Block carioca opposée à la tenue du Mondial, *Le Monde*, 06.06.2014 (reportage vidéo)

²³⁴ Nous ne légitimons pas la violence dans cette thèse. Nous essayons de comprendre les mécanismes qui la représentent (sans forcément rentrer dans la problématique d'ordre sociologique en-lui-même). En d'autres termes, nous questionnons aussi le rapport entre ces violences et les médias.

le côté de son lit, nous pouvons repérer un scapulaire, signe de que cette jeune femme est de tradition catholique.

Figure 19 : l'image d'une Black Block dans Le Monde



Source : capture d'écran d'*Elizabeth* / Rencontre avec une Black Bloc carioca opposée à la tenue du Mondial, *Le Monde*, 06.06.2014.

E. Solano, chercheuse au Brésil des mouvements sociaux et spécialiste des *Black Blocks*, explique que le *Black Block* est « un réflexe, un symptôme éloquent, d'un modèle social et politique non satisfaisant, qui déplaît et qui déçoit [...] Peut-être la violence des vitres cassés est-elle la provocation dont nous avons besoin pour commencer, un débat honnête et nécessaire sur les violences quotidiennes » (Solano, Paes Manso, Novaes, 2014)²³⁵.

La parole des forces de l'ordre est aussi reprise 10 fois dans les textes médiatiques français et brésiliens. Leurs déclarations font mention à deux sujets : le nombre de manifestant.es d'une manifestation et la violence des *Black Blocks* ou des manifestant.es en général. La parole de la police a plus de poids que celle des *Black Blocks*, en nombre, mais aussi en légitimité, car placés du côté du pouvoir de l'État. Cette institution le protège des violences, ce qui légitime les actes violents du service de l'ordre. D'autres paroles circulent également, comme celles des syndicats qui font le décompte du nombre des manifestant.es et aussi des

²³⁵ Version numérique du livre *Mascarados : A verdadeira historia dos adeptos da tática Black Bloc*. Chapitre 1 : La recherche.

revendications que les mouvements portent. Dans les médias français, nous avons 16 occurrences ; les médias brésiliens, 7 occurrences. Pour finir, les journalistes sont eux aussi parfois une source qui relaye des informations. En France, des journalistes en tant que source ont été sollicités 13 fois. Au Brésil, 1 fois.

Sur cette partie nous avons montré l'importance des sources dans les récits médiatiques et, principalement la suprématie de la parole des acteurs politiques. La partie suivante traitera de l'image et des corps humains photographiés par les médias français et brésiliens.

4.6 L'image et le corps

Comme nous l'avons déjà démontré dans notre méthodologie et notre cadre théorique, l'image est partout et elle est associée à la création même de l'être humain, sous l'angle de la religion. Dans l'histoire des sciences, quelques philosophes ont essayé d'expliquer ce « phénomène », ce reflet, cette représentation, cette communication, cette reproduction de la réalité. La photographie, pour R. Barthes, est une sorte d'objet qui reproduit une scène pour l'éternité : « ce que la Photographie reproduit à l'infini n'a eu lieu qu'une fois : elle répète mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement » (Barthes, 1980)²³⁶. L'image et la photographie que nous étudions est celle des médias, « l'image envahissante, l'image omniprésente, celle que l'on critique et qui fait en même temps partie de la vie quotidienne de chacun, c'est l'image médiatique » (Joly, 2009)²³⁷.

Le corps est aussi un objet qui suscite curiosité et réflexion, depuis longtemps. Nous avons vu que sa construction est apprivoisée par l'histoire et les normes culturelles. Selon Foucault, le corps est constamment soumis à des mécanismes de redressement afin incorporer ces normes. Pour Le Breton, l'existence de l'homme est corporelle et il est le support du sujet. Le corps produit continuellement du sens. Notre objectif dans l'étude de ces images, ces photos de presse est de comprendre comment se construisent les cadres qui donnent du sens à ces corps lors des mouvements sociaux de *l'autre*. En contrepartie, dans cette partie, nous n'allons pas procéder avec une analyse sémiotique d'images. Notre analyse reposera sur une approche quantitative. L'analyse sémiotique des images est placée au chapitre 4, lors de notre analyse qualitative. Mais certains traits d'analyse qualitative sont d'ores et déjà présents quand l'auteure le juge nécessaire.

²³⁶ *La chambre claire*. Partie 1.

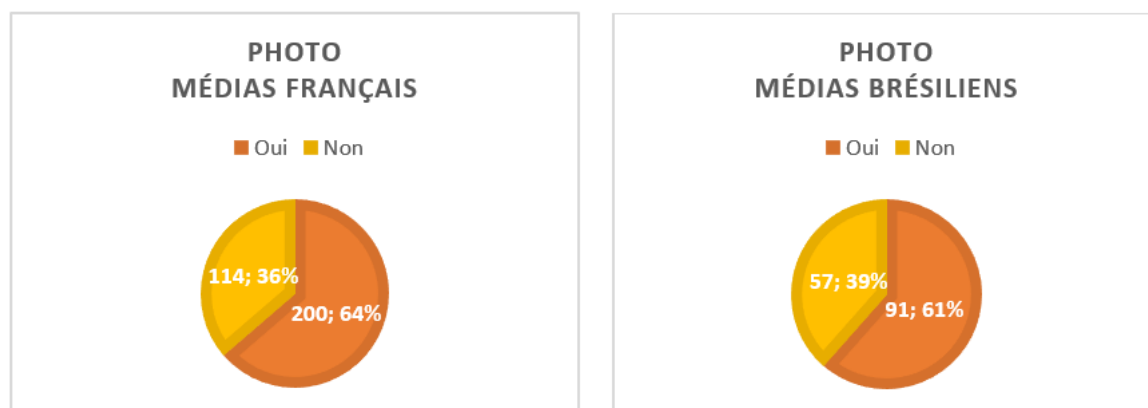
²³⁷ Partie : Qu'est-une image ? 1.1 L'image comme image médiatique.

4.6.1 La photographie dans les journaux : un élément central

Comme l'affirmait M. Joly, l'image est omniprésente. Dans notre corpus, de nombreux articles sont accompagnés d'une photo ou plus (parfois, certains articles sont accompagnés d'une galerie photo). Du côté des médias français 200 articles présentent une photo ou plus, ce que représente 64% de textes. Du côté des médias brésiliens, 91 articles ont au moins une photo, ce que correspond à 61% des textes. De ce fait il existe un équilibre entre médias français et brésiliens en ce qui concerne le recours aux discours en image. La plupart des textes les plus denses sont accompagnés d'au moins une photo. Les textes très ponctuels et moins longs, souvent ceux d'agences, apparaissent sans photo, à l'exception des occasions où le journal a voulu faire une galerie photo sans forcément avoir un texte long qui l'accompagnerait. Comme nous l'avons déjà mentionné, la production de ces photographies est presque en entier le fait des agences, principalement l'AP, l'AFP et *Reuters*.

Le nombre important de photos dans ces mouvements renforce l'idée de que les journaux se servent de l'image pour produire du sens, indépendamment des origines (France ou Brésil) et des positions politiques. Ces photos ne sont pas forcément celles de la manifestation dont le texte parle, mais elles l'illustrent, elles nourrissent et font vivre une représentation déjà existante dans l'imaginaire des manifestations. Il y a pourtant une envie des journaux de dire que c'est vrai et que *ça a été* dans les mots de Barthes. C'est par le biais de ces images aussi que nous pouvons percevoir ces corps, comment ils sont, comment ils se portent, comment ils habillent, dans quel endroit ils manifestent ? Comment est la France, le Brésil ? Fait-il chaud ou froid ? Fait-il jour ou nuit ? Comment j'interprète le rapport de ces manifestant.es avec les manifestant.es de mon pays ? Discours et images sont-ils complémentaires, font-ils sens ?

Figure 20 : graphiques du nombre des photos dans les médias français et brésiliens



Source : nos graphiques

L'image médiatique de ces photos « vend » aussi ces textes car elles sont souvent « attirantes ». Elles comportent des masses de gens ou si elles font un focus sur un ou quelques manifestant.es, elles sont souvent symboliques et/ou chargées d'émotion. Enfin, le texte a besoin de ces images aussi bien que les images ont besoin du texte. Là où le texte « épuise » le sens, l'image prend le relais. Les photographies se concentrent sur les corps, peu d'images sans la présence des corps ont été repérées : dans les médias français, 5 photos de drapeaux, 3 photos de monuments, 1 image de la ville et 1 photo d'une plage ; dans les médias brésiliens, 6 photos de monuments divers.

Alors, notre première hypothèse : *qui part de l'idée que la représentation des mouvements sociaux français et brésiliens s'ancre, principalement, sur la question du corps et qu'en particulier, les photographies de ces corps et les discours offrent une identité, un imaginaire et en définitive une incarnation d'un mouvement donné*, se confirme complètement.

L'analyse quantitative nous montre que dans un ensemble de 200 textes avec photos, seulement 10 photos ne se focalisent pas sur les corps. Du côté des médias brésiliens, sur 91 textes avec photos, seules 6 photos nous montrent des monuments. Nous allons voir dans la partie qualitative la question de l'imaginaire et de l'identité, mais le quantitatif est déjà révélateur de l'idée que le corps est le point de départ de la construction des identités collectives. Tout autre objet, le territoire – seul – en lui-même ou un seul texte de dépêche, sans photo, n'est pas suffisant dans ces médias pour la construction du sens des mouvements sociaux. Nous sommes face à une sorte de : *voyez, ils.elles sont-là. Regardez comment ils.elles manifestent*,

comment ils.elles se portent. Mais, il est important de préciser que toute sorte de corps comptent dans cette analyse : le corps des politiques, des scientifiques, entre autres corps et ceux-ci ne rentrent pas dans la case *corps collectif/individuel* car ils ne sont pas des manifestant.es, mais ils apparaissent dans ces textes, représentant aussi ces mouvements. C'est la raison pour laquelle, dans la partie suivante nous retrouverons un nombre moins important de photos liées exclusivement aux corps des manifestant.es (*forts* ou *fragiles* / *souverain* ou *faible*).

4.6.2 Corps collectifs souverains et corps individuels fragiles

Le corps collectif est capital dans la représentation des manifestations. Il permet la vision d'ensemble du rassemblement. Il donne également la mesure de la taille, de la puissance et de légitimité de la foule qui descend dans la rue au nom du peuple. Le corps collectif impressionne. De nombreux articles mentionnent cette masse de manifestant.es dans leurs titres afin d'attirer l'attention des lecteurs.trices. Le corps, en masse, suscite des réactions différentes : des aversions (dans une lignée de Le Bon et de Tarde) et/ou des sentiments d'appartenance : lutter pour ses droits et participer activement à l'histoire. Ces corps sont accompagnés de différents adjectifs qui essaient de les rendre compréhensibles.

Le corps individuel est lié à l'envie des médias en regarder de plus près l'un des membres d'un rassemblement dans le but de voir cette chair qui est en souffrance ou qui tout simplement refuse une situation dans laquelle elle ne se sent pas à l'aise. Il s'agit d'une envie médiatique de comprendre pourquoi ce corps occupe la rue. Il s'agit de dévoiler les yeux, la bouche, de voir son message sur une banderole. Et principalement quel sens ce corps nous donne. Ces corps communiquent des informations précieuses sur ce qui est le plus important dans une société : les besoins de base, les changements dans les politiques publiques ou une nouvelle posture face à de nouvelles manières d'être corps.

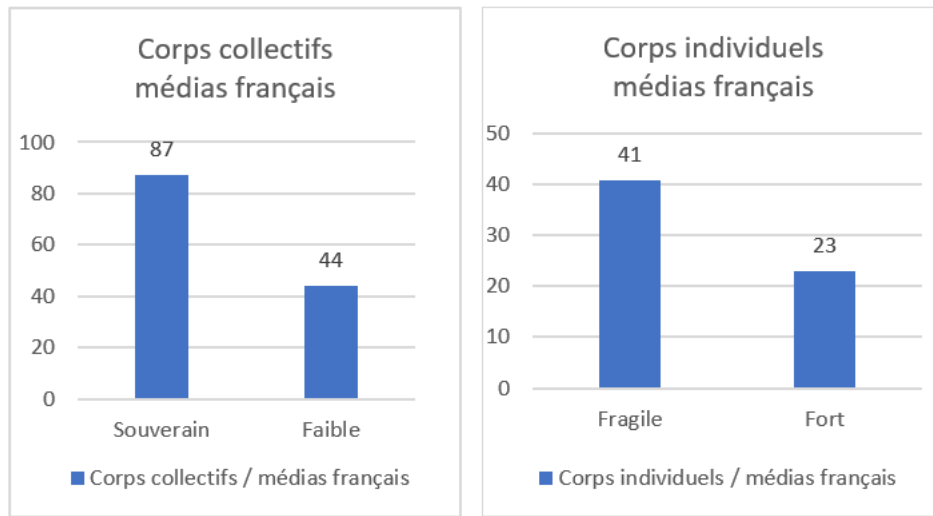
Si nous revenons à notre troisième hypothèse : *nous croyons qu'en tant que masse le corps est représenté comme fort, comme souverain. Décortiquée, cette masse, en tant qu'ensemble que corps individuels, dévoile des corps vulnérables et souffrants.* Cette hypothèse se confirme, mais doit être nuancée.

Du côté des médias français, les *corps collectifs* en tant que masse *souveraine*, font 87 apparitions, alors que les *corps collectifs* en tant que *faiblesse* apparaissent 44 fois. En ce qui concerne les *corps individuels*, ils sont *fragiles* sur 41 occurrences et *forts* sur 23 occurrences.

Du côté des médias brésiliens, les *corps collectifs* en tant que masse *souveraine*, font 66 apparitions, et les *corps collectifs* en tant que *faiblesse*, apparaissent 30 fois. Concernent les *corps individuels*, ils sont *fragiles* sur 27 occurrences et *forts* sur 15 occurrences.

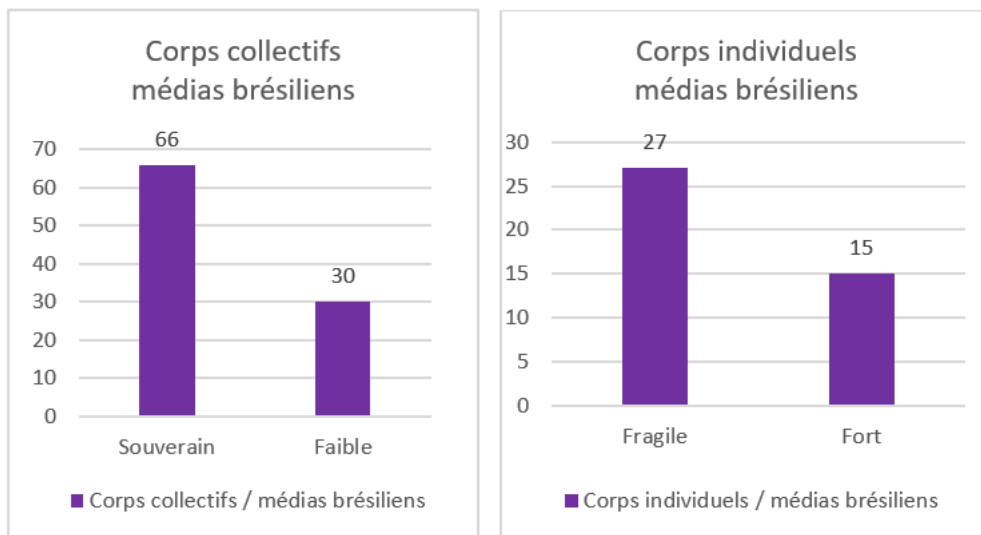
Ces nombres nous amènent à confirmer l'image des corps collectifs souverains lorsque le peuple gagne la rue : « le rassemblement est déjà une affirmation politique performative, même s'il précède – ou laisse de côté – tout acte de parole » (Butler, 2013, p.60). Ces performances sont souveraines car elles mobilisent les masses. De nombreux corps sentent la nécessité de sortir de chez eux et d'occuper la rue avec d'autres corps afin de lutter pour leurs droits ou leurs convictions, indifféremment des positions politiques. Ces manifestant.es savent que la réunion avec d'autres corps fait parler d'eux et leur donne de la visibilité. Enfin, le caractère de groupe, de masse, de réunion attire l'attention des médias, ce qui, à la suite de l'étude de ce corpus, nous permet de conclure que les médias, préfèrent représenter ces manifestations avec des corps collectifs. Ceci est confirmé par l'analyse qualitative puisque nous observons qu'une foule à partir des nombres et des adjectifs qui la catégorisent prend un caractère plus ou moins impressionnant. Comme nous avons vu avec J. Butler dans notre cadrage théorique, du fait de leur légitimité à élire ou faire tomber des régimes, ces manifestant.es réunis, en tant que peuple, ont tendance à être représentés par les médias comme des corps souverains.

Figure 21 : graphiques de la représentation des corps collectifs et individuels dans les médias français



Source : nos graphiques

Figure 22 : graphiques de la représentation des corps collectifs et individuels depuis les médias brésiliens



Source : nos graphiques

Mais, ces résultats sont à nuancer, comme nous allons voir dans les paragraphes, dans lesquels nous nous focaliserons sur les quatre mouvements : *Junho 2013*, *Fora Dilma*, *Manif pour tous* et *Nuit Debout*.

4.6.3 Les corps dans *Junho 2013*, *Fora Dilma*, la *Manif pour tous* et *Nuit Debout*

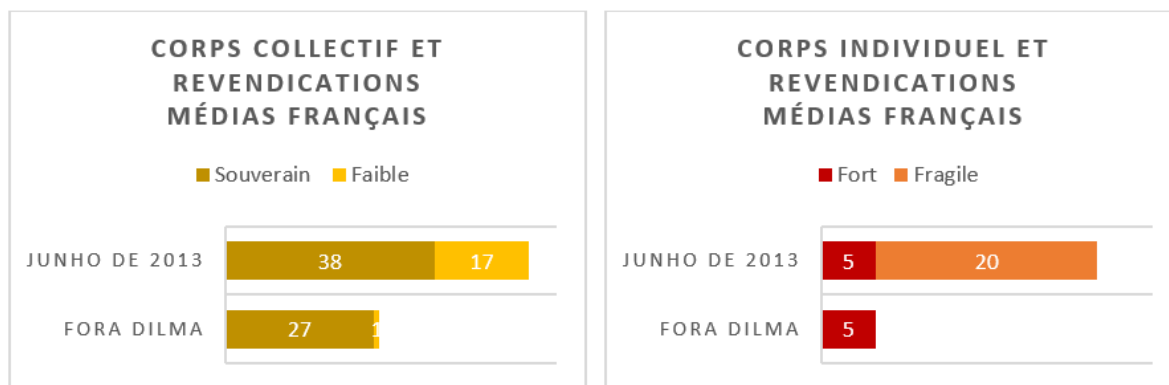
Si on regarde l'ensemble de notre corpus, les résultats de l'analyse quantitative nous montrent que les médias français et brésiliens ont tendance à représenter plutôt les mouvements sociaux avec des corps souverains lors des prises de vue du collectif et de manière plus fragile quand il s'agit de montrer un corps individuel. Cela est cependant à nuancer. Nos résultats montrent une tendance et non une pratique systématique. Les corps collectifs sont aussi représentés comme faibles et les corps individuels peuvent aussi être représentés comme forts et uniquement comme forts. Cela nous amène à une partie de notre deuxième hypothèse qui suppose :

[...] *que si d'un côté les médias français et brésiliens ont des écarts et des tensions dans leurs manières de représenter ces mouvements internationaux, de l'autre, ils se rassemblent dans la manière de représenter certains corps selon la cause qu'ils défendent [...].*

En tant que corps collectif et individuel photographiés, médias français et brésiliens, ont eu des pratiques assez semblables dans la représentation de ces corps. Sans rentrer dans l'analyse qualitative, ici nous voudrions parler de l'aspect quantitatif de quatre mouvements : *Junho 2013*, *Fora Dilma*, *Manif pour tous* et *Nuit Debout*.

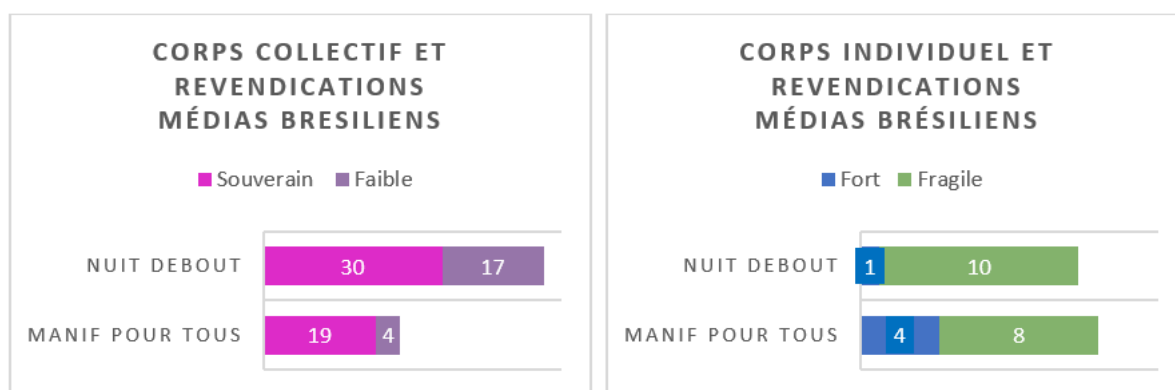
- Le mouvement *Junho de 2013* a été représenté avec des corps collectifs *Souverains* dans 38 textes. Mais, 17 textes montrent des corps collectifs dans un état *Faible*.
- Les corps individuels de *Junho de 2013* apparaissent sous forme *Fragile* dans 20 textes et *Forte* dans 5 articles.
- Le mouvement *Fora Dilma* apparaît dans 27 occurrences avec des corps collectifs *Souverains* et seulement 1 épisode de corps *Faibles*.
- Les corps individuels de *Fora Dilma* sont représentés uniquement comme étant des corps *Forts*.
- Le mouvement la *Manif pour tous* réunit 19 articles avec des corps collectifs *Souverains* et 4 avec des corps collectifs *Faibles*.
- Concernant les corps individuels de la *Manif pour tous*, 4 textes nous montrent des corps *Forts* et 8 des corps *Fragiles*.
- Le mouvement *Nuit Debout* nous montre des corps collectifs *Souverains* sur 38 textes médiatiques. Ils apparaissent sous forme *Faible* 17 fois.
- En ce qui concerne les corps individuels, *Nuit Debout* a été représenté avec des corps individuels *Fragiles* dans 10 textes. Le corps individuel *Fort* est apparu dans 1 seul article.

Figure 23 : graphiques des tris-croisés corps collectifs et individuels et les revendications depuis les médias français



Source : nos graphiques

Figure 24 : graphiques des tris-croisés corps collectifs et individuels et les revendications depuis les médias brésiliens



Source : nos graphiques

Ces données quantitatives nous amènent à confirmer notre hypothèse sur la façon dont les médias français et brésiliens représentent ces mouvements : avec des corps collectifs plutôt souverains et des corps individuels faibles. Selon notre hypothèse, cette représentation est aussi en lien avec la cause défendue par ces mouvements sociaux. Si nous prenons le mouvement *Fora Dilma*, nous voyons que le mouvement n'est représenté quasiment que par des corps collectifs et individuel forts.

Nous expliquons ce fait par les stratégies de ce mouvement, qui a cherché à être un mouvement bien organisé, synchronique, festif et sans recours à la violence physique. Étant considéré comme de droite, les *Black Blocks* ne se sont pas invités à ces rassemblements, générant moins des scènes « d'émeutes » entre police et manifestant.es. Il s'agit aussi d'un investissement des médias français à montrer un mouvement sans violences et qui demande la sortie de la présidence Dilma Rousseff, considérée comme une menteuse faisant partie d'un parti politique corrompue. Si d'un côté le mouvement devient légitime par son aspect sans violences physiques, d'un autre côté les médias français le dénoncent aussi, en montrant le côté pervers de ces manifestations contre les politiques d'égalité, menées au Brésil pendant les années de gouvernement de Lula da Silva et Dilma Rousseff.

Si du côté français, le mouvement considéré comme de droite, *Fora Dilma*, a été représenté surtout avec des corps collectifs et individuels forts et souverains, du côté des représentations médiatiques brésiliennes, nous pouvons repérer des corps individuels fragiles dans la *Manif pour tous*. *G1* a été l'unique média à montrer des corps fragiles et violents lors de ces rassemblements dit de droite. Sur l'article *La France anticipe [le vote du projet] le projet sur le mariage gay ; des manifestants sont arrêtés*, publié sur *G1*, le 15 avril 2013, signé par *Reuters*, nous sommes face un texte plutôt court, mais avec des discours qui montrent que la police a arrêté des manifestants contre le mariage pour tous. En revanche, les discours ne parlent pas des violences.

Nous repérons ces violences, dans cet article, par la publication de deux photos de l'AFP, où deux manifestants sont agressés par la police, ce qui nous amène à entrevoir une forme de violence policière gratuite vis-à-vis ces manifestants qui selon les récits médiatiques n'étaient pas forcément agités. Sur la première photo, la légende dit que « *Un manifestant est arrêté lors de la manifestation à Paris. Le vote final du projet de loi permettant le mariage gay aura lieu la semaine prochaine*²³⁸, sur la deuxième, *un français appartenant au groupe anti-mariage gay « hommen » est arrêté par la police pendant le blocage d'une rue à Paris* »²³⁹.

²³⁸ La France anticipe le projet sur le mariage gay ; des manifestants sont arrêtés, *G1*, 15.04.2013, photo : Kenzo Tribouillard/AFP.

²³⁹ La France anticipe le projet sur le mariage gay ; des manifestants sont arrêtés, *G1*, 15.04.2013, photo : Kenzo Tribouillard/AFP.

Figure 25 : deux photos des corps individuels et fragiles du mouvement



Source : La France anticipe le projet sur le mariage gay ; des manifestants sont arrêtés, G1, 15.04.2013, photos : Kenzo Tribouillard/AFP.

Le texte ne nous donne pas d'information précise concernant ces violences policières et la fragilité de ces corps. En plus, l'environnement des manifestant.es est plutôt pacifique : nous voyons les manifestants (et nous supposons qu'il ne s'agit que d'hommes) assis par terre et sans vêtement sur le haut du corps, alors que cette manifestation se déroule dans une période où il ne fait pas spécialement chaud en France. Ce n'est que par le biais de la légende de l'une des photos que nous comprenons que la police agresse les manifestants parce qu'ils ont bloqué une rue de Paris.

En ce qui concerne encore la performance de ces acteurs, nous voyons qu'il s'agit d'une sorte d'imitation, plutôt dans le sarcasme, du groupe féministe *Femen* : le torse nu avec des écritures en noir. Sur la première photo, le manifestant porte le message *le peuple dit non* [au mariage pour tous]. Une autre photo publiée le 18.05.2013, sous le titre de *La France promulgue la loi sur le mariage gay*, aussi sur G1, montre plusieurs manifestants, tous hommes torses nus avec des écritures noires sur leurs torses (telles que : *France résistance* et *Trahison*), sous le nom d'un groupe intitulé *Hommen* (afin d'ironiser sur les *Femen*). Cependant les discours médiatiques brésiliens ne font pas le lien entre violence physique et les manifestants. Sur ce dernier texte, on parle juste d'un *incident* entre forces de l'ordre et manifestants.

Concernant le genre, aucune description physique des manifestants hommes de la *Manif pour tous* n'a été faite, alors que lors des médiatisations de G1 des performances des *Femen* en France, le physique des femmes a fait l'objet d'une l'attention spéciale de ce média dès leurs titres, comme par exemple : *Une militante des Femen « se pend » en faisant du topless pour*

recevoir le président iranien²⁴⁰ et Une militant à moitié nue est arrêtée lors d'une manifestation à Paris²⁴¹. Enfin, l'acte des femmes d'enlever les vêtements, d'être à torse nu et de montrer leurs seins est décrit par *GI*, alors que les mêmes performances du groupe *Hommen*, composé d'hommes, n'est jamais décrit par *GI* ; il passe entièrement inaperçu. Il s'agit de manifestants comme les autres et le fait d'enlever les vêtements n'a pas choqué *GI*. Aucune référence à l'ironie de *Hommen* avec *Femen* n'a été commentée par ce média.

Nous avons l'impression de que pour *GI*, cette ironie s'agissant de l'humour, fait partie du répertoire parodique de la *Manif pour tous* : *Femen/Hommen*, *Mariage pour tous/Manif pour tous* et Brigitte Bardot/Frigide Barjot. Nous avons fait cette parenthèse avec la *Manif pour tous* ici, car nous voudrions montrer que les corps individuels faibles de ce mouvement, lui donnent une sorte de pouvoir, contrairement à d'autres, qui montrent les corps dans un état de souffrance. Ce sont des corps agressés malgré le fait qu'ils ne provoquent pas les forces de l'ordre et l'environnement aux alentours le prouve : les manifestants sont assis et pacifiques. En d'autres termes, la fragilité de ces corps individuels les met dans une position d'avantage, alors que sur d'autres mouvements, la fragilité les expose à la précarité et à la vulnérabilité (*Junho de 2013* et *Nuit Debout*).

Enfin, dans cette partie nous avons montré qu'il existe des tendances à représenter ces mouvements sociaux lors de la prise de vue des corps collectifs et individuels. Mais, ces tendances sont à relativiser avec les revendications que chaque mouvement porte. Si d'un côté la souveraineté des corps collectifs donne de la puissance à ces mouvements, les corps individuels révèlent leurs souffrances, leurs fragilités, à l'exception de la *Manif pour tous*, pour qui le mécanisme de fragilité est un opérateur, aussi, de puissance du mouvement : un État qui trompe le peuple français avec un projet de loi et qui l'agresse, alors que les manifestants sont pacifiques.

²⁴⁰ Publié le 28.01.2013, *GI*.

²⁴¹ Publié le 03.07.2013, *GI*.

4.7 La manifestation : de la violence à la fête

4.7.1 Des manifestations ou des mouvements sociaux ?

Dans cette partie nous allons voir quelle est la nature attribuée à ces événements et comment les médias classent ces mouvements sociaux. La première chose est qu'ils ont principalement l'appellation de *manifestations* dans les médias français (253 occurrences) et brésiliens (126 occurrences). D'autres synonymes ont été repérés (ex. : *rassemblements* et *protestations*) mais en quantité moindre que celle de *manifestations*. Cette observation s'est faite au début de cette étude lors de notre recherche sur *Europresse*, où peu de résultats ont été trouvés avec d'autres mots-clés avec d'autres dénominations, ou sinon, directement sur les sites internet des médias. Il nous semble que le mot *manifestation* est plus juste et mieux approprié pour les journaux car la manifestation est l'un des piliers d'un mouvement social (un mouvement social est composé de manifestations, de grèves, de pétitions, de forums sur internet et d'autres stratégies de mobilisation).

La manifestation est ponctuelle, elle s'inscrit dans l'actualité, tout comme les journaux s'intéressent davantage à l'actualité, à ce qui se passe *aujourd'hui* dans le monde. Dans les deux exemples rapportés ici, nous voyons que la *manifestation* est employée davantage pour singulariser un événement ponctuel.

La désignation *mouvement social* a été également utilisée, mais en quantité moindre, dans les médias français, dans 56 textes ; dans les médias brésiliens, dans 15 textes. Nous avons remarqué que le terme qui fait mention de cet « *agir ensemble* » (mouvement social) apparaît principalement quand il s'agit d'un texte plus analytique qui va un peu au-delà du factuel ou quand les textes sont produits par des scientifiques, ou enfin quand leur parole apparaît comme source (à voir les exemples ici). Ces textes plus travaillés nous amènent à une vision plus ample de ces manifestations. Elles font partie d'un mouvement qui a une identité, une cause pour laquelle lutter avec son corps et son discours, qui a une date de « début ». Enfin, c'est un événement qui relève du politique et qui rentre dans l'histoire du peuple.

Exemples dans le corpus :

- L'utilisation de *manifestation* lors d'une référence plus ponctuelle :

« AMERIQUE LATINE : São Paulo, Rio de Janeiro, Brasilia, mais aussi Porto Alegre, Fortaleza, Maceio, Vitoria, Belo Horizonte, Curitiba : du nord au sud, des zones riches aux plus défavorisées, les capitales des principaux États brésiliens se sont embrasées ce lundi, avec des manifestations rassemblant quelque 250 000 personnes pour protester contre le coût de la vie, la violence et les sommes engagées dans l'organisation d'événements sportifs tels la Coupe du monde de 2014 et les Jeux olympiques de 2016 »²⁴²

« Baiser gay interrompt la manifestation contre le mariage homosexuel en France »²⁴³

- L'utilisation de *Mouvement social* lors d'une interview avec le sociologue Éric Fassin (sur la Manif pour tous) et d'un texte plus analytique de Libération (sur *Junho de 2013*) :

« On a insisté longtemps sur le fait que les violences contre les femmes et les homosexuels étaient restreintes à la banlieue. Tenir ce discours aujourd'hui est plus difficile. L'héroïne de ce mouvement, Frigide Barjot, est allée au Congrès des Organisations Islamique en France afin de demander son soutien » dans la cause [de la Manif pour tous] »²⁴⁴

« Lancé par les étudiants, le mouvement brésilien rallie désormais les conservateurs. Au risque d'être récupéré »²⁴⁵

Dans les deux premiers exemples, nous voyons que le mot *manifestation* est lié à des événements qui font l'actualité. Dans le premier exemple, le journal parle des villes et du nombre de manifestant.es qui ont adhéré aux protestations. Dans le deuxième exemple, le « baiser gay » interrompt une manifestation, aussi ponctuelle, du mouvement la *Manif pour tous*. Sur les deux derniers exemples, nous remarquons que le mot *mouvement* inscrit ces rassemblements dans une action sociale plus ample, celui des mouvements sociaux. Dans le premier cas, le savant fait comprendre qu'il s'agit bien d'un mouvement en parlant de sa porte-parole, Frigide Barjot. Ses propos ne font pas mention à une manifestation spécifique, mais à un ensemble de

²⁴² Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013.

²⁴³ Baiser gay interrompt manifestation contre le mariage homosexuel en France, *G1*, 25.10.2012.

²⁴⁴ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013.

²⁴⁵ « On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique », *Libération*, 24.06.2013.

rassemblements et d'autres stratégies de ce mouvement. Dans le deuxième exemple, *Libération* place ces manifestations comme faisant partie d'un mouvement, lancé par les étudiant.es.

Il est important de rappeler qu'il s'agit d'une tendance et sociologiquement, nous pourrions dire que le lexique est plutôt bien employé par les médias français et brésiliens, même s'il y a parfois des glissements.

4.7.2 La manifestation : une succession hétérogène des expressions du corps

Comme nous l'avons déjà vu avec Tartakowsky (lors du cadre théorique), la manifestation est la pratique la plus courante d'un mouvement social. Elle est capable des mobiliser les masses. Elle est un bien commun, un espace qui comprend le collectif et le privé. Elle n'appartient ni à la droite, ni à la gauche, elle est à tous.tes. Elle est un plaisir également, elle représente finalement un mix d'émotions, mélangeant facilement les violences et la fête²⁴⁶. Nous avons vérifié que dans plusieurs manifestations, toutes revendications confondues, il existe une sorte de répertoire qui mobilisera à un moment ou un autre ces pôles si éloignés, mais qui, en termes des luttes de rue, se rapprochent facilement. Ces actes n'obéissent pas à un ordre chronologique, mais nous avons perçu qu'une manifestation peut comporter facilement des moments pacifiques ou/et festifs, aller vers des actes dit de vandalisme, et par conséquence, vers l'intervention des forces de l'ordre, ce qui se traduit par des affrontements entre police et manifestant.es. Puis, elle peut redevenir calme et défiler à nouveau de manière pacifique. La durée de chacun de ces moments n'est pas calculée ni forcément prévue.

Exemple de succession des actes dans une même manifestation :

« A Rio, plus de 100 000 personnes, selon la police, ont défilé dans le calme en fin de journée dans le centre-ville. Une participation record pour protester contre la hausse générale des prix et la corruption. Peu avant minuit, un petit groupe violent et déterminé d'une trentaine de personnes, tirant des cocktails Molotov et des pierres contre le Parlement de l'État de Rio, est entré par les fenêtres dans le bâtiment, étonnamment peu gardé par les forces de l'ordre, tandis que le gros de la manifestation restait massé pacifiquement devant le théâtre municipal.

²⁴⁶ *La Manif* : Histoire des mobilisations de rue, par Danielle Tartakowsky, 2006, Paris, Regards (DVD). Available at Bibliothèque Municipale de Lyon Part-Dieu.

Les forces antiémeutes les ont dispersés dans la nuit. Vingt policiers et 7 manifestants ont été blessés durant ces affrontements »²⁴⁷.

Sur ce récit médiatique, les violences entre police et manifestant.es sont mises en évidence. Nous voyons également que la manifestation débute dans le calme et qu'un petit groupe perturbe ce rassemblement avec des actes violents. La police intervient et manifestant.es et forces de l'ordre s'affrontent. Une partie de la manifestation continue son défilé de forme pacifique alors que ce *groupe* est inscrit dans le cadre des violences avec la police. Nous percevons ce mix d'émotions, cette succession d'éléments hétérogènes, qui composent de forme presque « naturelle » la manifestation. Nous voyons que les violences ne sont pas forcément questionnées, dans le sens où les violences physiques et symboliques font partie des manifestations.

En parlant des violences physiques, occuper l'espace public lors d'une manifestation est aussi, être « ouvert.e » à l'imprévu, et parfois, cet imprévu peut coûter cher (perte d'un œil à cause d'un projectile ou même la vie du/de la manifestant.e ou du/de la policier.ère, en plus des agressions physiques qui peuvent être graves : « *Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant* »²⁴⁸). Dans cette optique, exposer son corps dans l'espace public afin de lutter pour ses convictions ou besoins peut être dangereux, d'autant plus que les représentations médiatiques de ces luttes incorporées par les corps et discours, peuvent déformer les cadres protestataires. En d'autres termes, le corps est exposé au hasard de l'événement en lui-même, mais aussi, au « hasard » des médias qui lui donnent la possibilité ou non d'exister comme événement et selon leurs positions éditoriales le mouvement obtiendra ou pas un certain « coup de pouce » des journaux.

4.7.3 La violence lors des manifestations : les forces de l'ordre et les manifestant.es

La violence physique a une relation paradoxale avec les mouvements-sociaux. Elle peut être le résultat d'une violence exercée par l'État ou par d'autres groupes, ou bien par tous.les les citoyen.nes (si nous parlons des luttes de défense de l'environnement et de la cause animale). La violence est aussi l'élément qui peut être décisif dans la médiatisation d'un mouvement. Dès

²⁴⁷ La contestation sociale enflamme le Brésil, *Le Monde*, 18.06.2013.

²⁴⁸ Um million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013.

que les rassemblements deviennent violents, ils gagnent en visibilité médiatique aussi : « les violences meurtrissent les individus, fragilisent la société, interrogent l'État et nourrissent les productions médiatiques ; celles-ci, à leur tour, proposent au public des représentations des violences » (Garcin-Marrou, 2007, p.9).

La violence exerce une sorte de pression également. Dès que les manifestations dégénèrent, le Pouvoir a tendance à agir en urgence car la situation se dégrade et divise le peuple. En ce qui concerne la division, certains ne sont pas contre la violence des manifestant.es car ceux-ci pensent que c'est l'unique voie pour se faire « écouter » par l'État. D'autres, vont la condamner en défendant que les manifestations légitimes n'ont pas recours à des actes de violences. Dans cette étude, nos résultats nous montrent que les violences lors des mouvements sociaux sont nombreuses et qu'elles ont toujours un lien plus ou moins intense avec les forces de l'ordre. C'est pourquoi nous parlerons ici d'avantage d'une violence entre ces deux acteurs : police/État et manifestant.es. Il est important de souligner que parler d'acteur est essentiel car : « ce sont des acteurs qui font exister les violences, en ce qu'ils peuvent en être les auteurs, les victimes ou les acteurs chargés de lutter contre elles ; mais ces acteurs sont saisis par des récits de presse qui les font exister dans l'ensemble socio-politique » (Garcin-Marrou, 2007, p.14).

Junho de 2013 et les derniers mouvements en France ont fait preuve de cette violence entre police et manifestant.es : « du mouvement contre la « loi Travail » en 2016 à la révolte des Gilets jaunes depuis fin 2018, les pratiques policières d'une violence inédite se sont banalisées » (Kokoreff, 2020)²⁴⁹. Médias traditionnels et réseaux sociaux ont partagé ces images inédites de violences. Plusieurs manifestant.es, certains médias (comme *Le Monde* et *Libération*) dénoncent ces violences, tout en mettant l'accent sur les violences policières. De ce fait : « la violence mise à nue par ses slogans et actions hostiles à la police dit en quoi celle-ci ne protège pas les citoyens mais favorise le conflit et les met en danger de mort. Là où l'on persiste à parler doctement de « maintien de l'ordre » [...] il faudrait plutôt parler de l'extrême violence d'État » (Kokoreff, 2020)²⁵⁰ et d'une certaine *militarisation* de la police, dans les mots de M. Kokoreff.

Pour ce chercheur, la police suscite plutôt des sentiments négatifs dans la population selon des enquêtes sociologiques et c'est surtout dans le milieu dit *populaire* (des immigrants et des habitants des banlieue), d'une partie de la gauche et de personnes qui ont découvert ses actions lors des mouvements sociaux. Kokoreff explique que ces violences trouvent leur origine

²⁴⁹ Version électronique du livre *Violences policières, généalogie d'une violence d'État*, de M. Kokoreff, 2020. Introduction.

²⁵⁰ *Violences policières, généalogie d'une violence d'État*, de M. Kokoreff, 2020. Introduction.

dans une perspective postcoloniale et nous rajouterons, de toutes sortes de violences étatiques. Si nous regardons dans ce sens-là, la *Manif pour tous* est, elle aussi, une sorte de mouvement qui se sent agressé par un État qui a toujours dit que le correct était la famille hétérosexuelle et qui « un jour » il décide de changer les règles du jeu.

Les violences renvoient aux problèmes sociaux. Selon I. Garcin-Marrou, elles nous montrent des situations des crises et perturbent la démocratie : « au sens où la démocratie, qui peut être caractérisée comme un régime politique dans lequel les conduites individuelles et collectives sont réglées par les lois, vit les violences comme une remise en cause des dites règles » (Garcin-Marrou, 2007, p.9). Notre propos ici n'est pas celui de « découvrir » le réel de ces violences, mais dans une perspective des Sciences de l'Information et de la Communication, nous cherchons à comprendre les cadres médiatiques de ces violences.

Les violences dans notre corpus, du côté des forces de l'ordre, sont des violences justifiées, ce sont des violences de défense : « le monopole de la violence par l'État démocratique purifié, d'une certaine façon, l'agir étatique ; et cela est aussi une question travaillée par les représentations médiatiques » (Garcin-Marrou, 2007, p.46). Dans les discours médiatiques de notre corpus, nous observons que la violence policière est d'une certaine façon justifiée au nom du maintien l'ordre social. Elle est une réponse à des violences des manifestant.es, mais elle a aussi le droit d'être violente sans forcément avoir subi une certaine « provocation » de la part des manifestan.es, car elle a ce monopole de la violence, elle a reçu le blanc-seing de l'État qui lui garantit cette capacité et la légitime.

En ce qui concerne les journaux traditionnels, notre corpus nous montre une double volonté des médias : d'un côté celle d'une certaine banalisation de la violence et de l'autre côté (principalement depuis *Le Monde* et *Libération*), d'une dénonciation de ces actes, ce que nous amène à conclure que dans les représentations médiatiques, malgré les efforts pour dénoncer les violences : « tout se passe comme si les médias avaient intégré les représentations contemporaines du pouvoir de punir, de la violence et de ses auteurs, mais en étaient restés, pour leur représentation de ce qu'est le pouvoir, à des références antérieures au régime démocratique » (Garcin-Marrou, 2007, p.252).

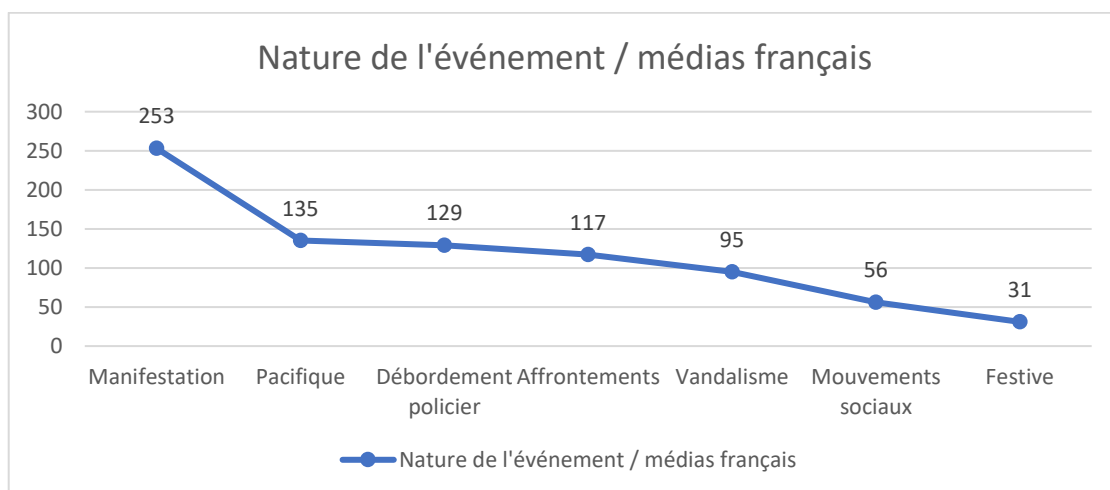
En termes de nombres, les violences apparaissent : depuis les médias français et Brésiliens, et dans l'ensemble du corpus :

Médias français : 129 occurrences (41%) des *débordements policiers*, 117 *affrontements* (37%) entre police et manifestant.es et 95 actes (30%) considérés comme du *vandalisme*.

Médias brésiliens : 57 *affrontements* (38,5%) entre police et manifestant.es, 36 actes de *vandalisme* (24,3%) et 34 occurrences (22,9) de *débordements policiers*.

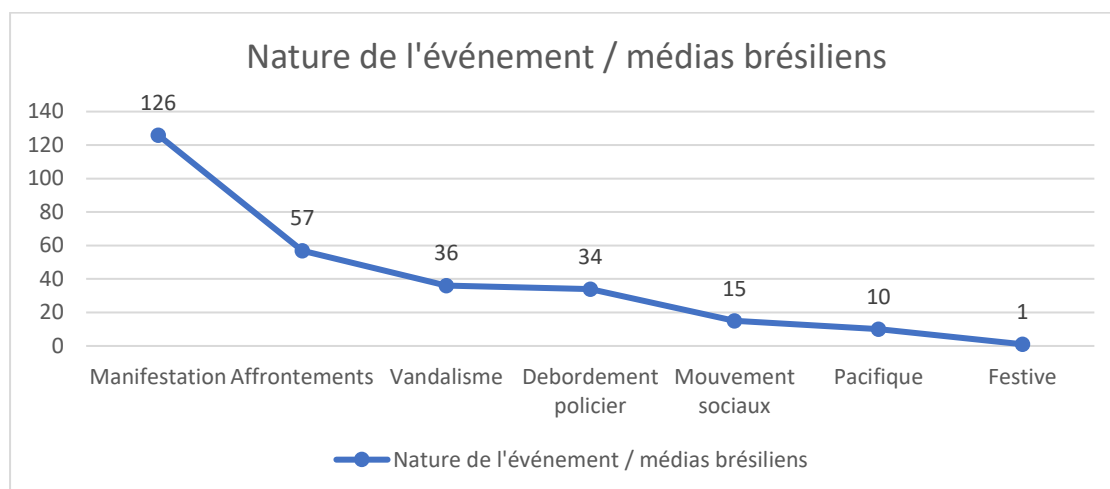
Comme nous l'avons déjà expliqué, un article peut faire l'objet de plusieurs classifications. Il peut y avoir des actes de vandalisme, des affrontements entre manifestant.es et police et *in fine* des débordements policiers avec des violences inédites ou encore, des moments pacifiques. Ces nombres nous montrent que tous ces éléments cohabitent, mais qu'il existe des traces un peu différentes dans la focale de chaque média. Du côté des médias français, on parle davantage de débordements policiers, d'une certaine violence gratuite qui explose envers les manifestant.es et ensuite des affrontements, même si la différence en termes de perception n'est pas très frappante. En ce qui concerne les médias brésiliens, nous voyons que les débordements policiers sont moins importants, rentrant alors dans la logique d'une violence exagérée de la part de la police, mais légitimée par l'État et par les médias. Les violences, sont principalement liées à ces affrontements entre police et manifestant.es et dans ces cas de figure, si l'élément vandalisme n'a pas été cité dans le texte, nous ne savons pas qui a commencé ces violences.

Figure 26 : graphique sur la nature de l'événement depuis les médias français



Source : notre graphique

Figure 27 : graphique sur la nature de l'événement depuis les médias brésiliens



Source : notre graphique

Le *tri-croisé* réalisé avec *Modalisa* nous permet aussi de visualiser cette hétérogénéité des éléments dans un même rassemblement, dans les médias.

4.7.4 Le mouvement pacifique et la fête

Les mouvements de nos corpus sont aussi cités, principalement par les médias français, comme étant des mouvements portés par des moments calmes, par des moments où tout se déroule dans « l'idéal » d'une manifestation : la marche, la protestation pacifique. Les médias français citent ces moments à 135 reprises. En ce qui concerne les médias brésiliens, ils évoquent des rassemblements pacifiques dans 10 textes. Mais ces nombres peuvent conduire à une erreur d'interprétation, car le fait de ne pas classer ces manifestations comme étant pacifiques, ne veut pas dire qu'elles ne le sont pas. Principalement en ce qui concerne les médias brésiliens, si les manifestations sont pacifiques, ils n'indiquent pas dans le texte cette information. Si les médias n'ont pas évoqué de violences, nous pouvons conclure que la manifestation s'est déroulée dans le calme.

Une autre façon de repérer ces manifestations pacifiques est de regarder les photos. La *Manif pour tous* n'est pas forcément citée comme un mouvement pacifique, mais nous voyons que les scènes des violences sont peu évoquées et que les photos nous montrent des défilés plutôt pacifiques. Le *tri-croisé* avec *Modalisa* nous montre que les mouvements de la *Manif pour Tous* et *Fora Dilma* ont engendré moins de violences, par conséquent ce sont des

mouvements plutôt pacifiques en termes des violences physiques, et cela peut donner une bonne image à ces événements dans la perspective de la non-perturbation de l'ordre sociale. A l'inverse, les mouvements *Nuit Debout* et *Junho de 2013* ont été associés davantage à des violences (physiques), et par conséquent, ces associations rendent ces mouvements moins pacifiques, plutôt perturbateurs de la sécurité de la ville.

Les mouvements sociaux dit *festifs* ont leur place aussi. Les médias français, les ont cités 31 fois. Dans les médias brésiliens, on parle une seule fois d'un mouvement festif, en l'associant à la *Manif pour tous*. Les médias français associent ces mouvements festifs, principalement, au mouvement *Fora Dilma*. A l'exemple des mouvements décrits comme pacifiques par les médias, nous voyons aussi une sorte de silence en ce qui concerne le caractère festif des événements. Les médias brésiliens préfèrent évoquer la *Manif pour tous* comme un mouvement qui a de l'humour. Nous justifions cela, aussi, par les mythes dans lesquels ces deux pays sont inscrits : le Brésil, un pays plus disposé à faire la fête, à cause de la tradition du carnaval de rue (même si les fêtes carnavalesques remontent au Moyen-Âge en Europe) et, la France, plutôt liée à l'humour à l'abri d'une intelligence satirique (à l'exemple de *Charlie Hebdo* ou du *Canard enchaîné*). En outre, le caractère festif de certaines manifestations est interprétable depuis les images.

Une autre forme de conclusion que nous pouvons en tirer, mais que nous n'irons pas plus loin dans cette partie, car l'analyse sémiotique des représentations médiatiques de ces corps sera menée dans le prochain chapitre, est un certain lien entre ces mouvements pacifiques et très ordonnés avec le fascisme, principalement en ce qui concerne le mouvement *Fora Dilma*.

4.7.5 Synthèse des résultats quantitatifs

Ce chapitre a démontré les résultats issus d'une analyse quantitative en utilisant le logiciel *Modalisa*. Ces résultats ont été exposés, surtout, sous forme descriptive et à l'aide de certains exemples issus de notre corpus médiatique afin d'illustrer ces chiffres. Nous avons vu qu'en termes de routines de production journalistique, en France et au Brésil, l'agence (AFP, AP et *Reuteurs*) a la plus grande part dans la production des textes. Les correspondant.es occupent une place importante dans les médias français qui avaient, tous les trois, des correspondant.es au Brésil lors de la période retenue. Nous avons justifié ce recours aux

agences par le poids économique que représente pour un journal le fait d'avoir un correspondant.e et des manières différentes de concevoir le journalisme : en France, plus littéraire et critique ; au Brésil, plus conforme au modèle factuel de la pyramide inversée inspiré des Etats-Unis.

En matière formelle, *Modalisa* nous a montré que le type de texte le plus pratiqué dans les médias est classique : l'article de presse. Ces articles ont été inscrits, davantage, dans la rubrique *International* et nous avons interprété ce résultat comme une volonté des journaux de distinguer le territoire national, sa nation et son peuple d'autres territoires et d'autres peuples. Il s'agit de prévenir le.la lecteur.trice de que dans cette partie nous ne parlons pas de *nous*, mais de *l'autre*, sans être dans une démarche d'hostilité à l'égard d'autres origines.

En termes de revendications médiatisées par les journaux, du côté des médias français, nous avons montré que le Mouvements *Junho de 2013* (engendrant la grande cause contre les services publics de mauvaise qualité tels que l'éducation, la santé, les transports, le logements), le mouvement *Contre la Coupe du Monde*, contre la *corruption* (d'une manière plus large) et le *Fora Dilma* ont été au cœur de l'agenda médiatique française. Du côté des médias brésiliens, la *Manif pour tous* et *Nuit Debout*, ont bénéficiés d'une attention spéciale des journaux. Nous avons compris que la politisation d'un mouvement l'aide dans sa montée en puissance médiatique et que des mouvements qui réclament la satisfaction des besoins bases du corps (donc, les « classiques ») ou sinon, à l'inverse, des mouvements qui vont à l'inverse d'un idéal démocratique des corps, dans leur liberté et dans l'égalité, trouvent un terrain fertile auprès des médias. Mais, tout cela sera à regarder de plus près, avec la « chute » du mythe qui fonde ces sociétés et qui en même temps les renverse. Les questions les plus minoritaires, restent un peu sous silence.

Concernant les acteurs, plusieurs d'entre eux composent ces rassemblements. En règle générale, ils sont appelés *manifestants* ou *Brésiliens* (médias français) ou encore *personnes* (médias français). Cela est dû, selon nous au fait qu'au Brésil la perception de l'immigration est moins forte qu'en France, permettant aux médias français de s'adresser à ces manifestant/es en tant que des Brésiliens, alors qu'en France, il est plus judicieux d'évoquer des personnes qui manifestent du fait de la diversité des origines culturelles. Des acteurs avec un profil plus détaillé apparaissent selon le mouvement. La *Manif pour tous* est associée davantage à la droite, aux catholiques et aux musulmans.

Dans la même lignée, le mouvement *Fora Dilma* est aussi associée à la droite et à la classe moyenne. Ces données nous montrent que la droite, composée aussi de mouvements chrétiens et/ou faisant partie d'une classe moyenne est très active dans le cadre protestataire et elle est aussi capable de mobiliser des ressources les plus diverses afin de protester et construire sa « bonne » image pour les médias. Les mouvements *Junho de 2013* et *Nuit Debout*, ont été associés principalement aux jeunes, aux étudiant.es, à la gauche et aux groupes *Black Blocks*. Ces mouvements qui revendiquent les besoins les plus essentiels du corps, sont représentés comme violents. En d'autres termes, de ces corps, vivant dans la précarité dans leurs vies quotidiennes, émanent ces violences dans la rue lors des rassemblements et ils en subissent d'autres par les forces de l'ordre. Les médias sont placés alors dans une position difficile, parfois, ils renforcent les stéréotypes de la violence et d'autres fois, ils la dénoncent.

Notre analyse a démontré que la parole politique est la parole la plus mobilisée par les médias français et brésiliens. Nous expliquons cela par le fait que le discours des acteurs politiques est fortement institutionnalisé. L'institution du pouvoir de l'État les protège et les légitime. Les discours politiques ne sont pas pris sur le coup de l'émotion, il s'agit de discours de « raison », pensés avec un peu de « recul » sur une série de manifestations. L'État est l'entité capable de répondre et de solutionner ces crises sociales car il en a le pouvoir. La parole des manifestants a aussi son poids, principalement, dans les médias français. Elle représente le pouvoir du peuple, de descendre dans les rues et de s'affirmer. Ces discours sont confus parfois et nourris par des convictions plutôt personnelles. Cela représente un défi pour les journalistes que de maîtriser ces hiérarchies différentes du discours qui émerge des manifestant.es. Une autre chose intéressante sur ce point, est que nous retrouvons une sorte de journalisme « idéal » dans cette partie, où le/la journaliste flâne dans les rues afin de recueillir les différents récits des manifestant.es.

La parole scientifique est aussi une parole légitime. Les journaux recourent à ces savoirs afin d'avoir une analyse plus approfondie des sociétés en question et des événements inscrits dans l'actualité. Les analyses de la science contribuent à expliquer les crises. Ces paroles savantes viennent créer une sorte de raisonnement « tampon » entre les manifestants, pris par l'émotion, et les paroles politiques, parfois inefficaces dans la gestion des situations conflictuelles. La parole du/de la chercheuse n'est pas contestée. Elle est là pour éclairer. Elle a été observée, principalement, dans les pages des journaux français. Et finalement, les *Black Blocks* sont des acteurs qui apparaissent à plusieurs reprises dans certains mouvements, principalement celui de *Junho de 2013* et *Nuit Debout*, mais le droit de parole est peu accordé

à ces groupes et même inexistant. Ils sont associés plutôt à des jeunes pratiquant des actes violents et du vandalisme et les discours de la presse les accusent, tout en leur donnant une mauvaise représentation, renforçant les idées reçues que nous avons sur ces jeunes, supposés issus des périphéries²⁵¹ même si quelques exceptions ont été soulevées dans le journal *Le Monde*.

En ce qui concerne la représentation des corps, notre analyse avec *Modalisa* nous montre que nos hypothèses se confirment en termes de nombres (à compléter, dans le chapitre 4, la partie avec l'analyse qualitative). Les corps collectifs sont davantage représentés par les médias français et brésiliens comme étant souverains. Le corps collectif est au cœur de la représentation des manifestations. Il permet la vision globale de la protestation. Il donne du poids, de la puissance et de la légitimité à la foule qui est là au nom du peuple. Le corps collectif impressionne aussi. De l'autre côté, le corps individuel est lié au souhait des médias de regarder de plus près l'un des membres d'un rassemblement dans le but de voir cette chair qui est en souffrance. Là, ils dévoilent les yeux, la bouche, les mains, le *zoom* sur le corps est dans l'objectif des photographes. Ces corps sont plutôt représentés comme des corps fragiles. Tout cela est à nuancer. Selon la revendication, les corps collectifs et individuels peuvent avoir tendance à être représentés plutôt de manière forte ou faible.

Notre dernier point traité dans ce chapitre est la nature de ces événements médiatiques. Nous avons vu que les mouvements sont traités plutôt sous forme ponctuelle et alors, le mot manifestation est plus juste face à des médias classiques. Les termes de mouvements sociaux apparaissent dans des textes plus analytiques et aussi quand on fait appel à des spécialistes. La manifestation, cet événement qui fait partie d'un mouvement social, apparaît dans la rue comme une forme hétérogène d'expressions du corps. Elle est représentée comme étant un mix d'émotions, elle est hybride tout en permettant aux plus diverses expressions d'exister dans le même espace et temps : la vie, la mort, le pacifique, la fête et la violence.

²⁵¹ Même si des nombreux.euses intégrant.es des Black Blocs viennent des couches très aisées de la société.

5 Analyse qualitative

Dans ce chapitre 5 nous allons traiter les résultats de l'analyse qualitative. Notre analyse se base sur 36 articles de presse retenus pour cette partie de l'étude, mais à certains moments, il a été nécessaire d'élargir ce corpus afin de mieux illustrer nos propos, et nous faisons référence, principalement, à la partie dédiée au mythe, à la fin de ce chapitre.

Nos premiers résultats font référence aux titres des articles de presse, que nous analysons dans un premier temps en tant que titres *anaphoriques* et *informationnels*. Ensuite, nous en étudions aussi certains en tant que *titres bisegmentaux*. Les analyses de titres, par la suite, sont organisées selon le mouvement social dont elles font partie.

Ensuite nous abordons les couleurs que ces mouvements sociaux affichent. Nous débutons ces analyses avec une analyse de la couleur bleu et rose dans la *Manif pour tous*. Notre analyse continue avec l'étude des couleurs jaune et verte lors du mouvement *Fora Dilma*. Dans la séquence, nous montrons que *Nuit Debout* et *Junho de 2013* ne portaient pas une couleur, mais que les couleurs noir/bleu et gris foncés ont été associées à ces mouvements du fait d'un nombre important de rassemblements qui se sont déroulés en fin d'après-midi et pendant la nuit. Notre analyse repose sur un rappel historique mais aussi sociologique, de l'usage de ces couleurs, afin de la faire dialoguer avec une approche communicationnelle de ces couleurs « mises en mouvements sociaux ».

Ultérieurement, nous abordons de manière plus ciblée les deux classes de mouvements que nous avons analysés dans cette étude : les mouvements de redressement du corps : la *Manif pour tous* et *Fora Dilma* ; et les deux mouvements des besoins de base du corps : *Nuit Debout* et *Junho de 2013*. Le premier groupe porte ce titre car ces mouvements ont une volonté de redresser, de corriger et de punir des corps humains non-conformes à des normes bien établies de « comment exister comme corps en société ». Le deuxième porte ce titre du fait de la lutte menée par les manifestants : des revendications autour de la question du travail, des transports publics, des logements, de la santé, entre autres besoins de base du corps.

Pour finir ce chapitre et la thèse, nous développons une réflexion sur une possible rupture ou affaiblissement des mythes brésiliens, principalement autour du football et d'un peuple joyeux et solidaire, et de la France, « fondée » sur la devise de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité.

5.1 Les titres des événements médiatiques

Commencer notre analyse par les titres des articles signifie commencer notre analyse par *le nectar de l'information*, selon l'expression de F. Sullet-Nylander et nous place dans un mouvement cohérent : « les titres font partie du dispositif qui organise le discours en une suite de cohérences » (Garcin-Marrou, 2001, pp.20-21). Les titres, selon M. Mouillaud et J-F. Tétu ne représentent pas que des énoncés : « dans un corpus linguistique, ni un item dans le flux des informations, mais l'inscription du journal par excellence » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.116). C'est pourquoi, nous allons nous concentrer sur les titres de 36 articles issus de nos 6 journaux et concernant les quatre mouvements sociaux soumis à l'analyse qualitative.

5.1.1 Les titres *anaphoriques et informationnels* : de la ponctualité du temps présent de la manifestation à l'inscription de l'événement dans le mouvement social

Les titres des articles retenus nous montrent que les journaux ont souvent eu recours à des titres *anaphoriques*. Ces titres anaphoriques renvoient à un présent, qui selon Mouillaud et Tétu, n'est pas clos. C'est un présent en cours, un processus qui continue à exister, tous les jours, au-delà d'un événement ponctuel : « les titres anaphoriques instituent un présent intemporel – le présent de l'information – qui est indépendant de la temporalité historique » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.123). C'est pour cette raison que les auteurs parlent *d'une mise à l'ordre du jour* comme une sorte de temporalité médiatique. Ces titres produisent « une mobilisation : ils instituent l'horizon de la lecture, un horizon qui est rempli, dans un second temps, par l'énoncé proprement informationnel [...] » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.123). Nous parlons ici d'une caractéristique commune à nos six journaux, qui inscrivent leurs articles, à travers ces titres, dans un présent qui est une *mise à jour*, mais qui ne citent pas forcément de dates et donnent des détails purement ponctuels.

En ce qui concerne les journaux français, une bonne partie des titres sont *anaphoriques*. Ils placent ces manifestations dans un événement plus global, celui d'un mouvement social, d'une crise sociale. Dire que « *La contestation sociale enflamme le Brésil* », fait référence à une manifestation ponctuelle, mais surtout, à plusieurs manifestations qui nourrissent ce mouvement contre la hausse des prix des transports en commun et d'une sorte de

mécontentement général de la population brésilienne envers les services publics et le coût élevé de la vie.

Les titres *informationnels* ont aussi leur place dans les journaux. Mouillaud et Tétu entendent le titre informationnel comme une représentation du « moment initial, l'acte qui suspend le temps au présent » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.127). Le titre informationnel n'est pas conservé par tous les auteurs, « ils se reproduisent mais dans un autre titre et dans un autre numéro. Le titre informationnel ne vit que de son incessante métamorphose » (Mouillaud, Tétu, 1989, p.127). En d'autres mots, le titre « *Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant* » ne peut se reproduire qu'une seule fois. La mort de ce manifestant reste dans une sorte de mémoire collective il ne représente pas non plus un *mot-valise* qui renvoie à un événement. Il est suspendu au temps présent de cet article et de l'actualité, mais si le prochain article ne fait pas référence à lui à nouveau, il ne se renouvellera pas.

Nous avons remarqué que, dans ce corpus, les journaux brésiliens ont eu recours à des titres informationnels, principalement, en utilisant le *thème* (le sujet) et le *rhème* (le propos) de manière bien définie. Le titre, par exemple, « *Des Activistes occupent la place au centre de Paris pour la quatrième nuit* », le thème de *l'occupation des activistes* est clair, tout comme son propos ou rhème : *pour la quatrième nuit*. Nous pouvons voir que dans ces titres le sujet et le prédicat apparaissent sous forme plus directe. Nous avons un syntagme nominal et un syntagme verbal – des manifestants qui font quelque chose : « *Marche contre mariage gay prend Paris* ». *La marche contre le mariage gay* est le sujet de la phrase, et *prend Paris* est son prédicat, introduit par le verbe prendre, dans le sens *d'occuper* Paris. La construction de la phrase reste simple et directe. Un aspect plus analytique n'est pas observé dans ces récits. Nous pouvons expliquer ce recours à des titres plus informationnels par les routines de production journalistiques et les mains qui écrivent ces nouvelles du monde. Étant donné que les journaux brésiliens utilisent davantage les textes d'agences et que leur journalisme est plutôt inspiré par des modèles plus informationnels, les titres traduisent cette tendance.

Tableau 19 : titres Junho de 2013

Journal	Titre de l'article	Type
Le Monde	<i>Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant</i>	I
Le Monde	<i>Malgré la main tendue de Dilma Rousseff, les Brésiliens continuent à protester</i>	A
Le Monde	<i>La contestation sociale enflamme le Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Une fronde sociale embrase le Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Les manifestations monstres dégénèrent au Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Le Brésil fait son « printemps » tropical</i>	A
Libération	<i>« On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique »</i>	A
Libération	<i>Transports de colère au Brésil</i>	A
Libération	<i>Au Brésil, la jeunesse fait plier les autorités de Rio et de São Paulo</i>	I

Légende : Type de titre : A = Anaphorique / I = Informationnel

Tableau 20 : titres Fora Dilma

Journal	Titre de l'article	Type
Le Monde	<i>Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite</i>	A
Le Monde	<i>Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue</i>	A
Le Monde	<i>En images : les manifestations contre Dilma Rousseff au Brésil</i>	A
Le Figaro	<i>Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff mobilise en masse contre elle</i>	A
Le Figaro	<i>Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée</i>	A
Le Figaro	<i>Dilma Rousseff proche de la chute finale</i>	A
Libération	<i>Ça sent le roussi pour Rousseff</i>	A
Libération	<i>Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff</i>	I
Libération	<i>Dilma Rousseff, l'heure des comptes</i>	A

Tableau 21 : titres Nuit Debout

Journal	Titre de l'article	Type
Estadão	<i>Les organisations syndicales amènent des milliers de manifestants dans la rue dans un nouvel épisode contre la réforme du travail du gouvernement de Hollande ; les black-blocks blessent des policiers</i>	I
Estadão	<i>Les manifestants protestent en France contre la réforme du travail de François Hollande</i>	A
Estadão	<i>Les manifestations contre les mesures d'austérité finissent dans la confusion</i>	I
Folha	<i>Syndicats et jeunes protestent contre la réforme des lois travail en France</i>	A
Folha	<i>Les manifestations contre la réforme du travail aboutissent à des confrontations en France</i>	I
Folha	<i>Les Français protestent contre la réforme du travail</i>	A
G1	<i>Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail</i>	A
G1	<i>Des activistes occupent la place au centre de Paris pour la quatrième nuit</i>	I
G1	<i>La France connaît des protestations violentes de travailleurs et d'étudiants</i>	A

Tableau 22 : titres la Manif pour tous

Journal	Titre de l'article	Type
<i>Estadão</i>	L'Arc-en-ciel au centre de la politique	A
<i>Estadão</i>	Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris	I
<i>Estadão</i>	La richesse des deux sexes	A
<i>Folha</i>	Débat sur le mariage gay continue au Sénat français	A
<i>Folha</i>	Projet de mariage gay divise la France	A
<i>Folha</i>	Marche contre mariage gay prend Paris	I
<i>G1</i>	Les protestations contre mariage gay en France attirent des milliers de manifestants	I
<i>G1</i>	Un baiser gay interrompt la manifestation contre le mariage homosexuel en France	I
<i>G1</i>	La France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les protestations	I

5.1.2 Les titres bisegmentaux

L'utilisation de deux points dans les titres de presse est une pratique courante dans l'écriture journalistique. Ces titres sont appelés titres *bisegmentaux*. Selon B. Bosredon et I. Tamba, ces titres n'évoquent pas forcément une relation entre *thème* et *rhème*, ils « servent plutôt à identifier ce qui constitue un dossier d'actualité, susceptible de regrouper à travers une durée indéterminée toute une succession de faits consignés jour après jour dans la presse » (Bosredon, Tamba, 1992, p.37). M. Salles, qui se réfère à la théorie de l'accessibilité d'Ariel, appelle cette structure *référence initiale* ou *topic initial* : « selon la théorie de l'accessibilité d'Ariel (1990) le choix d'une expression référentielle dépend du degré d'activation présumé de la représentation mentale du référent » (Salles, 2016, p.136). De ce fait placer le mot, par exemple, *Brésil* avant les deux points, fait partie d'une structure de référence et d'accessibilité. En d'autres mots, placer le *Brésil* avant les deux points rend plus accessible l'information, car les journaux nous donnent directement la référence dont nous avons besoin : ces manifestations se passent au Brésil.

Dans le corpus retenu pour cette analyse qualitative, nous avons un exemple de cette composition : « *Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff* », mais plusieurs titres ont été formulés avec des titres *bisegmentaux*. Dans cet exemple, le mot *Brésil* annonce l'espace géographique dans lequel les manifestants se mobilisent contre Rousseff. En plus, *Rousseff* ne vient pas accompagnée du nom *Présidente*. Le mot *Brésil*, avant les deux points, est aussi une référence à la Présidente. Nous avons encore d'autres cas : « *Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée* ». Ce titre attire l'attention sur le fait que le lecteur aura une photo dans le corps de article. Le titre : « *En images : les manifestations contre Dilma Rousseff au Brésil* ». Dans ce dernier cas, nous sommes face à la même logique d'annonce :

l'article contiendra des photos. Ici, il s'agit d'un reportage photo, donc, la référence est plus liée aux images qu'au territoire géographique ; le journal prévient le lecteur.trice que les récits apparaîtront sous forme iconographique. Certains titres dans les journaux français auraient le potentiel pour être des titres *bisegmentaux* : « *Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite* », « *Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue* » ou encore : « *Dilma Rousseff, l'heure des comptes* ». Nous pourrions enlever la virgule après *Au Brésil* et la remplacer par deux points, sans changer le sens des phrases. De même, nous pourrions faire le même échange après le nom propre *Dilma Rousseff*, sans altération du sens. Malgré la non-utilisation des deux points, la virgule fonctionne comme une sorte d'outil qui transforme les titres en titres *bisegmentaux*.

5.1.3 *Junho de 2013* : un Brésil enflammé dans la rue

Dans les titres plutôt anaphoriques, nous notons la présence de quelques adjectifs, de noms et de verbes qui nous amènent à conclure dès la première lecture de ces titres que la situation est très conflictuelle : *enflamme, embrase, monstre, colère, fronde, mort* et *dégénèrent*. Ces éléments nous amènent aussi à l'atmosphère plutôt violente de ces rassemblements quand nous lisons qu'un deuxième manifestant est mort, que ces manifestations dégénèrent et qu'il y a de la colère.

Si d'un côté les titres évoquent un pays enflammé politiquement, plongé dans une crise et des manifestations violentes, ils évoquent aussi le peuple souverain qui descend dans la rue et qui est légitime avec « *un million de Brésiliens dans la rue* », « *Les manifestations monstres* », « *Malgré la main tendue de Dilma Rousseff, les Brésiliens continuent de protester* » et « *Au Brésil, la jeunesse fait plier les autorités de Rio et de São Paulo* ». Ces titres donnent l'image des immenses rassemblements et d'un peuple souverain qui fait plier les autorités (le retrait de la décision d'augmenter le titre de transport en commun) et qui, malgré l'écoute de la Présidente, persiste à revenir dans les rues avec d'autres revendications. Dans ces titres il y a aussi un aspect incitatif, « visant à susciter la curiosité du lecteur » (Ringoot, 2014, p.89).

Nous avons une occurrence de *famille de mots* « Le Brésil fait son "printemps" tropical », en référence au *printemps arabe* qui fait, lui-même référence à des manifestations dans le monde Arabe. On a aussi employé les termes de *Révolution 2.0* ou *Révolution Facebook*,

du fait des nouvelles formes d'organisation et de l'émergence de la parole à la fois dans l'espace virtuel et dans la rue. Les médias désignent certains événements tout en transformant « les notions diffusées en les banalisant à leur manière, et ces notions continuent leur route avec des colorations sémantiques nouvelles » (Moirand, 2007, p.20). Le *Printemps arabe* est lui-même une référence au *Printemps des peuples*, en 1948, et au *Printemps de Prague*.

Ces façons de nommer, de désigner les événements servent aussi de « déclencheurs mémoriels et de rappels des événements antérieurs à l'événement présent » (Moirand, 2007, p.56). De ce fait, dire que le Brésil fait son *printemps tropical*, l'inscrit dans une mémoire des mouvements sociaux, dans une sorte de référence et surtout de légitimité dans le sens où c'est un mouvement qui émerge très vite est qui a déjà acquis ce statut. C'est aussi un mouvement de corps qui normalement ne sont pas dans les rues en train de manifester massivement. C'est un mouvement des corps médiatisés à la fois par les médias traditionnels mais aussi par eux-mêmes avec leurs propres moyens 2.0.

Certains titres comme celui-ci « *On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique* » peuvent être classés comme anaphoriques. Il s'agit ici de la parole d'une manifestante. Le choix de *Libération* de placer ces mots en titre a pour l'objectif de montrer aussi, la chute du mythe du pays du football. Sous un autre angle, nous pouvons percevoir la force de ce mouvement quand la manifestante dit que : « *voilà qu'on parle politique* ». Il s'agit d'une vraie envie de s'inscrire dans ce moment historique de participation.

Ces titres nous amènent également à l'imaginaire du corps collectif. Les journaux nous invitent à visualiser (à l'aide éventuellement des photos) un peuple qui descend massivement dans les rues, un peuple blessé et enflammé, avec des corps en colère, qui revendiquent des transports moins chers et de meilleure qualité. En d'autres termes, des services de qualité et moins onéreux pour la libre circulation de leurs corps. Ces titres, comme nous pouvons le vérifier, ne font pas forcément mention de l'augmentation du prix des transports en commun. Ils parlent surtout d'une sorte de rupture politique. Cela peut se justifier par l'émergence rapide de ce mouvement. Son traitement médiatique sur le vif, engendre parfois des difficultés de compréhension de ces événements car la contrainte du temps ne permet pas aux journalistes de prendre de la distance par rapport à ces faits. Les médias ne veulent pas forcément se contenter de parler des transports de crainte de minimiser un mouvement qui pourrait aller au-delà de cette seule revendication.

5.1.4 *Fora Dilma* : dans l'embarras, elle est contestée (et détestée)

Avec des titres plutôt anaphoriques, ces phases nous donnent à imaginer une situation de crise politique profonde entre le peuple et sa Présidente Dilma Rousseff. Ces manifestations sont présentées comme d'une *ampleur inédite* par *Le Monde*. Dans ce mouvement, les titres nous amènent plutôt à une sorte de désaccord entre la Présidente et la rue qui est décidée à lui faire quitter le pouvoir. La majorité de ces titres nous montrent une Présidente *fortement contestée*. Les Brésiliens *manifestent contre Dilma Rousseff*. La revendication de ce mouvement est claire : destituer Dilma Rousseff, même si le mot destitution ou *impeachment* n'apparaît pas. Il faut lire le texte ou avoir une certaine familiarité avec le sujet pour le comprendre et faire le lien entre la contestation et le souhait d'éloigner Dilma Rousseff de la gouvernance du pays.

Ces titres ne nous amènent pas forcément à un imaginaire de violences physiques. L'unique verbe qui pourrait nous donner une « sensation » d'animosité est celui *d'embrasement*, mais il peut être interprété également par une soif de changement politique de la part des manifestant.es. Nous sommes placés devant une Présidente fortement contestée et à partir des titres, nous avons l'impression que les rassemblements sont massifs : « *Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff* », mais se déroulent de manière pacifique.

Dilma Rousseff occupe une place difficile dans ces titres. Elle est contestée par les Brésiliens, par son peuple : « *Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff mobilise en masse contre elle* ». Avec le titre « *Ça sent le roussi pour Rousseff* », le journal *Libération* place la Présidente dans une situation de menace, dans le sens où elle peut être destituée. *Libération* publie encore un autre article comme titre : « *Dilma Rousseff, l'heure des comptes* ». Ce titre pourrait être interprété de la forme suivante : Dilma Rousseff a menti et elle a été mêlée à des affaires de corruption lors de ses deux mandats et de celui de Lula da Silva. Maintenant, l'heure de comptes est arrivée pour elle. C'est une sorte « d'accusation », et nous nous rendons bien compte qu'elle doit « payer » pour quelque chose, qu'elle doit mettre quelque chose au clair ou encore que ses mensonges et pots-de-vin seront dénoncés par la rue. Dans une perspective plus satyrique et peut-être par jeu de mots de *Libération*, titre *l'addition* du « gros problème créé par Rousseff » est arrivée. Enfin, *Libération* place Dilma Rousseff, dans ses titres, dans une position de vulnérabilité (sa chute se rapproche) ; elle apparaît suspecte et condamnée, il faut qu'elle rende des comptes au peuple. Dilma Rousseff n'a pas forcément un caractère ou une personnalité dans

ces titres, ils apparaissent dans le corps des textes. Le Figaro, avec le titre « *Dilma Rousseff proche de la chute finale* », prédit lui aussi la sortie de la Présidente du pouvoir.

5.1.5 Nuit Debout : des jeunes, des étudiants et des travailleurs contre la réforme du travail

Les titres de *Nuit Debout* dans les journaux brésiliens sont des titres anaphoriques et informationnels. Ces titres nous montrent d'abord que le mot *français* apparaît moins. Il s'agit des *manifestants*, de *personnes* et d'*activistes* qui manifestent en France. Ceci peut modifier le sens de l'approche car comme nous l'avons déjà vu dans notre analyse quantitative, parler des manifestant.es et des personnes est plus large et comporte une diversité plus importante en termes d'origines dans ces rassemblements en France.

Le terme *réforme du travail* ou *réforme de la loi travail* apparaît presque dans tous les titres. Bien que différentes revendications se soient rajoutées à ce mouvement, la réforme du travail est au cœur des titres. A partir de ce noyau, du travail, qui semble pouvoir donner une vie plus digne aux citoyen.nes, dans le sens de leur donner la possibilité de nourrir, loger et soigner leurs corps, le travail est au cœur de la vie humaine et de cette représentation médiatique.

En termes d'acteurs, nous vérifions dès les titres que c'est un mouvement qui a vocation à être de gauche selon les journaux, car il compte avec la participation des *Black blocks*, des *syndicats*, des *étudiants*, des *jeunes* et des *travailleurs*. A la seule lecture des titres, nous ne savons pas si ce mouvement a une gouvernance propre. Parfois nous avons l'impression qu'il est fondé ou manipulé par les syndicats ; il faut lire le détail de l'article pour comprendre que la motivation de ces rassemblements est plutôt personnelle et que malgré la forte présence des syndicats, ils n'ont pas la main sur l'ensemble de ses rassemblements.

C'est un mouvement aussi de masses, en plus « des étudiant.es », « des jeunes », « des travailleurs », tous les titres comportent des nombres qui renforcent la visualisation de la foule : « *Entités syndicales amènent des milliers à la rue* » et : « *Des milliers de personnes sortent dans les rues* ». Les titres présentent aussi ces événements comme violents : « *Des black blocks blessent des policiers* », « *Les manifestations contre les mesures d'austérité finissent dans la confusion* », « *Les manifestations contre la réforme du travail aboutissent à des confrontations en France* » et « *La France connaît des protestations violentes de travailleurs et d'étudiants* ».

Les termes *blesser*, *confusion*, *confrontations* et *violents* donnent une image d'anarchie à ces protestations.

Les références à la nuit, même si elles sont nombreuses dans le corps des articles, ne se retrouvent qu'une seule fois dans ce corpus : « *Des activistes occupent la place au centre de Paris par la quatrième nuit* ». De même, la dénomination de *Nuit Debout* n'est pas apparue dans ces titres, elle apparaît davantage dans le corps du texte.

5.1.6 La *Manif pour tous* et le mariage gay

La première chose à remarquer dans ces titres est de qu'ils ne comportent pas d'épisode de violence. Aucune phrase ne nous amène à des confrontations ou à des confusions. Deux titres peuvent cependant attester d'une certaine division : « *Le projet de mariage gay divise la France* » et « *La France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les protestations* ». Par ces deux phrases nous avons la confirmation qu'il existe un désaccord au cœur de la société. Mais, le fait d'être loin des violences physiques confère une certaine légitimité à ce mouvement qui se déroule dans le calme, c'est-à-dire la bonne manière de manifester en démocratie.

Un autre élément à remarquer est l'utilisation du mot *gay* plutôt que celui d'*homosexuel*. Le terme *gay* s'est construit initialement dans un double rejet des stéréotypes sociaux et de la médecine : « le terme apparaît initialement dans l'argot du milieu homosexuel américain comme une alternative à l'insulte « pédé » et à la spécification clinique de « l'homosexuel » ; il se diffuse dans la langue courante à partir des années 1960 » (Roux, 2009, p.31). F. Martel explique que : « La plupart des gays le privilégient [le terme *gay*] parce qu'ils l'ont choisi librement, qu'il ne se limite pas au domaine sexuel, mais s'étend aux aspects sociaux et culturels » (Martel, 2017, p.376). Martel rappelle aussi que le terme englobe les femmes et les hommes et qu'il est le terme le plus standard dans le monde. Il est utilisé pour désigner l'identité des personnes homosexuelles (malgré le fait que parfois, le terme *gay* puisse être utilisé sous forme péjorative en dénigrant l'image de cette communauté). Dans cette étude, nous garderons l'idée de que les médias brésiliens ont choisi d'utiliser le terme *gay* dans un souci de faire référence à un aspect plus large, le social et le culturel, dans l'envie aussi d'adopter un terme plus utilisé dans le monde.

Les enfants sont au cœur de ces mobilisations, mais dans les titres ne font aucune référence à l'adoption des enfants ou à des pratiques de reproduction assistée, par des parents du même sexe. Dans le corps des textes, la question est toujours présente, mais les titres se concentrent davantage sur le mariage gay qui peut devenir une institution et par conséquent accorder les mêmes droits qu'à un couple hétérosexuel. Le mariage est aussi un statut légitime qui donne le pouvoir à un couple d'exister dans la loi. Il engage deux personnes à fonder une famille, avec ou sans enfants or la notion de famille demeure encore très importante dans nos sociétés.

Un autre titre auquel il faut prêter attention est celui de : « *La richesse des deux sexes* », écrit par une chercheuse du Vatican. En ne lisant que le titre, il peut se révéler trompeur dans le sens que nous pourrions penser que la chercheuse abordera la richesse sous l'angle de la diversité, alors que, loin de là, elle parlera de l'importance biologique et sociale de fonder une famille hétérosexuelle. Ce titre va à l'encontre de ce que M. Foucault expliquait : « le couple, légitime et procréateur, fait loi. Il s'impose comme modèle, fait valoir la norme, détient la vérité » (Foucault, 1976, p.9).

Nous pouvons aller plus loin dans une démarche de sémiotique du genre : « mobilisant ce concept, la sémiotique opère un changement de perspective, reconnaissant que le genre constitue un « système de signification » fondamental à travers lequel le sens est produit » (Julliard, 2013, p.63). Nous pourrions alors aborder l'aspect métaphorique de deux titres. Les titres « *L'Arc-en-ciel au centre de la politique* » et « *Un baiser gay interrompt la manifestation contre le mariage homosexuel en France* » servent de métaphores plus ou moins intenses. L'arc-en-ciel, historiquement, porte un fort symbolisme religieux ; dans le récit biblique sur *l'arche de Noé*, placé dans le livre de la Genèse, à la fin du déluge qui a duré 40 jours et 40 nuits : « Dieu contracte une alliance avec Noé et ses descendants, avec pour matérialisation l'arc-en-ciel » (Alcoloumbre, 2012, p.39). Cette alliance se base sur l'idée de que Dieu ne mettra pas fin au monde une nouvelle fois, en le submergeant.

Beaucoup plus tard, l'arc-en-ciel a été repris par la communauté gay lors des *gay prides* : « le drapeau arc-en-ciel, symbole mondial du mouvement, fut inventé en 1978 en préparation d'une de ces marches » (Chauvin, Arnaud, 2012, p.79). La communauté a voulu s'éloigner de la couleur rose, utilisée principalement par les nazis afin de stigmatiser les homosexuels par un triangle rose. L'arc-en-ciel représente la diversité dans le sens où il est multicolore. Dans les

mots du créateur du drapeau, G. Baker : « ce que j'ai aimé dans l'arc-en-ciel, c'est qu'il nous convient à tous. Ce sont toutes les couleurs. Il représente tous les genres. Il représente toutes les races. C'est l'arc-en-ciel de l'humanité »²⁵².

Dire que l'arc-en-ciel est au centre de la politique, fait référence à ce drapeau qui représente la communauté gay et fait débat au Sénat et dans l'espace public français. Une autre interprétation, pourrait être aussi celle d'un débat religieux au cœur de la politique, une crise entre laïcité et religion. L'arc-en-ciel est à la fois un symbole religieux, le symbole de la diversité, et *in fine*, la matérialisation d'une crise de symbolisme.

Concernant le titre « *Un Baiser gay interrompt manifestation contre le mariage homosexuel en France* », le *baiser gay* pourrait être interprété de deux manières : premièrement, comme un symbole de liberté de la communauté gay qui pendant longtemps a été obligée (et l'est encore) de cacher ses démonstrations d'affection, telles que donner un baiser ou se donner la main. Ce baiser vient s'imposer devant ces manifestant.es de la *Manif pour tous*. Deuxièmement, du point de vue des manifestants issus des organisations religieuses, nous verrons ultérieurement dans notre analyse que ce *baiser gay* peut être aussi vu comme une sorte de tromperie, le baiser de Judas sur le front du Christ. Le fait d'utiliser le verbe *interrompt* est une manière de montrer que ce *baiser* a coupé, a perturbé, a saccadé la manifestation.

Cette analyse des titres nous montre qu'il y a des tendances différentes dans les médias français et brésiliens quant à la formulation des titres : tous les deux utilisent des titres anaphoriques et informationnels. Les médias français, ont cependant plus recours aux titres anaphoriques alors que les médias brésiliens ont surtout mobilisé l'aspect informationnel pour attirer l'attention. Les mouvements *Junho de 2013* et *Nuit Debout* nous amènent à un imaginaire de violences, alors que les mouvements *Fora Dilma* et la *Manif pour tous* sont représentés, dans les titres, comme pacifiques ou au moins, sans occurrence de violences.

Malgré l'importance des quatre mouvements, sous-tendue par les nombres et par les adjectifs emphatiques, les noms de ces mouvements ne sont pas présents dans les titres ; ils apparaissent dans le corps de texte des articles de presse. Nous expliquons cela par le fait que le public français ne connaît pas forcément la dénomination des mouvements brésiliens et le public brésilien ne connaît pas non plus celle des mouvements français, alors, parler de *Nuit*

²⁵² Accès sur : [Drapeau LGBT : origine et explications du drapeau gay pride - Drapeau-LGBT](#)

Debout, la *Manif pour tous*, *Junho de 2013* ou *Fora Dilma* dans les titres, rendrait peut-être ces expressions moins intelligibles.

Le corps apparaît dans les titres comme un corps collectif, un corps en masse, la foule. Il est souverain et peut être pacifique, violent et très violent (au point de générer des morts). Il apparaît aussi dans son aspect colérique et d'indignation. Il se donne à voir dans l'espace de la rue afin de revendiquer les besoins de base de son corps ou alors, de revendiquer ses convictions, motivées par d'autres cadres tels que la religion ou des politiques plus conservatrices.

5.2 Des mouvements sociaux en couleurs (historiques et politiques)

Nous considérons que « le choix chromatique, en politique, s'ancre dans un système de savoirs et de croyances et dans l'histoire des usages des couleurs et des significations qu'elles véhiculent dans un espace de communication donné » (Dymytrova, 2014, p.86). Dans le cas du rassemblement collectif, les couleurs incorporent des valeurs historiques et symboliques et : « dans ce contexte, nommer une couleur, c'est faire référence à l'acteur politique qui l'utilise, le reconnaître et le distinguer des autres acteurs » (Dymytrova, 2014, p.99). Il est important cependant de préciser que bien que les couleurs partagent une histoire mondiale commune, (l'extraction des pigments dans la nature, les régimes de production et les symbolismes attribués à chaque couleur tout au long des siècles en occident et en orient), elles suscitent des interprétations qui peuvent varier selon la société. Si la couleur rose, par exemple, victime de son caractère stéréotypé, est assez diversement appréciée en France par les adultes, au Brésil, elle ne fait pas l'objet des mêmes significations dépréciatives. Cette couleur bénéficie d'une acceptation moins restreinte dans l'espace public brésilien, et cette précision est importante pour comprendre certaines logiques de l'usage des couleurs dans les pratiques journalistiques de chaque pays.

Nous suivons ici la double approche proposée par V. Dymytrova ; méthode socio-sémiotique, permettant de repérer les usages culturels et historiques des couleurs, et discursive, en analysant les discours journalistiques sur l'utilisation des couleurs lors des manifestations. La partie historique est, elle, appuyée principalement, sur les diverses contributions de M. Pastoureau dans ce domaine

5.2.1 La Manif pour tous et son identité visuelle bleu-rose, premiers mots...

Le mouvement est habillé en deux couleurs : le bleu et le rose. Le couple bleu-rose est tellement fort et parlant dans ce mouvement qu'indifféremment de l'angle de prise vue des photos, le lecteur est en mesure d'identifier que la *Manif pour tous* est le sujet de l'article. La couleur s'impose et le public est presque déjà informé de ce à quoi se réfère l'événement, alors qu'il n'a peut-être pas prêté attention au titre. Les photos bleu-rose deviennent avant tout une sorte de contrat entre le journal et son lecteur. Le journal signale son intention d'informer sur cette actualité et il donne au lecteur le choix de s'engager ou pas dans la lecture.

Nombreux sont les mouvements qui choisissent une seule couleur comme identité : la couleur orange dans le mouvement qui porte le même nom (*Révolution Orange*) ou le jaune, pour les *Gilets Jaunes*. Le jaune encore qui uniformise les manifestants qui demandent l'*impeachment* de la présidente Dilma Rousseff, au Brésil, ou le rouge qui est l'emblème de ceux qui la soutiennent. Nous pourrions évoquer d'autres mouvements moins importants en nombre de manifestant·es, mais plus présents à long terme, comme le groupe féministe Femen, dont les membres réalisent leurs performances souvent (à moitié) habillées en noir. Le choix identitaire bleu-rose de la *Manif pour tous* est donc tout sauf anodin.

Ce choix renvoie aux représentations traditionnelles des couleurs, le rose, associé au féminin et le bleu renvoyant au masculin. C'est un mouvement qui nous amène au cœur de deux pôles symboliquement associés aux deux couleurs : l'homme et la femme. La différence entre l'homme et la femme est bien marquée dans la représentation de ce mouvement, tout comme l'opposition entre le bleu et le rose. Pour ce mouvement, l'homme et la femme sont différents par « nature » ; tous les deux, ensemble, incarnent le « normal » de la société, le mariage hétérosexuel et les maternité et paternité. L'ensemble bleu-rose sur les photos rappelle aussi au public l'univers maternel, qui s'impose comme un monde doux et serein. Ces représentations se retrouvent dans les discours médiatiques brésiliens qui ont souvent classé ces manifestations comme relevant d'un mouvement pacifique.

Les couleurs bleu et rose s'ancrent dans l'histoire symboliques des couleurs. D'après M. Pastoureau, le bleu, est la couleur du ciel, de Dieu, de la Vierge Marie et des rois de France. La royauté divine du bleu est vérifiée dans d'autres cultures et civilisations. Dans l'hindouisme, l'un des dieux majeurs, *Vishnou*, formant la trinité hindoue – la *trimurti* - avec *Brahmâ* et *Shiva* (Vallet, 2006, p.9), est incarné par la couleur bleu. Pour *Amon*, l'une des divinités centrales du

panthéon égyptien, : « *sa chevelure est en lapis-lazuli véritable* [texte original en italique] et les chairs d'Amon sont parfois bleues, comme il convient à une divinité en rapport avec le souffle et le vent » (Traunecker, 2012, p.51). Aujourd'hui, selon Pastoureau, la couleur bleue est une couleur « morale », liée à la discrétion et à l'élégance.

5.2.2 Le bleu : Une perception différente au gré des époques

Pastoureau, historien des couleurs et qui a retracé l'histoire de la couleur bleue, du néolithique jusqu'au XX^e siècle, explique que le bleu n'a pas toujours compté parmi les couleurs les plus honorées. « L'histoire du bleu pose un véritable problème historique : pour les peuples de l'Antiquité, cette couleur compte peu ; pour les Romains, elle est même désagréable et dévalorisante. Or aujourd'hui le bleu est de loin la couleur préférée de tous les Européens » (Pastoureau, 2006, p.15)²⁵³. Nous prêtons attention à quelques épisodes de l'histoire de la couleur bleue car elle a changé de signification tout au long des siècles. La véritable valorisation du bleu s'intensifie avec la montée de la chrétienté dans le monde. Le bleu marque également par sa symbolique genrée variable. Le bleu a été considéré à certaines époques comme « couleur de fille » alors qu'aujourd'hui il représente une « couleur de garçon ».

Selon Pastoureau le bleu a été longtemps mal aimé. « Il n'est présent ni dans les grottes paléolithiques ni au néolithique lorsqu'apparaissent les premières techniques de teinture. Dans l'Antiquité, il n'est pas vraiment considéré comme une couleur ; seuls, le blanc, le rouge et le noir ont ce statut » (Pastoureau, 2014, p.16). La maîtrise du bleu a, en effet présenté un certain nombre de difficultés. Les techniques pour l'obtenir n'étaient pas très élaborées ; l'indigo, coûtait cher et il était utilisé seulement sur des tissus de bonne qualité. Il fallait rajouter aussi le temps d'attente pour que cette plante (transformée en blocs de pierres) arrive d'Orient. Une autre source de confusion dans son histoire a été le vocabulaire car les différences linguistiques et les traductions qui en découlent ont gêné le suivi historique de la couleur bleue.

Dans les premiers temps de l'église chrétienne, « on observe dans le culte une prédominance de la couleur blanche ou des étoffes et des vêtements non teints » (Pastoureau, 2006, p. 27). Le blanc est un symbole de dignité, de pureté, de baptême dans l'église. Le bleu demeure dans la discrétion au moins jusqu'au XII^e siècle, date à laquelle les vitraux, les émaux,

²⁵³Accès électronique sur <https://www-dawsonera-com.biblelec.univ-lyon2.fr/readonline/9782021314274>

les peintures et certains vêtements commencent à intégrer du bleu. Après le XII^e siècle, l'utilisation du bleu se développe. Il colore les vêtements portés par l'aristocratie et le clergé lui accorde une place très privilégiée : celle de la lumière (du propre Dieu chrétien), du ciel et de la Vierge Marie.

5.2.2.1 Le bleu de la Vierge Marie et du roi de France

Selon Pastoureau la Vierge Marie n'a pas toujours été habillée en bleu. Il faut attendre le XII^e siècle pour qu'elle soit associée à cette couleur « et que celle-ci devienne un de ses attributs obligés : le bleu prend désormais place soit sur son manteau (cas le plus fréquent), soit sur sa robe, soit, plus rarement, sur l'ensemble de sa tenue vestimentaire » (Pastoureau, 2006, p.34). Dans l'ensemble de ses représentations, la Vierge Marie a porté plusieurs couleurs, plutôt sombres, tout au long de son histoire vestimentaire. L'association, chrétienne et artistique, du bleu au ciel et à la lumière a changé le coloris de son voile et de sa robe : « le Dieu des chrétiens devient un dieu de lumière. Et la lumière devient... bleue ! Pour la première fois en Occident, on peint les ciels en bleu. Or la Vierge habite le ciel » (Pastoureau, 2014, pp.18-19). Cette communion entre la Vierge Marie, la lumière et le ciel a été déterminante dans la promotion de la couleur bleue, et, « puisque la Vierge s'habille en bleu, le roi de France le fait aussi. Les seigneurs, bien sûr, s'empressent de les imiter. En trois générations, le bleu devient à la mode aristocratique » (Pastoureau, 2014, p.21).

Cette montée du bleu doit son succès à la couleur qui s'observe comme protectrice du Royaume de France, et aux royautés française et anglaise. Le rouge qui représentait la couleur du pouvoir, laisse peu à peu la place d'honneur au bleu. Au Moyen-Âge, les couleurs renforcent l'identification des ségrégations sociales. Les couleurs les plus voyantes, comme le rouge, le jaune et le vert, sont réservées aux exclus de la société, comme les prostitués, les fous, les malades, les juifs et autres non-chrétiens. Le bleu devient la couleur morale du bon chrétien qui cherche une vie dans la discrétion de sa foi, dans la pauvreté et loin des plaisirs mondains. Il demeure la couleur de la tempérance, de la retenue et de l'élégance.

Tout au long de l'histoire, donc, les vêtements (et leurs couleurs) se sont présentés comme porteurs de sens et ils continuent ces trajectoires jusqu'à nos jours, avec certaines variations de sens au long des siècles ou d'interprétations différentes d'une société à l'autre. En revanche, en parcourant l'histoire de cette couleur, nous percevons sa montée en puissance. Le

bleu a détrôné, peu à peu, les autres couleurs et depuis cinq siècles il est devenu la couleur préférée non seulement des Européens, mais la couleur la plus portée dans le monde.

5.2.2.2 *Le rose : de la spiritualité, du « féminin »... aux minorités ?*

La couleur bleue est la bien-aimée des Européens et du monde entier. Quelques chercheurs ont consacré une partie de leurs travaux à l'analyse de la montée en puissance de cette couleur. La couleur rose, ayant moins de prestige dans nos sociétés, semble éveiller moins de curiosité dans la communauté scientifique. La littérature ne fait pas apparaître de linéarité de la couleur rose, mais plutôt une interprétation basée sur l'industrie textile et les usages genrés du rose. De ce fait il est presque impossible d'apporter des éléments historiques chronologiques, comme nous l'avons fait pour le bleu. Nous pouvons cependant souligner quelques usages de la couleur rose dans l'histoire de l'humanité afin d'interpréter l'usage cette couleur par le mouvement *La Manif pour tous* et ses représentations médiatiques.

Le rose a affirmé sa signification à partir de la fusion du rouge, couleur de l'amour, et du blanc, la couleur du divin : « la réunion de ces deux couleurs signifiera : amour de la sagesse divine » (Portal, 1957, p.217)²⁵⁴. Dans la bible, selon F. Portal, le rose est lié au baptême, à la régénération. Il indique une nouvelle vie spirituelle. La mythologie romaine associe le rose à *Venus*, considérée comme la déesse de l'amour et de la beauté féminine et à *Minerve*, la déesse des sciences (Portal, 1957, p.221-222). *Ganesh*, dieu indou de la sagesse et patron des enfants (Oliveira Marson, Pereira Ivo 2018, p.271), est souvent représenté en rose également. Tout au long de l'histoire, le rose s'est affirmé comme une couleur divine, celle de l'amour et de la sagesse.

Pourtant, jusqu'au XVIII^e siècle, le rose reste mal défini. Considéré comme voisin du jaune, proche de la couleur de la chair qui lui a valu le qualificatif « incarnat » à son origine : « ce n'est que récemment qu'il est perçu comme un rouge clair, désaturé. On rapprochait cette couleur du teint de la peau » (Gallienne, 2019, p.109). Il est aussi associé à la joie : « porté par ses valeurs positives, le rose est perçu comme une couleur apaisante » (Gallienne, 2019, p.109). Joie et paix sans doute nous amènent à la célèbre expression *La vie en rose*.

²⁵⁴ Notre référence à Frédéric Portal (1804-1876) vise à présenter les différents savoirs produits sur les symboles des couleurs, au long du XIX^e et XX^e siècles.

Aujourd'hui le rose reste une couleur stéréotypée, une couleur « de femme » ou « de fille ». Dès le jeune âge des enfants, la société leur assigne, en effet, des univers rose et bleu bien délimités, concernant les vêtements, les jouets et la décoration de la chambre. « Since World War II, the use of gender-coded decor (especially pink and blue) has been unchanging in children's bedrooms » (Adams, 2010, p.60). De cette façon, « social convention and practice associate material artefacts with our biological sex as soon as we are born » (Adams, 2010, p.68). Cependant, les recherches sur les vêtements des bébés et des enfants de J. B. Paoletti nous montrent que le rose a aussi évolué dans l'histoire, comme le bleu. Paoletti montre qu'aux États-Unis, jusqu'au XIX^e siècle, les enfants âgés de zéro à six ans portaient souvent du blanc et des robes (y compris pour les garçons).

Le rose était aussi une couleur très utilisée pour des garçons de jeune âge. Ces vêtements, considérés comme de la matière culturelle par l'auteure : « clothing is materiel culture » (Paoletti, 2012 :15), nous permettent de conclure que le rose reste une couleur paradoxale : « on l'a plaqué sur l'homosexualité avec une intention péjorative » (Pastoureau, 2005, p.115) et certains groupes féministes l'utilisent lors des manifestations ou des performances. Selon certaines interprétations sociales, c'est donc une couleur des minorités. C'est une couleur un peu « divine », car elle évoque les dieux, l'esprit, l'incarnation et pourtant la chair aussi. C'est la couleur « mal-aimée » ou « peu-portée » aujourd'hui, mais bien acceptée auparavant par les rois et reines.

5.2.2.3 *Le bleu-rose dans la Manif pour tous : l'enfance, les genre et l'héritage culturel de ces couleurs*

Commençons ce point par un exemple d'analyse. Sur la photo ci-dessous, publiée dans *Folha*, le 04 avril 2013, sous le titre de : « *Débat sur le mariage gay continue au Sénat français* », nous pouvons appliquer les analyses théoriques proposées sur les couleurs. Le bleu et le rose sont dominants sur cette photo (et sur une part importante des photos qui représentent ce mouvement dans les journaux *Folha*, *Estadão* et *G1*). Le lectorat peut même avoir l'impression qu'il y a un équilibre entre le nombre des drapeaux roses et bleus. De même, les tee-shirts emblématiques du mouvement semblent être équitablement répartis (sur d'autres photos où les manifestant·es sont moins proches physiquement, c'est moins le cas). Nous pouvons ici conclure qu'il existe une volonté des médias de montrer un mouvement organisé.

Cette parité de couleurs renvoie également à l'idée du mouvement en lui-même : une maman et un papa. La maman étant liée à la couleur rose et le papa à la couleur bleue, la présence conjointe des deux couleurs adresse le message « Il faut un homme et une femme » pour enfanter et, enfin, et pour que la société fonctionne « comme il faut », dans un « parfait équilibre ». Cet équilibre des couleurs bleu-rose vérifié sur les photos nous recentre sur le credo de mouvement : l'hétérosexualité.

Figure 28 : photo la Manif pour tous



Source : Débat sur le mariage gay continue dans le Senat Français, 04/04/13, *Folha*, photo : Pierre Andieu/AFP

Le rose et le bleu incarnent également l'univers du bébé. En adoptant ces couleurs, le contre-mouvement qu'est la *Manif pour tous*, s'est dressé contre la Loi dite du *Mariage pour tous*, car si les unions homosexuelles étaient légitimes, alors les couples auraient le statut juridique pour avoir ou adopter des enfants. L'enjeu majeur de la *Manif pour tous* est justement d'empêcher que des couples non-hétérosexuels accèdent à la parentalité. L'enfant est au cœur du mouvement et le bleu et le rose symbolisent le monde enfantin. Les enfants eux-aussi, sont présents dans les cortèges et portent des drapeaux bleu-rose, adaptés à leur taille. Ces enfants, qui portent le bleu-rose sont comme des témoins des discours des manifestant.es. Ils et elles sont là pour incarner l'univers bleu-rose associé à l'enfance. La présence des enfants ajoute d'ailleurs une dimension plus paisible à la manifestation. De fait, les journaux vont montrer un mouvement doux. Un aspect intéressant à rajouter aux imaginaires construits à partir des

couleurs bleu-rose de l'enfance est qu'elles ne sont pas présentes dans les récits des journaux brésiliens. Nous avons trouvé un seul passage dans lequel d'*Estadão* mentionne la couleur rose dans un texte. La construction historique genrée de ces couleurs est tellement forte que les journaux ne jugent pas pertinent de commenter ce qui semble évident. Dans ce cas-là, l'image parle d'elle-même et construit des symboles très forts ; les médias n'ont même plus besoin d'expliquer ou de décrire les photographies. Enfin, la couleur portée par ces manifestant.es n'a pas besoin d'être commentée.

Si nous prenons en considération les constructions historiques sur les couleurs bleue et rose, nous rappelons qu'un symbolisme religieux leur est lié. Pastoureau nous a montré que la promotion de la couleur bleue en Europe est due à la montée en puissance de la chrétienté. Dieu, la lumière et la Vierge Marie étant associés au bleu, les rois de France, eux-aussi s'habillent en bleu. Le rose, couleur de pureté, selon Portal, porte en lui aussi cette valeur divine, spirituelle et fait référence à « un monde des invisibles » (des dieux, des anges, des esprits...). La *Manif pour tous* a été un contre-mouvement soutenu par l'église catholique de France et par l'islam²⁵⁵. La *Manif pour tous* est avant tout un contre-mouvement d'ordre conservateur et religieux, dont les manifestant.es semblent avoir des liens avec des institutions religieuses. Les couleurs bleue et rose sont la preuve, de ce point de vue, d'une marque religieuse très forte.

Pourtant, si le rose représente la pureté, la douceur et le féminin, il est aussi une couleur paradoxale, il peut en effet être associé au *kitsch*. Dans cette perspective, il est repris par les médias sous un angle humoristique et/ou carnavalesque. Les pancartes rose portant des messages linguistiques telles que « née d'un papa et d'une maman », accompagnés d'une photo d'un bébé à l'expression heureuse, confèrent un ton joyeux à ces unités de sens. Les journaux brésiliens font référence à ces pancartes humoristiques. L'aspect très coloré du mouvement donne aussi l'impression d'une fête en famille. Le slogan « humoristique » la *Manif pour tous* est en lui-même une parodie du slogan *Le Mariage pour tous*. Un autre jeu de mots est celui de Brigitte Bardot (l'actrice française) et de Frigide Barjot (porte-parole de la *Manif pour tous* qui a souvent fait ses apparitions lors des manifestations, habillée en rose). Les médias brésiliens ont d'ailleurs présenté ce mouvement comme festif et humoristique. Le jeu des couleurs a déplacé l'intolérance de ce contre-mouvement sur un autre plan, celui de l'humour. Les photos

²⁵⁵ Même si l'islam a été un acteur beaucoup moins remarqué et médiatisé. La France et le Brésil étant des pays d'origine chrétienne ; les manifestant.es n'ont pas forcément eu la volonté de mettre l'islam en avant.

en elles-mêmes sont « amusantes » et sans violence ; elles renforcent la légitimation de *la Manif pour tous* et de l'imaginaire construit autour de ces rassemblements.

Le dernier aspect de la couleur rose, relevé par Pastoureau, est qu'elle a été plaquée sur une image d'homosexualité. Cette optique est aussi très pertinente dans l'analyse du contre-mouvement. Selon les discours médiatiques des journaux brésiliens, *la Manif pour tous* n'est pas contraire à l'union entre deux hommes ou deux femmes en tant que couple (non reconnu par la loi et avec un statut flou). C'est à leur reconnaissance légale (l'institution d'un mariage) et au droit à la parentalité que *la Manif pour tous* s'oppose. De ce fait, elle se définit comme un mouvement non-homophobe. Les journaux brésiliens parlent d'ailleurs d'un mouvement constitué aussi de personnes homosexuelles et ils sont nombreux à souligner que le secrétaire de Frigide Barjot, lui-même homosexuel est opposé à ce type de parentalité. De ce fait, la couleur rose semble « accueillir » ces minorités auxquelles le contre-mouvement s'oppose pourtant fortement. En ce sens, la couleur rose peut masquer la violence symbolique du contre-mouvement.

Pour finir sur ce point, il est important de considérer le logo de *la Manif pour tous* : la silhouette d'une famille, formée par un père, une mère et deux enfants (une petite fille et un petit garçon) apparaît le plus souvent en blanc ; le bleu ou le rose entourent ces silhouettes « sacrées ». Le logo met en scène un « nid d'amour », où la famille hétérosexuelle est sacralisée par ces couleurs qui comportent en elles-mêmes une connotation sacrée, mais aussi par l'idée genrée du bleu-rose.

5.2.2.4 Les cadres médiatiques : photo distinctive, photo poly-symbolique et photo saturée

Comme nous l'avons évoqué, si le lectorat a une connaissance de l'actualité, à partir d'un simple regard sur une photo de *la Manif pour tous*, il saura qu'il s'agit de ce mouvement. Il faut savoir que pendant ce mouvement, des violences entre la police et manifestant.es ont été observées. Dans notre corpus, *G1* est l'unique média à cadrer des moments où les manifestant.es sont habillé.es en noir et entrent en conflit avec la police. Alors, pourquoi la grande majorité des photos, de *Folha* et *Estadão* illustrent-elles ce mouvement en bleu et rose ? Nous avons déjà apporté plusieurs réponses à cette question mais un élément complémentaire important est la volonté des journalistes de cadrer le mouvement de cette manière.

Le cadre peut avoir plusieurs fonctions. Ici nous en invoquerons deux :

La *fonction indexicale* du cadre qui fait référence à « l'introduction d'un cadre ou d'une bordure, constitue [...] une instruction forte, voire parfois une véritable injonction de lecture » (Beguin-Verbrugge, 2006, p.70). Ainsi comme l'index, assigne, montre ; ici, le cadre a pour fonction de guider le regard du lectorat vers un espace d'apparition du sens. Sur les photos de notre corpus nous vérifions ces deux fonctions. Il y a une envie de montrer, de donner une injonction de lecture. C'est une sorte de « voilà ce qui se passe en France », je vous le montre. Mais il a aussi une fonction *relative* qui peut déterminer plusieurs espaces différents de sens.

La *fonction relative* du cadre suppose que « la limite contient en elle-même un présupposé sur l'unité et le statut de l'information qu'elle circonscrit » (Beguin-Verbrugge, 2006, p.70) c'est assez systématique sur ces images. Le cadre a pour fonction aussi de supposer une unité dans ce que nous voyons. De ce fait, différentes zones déterminent cette unité de sens. Dans une manifestation, nous pouvons avoir des zones de couleurs naturelles (le ciel) confrontées à des couleurs portées : le bleu-rose de la *Manif pour tous* ou encore d'autres types d'unités de sens qui se complètent : la rue, les monuments qui forment l'espace public, les manifestant.es qui forment le cortège, la police qui peut être présente et représenter l'État. Enfin, différentes zones de sens forment ces cadres.

Au-delà de ces fonctions, dans cette étude, nous avons remarqué des façons particulières de cadrer, de photographier ces manifestations, dans les journaux brésiliens. Ces trois cadres, que nous avons mis en avant, ne sont pas exhaustifs, mais ils font référence à un nombre important de photos et sont révélateurs d'une tendance particulière à cadrer les corps lors de la *Manif pour tous*.

a) Le premier cadre englobe des corps individuels en bleu-rose, qui portent un message linguistique sur une pancarte. Il s'agit d'une photo centrée sur un individu, même si ces individus sont souvent entourés par une foule. « L'identité » d'un.e manifestant.e est mise en valeur. Nous qualifierons ces photos de *distinctives*, justement du fait qu'elles font la distinction entre les personnes ; les couleurs bleu-rose apparaissent dans des zones plutôt isolées. L'image dans ce cas-là est moins chargée. Nous avons un individu mis en évidence et la foule est un peu « dissimulée » derrière cet individu. Le territoire est visible, souvent sur le haut de l'image,

mais nous ne pouvons pas identifier où les manifestant.es se trouvent exactement. Sur ces photos *distinctives*, l'idée présente est d'incarner le mouvement dans la figure d'un.e manifestant.e. tout en prenant en considération l'espace de la ville. L'individu distingué devient une sorte de « porte-parole » du mouvement. Les plans varient entre *italien*, *américain*, *taille* et *rapproché*.

b) Le deuxième type de photo retrouvé dans ce mouvement est d'un style très utilisé pour représenter toutes sortes de manifestations. Nous considérons ici les photos avec prise de vue aérienne ou, du moins, de haut, sur lesquelles nous voyons la foule et le territoire. Souvent, ce territoire est très symbolique (des monuments, des places et/ou des avenues très connues). Nous allons qualifier ces photos de *poli-symboliques* ; le préfixe *poli* renvoyant à la *Polis*, c'est-à-dire, à la cité, la ville qui devient un symbole politique et de géolocalisation. La *Manif pour tous*, a fait l'objet de prises de vues avec des symboles français très forts : la Tour Eiffel, les musées, les Champs-Élysées et l'Arc du Triomphe. La foule, dans ce cas-là est complètement anonyme. Seules les couleurs bleue et rose sont repérables. De ce fait, entre 30% et 50 % de l'image est occupée par des manifestant.es habillé.es en bleu-rose. La force du mouvement se complète quand on l'associe à un territoire symbolique. Les couleurs adoptées par le mouvement semblent dominer Paris (sur des lieux plus symboliques ou pas) et d'autres villes. Leurs revendications semblent également s'imposer sur le territoire à travers trois éléments très signifiants : il s'agit d'une manifestation légale ; le nombre de manifestant.es impressionne et les couleurs sont remarquables.

c) Dans la dernière catégorie de photos, les images sont bien remplies par le corps collectif. Nous qualifions ce type d'image d'image *saturée*. Sur les photos, le cadre est entièrement rempli par les couleurs bleu-rose. La foule reste anonyme, mais nous pouvons distinguer certains corps, contrairement aux photos *poli-symboliques*. L'idée ici est de dépasser les bords de la photo, nous n'avons pas d'idée précise de la dimension de la foule, mais c'est une image qui surprend et qui donne l'impression d'un cortège composé de nombreux.euses manifestant.es. L'image est très chargée et nous ne pouvons pas identifier les marques du territoire. Seuls quelques drapeaux régionaux et le drapeau français peuvent être repérés. L'angle de la photo donne aussi l'impression d'une foule qui va vers la verticale, comme dans un mouvement montant vers le haut/vers le ciel.

Figure 29 : photos distinctives, poli-symboliques et saturées / *Manif pour tous*



Source : photo à gauche/photo distinctive - Débat sur le mariage gay continue dans le Sénat Français, 04/04/13, *Folha*, photo : Michel Euler/AP.

Source : photo au centre/photo poli-symbolique - Débat sur le mariage gay continue dans le Sénat Français, 04/04/13, *Folha*, photo : Pierre Andrieu/AFP.

Source : photo à droite/photo saturée - Débat sur le mariage gay continue dans le Sénat Français, 04/04/13, *Folha*, photo : Pierre Andrieu/AFP.

Enfin, les couleurs dans le mouvement la *Manif pour tous* deviennent un signe fort d'identité de ce mouvement. Le bleu et le rose sont « immédiatement perceptibles, les couleurs fonctionnent comme des signaux assurant la visibilité des acteurs politiques dans l'espace public » (Dymytrova, 2014, p.85). Nous avons montré que plusieurs signifiés se rajoutent au signifiant bleu et rose (la question du genre, des minorités et l'abordage religieuse/spirituelle/morale issue de l'histoire). Les corps, en tant qu'acteurs politiques habillés en bleu-rose, incarnent cette identité d'un mouvement festif, pacifique, accueillant pour « tous » et, principalement, d'un mouvement qui défend le facteur biologique et « naturel » de la parentalité.

Nous avons étudié les couleurs bleu-rose dans le mouvement de la *Manif pour tous*. Ensuite, nous allons voir d'autres couleurs comme le jaune et le vert dans le mouvement *Fora Dilma*.

5.2.3 Fora Dilma : Un mouvement en jaune (et vert)

Le mouvement *Fora Dilma* a été représenté dans les journaux *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*, aussi, par la couleur, jaune cette fois-ci. Un élément remarquable est que le jaune est devenu la couleur emblématique de ce mouvement, alors que le vert a aussi été porté (même si c'est en moindres proportions). Ce mouvement se revendiquait comme un mouvement patriotique et faisait appel aux deux couleurs dominantes du drapeau brésilien : le jaune et le vert. A l'instar d'autres rassemblements dans le monde, *Fora Dilma* a été un mouvement

typique de ces manifestations nationalistes. Le drapeau brésilien est très présent sur les photos et ses couleurs ont été adoptées par les manifestant.es. Les discours journalistiques citent principalement la couleur jaune, bien que le vert soit aussi présent sur les photos et dans certains articles. Il est facile de vérifier qu'une part importante des manifestant.es porte le maillot de l'équipe nationale de football, de couleur jaune.

5.2.3.1 *Le jaune, une couleur ambivalente*

Couleur du soleil, elle nous rappelle l'or, la richesse et l'énergie et partant, le jaune se revendique comme d'une valeur positive. Pourtant, c'est aussi une couleur trop voyante, alarmante, considérée comme *peu élégante* et qui a été associée au diable pendant l'époque médiévale. C'est la couleur des valeurs ambiguës et selon les cultures, le jaune peut être bien ou moins bien accepté. Pastoureau explique que dans l'Antiquité et « dans les cultures non européennes – en Asie, en Amérique du Sud – le jaune a toujours été valorisé (...). Mais, il est vrai qu'en Occident, le jaune est la couleur que l'on apprécie le moins » (Pastoureau, 2005, p.79).

Cela nous semble intéressant à analyser car au Brésil, le jaune est plutôt associé à la joie, au *carnaval*, au football, au *tropicalisme* et à la richesse. Donc, à des valeurs positives. Et, en France, selon ce chercheur, il est la couleur « mal-aimée », peu portée et associé à différents aspects négatifs comme ceux de la folie, la maladie et des mensonges. Selon Pastoureau, cette dévalorisation du jaune en Europe débute au Moyen Age, où « dans l'imagerie médiévale, les personnages dévalorisés sont souvent affublés de vêtements jaunes » (Pastoureau, 2005, p.80). En Europe, et toujours pendant le Moyen Age, le jaune se dépare de sa représentation de richesse. C'est le doré qui endosse la bonne image de la richesse, de l'or et de la puissance.

5.2.3.2 *Le jaune : le mensonge et la trahison*

Le Monde, *Le Figaro* et *Libération* ont traité le mouvement *Fora Dilma* sous l'angle des mensonges, des tromperies et de la corruption. Les trois journaux indiquent que les manifestant.e.s sortent dans les rues pour dénoncer la corruption du gouvernement de gauche de la présidente Dilma Rousseff et de son prédécesseur, Lula da Silva. Les manifestant.e.s réclamant le départ immédiat de Rousseff, qu'ils considèrent, comme menteuse et corrompue.

Les trois journaux mettent en avant le portrait d'une femme instruite, intelligente et bourgeoise, mais qui a trahi ses « hautes origines » pour se « radicaliser » en tant que *guérillera*. L'image d'une femme trompeuse est alors mise en avant. Rousseff, selon les journaux, est une femme mêlée à des affaires de corruption au cours de sa carrière politique à côté du célèbre Lula da Silva.

La couleur jaune, selon Pastoureau est associée au diable car, selon la chrétienté, le diable est « le père du mensonge ». La mise en avant du jaune, dans ce cas-là, peut représenter la dénonciation de ces supposés actes de corruption réalisés ou cachés par la présidente. Nous allons voir ultérieurement, dans ce chapitre que cette diabolisation de la figure politique de Rousseff, opérée par les manifestant.es est reproduite par les médias français. Dilma Rousseff représente le diable, un monstre qui a menti afin de monter dans la hiérarchie politique et qui a volé de l'argent public. Dilma Rousseff est associée à l'image du *Pinocchio*, du mensonge, et du serpent, c'est-à-dire, de la duplicité et de la trahison.

Si d'un côté les journaux dénoncent une femme corrompue, *Le Monde* et *Libération* alertent cependant sur une manipulation dangereuse et qui serait en elle-même un mensonge : celle organisée et financée par l'opposition à travers la gratuité des transports publics lors des jours de manifestations contre Rousseff, de la distribution de repas gratuits aux manifestant.es et d'autres facilités et ressources qui incitent les Brésilien.nes à sortir de chez eux. Nous serions face, plutôt, à un mouvement qui émerge d'en haut, orchestré par des partis politiques de droite et par les puissances médiatiques. De ce fait, les deux journaux parlent d'un mouvement trompeur, dans lequel le peuple est pris en otage par la droite :

« Appelé à lui succéder en cas de destitution, son vice-président, Michel Temer, du Parti du mouvement démocratique brésilien (PMDB), semble quant à lui se voir déjà au *Palais du Planalto*, à Brasília. Face à la crise, «*il faut que quelqu'un soit capable de rassembler les Brésiliens* », a lâché, le 5 août, Michel Temer, oubliant de citer la chef de l'État »²⁵⁶

²⁵⁶ Dilma Rousseff, l'heure des comptes, *Libération*, 14.08.2015.

5.2.3.3 *Le jaune comme référence à la folie, au carnaval et à la joie brésilienne*

Si d'un côté le jaune représente un mouvement mensonger et dangereux, de l'autre, les journaux, dans leurs discours et photos, l'associent aussi, ainsi que le vert, à l'équipe de football :

« Souvent vêtus du maillot vert et jaune de la "Seleção" de football, les anti-gouvernement ont protesté dès le matin dans la capitale Brasilia (centre), à Belo Horizonte (sud-est), Recife (nord-est), Salvador de Bahia (nord-est) ou Belem (nord) »²⁵⁷.

Ce mouvement peut être ainsi associé à un rendez-vous plutôt festif avec des musiques et des slogans chantés à haute voix, donnant de lui une image un peu carnavalesque :

« Les manifestants ont chanté l'hymne brésilien à pleins poumons, avant d'entonner en cœur : « Dehors Dilma ! Ici c'est le Brésil, pas le Venezuela. Olé, Olé, Olé, nous ne sommes pas communistes, nous sommes patriotes, nous allons déloger ces merdes du pouvoir ! »²⁵⁸.

Il est représenté sur les photos et dans certains articles comme un mouvement dans lequel les manifestant.es sont aussi souriant.es et manifestent plutôt dans le respect, dans le calme et dans une ambiance familiale :

« Au moins 866 000 personnes vêtues de vert et jaune ont défilé dans le calme et dans une ambiance familiale à travers tout le pays, selon les dernières estimations de la police »²⁵⁹.

C'est un mouvement créatif, qui se déguise et qui fait des parodies. Le jaune reprend alors son caractère positif. Il évoque l'allégresse et l'énergie. Il évoque l'une des fêtes les plus connues mondialement : le carnaval brésilien. Mais qui dit fête, dit folie aussi. Et nous retombons sur l'ambivalence du jaune.

²⁵⁷ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Dilma Rousseff, *Libération*, 16.08.2016.

²⁵⁸ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Dilma Rousseff, *Libération*, 16.08.2016.

²⁵⁹ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Dilma Rousseff, *Libération*, 16.08.2016.

Pour sa part, c'est une couleur tranchante (comme toutes les autres). Il est ambivalent aussi : « le vert représente la chance mais aussi la malchance, la fortune mais aussi l'infortune, l'amour naissant mais aussi l'amour infidèle, l'immatunité (des fruits verts), mais aussi la vigueur (un vieillard vert) » (Pastoureau, 2005, p.67). Selon Pastoureau, il existe encore une dimension négative associée au vert : « on a pris l'habitude de représenter en verdâtre les mauvais esprits, démons, dragons, serpents et autres créatures maléfiques qui errent dans l'entre-deux, entre le monde terrestre et au-delà » (Pastoureau, 2005, p.67). Cette dimension négative du vert est liée à des superstitions dans lesquelles il était considéré comme instable et représentait la couleur du poison. Pastoureau remarque que son instabilité est aussi due à sa chimie : « il n'est pas très compliqué à obtenir : des nombreux produits végétaux, feuilles, racines, fleurs, écorces peuvent servir de colorants verts. Mais le stabiliser, c'est une autre paire de manches ! » (Pastoureau, 2005, p.65).

Les représentations du vert dans le mouvement *Dilma Dehors* reflètent l'état du pays à l'époque : l'instabilité politique et économique. Le Brésil est très riche, mais en même temps très pauvre. L'argent lui-même est représenté par la couleur verte. Cette tradition vient des jeux d'argent. « Il n'y a jamais de hasard dans le choix des couleurs (...) Les imprimeurs n'ont fait que prolonger l'ancienne symbolique. Si l'argent n'a pas d'odeur, il a bien une couleur » (Pastoureau, 2005, p.66). La question de la crise économique de la compagnie pétrolière *Petrobras* et du pays est toujours mise en évidence par les journaux. Les pots-de-vin, l'argent volé, caché, la manque d'argent destiné au peuple aussi bien que la concentration excessive de l'argent dans une petite partie de la population, interpelle les journaux. La question de l'argent est au centre de ce mouvement et de sa représentation :

« Des commissions auraient été prélevées sur des contrats surfaturés afin de financer des campagnes électorales. Petrobras estime à 1,5 milliard d'euros les pertes découlant de ces malversations [parole du politologue Rudá Ricci] ». L'instabilité politique est le résultat de cette chute économique, aussi, selon les médias.

Jaune et vert. Joie et nature, mais aussi mensonge et instabilité. Ces couleurs représentent un pays en crise financière et politique, mais aussi un pays de joie et de fêtes : « nous nous rendons compte que les couleurs supposent des polarisations de sens. Dans un contexte donné, elles sont chargées de sensations positives et, dans un autre, elles peuvent assumer des sensations absolument négatives »²⁶⁰ (Bastos, Farina, Perez, 2011)²⁶¹. Dans ce mouvement, les couleurs, si on parle de stratégie de mouvement social, insistent sur l'aspect patriotique des rassemblements. Sur les trois photos ci-dessous, nous observons cet aspect lié à la fête : le jaune des habits des manifestant.es, des pancartes, des ballons, des cornettes en plastique (photo c) et des casseroles.²⁶²

Nous sommes face à des manifestations pacifiques et l'expression faciale des manifestants, quand on la voit un peu plus dans le détail, nous révèle un certain sourire de la part des manifestat.es (sur la photo a), ou du manifestant qui place la casserole sur une image de Dilma Rousseff). C'est aussi un mouvement de masses, habillées en jaune. Nous y retrouvons les même encadrements que pour *La Manif pour tous* : des photos *distinctives*, des photos *poli-symboliques* et des photos *saturées*.

²⁶¹ Accès sur Academia : [\(56\) \(PDF\) PSICODINAMICA DAS CORES EM COMUNICAÇÃO | Rone Aguiar Consórcios - Academia.edu](#)

²⁶² Le phénomène de frapper les casseroles est née d'une envie à rendre la parole de Rousseff inaudible lors de ses discours/apparitions publics. Dès que la présidente parlait, le peuple frappait sur les casseroles.

Figure 30 : photos distinctives, poli-symbolique et saturée / Fora Dilma



Source : à gauche/photo distinctive - En images : les manifestations contre Dilma Rousseff au Brésil, *Le Monde*, 17.08.2015, Photo : Douglas Magno/AFP

Source : à droite/photo poli-symbolique - Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur historique, *Le Monde*, 14.03.2016.

Source : En bas/photo saturée - Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015.

Enfin, les couleurs jaune et verte dans ce mouvement nous amènent à une ambiance plutôt festive sur les images mais qui prend d'autres sens quand les discours journalistiques sur ces mouvements sont associés. Nous arrivons à un mouvement, par le biais des couleurs, qui est joie, mais aussi, qui est une sorte de tromperie.

5.2.4 *Junho de 2013* et *Nuit Debout* : la lumière tombe, les manifestant.es occupent la rue

Les mouvements *Junho de 2013* et *Nuit Debout* ne portaient pas de couleur spécifique. Ces deux mouvements ont débuté de manière spontanée, contrairement à *La manif pour tous* et *Fora Dilma*. Ayant moins de stratégie et de ressources, *Junho de 2013* et *Nuit Debout* se retrouvent dans la rue sans forcément mettre en avant une couleur qui donnerait une identité à

leurs causes respectives. Malgré cela, ils ont été associés à une couleur dans plusieurs passages : le noir, ou des couleurs plutôt sombres.

Nuit Debout, composé par « des êtres insomniaques qui rêvent de faire de nouveaux rêves comme pour reconquérir la possibilité même d'un avenir qui paraît résolument en panne » (Kakogianni, 2016, p.62), se rassemblait, principalement, en fin d'après-midi, pendant la semaine et les weekends, sur la Place de la République, à Paris (mais aussi, un peu partout en France) et, le mouvement se poursuivait pendant toute la nuit/les nuits, encore très froides en France, en 2016.

Ces événements se déroulent pendant la journée, en fin d'après-midi et pendant la nuit. Junho de 2013 a été souvent associé à la nuit lors des photos. *Nuit Debout*, malgré sa dénomination, apparaît de forme complexe : nous constatons que les discours journalistiques parlent de ce mouvement qui se déroule pendant la nuit, mais si on considère les photos, la grande majorité d'entre elles nous ramènent à des rassemblements à la lumière du jour.

Les deux mouvements sont associés, à la nuit, par les images ou discours, et par conséquent à la couleur noire ou alors à des couleurs sombres. Nous allons voir qu'en termes d'image, cette ambiance nocturne a donné l'impression d'une certaine confusion et parfois d'une certaine frénésie, des mouvements des corps ou d'autres éléments comme les lumières de la ville ou le feu.

5.2.4.1 *Quelques repères (historiques) sur la couleur noire*

Pour certains le noir symbolise l'absence de couleur ou de lumière. Le noir, à l'exemple de toutes les autres couleurs, contient en lui des connotations différentes. Dans son aspect le plus noble, il évoque le respect, l'élégance et le luxe. Mais il y a aussi un « mauvais » noir ou un noir moins admirable : « spontanément, nous pensons à ses aspects négatifs : les peurs enfantines, les ténèbres, et donc la mort, le deuil » (Pastoureau, 2005, p.95). Pastoureau explique que dans la Bible « le noir est irrémédiablement lié aux épreuves, aux défunts, au péché et, dans la symbolique des couleurs propres aux quatre éléments, il est associé à la terre, c'est-à-dire aussi à l'enfer, au monde souterrain » (Pastoureau, 2015, p.95).

L'historien explique que la mauvaise réputation de cette couleur commence très tôt dans l'histoire de l'humanité. Dans le premier récit biblique, dans le livre de la *Genèse*, le noir

apparaît avec une représentation négative : « Dieu dit : "Que la lumière soit", et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne ; il la sépara des ténèbres » (Pastoureau, 2014)²⁶³. Selon les premiers versets bibliques, pour que la vie puisse exister, le noir doit laisser sa place à la lumière. Ce qui est intéressant, d'après Pastoureau, est de que ce récit révèle également la primauté de la couleur noire, dans une conception chrétienne. Elle serait la première couleur à exister dans l'histoire du monde (ou du cosmo) et de l'humanité.

Scientifiquement, le *Big Bang*, est associé également à une boule plutôt noire, très chaude et qui « à la fin » exploserait comme une sorte de lumière puissante formant toutes les matières existantes dans l'espace, dont notre planète. L'astrophysique et la religion chrétienne n'ont pas été les seules à prendre ce chemin. Les mythologies (grecques, asiatiques et africaines), elles aussi, racontent que « au début était nuit, l'immense nuit des origines, et c'est en sortant des ténèbres que la vie a pu prendre forme » (Pastoureau, 2014)²⁶⁴. Dans les trois cas, science, mythologies et religion, pensent que « au début » tout était noir et cela marque la grande « dépréciation » du noir qui s'oppose, de ce fait, à la lumière de la vie.

Le noir « est longtemps resté associé à la symbologie de certains lieux, comme les cavernes et tous les endroits naturels qui semblent communiquer avec les entrailles de la terre : antres, grottes, gouffres, galeries souterraines ou rupestres » (Pastoureau, 2014)²⁶⁵. Ces endroits sont liés, souvent, aux malheurs, à des souffrances ou à des prisons. La caverne de Platon est un excellent exemple, métaphorique, de ce lieu de ténèbres : la caverne est en lien étroit avec l'obscurité de la pensée.

Tout comme les endroits noirs sont dépréciés, les animaux noirs n'échappent pas à la mauvaise réputation. Le corbeau, selon Pastoureau, est le deuxième animal qui apparaît dans la Bible (le première étant la serpent). Sur le récit du *déluge*, Noé demanda au corbeau d'aller chercher un signe de retrait des eaux. Le corbeau va trouver un signe, mais il ne reviendra jamais vers l'arche de Noé car il s'attardera à manger des cadavres : « Noé le maudit et lâche à sa place la colombe, qui par deux fois reviendra dans l'arche, apportant dans son bec un rameau

²⁶³ Version numérique du livre *Noir. Histoire d'une couleur*, de Michel Pastoureau. Chapitre *Au commencement était le noir. Des origines à l'an mil*.

²⁶⁴ Version numérique du livre *Noir. Histoire d'une couleur*, de Michel Pastoureau. Chapitre *Au commencement était le noir. Des origines à l'an mil*.

²⁶⁵ Version numérique du livre *Noir. Histoire d'une couleur*, de Michel Pastoureau. Chapitre *Au commencement était le noir. Des origines à l'an mil*.

d'olivier, signe du retrait des eaux » (Pastoureau, 2014)²⁶⁶. Le corbeau, noir, devient une figure négative, alors que la colombe, avec son plumage blanc, restera liée à un signe d'espoir (ou d'autres signifiés, comme la pureté et la paix).

Le chat noir n'apparaît pas dans les récits bibliques, mais par sa couleur, il est également associé, dans l'imaginaire des croyances populaires à la mauvaise chance et à des rituels de sorcellerie. Pourtant, si d'un côté (depuis le Moyen-Age) le chat noir est victime de ces croyances cultures, l'Égypte ancienne vénérât les chats et tout particulièrement *Bastet*, déesse importante qui s'incarnait dans la figure d'un chat noir. Sur ce point, on pourrait invoquer l'un des premiers points positifs de la couleur noire. *Bastet* était la déesse de la maternité et, qui dit maternité « dit fertilité » à cette époque. Pastoureau explique que le noir est ainsi lié à la terre et donc, à la fertilité, à la reproduction, à la production : « la fertilité du noir primordial laisse également des traces dans l'organisation trifonctionnelle de plusieurs sociétés antiques et médiévales : (...) le noir, celle (couleur) des artisans producteurs » (Pastoureau, 2014)²⁶⁷. La terre peut être ambivalente également, elle symbolique le retrait des eaux (du déluge biblique), la terre qui donne vie, mais aussi, la terre qui consomme nos défunts et alors, liée à la mort ou aux cendres, dans un langage chrétien (celui du *mercredi des cendres*, qui débute le *Carême*).

5.2.4.2 *Junho de 2013 et Nuit Debout : l'imaginaire de la nuit*

Junho de 2013 et *Nuit debout* ont quelques points en communs : il s'agit de mouvements qui revendiquent des besoins de base du corps et des mouvements avec des épisodes de violences, mais dans cette partie, nous voudrions traiter le point spécifique qu'ils ont en commun soit la référence à la nuit. Il est surprenant que *Nuit Debout* soit représenté, essentiellement, par des photos où les manifestant.es sont à la lumière du jour. Malgré cela, les discours médiatiques associent ces rassemblements à la nuit, et les nuits sont elles-mêmes associées à des épisodes violents :

²⁶⁶ Version numérique du livre *Noir. Histoire d'une couleur*, de Michel Pastoureau. Chapitre *Au commencement était le noir. Des origines à l'an mil*.

²⁶⁷ Version numérique du livre *Noir. Histoire d'une couleur*, de Michel Pastoureau. Chapitre *Au commencement était le noir. Des origines à l'an mil*.

« La Place de la République, dans le centre de Paris, a connu des scènes d'affrontements entre manifestants de gauche et forces de l'ordre jeudi soir et hier pendant la nuît [...] Pendant le soir et tout au long de la nuît, la violence est devenue plus intense »²⁶⁸

Si on continue avec ce même texte, d'autres références nourrissent l'imaginaire de la nuit et d'un certain désordre avec les mots *conflit* et *démantèlement forcé* :

« A la fin de la nuît, le conflit est dû au démantèlement forcé des installations de Nuit Debout – ou 'Noite em pé'²⁶⁹ -, un mouvement de la société civile qui a émergé lors des protestations contre la Loi El-Khomri, projet législatif qui prévoit la flexibilisation du marché du travail. L'événement a lieu toutes les nuits, depuis le 29 février, sur la Place de la République. Il questionne profondément la démocratie et la convocation d'une Assemblée en France »²⁷⁰

Si les discours sur *Nuit Debout* sont liés à des violences, les discours sur le mouvement *Junho 2013* est lui aussi représenté par une ambiance de confusion, d'intensité, des mouvements brusques des corps des manifestant.es et forces de l'ordre lors du coucher du soleil :

« Le mouvement de contestation au Brésil connaît son premier mort. À 18 ans, un jeune homme a été renversé par une voiture qui tentait de contourner un groupe de manifestants qui bloquaient une rue de Ribeiro-Preto, dans le sud-est du pays. Le mouvement de fronde sociale qui secoue le pays depuis dix jours a connu d'autres débordements de moindre gravité dans la soirée de jeudi. À Brasilia (centre du pays), où se sont rassemblées 30.000 personnes, des manifestants ont attaqué dans la soirée le ministère des Affaires étrangères d'où ils ont été refoulés de justesse par la police, après avoir brisé une porte vitrée et une cinquantaine de fenêtres. Les affrontements ont fait une trentaine de blessés. »²⁷¹

Les discours médiatiques construisent un imaginaire frénétique autour de ces manifestations qui se déroulent la nuit, et en soirée. Dans ces discours médiatiques, nous

²⁶⁸ Manifestations contre les mesures d'austérité finissent dans la confusion, *Estadão*, 30.04.2016.

²⁶⁹ Traduction en portugais de *Nuit Debout*.

²⁷⁰ Manifestations contre les mesures d'austérité finissent dans la confusion, *Estadão*, 30.04.2016.

²⁷¹ Les manifestations monstres dégénèrent au Brésil, *Le Figaro*, 21.06.2013

sommes proches de scènes, dans le noir, qui nous amènent à une appréciation négative de la couleur noire, celle que Pastoureau renvoie à des constructions culturelles de l'enfer. Les tons chauds (rouge/orangé de feu/ou d'autres lumières) contribuent également à l'imaginaire du « feu éternel » loin de toute *lumière divine*, représentée par la couleur blanche. Mais, la couleur noire, liée à la représentation de la terre, peut représenter également la terre, donc, la vie. Nous voyons cette envie *d'une nouvelle vie* de la part des manifestants dans les récits médiatiques comme dans l'exemple déjà cité, sur *Nuit Debout* : « *Il réfléchit profondément la démocratie* ».

Ci-dessous, nous avons deux photos. La première, représente *Nuit Debout* en fin d'après-midi. La lumière du soleil commence à tomber. Nous avons l'impression également qu'il y a du brouillard à moins que cet effet ne soit provoqué ou intensifié par le feu. Le feu déclenche déjà une idée de confusion et de danger, même si, sur la photo, il paraît plutôt « maîtrisé » par les manifestant.es. L'image devient un peu floue du fait de la fumée, ce qui rend l'image confuse. Nous avons l'impression qu'il s'agit d'une sorte de marche en considérant la position des jambes des manifestant.es. Les manifestant.es semblent porter des vêtements plutôt noirs et leurs visages (et même les corps) ne sont pas tout à fait saisis. L'image devient lourde et son *punctum* sont les trois flammes rouges.

Sur la deuxième photo, nous avons une représentation du mouvement *Junho de 2013*. La photo a été prise lors d'une manifestation qui s'est déroulée un soir. Cependant, nous avons un éclairage sur la photo qui nous rend visible l'*index* de la photo (la police et le manifestant) et la ville. Cet éclairage est dû aux lumières de la ville et sans doute, aux recours d'une fonction *flash* de la caméra. De ce fait, l'événement devient visible et nous percevons l'ombre des forces de l'ordre et du manifestant par terre. La photo nous montre des violences physiques et symboliques : plusieurs agents de police, habillés de noir et bien protégés par leurs armes, des casques, des boucliers, attaquent un manifestant, seul, qui porte un t-shirt noir, mais sans aucun moyen de défendre son corps (sauf s'il les a dans son sac-à-dos, mais sur la photo, rien n'est repérable). Le manifestant fait un geste vers l'avant avec ses mains (pour demander l'arrêt de cet engagement de la police contre lui) et incline son corps vers l'arrière ; sa jambe droite rétrograde, dans le but de s'éloigner ou de fuir de la situation.

Figure 31 : *Nuit Debout* et l'imaginaire frénétique produit par les couleurs



Source : (*Nuit Debout*, à gauche) : Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, *G1*, 09.03.2016, photo : Michel Euler/AP.
(*Junho de 2013*, à droite) : Le Brésil fait son « printemps tropical », *Le Figaro*, 21.06.2013, photo : Christophe Simon/AFP.

Les deux photos nous amènent à des violences physiques et symboliques. Les couleurs plutôt sombres avec d'autres couleurs telles que le rouge du feu des manifestant.es et l'orange du feu des forces de l'ordre donnent une idée de confusion à ces manifestations.

5.2.4.3 Le cadre « noir »

Afin de garder l'équilibre d'analyse avec nos exemples antérieurs sur la *Manif pour tous* et *Fora Dilma*, nous finissons cette partie sur le cadrage. Les photos de ces deux mouvements suivent les mêmes tendances que nous avons qualifiées de photos *distinctive*, *poli-symbolique* et *saturée*. La première fait référence à *Nuit Debout*, la deuxième et la troisième, à *Junho de 2013*. Sur les photos a et b, nous avons une prédominance de la couleur noire.

Sur la première, en France, il fait nuit, les policiers, habillés de noir, sont face à des manifestant.es dont on ne voit que les manches, nous repérons plutôt des tonalités foncées. Les lumières de la ville donnent un certain éclairage. Cette photo est un peu confuse : nous ne savons pas trop ce qui se passe. La légende nous informe que « manifestants restent tête-à-tête avec les policiers pendant la manifestation à Paris, ce dimanche ». Nous avons l'impression qu'il s'agit d'un moment plutôt pacifique, mais vu la proximité entre les deux groupes d'acteurs, des affrontements seraient possibles. Nous arrivons aussi à distinguer le visage de deux manifestants qui sont juste devant la police et les mains tendues vers le haut de l'ensemble des manifestant.es.

La deuxième photo, nous plonge aussi dans la nuit. Nous pouvons voir cette foule qui a occupé les rues de Rio de Janeiro, ce territoire symbolique à l'international, qui semble représenter « au mieux » le Brésil vis-à-vis des médias (même si ceux-ci ont pris soin de parler des rassemblements dans plusieurs villes brésiliennes). Grâce aux lumières de la ville et des bâtiments, nous pouvons voir les manifestant.es, mais ils restent totalement anonymes du fait de la prise de vue aérienne. C'est une foule qui atteste de la grandeur de l'événement et qui le légitime également.

Sur la troisième photo le cadrage nous donne également une idée de force de la foule et nous avons l'impressions qu'elle a été prise en début de soirée du fait de la lumière bleue. Nous pouvons repérer les pancartes et les manifestant.es, mais les visages restent sans identité et peu de messages sont lisibles sur les pancartes, du fait du cadrage de « l'ensemble » de la foule. Quant au territoire, il n'est pas saisi, nous ne pouvons le voir que tout en haut, mais l'architecture n'est pas assez apparente pour que nous puissions faire une distinction visuelle du territoire.

Figure 32 : photos distinctive, poli-symbolique et saturée / Junho de 2013 et Fora Dilma



Source : (Nuit Debout/photo à gauche/photo distinctive) - Activistes occupent la place centrale de Paris pour la quatrième nuit, *G1*, 03/04/2016, photo : Dominique Faget/AFP

Source : (Junho de 2013/photo à droite/photo poli-symbolique) - Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013, photo : Tasso Marcelo/AFP

Source : (Junho de 2013/photo en bas/photo saturée) - Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013, photo : Christophe Simon/AFP

Enfin, malgré le fait que ces deux mouvements n'ont pas dégagé de stratégies visuelles de protestation en termes des couleurs, une certaine identité leur été conférée par les discours et les photos. Ils ont été associés à la nuit et à des couleurs plutôt foncées, intensifiant l'aspect de violences et de confusion de ces rassemblements.

5.3 Les discours de redressement des corps

Sur cette partie nous allons exposer les résultats de nos analyses qualitatives de deux mouvements sociaux : *Fora Dilma* et la *Manif pour tous*. Le mot *redressement* est inspiré par G. Vigarello dans ces travaux sur des pratiques et représentations corporelles. Le terme *redressement* apparaît principalement dans l'ouvrage *Le corps redressé*²⁷². Ici nous l'interprétons comme une volonté de changer les corps non conformes aux normes sociales ou les punir s'ils n'acceptent pas ces « règles » de comment exister comme corps dans l'institution de la famille et dans l'exercice de la politique.

5.3.1 *Fora Dilma* : la femme dans l'exercice du pouvoir présidentiel

Fora Dilma a été une désignation²⁷³ (slogan) utilisée par le mouvement social qui revendiquait la destitution de la Présidente et qui a concerné un *objet du monde*²⁷⁴ (une cause dans le cas de cette thèse) spécifique : l'exercice du pouvoir présidentiel. Ici ce pouvoir est représenté par Dilma Rousseff. Les discours concernant la Présidente dans les journaux français suivent une ligne assez proche, malgré les différences éditoriales et la focalisation sur cette femme politique.

5.3.2 Le Figaro : Dilma Rousseff, d'origine bourgeoise, une ex-guérillera autoritaire incapable de gouverner

Pour *Le Figaro*, Dilma Rousseff est impopulaire : « *Il faut remonter à 1999, au mandat du conservateur Fernando Henrique Cardoso, pour retrouver une telle impopularité à la tête de l'État* ». Elle est contestée, elle mobilise en masse contre elle. C'est une femme incapable ; « *le temps a montré l'incapacité de Dilma (Rousseff) à gouverner. Elle conduit le pays au fond du trou* »²⁷⁵, selon les paroles d'un manifestant. C'est une femme menteuse et corrompue « *l'opposition lui reproche d'avoir fraudé le fisc et d'avoir manipulé les comptes publics pour assurer sa réélection en octobre 2014* »²⁷⁶. Et les manifestant.es la représentent, aussi, avec un

²⁷² Cet ouvrage aborde surtout les pratiques de redressement corporel des enfants à l'école (comment les enfants étaient obligés de s'asseoir, comment porter les bras, les jambes, le regard, comment marcher...)

²⁷³ Moirand, 2007, p.4

²⁷⁴ Moirand, 2007, p.4

²⁷⁵ Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée, *Le Figaro*, 13.12.2015

²⁷⁶ Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée, *Le Figaro*, 13.12.2015

nez de *Pinocchio* : « selon la police, 6.000 manifestants (30.000 selon les organisateurs) ont défilé dans la capitale fédérale parcourant, derrière une poupée gonflable de la présidente maquillée en "Pinocchio" »²⁷⁷. De ce fait, nous pouvons cadrer ces discours dans une opposition entre la folie et la raison, le vrai et le faux²⁷⁸. Du fait qu'elle tient des discours faux : « Dilma Rousseff (est) proche de la chute finale »²⁷⁹.

Certains récits montrent cette femme jugée indifférente et froide : « jusqu'au dernier moment, elle a voulu apparaître sereine. Dilma Rousseff a continué à faire ses promenades quotidiennes à vélo, entourée de trois gardes du corps. Celle qui, selon *Le Figaro*, n'écoute pas la rue : « la présidente ne reçoit pas les représentants des mouvements sociaux et ignore les membres de son parti, dont elle ne maîtrise guère la culture »²⁸⁰. Elle a été considérée comme une femme « dure », mais ses années de gouvernance ont montré son « vrai » visage : « on louait sa solidité, on la découvre finalement inflexible, autoritaire, incapable de déléguer et, partant, inefficace ». *Le Figaro* est l'unique journal à faire une critique forte en ce qui concerne le passé de Dilma Rousseff :

« Une ex-guérillera devenue présidente autoritaire. À l'époque, ses compagnons ne la connaissaient que par ses noms de guerre, "Estela" et "Vanda". La jeune fille avait troqué son enfance tranquille dans une petite famille bourgeoise de l'État du Minas Gerais – collège privé, cours de piano et leçons de français – pour l'engagement contre les militaires au lendemain du coup d'État du 31 mars 1964. Elle lit alors "Révolution dans la révolution", de Régis Debray, et bascule dans la clandestinité. Dans les rapports des services secrets, on la présente comme "la Jeanne d'Arc de la subversion". En 1970, "Vanda" est faite prisonnière. Malgré les tortures et les viols, elle ne dénonce pas ses camarades »²⁸¹.

Dilma Rousseff est une ex-guérillera autoritaire, quelqu'un qui a quitté le confort d'une vie riche pour entrer dans la clandestinité de la résistance avec ses *compagnons* et *camarades*. Malgré ses capacités intellectuelles jugées limitées pour gouverner le pays, *Le Figaro* la place comme étant : « "plus cultivée" que Lula et issue, contrairement à lui, d'une bonne famille »²⁸². Mais il est son « mentor » en politique, c'est grâce à son soutien que Dilma Rousseff remporte les élections : « quand Lula passe la main, avec une popularité record de 85 %, il peut choisir n'importe quel dauphin »²⁸³, dans ce cas précis, Rousseff a été sa dauphine.

²⁷⁷ Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée, *Le Figaro*, 13.12.2015

²⁷⁸ Voir Foucault, 1971, p.12

²⁷⁹ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁸⁰ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁸¹ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁸² Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁸³ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

Le corps de Dilma Rousseff est moqué. Il est associé à *Pinocchio*, donc, à ce personnage innocent et qui se laisse facilement convaincre par les manipulateurs pour obtenir des satisfactions personnelles : plus d’amusement et moins de travail dans la logique de ce récit fantastique. C’est un personnage qui menti et de ce fait, par un acte surnaturel, son aspect physique (le nez) se déforme. M. Lits et J. Desterbecq, en étudiant les récits médiatiques en tant que chemins narratifs et en mobilisant la méthode de A. J. Greimas, montrent des points intéressants dans la construction de l’image d’un personnage, ici, d’un acteur politique comme Dilma Rousseff. Fiction et réalité peuvent « fonctionner ensemble » et : « tout un imaginaire est convoqué, renvoyant autant au réel qu’au fictionnel, tant les deux s’interpénètrent dans la mémoire collective » (Lits, Desterbecq, 2017)²⁸⁴.

Lits et Desterbecq expliquent qu’ainsi « se construit, de manière progressive, la figure du monstre, à travers certains surnoms tout d’abord » (Lits, Desterbecq, 2017)²⁸⁵. Dilma Rousseff n’a pas été qualifiée de « monstre », mais certaines de ses représentations renvoient à cette figure de monstre en tant que destructeur, en tant qu’être pratiquant des actes abominables contre son peuple. Sur cette photo, les masques que les manifestant.es en portent représentent les visages de Dilma Rousseff et de Lula da Silva sous l’apparence de zombies. Dilma Rousseff a la bouche tordue et Lula da Silva a du sang sur la bouche. Le message sur leurs têtes dit « Fora zumbi » (Dehors zombie). Le sang, ici, représente la soif d’argent de ces deux acteurs politiques, qui, comme des vampires, sont prêts à « boire le sang (l’argent) du peuple ».

²⁸⁴ Version numérique du livre *Du récit au récit médiatique*, de M. Lits et J. Desterbecq. Chapitre 4 / 2.3 Second exemple : la construction d’un personnage monstrueux

²⁸⁵ Version numérique du livre *Du récit au récit médiatique*, de M. Lits et J. Desterbecq. Chapitre 4 / 2.3 Second exemple : la construction d’un personnage monstrueux

Figure 33 : le corps de Dilma Rousseff et son image de « zombi »



Source : Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée, *Le Figaro*, 17.03.2022 / photo : *Le Figaro*

Le Figaro a qualifié la Présidente de « dauphine de Lula da Silva ». *Le Figaro* ne met pas l'accent sur lui contrairement au *Monde* et à *Libération*. Lula da Silva apparaît peu, alors que dans les autres journaux, nous allons voir qu'il est présenté comme une sorte de « chef de bande » (Lits, Desterbecq, 2017)²⁸⁶ dans ce réseau maléfique qu'est le parti de gauche, le PT.

5.3.2.1 La circulation des paroles dans *Le Figaro*

En ce qui concerne les différents acteurs et les témoignages invoqués²⁸⁷, de multiples sources sont utilisées par les journaux. En ce qui concerne la parole politique dans *Le Figaro*, nous avons repéré que ces paroles viennent, principalement, soutenir la destitution de Dilma Rousseff. Il s'agit ici de restituer des dires d'autres acteurs politiques qui sont des adversaires de la Présidente.

« Le député d'extrême droite Jair Bolsonaro, a ainsi dédié son vote à la mémoire du colonel Carlos Alberto Brilhante Ustra, l'un des pires tortionnaires de l'armée de terre « Il était la terreur de Dilma Rousseff », a célébré Jair Bolsonaro, en référence aux trois ans que la présidente a passés dans les geôles de la dictature »²⁸⁸.

et :

²⁸⁶ Version numérique du livre *Du récit au récit médiatique*, de M. Lits et J. Desterbecq. Chapitre 4 / 2.3 Second exemple : la construction d'un personnage monstrueux

²⁸⁷ Moirand, 2007, p.17

²⁸⁸ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

« *Le chemin commence seulement à être tracé, et nous n'allons pas nous disperser* », s'est félicité, dans une vidéo, le leader de l'opposition Aécio Neves, qui a perdu de justesse face à Dilma Rousseff à la présidentielle d'octobre 2014 »²⁸⁹

Une seule parole politique soutient Dilma Rousseff :

« *Quand la droite a compris qu'elle ne lui était plus utile, elle a décidé de s'en débarrasser* », résume Milton Temer, figure du Psol, l'un des rares partis à ne pas avoir lâché la présidente dimanche »²⁹⁰

La parole politique de Dilma Rousseff est l'unique parole qui apparaît comme une sorte de dialogue avec la rue : « *Face au ras-le-bol de la classe moyenne, Dilma Rousseff a promis dialogue" et "humilité"* »²⁹¹. Il faut noter que le journal souligne les mots *humilité*, dans une envie aussi de dire que cette fois-ci elle sera *humble*, puisque que Dilma Rousseff était considérée comme « arrogante » par les Brésiliens. Son discours apparaît aussi comme une sorte de résistance, en rappel à la dictature : « *"j'ai la force et le courage d'affronter cette bataille. Et je vais lutter comme je l'ai fait toute ma vie", a-t-elle assuré ce lundi* »²⁹².

Les paroles politiques dans *Le Figaro* n'apportent pas de réponses ou de solution à la crise politique et économique du pays ou à la rue. Elles renvoient à une sorte de corruption généralisée de la classe politique, tous partis confondus. Il s'agit de vengeances d'autres acteurs politiques envers la Présidente. L'unique parole qui essaye de dialoguer avec son public, est celle de Dilma Rousseff, mais d'une certaine façon elle est rabaissée par le fait de la présenter comme nouant un dialogue dans « l'humilité ».

Les paroles scientifiques dans *Le Figaro*, expliquent principalement, que Dilma Rousseff a commis des erreurs en termes de gouvernance : « *La présidente n'a pas pris la mesure politique de cette bataille, elle aurait dû expliquer ce choix à la population* », estime l'économiste André Singer, professeur à l'université de Sao Paulo »²⁹³, mais ils alertent sur le fait que l'abandon du pouvoir par la Présidente ne sortira pas le Brésil de sa crise politique et économique : « *Le vote de ce dimanche en faveur de la destitution au nom de la lutte contre la*

²⁸⁹ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁹⁰ Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée, *Le Figaro*, 13.12.2015

²⁹¹ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁹² Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁹³ Photo – Brésil : Dilma Rousseff contestée, *Le Figaro*, 13.12.2015

*corruption est un désastre, non seulement pour le gouvernement, mais aussi pour les Brésiliens, dit Mauricio Santoro, professeur de sciences politiques à l'université d'État de Rio de Janeiro »*²⁹⁴. Malgré cela, la rue souhaite écarter la Présidente car elle a menti : « *"Il y a des éléments pour un impeachment. Elle a maquillé les comptes publics", a déclaré à l'AFP, Adriano de Queiroz, un ingénieur de 36 ans »*²⁹⁵.

5.3.3 Libération : Dilma Rousseff, la protégée de Lula

Dans ce quotidien dit de gauche, nous retrouvons des similitudes avec *Le Figaro*. Par exemple, *Libération* dit aussi que la Présidente est très impopulaire : « *Dilma Rousseff, 64 ans, qui a entamé son deuxième mandat en janvier après une difficile réélection fin octobre, a vu en quelques mois sa popularité chuter brutalement à un niveau historiquement bas de 8% »*²⁹⁶. Pour *Libération*, la Présidente est aussi menteuse et corrompue : « *l'autonomie concédée à la police fédérale, un organe gouvernemental, pour enquêter sur la corruption s'est retournée contre elle, en révélant des détournements astronomiques d'argent au sein de Petrobras, la compagnie pétrolière nationale pillée par le PT et deux autres partis de sa coalition pour alimenter leurs caisses noires »*²⁹⁷. Dilma Rousseff apparaît alors fragilisée par ses discours de non-vérité (elle est accusée d'avoir maquillé les comptes publics afin de se faire réélire) et de participer à des détournements d'argent ou au moins, d'avoir été au courant de ces pratiques illégales et d'avoir gardé le silence. De ce fait, Dilma Rousseff est « *embourbée dans une triple tempête économique, politique et de corruption »*²⁹⁸.

Au contraire du *Figaro* qui cite peu le prédécesseur de Dilma Rousseff, Lula da Silva, *Libération* le mentionne à plusieurs reprises, mais d'une façon assez particulière : il apparaît comme une sorte de maître, protecteur et de mentor de Dilma Rousseff :

« *De plus en plus isolée et impopulaire, la protégée de l'ex-président Lula paie le prix d'une situation paradoxale »*²⁹⁹

²⁹⁴ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁹⁵ Dilma Rousseff proche de la chute finale, *Le Figaro*, 18.04.2016

²⁹⁶ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff, *Libération*, 16.08.2015

²⁹⁷ Ça sent le roussi pour Rousseff, *Libération*, 17.03.2015

²⁹⁸ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff, *Libération*, 16.08.2015

²⁹⁹ Ça sent le roussi pour Rousseff, *Libération*, 17.03.2015

« la dauphine de Lula a été contrainte à un virage libéral très impopulaire, notamment au sein de son propre parti »³⁰⁰

« Plus que jamais, Rouseff, dénuée d'habileté politique, a besoin de son mentor, Lula [...] »³⁰¹

« [...] la présidente, ancienne protégée de Lula, tente de mettre fin à son isolement politique »³⁰²

« [...] depuis, la protégée de l'ex-président Lula s'est enlue dans la crise politique la plus grave depuis la destitution (pour corruption) de Fernando Collor, en 1992 [...] »³⁰³

Dilma Rouseff est la *protégée* de Lula da Silva. *Libération* nous donne une vision paternaliste de cette relation professionnelle entre les deux acteurs politiques. C'est l'homme qui protège la femme y compris dans l'exercice du pouvoir présidentiel. Le terme de *dauphine* de Lula da Silva, nous amène aussi à comprendre que Dilma Rouseff n'aurait eu aucune chance d'accéder au pouvoir sans le soutien de cet homme. Dilma Rouseff est *dénuée d'habileté politique*. C'est Lula da Silva qui a fait sa promotion. Il a besoin d'éduquer, de conseiller et d'être le mentor de cette femme. Dilma Rouseff a : « un statut de "femme de" » (Garcin-Marrou, 2009, p.17). Nous notons que le pronom possessif accompagne cette relation entre le deux, même si elle est uniquement professionnelle. Dans ces récits, l'image de Dilma Rouseff bascule de son poste de Présidente à une position d'infériorité : elle n'est presque plus la Présidente, elle est la femme protégée par son mentor, *l'ex-président Lula*.

Un autre aspect sur lequel *Libération* a insisté est que la réélection de Dilma Rouseff, en 2014, a été obtenue de « justesse » : « laborieusement réélue à la tête du Brésil en octobre, Dilma Rouseff (Parti des travailleurs, PT) parviendra-t-elle à achever son mandat ? »³⁰⁴ ou « Dilma Rouseff, 64 ans, qui a entamé son deuxième mandat en janvier après une difficile réélection fin octobre [...] »³⁰⁵. *Libération* ne met pas en cause le suffrage universel qui a élu la Présidente, mais il souhaite dire par là que Dilma Rouseff était déjà fragilisée et que sa popularité était en chute.

³⁰⁰ Ça sent le roussi pour Rouseff, *Libération*, 17.03.2015

³⁰¹ Ça sent le roussi pour Rouseff, *Libération*, 17.03.2015

³⁰² Dilma Rouseff, l'heure des comptes, *Libération*, 14.08.2015

³⁰³ Dilma Rouseff, l'heure des comptes, *Libération*, 14.08.2015

³⁰⁴ Ça sent le roussi pour Rouseff, *Libération*, 17.03.2015

³⁰⁵ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rouseff, *Libération*, 16.08.2015

Le passé en tant que résistante lors de la Dictature Militaire Brésilienne, est peu évoqué par *Libération* : « *l'ex-guerillera torturée sous la dictature militaire a récemment affirmé qu'elle ne céderait 'ni aux pressions ni aux menaces', rappelant qu'elle tenait sa légitimité du vote populaire* »³⁰⁶. Sur ce passage, l'information *l'ex-guerillera torturée sous la dictature militaire*, vient renforcer le fait que Dilma Rousseff ne cédera pas, une deuxième fois aux pressions et aux menaces (par le passé : les menaces des dictateurs ; aujourd'hui : celles de son opposition). Cette information *l'ex-guerillera torturée sous la dictature militaire* n'est pas là dans le même objectif de celle du *Figaro*, qui avait voulu montrer une progression (négative) du parcours d'engagement politique et de vie de la Présidente : une bourgeoise qui a basculée dans la clandestinité et qui est devenue une présidente autoritaire et corrompue. Dans *Libération*, cette information sert à montrer que, l'histoire de la *répression* de Dilma Rousseff se répète.

Figure 34 : reportage sur la chute de Dilma Rousseff depuis *Libération*



Le corps de Dilma Rousseff est un corps fragilisé dans *Libération*. Nous la voyons, sur cette photo, incliner la tête vers le bas, comme dans une posture de punition : *Dilma Rousseff, l'heure des comptes*. Sur cette photo, nous repérons également une chaise noire et vide à l'arrière-plan. Cette chaise est posée devant un mur avec les couleurs qui représentent le Brésil : le jaune et le vert. C'est comme si la Présidente se rendait devant un juge, tête baissée, les yeux fermés et recevait son verdict. Nous pourrions alors faire le lien avec le processus requis de la

destitution de la Présidente. En plus, elle est connue pour faire ses apparitions en public en portant la couleur rouge, qui renvoie à la force et à couleur de son parti, le PT. Or, ici, elle porte la couleur bleue, une couleur plus « moraliste » comme nous l'avons vu avec

³⁰⁶ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff, *Libération*, 16.08.2015

Pastoreau. La présidente demeure plus discrète, même si *Libération* parle d'une tentative de mettre fin à *son isolement politique*.

Source image : Dilma Rousseff, l'heure des comptes. *Libération*, 14.08.2015, Photo : Marcelino Ueslei/Reuters.

5.3.3.1 La circulation des paroles dans *Libération*

Les voix scientifiques dans *Libération* expriment aussi le sentiment de l'impossibilité pour de Dilma Rousseff de gouverner : « *Dilma Rousseff n'est plus en mesure de gouverner*, juge le politologue Jorge Zaverucha. *Elle a perdu toute crédibilité en mentant à la population pour se faire réélire* »³⁰⁷. Pour la parole scientifique, la rue réclame son départ car au fond, Dilma Rousseff serait en train « d'enlever » ce que Lula da Silva a fait acquérir aux plus pauvres : des services publics plus performants et un pouvoir d'achat plus important avec la possibilité du crédit (y compris la possibilité d'acheter une maison pour les plus pauvres) : « *Dilma reprend à ces gens ce que Lula leur avait donné en améliorant leurs conditions de vie*, résume le politologue Rudá Ricci. *D'où le mécontentement* »³⁰⁸. Les voix scientifiques de *Libération* croient également que la destitution de la Présidente ne résoudra pas la crise : « *Si le PMDB menace de lui retirer son soutien, il y aurait un effet domino, et le pays deviendrait ingouvernable* », reprend Rudá Ricci »³⁰⁹. Dans ces paroles nous perceons que Dilma Rousseff n'est plus en mesure de gouverner car elle a menti. Cependant, sa destitution n'est pas la meilleure solution.

En ce qui concerne la voix des manifestant.es, nous avons plutôt, trois profils de paroles dans *Libération* :

a) Certains manifestant.es, issus de classes modestes, expriment une rancœur contre Dilma Rousseff. Ils.elles se sentent trompé.es ainsi que tout son parti de gauche : « *C'est sûr* », Kely ira à la manif. Sans risque d'être taxée d'« *élite blanche* », comme le fait le PT pour disqualifier ses opposants. Kely est manucure, noire, la trentaine. De ceux que le « miracle » des années Lula a propulsés dans la petite classe moyenne. Elle lâche un long rire

³⁰⁷ Dilma Rousseff, l'heure des comptes. *Libération*, 14.08.2015

³⁰⁸ Dilma Rousseff, l'heure des comptes. *Libération*, 14.08.2015

³⁰⁹ Ça sent le roussi pour Rousseff, *Libération*, 17.03.2015

amer. Oui, elle a voté Dilma et elle le regrette. « *Notre niveau de vie a dégringolé. Dilma doit partir, tout de suite. Sinon, ça ne va pas s'arranger* ». ³¹⁰

b) D'autres, manifestants, plutôt issus de la classe moyenne, nourrissent une sorte de haine contre la présidente et son parti : « *Nous allons protester jusqu'à la fin. Jusqu'à ce que la présidente tombe. Elle doit s'en aller définitivement et laisser ce pays en paix et libéré de cette mafia du PT* », a déclaré à l'AFP Patricia Soares, une fonctionnaire de 43 ans ³¹¹ et : « *Appeler Dilma à démissionner, c'est lui laisser le choix de rester*, explique Renan Santos, 31 ans, cheville ouvrière du MBL. *Il faut qu'elle soit destituée. Le PT a érigé la corruption en méthode de gouvernement* » ³¹².

c) Pour finir, d'autres manifestant.es sont convaincu.es que la destitution de Dilma Rousseff n'est pas une bonne alternative car son successeur, Michel Temer et son parti, le PMDB, sont aussi mêlés à des affaires de corruption : « *En attendant le bus, Myriam, une quinquagénaire, résume le dilemme des Brésiliens. "On est déçus par Dilma Rousseff mais en même temps, on se demande de quoi serait fait l'après-Dilma." Michel Temer ? Son parti, le PMDB, est aussi corrompu que le PT*, répond Federico, gérant. *Autant laisser Dilma nous saigner jusqu'à la fin de son mandat, en 2018* » ³¹³.

Les paroles politiques dans *Libération* ne sont pas forcément hostiles à la Présidente, comme c'était le cas dans *Le Figaro* : « *Le gouvernement a considéré que les manifestations « s'étaient déroulées dans un cadre démocratique* », selon un bref communiqué du ministre des communications de la Présidence, Edinho Silva, envoyé spécial à l'AFP » ³¹⁴.

Mais, nous repérons aussi la rivalité entre les acteurs politiques et le fait que la destitution de Dilma Rousseff soit devenue une affaire de « guerre » entre les partis : « *Alors que le ministre de la Justice, José Eduardo Cardozo, disait le gouvernement « prêt à écouter la voix de la rue* », le secrétaire général de la présidence, Miguel Rossetto, imputait de son côté la contestation aux électeurs de l'opposition » ³¹⁵.

³¹⁰ Ça sent le roussi pour Rousseff, *Libération*, 17.03.2015

³¹¹ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff, *Libération*, 16.08.2015

³¹² Dilma Rousseff, l'heure des comptes. *Libération*, 14.08.2015

³¹³ Dilma Rousseff, l'heure des comptes. *Libération*, 14.08.2015

³¹⁴ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff, *Libération*, 16.08.2015

³¹⁵ Ça sent le roussi pour Rousseff, *Libération*, 17.03.2015

Du côté des paroles de Dilma Rousseff, elles font référence aussi à son passé en tant que résistante à la dictature militaire : « Dilma Rousseff en appelle à son passé de résistante sous la dictature militaire (1964-1985) pour prévenir qu'elle ne se laissera pas faire. « *Je ne tomberai pas*, a-t-elle martelé. *Nul ne m'ôtera la légitimité du vote populaire* ». ³¹⁶ et « L'ex-guerrillera torturée sous la dictature militaire a récemment affirmé qu'elle ne céderait « ni aux pressions ni aux menaces », rappelant qu'elle tenait sa légitimité du vote populaire » ³¹⁷. Les dires politiques de Dilma Rousseff dans *Libération* sont plutôt des références à sa lutte tout au long de sa vie, : sa résistance en tant que « guerrillera » et après, contre la droite qui selon elle, a fomenté un complot afin de la destituer. C'est une voix défensive plutôt que d'écoute de la rue. Aucune solution à la crise de Dilma Rousseff n'a été apportée par *Libération*.

5.3.4 *Le Monde* : Lula da Silva et Dilma Rousseff au cœur d'un réseau de corruption

Les articles du Monde présentent des similitudes avec ceux de *Libération* et du *Figaro* dans la manière de représenter Dilma Rousseff. Elle ne bénéficie pas d'une bonne popularité : « en témoigne la cote de popularité catastrophique de la présidente (8 % d'opinions favorables) » ³¹⁸. Elle est contestée par son peuple : « la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue » ³¹⁹. Et dans la même lignée que dans les deux autres journaux, elle aussi se retrouve dans une crise économique et politique, mêlée à des affaires de corruption : « *Dilma Rousseff, prise dans la tourmente de la crise économique et des affaires de corruption* » ³²⁰, et loin de tenir un discours de vérité.

Le Monde présente aussi Dilma Rousseff comme la protégée de Lula da Silva, mais avec moins d'insistance. Nous vérifions cela lors du passage : « *l'ex-syndicaliste [Lula da Silva] avait sorti de la pauvreté des millions de Brésiliens, et les mêmes observent aujourd'hui avec effroi Dilma Rousseff, sa protégée, se noyer dans la crise économique. Fragilisée, la voilà qui mène une politique de rigueur et renonce à ses promesses* » ³²¹. Malgré le fait que Dilma Rousseff ait été qualifiée une seule fois de « protégée » de Lula da Silva, *Le Monde* parle autant de Lula da Silva que d'elle. Il est au centre, avec elle, de ces événements, alors que pour

³¹⁶ Dilma Rousseff, l'heure des comptes. *Libération*, 14.08.2015

³¹⁷ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff, *Libération*, 16.08.2015

³¹⁸ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

³¹⁹ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

³²⁰ En images : les manifestations contre Dilma Rousseff au Brésil, *Le Monde*, 17.08.2015.

³²¹ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

Libération et *Le Figaro*, Dilma Rousseff est la cause principale des manifestations. *Le Monde* présente Lula da Silva comme une figure controversée : il avait sorti de la pauvreté des millions de Brésiliens, mais en même temps, il a été un homme corrompu, doté d'une dialectique charmante.

Pour *Le Monde*, après la *Lava Jato* (Lavage Express) : « L'affaire, qui a mis au jour un réseau de corruption tentaculaire liant le groupe pétrolier Petrobras, des entreprises du bâtiment et des travaux publics (BTP) et des politiques de tout bord, se rapproche maintenant de Lula »³²², Lula da Silva est « suspecté d'avoir bénéficié de cadeaux de groupes de BTP, l'ancien président a vu son domicile perquisitionné, le 4 mars, avant d'être contraint à faire une déposition devant les policiers »³²³. Depuis ce scandale, *Le Monde* explique que Lula da Silva est « mal à l'aise face aux accusations, un homme sur la défensive, soutenu maladroitement par une Dilma Rousseff, prête à le faire entrer dans son gouvernement »³²⁴. Enfin, pour *Le Monde*, les Brésiliens ont ouvert les yeux et « la 'magie Lula' semble s'éteindre »³²⁵.

Le Monde parle aussi de leur parti politique de gauche, le PT, « éclaboussé par des accusations de corruption »³²⁶ est « un parti accusé d'avoir précipité le pays dans la récession. Sali par les scandales, usé par treize ans de pouvoir, le parti, abîmé, manque de souffle »³²⁷. De ce fait, *Le Monde* ne place pas uniquement Dilma Rousseff au cœur du chaos. Pour lui, il s'agit des erreurs et crimes commis par son prédécesseur, Lula da Silva, qui « tombent » avec force sur le dos de la Présidente, elle aussi, mêlée à certaines affaires, comme celles de manipulation de comptes publics afin de se faire réélire en 2014. Elle est prise en otage par son parti sans être totalement innocente non plus. Nous avons l'image d'une bande mafieuse, que Lula da Silva dirige comme si, « pour prendre corps, le monstre devait être inscrit dans un environnement, en compagnie d'auxiliaires et au cœur d'un réseau maléfique » (Lits, Desterbecq, 2017)³²⁸.

Le Monde s'intéresse parallèlement à un autre acteur de la tragédie, le juge Sergio Moro qui a initié la fameuse et controversée *Lava Jato* et qui a condamné l'ex-président Lula da Silva à presque deux ans de prison. Sergio Moro est une figure telle que : « les manifestants n'applaudissaient qu'à la vue des hélicoptères de la police fédérale et à l'évocation du juge

³²² Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.2016

³²³ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.2016

³²⁴ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.2016

³²⁵ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

³²⁶ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.2016

³²⁷ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.2016

³²⁸ Version numérique du livre *Du récit au récit médiatique*, de M. Lits et J. Desterbecq. Chapitre 4 / 2.3 Second exemple : la construction d'un personnage monstrueux.

Sergio Moro, leur « justicier », qui se bat contre la corruption gangrenant leur pays »³²⁹. Sergio Moro, qui plus tard deviendra le Ministre de la Justice du président Jair Bolsonaro pendant un court laps de temps³³⁰, son rôle dans les représentations n'est pas très clair, mais il nous semble que le journal ironise sur sa fonction en tant que « justicier ».

Figure 35 : la punition des corps de Dilma Rousseff et Lula da Silva depuis Le Monde



Il existe une volonté de punition des corps de Dilma Rousseff et de Lula da Silva de la part des manifestant.es. Ils souhaitent écarter la Présidente du pouvoir et demandent la prison pour l'ancien président Lula da Silva. La foule nourrit une haine très vive vis-à-vis de ces deux acteurs politiques. De nombreux cortèges présentent des ballons géants représentant

une caricature de Lula da Silva avec un uniforme de prisonnier : « *Luiz Inacio Lula da Silva, président du Brésil de 2003 à 2010, icône des classes populaires, ne valait guère plus de 10 reais (2,50 euros). Le prix d'un petit ballon à l'effigie de l'ancien métallo grimé en bagnard* »³³¹.

Dilma Rousseff est représentée par sa tenue iconique rouge (qui renvoie à son parti aussi – l'étoile rouge du PT). Elle porte un masque noir qui renvoie à l'idée construite autour d'une menteuse. Sur son visage, une vilaine expression attire notre attention. Les dents trop apparentes symbolisent pour les manifestant.es le côté supposé « peu intellectuel » de la présidente. Les manifestant.es la représentent comme une femme « grosse », décoiffée et qui s'habille mal : les tenues rouges souvent considérées comme peu élégantes. Elle ne représente pas non plus la beauté et la féminité dans les normes de la société brésilienne. D'un côté elle n'est pas assez féminine pour une femme, de l'autre, pas assez « masculine » pour assumer le pouvoir présidentiel, elle doit vivre à l'ombre de Lula da Silva, elle est placée, face à la « masculinité du pouvoir » présidentiel (Coulomb-Gully, 2012, p.334).

³²⁹ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.2016.

³³⁰ Dans un communiqué, le ministre Sergio Moro laisse entendre qu'il profitera de son succès en tant que « justicier du Brésil » et se portera candidat aux élections de 2020. Bolsonaro se sentait menacé par Moro qui devenait de plus en plus puissant et le démet de son poste. Moro a été ministre de la Justice entre janvier et avril 2019.

³³¹ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.201

Source image : Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.201, Photo : Andre Penner/AP.

5.3.4.1 La circulation des paroles dans *Le Monde*

Dans la même tendance que *Le Figaro* et *Libération*, les paroles savantes dans *Le Monde* expliquent que Dilma Rousseff perdra le pouvoir, mais que cette chute ne sera pas la solution des problèmes : « *La question n'est plus de savoir quand mais comment le gouvernement va tomber* », prévient Joao Augusto de Castro Neves, du cabinet d'analyse et de pronostics politiques Eurasia, qui évalue à 65 % la probabilité d'une chute du gouvernement. « *Contrairement à ce que certains croient, l'“impeachment” ne serait pas une solution pour la stabilité politique du pays* », dit-il, en faisant mention aux affaires de corruption du PMDB de Michel Temer »³³².

Le Monde adopte, principalement, le même point de vue que *Libération*, concernant la circulation des paroles scientifiques : les pauvres sont déçus car ils ne peuvent plus consommer de biens matériels et se retrouvent endettés ; et la classe moyenne est mécontente également parce qu'elle voit la classe pauvre accéder aux mêmes biens qu'elle : l'achat d'une maison et de voitures, la possibilité d'aller à l'université, et de profiter de divertissement tels que des voyages : « Pour Daniel Pereira Andrade, professeur de sociologie à la Fondation Getulio Vargas, à Sao Paulo, la petite bourgeoisie brésilienne a des raisons de protester. Sous le gouvernement PT, les « travailleurs misérables », petits ouvriers, femmes de ménage... sont devenus moins bon marché et plus exigeants. « *Ils ont acquis des droits et un statut quand la classe plus aisée a perdu en pouvoir d'achat et en pouvoir tout court* », dit-il. »³³³

Le Monde est le journal qui insiste le plus sur le fait que ces manifestations sont formées par une classe moyenne jalouse de la montée en puissance des plus pauvres et en colère contre la réduction de son propre pouvoir d'achat : « *Lors des grandes manifestations de juin 2013, les mouvements de jeunes progressistes et de gauche prédominaient. Aujourd'hui, ceux qui mènent les manifestations sont davantage issus de la classe moyenne et portent des messages*

³³² Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.201

³³³ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

contre la corruption, le socialisme, et exigent le départ de Dilma et la fin du PT. Il s'agit avant tout de Blancs avec une présence rare d'ouvriers », analyse Caio Navarro de Toledo, professeur de sciences politiques à l'université de Campinas, de l'Etat de Sao Paulo »³³⁴.

La parole des manifestant.es, dans *Le Monde*, exprime une certaine rancœur envers Dilma Rousseff, Lula da Silva et le PT, mais ces dires sont moins « francs », que dans *Libération* : « *Je manifeste parce que je suis brésilienne et que j'aime mon pays. Quand on aime son pays, on veut le soigner et ôter le mal qui le ronge* », explique Maria Alice, élégante sexagénaire professeure d'université »³³⁵ ; « *C'est cher payé. Lula, le vrai, il vaut zéro* », lâche Leticia Falcão, une jeune bourgeoise accompagnée de sa mère et de son fils »³³⁶.

Pour *Le Monde*, malgré le fait que quelques manifestant.es disent qu'il s'agit aussi d'un mouvement social des classes moins favorisées, aux yeux des journalistes, les plus vulnérables seraient peu présents dans les cortèges : « Priscila Aparecida, une jeune métisse esthéticienne, lassée elle aussi de la corruption, fait mentir l'idée que ces manifestations anti-PT seraient le seul fait de la bourgeoisie et des « yeux bleus ». Reste qu'on a croisé peu de Priscila dimanche »³³⁷.

5.3.5 Des corps souverains et « non-violents »

Les cortèges du mouvement *Fora Dilma* font référence à un peuple souverain dans les journaux *Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro*. Les discours de ces journaux nous amènent à une foule formée de nombreux.euses manifestant.es : « *Plus d'un million de personnes ont manifesté dimanche dans tout le pays pour dénoncer la crise économique et le scandale de corruption Petrobras* »³³⁸, et : « *Plus de trois millions de personnes sont descendues dans la rue pour demander le départ de la présidente brésilienne* »³³⁹. Le nombre de personnes à manifester est évoqué à plusieurs reprises dans les textes journalistiques. Il vient soutenir le

³³⁴ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

³³⁵ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

³³⁶ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.201

³³⁷ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

³³⁸ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff mobilise en masse contre elle, *Le Figaro*, 16.03.2015

³³⁹ Au Brésil, Dilma Rousseff face à des manifestations d'ampleur inédite, *Le Monde*, 14.03.201

mouvement, le légitimer et montrer que la cause est importante. *Libération* est le journal qui prête le plus d'attention aux différents territoires du Brésil, en détaillant chaque lieu des manifestations :

« Souvent vêtus du maillot vert et jaune de la « Seleçao » de football, les anti-gouvernement ont protesté dès le matin dans la capitale Brasilia (centre), à Belo Horizonte (sud-est), Recife (nord-est), Salvador de Bahia (nord-est) ou Belem (nord). Arborant des pancartes portant les inscriptions "*Dehors Dilma !*" et "*Non à la corruption !*", au moins 25 000 personnes ont défilé à Brasilia, entre l'Esplanade des ministères et le Congrès des députés. A Rio de Janeiro, qui accueillera dans un an les Jeux olympiques, le parcours de l'épreuve test de cyclisme a été en partie modifié pour permettre une manifestation le long de la plage de Copacabana »³⁴⁰.

Ces rassemblements se déroulent dans le calme selon les journaux et cela leur garantit une certaine légitimité : « *Au moins 866 000 personnes vêtues de vert et jaune ont défilé dans le calme et dans une ambiance familiale à travers tout le pays, selon les dernières estimations de la police* »³⁴¹. Il s'agit de cortèges dit « patriotes » ou « nationalistes » où les manifestants portent les mêmes couleurs, chantent l'hymne national brésilien et exécutent des chorégraphies bien synchronisées avec les musiques : « Les manifestants ont chanté l'hymne brésilien à pleins poumons. Avant d'entonner en cœur : "*Dehors Dilma ! Ici c'est le Brésil, pas le Venezuela. Olé, Olé, Olé, nous ne sommes pas communistes, nous sommes patriotes, nous allons déloger ces merdes du pouvoir !*" »³⁴² et « [...] pour la plupart revêtus du maillot de la sélection brésilienne, en clamant "Fora Dilma" (« dehors Dilma »). Entre deux slogans, on entonnait aussi l'hymne national »³⁴³.

Les manifestant.es craignent que le Brésil ne devienne un pays « comme le Venezuela » ou « comme Cuba » : « Lors d'un programme du PT retransmis à la télévision, le 6 août, les résidents de quartiers aisés le plus souvent, ont tapé sur des casseroles. Dimanche, les mêmes sont descendus dans la rue. « *Lula nunca mais* », (« Lula, plus jamais »), pouvait-on lire sur les banderoles. « *Le PT veut transformer le Brésil en un pays communiste !* », s'insurge un retraité

³⁴⁰ Ça sent le roussi pour Rousseff, *Libération*, 17.03.2015

³⁴¹ Brésil : entre 900 000 et 2 millions de manifestants contre Rousseff, *Libération*, 16.08.2015

³⁴² Ça sent le roussi pour Rousseff, *Libération*, 17.03.2015

³⁴³ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff mobilise en masse contre elle, *Le Figaro*, 16.03.2015

de la construction civile »³⁴⁴. Dans ce sens-là, il est curieux de constater qu'il existe une sorte de haine de certaines « politiques plus socialistes » du parti de gauche, le PT, et même de la démocratie. L'un des slogans du *Fora Dilma* a été celui du *Intervenção Militar ja* (*Intervention Militaire tout de suite*), par lesquels certain.nes manifestant.es revendiquaient le retour des militaires au pouvoir : « *Bien que pacifiques, plusieurs banderoles en appelaient même à la restauration de la dictature militaire, qui avait dominé le pays entre 1964 et 1985, choquant ceux qui se souviennent de l'époque* »³⁴⁵. Cela a donné le titre « les nostalgiques de la dictature militaire » à ces cortèges.

Sur la photo de gauche, ci-dessous, nous pouvons observer une foule souveraine habillée en vert et jaune qui porte un drapeau du Brésil de très grande taille. Juste en haut, une pancarte avec le slogan *Intervenção Militar ja* est apparente. Il faut souligner ici que ce mouvement s'est inspiré du slogan *Diretas ja*, un mouvement qui a émergé lors de la dictature militaire et qui revendiquait le départ des militaires du pouvoir et des élections démocratiques par le biais du suffrage universel. Il nous semble ici qu'il s'agit d'une caractéristique des mouvements dit « humoristique » et « festifs » des strates plus conservatrices qui détournent d'autres mouvements sociaux (*Mariage pour tous/Manif pour tous* et *Diretas ja/Intervenção Militar ja*).

Il s'agit d'une photo *saturée* où nous ne pouvons pas repérer les marques du territoire sur l'image. C'est la légende qui nous signale que ce cortège s'est déroulé à São Paulo et qu'au moins 200 mille personnes étaient présentes et demandaient le départ du pouvoir de Dilma Rousseff. Aucune image de violence physique n'est visible.

La photo de droite nous montre un corps individuel fort et une photo *distinctive*. Une manifestante tape fort contre une casserole pour rendre inaudible la voix de la Présidente, ce qui est devenu un symbole de ces manifestant.es qui demandent la destitution de Dilma Rousseff. La bouche de cette manifestante est une sorte de *punctum*, dont l'ouverture attire l'attention dès que nous regardons la photo. L'expression de son visage nous amène à une sorte de mise en scène guerrière : bouche ouverte en un « cri de guerre », les yeux et les sourcils froncés, cheveux attachés et le drapeau brésilien attaché à son cou comme une sorte de « cape » de super-héros. Sur ses mains, la casserole et la cuillère font office d'armes de lutte contre « les discours de non-vérité » de Dilma Rousseff. La manifestante est dans une posture ferme et de

³⁴⁴ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff fortement contestée dans la rue, *Le Monde*, 17.08.2015

³⁴⁵ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff mobilise en masse contre elle, *Le Figaro*, 16.03.2015

puissance. Malgré l'ambiance pacifique de la manifestation nous voyons qu'il y a une envie de punir Dilma Rousseff dans l'expression du visage et des gestes de la manifestante.

Figure 36 : les corps collectifs et individuels souverains du mouvement Fora Dilma



Source : (photo à gauche) Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff mobilise en masse contre elle, *Le Figaro*, 16.03.2015, photo : Andre Penner/AP.
 (photo à droite) En images : les manifestations contre Dilma Rousseff au Brésil, *Le Monde*, 17.08.2015, photo : Leo Correa/AP.

C'est un peuple qui souhaite punir Dilma Rousseff et Lula da Silva. Les performances de ces manifestations montrent cette punition des corps de Dilma Rousseff et Lula da Silva : « Rio de Janeiro. Deux cordes pendent d'un viaduc. À leurs extrémités se balancent deux corps, deux pendus : des mannequins à l'effigie de la présidente Dilma Rousseff et de son prédécesseur Luiz Inacio Lula da Silva. La scène a eu lieu dimanche, à Jundiai, une ville de l'intérieur de l'État de Sao Paulo, mais elle a été reprise à l'infini par les réseaux sociaux, jusqu'à devenir l'image symbole de manifestations exigeant son départ »³⁴⁶.

Certaines notions³⁴⁷ sont devenues représentatives de ce mouvement : la crise politique et économique et la corruption. Les faits ou les actions³⁴⁸ ont été principalement l'occupation des lieux publics les plus symboliques comme Rio de Janeiro et l'Avenida Paulista à São Paulo afin de s'autoproclamer peuple souverain. Les journaux parlent de mouvements pacifiques et les photos le prouvent. Les médias ont qualifié ces manifestant.es de principalement de droite et membres de la classe moyenne. Ces Brésilien.nes qui manifestent dans le calme se sont

³⁴⁶ Au Brésil, la présidente Dilma Rousseff mobilise en masse contre elle, *Le Figaro*, 16.03.2015

³⁴⁷ (Moirand, 2007, p.17)

³⁴⁸ (Moirand, 2007, p.17).

approprié le territoire brésilien et ses lieux symboliques. Mais les journaux alertent tous sur une sorte de « complot » de la part des droites, destiné à faire tomber la Présidente. Dans ce sens-là, la rue pourrait être manipulée comme une « marionnette » tout en renforçant l'idée de que le peuple souhaiterait la destitution de sa Présidente. Cette dernière, comme nous l'avons vu, a une position difficile. Sur son dos retombe toute la corruption des partis politiques y compris le sien. Elle paie les dettes de tous dans sa proche chair. Elle n'est pas assez féminine, ni assez masculine pour gouverner. Il existe alors, une envie de hisser son corps en dehors de la norme du « faire de la politique » et du « être une femme ». Enfin, Dilma Rousseff, déstabilise car elle représente paradoxalement le bien et le mal, la justice et les mensonges, la résistance et la dictature, le pouvoir et la fragilité.

5.3.6 La *Manif pour tous* : la contestation des nouvelles façons d'exister comme corps

La *Manif pour tous* a été le *slogan*³⁴⁹ utilisé par ce contre-mouvement qui s'est opposé au *Mariage pour tous*. Il a eu comme *objet du monde*³⁵⁰ : le mariage et principalement la parentalité hétérosexuelle et « naturelle ».

Nous commençons notre analyse de sa couverture médiatique par le journal *Estadão* en analysant la parole d'un acteur majeur de la *Manif pour tous*, Frigide Bajot et par la suite celle de deux scientifiques qui ont bénéficié d'un espace de parole important. L'analyse enchaîne avec la circulation de la parole dans *Folha* et *GI*. Pour finir nous nous focaliserons sur les corps collectifs et nous évoquerons les corps individuels avec un exemple.

5.3.6.1 Frigide Barjot extraits du Journal *Estadão*

Il est intéressant de parler de cet acteur de la *Manif pour tous* car les journaux font souvent référence à cette femme. Elle a été une sorte de porte-parole et de leader de ce contre-mouvement. Elle a une trajectoire particulière selon *Estadão* : « d'étudiante à Sciences-Po à humoriste dans la boîte de nuit gay Banana Café »³⁵¹, et finalement, *leader* d'un mouvement conservateur. Le journal *Estadão* dédie une page de sa version papier à sa présentation. Avec

³⁴⁹ Moirand, 2007, p.4

³⁵⁰ Moirand, 2007, p.4

³⁵¹ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

le sous-titre : « *Une autre Bardot conservatrice* »³⁵², *Estadão* présente Frigide Barjot comme conservatrice. Le titre renvoie à Brigitte Bardot, considérée également comme conservatrice par le journal. Cet article de presse reprend un reportage du correspondant d'*Estadão* à Paris, qui est allé au bureau de Frigide Barjot afin d'interviewer cet acteur.

Le début de l'article est très descriptif : « *A côté de la table ronde, un chat qui se balade entre les vêtements, une télé à tube cathodique, des cassettes, des étagères remplies d'archives et un portrait de Dominique Strauss-Kahn, l'ex-directeur du FMI accusé de viol à New York. Dans ce décor retro des années 1980, une croix en haut de l'une des portes* »³⁵³. Cette description du lieu de travail de Frigide Barjot est déjà révélatrice d'une certaine incohérence : le tableau de D. Strauss-Kahn, accusé de viol à New York et la croix dans la même pièce.

Un autre point important à analyser est que le correspondant est accueilli par le secrétaire de Frigide Barjot, un homme de 21 ans, qui se déclare homosexuel et hostile au mariage et à la parentalité pour tous. Le correspondant explique que le secrétaire « le questionne », afin d'avoir l'avis du journaliste sur le *Mariage pour tous* et lui explique que « *tous les homosexuels ne sont pas pour [le mariage pour tous]* »³⁵⁴. Après ce que le correspondant a qualifié de « *catéchisme* », Frigide Bardot arrive.

La première remarque du journaliste correspond à l'âge de Frigide Barjot « *50 ans* » et aux vêtements qu'elle portait, 2h avant de rencontrer François Hollande : « *Frigide portait des bottes montant aux genoux en fourrure rose. Un collant noir et un short. Un chemisier basique et un manteau rose, dans la même tonalité que les chaussures et son iPhone* »³⁵⁵. A partir de cette description, Frigide Barjot a l'air d'une femme peu élégante, qui néglige son rdv avec le Président de la France. D'un autre côté, sa profession d'humoriste se manifeste en tant que porte-parole de la *Manif pour tous*. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une stratégie et que les couleurs de ses *vêtements sont politiques*. Sa tenue « moins-sérieuse » la rend « moins conservatrice » et donne l'impression d'une possible proximité avec elle, donc, le journaliste l'appelle ici par son « prénom » d'humoriste *Frigide*.

Dans la séquence, *Estadão* parle de son enfance : fille d'une professeure de piano et d'un industriel à Lyon, Jacques Merle, l'un de plus grand supporteur de Jean-Marie Le Pen.

³⁵² L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁵³ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁵⁴ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁵⁵ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

Ainsi, « *Virginie*³⁵⁶ *est le fruit de la plus haute bourgeoisie catholique en France* »³⁵⁷. Mais, elle a vécu une enfance difficile : des violences conjugales entre ses parents, leur divorce et une anorexie à l'âge de 11 ans. Plus tard, Virginie Tellenne (Frigide Barjot) a étudié à Science Po, à Paris. Elle se reconvertit en humoriste, commençant sa carrière dans une boîte gay à Paris, le *Banana Café* : « *là-bas, elle animait des fêtes avec son esprit jovial et gaillard, beaucoup d'alcool dans le sang et quelques spectacles de contorsionniste sur le comptoir du bar* »³⁵⁸.

L'une de ses plaisanteries, selon le journaliste, était de faire de faux mariages gays : « *pour Virginie, tout était plaisanterie dans l'univers gay, jusqu'au jour où elle est tombée amoureuse d'un ami homosexuel avec lequel elle a voulu se marier* »³⁵⁹. La déception amoureuse ne l'empêchera pas de se marier plus tard avec un autre humoriste. C'est lui qui l'a « baptisé » *Frigide Barjot*. Tout a changé quand, à l'âge de 40 ans, Virginie Tellenne se retrouve dans une sorte de vide intérieur que l'univers de la nuit parisienne ne remplit plus. C'est à ce moment que selon *Estadão* : « *la solution vient avec le retour à ses origines, la foi catholique* »³⁶⁰.

Les premières manifestations contre le *Mariage pour tous* ont été portées par le groupe catholique *Civitas*. *Estadão* précise que ce groupe : « *est formé de traditionnalistes et ses adeptes militent avec l'extrême droite fasciste avec comme symbole la sainte Jeanne D'Arc* »³⁶¹. Selon *Barjot*, *Civitas* était homophobe, alors l'humoriste mobilise ses contacts autour de l'idée de la *Manif pour tous* : « *On avait marre du mouvement de Civitas. Alors, nous avons fait la manifestation du 17 novembre, se souvient [Frigide Barjot] en faisant référence au cortège qui a paralysé Paris et a mis 100 mille français dans la rue* »³⁶². Pour la *Manif pour tous*, Frigide Barjot dit qu'« *il s'agit de personnes qui ne veulent pas de mal aux homosexuels, elles ont même de l'amour pour eux, mais elles ne sont pas d'accord avec le mariage, dit [Frigide Barjot], en répétant l'un de ses slogans* »³⁶³.

En termes de communication et d'image, le journal dit que « *ses arguments, exposés de façon articulée, avec des rares gestes et sans exaltation ont captivé des strates conservatrices [...] Aujourd'hui, la militante n'est pas seulement un symbole de la France catholique, mais*

³⁵⁶ Virginie Tellenne : Frigide Barjot

³⁵⁷ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁵⁸ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁵⁹ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁶⁰ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁶¹ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁶² L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁶³ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

*aussi de la France conservatrice [...] »*³⁶⁴. Le journaliste explique que Frigide Bardot désire se lancer en politique, mais que, pour l'instant elle suit son « obsession » contre le *Mariage pour tous* : « "je pense selon l'anthropologie réelle, la biologie, la bioéthique : faire un enfant nécessite un homme et une femme. Le mariage, quant à lui est l'institution juridique pour légitimer les enfants. J'ai compris cela. Pourquoi les autres ne peuvent-ils pas le comprendre ?" affirme [Frigide Barjot] »³⁶⁵.

Le journal *Estadão* est le seul à citer Frigide Barjot dans ce corpus retenu pour l'analyse qualitative. À partir de ce discours nous percevons l'envie du journal de montrer une certaine contradiction dans la trajectoire de la militante. D'un côté, le journal rappelle l'enfance difficile de Frigide Barjot et une envie de « l'humaniser ». Mais de l'autre, le lecteur.trice peut se demander pourquoi Frigide Barjot est tellement contre le modèle de la famille homosexuel si sa propre famille hétérosexuelle n'a pas été à la hauteur de ses attentes, générant des violences entre ses parents et, chez elle, un trouble du comportement comme l'anorexie. De ce fait, nous arrivons à une sorte de conclusion qu'il s'agit d'une personne qui a subi des traumatismes lors de son enfance et que cela a engendré un certain déséquilibre.

La façon de s'habiller de Frigide Barjot (bien qu'elle soit humoriste) est aussi interprétée comme une sorte « d'aberration », tout comme son bureau à la mode des années 1980. Elle est contradictoire, son portrait de Dominique Strauss-Kahn ne va pas avec la croix. Son passé à science po et d'humoriste dans les boîtes gay, ne sont pas en cohérence avec son rôle de porte-parole de la *Manif pour tous*.

Les reproches contre le groupe *Civitas* ne sont pas très fairplay, alors qu'ils luttent pour la même cause. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une femme perturbée qui cherche surtout à se rendre visible en captant la confiance d'une tranche politique conservatrice afin de rentrer en politique. Elle a fait des études en politique, elle est humoriste, donc, elle a un côté « charmant » et elle est devenue un symbole en France du conservatisme avec son contre-mouvement. L'image est construite : une femme « contre » les homophobes, dont le secrétaire est homosexuel, mais qui défend la famille française et ses enfants. Elle est pour « l'amour entre tous », mais tout en gardant *l'anthropologie réelle, la biologie et la bioéthique*, selon ses propres mots. Le dispositif est ficelé pour séduire, sans poids sur la conscience (un mouvement non-homophobe), à l'extrême droite.

³⁶⁴ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

³⁶⁵ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

Frigide Barjot se sert de la loi et de l'institution familiale procréatrice pour légitimer son propos : « *le mariage est l'institution juridique pour légitimer des enfants. J'ai compris cela. Pourquoi les autres ne peuvent-ils pas le comprendre ?* ». Cela nous ramène au propos de Foucault quand il montre comment le couple procréateur fait loi « le couple, légitime et procréateur, fait loi. Il s'impose comme modèle, fait valoir la norme, détient la vérité » (Foucault, 1976, p.10).

Enfin, cette actrice est plutôt représentée comme incohérente dans ses propos et dans son parcours de vie. Frigide Barjot a su utiliser le « monde gay » tout au long de sa vie en tant qu'humoriste car c'était un monde *de plaisanteries*, un monde « pas sérieux », mais au fond, selon *Estadão*, elle et son mari, nourrissent des idées d'extrême droite. Le « monde gay » a été « pris en otage ». Aujourd'hui, loin des boîtes gays, les discours d'*Estadão* nous amènent à une femme prétentieuse qui souhaite se faire remarquer.

5.3.6.2 *Estadão : Une parole scientifique pour le déterministe biologique*

Si le journal *Estadão* a été le seul à parler de Frigide Barjot, il est le seul également à donner une place considérable à une scientifique du Vatican. Historienne et éditorialiste dans *l'Osservatore Romano*, elle enseigne également à l'Université *de la Sapienza di Roma*. Cette voix scientifique a écrit un texte de 16 paragraphes, intitulé : « *La richesse des deux sexes* »³⁶⁶, qui a été traduit en portugais et publié en entier dans *Estadão*. Le journal a qualifié ce texte d'« article exclusif » pour *Estadão* et aucune mention du journal n'a été faite pour dire que ce texte est une chronique personnelle de l'auteure qui ne représente pas l'opinion du journal.

L'auteure commence son texte en expliquant que les marches de Paris ont réuni différentes confessions : les catholiques, les juifs et les musulmans, en défense de la famille « naturelle » [ajout de l'auteure]. Elle se félicite de la proximité de vue entre le Rabbín de la France et le Pape sur ce contre-mouvement. En ce qui concerne les musulmans, dans une phrase un peu anecdotique elle dit que l'islam reste encore éloigné du mouvement, du fait : « *des grandes différences sur la question du rôle de la femme* ». Cela nous amène à deux réponses possibles :

³⁶⁶ « La richesse des deux sexes », *Estadão*, 19.01.2013

- a) L'auteure voulait dire que catholiques et juifs ne sont pas homophobes si une femme porte une orientation homosexuelle (sans vouloir se marier avec une autre femme et avoir des enfants), alors que les musulmans seraient « des homophobes ». Dans ce sens-là, elle place le catholicisme et le judaïsme à une échelle plus haute en termes des valeurs que l'islam.
- b) Malgré le fait que la question de la femme ait été peu évoquée dans ces rassemblements, la notion du corps d'une femme est présente dans son rôle de procréatrice et de mère.

Le texte de l'auteure, dans sa première moitié se présente comme une succession de phrases qui renforcent le facteur naturel, biologique et sacré des unions légitimes et hétérosexuelles, basé sur un texte du Pape et du Rabbín de France, à ce sujet :

« Le point sur lequel les deux convergent [catholiques et juifs] est sur la richesse de la création humaine divisée en deux sexes. Une diversité qui devient immédiatement fertilité et garantit la continuité du groupe humain et son lien entre les générations »

« Si on refuse la diversité fertile, on refuse l'identité de l'être humain comme un ensemble indivisible d'âme et corps, on conteste la racine [origine] de la nature humaine, en proposant une autre nature composée de l'esprit et la volonté »

« Si la dualité homme-femme est remplacée par une identité neutre, celle du genre, qui dépend uniquement du désir individuel, la famille comme le lien de la procréation n'existera plus. En effet, la famille à laquelle les gays veulent avoir accès, n'est plus une famille parce que ce n'est pas le lieu de la procréation des enfants. Comme l'a écrit le rabbin Bernhiem, la progéniture perd sa dignité, elle devient un objet qui peut être obtenu par l'ingénierie procréatrice ».

« Benoît XVI a souligné récemment que, au-delà de l'écologie, il est nécessaire de développer une écologie de l'être humain afin de le défendre des manipulations et des dégradations, fatalement irréversibles »

Certains de ces passages sont confus. Le terme *diversité* n'est pas souvent employé dans le sens que l'auteure souhaite faire passer. La *diversité*, pour l'auteure, fait référence à la division entre hommes et femmes, alors qu'aujourd'hui ce terme se réfère à une vision plus

large d'orientation sexuelle et en termes de composition de la famille³⁶⁷. Un autre passage confus est celui qui dit que si nous refusons cette nature fertile nous proposons une « *autre nature composée par l'esprit et la volonté* ». Nous pensons que l'auteure a voulu dire plutôt uniquement « volonté ou désir de la chair » car si l'être humain est « *un ensemble indivisible d'âme et corps* », comme dit l'auteure, la phrase « *autre nature composée par l'esprit et la volonté* » ne fait pas sens. L'*esprit* renvoie dans ce cas-là à l'*âme*, alors dans ce sens-là, « *autre nature composée par l'esprit et la volonté* » n'a rien à voir avec le message que l'auteure souhaite faire passer : des êtres humains motivés par une relation amoureuse avec des personnes du même sexe pour des raisons plutôt charnelles (le désir, la volonté, la curiosité...)

Son texte est aussi totalitaire dans le sens où la famille et l'amour se confondent dans la fertilité et la procréation. Dans ce sens-là, l'amour entre les personnes de même sexe est certes exclu du statut de famille, mais dans un autre sens, une famille hétérosexuelle ne peut pas être une famille si elle n'est pas *fertile*. L'idée de famille est fondée uniquement sur la conception naturelle des enfants, en excluant de ce fait aussi les enfants adoptés et les recours à la médecine (ex. : des procédures *in vitro par exemple*). La fertilité est au cœur de son propos, si on la refuse, on refuse l'être humain, comme si la grandeur d'une personne se réduisait à être fertile. Ceux et celles qui ne suivent pas la logique naturelle de la procréation sont considérés comme des personnes qui ont perdu leur *dignité*, ils deviennent des *objets manipulés et dégradés*, loin d'une *écologie de l'humain*.

La seconde moitié de son texte aborde plutôt des questions polémiques pour l'église catholique comme l'euthanasie, l'avortement et les méthodes de contraception non-naturelles. A la fin, l'auteure finit son texte en parlant d'un possible « féminisme religieux » qui comprendrait le vrai rôle d'une femme dans la société :

« *Je crois qu'aujourd'hui l'église est l'unique institution qui défend l'identité féminine d'un courant qui prétend effacer sa spécificité. La seule qui s'oppose à de nouvelles formes d'esclavage du corps féminin, comme la vente des ovules, produits avec de graves effets sur les femmes, et la pratique de la location de l'utérus, évidemment implicite dans la reconnaissance de la procréation des couples homosexuels* ».

Et qu'il faut arrêter de penser que :

³⁶⁷ Nous tenons à relativiser aussi, car ce texte a été traduit de l'italien vers le portugais.

« [...] l'idée de que la vraie liberté des femmes se fonde dans la légalisation de l'avortement et dans la libération de toutes les méthodes contraceptives, en d'autres mots, dans la négation de la maternité ».

Ici, l'identité du féminin est fondée sur l'idée de maternité. Nous avons vu dans notre cadre théorique que dès l'Antiquité Grecque, le corps de la femme a été réduit à la maternité : « le social au biologique et le corps féminin a sa seule spécificité organique » (Bodiou, 2016)³⁶⁸, celle d'enfanter. Pour L. Bodiou, la maternité était un devoir féminin dans la société. Dans ce sens-là, le rapport au corps de la femme, dans une conception plus conservatrice, n'a pas évolué. Concernant les rapports sexuels, la logique de l'auteur de ce texte dans *Estadão*, en ce qui concerne la contraception et la procréation, rentre dans une approche du Moyen-Age où : « pour l'ancienne morale chrétienne, la sexualité ne nous a été donnée que pour procréer, et c'est pervertir l'œuvre de Dieu que de s'en servir pour d'autres motifs » (Flandrin, 2014)³⁶⁹.

Nous voyons dans son texte les contraintes sociales qui dictent la norme de comment exister comme corps : « ce sont des conditions sociales et culturelles particulières qui lui ont donné naissance [au corps] » (Le Breton, 2011, p.12). Le corps de la femme, c'est un corps fait pour être mère avant tout : « dans toute société, le corps est pris à l'intérieur de pouvoirs très serrés, qui lui imposent des contraintes, des interdits ou des obligations » (Foucault, 1975, p.161). Le texte de cette femme scientifique est aussi une sorte de punition des nouvelles façons d'exister comme corps. Si non-redressés, ce seront des corps *sans dignité* et *dégradés* dans les conceptions des deux autorités religieuses, celle du Rabbín de France et du Pape. Aujourd'hui, ces corps non-conformes ne sont plus « punis » par des *supplices*³⁷⁰, mais « il faut punir autrement » (Foucault, 1975, p.87). Le texte les punit avec les discours qui excluent les corps « en dehors de la norme ». Ce texte a été publié par un journal d'une grande portée nationale et qui est considéré, comme étant plus « ouvert d'esprit » que *Folha*.

Estadão n'a pas informé ses lecteurs.trices de sa position sur ce texte. Face à ce manque de précision, nous pourrions conclure que le journal ne s'oppose pas à ces propos, d'autant plus qu'une place considérable a été donnée à cette parole scientifique. Comme nous l'avons vu avec Moirand, le journaliste : « choisit d'inscrire les dires de la science dans son texte » (Moirand,

³⁶⁸ Accès sur : [Le corps en lambeaux - Être une femme en Grèce classique : une histoire de corps contraint et contraignant - Presses universitaires de Rennes \(openedition.org\)](http://www.openedition.org/le-corps-en-lambeaux-%E2%80%93-%C3%89tre-une-femme-en-gr%C3%A8ce-classique-%3A-une-histoire-de-corps-contraint-et-contrainant)

³⁶⁹ Version numérique du *Le sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*. Partie 1 : Pour une histoire de la sexualité.

³⁷⁰ En France et au Brésil le supplice n'existe plus. Mais, nous savons que dans d'autres sociétés non-démocratiques la torture en public est encore une pratique « normal ».

2007, p.75) afin de donner du poids de vérité, de scientificité, de la qualité et de la crédibilité à ces idées. La parole de cette scientifique n'est pas contestée, ni commentée. Elle a son poids de science, de vérité et de légitimité.

5.3.6.3 *Estadão : Une parole scientifique contre le déterministe biologique*

Si d'un côté, *Estadão* a donné une place importante à une parole scientifique pour la *Manif pour tous*, de l'autre côté, il a sollicité aussi la parole scientifique d'un sociologue français, sous la forme d'une interview, afin d'analyser ce contre-mouvement. Ce texte sous le titre : « *L'arc-en-ciel au centre de la politique* »³⁷¹, apparaît juste avant le portrait de Frigide Barjot, déjà analysé antérieurement. L'interview avec le sociologue, dans un format questions-réponses, apparaît sur une page et le portrait de Frigide Barjot, sur la deuxième page en miroir.

La première question du journaliste concerne le mythe d'une France avec une tradition forte des droits de l'homme. Le journaliste lui demande alors pourquoi la question du mariage gay a été tellement sensible. Le sociologue répond qu'avant tout, il y a une logique politique et qu'à l'époque (2012/2013) la principale différence entre la droite et la gauche a été la question du mariage gay. Pour lui, même la question de la laïcité n'a pas créé autant de « discordes » dans la politique : « *Hollande a proposé aujourd'hui une loi contre le port du voile islamique, exactement comme l'a fait Sarkozy en 2010 et Jacques Chirac en 2004* ».

Selon le sociologue, « *l'église, en vrai, a profité de la polémique pour exister politiquement. Et Sarkozy a su bien profiter du terrain avec sa politique de l'identité nationale, qui a s'est basée sur deux héritages : la laïcité, contre « eux », les autres, les étrangers et le « nous », représenté par la chrétienté. Cela a été aussi un acte de légitimation de l'église* ». En d'autres termes, l'église a participé avec force, certes, mais plusieurs tranches conservatrices du pouvoir politique l'ont soutenue et le mouvement a pu continuer son existence pendant un bon moment.

Le sociologue a expliqué également que la question du mariage va au-delà du mariage et de la parentalité. Pour lui, c'est aussi une question liée à la xénophobie et au nationalisme : « *En France, la parentalité définit la famille et la parentalité. Si les homosexuels y ont accès, on la dénature et on dissipe l'illusion que la parentalité est biologique. De l'autre côté, naturaliser la parentalité signifie aussi fonder la nation sur l'idée du biologique. Aujourd'hui,*

³⁷¹ L'Arc-en-ciel au centre de la politique, *Estadão*, 27.04.2013

on parle en France des français et des "français d'origine étrangère" ». Enfin, l'idéal d'une famille française hétérosexuelle et d'origine chrétienne est encore au cœur de la représentation d'un.e Français.e. Fermer le terrain aux homosexuels c'est aussi d'une certaine manière fermer le chemin à toutes les « autres » familles. Il y a un modèle de famille légitime.

Le scientifique explique encore que l'idée de la « nature » évoquée par le contre-mouvement est contradictoire : « *le mariage et la famille sont des institutions sociales. Parler d'une institution 'naturelle' est une contradiction* ». Pour lui, le débat sur le mariage égalitaire est très actuel et révèle « *une résistance à la question de l'égalité et un retour au déterminisme biologique* ». Il explique encore que souvent les acteurs politiques en Occident « se vantent » en disant que le sexisme et l'homophobie sont des maux de « l'autre » et non du « nous », avec des esprits libertins : « *On parlait tout le temps en Europe du voile islamique comme symbole du patriarcat [...] on a insisté tout le temps sur le fait que les violences contre les femmes et les homosexuels existaient uniquement dans les quartiers des immigrants et des étrangers. Aujourd'hui, tenir ce discours est plus difficile* ».

Enfin, ce sociologue explique que la *Manif pour tous* est une cause politique et aussi religieuse à défendre : une famille hétérosexuelle, française et d'origine chrétienne. Ce contre-mouvement s'est placé dans une lignée du déterminisme biologique et nationaliste. Nous avons fait ce point, uniquement pour *Estadão*, car il a été l'unique journal à donner un espace de parole aussi important à un acteur comme la porte-parole de la *Manif pour tous*, Frigide Barjot et à des scientifiques : une historienne qui se positionne pour la *Manif pour tous* et défend « la nature » et enfin un sociologue qui explique les causes de ce mouvement qui se base sur un modèle marqué par les empreintes historiques, nationalistes et religieuses du corps.

Nous concluons qu'*Estadão*, n'a pas voulu prendre le risque d'une position politique trop marquée sur ce contre-mouvement. Il a préféré montrer les « deux côtés » des opinions qui divisent la France. Tout se passe comme si le journal ne soutenait pas le mouvement, mais certains passages rendent l'interprétation complexe. Il nous semble qu'*Estadão* est surpris par ce mouvement, justement du fait que la France « ne tiendrait plus » au mythe des lumières et des droits de l'homme. C'est comme si le journal se questionnait : Mais que se passe-t-il avec eux ? Alors que plusieurs pays en Europe ont déjà légalisé le mariage pour tous, les français.es s'habillent en rose et en bleu et sortent dans la rue pour empêcher la *liberté, l'égalité et la fraternité*. Mais de l'autre côté, *Estadão* reste « fidèle » à lui-même, c'est-à-dire, que des récits

conservateurs peuvent circuler encore sans faire l'objet de critique, comme ça a été le cas avec le texte de l'historienne qui a défendu fortement la *Manif pour tous*.

5.3.6.4 Des paroles politiques dans *Folha* et *G1*

Folha et *G1* ont plutôt opté pour solliciter des paroles politiques afin de commenter les événements. Les deux journaux se préoccupent toujours de montrer les « deux aspects » de la cause. Certaines paroles politiques soutiennent le contre-mouvement, alors que d'autres la dénoncent. *Folha* mobilise des paroles contre la *Manif pour tous* comme :

« "C'est rare de voir des manifestations organisées non dans le but de défendre un droit, mais de l'empêcher de s'élargir", a dit David Assouline, sénateur et porte-parole du Parti Socialiste »³⁷².

« "Cette proposition [de la droite] contredit l'esprit de la réforme en perpétuant les inégalités", a dit le socialiste Jean-Pierre Michel » (Jean-Pierre Michel a été le rapporteur du projet au sénat)³⁷³.

« La ministre de la justice, Christiane Taubira, a défendu le texte devant les sénateurs, en invoquant l'égalité des droits, la liberté et la fraternité »³⁷⁴.

Mais aussi pour ce mouvement :

« "Cette manifestation a une valeur de test pour François Hollande. On voit clairement que des millions des français sont préoccupés par cette réforme", dit Jean-François Copé, secrétaire-général de l'UMP, principal parti de droite en France. »³⁷⁵

En ce qui concerne les paroles politiques de *Folha* « contre » la *Manif pour tous*, elles sont le message d'une certaine indignation des manifestant.es qui luttent pour le maintien des inégalités et le non-élargissement des droits à tous/toutes. La ministre de la Justice Christiane Taubira, appuie son discours sur l'égalité, la liberté et la fraternité française afin de faire valoir son projet de loi. Le contrepoint est fait avec le secrétaire-général de l'UMP, qui fait appel à ce peuple souverain qui descend dans la rue et s'oppose à la réforme proposée par C. Taubira.

³⁷² Projet de loi pour le mariage gay divise la France, *Folha*, 27.01.2013

³⁷³ Débat sur le mariage gay continue au Sénat Français, *Folha*, 04.04.2013

³⁷⁴ Débat sur le mariage gay continue au Sénat Français, *Folha*, 04.04.2013

³⁷⁵ Marche contre mariage gay prend Paris, *Folha*, 14.01.2013

Sur *G1* toutes les paroles politiques portent des discours qui vont dans le sens inverse de la *Manif pour tous* :

« *La porte-parole du gouvernement Najat Vallaud-Belkacem, qui est aussi ministre des questions des droits de la femme, a dit à la Radio Europe 1 que rien n'a changé et que l'intention du gouvernement est de présenter le projet au Parlement ce mois-ci et de l'approuver en juin* »³⁷⁶.

« *Le gouvernement est totalement déterminé à procéder à cette réforme, ce progrès historique ne représente pas la victoire d'un champ [politique] sur un autre, mais un progrès pour toute la société, a affirmé N. Vallaud-Belkacem [le journal la cite encore] On prend la manifestation en considération [la Manif pour tous], mais ceci sera discuté au Parlement et non dans la rue* »³⁷⁷.

« *Le ministre de l'intérieur, Manuel Valls, a dit au journal Le Monde qu'on a toujours pensé que la présence [de l'opposition] serait forte et elle l'a été... encore une raison de focaliser dans l'objectif d'approuver la loi* »³⁷⁸.

Une unique parole politique en faveur de la *Manif pour tous* a été citée, mais elle a été considérée comme conservatrice. Cette parole vient principalement illustrer les propos d'une autorité religieuse à Lyon :

« *Le cardinal de Lyon, Philippe Barbarin, a suggéré que le mariage gay ouvrira les portes à la polygamie et à l'inceste. Cette opinion est partagée par un maire conservateur de Paris qui a affirmé qu'il ne procédera pas à de mariages homosexuels* »³⁷⁹.

A partir de ces paroles politiques sur *G1*, la focale est plutôt sur le fait de faire passer ce projet de loi qui représentera un progrès pour la France. La voix de la rue est prise en considération, mais ça ne sera pas elle qui aura le dernier mot. La parole de la *Manif pour tous* a été entendue, mais elle apparaît plutôt comme une parole conservatrice car un *maire conservateur de Paris* ne fera pas de mariage entre deux personnes du même sexe. Les propos de ce maire de Paris ont été nourris par le discours un peu déplacé du cardinal de Lyon, en suggérant que le mariage gay donnerait lieu à des crimes tels que l'inceste ou d'autres façons de concevoir la sexualité telle que la polygamie. Ce propos marginalise la communauté gay en

³⁷⁶ France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les protestations, *G1*, 14.01.2013

³⁷⁷ France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les protestations, *G1*, 14.01.2013

³⁷⁸ France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les protestations, *G1*, 14.01.2013

³⁷⁹ Un baiser gay interrompt la manifestation contre le mariage homosexuel en France, *G1*, 25.10.2012

la plaçant comme un ramassis de criminels et de gens « déréglés » du fait d'un possible rejet de la monogamie. Ces discours placent l'homosexualité dans la même logique que celle dont nous avons parlé dans notre cadre théorique, l'homosexualité comme une maladie, une folie, un péché : « l'âge moderne, à partir du classicisme, fixe un choix différent : l'amour de raison et celui de déraison. L'homosexualité appartient au second, ainsi, elle prend peu à peu place parmi les stratifications de la folie. Elle s'installe dans la déraison de l'âge moderne » (Foucault, 1972 p.103).

5.3.6.5 *Le corps souverain des jeunes défendant la République*

Les corps qui représentent la *Manif pour tous* sont plutôt des corps souverains et des corps qui renvoient à la nation française. Sur les photos de ce mouvement, nous retrouvons également une certaine atmosphère joyeuse avec les couleurs bleu-rose. Un autre aspect à remarquer sur cette joie est le fait que c'est un mouvement porté par les jeunes. Sur les photos nous voyons des enfants, des adolescents, des jeunes adultes et des familles. C'est comme si toutes les générations étaient présentes dans ces cortèges. Les nombreux drapeaux français renvoient, certes au nationalisme, mais aussi à une ambiance festive également dans le sens des fêtes nationales ou des supporters d'une équipe de foot, par exemple.

La photo ci-dessous à gauche est *saturée*. Elle est remplie de jeunes filles « habillées en Marianne ». Ce symbole de la République Française : « visible sur le sceau de l'État, exhibée sur la monnaie comme sur les timbres, Marianne apparaît donc comme le symbole officiel de la nouvelle République dès l'automne 1870 » (Boude, 2021)³⁸⁰. La figure de Marianne renvoie à l'esprit des révolutions en France. Elle symbolise également la liberté et la République comme l'explique Y. Boude. Elle est liée à l'idée de la nation française avec sa devise et son drapeau. Les jeunes filles portent chacune une robe blanche qui fait penser au fameux tableau d'Eugène Delacroix : *La Liberté guidant le peuple* et un brassard précisant leur région d'origine.

Nous apercevons que certaines parmi elles portent également le *Code Civil* dans leurs mains. Derrière les jeunes filles, d'autres manifestant.es secouent un drapeau de la France et un drapeau bleu de la *Manif pour tous*. Ces manifestantes habillées/déguisées en Marianne

³⁸⁰ Chapitre Marianne et le Président : Socio-histoire du décor municipal sous la Troisième République, de Y. Boude, dans La République et ses symboles. Accès sur : [La République et ses symboles - Marianne et le Président - Éditions de la Sorbonne \(openedition.org\)](https://www.openedition.org/60900)

réclament l'annulation d'une loi Française qui ne prendrait pas en considération l'égalité en termes de mariage et de la parentalité pour tous. Cela est symbolisé par le *Code Civil* et par le déguisement en Marianne. C'est un peuple qui évoque ses symboles les plus forts afin de faire valoir ses revendications. La liberté du point de vue de la *Manif pour tous*, serait celle d'avoir un père et une mère, comme « tous ».

Ces corps sont souverains. Ils ont une posture droite, certains ont les mains tendues vers le haut. C'est un rassemblement pacifique. Certains ont une posture de combat, d'autres sont décontractés ou souriants. Ces visages ne traduisent pas de souffrance du corps. La bouche ouverte est liée à des discours émis par ces manifestantes, eux-mêmes liés aux corps car « il n'y a pas de parole sans organe » (Butler, p. 2013, p.65). Sur la photo de droite, tous les jeunes sont pris en photo avec la bouche ouverte également. Cela signifie la parole qui sort, qui crie, qui chante dans un ensemble. La présence de ces jeunes, confère de la force à ce mouvement, car la jeunesse pourtant connue par son esprit de liberté et de lutte, est présente dans les rues et demande la non-validation d'une loi au nom et pour le peuple Français. Se déguiser et porter des messages « sarcastiques » comme celui que le jeune homme porte, « *pas de fiction pour la filiation* », fait appel à un mouvement plus « libre » et « informel ».

Figure 37 : des jeunes lors de la Manif pour tous



Source : Débat sur le mariage gay continue au Senat Français, *Folha*, 04.04.2013, Photos : Pierre Andrieu/AFP

Ces photos ne sont pas accompagnées de légende et le texte n'explore pas la description des mouvements de ces corps. Nous avons une idée de mouvement dans le texte par les informations sur la souveraineté du mouvement quant au nombre de manifestant.es et aux

accessoires qu'ils portent : « le groupe 'Manif pour tous' [...] qui a déjà réalisé deux grandes manifestations le 13 janvier et le 24 mars, a convoqué ses militants afin de se rassembler avec des drapeaux, des siffleurs, des tambours et des casseroles »³⁸¹. Par ce type de description nous pouvons construire un certain imaginaire de la manifestation. Enfin, la photo de presse a le pouvoir de parler d'elle-même : des corps collectifs souverains qui sont les « gardien.nes » du Code Civil.

5.3.6.6 Les enfants dans la Manif pour tous en tant qu'expression de l'avenir

L'enfant demeure la cause principale de ce contre-mouvement. Si la *Manif pour tous* a existé et existe encore, c'est dû à sa volonté d'empêcher le mariage gay afin d'éviter la parentalité homosexuelle. De nombreux enfants sont présents dans les cortèges. Ils portent des pancartes, des habits et des drapeaux du mouvement et le drapeau français. Sur les deux photos ci-dessous nous voyons un certain investissement des corps de ces petits enfants dans l'espace public : les corps sont droits, ils lèvent les mains, ils portent des messages écrits, ils portent des messages sonores repérables par les bouches ouvertes ou sinon en utilisant des accessoires tels qu'un souffleur, utilisé par un enfant juché sur les épaules d'un homme dont on pourrait penser qu'il c'est son père. C'est un mouvement pour les enfants, mais aussi constitué par eux. Ces enfants n'ont pas de voix dans les discours médiatiques, ce sont leurs corps qui parlent. Leur message est contenu uniquement dans les visages qui expriment des discours et les pancartes, souvent sarcastiques, mais plutôt « *humoristiques* » pour les journaux comme par exemple, celle de l'enfant habillé en rose sur la photo à gauche qui dit : « *l'EGALITE pour les ENFANTS c'est un PERE et une MERE pour TOUS* ». Le petit garçon sur la photo à droite porte le message : « *Tous nés d'un HOMME et d'une FEMME* ». Tous ces messages nous amènent à l'idée d'une France où existe l'égalité entre les enfants, c'est-à-dire, un père et une mère pour tous les enfants.

L'enfant représente la famille et l'ambiance paisible de ce mouvement. Il est aussi une sorte de témoin dans le sens où c'est lui qui fera la société du demain : « les enfants, toujours présents, deviennent l'expression d'un avenir déjà là, qu'il leur reviendra de faire fructifier et de transmettre à leur tour » (Tartakowsky, 2014, p.92). Selon Tartakowsky, l'enfant apparaît assez tôt dans les manifestations sur les épaules des parents : « c'est le code qui a été inventé

³⁸¹ Débat sur le mariage gay continue au Senat Français, *Folha*, 04.04.2013

par les photographes de 36 »³⁸². L'enfant devient lui-aussi un corps politique, dans le sens où sa présence fait preuve d'une existence politique au présent et principalement dans l'avenir.

Figure 38 : les enfants dans la Manif pour tous



Source : (photo à gauche) Débat sur le mariage gay continue au Sénat français, *Folha*, 04.04.2013, Photo : Pierre Verdy/AFP.

(photo à droite) : Débat sur le mariage gay continue au Sénat français, *Folha*, 04.04.2013, Photo : Eric Fefereberg /AFP.

L'enfant apparaît également sur sa plus petite forme, celle du bébé. Nous n'avons pas repéré de bébé dans les cortèges, mais des photos de bébés apparaissent sur les pancartes des manifestants toujours avec des messages qui font allusion à la mère et au père « *Made in Papa + Mama* »³⁸³ ou « *Daniel, conçu in vitro. Seulement il a réussi, il a eu de la chance !* »³⁸⁴. Il faut rappeler aussi que le mouvement s'oppose à toute forme de procréation « non-naturelle », alors, la reproduction assistée est aussi rejetée. Les enfants conçus *in vitro* sont traités comme « des enfants congelés » et certaines pancartes montrent des fœtus congelés³⁸⁵. Aucun jugement de fond n'a été porté dans les journaux sur ces pancartes, elles sont juste « humoristiques ».

Il faut souligner aussi que ces bébés sur les pancartes sont blancs, les enfants présents dans les cortèges sont blancs et tous les manifestant.es sur les photos sont blancs, à l'exception d'une seule photo. Ce qui nous amène à : « *le peuple Français est le peuple français blanc ! Et*

³⁸² *La Manif : Histoire des mobilisations de rue : de 1968 à 2002*, Danielle Tartakowsky.

³⁸³ Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris, *Estadão*, 13.01.2013, Photo : Thibault Camus/AP

³⁸⁴ Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris, *Estadão*, 13.01.2013, Photo : Michel Spingler/AP

³⁸⁵ Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris, *Estadão*, 13.01.2013, Photo : Michel Spingler/AP

j'ajouterai, pour être plus précise : européen et chrétien d'origine. Les autres, ceux qui n'ont pas eu la chance de naître blancs, européens et chrétiens, font et ne font pas partie du peuple : ils sont le *tiers-peuple* » (Khiari, 2013, p.123).

Ces enfants sont placés aussi, parfois, sur des lieux très symboliques, sur la photo à gauche, nous voyons l'Arc de Triomphe sur l'arrière du cortège.

5.3.6.7 Des corps religieux et des anciens combattants

Les corps qui se mobilisent sont aussi des corps avec des convictions religieuses fortes. Tous les journaux citent ce mouvement comme formé de différentes confessions religieuses, principalement catholiques. Depuis *Estadão* : « en plus de la hiérarchie catholique, une collision hybride composée par des familles religieuses, des politiciens conservateurs, musulmans et des évangéliques [...] »³⁸⁶ ; le journal *G1* dit que « La manifestation a été organisée principalement par les catholiques, mais a aussi compté avec le soutien de quelques musulmans, des évangéliques et même des homosexuels hostiles au mariage gay »³⁸⁷ ; *Folha* quant à lui, parle du groupe *Civitas* : « L'institut *Civitas* – responsable de la deuxième manifestation liée aux catholiques intégristes a demandé que ses militants fassent pression sur les acteurs politiques par le biais de prières et d'une « sainte colère »³⁸⁸.

Nous sommes face à des corps qui s'opposent à d'autres corps. C'est une sorte de volonté de redresser un corps humain non-conforme à la règle imposée. Sur certaines photos nous voyons des pancartes qui portent le message « *la famille c'est sacré* »³⁸⁹. Sur la photo ci-dessous, à gauche nous voyons des manifestant.es, qui portent des capes rouges qui font penser à des chasubles (le vêtement liturgique d'un prêtre). Les chasubles sont rouges et le rouge dans l'église catholique est lié au *sang* et à la *passion du Christ* (les récits sur l'ensemble des événements qui ont précédé la mort de Jésus Christ). À gauche de ces chasubles, une croix blanche et sur la droite, une colombe, blanche aussi, représentant la paix. Certains portent des gants blancs et le manifestant du milieu porte une perruque blanche qui renvoie à une mode en vigueur au XVIII^e siècle³⁹⁰. Ce manifestant porte aussi une longue et ample robe blanche avec des ornements dorés, ce qui renvoie à la représentation du roi de France. Nous pourrions penser

³⁸⁶ Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris, *Estadão*, 13.01.2013

³⁸⁷ France maintient la décision de légaliser le mariage gay malgré les protestes, *G1*, 14.01.2013

³⁸⁸ Débat sur le mariage gay continue dans le Sénat Français, *Folha*, 04.04.2013

³⁸⁹ Des milliers protestent contre le mariage gay à Paris, *Estadão*, 13.01.2013, Photo : Michel Spingler /AP

³⁹⁰ Puisque que les rois Louis XIII et Louis XIV ont porté des perruques, la noblesse l'imita.

à la figure du pape, mais les papes ne portent pas de perruque. De fait, ce manifestant renvoie plutôt à la figure d'un roi de France.

En ce qui concerne les autres manifestant.es de cette même photo : à gauche, une femme porte une pancarte avec le message « *la famille c'est sacré* » qui illustre la silhouette d'une famille formée par un père, une mère, trois enfants au milieu du couple (deux petites filles et un petit garçon) et un bébé, dans une et poussette aux soins de sa mère. La manifestante juste à côté porte un tableau du *sacré cœur de Jésus*. La manifestante à droite, elle aussi porte une pancarte avec le message « *la famille c'est sacré* ». Une dernière pancarte est encore visible : juste derrière le manifestant à la figure royale, nous lisons le message « *non au mariage homosexuel* ».

Cette photo nous amène à un environnement de haute hiérarchie : celle des rois, des nobles, de la figure du pape et des prêtres. Les manifestant.es font appel à ce passé afin de légitimer leur cause. C'est la royauté qui s'impose et le pouvoir de l'église qui a une longue tradition en France. L'angle de la photo accentue la souveraineté de ces corps collectifs qui luttent au nom de l'histoire et de la tradition des origines chrétiennes. La légende de cette photo nous dit que « *800 mille personnes ont participé à cette marche selon les organisateurs. La police les estime à seulement 340 mille* ». Malgré la discordance du nombre de manifestant.es, 340 mille reste un nombre important, ce qui rend ces corps encore plus souverains.

Figure 39 : des corps religieux et des anciens combattants dans la Manif pour tous



Source : Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris, *Estadão*, 13.01.2013, photo : Michel Spingler /AP

Un autre acteur apparaît aussi dans ces manifestations : l'ancien combattant. Un peu à l'exemple des élus qui apparaissent devant le cortège de la *Manif pour tous* depuis quelques

médias français³⁹¹, les médias brésiliens ont plutôt choisi de médiatiser des anciens combattants devant les cortèges³⁹². Tartakowsky explique que la tradition des élus en tête des manifestations remonte dans l'après-guerre et la pratique confère « une dimension de protection, de légitimation et d'inscription de la manifestation dans un modèle convenu de la politique »³⁹³.

Sur la photo en haut nous voyons quatre anciens combattants. Le journal *Estadão* nous signale sur la légende de cette photo qu'ils portent une grande pancarte avec le message « *il n'existe plus de nation sans vrai mariage* ». Ce message va à l'encontre de la parole scientifique que *Estadão* a sollicité qui disait que la *Manif pour tous* a fondé sa conception de nation dans le déterminisme biologique. Les couleurs de cette pancarte rappellent les couleurs du drapeau français. Les anciens combattants portent eux aussi des drapeaux français, mais ce sont des anciens drapeaux de la France, comme que dans une volonté de faire appel à un passé historique des traditions françaises, telles que le mariage. Les anciens combattants portent tous des costumes et des cravates. Trois parmi eux portent des chapeaux plats (comme ceux des combattants) et un porte un calot. Ils portent des gants blancs (à l'exception d'un qui en porte des marrons) et leurs barrettes et médailles accrochées sur leurs manteaux renvoient à leur ancien statut de combattants.

Quant à la posture du corps : ces corps sont droits et il n'y a pas vraiment d'expression du visage, ceux-ci étant plutôt neutre, ce qui nous amène encore dans l'univers des combattants : corps droit, discipliné et l'absence d'émotions. Ce sont des corps souverains : en tant qu'anciens combattants ils bénéficient d'un statut spécial dans la société, ils sont entourés de drapeaux français et le code vestimentaire les distingue des autres manifestant.es qui portent plutôt des vêtements simples (t-shirt, jeans, baskets, entre autres). Par le passé, ils ont lutté pour la France et aujourd'hui, ils sont-là encore, dans ce cortège, pour la défendre des corps « corrompus ». En haut de la photo, il y a des marques du territoire français : l'architecture Haussmannienne et post-Haussmannienne. L'angle de la photo suit la même tendance que celle de la photo que nous avons évoquée juste avant : du bas vers le haut, ce qui nous donne une allure de grandeur et de hauteur à ces acteurs et les impose encore plus comme des corps souverains.

³⁹¹ A titre d'exemple : [Manif pour tous: la présence de Gilbert Collard dans le cortège aux côtés de députés UMP fait réagir | Le HuffPost \(huffingtonpost.fr\)](#)

³⁹² Nous avons une occurrence d'une photo où des élus apparaissent en tête du cortège (article non-concerné par l'analyse qualitative). Voir l'article : Apos protestos, Hollande pede respeito à aprovação do casamento gay (Après les manifestations, Hollande demande le respect de l'approbation du mariage gay), *Estadão*, 24.04.2013.

³⁹³ *La Manif : Histoire des mobilisations de rue : de 1968 à 2002*, Danielle Tartakowsky.

L'idée d'un mouvement soutenu par une poignée d'anciens combattants/des militaires est alors présente dans ce mouvement de la *Manif pour tous*, tout comme dans celui de *Fora Dilma* où plusieurs manifestant.es ont revendiqué le retour du pouvoir militaire au Brésil. Nous comprenons alors que dans ces deux mouvements il existe une volonté de pouvoirs plutôt conservateurs et qui sont connus pour en avoir une discipline stricte du corps.

5.3.7 Les corps individuels forts et le territoire symbolique

Figure 40 : les corps individuels dans la *Manif pour tous*



Si les corps collectifs de la *Manif pour tous* sont majoritairement des corps souverains, les corps individuels ont suivi la même tendance que l'ensemble du corpus, comme nous l'avons déjà expliqué : en tant que corps individuels ils sont fragiles. Ici, nous observons de plus près les corps individuels forts, avec un exemple. Sur cette photo, nous voyons un homme de dos, mais son visage est visible de profil. Il a une expression sérieuse et un regard lointain. Il faut souligner également qu'il est l'unique personne noire qui soit prise en photo (au moins, en tant qu'acteur principal de l'image).

Son corps est bien droit et sa posture est souveraine. C'est un corps qui manifeste de manière pacifique. Le code des couleurs de cette photo change car cet homme ne porte pas les couleurs bleu-rose du mouvement (ainsi que les autres manifestant.es sur cette photo). Il porte une pancarte avec le message « *Made in papa + maman* » et l'image d'un bébé heureux illustre le message. Cette pancarte est la seule indication qui place cet homme en tant que manifestant au cœur de la *Manif pour tous*. La tour Eiffel apparaît comme un élément symbolique très fort. Elle représente le capital culturel de la France. La manifestation « au pied » de la tour Eiffel l'inscrit dans une sorte de légitimation de leur cause : c'est « la prise » de l'un des symboles les plus connus au monde, une marque de territoire très forte. Ils/elles manifestent devant ce symbole comme que dans une envie de dire « qu'il nous appartient » et que « notre cause est une cause pour le peuple français ».

Source de l'image : Des milliers de manifestants protestent contre le mariage gay à Paris, *Estadão*, 13.01.2013,
Photo : Thibault Camus/AP

5.3.8 Synthèse des résultats

L'étude des représentations médiatiques du mouvement *Fora Dilma* nous a montré que Dilma Rousseff a été représentée par les journaux français comme une femme dure, inflexible et autoritaire. Ses capacités intellectuelles semblent être limitées pour gouverner le pays. Dilma Rousseff est condamnée pour avoir menti. L'image de la menteuse et d'une « Pinocchio », est associée à la Présidente. Ses discours sont faux et donc, elle est condamnée. La punition de Dilma Rousseff apparaît sur les pancartes et sur toute sorte d'accessoires portés par les manifestant.es. Les dires scientifiques attestent que Dilma Rousseff n'est plus en mesure de gouverner et que sa chute est juste une question de temps, même s'ils alertent sur le fait que la chute de la Présidente ne résoudra pas la situation du Brésil, gangrenée par la corruption de tous les partis politiques. Il faut souligner également que la parole scientifique est surtout masculine. Dans ce corpus qualitatif, les femmes scientifiques n'ont pas été sollicitées. Cela révèle une tendance encore sexiste des journaux français à consulter davantage les paroles masculines. Les paroles politiques, toutes masculines aussi, n'apportent aucune réponse à la crise, il s'agit de discours de rivalité entre classes politiques et peut-être les journaux ont-ils voulu montrer cet aspect de la politique brésilienne plutôt que des discours sur de nouvelles politiques. Les manifestant.es sont aussi contre Dilma Rousseff par haine et rancœur. Elle n'a pas réussi à trouver sa place dans le monde de la politique car elle est la « protégée de Lula ».

Le contre-mouvement *Manif pour tous* est représenté de manières contradictoires. Parfois, les racines conservatrices des journaux brésiliens pèsent dans ces représentations et d'autres fois il y a un vrai questionnement sur ce « peuple » qui sort dans les rues pour demander le non-élargissement des droits à tous/toutes en France, alors que ce pays porte le symbolisme du pays des Lumières, de l'Égalité, de la Fraternité et de la Liberté. Nous avons vu que le journal *Estadão* a accordé une place importante à Frigide Barjot, porte-parole de ce mouvement. Elle est représentée comme une femme paradoxale : des études en Sciences Politiques, une reconversion professionnelle qui l'amène à devenir humoriste dans une boîte de nuit gay et finalement, leader de la *Manif pour tous*. Les remarques sur les vêtements de Frigide Barjot

nous amènent à l'idée de que l'humoriste s'habille mal. Enfin, c'est une femme qui a des ambitions politiques.

Nous avons vu qu'*Estadão* a donné un espace important de parole à deux scientifiques : l'un pour le déterminisme biologique de la parentalité et l'autre « contre ». Ce dernier explique que la famille est une institution sociale et pourtant non-naturelle et que l'enjeu de la *Manif pour tous* va au-delà de la question du mariage et de la parentalité, que l'objet de ce contre-mouvement est de défendre un modèle national qui exclut toute sorte d'étrangers (nationalités et personnes étrangères à la norme établie). *Folha* et *GI* ont mobilisé, aussi, des paroles politiques qui, dans la majorité des cas, défendent le *Mariage pour tous*.

Les corps collectifs de la *Manif pour tous* sont des corps souverains qui défilent dans le calme. Les enfants et les jeunes sont très présents dans les cortèges. Nous avons noté également la présence d'anciens combattants en tête des manifestations et un appel très fort à la religion par le biais de vêtements à connotation religieuse, de paroles, de symboles (croix) et de pancartes. Les cortèges s'ancrent sur un territoire symbolique afin de soutenir leur cause : la tour Eiffel, les Champs Elysées, l'Arc du Triomphe et Marianne (tourist places in France and often taken by right-wing political movements)

Enfin, nous avons deux mouvements qui se rassemblent dans leurs représentations médiatiques (mais aussi dans les stratégies, l'organisation et les ressources qu'ils mobilisent). Les corps collectifs sont plutôt souverains et protestent de manière pacifique. Il s'agit de mouvements patriotes et nationalistes. Tous les deux ont envie de redresser d'autres corps supposés non-conformes aux règles établies par la société. L'usage des couleurs, des déguisements et de l'humour sont récurrents tout comme l'ancrage sur le territoire symbolique.

5.4 Les discours sur les mouvements des besoins de base du corps : *Junho de 2013* et *Nuit Debout*

Dans cette partie nous allons exposer les résultats issus des analyses qualitatives de deux mouvements sociaux : *Junho de 2013* et *Nuit Debout*. Cette nomination est inspirée de J. Butler, de son texte *Nous le peuple*. Ces besoins de base sont liés aux nécessités de base de vie d'un corps en société : se nourrir, se loger, se déplacer, se soigner et s'éduquer.

5.4.1 *Junho de 2013* : La souveraineté des corps collectifs et individuels : des performances symboliques

Junho de 2013 a été considéré comme un événement « monstre » par les médias français. Il a été classifié comme une sorte de réveil politique des Brésiliens, principalement celui de la jeunesse. Les récits médiatiques nous placent au cœur d'une foule imposante et nous informent que le mouvement s'élargit dans diverses villes :

« *C'est une marée humaine qui vient de déferler sur le Brésil. De mémoire de manifestants, jamais le pays n'avait connu un tel mouvement de protestation sociale depuis la fin de la dictature en 1985 et les marches contre la corruption de l'ancien président Fernando Collor de Mello en 1992* »³⁹⁴.

« *Sao Paulo, Rio de Janeiro, Brasilia, mais aussi Porto Alegre, Fortaleza, Maceio, Vitoria, Belo Horizonte, Curitiba : du nord au sud, des zones riches aux plus défavorisées, les capitales des principaux États brésiliens se sont embrasées ce lundi, avec des manifestations rassemblant quelque 250 000 personnes pour protester contre le coût de la vie, la violence et les sommes engagées dans l'organisation d'événements sportifs tels que la Coupe du monde de 2014 et les Jeux olympiques de 2016. L'étincelle a jailli à Sao Paulo il y a une dizaine de jours lorsque des jeunes ont commencé à protester contre le relèvement de vingt centimes du ticket de bus* »³⁹⁵.

« *Après Istanbul, Rio ? Une marée humaine a déferlé, lundi, dans les rues de douze grandes villes du Brésil pour protester « contre tout et contre tous ». A Rio, ils étaient 100 000, à São Paulo, la plus grande ville et capitale économique, 65 000. A Belo Horizonte, au moins 20 000*

³⁹⁴ La contestation sociale enflamme le Brésil, *Le Monde*, 18.06.2013.

³⁹⁵ Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013.

et à Brasília, la capitale, entre 5 000 et 10 000. Les manifestations, relayées sur Facebook, ont mobilisé au total 230 000 personnes, en majorité des jeunes. Du jamais-vu depuis la mobilisation de 1992, qui réclamait le départ du président Fernando Collor pour corruption. Dix ans après l'arrivée du Parti des travailleurs (PT, gauche) au pouvoir, avec Lula puis Dilma Rousseff, "le Brésil se réveille", disent les slogans »³⁹⁶.

Dans ces récits nous voyons la volonté des journaux de montrer qu'il s'agit d'un peuple souverain qui descend dans les rues de tout le pays et dont « les corps rassemblés pour affirmer leur existence plurielle sont déjà engagés dans l'auto-désignation et l'exercice de la souveraineté populaire, donnant ou retirant leur soutien, déclarant leur indépendance par rapport aux régimes dont la légitimité dépend d'eux » (Butler, 2013, p.61). Ces manifestant.es se mobilisent après une grande période de « silence », en l'absence de mouvements sociaux massifs et surtout médiatisés. Les médias français soulignent le nombre de manifestant.es dans les principales villes du pays tout en indiquant que la contestation contre la hausse du prix des transports en commun a finalement allumé l'étincelle d'un mécontentement général de la société envers les services publics, y compris les dépenses engagées dans le *Mondial de Football* et contre la corruption politique.

Ces corps sont souverains lors des prises de vues aériennes où le territoire est « inondé » par cette *marée humaine* selon l'expression des journaux. Il est intéressant de voir que certaines photos des corps collectifs et individuels nous amènent à cette force de la rue de manière symbolique. Il s'agit d'une nette performance des corps comme indique J. Butler : « je propose de considérer la réunion des corps comme une assertion performative et je suggère donc non seulement que la souveraineté populaire est un exercice performatif, mais aussi qu'elle implique nécessairement une assertion performative du corps » (Butler, 2013, p.61). Sur les photos ci-dessous nous constatons cette performance engagée par les corps qui se réunissent dans l'espace public de la rue. La première photo, à gauche, est un exemple d'une performance collective des manifestant.e.s dont le journal *Le Monde* a détaillé :

« l'un des points d'orgue de la soirée fut très certainement cet instant où une foule de jeunes – ils étaient 200 environ – investirent subitement le toit du Parlement national de Brasilia sous l'œil incrédule des policiers. Une image forte et symbolique de cette nuit de colère, qui dépassa

³⁹⁶ Transports de colère au Brésil, *Libération*, 19.06.2013.

*largement le cadre de l'augmentation des transports »*³⁹⁷. Sur cette photo *polisymbolique*, nous voyons ces manifestant.es qui ont investi le toit du *Planalto Nacional* et se sont positionnés devant le plateau futuriste, celui-ci étant considéré comme un symbole très fort du pouvoir au Brésil (du siège de la politique et la Capitale du pays). Dans cette performance corporelle, c'est la prise du pouvoir par les manifestant.es qui s'est reflétée sur ce plateau éclairé par des lumières artificielles.

La nuit pourrait être interprétée comme représentative du contexte de crise politique auquel le pays fait face et les manifestant.es, « éclairé.es » sont-là comme pour apporter une sorte de conflit, mais aussi de solution, ce qui est le propre de la démocratie, comme nous l'avons vu avec N. Loraux. Il faut souligner aussi que certains de ces corps se tiennent les mains qu'ils tendent vers le haut, dans une attitude communautaire et de victoire « nous sommes montés sur le toit du pouvoir de Brasilia ». Cette photo a comme punctum, l'ombre d'un.e manifestant.e réfléchi sur le plateau qui capte l'attention. Parfois nous avons l'impression de ne voir que cette silhouette.

Figure 41: une performance souveraine des corps



Source : Photo à gauche : Um million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013, photo : Evaristo Sa/AFP

Photo à droite : Le Brésil fait son « printemps » tropical, *Le Figaro*, 21.06.2013, photo : Stringer/Brazil/Reuters

La photo ci-dessus, à droite, est une performance d'un corps individuel qui investit son corps dans une démarche considérée par le journal *Le Figaro*, dans sa légende, comme pacifique. Cette performance nous rappelle la célèbre photo *La fille à la fleur* (prise le 21 octobre 1967 par le photographe Marc Riboud) et qui est devenue un symbole de la non-

³⁹⁷ La contestation sociale enflamme le Brésil, *Le Monde*, 18.06.2013.

violence dans le monde. La photo publiée dans *Le Figaro* où un jeune homme, ayant le drapeau brésilien dans le dos et un bonnet noir sur la tête offre une rose à un policier, fait partie de cette *famille d'événements* de la non-violence. Le jeune homme est placé dans une hiérarchie « inférieure » : il est « juste » un manifestant, qui marche et qui ne semble pas armé d'accessoires dangereux. L'expression de son visage est plutôt amiable. Le policier représente le pouvoir, l'État et il est à cheval, équipé d'accessoires anti-émeute, il porte un gilet pare-balles tout comme un casque avec visière.

La police représente aussi la violence au Brésil, étant donné qu'elle est particulièrement agressive et meurtrière. La rose blanche, symbolise l'amour et la paix face à la violence policière, mais aussi une sorte de demande de soin des corps qui sont laissés, un peu « dans la pénombre de la nuit » par les pouvoirs public. Les deux corps, manifestant et policier, sont souverains sur cette photo. Le jeune homme, dans un geste de paix et le policier, dans un geste plutôt d'accueil de cette performance, mais qui garde tout de même une certaine distance vis-à-vis du manifestant. Cela est repérable à la position de son bras droit qui semble tenir la main sur un endroit où un accessoire de défense personnelle serait accessible rapidement en cas de geste inattendue de la part du manifestant.

5.4.1.1 *La rue remporte la victoire*

Le corps collectif de ce mouvement est souverain aussi dans le sens où il a remporté une sorte de victoire : la non-augmentation du prix de transports en commun dans des nombreuses villes. Les journaux expliquent que :

« *La rue a gagné. Après treize jours d'une révolte de la jeunesse qui a secoué tout le pays, les deux principaux États brésiliens, São Paulo et Rio, ont annoncé mercredi soir qu'ils revenaient sur la hausse annoncée du tarif des transports en commun qui avait déclenché les grandes manifestations. D'autres villes avaient cédé plus tôt dans la semaine* »³⁹⁸.

« *Plusieurs municipalités, parmi lesquelles Porto Alegre, Recife et Sao Paulo, ont fait mardi une concession aux manifestants, en acceptant de baisser le prix des transports. Mais ce pourrait être trop peu, ou trop tard, alors que des centaines de manifestants affluaient mardi soir vers le centre de la capitale économique pour la sixième journée consécutive* »³⁹⁹

³⁹⁸ Au Brésil, la jeunesse fait plier les autorités de Rio et São Paulo, *Libération*, 20.06.2013

³⁹⁹ Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013.

« Bien que la plupart des grandes villes du pays aient cédé à la pression populaire en revenant sur leur décision d'augmenter le tarif des transports en commun, les protestataires brésiliens ont maintenu la pression jeudi 20 juin »⁴⁰⁰

La jeunesse a fait plier les autorités, comme le titre *Libération* et la rue a gagné, mais à partir de ces récits médiatiques nous voyons que ce mouvement n'a fait que commencer. Comme les journaux l'ont souligné, la hausse des transports a été juste l'étincelle qui a réveillé l'envie des Brésiliens de réoccuper l'espace public de la rue. *Le Figaro* dit que cette concession des municipalités *est peut-être trop peu ou trop tardive*. Enfin, les trois journaux sont d'accord que dire cette décision du pouvoir n'est pas suffisante pour calmer les protestataires et qu'en réalité, le problème demeure beaucoup plus profond, il s'agit d'un malaise général, principalement des plus pauvres (et aussi un peu de la classe moyenne) vis-à-vis de la vie chère au Brésil et des salaires qui ne suffisent plus à couvrir les nécessités de base.

La rue a gagné, elle a fait plier les autorités, mais *Le Figaro* résume bien la problématique qui reste et les raisons pour lesquelles les Brésiliens continuent à sortir dans les rues, au-delà des affaires de corruption. Celles-ci rentreront un peu plus tard dans l'agenda des manifestants et seront reprises plutôt par la droite, comme nous l'avons déjà vu avec le mouvement *Fora Dilma* :

« Pour la plupart des experts, le Brésil, où 40 millions de personnes ont rejoint la classe moyenne ces douze dernières années, subit le contre-coup de son essor économique. Le gouvernement a dévalué la devise nationale qui, depuis un an, s'est dépréciée de 24 % face au dollar; poussant à la hausse les prix des produits importés. Les Brésiliens consommant de plus en plus, les prix des denrées alimentaires s'envolent. En mai, la valeur de la tomate avait grimpé de 96 % sur un an, les oignons de 70 %, le riz de 20 %, le poulet de 23 %. Les loyers, eux, ont progressé de 118% depuis 2008. Et le tarif des chambres d'hôtel a explosé de près de 80 %, à 246,71 dollars en moyenne, faisant de Rio la troisième ville la plus chère du monde »⁴⁰¹

Avec ce récit, le journal nous place face à une réelle problématique : la difficulté du peuple de se nourrir et de se loger avec une inflation que ne cesse pas d'augmenter et des salaires

⁴⁰⁰ Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013

⁴⁰¹ Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013

bas et qui enregistrent peu de revalorisation. L'une des villes les plus médiatisées lors de ces mouvements, Rio de Janeiro, demeure l'une des villes les plus chères au monde, d'où la révolte du peuple.

Nous allons voir que ce malaise s'est traduit aussi par des corps collectifs et individuels fragiles, des corps victimes des violences, des corps qui répondent avec des violences, des corps souffrants, qui tombent et qui saignent.

5.4.1.2 *La fragilité, la vulnérabilité et la violence des (et sur les) corps*

Si d'un côté *Junho de 2013* représente la *prise de la parole* (De Certeau), le « réveil » politique des Brésilien.ne.s ne s'est pas toujours déroulé sous forme pacifique. De nombreuses scènes de violences, des affrontements entre police et manifestant.es et une atmosphère de confusion règnent sur ces représentations. Des *notions*⁴⁰² sont devenues représentatives de cette famille d'événement : la crise politique et économique (tout comme une sorte de chaos dans le pays) et des *actions*⁴⁰³ ont été repérables plusieurs fois : occuper *l'Avenida Paulista*, brûler des objets et de violents affrontements entre manifestant.e.s et police.

Cette crise précarise encore plus certains corps déjà vulnérables. *Junho de 2013* a été un grand cri de la population pour exiger les besoins de base d'un corps : se déplacer, se soigner, se loger et se cultiver : « l'accent est mis sur les besoins de base pour la survie du corps, la survie étant évidemment une condition préalable à toute autre revendication » (Butler, 2013, p.70). Butler explique que : « les corps ont besoin du soutien d'autres corps pour survivre [...] il leur faut des systèmes d'aide sociale complexes, humains et techniques » (Butler, 2013, p.69). De ce fait, les manifestant.es sortent dans les rues afin de demander de l'aide d'autres corps tout en dénoncent la *distribution inégale des inégalités*.

La distribution inégale des inégalités, à titre de rappel : « certaines populations sont, de fait, ciblées comme pouvant être blessées » (Butler, 2016, p.252). Ces inégalités sont organisées principalement par l'État et par d'autres institutions. L'augmentation du titre du transport en commun fragilise les classes les moins favorisés qui utilisent le plus ce moyen de transport (étant donné que la classe moyenne et riche utilise davantage les voitures ; et à São Paulo, les

⁴⁰² Moirand, 2007, p.17

⁴⁰³ Moirand, 2007, p.17

très riches ont accès à des hélicoptères pour se déplacer dans cette mégapole de presque 12 millions d'habitants).

Les manifestant.es sont dans l'espace public afin de montrer la violence qu'ils subissent. Certains manifestant.es sont eux-mêmes violent.es. Manifestant.es et forces de l'ordre s'affrontent fréquemment. Selon les journaux, la police les blessent et ils.elles blessent la police et la dégradation des biens physiques est souvent la cible des manifestant.es :

« La police a tiré des gaz lacrymogènes sur des manifestants qui voulaient forcer le périmètre de sécurité autour du stade et ont jeté des pierres sur les forces de l'ordre. Quinze personnes ont été blessées, dont quatre policiers, et deux manifestants tombés d'un viaduc sont dans un état grave, selon la police »⁴⁰⁴.

« Le mouvement a cependant été endeuillé par la mort de deux manifestants. Le premier, âgé de 18 ans, a été renversé par une voiture [...] La seconde, une employée municipale de 54 ans, chargée du nettoyage à Belem do Para (Amazonie), a succombé jeudi, à un infarctus. Elle balayait la rue avec ses collègues quand un groupe de manifestants est arrivé et une bombe lacrymogène a explosé. En prenant la fuite, elle a eu un arrêt cardiaque »⁴⁰⁵

« D'abord pacifique, la manifestation a dégénéré quand un groupe de jeunes a attaqué l'Assemblée parlementaire de l'État de Rio, jetant des pierres et des cocktails Molotov sur le bâtiment. Après avoir incendié des voitures, des poubelles et cassé les vitrines des banques voisines, ils ont été dispersés par des policiers antiémeute, à coup de gaz lacrymogènes et de balles en caoutchouc »⁴⁰⁶

« D'abord diabolisés par les journaux de la capitale économique [le mouvement social], majoritairement conservateurs et proches du gouverneur Geraldo Alckmin, les rassemblements ont gagné leur sympathie en raison de l'ampleur de la violence policière qui s'est abattue sur les journalistes »⁴⁰⁷.

⁴⁰⁴ Malgré la main tendue de Dilma Rousseff, les Brésiliens continuent de protester, *Le Monde*, 23.06.2013

⁴⁰⁵ Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013

⁴⁰⁶ Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013

⁴⁰⁷ Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013

« *La brutalité de la police de São Paulo, qui relève du gouverneur et a durement réprimé la manifestation du 12 juin, n'a fait qu'attiser la mobilisation* »⁴⁰⁸

Dans ces récits médiatiques nous notons que les affrontements entre la police et les manifestant.es sont fréquents. Les blessures sont aussi présentes : des pierres, des cocktails Molotov, des bombes lacrymogènes et des balles en caoutchouc. Ces manifestant.es forcent les barrières des symboles politiques, capitalistes ou mythiques du Brésil, comme les sièges politiques, les banques et les stades. D'autres dégradations sont aussi repérables comme d'incendier des voitures et des poubelles. Ce mouvement a fait deux morts : un jeune qui s'est fait renverser par une voiture qui n'a pas voulu rester bloquée par les manifestant.es et a foncé sur eux et une deuxième morte, une fonctionnaire chargée de nettoyage, qui a fait un infarctus à cause d'une bombe lacrymogène. Les journaux nous montrent que des personnes extérieures à la manifestation peuvent commettre des violences contre les manifestant.es, ou, au contraire, peuvent en être victimes comme c'est le cas de la fonctionnaire morte d'un infarctus. La violence de la police envers les manifestant.es et les journalistes est aussi évoquée par les journaux et elle est qualifiée de « brutalité » par le journal *Libération*.

De nombreuses photos représentent les corps des manifestants comme fragiles. Ils subissent des violences et en génèrent d'autres. Il s'agit de corps qui saignent, des corps photographiés dans un état de difficulté. Sur les trois photos ci-dessous nous pouvons voir des corps collectifs et un individuel qui montrent ces souffrances et violences. La première photo à gauche, une photo plutôt *polisymbolique*, nous amène à une sorte de confusion. La légende informe que : « *les manifestants ont tenté de s'infiltrer dans les locaux du ministère des Affaires étrangères* ». Nous sommes face à une frénésie de corps rassemblés sur la passerelle qui donne accès au ministère des Affaires Etrangères. D'autres manifestant.es sont dans l'eau et nous ne savons pas pourquoi ils sont là (est-ce qu'ils sont tombé.es ? Sont-ils rentrés volontairement ? Quelqu'un les a-t-il poussés dans l'eau ?). Les manifestant.es sont agglutinés et la police, devant le Ministère, dans un acte de protection du bâtiment, semble pousser les manifestant.es. Le noir de la nuit et la fumée orangée provoquée par le feu et peut-être aussi par des bombes lacrymogènes, renforcent l'ambiance d'agitation de cette protestation. Certain.e.s manifestant.e.s ne portent pas de t-shirt et d'autres encore se couvrent le visage avec le leur.

⁴⁰⁸ Transport de colère au Brésil, *Libération*, 19.06.2013

Si la première photo a été prise devant un lieu de symbole du pouvoir, la deuxième, à droite, a été prise dans une banlieue d'après la légende : « *A Niteroi, dans la banlieue de Rio de Janeiro, un mercredi. Des heurts avec la police ont duré jusque tard dans la nuit* ». Cette photo fait un contrepoids à l'idée que la banlieue ne manifeste pas et surtout que les manifestations se déroulent uniquement dans des lieux très symboliques de la ville. En revanche les violences et les émeutes restent liées à l'image de ces territoires. Sur cette photo la confusion est présente. Les manifestant.es semblent être dispersés et certain.es, par la flexion des jambes et l'inclinaison de leurs corps, donnent l'impression d'être un peu dans la contre-attaque. Trois manifestants sont au cœur de la photo, eux aussi semblent être dans une sorte de fuite et d'attaque. L'un des trois semble blessé, mais nulle information ne nous dit que cela est dû à la manifestation.

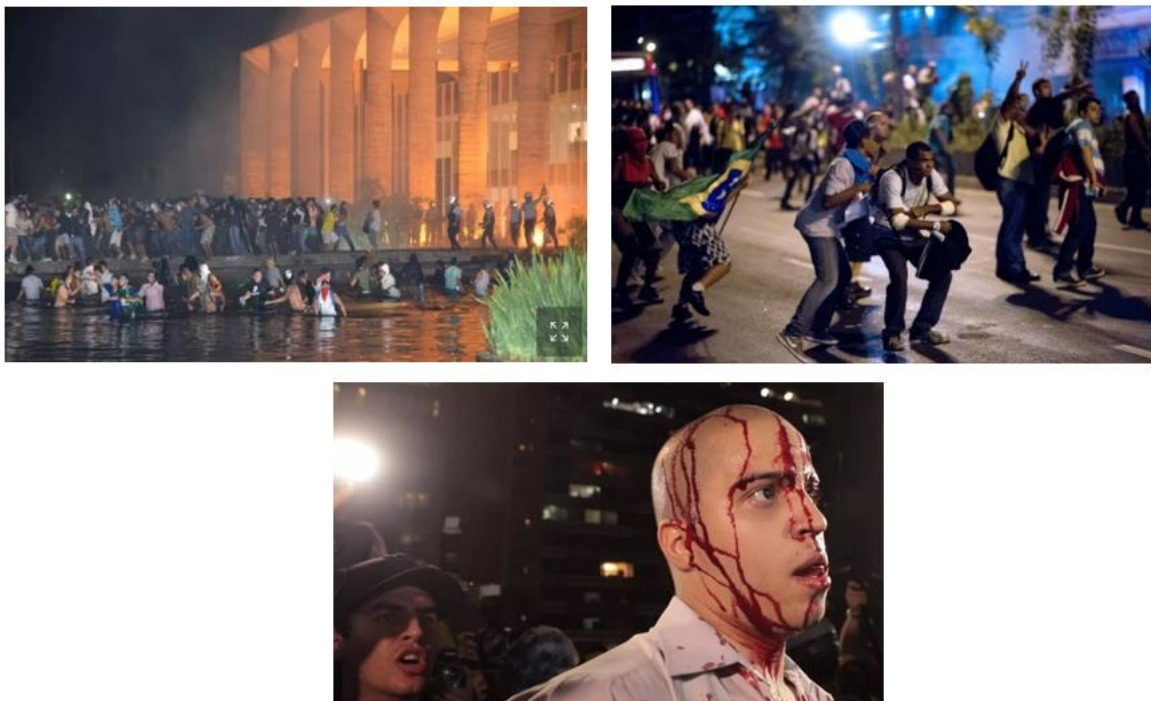
Certaines photos représentent ce mouvement, aussi, par des blessures au visage, le visage étant la partie du corps la plus singulière selon Le Breton⁴⁰⁹. Pour lui, blesser le visage renvoie à une blessure profonde de l'identité de l'être humain. C'est la partie la plus noble, qui a le pouvoir de traduire nos sentiments. Sur la troisième photo, un corps individuel est pris en photo. Aux alentours : on voit principalement un autre manifestant qui porte un casque et qui semble prendre la parole. Au fond, on distingue quelques photographes et d'énormes bâtiments, typique des logements dans les très grandes villes comme São Paulo, mais, nous ne sommes pas sûrs de la ville dans laquelle ce manifestant est pris en photo. Le texte ne donne pas cette information et la légende pourrait laisser supposer que c'est São Paulo : « *De violents affrontements ont eu également lieu entre manifestants provoquant des dizaines des blessés. Un manifestant brésilien est mort renversé par une voiture, jeudi soir, dans l'État de São Paulo, a annoncé la police* ».

Cette photo est spectaculaire et nous amène au cœur des violences entre ces corps. Le manifestant est blessé au visage (ou sur le haut de la tête) et nous voyons son sang qui coule en filets formant comme des veines. Le rouge de son sang est une sorte de *punctum* de la photo. Il attire l'attention par sa couleur vive qui contraste avec la peau du manifestant. Le sang est un liquide organique essentiel pour l'existence du corps humain et partant, de la vie. Plusieurs signifiés peuvent se rajouter à l'idée du sang. Sur cette photo, le sang renvoie au danger, à la violence, au deuil, mais aussi à des expressions connues comme : « *donner son sang [pour une cause]* », dans l'attitude de lutte de ce manifestant ou encore : « *payer avec son sang* », dans une perspective plutôt de punition du corps qui n'aurait pas dû « provoquer » cette blessure. Il

⁴⁰⁹ Voir Le Breton, 1992, p.105.

y a des gouttes de sang également sur sa chemise blanche et sur son cou. Sa bouche est ouverte et du sang y entre. Le manifestant n'a pas d'expression de rage, il est juste-là, en train de « montrer » cette blessure sur son visage. Il devient emblématique de la violence contre et entre les manifestants. Ce sang qui coule sur son visage est une sorte de vie blessée, fragilisée, vulnérable qui essaye de s'en sortir tous les jours dans des capitales au coût de la vie, exorbitant. Enfin, sur lui repose la figure du peuple fragile, qui a besoin de l'aide d'autres corps pour exister, dans les mots de Butler.

Figure 42 : la fragilité des corps collectifs et individuels de Junho de 2013



Source : Photo en haut, à gauche : Les manifestations monstres dégénèrent au Brésil, *Le Figaro*, 21.06.2013, photo : Valter Campanato/AP.

Photo en haut, à droite : Au Brésil, la jeunesse fait plier les autorités de Rio et de São Paulo, *Libération*, 20.06.201, photo : AFP.

Photo en bas : Le Brésil fait son « printemps » tropical, *Le Figaro*, 21.06.2013, Photo : Stringer/Brazil/Reuters

De ces photos et des récits médiatiques autour des manifestations, résulte la représentation de la confusion, du chaos, de la violence, du mécontentement. Malgré le fait qu'aucun mépris pour ces manifestations n'ait été montré par les trois journaux français de façon très directe, les récits et les images nous amènent à une foule proche à l'idée de Le Bon : la foule a du pouvoir, mais elle est incontrôlée, non-réfléchie et proche de la barbarie. Les corps sont présentés comme frénétiques, ils courent de tous les côtés, ils dégradent le patrimoine,

bloquent les rues, causent des accidents et cela coûte la vie à ceux qui « n'ont rien à voir » avec le mouvement comme ce fût le cas de la fonctionnaire qui travaillait lors de la manifestation et qui a perdu sa vie à cause d'une bombe lacrymogène. La rue prise par la foule devient un espace de combat, une sorte de « barricade ». Les corps s'agglutinent, se blessent, s'affrontent. Enfin, ce sont des corps souverains, certes, dans le sens qu'ils s'imposent en tant que peuple qui demande des solutions qui combleront les besoins de base du corps, mais ils sont fragiles et désorientés. La précarité dans laquelle ils se trouvent est réfléchi dans ces mouvements brusques et violents des corps.

5.4.1.3 Le PT : une génération de technocrates depuis Libération

Le journal *Libération* donne un espace de parole important aux manifestant.e.s en ce qui concerne ce mouvement. Par ses récits, il est possible de percevoir le profond mécontentement des protestataires et *Libération* nous montre que le mythe du pays du football tombe et que le peuple est plus intéressé par la situation du pays que par le Mondial de foot :

« *Au Brésil, on ne parlait que football et soudain, voilà qu'on parle politique, dit-elle [une manifestante]. Le peuple découvre son pouvoir. Beaucoup ne savent pas trop pourquoi ils sont dans la rue, mais ils y sont et c'est déjà une victoire* ». Plutôt marquée à gauche, la jeune femme s'inquiète pourtant d'un « début de récupération par la droite »⁴¹⁰.

Au de-là du mythe du pays du football qui tombe, *Libération* nous montre la récupération de ce mouvement par une « certaine » droite quand une professeur d'éducation physique (contre le Mondial malgré son métier) explique qu'elle est obligée de payer pour une bonne école pour ces enfants, qu'elle ne peut pas acheter une bonne voiture car elle aurait peur de circuler avec et principalement, quand la manifestante aborde la polémique question de la majorité pénale à l'âge de 16 ans, un « projet » défendu par l'extrême droite et qui fait débat depuis plus de vingt ans au Brésil⁴¹¹.

« *Cheveux courts et dégaine sportive, Rubia, une quadra prof d'éducation physique, attendait le week-end avec impatience pour se joindre au mouvement. Car elle en a, des choses*

⁴¹⁰ « On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique », *Libération*, 24.06.2013

⁴¹¹ La majorité pénale est de 18 ans actuellement au Brésil, comme en France.

à dire. Dépenser plus de 10 milliards d'euros pour organiser le Mondial de foot l'an prochain, alors que la santé et l'éducation publiques sont sinistrées, c'est « absurde ». « Nous sommes obligés de prendre une couverture santé et de mettre nos enfants dans des écoles privées, dit-elle. On ne peut même pas s'acheter une bonne voiture de peur de se faire braquer ou kidnapper » Rubia réclame aussi la baisse de la majorité pénale : « Des mineurs commettent des crimes en toute impunité, et les associations des droits de l'homme les protègent »⁴¹²

Sur les discours des manifestant.e.s de *Libération* nous montre un début haine de la classe politique de gauche, qui trouvera son point d'orgue lors des mouvements *Fora Dilma*. Les manifestant.e.s de droite sont déjà dans ces rassemblements de *Junho de 2013* car, sur ce premier exemple, le manifestant, classé comme « cadre » dit que la situation chaotique du Brésil est dûe « à une *bande d'ignorants qui ne savent pas voter* » et « *Ceux que le gouvernement entretient avec la Bolsa Família* ». Le programme *Bolsa Família* (Bourse familiale)⁴¹³ est un programme de gauche et qui aide financièrement les familles les plus démunies selon le nombre d'enfants. Ce programme est sévèrement critiqué par les droites. En d'autres termes, les plus pauvres c'est-à-dire la composante d'une très bonne partie de la population, ont élu Lula da Silva et Dilma Rousseff pour leurs promesses d'améliorer leurs conditions de vie, notamment avec les programmes *Bolsa Família* et *Minha Casa minha vida* (un programme de financement d'achat d'une maison aux plus démunis).

« Un concert de sifflets retentit. On hue le président du Sénat, Renan Calheiros, accusé de malversations. "Dehors, salaud !" hurle la foule. "Calheiros a été réélu sénateur malgré ses casseroles", déplore Jorge, un cadre. La faute à "une bande d'ignorants qui ne savent pas voter" : "Ceux que le gouvernement entretient avec la Bolsa Família", un programme social qui touche 12 millions de foyers pauvres. Il n'y a qu'eux pour croire aux beaux discours de Dilma [Rousseff]". »

Sur ce deuxième récit, nous voyons une forme accentuée de la haine contre Dilma Rousseff, y compris de la part de certains protestataires de gauche. Ils la représentent comme une femme corrompue, qui s'est laissée faire afin de *préserver ses alliances* :

⁴¹² « On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique », *Libération*, 24.06.2013

⁴¹³ Ce programme existe toujours depuis la prise du pouvoir par Jair Bolsonaro, mais ceci a changé le nom du programme par *Auxilio Brasil* (Soutien Brésil).

« Tout à coup, le ton monte contre la Présidente. « Hé ! Dilma, va te faire f... ! » crie un groupe. « Ton heure va arriver ! » scandent d'autres manifestants. « La Présidente va devenir la cible de la rue », explique la jeune Brenda. Au début de son mandat, Dilma Rousseff avait limogé plusieurs ministres accusés de malversations, mais pour préserver ses alliances elle n'a pas été jusqu'au bout, regrette une militante de gauche croisée vendredi. « Sinon, elle ne serait pas dans le collimateur aujourd'hui. »

Libération cette fois-ci donne un espace de parole important à un scientifique. Il s'agit d'une interview avec un sociologue brésilien. Avec le sous-titre « *Lula, lui, savait parler le langage de la rue* », cette parole scientifique « défend » l'iconique figure de gauche et son talent de parler au peuple, alors que Dilma Rousseff est dépourvue de cette aptitude :

« Dans un tel contexte, il aurait fallu un leader charismatique comme Lula. Or, ce n'est pas le cas de Dilma »

Pour le sociologue, la nouvelle génération des politicien.ne.s du PT est une génération des technocrates arrogants et incapables de dialoguer avec le peuple :

« Car ce nouveau PT de technocrates qu'il [Lula da Silva] a aidé à forger n'a pas grand-chose à dire dans les moments de crise. Il ressemble trop à son rival du PSDB. Les revendications populaires le dérangent. Il ne comprend pas la dynamique de la rue. Lula, lui, savait parler le langage de la rue ».

Ce scientifique insiste sur le fait que Lula da Silva, en tant que *père des pauvres*, a ramené l'égalité au concept de manger et d'acheter en donnant la possibilité au peuple de se nourrir et d'acheter à crédit (des maisons, des voitures ou d'autres biens), mais que cela a été passager et illusoire car, une fois la crise économique arrivée, les plus pauvres ont vu ce « rêve » disparaître. Pour le sociologue, Lula da Silva et son parti ont amené au peuple un certain capital économique momentané, mais pas un capital culturel qui les auraient faits rentrer « réellement » dans la classe moyenne. De ce fait est née l'expression « la nouvelle classe moyenne ». En plus de cela, pour le sociologue, le PT ne s'est pas attaqué à des questions auxquelles on aurait pu s'attendre comme, par exemple, les questions liées au racisme et aux droits des femmes, parce qu'il a cherché en permanence à concilier les deux visions (droite et gauche) afin de se maintenir au pouvoir :

« [...] une fois au pouvoir, Lula a réduit cet idéal [budget participatif] au droit à faire trois repas par jour et de consommer. Il a rabaissé le débat. Il n'y a d'ailleurs plus de débat d'idées depuis que le PT est à la tête du Brésil. Ni Lula ni Dilma ne se sont attaqués par exemple à la question du racisme ou de l'avortement [qui reste interdit]. Ils ont renoncé au rôle pédagogique qu'on attend de la gauche, se contentant de concilier des intérêts ».

Les paroles politiques citées par *Libération* se traduisent surtout dans quelques phrases de Dilma Rousseff et de son gouvernement :

« Face à l'ampleur de la révolte, la Présidente ne veut montrer ni indifférence ni inquiétude excessive, et s'est bornée à déclarer que « les manifestations pacifiques sont légitimes ». L'un de ses proches conseillers, le ministre Gilberto Carvalho, a reconnu, lui, que le gouvernement « n'a pas encore compris ce qui est en train de se passer ».

Dans ce récit, Dilma Rousseff paraît ouverte à ces contestations, mais le ton reste froid, ce qui se confirme par l'affirmation de *Libération* disant que la présidente ne veut ni être indifférente ni trop inquiète. Le ton hésitant du discours de l'un de ces ministres, renforce les propos du sociologue brésilien qui expliquait que la nouvelle génération du PT ne comprenait plus la rue.

5.4.1.4 Le Monde et la rupture du mythe du pays du football

La parole des manifestant.es dans le journal *Le Monde*, révèle aussi la rupture du mythe du pays du football, car selon ces paroles, la grande fête sportive ne fera que cacher les vrais problèmes sociaux du pays :

« Nous sommes contre le Mondial parce qu'il masque les problèmes du pays », a déclaré Leonardo de Melo, un musicien de 23 ans lors de cette manifestation »⁴¹⁴.

Et :

"Tant d'argent pour ces événements sportifs alors que nous avons un tel besoin en matière d'éducation, de santé et de logement, ce n'est tout simplement plus possible", explique Thiago Ribeiro, 23 ans, étudiant en communication à l'Université de Brasilia. Lui-même, comme beaucoup ici, confie avoir voté pour le Parti des travailleurs (PT – gauche –, au

⁴¹⁴ Malgré la main tendue de Dilma Rousseff, les Brésiliens continuent de protester, *Le Monde*, 23.06.2013

pouvoir), la formation de la présidente Dilma Rousseff. "Mais on ne m'y reprendra plus, c'est le système et les institutions qu'il faut changer. Notre génération mérite mieux." A ses côtés, une jeune femme porte un panneau annonçant "le début de la fin de l'ère PT" ».

Avec ces récits *Le Monde* souhaite montrer la déception des manifestants de gauche aussi, envers le parti PT et envers sa représentante actuelle, la Présidente Dilma Rousseff. Ces manifestant.es se sentent trompé.es et disent « ne plus vouloir se laisser faire » par « eux »⁴¹⁵. Du côté des paroles politiques, elles sont diverses : a) elles renvoient à la peur du gouvernement face à ce mouvement spontané et inattendu, tout comme à la crainte que les manifestations « perturbent » les JMJ :

« Signe de la fièvre du pouvoir, Gilberto Carvalho, le chef de cabinet de la présidence, a indiqué que le Brésil "doit se préparer à l'éventualité que les manifestations qui secouent le pays affectent les Journées mondiales de la jeunesse catholique (JMJC) et la visite du pape François en juillet à Rio de Janeiro" »⁴¹⁶.

b) D'autres paroles se disent choqués par la conduite des manifestant.es lors de l'intrusion des manifestant.es dans le Ministère des Affaires Étrangères. Un acte considéré comme barbare par la classe politique :

« Le ministre de la justice, Eduardo Cardoso, participera notamment à la réunion, selon le site du quotidien de São Paulo *La Folha*, assurant que les autorités de Brasilia ont été "effrayées" et "choquées" par l'attaque du ministère des affaires étrangères »⁴¹⁷.

c) Les dires politiques ont encore souligné le fait que les manifestations ne changeront pas le projet du gouvernant d'organiser le *Mondial* et que la classe politique ne permettra pas que ces événements perturbent l'engagement dans la *Coupe du Monde* :

« Sur un ton nettement plus ferme, le ministre des sports, Aldo Rebelo, a averti qu'il ne "permettra pas que des manifestations perturbent les événements que nous nous sommes engagés à réaliser" »⁴¹⁸.

⁴¹⁵ La contestation sociale enflamme le Brésil, *Le Monde*, 18.06.2013

⁴¹⁶ Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013

⁴¹⁷ Un million de Brésiliens dans la rue, mort d'un second manifestant, *Le Monde*, 20.06.2013

⁴¹⁸ La contestation sociale enflamme le Brésil, *Le Monde*, 18.06.2013

d) La parole politique de Dilma Rousseff est aussi présente, mais ses propos sont répétitifs et ils apparaissent sur les journaux un peu comme des phrases « toutes prêtes » qui n'apportent ni explication ni solution. Ces premiers discours sur les manifestations restent ouverts à la spontanéité du mouvement, mais les journaux parlent moins des propositions de Dilma Rousseff (proposition de référendum populaire par exemple) :

« De son côté, Dilma Rousseff s'est voulue plus apaisante. Dans un communiqué, la présidente a affirmé que "les manifestations pacifiques sont légitimes et propres à la démocratie". "C'est le propre de la jeunesse de manifester", a-t-elle ajouté. Ces mots ont été les premiers prononcés par la présidente brésilienne lors de ces manifestations »⁴¹⁹.

Pour finir, *Le Monde* amène un autre dire qui défend la continuité des préparatifs de l'événement sportif, tout en répliquant que le football est plus fort que la rue :

« De son côté, le président de la Fédération internationale de football (FIFA), Sepp Blatter, a affirmé que le football était "plus fort" que la contestation des rues, faisant monter la tension d'un cran ».

Dans ces dires, le président de la FIFA affirme que le mythe du pays du football est plus fort que le pays en lui-même, que le non-désir des Brésiliens d'accueillir cet événement en guise de contestation à la corruption n'est pas pris en considération.

5.4.1.5 *Le Figaro et la parole politique d'analyse et de critique*

Le Figaro quant à lui, a préféré garder la parole des acteurs politiques dans le corpus réservé à l'analyse qualitative. Ces dires politiques sont plutôt dans une position de gauche, parfois dans une perspective d'analyse et de critique, d'autres, d'écoute de la rue tout en soulignant que le PT doit adopter de nouvelles façons de dialoguer avec de nouvelles forces, comme celle de la rue. Nous avons quatre occurrences de cet espace de parole :

⁴¹⁹ La contestation sociale enflamme le Brésil, *Le Monde*, 18.06.2013

Le Figaro rapporte un récit de Dilma Rousseff tout en suggérant que son gouvernement a pris du temps pour réagir face aux manifestations : elle sort du silence afin de demander modération de la part de la police qui s'est montrée violente avec les manifestant.e.s et Dilma Rousseff souligne que la rue doit être écoutée :

« Après des jours de silence, le gouvernement fédéral s'est prononcé contre la violence policière, appelant les agents à plus de modération. « Ces voix de la rue doivent être écoutées », a déclaré mardi la présidente Dilma Rousseff »⁴²⁰.

Dans le même ordre d'idées, José Dirceu, un acteur politique réputé pour son honnêteté, explique que le PT doit profiter de ce moment de crise pour réagir aux questions qu'il a mises de côté pendant quelques années comme la fiscalité, la démocratisation des médias, l'éducation et la culture. Dans son discours il est possible de percevoir que le parti doit s'ouvrir et dialoguer avec la rue et avec les associations. L'une des critiques faites au PT est qu'il ne sait plus parler au peuple, qu'il est devenu un parti « comme tous les autres » et que les protestations le dérangent :

« Pour José Dirceu, l'une des principales voix du PT, il est urgent que le parti dialogue avec ces nouvelles forces sociales. « Nous devons profiter de cette force renouvelée pour lancer les réformes démocratiques que nous n'avons pas eu la force de réaliser : la fiscalité, la démocratisation des médias, de l'éducation, et de la culture »⁴²¹.

Le Figaro mobilise encore les dires d'un autre acteur politique, celui de Gilberto Maringoni, une des principales voix du PSOL (Parti Socialisme et Liberté). Les dires de ce politique vont à l'encontre de tous ceux que nous avons déjà vu circuler dans *Le Monde* et *Libération* : La gouvernance de Lula da Silva (le *lulisme*) a sorti des milliers de personnes de la pauvreté économique, mais il ne s'est pas préoccupé de sortir cette même classe d'autres pauvretés, leur donnant juste l'accès à la consommation et non à la citoyenneté :

⁴²⁰ Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013

⁴²¹ Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013

« Le lulisme a augmenté la capacité de consommation de personnes qui étaient en marge du marché, mais sans augmenter de façon significative leur accès aux droits élémentaires de la citoyenneté », estime Maringoni »⁴²².

5.4.2 Corps collectif souverain du mouvement *Nuit Debout* : performance et dialogue dans l'agora

Nuit Debout a été considéré comme un grand mouvement par les médias brésiliens. Après la couverture médiatique de la *Manif pour tous*, c'est *Nuit Debout* qui prend de la place dans l'agenda des médias brésiliens et qui y reste lors de son déroulement. *Nuit Debout* peut être classifié dans ces mouvements de base du corps : « le corps demandent nourriture et abri, protection contre l'agression et la violence, liberté de mouvement et du travail, accès aux soins » (Butler, 2013, p.69). C'est un mouvement qui s'est opposé au projet de loi *El Khomri*, mais petit à petit plusieurs revendications sont rentrées dans le concert des protestations. Les journaux brésiliens citent peu la diversité des exigences des manifestant.es. Ils restent principalement sur l'idée-clé du mouvement : celle de la précarisation des conditions et travail et, par conséquent de la vie des employé.e.s.

Nuit Debout a donné lieu à des représentations médiatiques similaires à *Junho de 2013*, c'est-à-dire, des représentations de souveraineté, de faiblesse et de violences. Les corps collectifs, d'abord, sont des corps souverains mais sont aussi en souffrance. La caractéristique de *Nuit Debout*, pour les médias brésiliens a été sa capacité d'occuper la Place de la République durant un laps de temps assez important du fait que la manifestation se déroulait en fin d'après-midi/nuite et que c'était un espace de dialogue ouvert à tout le monde et avec de nouvelles formes d'expressions.

La souveraineté de ce corps collectif est repérée par ces aspects :

« La place de la République est au peuple. L'occupation *Nuit Debout* qui réunit des centaines de personnes, a opéré un changement de registre, du deuil⁴²³ à la lutte [...]. Ils ont leur agenda : aide aux réfugiés, dénonciation de la violence policière, droits LGBT, l'apologie de l'anarchie, le véganisme et le combat de l'islamophobie. Sans avoir de leaders déclarés, le mouvement articule des groupes de travail (d'environ 20 sujets : de l'éducation à la science, en passant par la logistique, la politique et la poésie) [...] Dimanche (10), vers 21h30, le

⁴²² Une fronde sociale embrase le Brésil, *Le Figaro*, 19.06.2013

⁴²³ En référence aux rassemblements solidaires aux victimes de *Charlie Hebdo*.

microphone était ouvert à tous [...] Dans les tentes en toile, c'était 'l'agora' et le militants improvisaient la TV et la radio Debout, des dessins, des conseils de jardinage [...] Pour ceux pour qui la discussion en groupe n'était pas suffisante, le mouvement suggérait d'envoyer tous les jours des missives à François Hollande, de téléphoner à d'autres acteurs politiques et d'écrire Nuit Debout sur des billets en euros. Pas loin, des groupes jouaient et écoutaient de la musique et une mélodie arabe animait une piste de danse éphémère »⁴²⁴.

Sur ce récit médiatique, le journaliste souligne que la place appartient au peuple et cela est déjà un acte de souveraineté. Ce mouvement fait partie des mouvements d'occupation des places avec ses caractéristiques d'assemblée et de convergence de débats divers : « l'occupation de la place de la République a donné lieu à une pratique assembléiste⁴²⁵ de la démocratie [...] Des lieux de passage, où on ne fait que se croiser, sont investis et deviennent des espaces éphémères de rencontres et d'échanges. (Guichoux, 2016, p.34-35). Nous vérifions l'idée d'échange par le biais de ces groupes qui discutent sur les sujets plus divers et qui revendiquent aussi des causes diverses. *Folha* dit que c'est l'*agora*, littéralement, la place publique, un lieu de débat public et d'échange. L'aspect solidarité entre les manifestant.e est aussi présent : ils s'aident et dialoguent entre eux. Les photos qui montrent de petits cercles de travail/discussion renvoient à cette idée d'assemblée et d'aide mutuelle. C'est aussi un mouvement sans leader déclaré.e et qui peut avoir des espaces de décontraction quand le journaliste décrit à la fin de son récit des groupes jouant et écoutant de la musique dans une piste de danse éphémère ».

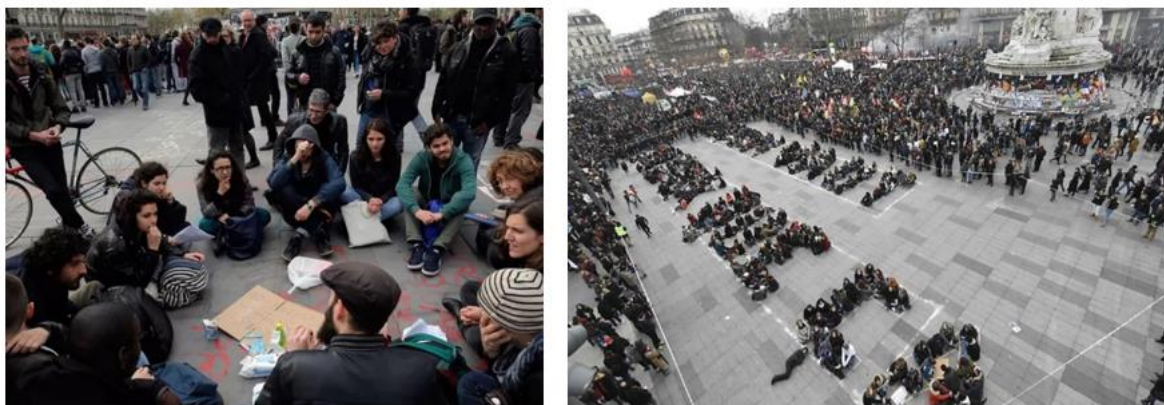
Nous avons déjà étudié des photos de la foule anonyme et souveraine lors de l'analyse des couleurs des mouvements, ici nous nous concentrons sur d'autres formes de souveraineté de ces corps. Les deux photos ci-dessous, renvoient également à la souveraineté de ces rassemblements. Celle de gauche publiée sur *GI*, illustre bien les propos de *Folha*. Le mouvement est représenté par de petits groupes de discussion autour d'une question. La légende de cette photo nous indique que les manifestant.es sont réunis sur la place de la République. Nous voyons que le groupe est pacifique tout comme les personnes alentour. Ils/elles sont plutôt sérieux et prêtent attention à l'homme qui semble parler, assis et qui porte un bonnet noir. D'autres manifestants debout semblent intéressés aussi par le sujet de ce groupe et les observent. La plupart des personnes assises sont assez jeunes. Ils/elles sont à l'aise dans la façon de s'asseoir et de s'habiller. Aucun.e parmi eux.elles ne cache son visage et il semble y avoir une

⁴²⁴ Le peuple, le propriétaire de la place de la République, *Folha*, 17.04.2016.

⁴²⁵ Pratique d'assemblée.

certaine parité entre hommes et femmes. Il n'y a pas d'élément perturbateur sur cette image. Nous sommes face à une discussion plutôt spontanée dans l'espace public.

Figure 43 : les corps collectifs souverains de Nuit Debout



Source : photo à gauche - Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, *G1*, 09.03.2016, photo : Christophe Ena/AP
Photo à droite - Syndicats et des jeunes protestent contre la réforme de loi de travail en France, *Folha*, 09.03.2016, photo : Dominique Fajet/AFP

La photo à droite nous montre une performance des manifestant.es, toujours sur la place de la République à Paris. Le message *On vaut mieux que ça*, formé par les corps des manifestant.es, peut être lu à partir d'une prise de vue aérienne. Le *#OnVautMieuxQueCa* a été un collectif sur *Youtube*, *Twitter* et *Facebook* qui s'est manifesté contre la loi El Khomri et qui publiait des témoignages de toute personne qui s'était trouvée dans une situation très précaire du fait d'un travail. Ce message veut dire que, le « nous » a besoin de beaucoup plus que des salaires misérables et des conditions précaires et non-respectueuses de l'individu. Le message formé par les corps humains s'inscrit dans l'espace de cette agora, à côté du piédestal qui représente la devise française : Liberté, Égalité, Fraternité. La foule des manifestant.es protège ce message de *On vaut mieux que ça* et elle le valide, le légitime. La place est remplie de manifestant.es qui semblent protester pacifiquement. Quelques tentes en toile sont repérables et des ballons géants que nous supposons avoir les inscriptions des syndicats, comme celui de la CGT, sont aussi visibles. Les deux photos nous amènent à des manières pacifiques de s'opposer et de revendiquer. Il s'agit de corps souverains qui construisent l'*agora* avec leurs corps et discours.

Le nombre de manifestant.es, le fait d'être un mouvement qui s'est élargi à tout le territoire français et d'avoir des similitudes avec d'autres mouvements aident également à légitimer *Nuit Debout*, à l'exemple de tous les autres mouvements que nous avons étudiés jusqu'à présent :

*« Des dizaines de milliers de personnes ont participé ce mercredi (9), en France, à une journée de manifestations à l'initiative des syndicats et des étudiants. Ils sont contre la réforme du travail [...] »*⁴²⁶

*« Les mobilisations ont été réalisées dans 110 villes du pays et ont bénéficié de la participation d'au moins 78 mille personnes, selon les autorités »*⁴²⁷

*« Le Mouvement avec le #NuitDebout dans les réseaux sociaux, aussi a d'autres revendications et revendique une vocation plus ample, telles que les mobilisations « Occupy » aux États-Unis et les « Indignés », en 2011, à Madrid [...] »*⁴²⁸

Enfin, les performances symboliques et pacifiques, la foule et son importance, l'élargissement du mouvement à plusieurs villes et le fait d'être un mouvement inscrit sur les réseaux sociaux tout en possédant des similitudes avec des mouvements sociaux très médiatisés comme l'Occupy et les Indignés, place *Nuit Debout* comme un mouvement d'actualité et d'importance nationale (aussi bien qu'international, dans des proportions moindres). *Nuit Debout* devient légitime et souverain par ces éléments, mais nous allons voir que les corps collectifs ont été représentés également comme faibles et que les scènes des violences ont été souvent présentes dans les représentations médiatiques brésiliennes de ce mouvement.

⁴²⁶ Syndicats et jeunes protestent contre la réforme des lois de travail en France, *Folha*, 09.03.2016

⁴²⁷ Entités syndicales amènent des milliers à la rue dans un autre tour contre la réforme du travail du gouvernement de Hollande ; Des black blocks blessent des policiers, *Estadão*, 15.09.2016

⁴²⁸ Des activistes occupent la place au centre de Paris par la quatrième nuit, *G1*, 03.04.2016

5.4.3 Corps collectifs et individuels faibles : des violences entre police et manifestant.es

Si d'un côté l'aspect « différent » de *Nuit Debout* (la nuit, les petits groupes de travail, etc) a été remarqué par les journaux, les scènes des violences qui montrent des affrontements entre manifestant.es et police ou des dégradations des biens par les protestataires sont aussi au cœur de ses représentations. Des *notions*⁴²⁹ sont devenues représentatives de cette famille d'événement : le monde du travail précaire et des *actions*⁴³⁰ ont été repérables plusieurs fois : occuper la place de la République à Paris, brûler des objets (principalement des poubelles et des voitures) et de violents affrontements entre manifestant.e.s et police. L'aspect « d'attaque » de manifestant contre la police a été souligné par les journaux brésiliens.

Les corps collectifs de *Nuit Debout* sont des corps, sur les photos médiatiques, qui souffrent, qui saignent, qui sont soumis à des violences et qui répondent aussi parfois par des violences (une contre-attaque). Ce sont des corps qui provoquent la police en jetant des pierres ou en brûlant leurs voitures. Ces corps exposent leurs « blessures » physiques, mais principalement, des blessures de vie (des conditions précaires de travail qui peuvent les amener à des conditions de vie incertaines). Sur les photos ci-dessous, nous perçons des corps collectifs lors des affrontements avec la police. Les deux photos se ressemblent beaucoup : des violences entre policiers et protestataires. L'ambiance est à la confusion et les corps sont en mouvements brusques. Les policiers agressent les manifestant.es et ceux-ci semblent avoir un geste de défense avec les mains et avec une inclinaison des corps vers l'arrière (pour se défendre ou pour s'enfuir). Les policiers sont bien équipés afin de se protéger des manifestant.es. La première photo montre un manifestant qui a du sang sur bras gauche et son t-shirt. Il y a du sang également sur la jaquette noire du manifestant tout à droite. Sur la première photo nous avons deux zones de sens, mais qui forment une unité : des manifestant.es qui se battent contre la police et des manifestant.es qui les observent ce qui nous amène à la fonction *relative au cadre* (Beguin-Verbrugge, 2006, p.70).

⁴²⁹ Moirand, 2007, p.17

⁴³⁰ Moirand, 2007, p.17

Figure 44 : les corps collectifs faibles de Nuit Debout



Source : photo à gauche - Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, G1, 09.03.2016, Photo : François Mori/AP.

Photo à droite - Les organisations syndicales amènent des milliers des manifestants dans la rue dans un nouvel épisode contre la réforme du travail du gouvernement de Hollande ; les black-blocks blessent des policiers, *Estadão*, 15.09.2016, photo : AFP.

Les corps sur ces deux photos sont des corps frénétiques, des corps qui s'affrontent, des corps qui souffrent aussi. Les expressions des visages réunissent plusieurs sentiments : la rage, la peur, le tourment et la surprise. Ce sont des corps fragiles et qui montrent que leurs vies sont aussi fragiles, que leurs quotidiens sont aussi une difficulté et qu'ils sont soumis à des violences symboliques tous les jours.

Les corps individuels sont aussi des corps qui souffrent des blessures de la vie (conditions précaires de travail), mais également de blessures physiques dû aux affrontements entre manifestant.es et forces de l'ordre. Les visages qui saignent ont suscité une attention spéciale des médias brésiliens et ci-dessous, nous en avons deux exemples. Le zoom sur ces visages a été fait trois fois sur le corpus retenu par l'analyse qualitative. Le sang qui coule sur les visages et le corps représente la douleur, la souffrance, la violence et la fragilité de leurs corps.

Sur ces deux photos ci-dessous, les expressions du visage nous amènent à l'idée de souffrance. Le manifestant de la première photo, porte sa main sur la tête, et montre un homme perdu et attristé. La deuxième photo nous montre un manifestant triste lui aussi, mais surtout choqué par les conditions dans lesquelles il se retrouve. Nous avons l'impression qu'il a eu des

vêtements arrachés et que son œil a été blessé. La police entoure ces deux manifestants et les légendes nous indique des violences entre manifestant.es et la police : « *Un manifestant est blessé après une confrontation avec la police lors des manifestations* » (photo à gauche) et : « *Les policiers retiennent un manifestant blessé lors d'une manifestation contre la réforme du travail à Paris, en France* » (photo à droite).

Figure 45 : les corps individuels faibles de Nuit Debout



Source : photo à gauche – Les organisations syndicales amènent des milliers des manifestants dans la rue dans un nouvel épisode contre la réforme du travail du gouvernement de Hollande ; les black-blocks blessent des policiers, *Estadão*, 15.09.2016, photo : AFP

Photo à droite - Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, G1, 09.03.2016, photo : Alain Jocard/AFP

Enfin : « le visage est le foyer par excellence du sens » (Le Breton, 1992, p.105), il nous montre l'état d'esprit de chaque corps, il est source de communication. Il porte des éléments primordiaux : les yeux et la bouche qui sont notamment au centre de ces rassemblements, les yeux, en tant qu'expression et reflet de son intérieur et la bouche, représentant la prise de la parole dans l'espace public.

5.4.4 Attaquer la police lors des manifestations

Les médias brésiliens ont souligné les violences policières envers les manifestant.es et cette question a été déjà étudié en partie lors de notre analyse de contenu. Ici nous finaliserons cette analyse, en rapportant encore un extrait de discours qui résume (et complète notre pensée)

et, principalement, d'une tendance observée des journaux brésiliens à souligner les violences des protestataires contre les forces de l'ordre. Le journal *Estadão* a été le principal média à mettre l'accent sur les violences des manifestant.es contre les policiers, que ce soient des violences dites « gratuites » comme une sorte d'attaque au symbole de pouvoir, ou des violences comme réponse à une action violente des forces de l'ordre.

Sur l'extrait de texte du journal *Estadão* ci-dessous nous percevons que *Nuit Debout* est aussi un mouvement de violences, d'affrontements et de confusion, à l'exemple du mouvement *Junho de 2013*. Les affrontements entre la police et les manifestant.es sont fréquents. Les manifestant.es de *Nuit Debout* ont été classés parfois dans les récits comme des manifestant.es de gauche ou/et ultra-gauche. Les blessures physiques sont aussi habituelles et les arrestations aussi sont courantes. Dans cet extrait de texte, *Estadão* annonce que 60 personnes ont été blessées, que 213 ont été arrêtées et qu'un manifestant a perdu la vision d'un œil. Les nombres liés à ces violences impressionnent et il nous semble qu'ils interrogent les médias brésiliens quant à la légitimité du mouvement, qui frise les scènes de vandalisme. *Estadão* remarque aussi les violences contre la police. Il nous informe que 24 policiers ont été blessés et trois avec des blessures graves et qu'un groupe de *Black Blocks* a écrit *tout le monde déteste la police*. Selon le journal, l'Unef elle-même a condamné la violence des manifestant.es, mais aussi celle de la police. La parole politique, celle du ministre de l'Intérieure, apparaît ici afin de justifier les actes violents de la police au nom de l'ordre social et pour le bien-être et la sécurité de tous et toutes.

*“La place de la République, au centre de Paris, a été le centre d'affrontements entre manifestants de gauche et la police [...] Plus de 60 personnes ont été blessées et 213 ont été arrêtées lors de la fin d'une journée de manifestations à l'initiative de l'un des plus grands syndicats du pays [...] Tout au long de la nuit, la violence a gagné intensité. Dans la capitale, bombe lacrymogène ont été lancées contre les manifestants autour du Pont d'Austerlitz, sur la Place de Nations et la Place de la République. Il y a eu du vandalisme sur des banques et autres bâtiments. Au total, 24 policiers ont été blessés dans la capitale – trois avec des blessures graves. A Rennes, il y a eu aussi une confusion et des blessés – un manifestant a été blessé au visage par une balle de caoutchouc et il a perdu la vision de l'un de ses yeux. Selon la police, un groupe d'environ 300 *Black Blocks*, membres des mouvements d'ultra-gauche [...] avec des cris qui affirmaient que 'tout le monde déteste la police' [...] L'organisation étudiant Union*

Nationale des Etudiants de la France (Unef) et des syndicats ont condamné la violence des manifestants, mais aussi l'excès violence des forces de police. 'Les consignes étaient que la police oppose une résistance très forte en cas de violences afin que l'ordre public soit respecté', a répondu le ministre de l'Intérieur, Bernard Cazeneuve, qui a salué le travail des forces de sécurité »⁴³¹.

Enfin, dans les discours journalistiques, les provocations et les attaques entre manifestant.es et forces de l'ordre sont fréquents. De ce fait, les représentations de la foule de *Nuit Debout* est similaire à la représentation des rassemblements massifs que les journaux français en font : une foule désordonnée et confuse, incapable de réfléchir où nous voyons des violences, des dégradations et des corps en mouvements sans pour autant avoir une orientation, c'est-à-dire, une foule selon la conception de G. Le Bon. Sur les photos, cet aspect de désordre est plus marqué avec l'aspect spectaculaire de ces affrontements.

Les photos ci-dessous, nous amènent à cet univers de provocation et d'attaque contre les forces de l'ordre selon les journaux brésiliens. Sur la photo à gauche, nous voyons qu'une voiture de police a été incendiée. La légende dit : « *Une voiture de police est incendiée à Paris pendant une manifestation contre la violence policière et contre la réforme du travail en France* ». Les flammes sont impressionnantes, tout comme la fumée. Sur la photo à droite, la légende détaille que des *manifestants jettent des pierres sur la police lors d'une protestation contre la réforme du travail proposée par le gouvernement à Paris, en France*. Sur ces deux photos, la réponse ou « l'attaque » des protestataires contre la police est mise en évidence. Une partie des protestataires de *Nuit Debout* est alors représentée comme étant violente, tout en pratiquant des actes de vandalisme et en se prenant de forme brutale contre les forces de l'ordre.

Les affrontements entre police et manifestants nous amènent à un clivage social entre ces deux acteurs depuis les représentations médiatiques : d'un côté, les forces de l'ordre qui assument : « une posture guerrière qui l'emporte dès lors que l'on a une police qui n'est plus censée apporter un service public à la population mais adopte une posture de conflit » (Kokoreff, 2020)⁴³². De l'autre côté, « toute la séquence d'agitation et d'insurrection quasi

⁴³¹ Manifestations contre les mesures d'austérité finissent dans la confusion, *Estadão*, 30.04.2016

⁴³² Version numérique du livre *Violences policières, généalogie d'une violence d'Etat*, chapitre 3 : Ecraser la contestation sociale.

permanente jusqu'aux Gilets jaunes a conduit l'État à renouer avec une posture autoritaire qui fait écho aux pages les plus sombres de son histoire récente » (Kokoreff, 2020)⁴³³. Kokoreff explique que « l'hostilité à l'égard de la police est le produit de pratiques de l'État renvoyant à tout un héritage colonial et postcolonial » (Kokoreff, 2020)⁴³⁴. Cette hostilité est principalement, celles des « jeunes de banlieue », que Kokoreff étudie et à laquelle les journaux semblent faire mention : des jeunes de gauche, des radicaux, des blacks blocks, des « non-français ». Nous ne pouvons pas expliquer la cause de ces violences, mais ici il est intéressant de voir comment les médias parlent de ce passé colonial avec d'autres mots que seuls des lecteur.trice.s un peu plus connaisseur.se.s de l'histoire de France peuvent comprendre pour faire la connexion entre ces jeunes hostiles à la police et l'immigration. Il faut souligner aussi que *Nuit Debout* a été formé par une grande variété de catégories sociales : des plus démunies (en termes de capital culturel et économique et au-delà de l'origine ethnique) aux plus favorisés.

Figure 46 : la riposta des manifestat.es contre la police lors du mouvement Nuit Debout



Source : photo à gauche - Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, G1, 09.03.2016, Photo : Charles Platiau/Reuteurs.

Photo à droite - Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, G1, 09.03.2016, Photo : Alain Jocard/AFP.

Les récits médiatiques et les photos dans les journaux brésiliens nous amènent à un dysfonctionnement de la société française. Le mythe de l'égalité et de la fraternité est mis en question quand ce peuple souverain, mais aussi ce peuple fragilisé par les conditions précaires

⁴³³ Version numérique du livre *Violences policières, généalogie d'une violence d'Etat*, chapitre 3 : Ecraser la contestation sociale.

⁴³⁴ Version numérique du livre *Violences policières, généalogie d'une violence d'Etat*, Introduction.

de travail et, de vie vulnérable, sort dans les rues et lutte contre une loi qui prétend favoriser les plus fortunés. Cela génère de la violence qui se répète et une situation complexe ; un peuple qui se bat contre son peuple, étant donné que les forces de l'ordre appartiennent eux aussi au peuple français et qui eux aussi dépendent de lois de travail dignes afin de pouvoir vivre.

5.4.5 Le discours politique sur la modernisation de la France et des protestataires trompés, mais toujours optimistes

*Les témoins évoqués*⁴³⁵ par les journaux *Estadão* et *G1*⁴³⁶ sont principalement des acteurs politiques, les forces de l'ordre, des syndicats et une minorité de paroles issues de manifestant.es. Les paroles politiques sur *Estadão*, nous l'avons déjà étudié : sont en lien avec la légitimation de la violence policière au nom de l'ordre social. Les témoignages convoqués sur *G1* sont des paroles politiques qui viennent soutenir le projet de loi, en défendant que la France doit évoluer comme tant d'autres pays et donner la possibilité aux entreprises d'être plus flexibles en termes de contrat de travail :

*« Nous devons donner aux entreprises l'opportunité d'employer plus, d'offrir de la sécurité aux jeunes tout au long de leur vie et donner aux entreprises de la flexibilité, a dit Hollande. »*⁴³⁷

*« Le ministre français de l'économie, Emmanuel Macron, a affirmé mardi dans une interview à la radio France Inter que le chômage n'est jamais plus bas que 7% depuis 30 ans. 'Nous avons tout essayé ; Allons-nous regarder en dehors de la France. Qu'est-ce qui se passe ailleurs ? Tout le monde a évolué, tout le monde a fait des choses', a-t-il dit. »*⁴³⁸

*« Le premier ministre italien Matteo Renzi, qui a soutenu des réformes similaires, a demandé mardi que les Français "ne se laissent pas faire peur face au changement". »*⁴³⁹

La première phrase est une parole du président François Hollande. Sa parole semble un peu confuse car la sécurité à laquelle il fait référence ne va pas à l'encontre de cette flexibilisation des entreprises qui permet d'employer plus par le biais d'une loi de travail plus souple. *G1* parle dans ce même article d'une faible popularité du président et souligne le fait

⁴³⁵ Moirand, 2007, p.17

⁴³⁶ Sur ce corpus retenu pour l'analyse qualitative le journal *Folha* n'a pas présenté des énonciateurs convoqués.

⁴³⁷ Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, *G1*, 09.03.2016.

⁴³⁸ Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, *G1*, 09.03.2016.

⁴³⁹ Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, *G1*, 09.03.2016.

qu'il est socialiste. Les discours contiennent alors une certaine critique envers le Président qui se tient pour socialiste, mais qui, en même temps, souhaite favoriser les entreprises en précarisant la vie des employé.e.s.

Sur cette logique, nous sommes placés face aux mêmes perspectives que dans la représentation des figures de Frigide Barjot et de Dilma Rousseff. Pour la première, dans les journaux brésiliens, son parcours professionnel n'est pas tout à fait en cohérence avec sa position de porte-parole de la *Manif pour tous* et Dilma Rousseff, pour sa part a été classée comme ex-guérillera devenue autoritaire et technocrate par les journaux français. Le discours de F. Hollande est ici en quelque sorte un *discours faux*⁴⁴⁰, car il s'éloigne d'une logique rationnelle de ce qu'un peuple attend comme proposition de loi de travail venant de la gauche.

Malgré le fait que cette loi ait été le fruit de la gauche, François Hollande a été présenté plutôt comme un acteur « secondaire » ou presque « accessoire » et aucune mention à son passé et à sa personnalité n'a été faite, contrairement aux représentations de Dilma Rousseff. François Hollande n'est pas devenu la cible du mouvement *Nuit Debout*, même si une parole d'un manifestant considère F. Hollande comme un traître. Les pancartes ne portent pas forcément des messages hostiles contre F. Hollande. Le peuple, selon les représentations médiatiques, s'en prend plutôt à toute la classe politique sans forcément s'attaquer à un seul acteur.

Les deuxième et troisième témoignages évoqués sont ceux des ministres et les deux discours vont dans le même sens : la France doit « se moderniser », « s'adapter » à un « nouveau monde ». Le ton du ministre de l'économie, Emmanuel Macron⁴⁴¹, est provocateur : « *Allons-nous regarder en dehors de la France. Qu'est-ce qui se passe ailleurs ? Tout le monde a évolué, tout le monde a fait des choses* » ». Selon ses propos, la France n'évolue pas et tous les pays ont fait des choses en termes d'une « évolution capitaliste ». La France « resterait » statique avec un chômage considéré comme élevé. Les propos de Macron sont renforcés par les discours du premier ministre italien Matteo Renzi⁴⁴². Celui-ci dit que les Français.es ne doivent pas avoir peur du changement. Sur cette partie du texte de *G1*, c'est comme si E. Macron expliquait qu'ailleurs c'est « mieux » et d'ailleurs un ministre de cet « ailleurs » vient légitimer son discours. Tout se passe comme si le premier ministre italien disait qu'en Italie nous avons changé et ça va mieux, alors, n'ayez pas peur. Ces récits politiques qui attendent une « nouvelle posture » du peuple, nous amènent à ce que *G1* lui-même construit l'idée de que la France

⁴⁴⁰ L'opposition entre le *vrai* et le *faux* (Foucault, 1971, p.12).

⁴⁴¹ Actuel Président de la France.

⁴⁴² Actuel leader du parti libéral italien *Italia Viva*.

devrait s'adapter à de nouvelles tendances mondiales au niveau du l'environnement du travail afin d'avancer, même si ces tendances vont précariser d'avantage le peuple. L'image de *Nuit Debout* devient complexe, car il bute, en quelque sorte sur le concept de l'égalité et de la fraternité (et alors, le mythe perd sa force), mais par certains passages, nous voyons une certaine « envie » des journaux brésiliens de montrer qu'« il faut évoluer ». Il faut prendre en considération que nous parlons des journaux brésiliens de droite et, il nous semble qu'ils font preuve d'une certaine « indignation » parfois vis-à-vis de ce mouvement qui demanderait « l'impossible » à l'État (la providence dans une mesure irréaliste).

Les syndicats et les organisations étudiants ont aussi un espace de parole :

« Pour William Martinet, président de l'organisation étudiante UNEF, ces mesures sont une « tromperie contre les jeunes »⁴⁴³.

« Jean-Claude Mailly, secrétaire-général du syndicat Force Ouvrière, a affirmé que la mobilisation 'ne perd pas de force parce que cette loi va générer de vrais problèmes »⁴⁴⁴.

Ces paroles issues des milieux syndicaux et de militantisme étudiant ne détaillent pas forcément les précarités engendrées par la Loi El Khomri, mais ces dires parlent d'une *tromperie du parti socialiste* envers les jeunes qui ont cru dans les idées de François Hollande. Le secrétaire-général de *Force Ouvrière* parle plutôt d'une montée en puissance du mouvement face à une loi qui va précariser d'avantage la vie et créer des *vrais problèmes*. Il est primordial de noter que nous avons un doute sur le fait que ces dires aient été recueillis par le journaliste lors des rassemblements ils peuvent avoir été récupérés par d'autres moyens et rajoutés au texte. Ces propos sont plutôt généralistes, nous avons l'impression qu'ils sont prêts à être diffusés sur internet par exemple et qu'il ne s'agit pas forcément d'un dire destiné à un.e journaliste au milieu de la foule, comme ça a été le cas, de nombreuses fois, des journalistes français.es lors des manifestations brésiliennes.

La parole des manifestant.es est aussi une parole un peu plus généraliste et qui ne détaille pas leurs problématiques quotidiennes, contrairement à la parole des manifestant.es depuis les journaux français :

⁴⁴³ Des milliers de personnes sortent dans les rues, en France, contre la réforme du travail, *G1*, 09.03.2016.

⁴⁴⁴ La France connaît des protestations violentes de travailleurs et d'étudiants, *G1*, 28.04.2016

« 'Nous sommes 2.000 !', a commenté l'un parmi les activistes dans un microphone aux participants de la mobilisation dont quelques-uns allaient passer la nuit sur la place »⁴⁴⁵.

« 'Nous sommes optimistes, le monde dont nous rêvons est ici', a affirmé une jeune pendant que d'autres participants à la manifestation revendiquaient la 'réforme de la Constitution' et même la « démission du gouvernement' du président socialiste François Hollande »⁴⁴⁶

Ces propos manifestent l'enthousiasme des manifestant.es en termes de nombre de participant.es du rassemblement et aussi en termes d'espoir sur de nouvelles perspectives de vie. Les *optimistes* et le *rêvons* renvoient également au caractère novateur de *Nuit Debout* : des cercles de dialogues formés par les occupant.es de la place de la République (et d'autres endroits en France) et des « rêveries » dans le sens qu'ils se déroulaient, aussi, pendant la nuit. Ces récits des manifestant.es français.es sont paisibles, et les photos nous amènent à une ambiance propre à la démocratie : conflictuelle et de dialogue.

5.4.6 Synthèse des résultats

Ces deux mouvements sont représentés en tant que corps collectifs de manière souveraine, tout comme les mouvements de *redressement des corps* que nous avons vu dans la partie précédente. *Junho de 2013* a été perçu par les médias français comme un mouvement inattendu et spontané et surtout, la métaphore du « réveil du géant » a été adoptée par les journaux français. *Nuit Debout* a été un mouvement montré par les médias brésiliens, surtout, comme un mouvement initiant de nouvelles stratégies de mobilisation. Du fait d'occuper une place lors du coucher du soleil (si on fait référence aux mobilisations qui ont eu lieu à Paris) et de lutter ensemble avec les méthodes bien connues d'une manifestation (des pancartes, des récits répétés...), ce mouvement a fait de la place de la République (et d'autres endroits en France) des *agoras*. Dans ce sens-là, les deux mouvements sociaux reçoivent une sorte de validation des médias français et brésiliens. Les revendications qu'ils ont portées, liées aux besoins de base du corps, ont aidé également à cette acceptation de leurs causes.

⁴⁴⁵ Des activistes occupent la place au centre de Paris par la quatrième nuit, *G1*, 03.04.2016

⁴⁴⁶ Des activistes occupent la place au centre de Paris par la quatrième nuit, *G1*, 03.04.2016

Ces mouvements ont été associés également, d'un côté, à des couleurs sombres : la nuit, le noir, le bleu-foncé, le coucher du soleil, le feu, la fumée ; et de l'autre, à des violences physiques entre les manifestant.es et les forces de l'ordre. Les photographies de presse nous amènent à des scènes de confusion et parfois ces violences finissent avec de graves blessures et même le décès d'un manifestant. Les médias condamnent ces violences et parfois leur discours font résonance avec une certaine aversion des foules, décrites comme incontrôlés et agressives. Par cet aspect vif des rassemblements, ces deux mouvements sociaux perdent en légitimité vis-à-vis des médias français et brésiliens. Il s'agit aussi de mouvements à double violence, car les manifestant.es vivent déjà des violences (perte d'emploi, difficulté à se déplacer, de mauvais services publics...) et lors des rassemblements ils pratiquent et subissent des violences physiques avec les forces de l'ordre. Les journaux brésiliens ont souligné la violence des manifestants, ou plutôt de leurs attaques envers la police.

Dans ces mouvements des *besoins de base du corps*, les paroles sollicités par les médias sont aussi en majorité masculines (les paroles politiques et scientifiques). Mais, nous voyons plutôt un équilibre de parole accordé à des manifestants hommes et femmes. Les paroles politiques sur *Junho de 2013* sont diverses : de l'écoute de la rue, elles passent la défense du Mondial de football jusqu'aux disputes entre les classe politiques. Les dires scientifiques classent le PT comme un parti de technocrates qui ont juste aidé les pauvres à augmenter le pouvoir d'achat pendant la période du gouvernement de Lula da Silva. Les paroles politiques du mouvement *Nuit Debout*, dans les médias brésiliens, parlent principalement d'une France (des manifestant.es de *Nuit Debout*) « en retard » par rapport à d'autres pays qui « se modernisent » en adoptant des lois plus souples vis-à-vis des entreprises.

5.5 Les prémices d'une rupture du mythe fondateur du Brésil et de la France

La France est un pays lointain pour les Brésiliens et le Brésil est aussi un pays dit continental et distant pour les Français. Le mouvement *Junho de 2013* explose au Brésil et un contre-mouvement plutôt considéré comme « peu important » est né en France afin de s'opposer au *Mariage pour tous*, à la fin de l'année 2012. Les journaux de ces deux pays s'intéressent à la médiatisation des mouvements sociaux de l'autre pays. Questionnant les éléments à l'origine de cette médiatisation, nous nous demandons comment ces mouvements ont réussi à se maintenir dans les agendas médiatiques brésilien et français pendant une période importante (au moins, lors de la période de cette étude, entre 2013 et 2016). Cette thèse nous a permis de constater qu'il y a eu des prémices d'une rupture des mythes fondateurs du Brésil et de la France. Ces mythes ont été mis sous tension et les imaginaires autour de ces deux pays ont dissoné. De nouveaux blocs d'imaginaires et des nouvelles représentations concernant le Brésil et la France ont été construits par les médias à partir de ces moments de protestation sociale, et les photographies et les discours journalistiques, articulés comme un ensemble de signes, ont nourri cette rupture des mythes de chaque pays. Enfin, ces deux mouvements ont été eux aussi, représentés de manière complexe et prouve la difficulté des journalistes à parler des violences dans les démocraties.

5.5.1 Le Brésil, le pays « du football » et d'un « peuple joyeux et en harmonie »

Les manifestations au Brésil étaient peu connues en France jusqu'à *Junho de 2013*. Depuis le supposé « l'âge d'or » des politiques populaires en bénéfice des plus démunis du président Lula da Silva, nous avons remarqué, dans une recherche préalable à la thèse, que les médias français évoquaient le Brésil plutôt comme la promesse d'une future puissance économique dans le monde, renvoyant notamment à la participation du pays aux BRICS. Le Brésil était devenu un grand pays qui débutait son parcours économique et politique au niveau international. Au-delà de cet aspect, le Brésil a toujours été considéré comme un pays dont le peuple est accueillant et joyeux, en plus d'avoir des ressources naturelles assez impressionnantes.

Nous en avons conclu que les manifestations de *Junho de 2013* ont suscité l'intérêt des médias français car le mythe fondateur du Brésil a été, en partie, rompu. Selon M. Chauvi, le

mythe est « une solution imaginaire à des tensions, des conflits et des contradictions qui ne trouvent pas de solutions pour être résolues au niveau de la réalité » (Chaui, 2000)⁴⁴⁷. L’auteur explique que, dans la tentative de cacher son passé d’esclavage et de société raciste : « un nouveau mythe est né : celui de la richesse d’une diversité culturelle formée par des Indigènes, des Noirs et des Blancs » (Lima de Braga, 2019, p.72). Chaui montre aussi que les divergences entre les classes sont masquées par l’idée d’un peuple solidaire et souriant. Ces divergences remontent à « la découverte » du Brésil par les portugais, quand le Brésil a été décrit comme un paradis à l’image du *jardin d’Eden*. L’esclavage a eu un statut « de normalité » du fait de la règle bien acceptée de la supériorité des personnes blanches sur des personnes noires/autochtones (ou, de non-origine portugaise et chrétienne). Le drapeau brésilien place aussi le Brésil dans cette perspective du *paradis naturel* et non de pays politique : « les drapeaux révolutionnaires normalement sont tricolores et ont une relation avec les luttes politiques liées à la liberté, à l’égalité et à la fraternité. Le drapeau brésilien [...] est un symbole de la nature. Il représente le Brésil comme un jardin, un Brésil-paradis. Cette production mythique d’un pays-jardin, ancré au sein de la Nature, nous place en dehors du monde de l’histoire » (Chaui, 2000)⁴⁴⁸.

La colonisation et la conversion forcée des Indigènes a été assourdie par la formule d’un pays tropical *béni par Dieu*, reproduit par la littérature, le cinéma et la musique. Aujourd’hui, la violence des centres urbains, issus de la période de la colonisation aussi, est dissimulée par des festivités joyeuses comme le carnaval et le football. Le peuple pacifique, amusant et fraternel, relève de l’invention historique, de la construction culturelle au service du pouvoir colonisateur.

Toute sorte des violences contre les femmes sont masquées par l’imaginaire du corps doré et dit séducteur de la célèbre chanson *Garota de Ipanema* (la jeune fille de la plage d’Ipanema), qui finissent par « justifier » des violences, tels que les viols par ce caractère imaginaire de « jeunes filles séductrices ». La *garota de Ipanema*, elle-même, renvoie à l’idée des femmes issues des peuples autochtones lors de la « découverte » du Brésil par les Portugais : une femme de peau mate et qui porte peu de vêtements (l’une des caractéristiques des peuples autochtones par le passé était celle de couvrir juste le sexe indifféremment d’être un homme ou une femme / ou, de ne rien couvrir). La *garota de Ipanema*, habitant dans les alentours de la plage et dans un pays tropical, serait toujours « peu-couverte » du fait des

⁴⁴⁷ Version numérique du livre *Brasil, mito fundador e sociedade autoritaria*, partie : Com fé e orgulho.

⁴⁴⁸ Version numérique du livre *Brasil, mito fundador e sociedade autoritaria*, partie : Mito fundador.

conditions climatiques. La couleur de peau mate ou noire des femmes a été qualifiée de *couleur du pêché* par la littérature et la musique brésilienne, qui représente les Brésiliennes comme des femmes qui « se laissent » aller « facilement » aux plaisirs de la chair. Elles représentent aussi la tentation, la déviance et la passion.

Barthes a observé que le mythe est une intention et que « sa fonction est de déformer, non de faire disparaître » (Barthes, 1957, p.194). Le mythe est travaillé, tous les jours, par différentes parties de la société, mais c'est la presse qui a la possibilité de donner une portée plus large à ces messages mythiques du fait de son pouvoir de faire circuler l'information : « la presse se charge de démontrer tous les jours que la réserve des signifiants mythiques est inépuisable » (Barthes, 1957, p.200). Selon nous, « si la presse détient le pouvoir de reproduction de mythes, elle a également la capacité de rompre en partie du moins, à long terme, avec certaines constructions mythiques, bien que celles-ci se trouvent enracinées dans les imaginaires collectifs » (Lima de Braga, 2019, p.71). Nous ne pouvons pas garantir que la presse puisse éliminer les stéréotypes⁴⁴⁹, mais nous avons pu démontrer dans cette thèse que s'est opéré un processus de discontinuité, de fracture et de désharmonisation des mythes autour du Brésil (et de la France aussi), à partir de la médiatisation des mouvements sociaux.

Nous avons pu vérifier les prémices de la déconstruction du mythe fondateur à partir des discours médiatiques. Des nombreux titres et textes de l'ensemble de notre corpus nous montrent l'affaiblissement de quelques mythes brésiliens. Le premier, et peut-être le plus fort, est celui de la passion nationale par le football. Dans les discours médiatiques, nous voyons la révolte des Brésiliens contre le football, ils n'acceptent pas l'idée de la *Coupe du Monde*, qui implique que le pouvoir politique s'y intéresse davantage qu'à l'éducation. Tout se passe comme si le Brésil était autrefois « hypnotisé » par cette passion et que la politique ne l'intéressait pas, mais que finalement, le Brésil « se soit réveillé » : « *On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique* »⁴⁵⁰, « *Les Brésiliens prédisent une Coupe sombre* »⁴⁵¹, « *Ils [les*

⁴⁴⁹ La notion de stéréotype fait appel aux divers travaux d'Henri Boyer sur les stéréotypes dans les médias. Nous citons une définition de cet auteur : « Il s'agit donc d'une structure sociocognitive figée, dont la pertinence pratique en discours est tributaire de son fonctionnement réducteur et univoque et d'une stabilité de contenu rassurante pour les usagers » (Boyer, 2019, p.68).

⁴⁵⁰ On ne parlait que foot, voilà qu'on parle politique, *Libération*, 23.06.2013

⁴⁵¹ Les Brésiliens prédisent une Coupe sombre, *Libération*, 19.03.2014

*politiciens] préfèrent un ballon à des livres pour les écoles ! »*⁴⁵², « *Mondial : « Préparez-vous au pire »*⁴⁵³, « *Le Brésil est-il prêt pour la coupe de monde de football ? »*⁴⁵⁴.

Le stéréotype de la diversité culturelle et d'un peuple solidaire n'a plus de place du fait d'une ségrégation sociale marquée par le racisme des Blancs envers les Noirs et les peuples autochtones. Les Blancs composent la classe moyenne et riche ; les Noirs habitent souvent dans des zones précaires et ont le droit à certaines aides sociales ; Les indigènes, eux, vivent dans des réserves considérées comme délaissées par le gouvernement. Dans ces récits nous retrouvons une rivalité au cœur de cette diversité culturelle : « *Mondial : « Regardez dans les tribunes, vous ne verrez que des blancs »*⁴⁵⁵, « *Le long du « mur de Brasilia », deux Brésil se tournent le dos »*⁴⁵⁶, « *Les défilés contre Dilma Rousseff sont aussi la réaction d'une classe aisée, opposée à sa politique de redistribution »*⁴⁵⁷ et « *Les indigènes du Brésil menacent d'une "guerre" »*⁴⁵⁸.

Le journal *Le Figaro* parle de manière plus franche de la rupture de ce mythe qu'il nomme « *cordialité brésilienne* », représenté par la droite et la gauche, lorsque le *mur de Brasilia* a été construit, afin que les manifestant.es de gauche et de droite puissent manifester en même temps et dans « le même espace », mais tout en évitant de se voir « grâce » au mur de 2 mètres de hauteur qui les sépare :

« *Le mythe de la cordialité brésilienne est mort. Il a été enterré ce lundi 11 avril, sur l'esplanade des Ministères de la capitale, quand des détenus, la tête couverte de tee-shirt blancs pour se protéger du soleil, ont élevé une barrière métallique de deux mètres au milieu de la place. Objectif de ce « mur de Brasilia » : éviter les affrontements entre les militants en faveur de la destitution de Dilma Rousseff (à droite de la barricade) de ceux qui plaident pour son maintien à la tête du gouvernement (à gauche) »*⁴⁵⁹

L'affaiblissement du mythe d'un pays très religieux apparaît aussi et sous la forme de protestations en opposition à l'événement catholique des *Journées Mondiale de la Jeunesse (JMJ)*. Ces rassemblements dénoncent l'argent engagé dans l'organisation de cet événement

⁴⁵² Ils [les politiciens] préfèrent un ballon à des livres pour les écoles !, *Le Figaro*, 21.03.2013

⁴⁵³ Mondial : « Préparez-vous au pire, *Libération*, 10.06.2014

⁴⁵⁴ Le Brésil est-il prêt pour la coupe de monde de football ?, *Le Figaro*, 11.05.2014

⁴⁵⁵ Regardez dans les tribunes, vous ne verrez que des blancs, *Libération*, 17.06.2014

⁴⁵⁶ Le long du « mur de Brasilia », deux Brésil se tournent le dos, *Le Monde*, 18.04.2016

⁴⁵⁷ Les défilés contre Dilma Rousseff sont aussi la réaction d'une classe aisée, opposée à sa politique de redistribution, *Le Monde*, 15.04.2016

⁴⁵⁸ Les indigènes du Brésil menacent d'un « guerre », *Le Figaro*, 12.11.2015

⁴⁵⁹ Destitution de Dilma Rousseff : le compte à rebours est lancé, *Le Figaro*, 13 avril 2016

religieux et revendiquent aussi la légalisation de l'avortement au Brésil : « Une « marche des salopes » s'invite à la fête catholique »⁴⁶⁰ et « JMJ : le Brésil entre ferveur catholique et tensions sociales »⁴⁶¹. En lien avec le droit de femmes, le mythe de la *garota de Ipanema*, la muse de la plage d'Ipanema, cède sa place à des femmes ordinaires qui dénoncent le harcèlement vécu quotidiennement, dans les milieux professionnels/éducationnels et familiaux/amicaux : « La 'culture du viol' dénoncée au Brésil après une agression barbare »⁴⁶².

Une autre rupture de mythe est aussi repérée lors de la médiatisation du mouvement *Fora Dilma*. L'ex-président Lula da Silva devient lui-même un mythe. Il a été représenté pendant longtemps comme « le père des pauvres », il est devenu la solution des problèmes sociaux, il a sorti des milliers des personnes de la pauvreté extrême et a réussi à relancer l'économie du pays. Mais, toutes les affaires de corruption liées à son parti et à la classe politique en général, sans oublier son rejet par les manifestant.es, ont fini par rompre ce mythe. Le journal *Libération* et *Le Figaro* parlent de manière franche de Lula da Silva comme un (ex) mythe :

« Il n'est pas facile de succéder à un mythe »⁴⁶³ (concernant Dilma Rousseff)

« La réduction des ressources budgétaires a enterré le mythe cher à l'ex-président Lula da Silva, selon lequel riches et pauvres pouvaient voir leur revenu croître dans un Brésil meilleur »⁴⁶⁴

« Les mythes peuvent aussi mourir. D'un coup, Luiz Inácio Lula da Silva, l'ex-président du Brésil (2003-2011) qui avait quitté le pouvoir auréolé de gloire, n'est plus qu'un homme politique comme les autres, éclaboussé par des affaires de corruption, voire soupçonné d'enrichissement personnel »⁴⁶⁵

Les journaux français, selon nous, commencent ce grand cycle de médiatisation des mouvements protestataires brésiliens à cause de ce malaise face aux mythes fondateurs du Brésil⁴⁶⁶. Les journaux découvrent que l'harmonie entre les Brésilien.ne.s est un simulacre, tout comme leur passion du football. La rupture avec ces mythes ne se fait pas de manière pacifique. Les journaux français ancrent ces événements dans une certaine logique de spectacle,

⁴⁶⁰ Une « marche des salopes » s'invitent à la fête catholique, *Libération*, 27.07.2013

⁴⁶¹ JMJ : le Brésil entre ferveur catholique et tensions sociales, *Le Figaro*, 23.07.2013

⁴⁶² La culture du viol dénoncé au Brésil après une agression barbare, *Le Monde*, 30.05.2016

⁴⁶³ Élection au Brésil, *Libération*, 25.10.2020

⁴⁶⁴ La sortie de scène de Dilma Rousseff, *Le Figaro*, 13.05.2016

⁴⁶⁵ Lula, l'icône fracassé, *Libération*, 18.03.2016

⁴⁶⁶ Nous ne voulons pas dire que la rupture du mythe est l'unique cause de cette médiatisation, mais notre étude a démontré qu'il a contribué dans son émergence médiatique et permanence dans les médias.

caractéristique du *mainstream*, tout en donnant l'image de mouvements monstres, frénétiques et violents d'une part (*Junho de 2013*), et caricaturaux et festifs d'autre part (*Fora Dilma*). Tout se passe comme si les journaux souhaitaient dire : « voici un pays raciste », « les Brésiliens ne s'aiment pas tellement le football », « les droits des femmes a un long chemin à faire » et « Lula da Silva et toutes ses politiques de gauche n'étaient qu'un mythe ». En d'autres mots, la rupture du mythe déstabilise, interroge et provoque la curiosité des médias français.

5.5.2 La France : Liberté, Égalité, Fraternité

En ce qui concerne la France, notre analyse démontre aussi un malaise des médias brésiliens face à la rupture des mythes qui « fondent » ce territoire. La France, demeure un pays qui semble inspirer le monde entier par son goût du *savoir*. Selon D. Masseau, « ce pouvoir repose aussi sur l'image triomphante de la République des Lettres » (Masseau, 1994, p.155). Des philosophes, des poètes, des politiques, enfin, des littéraires qui ont l'aptitude d'écrire et de réfléchir. Les salons parisiens sont devenus des lieux de savoir et de pouvoir intellectuel au XVII^e siècle. Masseau explique que ces intellectuels en France ont été sans doute importants dans l'édification de la culture française, mais que cela relève aussi d'un mythe : « il va de soi qu'une telle représentation de la République des Lettres est largement mythique » (Masseau, 1994, p.155). Les salons parisiens pour Masseau, en tant que mythes, placent la France comme une *victoire française de la culture*.

L'idée des *Lumières* a beaucoup contribué à la construction de l'imaginaire autour de la figure du savant et de l'intellectuel. La période connue comme *le siècle des Lumières* en France (et en Europe) est réputée pour cette qualité de rationalité et d'une certaine prise d'indépendance vis-à-vis de la religion. L'être humain devient « autonome » face aux pouvoirs de l'Église et de la royauté. Il a le « droit » de s'opposer à ces autorités et cela marque cette phase comme celle d'une pensée révolutionnaire, presque mythique, qui aboutira à la Révolution Française : « Les espoirs des hommes des Lumières ont été de plus en plus partagés par une opinion publique de plus en plus large, de plus en plus diverse, de mieux en mieux informée et ces espoirs sont pour partie devenus une réalité définitive dans les convulsions de la Révolution et de l'Empire » (Coquard, 2014, p.216).

L'égalité est aussi l'un des attributs de la France. P. d'Iribarne explique pourtant que l'égalité est impossible et qu'il existe différents concepts d'égalité selon les pays : « dans le

monde anglo-saxon l'égalité devant la loi, dans le monde germanique une égale participation aux décisions communes, en France, une égalité dans les privilèges. Il s'agit moins d'une égalité politique que d'une égalité sociale » (d'Iribarne, 2006, p.38). Nous pouvons être plus ou moins égaux dans les sociétés démocratiques, en ayant le droit au suffrage universel, de disposer d'à peu-près les « mêmes » droits en ce qui concerne la loi sur le travail et l'accès aux services publics. Cependant l'égalité en termes de capital culturel ou économique, de statut social de chacun.e, entre les sexes et tant d'autres choses de la vie courante n'est pas encore atteinte.

L'égalité dont d'Iribarne parle, est celle qui fait référence à une forme d'existence d'un minimum de dignité pour les citoyen.ne.s, mais, penser que l'égalité mettrait tous et toutes sur une même échelle de droits et privilèges est une illusion. D'Iribarne explique que, « pour ceux qui, même s'ils ont tous les droits du citoyen, ne se sentent pas pleinement reconnus comme des égaux, comment ne pas se révolter contre un ordre social qui les maltraite ? Cette révolte anime la passion française de l'égalité » (d'Iribarne, 2006, p.39). Selon lui, aujourd'hui la lutte pour l'égalité consiste à construire une humanité renouvelée, avec moins de sexisme, de racisme et contraire à toute autre forme de discrimination. En d'autres termes, l'égalité telle qu'elle est représentée par sa devise est un mythe et la preuve concrète de cela est que tous les jours de nombreuses luttes émergent en France, dénonçant des inégalités.

La fraternité apparaît moins dans nos analyses de la presse brésilienne, mais elle existe derrière certains récits médiatiques. La fraternité est « négligée dans la Déclaration des droits. D'où la commisération dont elle est l'objet : c'est une référence sympathique, mais elle ne génère qu'une faible productivité politique et juridique, à la différence de la liberté et de l'égalité, aisément convertibles en droits » (Le Goff, 2012, p.14). Pour J. Le Goff l'idée de la fraternité est plutôt d'origine religieuse et aujourd'hui encore, elle reste une idée vague. Elle est facilement confondue avec l'idée de solidarité, mais pour lui, la solidarité *n'est qu'une des expressions*⁴⁶⁷ de la fraternité.

La fraternité, pour Le Goff, « permet de rendre compte de la dynamique morale et politique de l'attention à autrui, du secours qui lui est porté et d'une action commune en vue d'une œuvre de justice. Ancrée dans la relation, elle est la vertu de l'entre-deux, l'âme du lien social bientôt juridiquement déclinée » (Le Goff, 2012, p.15). Dans ce sens-là, elle s'ancre dans la vie de tous les jours, dans nos relations professionnelles, de voisinage ou amicales et envers toute autre personne « étrangère » à moi, à nous. Le Goff alerte sur le danger de lier la fraternité et citoyenneté. Selon lui, un.e citoyen.ne appartient à une nation et la nation, comme nous

⁴⁶⁷ Le Goff, 2012, p.17

l'avons vu, se représente, souvent, par l'image d'un être humain dotée par de certaines caractéristiques physiques et morales. Pour lui, la fraternité transcende la citoyenneté, c'est un acte d'attention à l'autre en tant qu'être humain. Et selon l'auteur, elle a besoin d'une certaine manière de l'égalité pour se « légitimer ».

Dans les journaux brésiliens nous voyons cette sorte de déconstruction de certains mythes français comme celui d'un peuple qui serait passionnée par la liberté, l'égalité et la fraternité. Les représentations de la *Manif pour tous* nous montrent qu'une partie du peuple n'est pas d'accord avec l'élargissement des droits, bousculant alors la devise française. L'ensemble des titres et textes nous amènent à ce peuple qui ne souhaite pas la liberté de choix, l'égalité entre les couples indifféremment de leurs orientations et à l'aspect fraternel se substitue la haine de ces manifestant.es envers « les nouvelles » formes d'union :

*« Une recherche d'opinion avec environ mille personnes, publiée par le journal Le Nouvel Observateur, ce weekend, a révélé que 56% des Français soutiennent le mariage gay, mais que 50% sont contre l'adoption des enfants par les gays. »*⁴⁶⁸

*« Le soutien au mariage gay – et principalement l'adoption des enfants par des couples du même sexe – est particulièrement faible en dehors de Paris et ce dimanche, des milliers des manifestants de plusieurs régions de la France sont venus à la capitale pour protester avec des emblèmes et des boucliers en criant 'père' et 'mère'. »*⁴⁶⁹

A partir de ces deux exemples tirés de deux articles différents, publiés le même jour, sur *Estadão*, nous nous rendons compte de l'affaiblissement de l'idée d'une envie de liberté et d'égalité. Malgré le fait que *mille personnes* (sur le premier récit) ne soient pas représentatives de la France, les journaux brésiliens ont évoqué à plusieurs reprises des sondages similaires afin de montrer que la France était divisée sur la question du *Mariage pour tous*. La question de l'égalité et de la fraternité avec l'autrui ne fait pas unanimité, bien au contraire, elle divise la France. Les journaux brésiliens souhaitent montrer que « la moitié » ou « qu'une partie » de la population souhaite conserver certains droits par devers elle et que la fraternité est bel et bien un mythe. Le deuxième récit nous apprend qu'à Paris le *Mariage pour tous* trouve sa force,

⁴⁶⁸ Les organisateurs disent que les manifestants ont été 800 mille. La police dit que le nombre a été de 340 mille, *Estadão*, 13.01.2013

⁴⁶⁹ La Protestation contre mariage gay réunit 310 mille à Paris, *Estadão*, 13.01.2013.

mais que d'autres villes, le sujet est encore tabou et qu'il est possible de déplacer à Paris, *des milliers de manifestants à partir de plusieurs régions de la France*, emportant avec eux des symboles forts d'une « guerre », afin de défendre la famille traditionnelle française, elle aussi, mythique en quelque sorte.

Les représentations de *Nuit Debout* nous amènent aussi à une sorte de désharmonisation des mythes de la France. Si François Hollande a défendu le *Mariage pour tous* au nom du progrès et de l'égalité et de la liberté, le monde du travail n'a pas bénéficié d'une telle protection. *Nuit Debout* en tant que mouvement qui a dénoncé la précarité du monde du travail, est venu justement pointer le doigt sur la loi El Khomri, qui allait affaiblir encore plus les conditions d'égalité entre les français.es, donnant *plus de liberté*, davantage, aux entreprises.

« Selon le gouvernement, la réforme donnera plus de flexibilité aux entreprises afin de combattre le chômage. Les critiques de la loi, considèrent que le projet augmentera l'insécurité dans le monde du travail, en bénéficiant d'accords particuliers plutôt que de négociations dans les syndicats. Le résultat : des conditions de travail encore plus précaires. »⁴⁷⁰

« Le mouvement 'Nuit Debout' a réuni des milliers des jeunes électeurs majoritairement de gauche sur la Place de la République. Ils sont allés sur la place exprimer leurs frustrations vis-à-vis des diverses politiques du gouvernement socialiste du président français, François Hollande. »⁴⁷¹

Dans les récits médiatiques brésiliens, les critiques de la loi alertent sur le risque de précariser encore plus le monde du travail (et alors la vie) des français.se si la loi entre en vigueur. Dans le deuxième récit, des manifestant.es plutôt de gauche se rassemblent afin d'*exprimer leurs frustrations vis-à-vis des diverses politiques du gouvernement socialiste*. Ces frustrations sont liées à des conditions inégales dans lesquelles ils se trouvent, des situations pour lesquelles le gouvernement ou d'autres classes sociales ont été peu solidaires avec eux. C'est une dénonciation, mais aussi, une sorte de demande de rétablir le mythe « *nous voulons la France de la devise* », même si elle demeure mythique et impossible aux yeux des spécialistes.

⁴⁷⁰ Des employés du nucléaire adhèrent à la vague de grèves en France, *Folha*, 26.05.2016

⁴⁷¹ La France annonce un plan d'aide aux jeunes après les manifestations nocturnes, *G1*, 11.04.2016

Selon Barthes : « le mythe est une parole » (Barthes, 1957, p.181), il est un *langage*, mais un *langage volé*. Il ne fait pas mourir le sens « original », il vient le déformer. Dans notre corpus, le Brésil d'un peuple joyeux et accueillant, passionné de football ; la France, le pays des lumières, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Ces imaginaires s'appuient sur un passé historique assis sur des vérités, des empreintes de ces territoires. Le mythe ne vient pas effacer cette image, sa fonction ici, est d'exagérer et « d'aveugler » ou « de cacher » d'autres sens possibles. C'est un système sémiologique secondaire qui nourrit ces imaginaires sur le Brésil et la France. Dans notre étude, nous avons noté que aussi bien les médias français que brésiliens détectent une dysharmonie de ces mythes : les Brésilien.ne.s ne sont pas si accueillant.e.s et passionné.e.s par le football ; il existe une France non-fraternelle et certains aspects la liberté et l'égalité ne sont pas si évidents. Ceci les questionne et les sort d'une certaine « zone de confort » à répéter ces mythes. Le « naturel » du mythe a été questionné par les médias, indifféremment de leur ligne éditoriale. Selon nous, ces mythes ne sont pas complètement rompus, il faudrait bien d'autres éléments non-médiatiques pour les changer. Ce qu'il nous semble est que les médias français et brésiliens se sont rendu compte que l'imaginaire de ces nations peuvent donner lieu à d'autres imaginaires, moins mythiques et que cela fait partie aussi de l'histoire de chaque pays et des démocraties. Un autre aspect intéressant et aussi contradictoire est de que malgré le fait que les médias français et brésiliens ont repéré ces faiblesses, ces espace « vides » du mythe, la lutte pour la renaissance de ces mythes continue parfois à travers des récits et des photos qui les soutiennent. Alors, c'est comme *s'il se passait quelque chose avec les mythes*, mais nous savons qu'ils restent encore là malgré l'effort médiatique pour montrer qu'il y a une atrophie de ces images mythiques.

CONCLUSION

Cette thèse est née d'un questionnement sur les représentations médiatiques des mouvements sociaux français et brésiliens dans une perspective de regards croisés. En prêtant attention à nos journaux nous avons remarqué que la place du corps humain et de ses expressions, étaient au cœur de ces représentations médiatiques en ce qui concerne les photos de presse. Ce travail nous a permis de comprendre que le corps humain occupe une place majeure dans les images, mais que les expressions du corps dans ses détails (comme nous le percevons sur les photos) sont peu décrites dans les articles de presse. Les journaux parlent plutôt des actes plus collectifs, comme, par exemple d'un ensemble de manifestant.es qui défile sous forme pacifique ou, au contraire, que les protestataires sont violents.

Nous avons compris que dans le cas des mouvements sociaux, brésiliens et français, le discours des images suffit pour décrire un état physique et d'esprit d'un corps ou des corps. Les expressions du corps parlent d'elles-mêmes, le corps communique avec tous ces membres, et son visage, ce dernier étant un lieu privilégié d'information et de communication, comme nous l'avons vu avec Le Breton. De ce fait, il s'opère une sorte d'économie des paroles, dans le sens où le corps est autorisé, par les journalistes, à « parler de lui-même », alors que, parfois, les légendes ne suffisent pas à décrire réellement la scène. Nous avons conscience de que les mouvements sociaux portent, majoritairement, sur des causes humaines et alors il s'avère normal que la médiatisation se tourne vers ces corps. Mais l'intérêt de ce travail était celui de voir comment les médias (et leurs sources), parlent de ces corps et de ces situations des luttes et finalement, comment nous voyons « l'autre », dans une dynamique de regard-croisé.

Occupant une place très importante, les photos suivent « la logique » des représentations déjà établies des mouvements sociaux, comme nous l'avons étudié avec Champagne, Mouillaud et Tétu. Les corps sont photographiés, principalement, lors de la réunion des foules, ils portent des pancartes et les prises de vue aériennes montrent la taille de l'événement. Dans cette thèse, nous avons essayé de « dépasser » la logique qui certes, est présente dans ces représentations classiques des mouvements sociaux, mais qui laisse un espace à explorer et à regarder de plus près. Ce travail a démontré qu'il existe d'autres façons également de photographier les corps lors de manifestations de rue et que les corps individuels attirent aussi l'attention des journalistes afin de mieux relater les détails de l'événement, des causes qu'ils défendent, de

leurs souffrances et de leurs convictions. Ici, nous avons qualifié ces corps de *corps collectifs* et *individuels* et, en observant les photos, nous avons remarqué que les pratiques des photos-journalistes se concentrent sur trois tendances de prise de vue : *distinctive*, *poli-symbolique* et *saturée*.

Les corps collectifs ont été représentés davantage comme étant des corps souverains. La foule, ou la réunion de corps, selon les mots de Butler, descend dans l'espace public afin de montrer sa puissance, en tant que peuple légitime, et pour réclamer la satisfaction de ses besoins. C'est un corps qui s'impose comme peuple et qui fait valoir son pouvoir par le biais aussi du suffrage universel qui lui confère le droit de choisir ses dirigeant.es. Les corps individuels révèlent, quant à eux, la souffrance des corps des protestataires. Ils « sortent de l'anonymat » de la foule et montrent leurs identités, leurs visages avec leurs expressions les plus diverses et dans des différents états. C'est un moment où s'opère de façon puissante le *ça a été* de la photographie de Barthes et dont plusieurs *punctums* peuvent se repérer de façon plus « marquante » : une blessure sur le visage, un regard très expressif, une bouche qui crie. Le *ça a été*, rejoint aussi le *il n'est pas ici*, de Marin et alors, nous parlons des représentations médiatiques auxquelles les SIC s'intéressent.

De façon globale, les discours journalistiques français et brésiliens sur ces corps collectifs varient d'une perspective de description d'animosité de la foule (lorsque la violence est présente), caractérisée par Le Bon, au caractère souverain de la foule, que Butler défend. Les discours des corps individuels, montrent une relation plus rapprochée entre les manifestant.es et les journalistes ce qui ramène à une sorte de *journalisme flâneur* à la Baudelaire, qui, selon nous, en nous basant sur Muhlmann, serait alors proche d'un « idéal » du journalisme en démocratie : le journalisme comme étant essentiel dans ces sociétés traversées par des moments d'accords et de désaccords. Le journaliste serait là pour traverser ces moments, pour les raconter, pour y réfléchir tout en étant lui-même aussi une « entité » imparfaite, malgré son engagement sur une déontologie journalistiques « sans reproche ». Les journaux français, principalement *Le Monde*, se sont un peu rapprochés de cet « idéal » lorsqu'ils ont abordé des manifestant.es dans la rue. Les journaux brésiliens, en recourant plutôt à des agences et en calquant leurs pratiques sur le modèle du journalisme américain, plus factuel, se sont « éloignés » de ce que nous considérons ici comme un « idéal » de journalisme, même si nous tenons compte de la crise financière qui les a affectés et qui a pu leur imposer des restrictions, parmi lesquelles la présence des correspondant.e.s sur d'autres territoires.

Nous avons commencé cette recherche en étant réceptive à tous les mouvements sociaux sur lesquels nous aurions pu être amenée à travailler. L'idée initiale n'a pas été celle de travailler sur les mouvements que nous avons finalement traités. Notre méthodologie quantitative nous a montré la diversité des causes médiatisées sur la période de 2013 et 2016 et elle nous a amenée à travailler plus précisément sur quatre mouvements avec une analyse qualitative, dont la *Manif pour tous*, alors même nous avons été surprise que ce mouvement ait été porté pendant une période si importante à l'agenda des médias brésiliens et avec un nombre d'articles aussi considérable.

La méthode quantitative a donc été importante car nous avons pu déterminer les diverses causes qui ont attiré l'attention des médias, toujours dans une perspective de regards-croisés. Elle nous a fait comprendre aussi que les mouvements sont médiatisés davantage en fonction de leur politisation, mais aussi grâce à une sorte de déconstruction des mythes et des stéréotypes liés à chaque territoire. Malgré la richesse des recherches en SIC qui travaillent à mettre au jour la politisation des mouvements, nous avons fait le choix d'inclure d'autres perspectives d'explication de l'agenda médiatique, comme celle de la dynamique d'un mouvement social, et donc d'apporter une contribution originale à notre discipline en suivant de nouvelles pistes. Nous avons conscience que ce choix a comporté les risques d'un « nouveau champs » et que parfois nous avons pu être moins expérimentée et claire sur certains propos pour lesquels nous avons essayé de lancer une réflexion, qui pourra être développée par la chercheuse de façon plus approfondie, dans des travaux ultérieurs.

Notre analyse quantitative nous a aidé à comprendre les contours de notre corpus et un grand nombre d'éléments nécessaires pour nous engager dans une analyse qualitative. Le logiciel *Modalisa* s'est révélé très utile dans l'administration des données volumineuses, ce qui représente un gain de temps et réduit les erreurs de comptage puisqu'il compte et fait des *tris-croisés* à notre demande. L'analyse quantitative nous a aidée surtout à faire tomber certains de nos *a priori* de début de recherche et d'en confirmer d'autres. De ce fait, elle a démontré que les agences sont encore les géants de la production des nouvelles du monde, au-delà des différences éditoriales entre les journaux français et brésiliens, tout comme les pouvoirs économiques, ce qui peut ouvrir de nouveaux champs de recherche sur ces moyens de productions de l'information toujours omniprésents.

Un autre élément à souligner concerne les paroles autorisées dont celle des acteurs politiques qui a un poids majeur dans les récits médiatiques autour des mouvements sociaux.

L'analyse du discours nous a montré que la *circulation de ces dires* (Moirand) n'est pas forcément liée à un apport de réponse aux manifestant.es, mais ils sont variés. Parfois ce sont *des dires* très généraux (des phrases toutes prêtes) qui se disent *à l'écoute de la rue* (Junho de 2013). D'autres fois, elles dénoncent ou culpabilisent d'autres acteurs politiques (*Fora Dilma*), et encore, certaines paroles semblent n'avoir pas vraiment d'intérêt à dialoguer avec la rue, au nom d'une cause plus importante (dans le cas de *la Manif pour tous*, au nom de l'égalité ; et *Nuit Debout*, au nom de la modernisation de la France).

Ces résultats entrent en contradiction avec notre idée de départ à savoir que les paroles politiques sont là afin de combler un espace vide de réponses pour les manifestant.es. Les paroles politiques issues des journaux illustrent, bien au contraire, le dysfonctionnement politique qui fait émerger les mouvements. Elles apparaissent sous forme « molle », même si sans doute elles sont travaillées à l'avance. Elles sont là pour montrer que la classe politique demeure parfois dans une confusion des intérêts et que ses acteurs ne sont pas toujours très intéressés par ce que la rue souhaite dire. La parole savante vient combler ces vides dans les réponses et assume même parfois une posture « prémonitoire » des faits sociétaux. La parole du/de la manifestant.e se retrouve dans les récits, mais surtout sur leurs corps photographiés à partir des corps isolés ou rassemblés. La parole du/ de la manifestant.e parle depuis son image photographiée et cela s'est révélé être un résultat inattendu.

Notre analyse quantitative nous a amenée à travailler de manière qualitative avec quatre mouvements sociaux. L'ensemble de ces analyses nous a montré qu'il y a des tendances à représenter les mouvements sociaux selon la cause qu'ils portent. Les mouvements sociaux revendiquant la satisfaction des besoins de base du corps, comme ceux de Junho de 2013, au Brésil et *Nuit Debout*, en France, ont eu tendance à être représentés avec des scènes de violences plutôt spectaculaires. Ces deux mouvements n'ont pas porté de couleur identitaire, mais les cortèges ont souvent été associés aux tonalités sombres comme le noir et le bleu foncé, avec des couleurs vives, comme le rouge et l'orange (le feu et les lumières de la ville). De nombreuses manifestations se sont déroulées en fin d'après-midi et pendant la nuit, ce qui a contribué au rendu plus sombre de ces coloris. L'association de couleurs foncées avec le rouge et l'orange a quant à elle rendu chaotique l'ambiance visuelle de ces manifestations.

Les journaux parlent, principalement, de mouvements de gauche, composés de jeunes, d'étudiant.es, de *Black Blocks* et, de ce fait, l'idée qui en ressort est qu'il s'agit de mouvements indisciplinés, presque anarchiques, malgré d'une part des discours qui ont stimulé les

brésilien.nes pour manifester et sortir du « silence » politique et d'autre part, le soutien à ceux qui, divisés en petits groupes sur la place de la République, ont pensé autrement la manifestation. Enfin, nous avons conclu que les violences, les couleurs sombres (avec un certain « choc » entre les couleurs noir/rouge/orange) et les manifestant.es classé.es à gauche, associé.es à leur lutte contre la précarité, ont été davantage sous-estimé.es par les médias français et brésiliens.

Les mouvements *Fora Dilma* et la *Manif pour tous*, ont causé une surprise médiatique par leurs luttes un peu « différentes », revendiquant le redressement des corps et le non-élargissement des droits à tout le monde. Concernant l'aspect pratique de ces rassemblements, ils se déroulent assez souvent dans le calme. Les couleurs plutôt joyeuses et la lumière du jour leur confèrent une ambiance tranquille et disciplinée. L'absence de violence, légitime également ces mouvements considérés comme pacifiques, tout comme la présence de manifestant.es plus aisé.e.s, issu.e.s de la classe moyenne et d'institutions de très longue tradition historique comme l'église catholique. La position plutôt de droite et conservatrice de ses acteurs a donné moins de liberté aux journaux français et brésiliens pour déprécier ces mouvements. Il s'agit de protestataires qui gardent le contrôle de leurs émotions et de leurs corps, moins explosifs et moins imprévisibles. Ils s'insèrent dans ce que la démocratie attend des mouvements : des défilés qui se déroulent sous forme pacifique. Ces deux mouvements nous ont montré que la société demeure liée à la construction de l'image des corps et des genres historique et culturelle dans le monde : l'exercice du pouvoir politique lié encore aux hommes ; la parentalité hétérosexuelle (avec les rôles bien marqués du père et de la mère) ; la femme liée une image féminine et à la maternité.

Pour revenir à Foucault, ces quatre mouvements nous montrent que le corps est encore objet de punitions. Dans les mouvements *Junho de 2013* et *Nuit Debout*, nous avons compris que les corps sont punis par la police (par *l'État* dans le propos de Garcin-Marrou), à cause de leur violence et de leurs précarités, alors que selon Butler, ces précarités ont été *distribuées gratuitement* à ces communautés déjà vulnérables. On constate une double punition gratuite de corps dans ce sens-là. La *Manif pour tous*, quant à elle, punit les corps non-conformes à la règle hétérosexuelle puisque, selon Foucault, les couples hétérosexuels *font la loi*. Les corps homosexuels ne peuvent pas avoir le statut de famille. La punition que les manifestant.es demandent pour ces corps hors-normes est de ne pas avoir accès au mariage et aux enfants. Le mouvement *Fora Dilma*, est composé par des manifestant.es engagé.es contre le parti de gauche

PT, mais qui finissent par adopter la figure de Dilma Rousseff comme avatar. Les manifestant.es souhaitent punir son corps non-adéquat aux normes de la féminité et de la domination masculine. Ils demandent sa démission ou sa destitution car la présidente n'a pas des *discours vrais*.

Nous voyons que la punition et même la discipline des corps est très présente dans ces mouvements sociaux. La place du journalisme y est complexe. Nous avons conclu que dans certains passages, des mythes et des stéréotypes ont été déconstruits par les journalistes et la « *nation comme une communauté imaginée* » qu'Anderson a théorisée, pourrait en être affaiblie. Mais dans d'autres passages, rien n'est opéré pour questionner ces mythes et stéréotypes. Cela montre la persistance de l'emprise des modèles de « comment exister comme corps » sur les journalistes, même si, sans doute, certains leur résistent en dénonçant ces cadrages, qui, nous l'avons avec Ferreira, sont sous l'emprise conjointe d'autres pouvoirs comme les partis politiques et le capitalisme.

Il nous semble, pour finir, que notre travail de thèse s'inscrit donc pleinement dans cette discipline que constituent les SIC, par son intérêt pour l'analyse des discours et des images et par la mobilisation des auteur.es de notre discipline. Son apport propre peut aussi se trouver dans son analyse des corps, qui a cherché à mobiliser l'histoire, la philosophie, l'anthropologie et la communication afin d'étudier les discours sur les corps et le corps comme discours. Cette réflexion pourra, nous l'espérons, nourrir d'autres travaux en SIC sur cette thématique des mouvements sociaux et des représentations médiatiques. En particulier, différentes pistes pourraient être abordées, comme celle de la circulation des paroles ou celle du rôle des agences de presse dans le monde, dans cette perspective particulière des regards médiatiques et des imaginaires croisés, qui nous a tenue, tout au long de cette recherche.

Bibliographie

- Achin, C. and Lévêque, S. (2006) 'I. Femmes et citoyenneté politique', *Reperes*, pp. 7–31.
- Adams, A. (2010) 'The power of pink : children's bedrooms and genderidentity', *Zeitschrift für geschlechterforschung und visuelle kultur*, 50, pp. 58–69.
- Agnez, L.F. (2014) *Identidade profissional no jornalismo brasileiro: a carreira dos correspondentes internacionais*. Universidade de Brasília.
- Agnez, L.F. and Moura, D.O. (2016) 'Correspondentes internacionais. A permanência do mito do repórter nas estratégias em defesa da identidade profissional.', *Sur Le Journalisme, About Journalism, Sobre Jornalismo*, 5(1), pp. 86–99.
- Agrikoliansky, É. (2020) 'Leadrs', in *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Paris : Presses de Sciences Po, pp. 344–349.
- Aguiar, P. (2009) 'Notas para uma História do Jornalismo de Agências', in *Anais do 7º Encontro Nacional de História da Mídia. VII Encontro Nacional de Historia da Midia*, Fortaleza.
- Alberto Avila Araujo, C. (2003) 'A ciência da informação como ciência social A ciência da informação como ciência social', *Scielo*, 3(32), pp. 21–27.
- Alcoloumbre, T. (2012) 'La Bible d'avant la Bible', *Pardes*, 51(1), pp. 15–43.
- Anderson, B. (2006) *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris: La Découverte.
- Aparecida Prates, E. and Vianna, T. (2008) *História da criminalização da homossexualidade no Brasil: da sodomia ao homossexualismo*. Minas Gerais: Editora PUC.
- Arasse, D. (2008) 'Femmes et citoyenneté politique', in *Historia do Corpo. Da Renascença às luzes*. São Paulo : Editora Vozes.
- Arbex Jr, J. (2015) 'Rede Globo : teledramaturgia e poder sob a ditadura', *Nhengatu – Revista iberoamericana para Comunicação e Cultura contra-hegemônicas*, 2(3).
- Arnoult, A. (2015) 'Réflexion méthodologique sur l'usage des logiciels Modalisa et Iramuteq pour l'étude d'un corpus de presse sur l'anorexie mentale', *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(1), pp. 285–322.
- Arquembourg, J. (2005) 'Comment les récits d'information arrivent-ils à leurs fins ?', *Rezeaux*, 132(4), pp. 27–50.
- Avancini, A. (2011) 'A imagem fotográfica do cotidiano: significado e informação no jornalismo', *Brazilian Journalism Research*, 7(1), pp. 50–68.
- Ayoub, A.H. (2007) 'Mídia e movimentos sociais: a satanização do MST na Folha de S. Paulo', *Estudos em jornalismo e midia*, 4(1), pp. 79–93.
- Bacot, P., Douzou, L. and Honoré, J.-P. (2008) 'Chrononymes. La politisation du temps', *Mots. Les langages du politique*, (87), pp. 5–12.
- Baisnée, O. (2002) 'Les journalistes accrédités auprès de l'Union Européenne : correspondants à l'étranger ou généralistes spécialisés ?', *Réseaux*, 111(1), pp. 102–130.

- Barthes, R. (1957) *Mythologies*. Nachdr. Paris : Éd. du Seuil (Collection Points Essais, 10).
- Barthes, R. (1980) *La chambre claire*. Paris : Gallimard.
- Béguin-Verbrugge, A. (2006) *images en texte, images du texte. Dispositifs graphiques et communication écrite*. Lille : Presses universitaires du Septentrion.
- Béguin-Verbrugge, A. (2006) *Images en texte, images du texte. Dispositifs graphiques et communication écrite*. Lille : Presses universitaires du Septentrion.
- Bensimon, F. (2014) 'Le chartisme', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 79–89.
- Bérard, J. and Sallée, N. (2015) 'Les âges du consentement. Militantisme gai et sexualité des mineurs en France et au Québec (1970-1980)', *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 42(2), pp. 99–124.
- Bernard, A. (2008) 'Le grand monde parisien à l'épreuve de la Guerre', *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 99(3), pp. 13–32.
- Blanchard, V., Yvorel, J.-J. and Revenin, R. (2010) 'Introduction', in *Les jeunes et la sexualité*, Paris : Autrement.
- Blandin, C. (2007) *Le Figaro : Deux siècles d'histoire*. Paris : Armand Colin.
- Blandin, C. (2014) 'Les discours sur la sexualité dans la presse féminine : le tournant des années 1968', *Hermès, La Revue*, 69(2), pp. 82–87.
- Bodiou, L. (2016) 'Être une femme en Grèce classique : une histoire de corps contraint et contraignant', in *Le corps en lambeaux : Violences sexuelles et sexuées faites aux femmes*. Presses universitaires de Rennes.
- Boëtsch, G. (2005) 'Le peuple, hier et aujourd'hui', *Hermès, La Revue*, 42(2), pp. 86–91.
- Boissieu, L. de (2016) 'Qu'est la génération « Manif pour tous » devenue ?', *Le Debat*, 191(4), pp. 89–100.
- Bonnaïfous, S. and Krieg-Planque, A. (2014) 'L'analyse du discours', in *Sciences de l'information et de la communication*. Presses universitaires de Grenoble, pp. 223–238.
- Bonnard, J.-B., Dasen, V. and Wilgaux, J. (2015) 'Les technai du corps : la médecine, la physiognomonie et la magie', *Dialogues d'histoire ancienne*, 14(Supplement14), pp. 169–190.
- Borba, D. dos S., Van der Laan, R.H. and Chini, B.R. (2012) 'Palavras-chave: convergências e diferenciações entre a linguagem natural e a terminologia', *Perspectivas em Ciência da Informação*, 17(2), pp. 26–36.
- Bordie, S. (2018) *La fabrique sociale des jeunes*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur (Ouvertures sociologiques).
- Borrillo, D. (2017) 'Chapitre 3 - Mariage pour tous et homoparentalité', in *Les défis de la République : Genre, territoires, citoyenneté*. Paris : Presses de Sciences Po (Académique), pp. 87–110.
- Bosredon, B. and Tamba, I. (1992) 'Thème et titre de presse : Les formules bisegmentales articulées par un « deux points »', *L'information grammaticale*, (54), pp. 36–44.

- Bouchet, T. (2014) 'Les barricades des 5-6 juin 1832', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 113–120.
- Boude, Y. (2021) 'Marianne et le Président : Socio-histoire du décor municipal sous la Troisième République', in Cohen, É. and Monnier, G. (eds) *La République et ses symboles : Un territoire de signes*. Paris : Éditions de la Sorbonne (Histoire de la France aux XIXe et XXe siècles), pp. 237–246.
- Bourdieu, P. (1989) *O poder simbólico*. Lisboa : Difel.
- Bourdieu, P. (1990) 'La domination masculine', *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 34, pp. 2–3
- Bourguinat, N. (2014) 'La contestation paysanne, entre communauté et nation. Un temps de transition (1830-1880)', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 58–68.
- Boyer, H. (2008) 'Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel', *Mots. Les langages du politique*, (88), pp. 99–113.
- Boyer, H. (2019) 'La place du stéréotype dans la pensée sociale et les médias', *Hermes, La Revue*, 83(1), pp. 68–73.
- Breton, D.L. (1992a) *Des Visages*. Éditions Métailié.
- Breton, D.L. (1992b) *Des visages. Essai d'anthropologie*. Paris : Éditions Métailié.
- Breton, D.L. (2013) *Anthropologie du corps et de la modernité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Butler, J. (2013) '« Nous, le peuple » : réflexions sur la liberté de réunion', in *Qu'est-ce qu'un peuple ?* Paris: La Fabrique Éditions, pp. 53–76.
- Butler, J. (2016) 'Vulnérabilité, précarité et coalition', in Delphine Gardey, Cynthia Kraus, dirs, *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler. Politics of Coalitio n. Thinking Collective Action with Judith Butler*. Seismo. Zurich (Questions de genre), p. 282.
- Campos, L.A. and Feres Júnior, J. (no date) "'Globo, a gente se vê por aqui?'" Diversidade racial nas telenovelas das últimas três décadas (1985 – 2014)', *Plural*, 23(1), pp. 36–52.
- Campos, V.M. de and Cardoso, V.A.R. (2017) 'Impeachment: uma análise do enquadramento noticioso da Folha de S. Paulo', in. *Intercom – Sociedade Brasileira de Estudos Interdisciplinares da Comunicação XXII Congresso de Ciências da Comunicação na Região Sudeste*, Volta Redonda RJ.
- Carricaburu, D. and Ménoret, M. (2004) *Sociologie de la santé*. Paris : Armand Colin.
- Castanheira, K.N.L. (2018) "*Tchau, querida*": os enquadramentos do *Jornal Nacional* no processo de impeachment. Unesp.
- Chabanet, D. (2020) *Nouveaux mouvements sociaux*. Presses de Sciences Po.
- Champagne, P. (1984) 'La manifestation. La production de l'événement politique', *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 52–53, pp. 19–41.
- Chauí, M. (2000) *Brasil, mito fundador e sociedade autoritária*. São Paulo : Fundação Perceú.
- Chauvin, S. and Lerch, A. (2013) 'Mouvements politiques et associatifs', *Reperes*, pp. 79–92.

- Chazel, F. (2020) 'Mobilisation des ressources', *Dictionnaire des Mouvements Sociaux*. 2nd edn. Presses de Sciences Po (Références).
- Chirio, M. (2006) 'Fêtes nationales et régime dictatorial au Brésil', *Vingtieme Siecle. Revue d'histoire*, 90(2), pp. 89–108.
- Christofolletti, R. (2003) 'Dez Impasses para uma efetiva crítica de mídia no Brasil', in. *INTERCOM – Sociedade Brasileira de Estudos Interdisciplinares da Comunicação/XXVI Congresso Brasileiro de Ciências da Comunicação*, Belo Horizonte/Minas Gerais.
- Chrystal, P. (2016) *In Bed with the Ancient Greeks: Sex & Sexuality in Ancient Greece*. Amberley Publishing.
- Cohen, É. and Goetschel, P. (2018) 'Les Organisations Globo : lieux et ressources d'une industrie culturelle au Brésil', *Sociétés Représentations*, 45(1), pp. 121–129.
- Colombo, F. (2011) 'La génération internet n'est plus ce qu'elle était', *Communication langages*, 170(4), pp. 3–21.
- Contamin, J.-G. (2010) 'Cadrages et luttes de sens', in *Penser les mouvements sociaux : Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*. Paris : La Découverte, pp. 55–75.
- Coquard, O. (2014) 'Lumières et Révolutions'. Paris : Presses Universitaires de France.
- Coulomb-Gully, M. (2012) *Présidente : le grand défi. Femmes, politiques et médias*. Paris : Payot Rivages.
- Cukier, A. and Lassere, D.G. (2016) '« Contre la loi travail et son monde » : autonomie et organisation dans le long mars français', *Les Temps Modernes*, 691(5), pp. 118–137.
- Dalibert, M. (2015) 'Médias et mouvements sociaux minoritaires : un accès à la sphère publique régulé par la « francité » ?', *Sciences de la Société*, (94), pp. 14–29.
- Dalibert, M. and Quemener, N. (2016) 'Femen. La reconnaissance médiatique d'un féminisme aux seins nus', *Mots. Les langages du politique*, (111), pp. 83–102.
- Dantas, A. (2014) 'A mídia e o golpe militar', *Estudos Avançados*, 28, pp. 59–74.
- De Bonville, J. (2006) *L'analyse de contenu des médias*. Paris : De Boeck Supérieur (Culture & Communication).
- De Certeau, M. (1990) *L'invention du quotidien*. Paris : Essais folio.
- De Certeau, M. (1994) *La prise de parole - Et autres écrits politiques*. Paris : Seuil.
- De Mondenard, A. and Pultz, J. (2009) *Le corps photographié*, Paris : Flammarion.
- Detienne, M. (2002) 'L'art de construire des comparables.', *Critique internationale*, 14(1), pp. 68–78.
- Dias, A. (2008) 'Política e Participação Juvenil: os "caras-pintadas" e o movimento pelo impeachment', *História Agora*, (1), pp. 4–14.
- Dias, A. (2016) 'La tragicomédie de la politique brésilienne', *Esprit*, (12), pp. 14–18.
- Dorigny, M. (2019) *As abolições da escravatura : no Brasil e no mundo*. São Paulo : Contexto.
- Dornel, L. (2014) 'Les mouvements xénophobes (années 1880-1930)', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 294–304.

- Douzou, L. (1995) *La désobéissance. Histoire d'un mouvement et d'un journal clandestins : Libération-Sud (1940-1944)*. Paris : Editions Odile Jacob.
- Douzou, L. (2005) 'La gauche, Vichy et la Résistance', in *Histoire des gauches en France*. La Découverte. Paris : La Découverte (Poche / Sciences humaines et sociales).
- Droulers, M. (2010) 'Femmes, vote et politique au Brésil', *Herodote*, 136(1), pp. 203–212.
- Ducard, D. (2010) 'Stéréotypage discursif d'une image de presse', *Communication langages*, 165(3), pp. 3–14.
- Dufrêne, B. (2002) 'La place du corps dans les sciences de l'information et de la communication', *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 2002(1), pp. 39–47.
- Dupuis-Déri, F. (2003) 'Black Blocs : bas les masques', *Mouvements*, 25(1), pp. 74–80.
- Dupuy, C. (2013) 'Du journaliste actionnaire au journaliste salarié. Sociétés de personnels actionnaires et comités d'entreprise dans la procédure de rachat du groupe La Vie-Le Monde', *L'Homme la Société*, 189–190(3), pp. 269–304.
- Dupuy, P.-O. and Marchand, P. (2009) 'Questions de citoyens, questions de genre', *Mots. Les langages du politique*, (90), pp. 83–99.
- Dymytrova, V. (2014) 'Quand une révolution devient orange. Approche sémio-discursive d'une couleur en politique', *Mots. Les langages du politique*, (105), pp. 85–101.
- Eveno, P. (2001) *Le journal Le Monde. Une histoire d'indépendance*. Paris : Editions Odile Jacob.
- Eveno, P. (2010) 'Le Monde, un journal en péril ?', *La revue des médias*, Ina.
- Fabri Jr, D. and Ormanez, F. (2015) 'O início de uma história: o surgimento do G1 Campinas.', in *10º Encontro Nacional de História da Mídia*, UFRGS Porto Alegre.
- Farge, A. (1988) *Dire et mal dire : l'opinion publique au 18 ème siècle*. Paris: Seuil.
- Farina, M., Perez, C. and Bastos, D. (2011) *Psicodinâmica das cores em comunicação*. 6th edn. São Paulo : Blucher.
- Fassin, É. (2020) 'Campagnes anti-genre, populisme et néolibéralisme en Europe et en Amérique latine', *Revue internationale et stratégique*, 119(3), pp. 79–87.
- Faye, J.P. (1973) *Langages totalitaires*. Paris : Hermann.
- Ferreira, G.M. (2002) 'Apontamentos sobre as propriedades do campo de produção jornalístico', *Pauta Geral*, (4), pp. 243–258.
- Ferreira, G.M. (no date) 'Análise da imagem de imprensa. Um percurso em busca da análise da discursividade na fotografia', in *Comunicação Plural*. Salvador: Edufba.
- Ferreira, G.M., Terso, T. (2018) 'A Metodologia do Enquadramento Multimodal na Análise de Cobertura das Manifestações no Processo de Impeachment da Presidenta Dilma Rousseff', in *Intercom – 41º Congresso Brasileiro de Ciências da Comunicação*, Joinville/Santa Catarina.
- Fillieule, O. (2010) 'Tombeau pour Charles Tilly', in *Penser les mouvements sociaux : Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*. Paris : La Découverte, pp. 77–99.
- Fillieule, O. and Tartakowsky, D. (2013) *La manifestation*. Paris : Presses de Sciences Po.

- Flandrin, J.-L. (1981) *Le Sexe et l'Occident. Evolution des attitudes et des comportements*. Paris : Éditions du Seuil.
- Flichy, P. (2021) 'Produire les données, à la frontière de plusieurs mondes sociaux', *Reseaux*, 228(4), pp. 9–19.
- Fontanille, J. (2004) *Soma et Séma*. Paris : Maisonneuve & Larose.
- Foucault, M. (1969) *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1971) *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1975) *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1976) *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- Fracchiolla, B. (2015) 'Violence verbale dans le discours des mouvements antagonistes : le cas de "Mariage pour tous" et "Manif pour tous"', *Argumentation et Analyse du Discours*, (14).
- Fraenkel, B. and Pontille, D. (2006) 'La signature au temps de l'électronique', *Politix*, 2(74), pp. 103–121.
- Frobert, L. (2014) '« Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Les révoltes des canuts (1831, 1834)', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 121–129.
- Fureix, E. (2014) 'Rites protestataires : un nouvel espace public et politique (1820-1848) ?', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 46–57.
- Gallienne, A. (2019) *Les 100 mots de la couleur*. Paris : Presses Universitaires de France (Que sais-je ?).
- Garcia, G. (2013) *La cause des 'sans'. Sans-papiers, sans-logis, sans-emploi à l'épreuve des médias*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Garcin-Marrou, I. (1995) *Discours et pratiques journalistiques en démocratie : les relations État-médias face au Terrorisme en France et en Grande-Bretagne*. Université Paris 3.
- Garcin-Marrou, I. (2001) *Terrorisme, médias et démocratie*. Lyon: PUL (Passerelles).
- Garcin-Marrou, I. (2007a) 'Des « jeunes » et des « banlieues » dans la presse de l'automne 2005 : entre compréhension et relégation', *Espaces et sociétés*, 128129(1), pp. 23–37.
- Garcin-Marrou, I. (2007b) *Des violences et des médias*. Paris : Harmattan.
- Garcin-Marrou, I. (2009) 'Ségolène Royal ou le difficile accès au panthéon politique', *Mots. Les langages du politique*, (90), pp. 13–29.
- Garcin-Marrou, I. (2018) 'Espace public et production de l'information', *Études de communication. langages, information, médiations*, (50), pp. 129–146.
- Gelis, J. (2008) 'O corpo, a igreja e o sagrado.', in *Historia do Corpo. Da Renascença às luzes*. São Paulo : Editora Vozes.
- Gérard, V. and Simonpoli, M.-H. (2016) 'Des lieux et des liens', *Les Temps Modernes*, 691(5), pp. 6–24.
- Giraud, B. (2009) 'Grève', *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Paris : Presses de Sciences Po.

- Goff, J.L. (2012) 'Le droit à la fraternité n'existe pas', *La fraternité, une contre-culture ?*, 329(4), pp. 14–21.
- Gohn, M. da G. (2000) '500 anos de lutas sociais no Brasil : movimentos sociais, Ongs e terceiro setor', *Revista Mediações*, 5(1), pp. 11–40.
- Gohn, M. da G. (2020) 'Ciclos de Protestos no Brasil: 1970-2019', *Revista Latinoamericana de Políticas y Acción Pública*, 6(1), pp. 93–119.
- Gomes, I.M.M. (2009) 'Les quarante ans du Jornal Nacional, de la Rede Globo de Télévision', *Le Temps des medias*, 13(2), pp. 56–72.
- Groux, G. and Pernot, J.-M. (2008) *La grève*. Paris : Presses de Sciences Po (Contester).
- Guichoux, A. (2016) 'Nuit debout et les « mouvements des places » désenchantement et ensauvagement de la démocratie', *Les Temps Modernes*, 691(5), pp. 30–60.
- Guilherme, C.A. (2017) 'A imprensa como ator politico-ideologico: o caso do jornal O Estado de S. Paulo', *Dimensões*, 40, pp. 199–223.
- Guisnel, J. (2003) *Libération, la biographie*. Paris : La Découverte.
- Gutmann, R. (2016) 'Le Brésil en crise', *Etudes*, (7), pp. 7–18.
- Habermas, J. (1988) *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris: Payot.
- Hall, S. (1997) 'Codage/Décodage', *Réseaux*, 1(1), pp. 59–71.
- Hohlfeldt, A. (210AD) 'Teorias da Comunicação : A recepção brasileira do pensamento hegemônico', in *Teorias da comunicação : trajetórias investigativas*. Porto Alegre: EdPUCRS, pp. 21–40.
- Immacolata, M. (2009) 'Telenovela como recurso comunicativo', *MATRIZES*, 3, pp. 21–48.
- d'Iribarne, P. (2006) 'La passion impossible de l'égalité', *Revue Projet*, 6(295), pp. 37–42.
- Jaquet, C. (2001) *Le corps*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Jaspard, M. (2017) *Sociologie des comportements sexuels*. Paris : La Découverte (Repères).
- Jeanneret, Y. (2019) 'Recourir à la démarche sémio-communicationnelle dans l'analyse des médias', in *Médias et médiatisation*. Presses universitaires de Grenoble (Communication en +).
- Julliard, V. (2013) 'Éléments pour une « sémiotique du genre »', *Communication langages*, 177(3), pp. 59–74.
- Kakogianni, M. (2006) 'Révolution et insomnies', *Les Temps Modernes*, 5(691), pp. 61–78.
- Khiari, S. (2013) 'Le peuple et le tiers-peuple', in *Qu'est-ce qu'un peuple ?* Paris : La Fabrique Éditions, pp. 115–136.
- Kokoreff, M. (2020) *Violences policières, généalogie d'une violence d'Etat*. Broché (« Petite encyclopédie critique »).
- Laframme, S. (2007) 'Analyses qualitatives et quantitatives : deux visions, une même science', *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 3(1), pp. 141–149.
- Lagneau, É. (2003) 'Agencier à l'AFP : l'éthique du métier menacée', *Hermes, La Revue*, 35(1), pp. 109–118.

- Lalouette, J. (2014) 'Enjeux et formes de la mobilisation catholique au xxe siècle : manifestations et meetings (1906-1984)', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 46–57.
- Lamizet, B. (2011) *Le langage politique. Discours, images, pratiques*. Ellipses Marketing.
- Lanoë, C. (2021) 'Vêtements et parures : des matériaux du politique', *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 34(3), pp. 11–23.
- Laville, C. (2010) *Les transformations du journalisme de 1945 à 2010*. Paris : De Boeck Supérieur.
- Lazzarato, M. and Roque, T. (2017) 'Ruptures subjectives et investissements politiques : juin 2013 au Brésil et questions de continuité', *Rue Descartes*, 2(92), pp. 14–32.
- Leblanc, J.-M. (2015) 'Proposition de protocole pour l'analyse des données textuelles : pour une démarche expérimentale en lexicométrie', *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(1), pp. 25–61.
- Leitão, R. (2013) 'O gigante quis apenas dar um susto?', in *Jornadas de Junho. Repercussões e leituras*. Campina Grande : eduep, pp. 50–52.
- Lejeune, C. (2014) *Manuel d'analyse qualitative*. 1st edn. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Lemire, B. and Ratel, G. (2013) 'Le goût du coton : culture matérielle, politique et consommation dans le Japon des Tokugawa et l'Angleterre moderne', *Revue de Histoire Moderne et Contemporaine*, 1(60–61), pp. 71–106.
- Lenoir, R. (2008) 'À propos de la signature', *Societes Representations*, 1(25), pp. 203–209.
- Leteinturier, C. (no date) 'Figaro (Le)', *Universalis*.
- Lima de Braga, C. (2019) 'Les mouvements sociaux brésiliens', *Les Cahiers du numerique*, 15(3), pp. 53–79.
- Lima, I. (1985) *A fotografia é sua linguagem*. Rio de Janeiro: Espaço e Tempo.
- Lisboa, W.B. and MacDonald, P.B.C. (2016) 'La révolte des élites au Brésil et l'ordre constitutionnel menacé', *Cités*, (67), pp. 137–156.
- Lits, M. (2019) 'Focus 2. Récits médiatiques', in *Médias et médiatisation*. Presses universitaires de Grenoble, pp. 137–144.
- Lits, M. and Desterbecq, J. (2017) *Du récit au récit médiatique*. 2nd edn. Louvain-la-Neuve.
- Lochard, G. (2006) 'Vertiges et vertus du comparatisme international dans les études événementielles', *Hermes, La Revue*, 46(3), pp. 37–46.
- Louault, F. (2012) 'Un renouvellement brésilien en trompe-l'œil ?', in *La gauche en Amérique Latine, 1998-2012*, pp. 35–74.
- Louraux, N. (2017) *Les enfants d'Athènes*. Paris : Points.
- Maingueneau, D. (2004) *Análise de textos de Comunicação*. São Paulo : Editora Cortez.
- Makarova, A. (2003) 'Dits et non-dits des nécrologies de la presse.', *Le Temps des medias*, 1(1), pp. 108–118.
- Maler, H. (2014) 'Le droit à l'information, ses conditions et ses conséquences', *Savoir/Agir*, 30(4), pp. 113–119.

- Margairaz, M. and Tartakowsky, D. (2014) 'Mai-juin 1968 et ses suites', in. Paris : La Découverte, pp. 475–485.
- Marin, L. (1993) *Des pouvoirs de l'image*. Paris : Seuil.
- Marin, L. (2005) *Politiques de la représentation*. Paris : Éditions Kimé.
- Marques, F.P.J., Mont'Alverne, C. and Mitozo, I.B. (no date) 'A empresa jornalística como ator político: Um estudo quanti-qualitativo sobre o impeachment de Dilma Rousseff nos editoriais de Folha e Estadão', *Observatorio*, 12(3), pp. 224–245.
- Martel, F. (2017) *Global Gay. La longue marche des homosexuels*. Flammarion.
- Martin, H. (2001) *Mentalités médiévales. Tome 2 : Représentations collectives du XIe au XVe siècle*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Martin, J.-C. (2021) *Idées reçues sur la Révolution française*. Paris : Le Cavalier Bleu.
- Martin, J.-P. (2014) 'Des paysans contestataires et novateurs (années 1960- début du xxie siècle)', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 464–474.
- Martini, J. (2015) *Introduction à l'analyse de l'image*. 3rd edn. Paris : Armand Colin.
- Martin-Juchat, F. (2008) *Le corps et les médias : La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*. Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur.
- Martino, L. (2010) 'Escola Latino-Americana de Comunicação : Equívoco Teórico e Político.', in *Teorias da comunicação : trajetórias investigativas*. Porto Alegre: EdIPUCRS, pp. 59–78.
- Marx, K. and Engels, F. (1985) *Manifeste du Parti Communiste*. Bibebook.
- Masseau, D. (1994) 'Le pouvoir des intellectuels', in *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIIIe siècle*. Presses universitaires de France (Perspectives littéraires), pp. 149–164.
- Matthews-Grieco, S. (2008) 'Corpo e sexualidade na Europa do Antigo Regime', in *Historia do Corpo. Da Renascença às luzes*. São Paulo : Editora Vozes.
- Mercier, A. (2006) 'Logiques journalistiques et lecture événementielle des faits d'actualité', *Hermès, La Revue*, 46(3), pp. 23–35.
- Michaud, Y. (1978) *Violence et politique*. Paris : Gallimard.
- Michaud, Y. (2012) *La violence*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Moirand, S. (1997) 'Formes discursives de la diffusion des savoirs dans les médias', *Hermès, La Revue*, 1(21), pp. 32–44.
- Moirand, S. (2004) 'L'impossible clôture des corpus médiatiques', *Tranel*, (40), pp. 71–92.
- Moirand, S. (2007) *Les discours de la presse quotidienne : Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Morali-Daninos, A. (1980) *Histoire des relations sexuelles*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Moreira de Lima, O. and Santiago, I.M.F.L. (2013) 'Vem prá rua : os protestos de junho', in *Jornadas de Junho. Repercussões e leituras*. Campina Grande : eduep, pp. 13–21.

- Morin-Rotureau, É. (2003) 'Les femmes entrent en politique', in *Combats de femmes 1789-1799 : La Révolution exclut les citoyennes*. Paris : Autrement, pp. 5–11.
- Mouillaud, M. and Tétu, J.-F. (1989) *Le Journal quotidien*. Lyon : PUL.
- Muhlmann, G. (2006) *Du journalisme en démocratie*. Paris : Payot.
- Muniz, A. da C. (1999) *As mudanças de linha editorial na Folha de São Paulo*. Universidade Federal do Ceará.
- Neveu, E. (2019) *Sociologie des mouvements sociaux*. Paris : La Découverte (Repères).
- Nobre, M. and Voirol, O. (2013) 'Brésil, juin 2013 : mouvement social et refus du « blindage » de la démocratie', *Mouvements*, 76(4), pp. 130–135.
- Nogueira, S.G. (2013) 'A Geração 2.0 “faz a hora”, vai às ruas e sacode o país', in *Jornadas de Junho. Repercussões e leituras*. Campina Grande : eduep, pp. 28–31.
- Novo, A. and Woestelandt, L. (2017) 'Recherches qualitatives ; grounded theory/théorisation ancrée, ses évolutions, sa méthodologie, son application dans la recherche médicale et psychanalytique', *Perspectives Psy*, 56(1), pp. 66–80.
- Odon, V. (2006) 'Le singulier pluriel', *Topique*, 3(96), pp. 7–10.
- Offerlé, M. (2010) 'Histoires de protestations', in *Penser les mouvements sociaux : Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*. Paris : La Découverte, pp. 265–281.
- Olivesi, A. (2009) 'La parole profane dans les médias ou les ambiguïtés du discours sur le genre', *Mots. Les langages du politique*, (90), pp. 65–81.
- Oustinoff, M. (2015) *Diversité des langues, universalité de la traduction*. Paris : PUF (Que sais-je ?).
- Oustinoff, M. (2019) 'Le langage est l'instrument du malentendu', *Hermes, La Revue*, 84(2), pp. 52–56.
- Paillé, P. and Mucchielli, A. (2021) *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. 5th edn. Paris: Armand Colin (U).
- Palmer, M. (1996) 'L'information agencée, fin de siècle. Visions du monde et discours en fragments', *Réseaux*, 1(75), pp. 87–110.
- Palmer, M. (2009) 'Transnationales de l'information', *Questions de communication*, 1(15), pp. 345–366.
- Paoletti, J.B. (2012) *Pink and Blue: Telling the Boys from the Girls in America*. Indiana University Press.
- Pastoureau, M. (2006) *Bleu. Histoire d'une couleur*. Paris : Seuil.
- Pastoureau, M. and Simonnet, D. (2005) *Le petit livre des couleurs*. Paris : Editions du Panama.
- Pavard, B., Rochefort, F. and Zancarini-Fournel, M. (2012) *Les lois Veil*. Armand Colin (U).
- Pedro, J.M. (2003) 'A experiência com contraceptivos no Brasil : uma questão de geração', *Revista Brasileira de Historia*, 23(45), pp. 239–260.
- Pellegrin, N. (2008) 'Corpo do comum, usos comuns do corpo', in *Historia do Corpo. Da Renascença às luzes*. São Paulo: Editora Vozes.

- Pereira Ivo, I. and Marson, C.C. de (2018) 'Mito, Memória e representação do Feminino no movimento Sahaja Yoga', *Revista Brasileira de História das Religiões*, (31), pp. 257–282.
- Pierru, E. (2010) 'Organisations et ressources', in *Penser les mouvements sociaux : Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*. Paris : La Découverte, pp. 19–38.
- Pigenet, M. (2014) 'La Libération. Les mobilisations sociales à l'heure de la Reconstruction', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris: La Découverte, pp. 427–437.
- Pigenet, M. and Tartakowsky, D. (2003) 'Les territoires des mouvements sociaux. Les marches aux XIXe et XXe siècles', *Le Mouvement Social*, 202(1), pp. 3–13.
- Pigenet, M. and Tartakowsky, D. (2014) 'Introduction', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 179–195.
- Portal, F. (1975) *Des Couleurs symboliques, dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes*. La Roche-sur-Yon : Éditions de la Maisnie.
- Porto, M. (2007) *Televisão e política no Brasil: a Rede Globo e as interpretações da audiência*. Rio de Janeiro : E-papers.
- Porto, M. (2000) 'Telenovela, política e identidade nacional en Brasil', *Ecuador Debate*, 49, pp.205-234.
- Pudal, B. (2014) 'Références et modèle soviétiques', in *Histoire des mouvements sociaux en France: De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 217–228.
- Queiroz Filho, A.P. (2011) 'Sobre as origens da favela', *Mercator*, 10(23), pp. 33–48.
- Rebreyend, A.-C. (2010) *1. France. Les «filles amoureuses» : une nouvelle catégorie des années 1950*. Autrement.
- Renucci, L. (2021) 'Académies, lettres et sociabilités. Des pratiques aux lieux d'érudition (XVIIIe siècle)', *Hermes, La Revue*, 87(1), pp. 90–97.
- Ringoot, R. (2004) *Analyser le discours de presse*. Paris: Armand Colin.
- Robert, V. (2014) 'Mutation de l'espace du travail et naissance du mouvement ouvrier', in *Histoire des mouvements sociaux en France : De 1814 à nos jours*. Paris: La Découverte, pp. 160–168.
- Rocha, C. (2019) "Imposto é Roubo!" A Formação de um Contrapúblico Ultraliberal e os Protestos Pró-Impeachment de Dilma Rousseff, *Dados*, 62.
- Rosanvallon, P. (1988) *Le peuple introuvable*. Paris: Gallimard.
- Roux, S. (2009) '« On m'a expliqué que je suis "gay" »', *Autrepart*, 49(1), pp. 31–45.
- Ruault, L. (2019) 'Libération sexuelle ou « pression à soulager ces messieurs » ? Points de vue de femmes dans les années 68 en France', *Ethnologie française*, 49(2), pp. 373–389.
- Salatko, G. (2016) 'Femen : caricatures en performances. Raillerie, scandales et blasphème autour du christianisme en régime de laïcité.', *Communication langages*, 187(1), pp. 105–120.
- Salles, M. (2016) 'Structure informationnelle et choix référentiel dans les titres de presse', *Syntaxe et Semantique*, 17(1), pp. 135–152.
- Santaella, L. (2007) *O que é semiótica*. São Paulo: Editora Brasiliense.

- Silva, A.R. (2009) 'Produção jornalística de sexualidades: como a FSP mediatizou os debates sobre União Civil Homossexual no Brasil', *Verso e Reverso*, 23(52).
- Silva, C.E.L. da (1991) *O adiantado da hora : a influência americana sobre o jornalismo brasileiro*. São Paulo: Summus.
- Silva, M.S., Lopes, Q.V. and Batista, I.A. (2020) 'As implicações da queda da obrigatoriedade do diploma de Jornalismo na sociedade: sob a perspectiva do voto emitido pelo relator do processo', *Brazilian Journal of Development*, 6(9), pp. 1–7.
- Singer, A. (2013) 'Brasil, junho de 2013, classes e ideologias cruzadas', *Novos estudos CEBRAP*, pp. 23–40.
- Sodré, M. (2006) *Sociedade, Midia e violência*. Porto Alegre: Sulina.
- Solano, E., Paes Manso, B. and Novaes, W. (2014) *Mascarados: A verdadeira história dos adeptos da tática Black Bloc*. São Paulo : Geração.
- Soulages, F. (2017) *L'esthétique de la photographie*. 2nd edn. Paris: Armand Colin.
- Souza, J.P. (1998) 'Teorias da tradução: uma visão integrada', *Revista de Letras*, 20, pp. 51–67.
- Strauss, A.L. and Glaser, B. (1968) *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. New Brunswick : Routledge.
- Sullet-Nylander, F. (2005) 'Jeux de mots et défigements à La Une de Libération', *Langage et société*, 112(2), pp. 111–139.
- Talec, J.-Y.L. (2008) *Folles de France*. Paris : La Découverte.
- Tartakowsky, D. (2006) *LA MANIF' : Histoire des mobilisations de rue : de 1968 à 2002*. Regards.
- Tartakowsky, D. (2014a) '4 - La difficile postérité des ligues, 1935-1944', *Cahiers libres*, pp. 85–100.
- Tartakowsky, D. (2014b) 'Le 1er Mai', in *Histoire des mouvements sociaux en France: De 1814 à nos jours*. Paris : La Découverte, pp. 270–282.
- Tartakowsky, D. (2014c) *Les droites et la rue*. La Découverte.
- Tartakowsky, D. (2020) 'Barricade', in *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Paris: Presses de Sciences Po, pp. 84–86.
- Terso, T. (2019) 'Do jornalismo mediatizado: a construção do impeachment da presidente Dilma Rousseff nas redes Jornalistas Livres e Midia Ninja'. Salvador.
- Tétu, J.-F. (no date) 'Sur les origines littéraires des Sciences de l'information et de la communication. Les origines des sciences de l'information et de la communication : regards croisés', in *Les Origines des sciences de l'information et de la communication : Regards croisés*. Presses universitaires du Septentrion (Collection Communication), pp. 71–93.
- Thibau, J. (1996) « *Le Monde* » : 1944-1996 : *histoire d'un journal, un journal dans l'histoire*. Paris : Plon.
- Tilly, C. (2019) 'Inventions of the Social Movement', in *Social Movements, 1768-2018*. New York : Routledge.
- Touraine, A., Wieviorka, M. and Dubet, F. (1984) *Le mouvement ouvrier*. Paris : Fayard.
- Traunecker, C. (2019) *Les dieux de l'Égypte*. Paris : Presses Universitaires de France (Que sais-je ?).

- Van Lier, H. (1983) *Philosophie de la photographie*. Bruxelles : Les impressions Nouvelles.
- Véron, É. (1981) *Construire l'événement*. Paris : Éditions de Minuit.
- Wieviorka, M. *et al.* (1982) 'Le syndicalisme', in *Mouvements sociaux d'aujourd'hui : Acteurs et analystes*. Paris : Éditions de l'Atelier, pp. 133–153.
- Wolton, D. (1997) 'De la vulgarisation à la communication', *Hermès, La Revue*, 1(21), pp. 8–14.